LA CLEF
DES
LANGUES

UNIVERSIDAD DE MURCIA
Biblioteca General
Fondo Antiguo

S. XIX

50

Pl 50
C 7665

UNIVERSIDAD DE MURCIA
1243430
S.B. 4580

R. 4.046.

LA CLEF DES LANGUES

OU

OBSERVATIONS

SUR

L'ORIGINE ET LA FORMATION DES PRINCIPALES LANGUES QU'ON PARLE ET QU'ON ÉCRIT EN EUROPE.

PAR L'ABBÉ CHARLES DENINA,

ANCIEN PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE ITALIENNE ET DE LANGUE GRECQUE A L'UNIVERSITÉ DE TURIN, MEMBRE ORDINAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET BELLES LETTRES DE BERLIN ET DE TURIN; MEMBRE EXTERNE DE CELLES DE PADOUE, DE NAPLES, DE LA CI-DEVANT ÉLECTORALE D'ERFURT, DE L'ANCIENNE ACADÉMIE DE FLORENCE, DE LA SOCIÉTÉ ITALIENNE DE SIENNE, ETC. ETC.

TOME PREMIER.

A BERLIN MDCCCIV.

CHEZ METTRA LIBRAIRE DU ROI, ALLÉE DE TILLEULS, UMLANG, RUE DES FRÈRES, ET QUIEN, RUE DES CHASSEURS.

UNIVERSIDAD DE

A

NAPOLEON BONAPARTE,

PREMIER CONSUL

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇOISE,

PRÉSIDENT

DE LA RÉPUBLIQUE ITALIENNE, PROTECTEUR ET MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE.

CITOYEN
PREMIER CONSUL.

J'ai lieu de craindre qu'un ouvrage qui traite de mots et de langues ſoit peu digne de ſe préſenter au public, décoré du nom de l'homme incomparable qui dans ſa haute penſée plâne ſur des objets plus grands que ceux qu'aucun chef de nation ait jamais eu en vue, et dont dépend le ſort d'une grande partie de

l'Europe. Mais quand je penſe que Céſar, que Charle-magne, que le grand Fréderic, ſeuls noms qui puiſſent être dignement aſſociés à celui de BONAPARTE, *n'ont pas cru au deſſous d'eux de s'occuper de l'étude et de la culture des langues, je me ſens raſſuré, et j'oſe* VOUS *faire hommage d'un travail que je crois pouvoir être de quelque utilité à des millions d'individus, dont on ſait que l'inſtruction* VOUS *tient au coeur. Jamais, dans aucun empire, de quelque étendue qu'il fût, on n'a écrit en autant de langues différentes, ni parlé autant de différens dialectes, qu'on en parle dans les pays que* VOUS *gouvernez; depuis les bouches du Rhin jusqu'à celles du Rhône, et depuis*

la mer du Nord jusqu'à l'Adriatique. C'eſt dans la vue de faciliter la connoiſſance et l'uſage de ces langues que j'ai entrepris l'ouvrage que VOUS *ne me refuſez pas la permiſſion de* VOUS *dédier. Je ſuis avec un profond reſpect*

CITOYEN PREMIER CONSUL,

à Berlin, ce 1 sept. 1803.

Votre très-humble, très-obéiſſant, et très-ſoumis ſerviteur,
Charles Denina.

SI CANIMUS SYLVAS, SYLVAE SINT CONSULE DIGNAE.

PRÉFACE.

Les relations plus étendues que les nations ont contractées, l'influence que les puiſſances du nord ont acquiſe ſur le midi, la conſidération littéraire qu'ont méritée dans les autres pays les nations dont autrefois on ne connoiſſoit des écrits qu'en langue latine, nous obligent à étudier des langues impunément ignorées de nos aïeux et de nos pères. Car il n'y a pas encore un ſiècle que les livres anglois ont pris vogue, ni plus de cinquante ans qu'on ſait en Italie, en France, en Angleterre et en Eſpagne, qu'il y a des livres utiles et agréables en langue allemande. Les Allemands de leur côté n'ont commencé à faire quelque cas de la langue esclavonne que ſous le règne de Cathérine II. Cependant la langue françoiſe qui étoit déjà regardée comme univerſelle du temps de Montesquieu, de Voltaire et de Rouſſeau, s'eſt encore beaucoup plus répandue de nos jours. On ne ceſſe point avec cela de recommander comme néceſſaire l'étude du grec et ſurtout du latin, au moins à tous ceux qui ſe deſtinent à une car-

rière littéraire quelconque. Sans nous épuiſer ici en plaintes inutiles ſur la perte de temps que nous cauſe la variété des langues auxquelles on s'applique, convenons d'abord que le point eſſentiel eſt d'en faciliter l'étude, et que pour bien apprendre une langue, il importe infiniment de connoître l'origine des mots qui la compoſent. Convenons en même temps que cette étude ſert auſſi à l'acquiſition de connoiſſances réelles; car enfin on n'apprend guère des paroles ſans apprendre des choſes. Je ne ferai point ici l'apologie ou l'éloge de la ſcience étymologique. La préface que le P. Besnier a miſe à la tête du Dictionnaire étymologique de Ménage, et un aſſez long article de l'Encyclopédie ſous ce nom m'en dispenſent. Il ſuffira de rappeler en peu de mots que la ſcience étymologique ne date pas moins que du ſiècle de Platon et d'Ariſtote, pour ne pas dire de Moïſe. Ces illuſtres philoſophes ne comptoient certainement pas de s'occuper d'une vaine étude en cherchant, comme ils ont fait, l'origine, la raiſon, le ſens des noms. Une autre claſſe des philoſophes grecs non moins renommée que celle dont Platon et Ariſtote ont été les fondateurs,

a mis encore plus d'importance à l'étude des mots; car les Stoïciens cherchoient à trouver dans le matériel du nom, l'esprit de la choſe. Malheureuſement aucun des anciens étymologiſtes latins n'a pris la bonne voie pour atteindre le but qu'ils avoient en vue. Non ſeulement ils ne s'aviſèrent point de chercher l'origine des noms dans le langage illyrique ou dans le germanique, dont probablement ils n'eurent aucune connoiſſance, ni dans le celtique, dont ils avoient pourtant quelque idée; mais à peine firent-ils attention au rapport des mots latins avec les grecs, qu'ils connoiſſoient ſûrement. Ils ſemblent avoir ſuppoſé, comme l'ont fait enſuite les théologiens ſcholaſtiques, que c'étoit la ſageſſe même, humaine ou divine, qui avoit impoſé les noms à tous les êtres viſibles et ſenſibles; tandis que c'eſt l'ignorance ſauvage qui en fit le premier fond.

Malgré cela l'utilité de la ſcience étymologique ne put échapper à l'attention du petit nombre d'hommes éclairés qui ont vécu dans les ſiècles obſcurs et barbares, tels que Beda, le roi Alfred Anglois-ſaxon, Jean de Sarisbury, ſans compter les Grecs du bas empire; et les pre-

miers reſtaurateurs de la littérature, en commençant par Pétrarque et par les ſavans du quinzième ſiècle, ont tous conſacré une partie de leurs travaux à de profondes recherches ſur l'origine des langues, ſur les cauſes de leur propagation, de leur ſucceſſion alternative, de leur corruption, de leur extinction. Guillaume Budé, Erasme, Louis Vivès, enſuite Robert Etienne, ont prouvé par le fait, que l'étude des langues ne pouvoit être ſéparée de celle de leur origine; et ceux qui ſe ſont appliqués particulièrement à cultiver les langues vivantes de leur temps, ont dû remonter neceſſairement aux langues antérieures. C'eſt ainſi que Bembo, Caſtelvetro, Varchi en Italie, Alderete et Covarruvias en Eſpagne, Henri Etienne en France, ſe ſont fort occupés, les uns de l'origine de la langue italienne, les autres de l'eſpagnole et de la françoiſe. Comme j'aurai lieu de parler d'eux, et des autres qui ont fleuri dans derniers ſiècles lorsqu'il ſera queſtion des langues modernes méridionales, je me borne ici à ceux qui ont traité de l'origine des langues anciennes ou primitives. Goropius, ſurnommé Becanus du nom du village où

il étoit né, avoit infiniment plus de connoiſſance des langues que n'en avoient eu ceux qui l'avoient précédé. Il remonta à l'origine des mots, mais il leur attribue des ſignifications qu'ils ne pouvoient pas avoir, ou en indique pluſieurs tout-à-fait diverſes. Quoique ſon *Hermathena* ſoit proprement un traité de l'origine des langues anciennes, et qu'il indique beaucoup d'anciens mots venus d'une langue antérieure à la langue latine, et même à la grecque et à la celtique, ſes étymologies, ainſi que celles de Varron et d'Iſidore de Séville, ſont des définitions quelquefois aſſez juſtes, mais rarement utiles pour trouver l'origine primitive des mots, et en ſaiſir la ſignification véritable et propre. Du reſte, au lieu que les étymologiſtes latins tiroient tout de la langue dans laquelle ils écrivoient, ſuppoſant toujours préexiſtans dans leur idiome les mots, dont ils ſe ſervoient pour en expliquer un autre, Becanus fait venir tous les noms, même les Grecs et les Latins, de la langue Belgique, qu'il prétend ou ſuppoſe antérieure à toutes les autres. Matthias Martinius mit beaucoup plus de bon ſens et de ſaine critique dans ſon *Lexicon philologicum*, dont

bien d'autres écrivains de cette claſſe ont ſû profiter, excepté Samuel Bochard qui ne fut pas moins viſionaire que Becanus en voulant tout trouver dans le Phénicien, au quel il rapporte l'origine de toutes les langues européennes. Jean Gérard Voſſius et François Junius, l'un dans ſon *Etymologicum linguae latinae*, l'autre dans le *Gloſſarium Gothicum*, (car je regarde la langue gothique comme ancienne, puiſqu'elle exiſtoit certainement dans le beau ſiècle de la langue latine) ont aſſez bien montré l'origine de ces deux langues. Mais croyant trouver tous les mots latins dans le grec et l'hébreu, ils ont abſolument négligé d'en chercher dans les idiomes du Nord. Cela eſt d'autant plus étonnant que Voſſius dans un ouvrage précédent ſur les défauts de la langue latine, avoit ſouvent oppoſé des mots germaniques à des racines prétendues grecques. Junius a bien aperçu dans le grec la racine des mots gothiques, ſans obſerver que ces mots grecs avoient été tirés du ſcythique. D'ailleurs tant lui que Voſſius et Boxhornius, ont totalement négligé ou ignoré les langues esclavonnes, c'eſt-à-dire la bohémienne, la polonoiſe et la ruſſe, les-

quelles, quoique au premier coup d'oeil extrêmement différentes de la grecque, de la latine et de la germanique, ne laiſſent pas que d'avoir avec ces dernières un grand rapport. Ils ont fait plus abſolument encore abſtraction de la langue hongroiſe, qui leur pouvoit offrir, plus que toute autre, des mots ſortis directement d'une langue primitive ou ſcythique. Ce fut cependant alors que l'étude étymologique devint à la mode dans toute l'Europe civiliſée, et que des hommes très-conſidérés par leur ſavoir et leur ſageſſe, en Italie, en France, en Espagne, tels que le cardinal Sforza Pallavicini et François Redi en Italie, Jerôme Bignon en France, quoique devoués aux ſciences les plus graves, ne mépriſèrent pas les recherches étymologiques. Mais l'ouvrage qui rendit vraiment ſon auteur très-fameux dans ce genre, fut le Dictionnaire étymologique de la langue françoiſe de Gilles Ménage qui fit une grande ſenſation dans toute l'Europe. Il eſt vrai que Ménage dont la célébrité et l'exemple avoient inspiré une louable émulation à l'anglois Skinner, risqua de faire abandonner dans tout le continent de l'Europe l'étude étymologique, pour avoir fait venir de trop

loin quelques origines de noms françois. C'eſt depuis ce temps que quand on ſe mêle d'étymologies, il faut être préparé à s'en tendre rapeller le mot, *Alphana* vient d'*Equus*. Heureuſement le nom de Jerôme Bignon et le crédit de ſon fils qui fut miniſtre d'état, ſoutinrent cette étude en réputation, et la ſauvèrent du mépris dans lequel elle étoit ſur le point de tomber.

Le père Pezron, par l'enthouſiasme avec lequel il s'étoit voué aux recherches des antiquités celtiques, remit encore en vogue les étymologies; d'autant plus qu'au lieu d'aller chercher l'origine des langues européennes dans les idiomes orientaux, hébraique, chaldéen et phénicien, il prétendit la trouver dans l'ancienne langue de l'Europe occidentale, dans le pays même où il écrivoit, lequel avoit été ſûrement Celtique. Tout le monde convient que ce ſavant Bénédictin, alors abbé de Charmoye, pouſſa la choſe trop loin, quoique d'une autre manière que ne l'avoit fait le fanatique Becanus. Le philoſophe Leibnitz entra en partie dans les ſentimens du père Pezron, et crut trouver, tant dans le grec que dans les débris de la langue celtique

que le fond de la langue françoiſe, auſſi bien que de la germanique qui étoit la sienne. Non content des recueils, qu'il fit lui-même des mots qu'on avoit lieu de croire celtiques, et qu'il rapprochoit du grec et de l'allemand, il engagea dans de ſemblables recherches les membres de la ſociété des ſciences de Berlin, dont il fut le fondateur, et le chef ſous le roi Frédéric I. Son exemple et ſes avis eurent encore plus de ſuccès à Leipſic ſa patrie, où Jean George Wachter publia en latin ſon *Gloſſarium Germanicum*, l'ouvrage le plus ſavant et le plus ſenſé qu'on eût, et qu'on ait peut-être encore dans ce genre. Dans le temps que ce Gloſſaire parut, le célèbre Muratori inſéra dans un de ſes volumes ſur les antiquités italiennes du moyen âge, un grand nombre d'étymologies, et tira de la langue allemande des noms italiens que Ferrari et Ménage faiſoient venir des langues orientales, ou très-forcément de la latine; tandis que Wachter trouvoit l'origine de la langue allemande dans la grecque. Tous ces ouvrages avoient pour objet l'origine de telle ou telle langue particulière, les uns de la françoiſe, de l'eſpagnole, ou de l'ita-

lienne; les autres de l'angloiſe, ou de l'allemande. Un ſavant magiſtrat françois, le préſident de Broſſes, ſans s'arrêter à une langue particulière, ancienne ou moderne, remonta à l'origine des langues en général, et dans l'ouvrage qu'il donna ſous le titre du *Mécanisme des langues*, il fit voir comment les mots naiſſent des organes de la parole, des lèvres, des dents, de la langue et du gozier; et comment l'écriture eſt née des premiers mouvemens des membres du corps humain, et de leur action naturelle. Cet ouvrage plein de ſagacité et d'idées philoſophiques contribua ſans doute à faire concevoir à Court de Gébelin l'idée du *Monde primitif* qui eſt en grande partie un ouvrage étymologique. On ne peut qu'admirer l'immenſe érudition et la ſagacité de ce laborieux écrivain, et il faut avouer qu'il indique avec aſſez de juſteſſe l'origine d'une foule de noms de différentes langues. Mais ſans nous arrêter aux reproches qu'on lui a faits d'avoir voulu trouver tout dans le celtique, et de ſe contredire ſouvent dans les origines qu'il aſſigne à différens noms, l'on peut dire qu'en général le Monde primitif peut bien piquer, et ſouvent ſatisfaire la cu-

rioſité de ceux qui ſavent les langues dont il parle; mais qu'il n'eſt d'aucune utilité pour les apprendre: de ſorte que ſi l'on veut ſe faire une idée de la langue vraiment primitive, dans laquelle ont leurs racines la plupart de celles que nous connoiſſons, les deux petits volumes du préſident de Broſſes inſtruiſent plus que ne font ſix ou cinq gros in 4° de Court de Gébelin. Il eſt triſte vraiment qu'un ſi prodigieux travail, deſtiné par l'auteur à faciliter l'étude des langues, ne ſerve abſolument qu'à la rendre plus difficile, et à confondre les idées de ceux qui s'y appliquent. Les contradictions, les étymologies étranges et abſurdes qu'on rencontre dans ce volumineux ouvrage, ne ſont pas moins nombreuſes que dans les étymologiſtes latins, et dans Goropius. Le principe d'où il partit, qui étoit de chercher le premier fond des langues dans les mots primitifs, étoit juſte; mais il l'oublia trop ſouvent, et pour vouloir tout rapporter à ces mots primitifs dictés par la nature, il tire, fort mal-à-propos, d'un monoſyllabe vague, des noms qui ſont venus dans nos langues d'une langue antérieure déjà formée; puis de tel ou tel mot qu'il

prétend avoir dû ſignifier telle choſe, il dérive tantôt un nom, tantôt un autre bien différent. Ce qui eſt inconcevable, c'eſt de le voir former les noms grecs et orientaux, de mots qui ne peuvent être que françois modernes, et en former d'autres avec des monoſyllabes dont on ne ſait pas dans quelle langue ils pouvoient avoir le ſens qui leur attribue *). Dans les origines françoiſes il donne comme formés d'un mot celtique primitif des noms qui ſont très-évidemment pris du grec. Il ne faudroit pas moins d'un gros volume égal à ceux de cet écrivain, pour noter la moitié des mots qu'il donne pour dérivés d'une langue, et qui le ſont indubitablement d'une autre, et n'ont nullement la racine qu'il leur ſuppoſe. Quoiqu'il en ſoit, ce volumineux ouvrage

*) Il tire par exemple le nom de *Paradeiſos* de *Fardons* oriental; et il compoſe ce nom, de *Verd, lieu de Verdure,* et de *doux,* agréable. Et dans quelle langue, hormis la françoiſe, trouverons nous dans ce ſens le mot *doux* où *dous?* Le nom de *Priape,* ſuivant lui, eſt compoſé d'*ab,* père, et de *pri,* fruit, et veut dire *père de la fécondité;* mais il ne dit pas dans quelle langue ce *pri* ſignifioit *fruit;* et il oublia de le compter parmi les mots orientaux, s'il ſavoit qu'en hébreux *beri* (changé facilement en *pri*) ſignifioit fruit.

ſit naître en Angleterre l'*Etymologicum magnum* de M. Walter Whiter; comme le Dictionnaire de Ménage avoit fait naître celui de Skinner. Je n'ai encore vu de l'ouvrage de M. Walter Whiter que le premier volume: et je vois qu'il eſt conçu dans le même eſprit que le Mécanisme des langues, et le Monde primitif. Il n'offre pas moins que celui de Court de Gébelin un fond prodigieux d'érudition; mais il n'en eſt pas plus utile pour apprendre quelque langue que ce ſoit; pas même la langue angloiſe, qui en eſt l'objet principal. Ces ſavans auteurs, au reſte, tombent d'accord touchant le rapport des idiomes tant anciens, que modernes, ſurtout du grec et du celtique. Ils ne peuvent disconvenir, que toutes les langues qu'on ſouhaiteroit d'apprendre, ne ſoient iſſues d'une langue antérieure; et qu'il n'en exiſte aucune, à moins que ce ne ſoit chez les ſauvages de l'Amérique, ou dans le Kamtſchatka, qui puiſſe ſe dire langue primitive.

Il eſt très-certain que le premier fond des langues anciennes ou primitives conſiſte dans les noms nés d'un ſon vague qu'on appelle voyelle, accompagné

d'un d'élément que l'on nomme conſonne, et formés par un ou deux des organes d'où ſort la parole. La combinaiſon de ces élémens, l'expreſſion diverſe qu'on leur donne, et les nuances dont ils ſont ſusceptibles, produiſent d'abord une centaine de mots, d'où en ſortent enſuite des milliers de ſignifications infiniment diverſes; et de là on voit ſortir cette multitude effrayante de langages, ſans qu'on ait beſoin de remonter à la tour de Babel pour en trouver l'origine. Des peuples ſimples ou ſauvages, tels qu'étoient ceux de qui nous ſont venues les langues que nous connoiſſons, pouvoient par inſtinct, par haſard, par caprice, appliquer leurs premiers mots à différens objets, et les augmenter par l'union d'une ou de deux lettres qui ſe préſentoient plus facilement à leur eſprit, ou que leur organe proféroit plus aiſément. C'eſt ainſi que *Ab* et *Ba* ont ſervi chez les uns à former le nom de père, chez les autres à faire celui de grand-mère ou de nourrice; tandis qu'en hébreu *Baijt* veut dire maiſon. Ce même *baba* chez un peuple vouloit dire *oui*, chez d'autres *babai* diſoit à-peu-près *non*. C'eſt ainſi que de *at at* ou *ta ta*, les Tartares ont fait *Tata*,

et les Hongrois *Atyan*, père. Les Grecs, les Goths, les Latins ont formé de ce même mot le verbe ſignifiant manger, teter, placer, mettre en ordre; et les Latins ont de plus fait de *at* le nom d'*ayeul*, et une interjection ou un adverbe, indiquant diſſention ou ſurpriſe. Après les noms de père, mère, nourrice, et ceux qui ſe rapportent à manger, boire, parler, viennent ceux qui dans la formation des langues ont dû ſignifier les objets les plus communs. De l'aveu de tous les étymologiſtes, tel mot, ſans changer pour le fond, peut prendre dix formes différentes, en changeant ſeulement la conſonne radicale en une autre du même organe, et en donnant un ſon différent aux voyelles. Cela ſuppoſé, à quoi nous ſert d'apprendre que *tam*, *tab*, *tap*, *tom*, *tum* et *top*, qui ſont foncièrement le même mot, deſignent une choſe grande, forte, élevée, ſi bientôt après on nous dit qu'ils ſignifient mince, foible, coupé? Effectivement de la ſyllabe primitive *Ta*, augmentée ou ſoutenue par un *b*, par un *p* ou ſuivie d'un *m*, les Grecs ont tiré le nom de garde-robe, de garde-manger, de tapis, et un adjectif ſignifiant *bas*. Le Latin en a fait *tabes*, maladie de conſomption,

tabula, planche, et une infinité de dérivés. En Hongrois *tabor* veut dire un campement militaire. Les mots primitifs étoient ſans doute des monoſyllabes, et ordinairement des onomatopées plus ou moins expreſſives, les unes ſortant de l'organe pour marquer un ſon, les autres pour indiquer un temps, ou une diſtance de lieu; variables cependant de pluſieurs manières, par la transpoſition de l'élément radical, ou par quelque diverſité d'articulation ou d'accent, et pouvoient prendre en même temps différentes ſignifications. Ainſi l'obſervation de la valeur primitive de ces mots devient à peu près inutile, pour ne pas dire trompeuſe, parce que la plûpart ont eu dans leur origine des ſignifications différentes, s'étant préſentés à l'eſprit et à l'organe de la parole pour annoncer des objets différens. Une choſe eſſentielle certainement, et à laquelle les plus profonds et les plus ſavans étymologiſtes ſemblent n'avoir pas fait attention, c'eſt que tous les mots primitifs et radicaux pris d'un côté ou de l'autre, comme *ab* et *ba*, *ram* et *mar*, ſe trouvent abſolument dans toutes les langues que nous regardons comme les plus anciennes, dans l'hébraique, la grec-

que, la celtique, la gothique, l'esclavonne; mais dans les unes ils ont d'abord ſervi à nommer un objet, à indiquer une ſenſation, une action, dans d'autres ils en ſignifioient d'autres. Le mot une fois formé ou reçu pour déſigner un objet, fut enſuite pris pour en indiquer un autre par des rapports accidentels qui s'offroient à l'imagination.

Le langage des nations primitives ne conſiſtant que dans un petit nombre de mots, des rapports ſouvent très-éloignés de la choſe qu'on vouloit nommer, ſuggéroient le nom avec le quel on apelloit déjà un autre objet; et on l'employoit ailleurs, en y ajoutant ou n'y ajoutant pas d'autres élémens, ou en changeant leur poſition, pour le renforcer ou pour les adoucir. De *ma* on fit *am* et *em*, puis *mar;* de *ab* on fit *hab*, *af* et *cap;* car tous ces mots ſont les premiers que forment nos lèvres par la ſimple émiſſion du ſouffle qui en ſort. Ce ſouffle tantôt l'emporta ſur l'action des autres organes, tantôt ſe diſſipa et diſparut, chaſſé par un ſifflement ou par une action plus forte de la langue et des lèvres; par là un petit nombre de monoſyllabes ſcythiques ou tartares a

produit des milliers redoublés de noms, ſuivant la diſpoſition différente qu'avoient les différentes races à articuler plutôt une lettre qu'une autre. Les Tartares, du temps peut-être des patriarches juifs et des héros grecs, nommoient l'eau par un mot que l'on ne ſauroit écrire que par *hyd.* Ce mot chez les Scythes dont deſcendirent les Huns devint *viz,* changeant la lettre gutturale ou l'aſpiration en *v,* et le *d* qui ne diffère point du *t,* en *z.* Les Gètes plus portés à arrondir, et à groſſir qu'à reſſerrer les voyelles, conſervant facilement le *d* ou le *t,* en firent *water;* les Sarmates ou les Eſclavons, ancêtres des Polonois et des Ruſſes, en ont fait *voda* et *boda.* Les Grecs retinrent l'aſpiration et donnant à l'*y* un ſon mitoyen entre l'*i* et l'*u* ajoutèrent un *r* à la fin, ſuivant le génie de leur langue, et en firent *hydor;* les Latins retenant en partie, et en partie ſupprimant ou changeant les élémens de ce *hydor,* en ont fait *udus* et *ſudor,* avant que de reprendre preſque tout entier le nom grec dans *hydria, hydrops,* etc. Ce *hydor* parvenu chez les Celtes aux deux côtés des Alpes perdit la voyelle initiale, et devint *Dor,* que nous trou-

vons dans les noms de pluſieurs fleuves et rivières.

Je ne ſais comment les Barbares aſiatiques ont pu orthographier le mot qui chez les Grecs eſt πυϱ; mais nous voyons que ce *pyr* eſt devenu *feur* chez les Germains, *fire*, prononcé *faïre*, chez les Anglois, *tüz* chez les Pannoniens ou les Huns, qui changèrent le *p* en *t*, et le *r* en *z*. Cependant un autre monoſyllabe qui dans l'Aſie ſignifioit auſſi *feu*, ſe répandit dans l'Europe orientale, et remplaça le mot de *pyr*; *akni* ſamscrdamique devint *ogien* en esclavon, *ignis* en latin *). Les langues, filles de la latine, lui ont ſubſtitué *focus*, prenant le contenant pour le contenu. Mille autres mots indiens, perſans, hébreux même ne diffèrent des grecs, des latins, des germaniques que pour avoir été prononcés puis écrits différemment.

La différence des langues provenant principalement d'une différence imperceptible d'organiſation dans les races humaines nées, éduquées en différens pays, ou d'une manière différente, il importe certainement beaucoup de connoître le penchant qu'a chaque nation à proférer plu-

*) Voyez les additions à la fin du volume.

tôt certaines lettres, que d'autres; à commencer ou à terminer le mot plutôt par une aspiration que par une ſifflement, et plutôt par une conſonne que par une voyelle. En conſidérant la réſiſtance qu'éprouvent certains peuples à articuler les lettres, conſonnes ou voyelles, en certaines poſitions, ou l'habitude qu'ils ont contractée, de donner aux élémens de la parole une expreſſion, ou une valeur différente de celle qu'ils avoient ailleurs, on devine pour ainſi dire la ſignification du mot qui ſe préſente. C'eſt donc de là que commencent mes obſervations; et partant des idiomes reconnus pour pères de la plûpart des autres qu'on parle ou qu'on étudie, je fais voir comment ils ſont nés, et ſe ſont formés; en quoi ils s'éloignent les uns des autres, et en quoi ils ſe reſſemblent et ſe rapprochent reciproquement. Je prouve en même temps que la cauſe principale de leur différence conſiſte dans la variété de l'accent, effet indubitable d'une différence inſenſible d'organiſation. J'obſerve enſuite que la cauſe ſecondaire de la différence des langues, je veux dire la facilité de donner aux mots une ſignification différente de celle qu'ils avoient

dans l'idiome d'où ils ſont ſortis, eſt une ſuite neceſſaire de la première, bien plus qu'un effet du caprice ou de la réflexion, comme on pourroit le croire.

C'eſt un fait désormais hors de conteſtation, que le fond de toutes les langues de l'Europe ſe trouve dans la grecque et la celto-teutonique; que la latine eſt eſſentiellement formée de ces deux idiomes, et que les langues modernes ſont nées les unes de la latine, les autres de la celto-teutonique. C'eſt pourquoi je ne me ſuis guère étendu ſur la langue primitive, et je ne me ſuis arrêté à la celtique qu'autant qu'elle eſt conforme à la gothique, complètement prouvée ſoeur de la grecque. Par la même raiſon je paſſe rapidement ſur la langue hébraique qu'on peut regarder comme la plus ancienne de toutes celles dont on a des monuments, et qui vit encore dans des livres auſſi bien conſervés que peuvent l'être ceux des premiers auteurs grecs. Cette langue n'ayant point de rapport immédiat avec celles dont nous cherchons à faciliter l'intelligence, je ne ferois que rendre mon travail moins utile et plus ennuyant, ſi je voulois montrer ce qu'elle peut avoir contribué à la for-

mation de l'ancienne langue italique et de la latine, ou de la gothique, germanique et celtique. Tout ce qui dans ces langues paroît venu de l'hébreu, a paſſé par la grecque, dans laquelle certainement il y a beaucoup de mots eſſentiels qui ſemblent pris du chaldaïque, dont l'hébreu eſt un dialecte. Au ſurplus ſi l'hébreu ou le chaldaïque ont contribué à la formation des anciennes langues européennes, cela n'a pu ſe faire que par la Phénicien qui devoit être un dialecte chaldaique ou ſyriaque; et les Phéniciens ne l'ont pu communiquer directement qu'aux Grecs des îles et des villes maritimes du continent oriental, ou aux Celtes, par la même voie. Il ſeroit bien difficile de trouver dans aucune de nos langues, y compriſe même la latine, des mots qui leur ſoient venus directement du phénicien ou de l'hébreu.

Quant à la langue perſane qui n'offre pas moins que l'hébraïque des rapports très-marquans avec l'allemande et la latine, (comme depuis deux ſiècles tous les étymologiſtes, et dernièrement un célèbre orientaliſte *), l'ont remarqué) il n'eſt pas difficile de ſe perſuader que ce n'eſt pas

*) Pater Paulinus a St. Bartholomaeo.

de la Perſe que les mots ont paſſé en Allemagne et en Italie; mais que d'un centre commun, ils ſe ſont répandus de côté et d'autre avec les nations qui en ſont auſſi ſorties, les unes pouſſant vers l'Orient, les autres vers l'Occident, dans les peninſules, les îles, et le Continent de l'Europe. C'eſt donc à la langue grecque et à la celtique et germanique, qui n'en ſont qu'une, que je me ſuis d'abord attaché; et c'eſt d'elle, et de celles qui en ſont iſſues, que je traite dans le premier volume. Et comme les langues qu'on parle, et que l'on écrit à préſent, ſont nées de l'altération ou de la corruption de langues antérieures, et que la latine même étoit ſortie informe, et par différentes voyes, de la grecque primitive, j'ai penſé que le meilleur moyen de les approfondir étoit d'obſerver comment les mots, paſſant d'un idiome à un autre, ont changé tantôt de forme ou de fond, tantôt de ſens.

J'oſe eſpérer que ces obſervations aideront beaucoup les italiens à apprendre la langue françoiſe, l'eſpagnole, et même l'allemande; qu'elles ſerviront aux françois, aux eſpagnols, aux allemands pour apprendre facilement l'italien; et que

tant les uns que les autres trouveront une partie du chemin faite pour remonter au Latin et au Grec.

J'ai inſéré dans la troiſième ſection de la ſeconde partie de ce volume quelques remarques touchant l'origine des noms propres, leſquelles quoique deſtinées à ſervir de preuves aux articles précédens ſur le changement des lettres élémentaires, ne ſeront pourtant pas inutiles à l'étude de la géographie, et de l'hiſtoire. Le célèbre d'Anville, ainſi que beaucoup d'autres géographes, pour n'avoir pas toujours obſervé la marche que font les noms tant en paſſant d'une langue à une autre, qu'en ſe perpétuant dans le même idiome ſont tombés dans de grandes erreurs en indiquant l'origine des peuples et des villes.

TABLE

TABLE DES ARTICLES.

PREMIÈRE PARTIE.

ART. I. *L'origine primitive des langues et des lettres élémentaires* . . . . . pag. 1.
ART. II. *Différens emplois des lettres élémentaires; mutabilité des voyelles* . . p. 7.
ART. III. *Formation et suppression des diphtongues* . . . . . p. 12.
ART. IV. *Affinité et mutabilité des consonnes* . . . . . p. 19.
ART. V. *Suppression, ou addition initiale de lettres et de syllabes* . . . . . p. 49.
ART. VI. *Transpositions différentes de consonnes. Contractions singulières* . . p. 52.
ART. VII. *Des mots transportés du sens propre à un autre* . . . . . p. 62.
ART. VIII. *Translation de noms dans le langage ordinaire et commun* . . . p. 69.
ART. IX. *Autres exemples des noms de la même classe* . . . . . p. 83.
ART. X. *Résumé des causes principales de la différence des noms et des langues* p. 90.
ART. XI. *Remarques sur les noms composés* . . . . . p. 96.
ART. XII. *Des mots sortis de différente manière d'une même racine* . . . p. 101.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

ART. I. *Origine commune de quatre langues, mères de la plûpart des langues européennes* . . . . . p. 105.

ART. II. *Identité de la langue celtique, et teutonique ou allemande* . . . p. 110
ART. III. *D'une langue intermédiaire entre les anciennes langues orientales et les modernes occidentales* . . . . . p. 117
ART. IV. *Identité de la langue gothique et de l'allemande* . . . . . p. 122
ART. V. *Première classe de noms communs aux langues grecque, allemande et esclavonne. Des élémens, du temps et de ses parties, nom de Dieu et des Dieux* p. 125
ART. VI. *Suite de la note comparative des noms grecs, latins et allemands. Hommes, femmes, enfans, et parties du corps humain* . . . . . p. 130
ART. VII. *Noms des animaux quadrupèdes et volatiles* . . . . . p. 140
ART. VIII. *Des animaux aquatiques ou reptiles* . . . . . p. 144
ART. IX. *Différence remarquable dans les noms relatifs aux règnes minéral et végétal* p. 150
ART. X. *Noms d'autres objets servant à la vie animale et sociale* . . . . . p. 155
ART. XI. *Des noms allemands, grecs et latins, signifiant des qualités physiques ou morales* . . . . . p. 161
ART. XII. *Origine des prépositions grecques, germaniques, esclavonnes et latines* p. 166
ART. XIII. *Différence essentielle entre les quatre langues anciennes, grecque et germanique, esclavonne et latine* . . p. 171
ART. XIV. *Formation des verbes allemands. Leurs différences par rapport aux grecs et aux latins* . . . . . p. 175

ART. XV. *Origine commune des verbes allemands et grecs* . . . . . p. 178
ART. XVI. *Des noms de toutes sortes, commençant par* U, *par* V *et* W, *dans les idiomes germaniques* . . . . . p. 204
ART. XVII. *Comment les autres langues du Nord différent de la langue allemande* p. 210
ART. XVIII. *Origine de la langue angloise; ses rapports singuliers avec la grecque, la celtique et l'allemande* . . . . p. 216
ART. XIX. *Contractions et mutations singulières. Note comparative des verbes anglois et allemands* . . . . . p. 232

SECONDE SECTION.

ART. I. *Des anciennes langues d'Italie, antérieures à la latine* . . . . . p. 238
ART. II. *Première formation de la langue latine. Première cause de sa différence d'avec la grecque* . . . . . p. 244
ART. III. *Continuation de l'article précédent* . . . . . p. 249
ART. IV. *Observations sur la diversité des mots grecs et latins* . . . . . p. 254
ART. VI. *Etymologie des noms latins employés pour les objets les plus communs de la vie humaine et sociale* . . . . . p. 259
ART. VII. *Nomenclature religieuse des Romains, et de l'idiome latin* . . p. 268
ART. VIII. *Origine des noms latins relatifs aux arts d'agrément, à la littérature et aux sciences* . . . . . p. 272
ART. IX. *Rapport des langues étrusque et latine avec la gothique ou allemande, la celtique et l'esclavonne* . . . . p. 280

ART. X. *Singularité de la langue polonoise* . . . . . p. 286
ART. XI. *Des mots latins pris de l'allemand plutôt que du grec* . . . . . p. 293
ART. XII. *Conformité et diverſité des adverbes des quatre grandes langues* . p. 295
ART. XIII. *Rapport des langues hongroiſe et turque avec la ruſſe, la polonoiſe et l'allemande* . . . . . p. 300

TROISIÈME SECTION.

ART. I. *Origine des noms propres des pays, et des peuples* . . . . . p. 308
ART. II. *Noms des peuples ou des nations* p. 314
ART. III. *Remarques ſur les noms ſignifiant habitans* . . . . . p. 322
ART. IV. *Noms des rivières, des fleuves et ſources d'eaux* . . . . . p. 325
ART. V. *Noms propres des villes anciennes* . . . . . p. 331
ART. VI. *Origine grecque, celtique et latine de la plupart de ces noms* . . . p. 340
ART. VII. *Autres noms de villes ſignifiant fondation, élévation, habitation.* Dun, mag, ham, *etc.* . . . . . p. 345
ART. VIII. *Remarques ſur les noms de* Polis, Urbs, Stade, Villa, Grad, Gorod *et* Auguſta . . . . . p. 352
ART. IX. *Sur les noms particuliers d'autres villes célèbres* . . . . . p. 358
ART. X. *Coup d'oeil ſur les ſurnoms et les noms des familles* . . . . . p. 361
Additions et Corrections . . . . . p. 374

LA

LA CLEF DES LANGUES,

OU

RECHERCHES ET OBSERVATIONS SUR L'ORIGINE, LA FORMATION ET LE GÉNIE DES LANGUES.

PREMIÈRE PARTIE.

ARTICLE I.

L'origine primitive des langues, et des lettres élémentaires.

1) Toutes les langues que nous connoiſſons, et celles ſurtout que l'ont parle en Europe, ſont un amas d'expreſſions que le hazard, la fantaiſie, le caprice ont établies parmi un certain nombre d'hommes. Cependant le premier fond leur eſt venu des premiers monoſyllabes que prononcent les enfans et les hommes ſauvages, qui, à cet égard, ſont toujours enfans. Le langage de la ſimple nature ne peut commencer que par un ſon indéfini et vague, qu'on appelle voyelle. Les voyelles dans la ſuite ſe diſtinguèrent en quatre ou cinq; mais elles ſe rapprochent ſi fort l'une de l'autre, que dans toutes les langues du monde, on les trouve confondues l'une avec l'autre. Elles ne forment un mot, qu'à l'appui d'autres élémens qu'on nomme conſonnes. Voici très-ſurement par où les langages du genre humain ont commencé; *Ab, Am, Ap, Ba,*

Ma, Pa, Ta, At, Ca ou *Ka, La;* mais cet A ſe reſſerroit, et rendoit tantôt le ſon de l'*E* et de l'*I*, plus ſouvent encore celui de l'*O* et de l'*U*. Comme les hommes dans leur enfance emploient ces monoſyllabes, en montrant ou en voulant nommer des choſes différentes, il s'en eſt ſuivi, que de ces premiers ſons on a formé des mots qui n'ont aucun rapport entr'eux, ou en ont de fort éloignés. D'abord de *ab, ba, ap* et *pa* eſt vele nom de *pater, vater, padre* et *père;* par ce que l'enfant, en voyant une perſonne qui lui ſourit, ne pouvoit exprimer que cet *ab, pa*. Il vouloit teter, ou il demandoit de la ſoupe ou de la boiſſon, avec le même mot, ou très-peu différent. *Am, ma, ab, ap, ba, pa, bo, bou, bi,* d'où ſont venu les mots de *papare,* de *pino* grecs; de *poto, bibo,* latins. Le nom de *mater, mutter,* mère, *amme,* nourrice, venus ſans doute de *am, ma, mon* eſt encore plus commun à toutes les langues; parce qu'outre qu'il vient d'un *am, ma,* auſſi naturel aux enfans que celui de *ab* et *pa,* il a de plus un certain rapport avec le mouvement des lèvres que l'enfant fait en tetant, outre l'affinité de l'*m* avec le *b* et le *p*. Cependant du même monoſyllabe *pa,* dont eſt venu *pater,* les latins avoient *papa,* et *papilla,* qui ſignifie mamelle. Je ne doute pas que de cet *am* et *ma* des enfans ne ſoit ſorti le verbe *amo,* j'aime, et probablement le verbe ſubſtantif *eimi* grec, le *sum* latin, l'*iam* anglois, *je ſuis.* Le *bin* allemand, que l'anglois a retenu dans l'infinitif *be,* n'a pas d'autre origine que le *bi* formé auſſi par le premier mouvement des levres enfantines. Du monoſyllabe *po* ſont ſortis le verbe latins

potare, boire et *ponere*, mettre, poſer, placer, qui approche ſi fort de *poto*, et qui a un ſens ſi éloigné; c'eſt que ce *po*, ſyllabe primitive et presque l'unique des enfans, leur ſervant à exprimer toute action, *po*, comme le *da* allemand et *là* italien et françois, vouloit-dire: mettez-là, poſez-là.

2) De *Ta, Ti, Tu, Di*, que les enfans forment dès que les dents commençent à pouſſer, ſont venus des noms, des verbes, des prépoſitions d'un ſens très-différent, communs cependant a différentes langues, indiſpenſables à toutes également. Les Scythes ou les Sarmates et beaucoup de nations tartares, au lieu de former le nom de père de *ba* et *pa*, l'ont pris de *ta*, et ont fait *atta*, qui en Hongrois ſignifie père comme *tata* en Afrique. Les Romains appeloient auſſi par reſpect *atta* le vieillard. (Sext. Pomp.) Or de ce *ta, te, ti*, ſont ſorties la prépoſition latine *ad* et celle de *da* des langues du nord, et probablement auſſi les articles grecs et teutoniques, et les pronoms *dieser* qui répondent à l'*iſte* latin. Les verbes grecs *tittein*, teter, et *titheo, tattein*, mettre en ordre, en viennent, comme de *bo, bi, pa, pe, po*, ſont venus *ponere* et *potare* et *bibere*. Il eſt très-probable que les pronoms *moi* et *toi*, qui ſont de toutes les langues, n'ont point d'autre origine qua le *ma, me, mi, ta, to, ti* des enfans.

3) Les mots de *ba, ta* ſont ſi naturels aux peuples ſauvages et barbares, de même qu'aux enfans, que c'eſt de là que ſont venus les noms de *Babares* et *Barbares* de *Tatares* et *Tartares*. Lorsque les Grecs civiliſés commencèrent à

commercer avec les nations voiſines, n'entendant d'elles que ce *ba-ba, ta-ta,* ils les appèlerent les uns Barbares, les autres Tatares ou Tartares. Il paroît que de tout temps, lorsqu'on ſe mocquoit des gens dont le langage étoit ou inconnu ou désagréable, on les apoſtrophoit, on leur répondoit, en contrefaiſant leur langage, *ba-ba, ta-ta.* On trouve dans Ariſtophane le mot de *tatazzo*, dans le ſens d'*inſulter*, de ſe mocquer; comme les François ont adopté le mot de habler du *hablar* eſpagnol; et ce n'étoit pas pour faire compliment à la nation dont ils l'empruntèrent.

4) Ainſi quand on ſuppoſeroit que les nations ſont indigénes *autochtones*, ſorties dans l'origine de la terre ou de la mer, et non pas iſſues les unes des autres, et toutes d'un premier individu et d'une première famille; la conformité ou la reſſemblance qui ſe trouve dans des noms de différentes langues ne prouveroit pas que l'une les eut pris de l'autre; puisque les unes et les autres les ont produit par le même inſtinct. Mais il n'eſt pourtant pas moins certain, ou plutôt il eſt bien probable que la très-grande partie des anciens habitans de l'Europe ſont ſortis d'un vaſte pays placé entre l'Aſie et l'Europe qu'on appella Scythie, et que la race humaine s'eſt propagée de l'Orient à l'Occident, en partant ſelon toutes les probabilités, des environs du Caucaſe, ou des bords de la mer Caſpienne; et que le langage de cette nation qu'on peut appeller primitive, s'eſt répandu avec elle dans le continent de l'Europe, ainſi que dans l'Aſie mineure, et dans îles et peninſules de l'Ar-

chipel, enſuite dans celles qui se trouvent entre la mer Adriatique et la Meditérannée. Effectivement nous allons voir combien de rapport ont entre elles les quatre anciennes langues, dont presque toutes celles de l'Europe ſont iſſues, la Grecque, l'Eſclavonne, la Germanique ou Celtique, et la Latine; quoique au premier coup-d'oeil elles préſentent une différence étonnante.

5) Mais il faut premièrement obſerver que toutes les nations, quelle qu'ait été leur origine, ont eu un langage bien long-temps avant qu'on imaginât la manière de préſenter aux yeux par des ſignes viſibles les élémens de la parole. Les Grecs appelèrent ces ſignes *Grammata* du verbe γράφειν, qui ſignifie *graver;* parce que l'on gravoit alors ces ſignes ſur le bois, ſur la pierre, ſur le metal. Les Latins les appelèrent *litteras,* peut-être de *linere, oindre,* parce qu'avec une matière liquide, ordinairement noire, on les marquoit ſur une feuille, ſur une écorce d'arbre, ſur une pièce de peau, ou de lin; peut-être auſſi ce nom vient-il de λιτος, qui ſignifie un très-petit ſigne. Il eſt aſſez probable que ceux qui ont inventé ces ſignes ont tâché de repréſenter l'attitude, la figure que préſentoient les membres du corps humain, lorsqu'on proféroit quelqu'un de ces mots primitifs, ſoit ſimples voyelles, ſoit voyelles accompagnées d'une conſonne. Il eſt vrai que la forme de l'*A* marque la figure que préſente la bouche ouverte, d'où ſort un premier ſouffle inarticulé; que le *B* et l'*M* renverſé ꟽ ont quelque reſſemblance avec les lévres qui

prennent la mamelle pour tetter; que le G Gamma a un peu la forme de la gueule, du palais, du goſier. Court de Gébélin qui a tant médité, tant écrit ſur la langue primitive, va plus loin encore, et prétend que la forme des conſonnes indique par elle-même, du moins en gros, ce que le mot ſignifie; que le *B*, le *P* et l'*M* indiquent quelque choſe de bon, quelqu'objet agréable; le *C*, le *G*, le *K* quelque choſe qui prend, qui comprend, qui contient, ou qui eſt pris, contenu; que le *T* et le Δ marquent une choſe qui frappe; que les mots dont la radicale eſt *N*, ſignifient négation, mépris, refus; que l'*R* marque un roulement; que l'*S* indique un ſouffle, un ſifflement, ou un objet ſerpentant. Cela eſt vrai jusqu'à un certain point; mais bien loin de nous aider, de nous faciliter l'intelligence des langues, cette remarque eſt plutôt propre à nous égarer et à nous jetter dans l'erreur.

6. D'abord les lettres ou élémens de l'écriture, en paſſant des Syriens ou des Phéniciens aux Grecs, ont beaucoup changé de forme, et bien plus en paſſant aux Latins de qui elles nous ſont venues, de ſorte qu'elles ne préſentent plus la figure et ne donnent plus la même idée que pouvoit donner leur forme primitive. Car le Π qui paroît indiquer quelque choſe de ferme, de ſolide, de ſtable, prenant la forme du P ou ϱ grec, qui en latin s'eſt formé en *R*, vient à ſignifier un roulement, c'eſt-à-dire tout le contraire. D'ailleurs combien de ſenſations, combien d'objets différens, ſouvent contraires, ſont indiqués par des mots dont la lettre, la ſyllabe radicale eſt la même.

Ces monoſyllabes primitifs *Ba, Ma, Pa, Ta* qui ont ſignifié d'abord *père, mère, tetter, manger, boire;* tous objets ou actions bonnes et agréables, ont formé enſuite des mots qui ſignifient des choſes mauvaiſes, indifférentes ou facheuſes; comme *barbare, battre, mal, mauvais, marais, mordre, mort, patir, pauvre, peur.* Ce qui eſt certain et que nous allons plus diſtinctement expliquer c'eſt que les mots les plus faciles à articuler ſont les plus communs à toutes les langues; et qu'il eſt plus utile d'obſerver l'emploi qu'elles ont fait des lettres élémentaires qui forment les mots, leur affinité, leur mutabilité, la facilité de ſe changer, de ſe remplacer mutuellement; de voir comment elles ſe perdent et reviennent d'un idiome à l'autre, et combien elles mettent de diverſité entre de langues qui dans origine étoient les mêmes.

ARTICLE II.

Différens emplois des lettres élémentaires; mutabilité des voyelles.

7. Tous les Grammairiens, tous les Etymologiſtes, parmi lesquels on doit compter depuis trois ans. M. Walther Wither profeſſeur à l'univerſité de Cambridge, auteur de l'*Etymologicum magnum* en Anglois, s'accordent à dire, que les ſix voyelles *A, E, I, O, U, Y,* n'ont point un ſon déterminé et distinct; que la reſſemblance les fait facilement prendre l'une pour l'autre; de ſorte que ce qui dans la bouche ou à l'oreille des uns eſt *a*, dans d'autres ſonne *e*, et l'*e* devient *a* et *i*, l'*i* et l'*u*, diviennent *o* et *eu*.

Auſſi l'on ſait que l'Hébreu n'avoit, ou pour mieux dire ne marquoit point les voyelles; parceque, même parmi eux, ce que dans une tribu on prononçoit comme *ba*, dans une autre ſe prononçoit *be, bo, bou.*

8) On peut dire qu'en gros les voyelles ne ſont qu'un ſeul ſon, lequel diſtingué par le plus ou le moins de force ou de viteſſe avec laquelle cette voix ſort du goſier, ſe diviſe en cinq, ſix, dix ſons et plus encore, comme les nuances dans les couleurs blanc, bleu, rouge, vert. Toutes les races humaines et tous les individus ayant en général les mêmes organes, lorsqu'ils ne ſont point par quelqu'accident particulier dérangés et défectueux, ſont capables de varier ces ſons, ces tons, ces nuances; de descendre, de remonter par gradation de l'*a* à l'*y*, de l'*y* à l'*a;* de traîner, d'étendre, d'abréger, de reſtreindre l'émiſſion de ces voyelles: mais il n'eſt pas moins vrai que dans telle ou telle autre circonſtance ou poſition, ou par quelqu'imperceptible différence d'organe, ces voyelles ſortent plus ouvertes ou plus ſerrées, plus longues ou plus bréves. Cette diverſité de ſon eſt une des premières cauſes de la différence des langues, changeant les premiers élémens de la parole à meſure que le langage paſſe d'une nation à une autre, et d'un pays à un autre.

9) L'*A* qui eſt la voyelle la plus large des quatre ou cinq ſuivantes, eſt plus naturelle aux habitans des pays chauds, qu'à ceux des pays froids. Pour peu que cette voyelle ſe reſſerre, elle prend le ſon de l'*E;* et cet *e,* en ſe reſſerrant encore et s'allongeant, prend celui de l'*i.* Ces trois

lettres et les trois ſuivantes de même, changent en remontant, l'*y* devient *u* et *o*, l'*o* et l'*i* deviennent *e* et *a*. L'*i* paſſant des bords du Tibre à ceux du Pô, et ſurtout en paſſant les Alpes, devient presque régulièrement *e*. De l'autre côté l'*e* et l'*o* en paſſant de Rome à Naples, deviennent ſouvent *a*. Mais il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver que la première voyelle *A* ſe préſente ordinairement pour nommer les perſonnes, les choſes, les actions plus grandes; les ſuivantes, *e, i, u*, pour les moindres ou les petites. Ainſi *Abba, Papa, Atta, Tata* ont formé les noms de Père, Grand-Père, vieil homme; *Pu, Ti*, ceux de *puer, puſio, puſillus, pupillus, Titus*, tous noms appellatifs d'enfans. Les noms de *mamma, amme*, ſignifient mère, tante, nourrice. Et chez les Romains *Mima* vouloit dire une femmelette qui contrefait les geſtes, le ton, l'attitude d'une autre perſonne, comme on dit encore *Singe* et *petit-Singe* aux enfans. Les mots qui ſignifient manger, ont pour la plûpart l'*a*, ceux qui ſignifient boire, et particulièrement gouter peu-à-peu, ont originairement l'*i*, come πινω grec, *bibo* et *pitizo* latins, *zinzinno* italien. On pourra faire la même obſervation ſur les verbes latins, qui ſignifient parler haut ou beaucoup, et parler bas, ou peu que nous allons citer ci après.

10) Au reſte les mots venant du ſud-eſt nord-oueſt (chemin qu'ont fait les langues, ainſi que les nations), ſe ſont de toute manière reſſerrés, raccourcis; et par une marche contraire, en paſſant du nord au ſud, ils ſe ſont allongés et groſſis. Quoique nous ne puiſſions

pas dire ſûrement ſi ce ſont les Romains qui ont fait des anciens noms celtiques et germaniques d'*Elb*, *Ems*, *Eſch*, *Maintz* ou *Mentz*, les noms d'*Albis*, *Amaſis*, *Atheſis*, *Magontia*; il eſt pourtant bien ſûr, en conſidérant ces noms, que l'*E* germanique devint *A* dans le pays latin, ou que l'*a* romain devint *ai*, ou *e* en Allemagne; comme il eſt très-certain que l'accent allemand de *Colonia* a fait Cöln, prononcé *Keln*. Le nom d'Horatius ou *Orazio*, par l'organe napolitain devient *Arazio*, *Hereticus*, devient *Aretico*, changeant l'*e* en *a* et l'*i* en *e*. Au contraire le nom de *Pater*, padre en Toscane, devient *Peder* en paſſant l'Apennin, puis *Père*, en paſſant aux Alpes; *andare* devient *andè* et *aller*, *mangiare*, *mangé*. Le haſard, le caprice ou le beſoin d'éviter une équivoque, font quelquefois des exceptions à cette règle, au reſte aſſez générale. Quelques noms que les Siciliens et les Grecs prononçoient par *e*, ont pris l'*a* en Italie, où de *Melita* on a fait *Malta*, et les Romains ont appelé *Hercinia* l'immenſe et fameuſe forêt que les Allemands appelent *Hartz*; tandis que leur célèbre héros que les Romains appeloient Arminius étoit par ſes compatriotes appelé *Hermann*. L'accent piémontois qui naturellement change l'*a* en *e*, change en beaucoup de cas l'*e* toscan en *a*. Il dit *vard* pour *verde*, *pass* pour *pesce*. Par un ſemblable haſard, ou par un inſtinct qui varie les élémens de la parole, l'Italien, et d'après lui le François et l'Eſpagnol changent l'*e* en *i* et l'*i* en *e*; mais cela pourtant avec un ſorte de régularité. Car c'eſt l'*e* ſuivi d'une voyelle qui ſe change en *i*. De

Deus meus et d'*eo*, (formé d'abord d'*ego*), l'Italien a fait *Dio mio* et *io*. D'un autre côté l'*i* ſuivi d'un conſonne ſe change en *e*. D'*illo* on a fait *ello*, de *piſtillus*, *peſtello*. de *viridis*, *verde*, de *piſcis*, *peſce*.

11) Et ce n'eſt pas ſeulement en paſſant d'une langue à une autre que les voyelles changent de ſon. Le même changement ſe fait auſſi dans la même langue, lorsque les mots prennent plus d'étendue par quelque augment. Alors la voyelle principale ſe change en une autre qui demande moins de ſouffle, une moindre expanſion de l'organe qui la produit. L'*a* devient tantôt *e*, tantôt *i*, et par une ſingulière économie, ce que la voyelle perd en largeur, elle le gagne en longueur. L'*a* de *capio*, de *jacio* ſe change en *i*, dans *concipio*, *conjicio*. *injicio*; l'*a* de *calco* en *u* dans *conculco*, *proculco*. L'*e* de *tollo* devient *u* dans *tulit*, *contulit*, *intulit*. Ailleurs l'*a* bref de *capio* et de *jacio*, et l'*i* de *concipio*, d'*injicio*, ſe changent en *e* long dans les prétérits de *cepit*, *jecit*, *concepit*, *injecit*.

12) La langue allemande auſſi régulière que la latine dans ſa marche, change de même que celle-ci les voyelles dans l'inflexion et la compoſition des noms et des verbes: *Pabſt*, *Pape*, *Rath*, *Conſeiller*, deviennent au plurier *Päbſte* prononcé *Pebſte*, et *Räthe* prononcé *Rethe*. Ainſi *päbſtliche*, *papal*, *Räthinn*, *Conſeillère*. De *Erde*, *Terra*, elle fait *irdiſch*, *terreſtre*. De même l'*o* de *Gott*, *Dieu*, prend le ſon de l'*e* dans *Gœtter*, *Dieux*. et *Gœttin*, *Déeſſe*. Les voyelles de larges et ouvertes devenant longues doublent ce qu'on nomme la quantité des ſyllabes.

ARTICLE III.

Formation et ſuppreſſion des diphtongues.

13. Cet allongement, ce redoublement des voyelles a produit deux eſpèces de diphtongues tant dans les langues anciennes grecque et latine, que dans l'allemande. Les unes ſont formées, repréſentées viſiblement par deux lettres différentes; les autres par une voyelle ſeulement prolongée, ou par deux de la même nature et forme, préſentées aux yeux par une ſeule. Car les *i* et les *u* finales du génitif ſingulier et du nominatif plurier de *domini* et de *ſenſus* devoient être doubles, pour marquer l'augmentation, et s'écrire *dominii, ſenſuus;* de même le double *a* de l'ablatif *muſa,* comme le datif et l'ablatif *domino* et *ſervo,* devoient ſe ſuppoſer écrits *dominoo* et *muſaa.* Mais ces *oo,* ces *aa,* n'étoient marqués que par les ſeules lettres *o* et *a,* et ne ſe diſtinguoient de l'*o* et de l'*a* ſimple et bref que par la prononciation. C'étoit là ſans doute une imperfection de la langue latine.

Les Grecs pour marquer à l'oeil le redoublement ou la prolongation du ſon, avoient deux ſortes de diphtongues; l'une repréſentée par H *heta* qui étoit viſiblement deux *E Ξ* et l'*ω* qui eſt un double *o;* l'autre compoſée de deux lettres différentes en ajoutant un *i,* ou un *ϒ* à l'*a,* à l'*e,* à l'*o,* formoit ainſi les diphtongues propres *au, eu, ou, ai, ei, oi.* Les Latins n'ont adopté qu'en partie ces diphtongues, moins en imitant les Grecs, qu'en ſui-

vant un inſtinct naturel qui porte l'être raiſonnable et parlant, à varier les expreſſions de la voix pour marquer les nuances qui diſtinguent la ſignification des mots. L'introduction, et enſuite la ſuppreſſion des diphtongues, qui tiennent, l'une à la première formation, l'autre au raffinement et à la corruption des langues, qui vont ordinairement enſemble, méritent d'être conſidérées; parce qu'elles nous conduiſent à l'origine d'une foule innombrable de mots de langues tant anciennes et mortes, que modernes et vivantes.

14) Les peuples dans les premièrs progrès de leur civiliſation et dans la formation de leur langage, ſont portés à doubler et à groſſir le ſon, l'expreſſion de la voix, et par-là des élémens de la parole, que nous appelons voyelles. Les anciennes langues grecque et latine qui avoient beaucoup de diphtongues, lès ont encore conſervées dans l'écriture, lors même qu'elles ne les faiſoient plus guère ſentir en parlant. Car il eſt très-probable que du temps de Cicéron, l'*ae* ne ſe fit plus entendre que comme un *e* un peu traîné. L'*ei* qui avoit été pris du grec pour marquer l'augmentation ou la prolongation de l'*e* ou de l'*i* dans le pluriel (par exemple dans *brevis, communis, omnis*, qui s'écrivoient *breveis, communeis, omneis*), ne rendoit plus que le ſon d'un double *i*, ou d'un double *ee*. Auſſi pluſieurs anciens manuſcrits des claſſiques latins nous préſentent les uns *omneis* et les autres *omnis* au plurier; et cet *i* d'*omnis* au plurier devoit repréſenter un *ee* formant un *e* long, qui

dans la prononciation devenoit *i* par la raiſon que je viens de dire. Dans bien des inſcriptions ſépulcrales on trouve *fueis* au lieu de *fuis*, comme *fibi* et *fueis poſuit*. Les noms dont l'*a*, l'*o* et l'*u* ſont longs, ſans être ſuivis de doubles conſonnes formant une ſyllabe longue de quantité, ſont autant de diphtongues que les latins faiſoient ſentir en prononçant; mais ils n'avoient point de lettres pour les marquer. Dans l'écriture elles répondent ou aux diphtongues grecques, ou à une des deux lettres H et Ω, et qui ſont un double *ee* et un double *oo*. *Mater* ſe prononçoit *Maater*, et ce double *aa* tenant plutôt de l'*ee*. En grec effectivement c'étoit Μητηρ, *Meeter*, que les Grecs modernes prononcent *mitir*. L'Anglois marque auſſi un *i* long par un double *ee*. Il écrit *green* et dit *grin*.

15) Les Grecs n'ont pas formé un υυ ou *yy*, comme ils ont formé un double *e*, un double *o*; mais ils ont très-ſouvent employé cette voyelle à former des diphtongues propres, comme l'*av*, l'*ev* et l'*ov*. Cet *υ* avoit dans leur langue un ſon vague, inexprimable, lequel paſſant en d'autres idiomes, prit le ſon et la forme, tantôt de l'*a*, tantôt de l'*o* ou de l'*u*, et le plus ſouvent de l'*y*, comme l'on voit dans *myle* et *mylothros*, en latin *mola*, *molitor*, en italien *mulinaro* et *mugnaio*, en françois *meûnier*, en allemand *Müller*, en anglois *Miller*. Cependant cet *υ* grec devoit avoir un ſon moyen entre l'*i* et l'*u*, puiſque nous voyons également le nom *Sylla* et *Sulla*; et que l'on trouve dans des monumens anciens *optumus* pour *optimus*, *maxumus* au lieu de *maximus*;

ce qui prouve, pour le dire en paſſant, qu'il n'est pas fort étrange, que les Allemands en liſant et en parlant le François, diſent *vie*, en voulant dire *vue*, *éki* en voulant dire *écu*, *j'ai li*, pour dire *j'ai lû*. On doit plutôt s'étonner que deux ſeules langues, ou plutôt deux ſeuls dialectes, le Piémontois et le Picard, aient retenu l'accent de cet *u* ſerré; car tous les autres idiomes, loin de reſſerrer l'*u* latin, et lui donner l'expreſſion de l'*i*, lui donnent celle de la diphtongue grecque ancienne, et françoiſe moderne *ou*. En général la diphtongue ouverte eſt plus naturelle aux langues qu'on appelle barbares, parce que la voix ſortant avec plus de force de l'organe, ſe fait entendre avec plus d'étendue, et rend un ſon bruyant, plus ſemblable aux cris des brutes qu'à la voix de l'homme civiliſé.

16) A meſure qu'une langue en ſe poliſſant s'adoucit, les diphtongues prennent le ſon d'une ſimple voyelle, et ne redeviennent plus diphtongues dans le même pays où ce changement a eu lieu, pas même lorsque la langue s'eſt corrompue, et qu'il en eſt ſorti une autre. La langue grecque qui abondoit en diphtongues, à force d'être parlée, s'eſt affoiblie et adoucie, et les diphtongues ne ſe firent plus entendre. Les Grecs devenus ignorans et presque barbares, ne revinrent pourtant pas à faire ſentir les diphtongues, quoiqu'ils les ayent conſervées dans l'écriture. L'homme dans l'état de nature, dans les commencemens de ſa civiliſation, eſt encore demi-ſauvage; il groſſit naturellement la voix qu'il tire de ſon goſier, il la traîne, il double

la voyelle ſimple, ſurtout en voulant répéter les mots qui lui viennent d'une autre langue ou des peuples voiſins. Nous trouvons dans les fragmens de l'ancienne latinité beaucoup de mots écrits par des *au*, qui devinrent des *o* dans les progrès et le perfectionnement de la langue; des *ei* et des *oi* qui ne ſe prononcèrent et ne s'écrivirent plus que comme un ſimple *e*, ou un ſimple *i*. Au lieu du *quoi* que l'on trouve encore dans Catulle, on n'écrivit plus que *cui*. L'Italien, au moins le Toscan, qui ne fut jamais barbare depuis que ſon hiſtoire eſt connue, en formant une nouvelle langue des débris de la latine, n'eſt pas retourné à l'accent groſſier de l'ancien latin, et ne forma point de nouvelles diphtongues des ſyllabes réduites à une ſeule voyelle. L'*ai* et l'*ae* reſtèrent des *E* ſimples dans *muſe*, *favole*; l'*au* de *laudo*, *auro*, *auricula*, reſta toujours *o* dans *lodo*, *oro*, *orecchia*. Il eſt vrai que les poëtes, pour donner plus de nobleſſe à leur diction, ou forcés par la rime, ont repris dans quelques noms l'*au* latin, en écrivant *laude* et *laudare*, *aura* au lieu d'*aria* et d'*òra*, *auro* au lieu d'*oro*; mais le langage ordinaire retint l'*o* ſimple et rond qui avoit remplacé l'*au*. L'*u* reſta dans les initiales de *udire*, ſorti d'*audio*, dans *chiudere* fait de *claudere*.

17) Si l'on trouve des *ai* dans des ouvrages toscans, ce ſont-là ou des mots pris du langage villageois, toujours moins civiliſé, ou formés par la ſuppreſſion d'une conſonne intermédiaire, et c'eſt ordinairement dans des mots revenus de France ou d'Eſpagne en Italie. Encore

core ces mots ont auſſi pour la plupart changé les diphtongues en voyelles ſimples, comme l'on voit dans *fole*, fait de *fabulae*, *frole* en piémontois, fait de *fragole*, *tola* de *tabula*, changée premièrement en *taula*. Mais les Gaulois, ſurtout les transalpins, et les Eſpagnols en apprenant et parlant la langue romaine, puis l'italienne ſortie immédiatement de la latine, donnèrent à bien des voyelles ſimples le ſon de diphtongues. Ils changèrent l'*a* en *ai*, l'*e* en *ei*, et l'*o* en *eu*. D'*amo*, *amare*, ils firent aime et aimer; de padre et madre, fratre, ils firent payre, mayre, *fraire;* de *facere* ou de *fare*, ils firent *faire;* comme on l'entend encore dans la haute Provence et dans le haut Dauphiné. De *pena*, on fit *peine;* de *pingere*, *cingere*, *peindre* et *ceindre;* de *ſolo* on fit *ſeul*, de *calor*, *chaleur*, de *favor*, *faveur*. Cependant ces diphtongues que l'ancien Gaulois avoit formées en adoptant l'idiome latin, ſont redevenues, par une prononciation plus adoucie, de ſimples voyelles dans tous les mots que l'on a eu plus fréquemment occaſion de prononcer, tandis que celles que l'on entendoit, et qu'on répétoit plus rarement, reſterent diphtongues, telles que le vulgaire les avoit formées. C'eſt par cette raiſon que les noms de nation qui ſe terminoient en *ois*, ne ſe prononçoient plus que comme s'ils euſſent été en *ès*. L'*i* latin et germanique et l'*e* italien changé par l'accent françois en *oi*, prenant le ſon moyen entre l'*oe* et l'*oa*, redevinrent à la longue une voyelle ſimple dans tous les noms que l'on prononçoit ſouvent; la diphton-

gue reſta plus ou moins long-temps, ſelon que l'on eut plus ou moins occaſion de la prononcer. Par une autre raiſon elle reſta auſſi, ſavoir lorsque les mots, ſi elle fût reſtée, ſeroient devenus équivoques ou inintelligibles. Au reſte les Gaulois et les Francs ont non ſeulement changé les voyelles en diphtongues, quoique dans la ſuite ils ayent donné à ces diphtongues le ſon d'une ſimple voyelle longue, mais ils en ont formé d'autres en changeant ou ſupprimant des conſonnes intermédiaires. D'*alnus*. de *palma*, de *talpa*, ils ont fait *aulne*, *paulme*, *taulpe* puis *aune*, *paume*, *taupe* ſupprimant l'*l*. De *habuit* ils ont fait *eut*; d'*oculus*, *oeil*; ainſi mille autres noms.

18) Cependant ce changement de voyelles ſimples et même brèves en diphtongues eſt bien plus remarquable dans l'ancienne langue gothique ou germanique. L'υ grec et l'*u* latin de *pyrgos*, de *hus* ou *ſus*, de *mys* et *mus* et de *murus*, eſt devenu *au* chez les Goths et les Germains, et a fait *baurg*, *maus*, *ſau*, *maur*. D'*oko* ou *ocho* eſclavon, l'Allemand a fait *Auge*. Ce qui étoit *berg* dans l'Aſie mineure, fut d'abord *bairg* dans la langue gothique, avant de redevenir *berg* dans l'allemand; et *bitter* fait du grec πικρος, étoit *baitre* chez les Goths. *Bord* étoit *baurd*; et πυρ changeant le *p* en *f* devint *feuer*. L'Anglois a auſſi changé en diphtongues les voyelles teutoniques; mais tout autrement que n'avoient fait les Allemands dans les mots grecs, ſcythiques ou latins. Il changea en *ea* l'*o* et l'*u*. *Brod* et *Hut* devinrent *bread* et *head*, mais cette diphtongue ne repréſente pourtant que le

ſon d'une voyelle ſoit *e* ou *i*, ſoit breve ſoit longue. D'un autre côté il change le diphtongue germanique *eu* en *i* ſimple, mais il prononce cet *i* comme les Allemands prononcent l'*eu*; *fire* et *feuer*, sonnent également *fair*. Ainſi les diphtongues n'empêchent pas plus que les voyelles, que le nom qui préſente une forme différente, ne ſoit le même dans des langues diverses, et ne conſtituent point de différence, ſi les conſonnes radicales s'y trouvent, comme le *b* et le *r* dans *bread* et *brod*, dans *fire* et *feuer*. Ce ſont les conſonnes qui ſont la baſe eſſentielle de la parole; cependant ces élémens fondamentaux ne ſont gueres moins variables que les voyelles.

ARTICLE IV.

Affinité et mutabilité des conſonnes.

19) Si on dit avec raiſon que les cinq voyelles ne ſont au fond qu'une ſeule qui ſe varie par des nuances ſouvent imperceptibles, l'on peut dire également que les dix-neuf conſonnes ne ſont que quatre; comme effectivement elles ſont rangées par les grammairiens en quatre claſſes, c'eſt-à-dire *labiales*, *gutturales*, *dentales* et *linguales*. Ainſi elles ſe réduiſent à ces quatre, *B*, *C*, *D*, *L*, puisque toutes les autres ayant une affinité, une reſſemblance connue avec une de ces quatre, peuvent être remplacées par celles-ci; comme le *B* l'eſt par *M*, par *P*, par *V* et par *W*; le *C* par *G*, par *H*, par *K*, par *Q*; le *D* par *T*, par *Z*, et celles-ci quel-

quefois par *S;* l'*L* par *N* et par *R.* Il ſeroit par conſéquent poſſible d'avoir une langue où il n'y eût que ces quatre lettres ſeulement, ou quatre autres de leurs claſſes reſpectives; telles que *P, G, T, H.* Les *R,* les *S,* les *Z,* les *V* ſont ſi peu néceſſaires, qu'effectivement on les trouve à peine dans ce qu'on nous a transmis de la langue américaine dont les noms ne ſont guere compoſés que de ces ſyllabes primitives, *ma, ca, pa, ta,* comme *Mancocapac, Tachamar, Quitlavaca, Yztacpalapa.*

20) Cependant les conſonnes ſe partagent en quatre claſſes, ſuivant la différence des organes qui concourent plus particulièrement à les produire ou à les former; les unes s'apellent labiales étant articulées par le mouvement des lèvres; les autres dentales, parce que c'eſt par l'appui des dents que la langue les proféré; la troiſième claſſe comprend les linguales que la langue ſeule forme dans le palais; les gutturales ſont ainſi nommées, parce qu'elles ſortent de la gorge, du goſier, en latin *guttur,* ſans employer d'autre organe. Cette claſſification des lettres conſonnes vient de leur affinité, de la reſſemblance de leur ſon, par laquelle les unes ſe rapprochent des autres, et ſe remplacent mutuellement, comme le *b,* l'*f,* l'*m,* le *p,* le *v,* qui ſortent toutes des lèvres; puis le *c,* le *g,* le *k,* le *q,* qui ſortent du goſier; le *d,* le *t,* le *z,* qui partent des dents; l'*l,* l'*n,* l'*r,* l'*s,* linguales, qui demandent une plus grande action de la langue. C'eſt l'obſervation qu'on faite ou ſuivie tous les auteurs de grammaires raiſonnées. Mais ces lettres élémentaires, appelées con-

ſonnes, ont d'autres affinités qui leur viennent de la place qu'elles occupent dans notre alphabet, comme le *g*, l'*h*, l'*i*, le *k*, puis l'*r*, l'*s*, le *t*, le *z*, que nous voyons ſe remplacer les unes les autres dans les mots qui paſſent d'une langue à l'autre, et qui ſont employées l'une pour l'autre dans les langues écrites.

21) Le *B* a un ſon ſi ſemblable au *P*, que la même nation, l'allemande par exemple, prend facilement l'un pour l'autre; de ſorte que parmi les Allemands, les uns diſent *Perg* ou *Berg*, *Bruck* ou *Pruck*. L'Anglois change le *p en f*, et dit *Father;* le haut et le bas Allemand le changent en *V*, et diſent *Vater*. De *capo*, l'Eſpagnol a fait *Cabeça*, et prononce *Caveza;* et c'eſt de là que l'Italien a pris figurément *Cavezza*, et le François *Caveçon;* il écrit *Navarra*, et prononce *Nabarra*. Le changement le plus ordinaire que cette conſonne ait éprouvé dans les langues méridionales, eſt de prendre d'abord l'expreſſion, enſuite la forme de notre *V* et *W;* comme on le voit dans *avere*, *avoir*, faits de *habere*, *bevere*, de *bibere*. L'on ſait que les Grecs modernes prononcent *vita* la lettre que leurs ancêtres prononçoient, et écrivoient *Beta*. Cependant le *B* ſe change ſouvent en *M*, ſurtout dans le dialecte napolitain qui dit *bomma* pour *bomba*. Ailleurs le *B* prend à ſon tour la place de l'*M*, comme dans *ſcabellum* fait de *ſcamnum*, *ſlamber* de *ſlammare*, comme l'on diſoit autrefois *ſlambe* pour *ſlamme*. *Le ab*, a tant de rapport avec *am*, et le *am* avec le *ma* que l'Eſclavon au lieu de *hab*, *habeo*, dit *mam*, comme l'on appelle *baba* ou *mama*, la *mère*.

Au ſud-oueſt de l'Europe cette conſonne à été ſubſtituée à des voyelles breves. L'Eſpagnol de *homine* à fait *hombre*, de *nomine*, *nombre*, de *numerare*, *nombrare*; de la même manière que le François qui a fait *nombre* de *numerus*, *humble* de *humilis*. L'Italien offre auſſi quelques uns de ces changements d'une voyelle *breve* en *b*, comme dans *rimembrare* fait de *rememorare*; *ingombrare*, d'*incumulare*; *sembrare* de *similare*: mais il eſt évident que ces mots ſont venus du provençal, et non pas directement du latin.

22) Le *C* répondant au K grec, avoit chez les Latins une expreſſion différente, ſuivant les différentes voyelles qu'il accompagnoit; il la prit auſſi dans les langues modernes, et dans leurs différents dialectes. Par divers tours et retours, cette lettre paſſa de la troiſième place de notre alphabet, jusqu'à la dernière où eſt le *Z*. Lorsque le précédoit l'*A* et l'*O* en paſſant des bouches du Tibre à celles du Rhône, elle commençoit à prendre l'expreſſion d'un ſimple *K* aſpiré, avant l'*A*, l'*O* et l'*U*. L'aſpiration ſe mettant au ſon primitif du *C*, devint *Ch*, dont la force ne peut gueres ſe rendre par la prononciation italienne, ni par l'allemande, qu'en lui ſubſtituant un *Z* dur; c'eſt pourquoi bien des Allemands ont écrit *zarmant*, en voulant dire *charmant*.

Aux frontières du ci-devant Dauphiné, et de la Provence, le *Cha* françois, ou le *Ca* latin, et le *Ka* allemand, prennent le ſon du *cia* toscan, et du *tſcha* eſclavon, ruſſe et polonois; car dans le haut Piémont le peuple dit encore *Ciambre* pour *Chambre*, *Ciarle* pour *Charles*.

Le *C* latin repréſente également le Gamma et le Kappa grecs. L'Italien le change facilement en *G*. Au lieu de *Callipolis* il dit *Gallipoli;* de *Kalatia* il fit *Gaiazzo*. Il dit *Griſoſtomo* au lieu de *Chryſoſtomus; gaſtigare* au lieu de *caſtigare*. L'accent anglois quelquefois ſubſtitue le *G* au *K* grec et allemand, et au *C* latin; comme lorsqu'il appelle une jeune fille *Girl*, nom fait certainement du teutonique *Karl*, ou de *Kerl* celtique et teutonique. Le vieux Italien employoit le *C* au lieu du *S;* maintenant encore dans pluſieurs contrées on prononce le *C* comme *S*, ainſi que fait le françois avant l'*e* et l'*i*. Boccace écrivit presque toujours *Cicilia* et *Ciciliana*, pour *Sicilia* et *Siciliana*. Au contraire le Vénitiens et les Lombards diſent *Servo*, au lieu de *Cervo*, *sinq* au lieu de *cinque*, *Sira* et *Sirimonie* pour *Cera* et *Ceremonie*. *Hocce* dont le Toscan à fait *ciò*, s'écrivoit *sò* et *zò*, en Lombardie, à Veniſe, dans la Romagne, comme en Languédoc, car l'on trouve dans des écrits du XIV ſiècle *perzò* au lieu de *perciò*. Le *Ch* ou *K* aſpiré paroit avoir eu chez les Latins non ſeulement l'expreſſion du *Z* dur toscan, de *mozzo*, *pezzo*, *razza*, mais auſſi dans quelques dialectes, celle de l'*S*, tel que l'Italien le prononce au commençement des mots, comme dans *ſei*, *ſette*, *ſeta*, *ſpoſo*, *ſuo*.

Lorsque le *c* eſt ſuivi d'un *e* ou d'un *i*, et qu'il prend dans toute la haute-Italie, auſſi bien qu'en Eſpagne et en France l'expreſſion de l'*s*, alors pour qu'elle s'adouciſſe d'avantage, elle eſt changée en *z* doux; comme l'Allemand fait à préſent dans une infinité de mots.

Au reſte le *c* aſpiré par l'accent Gaulois, prend l'expreſſion qu'ont en italien le *ſce*, le *ſci* et le *z* renforcé. Le Vénitien qui en cela approche du françois plus que les autres italiens, a fait de *Chio*, *Scio*, de *Dyrachium*, *Durazzo*. Un changement plus ſingulier eſt celui de X ou *Ch* en Θ ou *Th*. De *Carchedonioi*, le Latin a fait *Carthaginenſes*.

23) Le *D* a tant de reſſemblance avec le *T* que pour peu qu'on le prononce fortement, on les confond, et on prend l'un pour l'autre. Auſſi dans pluſieurs cercles d'Allemagne on croit entendre dire *dot* lorsqu'on celui qui parle veut dire *tod*. Les Germains en général dans les plus anciens temps ſemblent avoir prononcé le T grec et latin comme *D*; puisque des articles της, το, ils ont fait *Der*, *Die*, *Das*, de *Tres*, *Drey*. L'Italien ſubſtitua auſſi quelques fois le *D* au *T*, comme dans *Imperadore*, *Corridore*, *Ambasciadore*; mais c'eſt plutôt en imitant l'eſpagnol, où ce changement est très-ordinaire en pareils cas, que par l'inſtinct propre de l'articulation Romaine et Toscane. Il eſt probable que ce ſont les Goths qui ont changé en Italie *Derthona* en *Tortona*, et *Derthoſa* en *Tortoſa* en Eſpagne. Les Orientaux ainſi que les Goths ou Germains ont auſſi changé le *Di* en *Z*, puisque de *Diaplutos* ils ont fait *Zaplutos*, de *Diabolos*, *Zabulos*. Dans la langue françoiſe le *D* remplace dans quelques mots le *G* latin et italien, comme dans *peindre*, *teindre*, fait de *pingere*, *tingere*, *éteindre*, *d'extingere* ou de *ſpegnere*. En d'autres mots cette conſonne, de même que le *B* remplace une voyelle breve, comme dans

tenero latin et italien, dont on fit *tendre*. Cette obſervation prouve inconteſtablement l'Etymologie de *pondre* fait ſans doute de *ponere*, pris dans le ſens particulier, de *mettre bas*.

24) Dans pluſieurs mots paſſés du latin à l'allemand, ou du Celtique au latin, ce changement du *D* en *B*, et de *B* en *D* s'eſt fait fort ſouvent; comme chez les Grecs, et en paſſant du Grec au Latin. Les Eoliens diſoient Βελφοι pour Δελφοι, et au lieu de *Delphys* diſoient Βελφης, dont les Latins ont fait *Vulva*. Au lieu de Χλαδα, on diſoit Κλαβα, d'où ſont venus également *clava*, *glaive*, ou *maſſue*, et *gladius*, *épée*, *ſabre* ou *couteau*. Les noms *Bart* et *Wort* allemands, ſont les mêmes que *barba* et *verbum*; et *laude* latin, eſt *Lob* germanique. Il y a quelques noms italiens qui ſemblent avoir été formés par de pareils changemens, tels que *caparbio* qui doit être compoſé de *capo* latin, de *hard* ou *hart*, ferme, fier, fort, en allemand. Le Latin n'en a pas fait autant, ſi ce n'eſt dans les mots où le dialecte Eolique avoit déjà fait de pareilles ſubſtitutions. Le paſſage du *D* en *F* n'eſt pas auſſi ordinaire, que celui du *D* en *T* et en *Z*, cependant le nom de *Juif* ne peut venir que de *Judeus*. Le Δ ou le *D* a été ſouvent changé en *L* par les Latins, et l'*L* latin en *D* par les Siciliens et les Sardes. Les Latins ont fait *Ulyſſes*, d'*Odyſſeus*, de *Dacryma*, *Lacrima*, de *Daucia*, *Laucia*. Le Toscan de *hedera* à fait *ellera*, dont le françois a fait *lierre*. Je ſuis porté à croire, que c'eſt de là que vient le verbe françois *aller*. L'Italien dit *andare*, que la plû-

part des étymologiſtes tirent d'*ambulare, amblare, andlare, andare.* Le Provençal, le Napolitain qui changent regulièrement le *D* en *N* lorsqu'il eſt précédé de cette consonne *nazale,* au lieu d'*andare* ont fait *annare* et *ana;* le François, Picard et Normand, changea l'*n* en *l* et fit *aller.*

25) On ſait que les Grecs en général n'avoient point la lettre *F.* Elle fut propre et particulière au dialecte Eolique, duquel les Latins l'ont priſe dans la première formation de leur langage, la nommant digamme. Ils ſubſtituèrent ce *F* au Φ c'eſt-à-dire au *Ph;* quelquefois même au Θ ou *T* aſpiré; elle eſt par conſequent une lettre double en quelque ſens. On ſait que les Latins mêmes l'appeloient lettre effroyable. Auſſi quelques-unes des langues filles de la latine l'ont ſouvent abandonnée; et la langue eſclavonne, qui au reſte a beaucoup de rapport avec le dialecte éolique, ne s'en ſervit guères. Il y a très-peu de mots polonois où entre cette lettre, et encore ces mots ſont évidemment venus de l'allemand. L'organe polonois y répugne conſtamment, comme il rejette l'accent final, ſoit grave ſoit aigu; de ſorte que le nom de *café* ſi univerſellement reçu par toutes les langues de l'Europe, ne ſonne et ne s'écrit pas autrement dans la cidevant Pologne que le mot *cave* prononcé par les Italiens. Mais la langue ruſſe, quoique ſoeur de la polonoiſe, articule ſi facilement l'*f,* qu'elle la ſubſtitue au *th,* comme l'on voit dans les noms de *Fedor,* de *Maffé,* de *Marfa,* faits de *Theodorus, Matthaeus, Martha;* elle ſe rapproche en

cela de l'éolique et du latin qui changeoient en Φ et *F* le Θ *Th* des autres dialectes grecs, comme nous le verrons dans les noms de *fera* et *fores*, *faits* de Θηρα et Θυρα.

Lorsque l'*F* étoit initial, le Caſtillan l'a très-communément changé en *H* dans tous les mots venus du latin, et qui étoient fort uſités et inévitables, comme dans *filio*, *ferire*, dont il fit *hijo*, *herire*. Dans les mots où ce *F* ſe trouvoit intermédiaire, la répugnance que l'organe Caſtillan éprouvoit à l'articuler, lui fit abandonner ces mots, qu'il remplaça au beſoin par d'autres. Les noms et les verbes eſpagnols, où cette lettre *F* ſe retrouve, ont été introduits par les gens lettrés, après que le peuple ignorant avoit formé le corps de la langue; ou étoient pris des Aragonois dont l'organe l'avoit retenue. L'organe germanique ſe trouva propre à articuler cette lettre feroce, tellement qu'il en transporta l'expreſſion à une des lettres les moins faites pour ce ſon, qui eſt le *V* grec et latin. Cependant les Grecs mêmes ont peu-à-peu donné a ce *V* l'expreſſion de l'*F*, puiſqu'ils diſent *Efangelion*, au lieu d'*Evangelion*, *Efodio* pour *Evodio*. Le François a, comme l'Italien, conſervé cette conſonne partout où le latin la préſentoit, mais le françois la ſubſtitua de plus au *p* et au *v* dans les ſyllabes finales, lorsqu'elles perdoient la voyelle qui les formoit. Nous le verrons dans ces mots *bref*, *chef*, *neuf*, *oeuf*, faits de *breve*, *capo*, *novo*, *ovo*. Dans quelques cas elle eſt ſubſtituée au *t* comme dans *soif*, *ſitis*.

25) *G*. Je ne ſaurois dire lequel de ces deux

mots *hortūs* et *Garten*, a précédé l'autre; mais il eſt très-certain que le *G* ſe change ſouvent en *H*, ou le *H* en *G*, et que ces deux noms ſont un ſeul et même mot, tant par les élémens qui le compoſent, que par leur ſignification primitive qui étoit *cercle, clotura, enclos*. En latin et en italien *hortus, horto* et *orto*, ſont reſtés pour ſignifier une pièce de terrain entourée de haies, de paliſſades, de fascines ou de murailles, et que l'on cultive, que l'on plante avec ſoin, tant pour en tirer des légumes et des fruits, que pour y jouir des fleurs, de l'ombre et d'un air frais et agréable. *Garten* dans les langues du nord a conſervé la même ſignification. Paſſant enſuite par la Weſtphalie, en Angleterre et en France, il eſt devenu *yard* en anglois et *jardin* en françois. Car l'accent Weſtphalien change le *g* en *i* ou en *y*. Il fait de *Magontia, Mayence*, il dit *eryo* pour *ergo; royamus* en voulant dire *rogamus*. L'Italien reprit ce mot du François qui en avoit fait *jardin;* et ſans ſe douter que c'eſt le même que *gart* ou *hortus*, ou ſon diminutif, il en fit *Giardino* pour en indiquer un plus magnifique, mieux ſoigné, plus cultivé et plus délicieux. Dans l'idiôme eſclavon ce mot *gart* ou celui de *hort*, qui ne diffère qu'inſenſiblement dans la prononciation, a pris une autre forme et une autre ſignification; mais toujours analogue à la première, puiſqu'implicitement il indique un lieu entouré de haies, de paliſſades ou de murailles, un aſſemblage d'habitations, ville, château, bourg, ou village. En langue ruſſe *Gorod* eſt préciſément ville, *Bielgorod* et *Novogorod* ne diſent que

ville blanche et ville nouvelle. Vers le Danube, au lieu de *Gorod* et de *Gart* on dit *Grad*, et le nom de la fameuse ville de *Belgrad* eſt exactement le même que celui de *Bielgorod*.

Ce *G*, troiſième lettre de l'alphabet grec, ſe trouve à la ſeptième place de l'alphabet latin entre l'*f* et l'*h*; et quoiqu'elle ait une très-grande affinité avec le *c* et le *k*, elle ne laiſſe pas de remplacer quelquefois l'*f* et très-ſouvent l'*h* et l'*i*. L'Italien et le François ont ſubſtitué le g au double *w* gothique, en *Gualtieri*, *Gaultier* et *Gautier*, faits de *Walter*. On a fait *Guazzo*, *Guadare*, de *Water*, *Waſſer*, ainſi que *guattare*, *guetter*, de *waten*. L'Italien l'a dans quelques verbes pris du latin, et a ſubſtitué le *g* à l'*e* et à l'*i*, en faiſant *tengo* de *teneo*, *vengo* de *venio*. En pareil cas l'*i* changé en *g*, ſe met avant l'*n*, et change doucement la forme du mot, comme dans *bagno* fait de *balneum*, *Bologna* de *Bononia*. Le vieux françois apuyoit d'un *g* le *n* final, ſurtout dans les monoſyllabes; car on trouve ſouvent dans le vieux françois *ung* pour *un*. L'Anglois a auſſi fait *King* de *Cyn* ou *Kin*.

27) L'*H* de nos alphabets n'eſt qu'une demi-conſonne. Sa figure aſſez grande remplace le petit ſigne d'aſpiration du grec qui ne ſeroit dans notre langue qu'une apoſtrophe renverſée. Au petit ſigne de l'aſpiration, les Latins ont ſubſtitué la lettre *H*, qui chez les Grecs repréſentoit l'*E* long. On ne ſait pas, ſi dans les mots que l'idiome latin adopta enſuite du grec, il le faiſoit entendre en prononçant, ou s'il ne le retint que dans l'écriture, comme nous voyons

qu'a fait l'Eſpagnol. On ſait bien que l'Italien né immédiatement du Latin, quoiqu'il continuât à écrire ſes mots avec *h*, ne le retint pas non plus dans la prononciation. La langue allemande dans ſon origine changea ſouvent l'*h* grecque et l'*h* latine en *g*, car de *heſternus*, il a fait *geſtern*, de *hordeum gerſte*. Mais il changea auſſi fort ſouvent le *k* ou le *c* en *h*, comme dans *Herz*, fait de Καρδια, *zehen* fait de *decem*.

Le Toscan et le Caſtillan, n'ont pas retenu plus, que les autres peuples du midi, l'aſpiration des grecs et des germains; mais ils changèrent en *H* l'un le *C* ou le *K*, l'autre l'*F*. L'on ſait que le peuple de Florence pour dire *Duca* et *Cavallo*, prononce *Duha* et *Havallo*; mais cela n'a été d'aucune conſéquence pour la langue italienne, quoique née ou formée à Florence; puisque cet *H* n'eſt point paſſé dans l'écriture; au lieu que le changement de l'*F* en *H* dans le Caſtillan changea beaucoup la figure des mots, qu'il prit du latin et de l'Italien; de *filio*, il fit *hijo*. (ſ. 25.) Il changea quelquefois auſſi le *G* en *H* comme dans *Germano*, pris dans le ſens de frère ou couſin, dont il fit *Hermano*. Nous remarquerons cependant que ce ſigne d'aſpiration, que l'on trouve dans une foule de mots caſtillans, ne ſe fait plus ſentir dans la prononciation. Je dis mots Caſtillans, plutôt qu'Eſpagnols, parce que les Aragonois, et autres peuples d'Eſpagne n'ont pas fait le même changement, et ils diſent fort bien *ferrera* et non *herrera*. L'articulation Gauloise ne ſe refuſa gueres moins que l'Italienne à

l'aspiration dans les noms que le Latin avoit pris du grec. Le ſigne d'aſpiration ne reſta que dans l'écriture, et nullement dans la prononciation. Cependant les Francs, les Bourguignons ſemblent avoir communiqué aux Gaulois la diſpoſition Teutonique à l'aſpiration, plus que n'ont fait les Goths et les Lombards aux Italiens. Au moins eſt-il de fait, que dans une quantité de mots que tant la langue françoiſe que l'italienne, ont empruntés des peuples du nord, l'une conſerve encore l'*H* qui dans l'autre ne paroît plus, et ne parut peut-être jamais. Car je n'ai vu ni dans aucune vieille édition, ni dans aucun manuſcript italien les noms, *ardi, arneſe, alabarda,* ni même *Arrigo* ou *Enrico,* écrits avec *H,* comme nous les voyons dans le françois, qui à cet égard acquit auſſi plus de préciſion que l'italienne; parce que il n'eſt pas poſſible de confondre *hardi, harnois, hallebarde,* venus de *hart, harniſch, hellebart,* avec d'autres noms, comme il ſeroit poſſible que *ardito, arneſe, alabarda,* préſentaſſent à l'eſprit au premier abord quelqu'autres noms. Effectivement *ardiamo,* première perſonne du plurier d'*ardiſco,* j'oſe, eſt la même complètement que celle qui vient d'*ardo,* je brûle. *Halt* n'eſt pas équivoque, comme *alto* en italien. Par cette diſpoſition de l'organe à retenir l'aſpiration teutonique, le françois a pu adopter pluſieurs mots que l'Italien n'a pas. L'aſpiration grecque, commune par l'organe éolique et latin, fut auſſi changée en un ſifflement; et le ſigne repréſentant l'*h* latin fit place à l'*S*. Voſſius compte plus de quarante noms et verbes latins, tous formés du

grec, par ce changement de l'aspiration en Sigma, en ſifflement, comme *ſal* de ἅλς, *ſemis* de ἥμι, *ſex* de ἕξ, *ſeptem* de ἑπτα, *ſerpo* de ἕρπω, *ſimilis* de ὅμυλος, *ſus* de ὗς, *ſudor* de ὕδωρ. Le vieux Italien change *l'h* en *s*, comme le Latin avoit fait en tant de mots grecs. De *herus* il a fait *ſere*, de *meus herus meſſere*, dont le françois a fait *Sire* et *Meſſire*.

28) Les Latins donnoient à l'*I* des expreſſions différentes, qu'ils marquoient pourtant de la même manière. Ce n'eſt que long-temps après la décadence de la langue que l'on s'aviſa de diſtinguer dans l'écriture deux *I*, dont l'un n'étoit qu'une pure et ſimple voyelle répondant au jota grec, comme dans *idiota*, *ignis*, *iſtmus*. Le Latin a même fait un plus grand uſage de cette lettre, en la prenant abſolument comme voyelle; car il la ſubſtitua très-ſouvent à la diphtongue *ei;* et lorsque cet *i* précédoit une autre voyelle, il lui donna le ſon d'un *g* doux, tel que l'Italien l'a dans *giuſto*, *giudice*, *giuoco*. *giunto*. Le François l'a conſervé dans ſon alphabet partout où il ſe trouvoit initial dans les noms latins, comme dans *juſte*, *juge*, *jeu*, *joint*, et leurs dérivés. Mais l'Eſpagnol prononce tout autrement cet *j* conſonne. On croiroit entendre le χ grec, ou le *ch* italien, ou allemand. *Jornada*, journée, ſort de ſa bouche comme ſi on avoit écrit *khornada*. Ce *k* aſpiré remplace par conſéquent une ſyllabe latine ou italienne. C'eſt ainſi que ces cinq lettres *G*, *H*, *I*, *K*, ſe changent l'une dans l'autre, et que même

même l'*J* et le *Gi* prennent la place du *Di* latin; puisqu'il eſt certain que *giorno* et *jour* viennent de *diurnus*. Mais nous verrons de plus, comment dans le françois l'*I* s'eſt ſouvent changé en *G;* et cette remarque explique la formation d'une infinité de noms, tels que *congé* fait de *commeatus, pigeon* de *pipio pipionis, rouge* de *rubeus, ſage* de *ſabio, ſauge* de *ſalvia, ſinge* de *ſimia, ſonge* de *ſomnium*. Dans quelques-uns de ces mots le changement de l'*i* voyelle en *j* conſonne, et de ce *j* en *g* eſt précédé d'autres changemens, et ſouvent de la ſuppreſſion des conſonnes intermédiaires. Les Italiens généralement ont changé cette lettre amphibie en *Gi*. Les Gaulois ou les Francs, les Viſigoths, et les Bourguignons l'ont conſervée dans l'écriture, mais ils la prononcent comme le *Z* doux des Italiens. Les Allemands et les Anglois n'ont pris du latin que très peu de mots où cette lettre ſe trouve, et ſemblent lui laiſſer un demi ſon de voyelle, comme faiſoient probablement les Latins. L'Eſpagnol la rejette, l'avale, ou la ſupprime par le même instinct qui lui fait changer le *F* en *H*, et ſupprimer le *H* dans la prononciation; (ſ. 27.) ce qui écarte conſidérablement de leur origine une quantité de mots. De *Januarus*, o *Gennaro* italien, il a fait *Enero;* de *jactare* fréquentatif de *jacere*, il a fait *echar* comme de *gellare, ellare;* mais partout où il l'a conſervé, il le prononce comme le X grec, ou le *Ch* latin et allemand. D'un autre côté l'accent Gaulois qui a changé le *G* en *Y*, dans *Mayence* fait de *Magontia*, dans

Payen fait de *Paganus*, dans *payer* de l'italien *pagare*, à changé dans une foule de noms l'*i* en *g*, comme nous venons de le voir dans *ſinge*, *ſonge*, etc.

29) Le *K* qui par le Latin n'a été adopté que dans deux ou trois noms, l'a été de l'Allemand, dans les mots venus de l'Aſie ou de la Moeſie. On le ſubſtitue encore au *C* dans les mots qu'on a pris du latin. Mais en bien des cas on le changea en aſpiration. Les Getes ou les Goths, dont la langue eſt paſſée aux Allemands, avoient presque généralement changé en *H* le K grec.

30) La première des lettres qu'on appelle linguales qui eſt l'*L*, a rencontré un ſort différent chez différents peuples. A la vérité ils l'articulent tous facilement, lorsqu'elle eſt initiale; et les langues mêmes qui ſuppriment ſouvent des ſyllabes initiales retiennent très fermement celles qui commencent par *L*. C'eſt la facilité d'articuler cette conſonne qui a donné à nos langues modernes les articles *lo*, *la*, *le*, *li*. Le ſeul Toscan à retenu dans l'article *il* la voyelle initiale du pronom *ille*, dont ces articles ſont ſortis. Il eſt vrai que le Polonois graiſſeye en quelque façon cette même conſonne; et pour marquer dans l'écriture cette nuance, il lui fait un trait de cette manière *Ł*. La langue Portugaiſe qui en raiſon de ſa diſtance du ſiege de la langue mère, a, plus que toutes ſes ſoeurs, corrompu l'intégrité des noms originaux, fait auſſi disparoître l'*L* des articles italiens, françois et eſpagnols; car elle dit *o* pour *le*, *lo*; *os* et *as* pour *les* françois, ou *los* et *las* eſpagnols. Elle

ſupprime de même, dans les autres cas cette conſonne, et dit *da* pour *dalla*, *na* pour *in ella*, ou *nella*, en françois *en la*. Cet *L* lorsqu'il ſe trouve dans les mots grecs, latins, germaniques, eut d'abord un ſort très-différent aux deux côtés des Alpes qui ſéparent l'Italie de la France. L'italien la mouilla tellement qu'il la changea en *I*. De *blada*, *claro*, *clamo*, *pluvia*, *pluere*, *plus*, il fit *biada*, *chiaro*, *chiamo*, *pioggia*, *piovere*, *più*. Au contraire le François qui retint cet *l* précédé du *b*, du *c*, du *g*, du *p*, et qui dit *blé*, *clair*, *clameur*, *pluye*, *pleuvoir*, laiſſa perdre cet *l* toutes les fois qu'il étoit ſuivi d'une conſonne dans tous les mots où l'Italien l'a ſoutenu; et c'eſt pour cela qu'on a dû abandonner une foule de noms, leſquels par la ſuppreſſion de cette conſonne perdoient auſſi leur ſignification et devenoient équivoques, comme *folto*, *molto*, *volgere*, *volta*. L'Eſpagnol au lieu de ſupprimer cet *L* le redoubla en changeant la conſonne précédente: il fit *llamare* de *clamare*, *llano* de *plano*, et mouillant ces deux *ll*, il dit *gliamare* et *gliano*. L'Italien changea quelquefois l'*l* en *n* ou en *r*, comme dans *maninconoſo* pour *malinconoſo*, *mélancolique*, *manifcalco* pour *malifcalco*, et *mareſcalco*, *maréchal*.

31) Lorsque c'eſt l'*M* qui commence le mot, il ne peut nullement changer, étant naturellement trop facile à prononcer; mais lorsque cette conſonne eſt intermédiaire elle prend aiſément l'expreſſion du *B* avec lequel elle a l'affinité le plus évidente. Quand elle eſt devenue finale, dans quelques langues ou dia-

lectes, elle ſe change en *N*, qui eſt d'une autre claſſe, ou ſe perd dans un mugiſſement vague, indéterminé, qui peu-à-peu ſe perd auſſi; de ſorte que l'*am*, l'*um* ne fit plus qu'un *a* un *o*; puis un *e* muet en paſſant les Alpes. Lorsque les mots en perdant quelques ſyllabes finales ſe terminoient par un *M* qui dans le mot entier étoit intermédiaire, comme dans *homo* ou *homine*, dans *amamus*, *tacemus*, cet *M* prit le ſon de l'*N*. *Homo*, devint *hom*, en italien *uom*, et à la longue *on* *). Car il n'eſt pas douteux que l'*On dit*, ne vienne de *homo dicit*. D'*amamus*, *dicamus* le Lombard avoit fait *amomo*, *diſomo*, *laſſomo*; le François fit *aimons*, et ainſi *diſons*, *laiſſons*; retenant dans l'écriture l'*s* final de la terminaiſon latine *mus*, et ſupprimant l'*u* bref qui le précédoit. LePortugais ſubſtitue l'*m* à l'*n*, et dit *hum* et *huma*, pour *un* et *une*. L'*M* qui eſt des lettres primitives et des plus communes, a quelquefois été remplacé par *ll* qui eſt linguale et de ſeconde formation. En Eſpagnol on dit *lembrado* au lieu de *membrado*, fait de *membrare*. Au reſte lorsque cette lettre eſt initiale, elle ne change guères, et ne remplace pas même les conſonnes qui ont une étroite affinité avec elle, comme le *b* et le *p*, et n'en eſt remplacée que fort rarement.

32) L'Eſpagnol qui ne ſoutient pas volontiers l'*n*, lorsqu'il vient après une voyelle en formant avec elle un ſyllabe, la laiſſe tomber, ou la change de place. Au lieu de *guirlande*, nom françois et italien, mais d'origine allemande, il dit

*) Il ſonno eſt veramente come *uom dice*
Parente della morte. *Petrarca.*

guirnalda. Le Portugais et le Polonois le ſurpriment très-ſouvent, dans certaines poſitions, en tout ou en partie, comme ils ſuppriment l'*L* et l'*R.* L'organe Luſitanien doit de tout tems avoir trouvé de la reſiſtance à proférer cette conſonne. Car le Portugais l'a ſupprimée dans presque tous les mots qu'il a pris tant du latin, que d'autres idiomes; il le fait cependant ſentir, et le marque en partie, prononçant l'*o* qu'il écrit avec un accent circonflexe ô; comme le Polonois le marque par une cedille ajoutée a l'*a* et à l'*e.*

33) La différence du *P* et du *B* eſt ſi peu ſenſible qu'à l'Orient comme a l'Occident, au Midi comme au Nord, on prend très-facilement l'un pour l'autre. On ne ſait ſi l'on entend *baba* ou *papa;* si c'étoit le même mot dans la Grece aſiatique, comme *Pabſt* et *Babſt* en différens cercles d'Allemagne ſont le même nom, et comme en Saxe un étranger qui entend dire à une perſonne je ne ſais où porter mes pas, croit entendre dire; je ne ſais où *border mes bas.* L'Italien et le François ont également changé en *v* le *p* et *b,* faiſant *ricevere, recevoir* du latin *recipere,* comme *avere, avoir* de *habere;* ainſi *ſovra* de *ſupra.* Cette lettre ayant la même affinité avec l'*M,* elle s'employent auſſi l'une pour l'autre, parce que les enfants articulent avec la même facilité le *ma* et le *pa.* Auſſi les Latins diſoient également *papilla* et *mamilla*, pour *mamelle,* et ils ont même changé le *p* en *m*, comme dans *ſomnus* pris de *hypnos.* Cette lettre venant du Pont-Euxin ou de la Mer noire à l'Océan occidental, prit

l'expreſſion tantôt de l'*F* tantôt du *V*; car le bas allemand, pour *Pater*, écrit *Vater*, le Danois et le Suédois *Fader*, l'Anglois *Father*. Cela eſt aſſez régulier par l'affinité de ces conſonnes qui eſſentiellement n'en font qu'une. Mais ce qui eſt hors de regle, c'eſt de voir le *P* changé en *G*, en *K* et en *Ch*; puisque d'*explantare* l'Italien a fait *ſchiantare*, de *ſpuma*, *ſchiuma*, de *ſuber* (*liege*) *ſughero*. L'accent napolitain a fait, de *plus*, *chiù*, au lieu de *più*. L'Eſpagnol et le Portugais, dans une infinité de mots, ont changé le *P* en d'autres conſonnes. Ces mêmes mots revenant en Provence, puis en Italie y ont introduit le même changement comme nous le verrons dans *ſcoglio*, *écueil*, fait de *ſcopulus*.

34) Le *Q* qui devoit s'écrire *q*, eſt ſans doute d'invention latine plus encore que le *F*. C'eſt, comme l'on voit, le *P* latin, et pour la figure, le P grec tourné ou renverſé. Ce *Q* toujours accompagné d'un *u*, a été employé tantôt à la place du Π grec, tantôt au lieu du *K*, que les Éoliens mettoient ſouvent au lieu du Π. Car d'un côté cette lettre *q* ſe trouve dans des noms qui répondent exactement à des noms grecs que le dialecte commun écrivoit avec un *π*, comme πετορα, πεντε, ἵππος, ποτος, dont le Latin a fait *quatuor*, *quinque*, *equus*, *quotus*; mais on ſait d'un autre côté, que les Éoliens, au lieu de *petora*, *pemte*, *ippos*, *potos*, diſoient κετορα et κεντε, ἴκκος, κοτος. Ainſi quoique le *q* ait beaucoup de rapport avec le *p* eſclavon et latin, il paroît pourtant avoir été inventé pour tenir lieu du *k* dans certains

mots; parce qu'on prononçoit ces mots de manière qu'on entendoit plutôt le ſon du *k* que celui du *π* ou *p*. Ulphilas qui, dans le cinquième ſiècle, traduiſit dans le langage des Goths ou plutôt des Gètes, les quatre Evangiles, ſe ſervit de deux lettres de nouvelle invention, dont l'une reſſemble à l'*O* avec un point au centre *O;* l'autre à l'*U* qui accompagne ordinairement le *Q* latin. Il eſt cependant encore douteux ſi le latin faiſoit ſentir l'*u* dans *equus, aequus, quotus, quinque,* ou ſi les deux lettres *qu* qui prenoient le ſon du *k,* ne faiſoient que *kinke, ekus, kotus.* Ce qui eſt certain, c'eſt que ce *qu* dans bien des noms ne devoit repréſenter qu'un *C* ou un *K* dur; préciſement pour que le *c* ne ſe prononçât pas doux ou ſifflant. C'eſt pourquoi d'*incolo* on fit *inquilinus,* de *Cures, Quirites.* Les langues ſorties de la latine, et ſurtout les dialectes italiens nous laiſſent encore dans le doute à cet égard, puisque le Toscan qui donne au *qu* un ſon différent du ſimple *k* dans *quello, queſto, qua, qui, quarto, quatro, quadro* etc., a cependant fait de *qui, quae, quem* etc., *chi, che,* prononcé comme *ki, ké, kè.* Les autres idiomes occidentaux ſortis du latin, quoiqu'ils ayent aſſez généralement conſervé le *q* dans l'écriture, le changent en *k* dans la prononciation. Car le François écrit *quatre* et *quarante,* et il prononce *katre* et *karante.* Dans d'autres mots ce *q* eſt changé en *g,* prononcé comme *gu* ou *ga.* D'*equalis* l'Italien a fait *eguale,* le François *égal;* et ainſi *eguaglianza, égalité.* Le Lombard de *quinque*

fit *cinque, ſinc;* le François et l'Eſpagnol de même, quoiqu'ils écrivent *cinq, cinco.*

35) Trois lettres qui ſuivent immédiatement le *Q* dans tous les alphabets, *R, S* et *T*, n'ont point entr'elles cette affinité. Cependant ce n'eſt pas ſans raiſon que ces lettres ſe trouvent placées l'une près de l'autre. Elles ſe remplacent toutes, les unes autant que les autres, non-ſeulement en paſſant d'une idiome ou d'une nation à l'autre, mais encore dans les dialectes de la même nation, et d'un individu à l'autre du même peuple. Du grec ουϛ, ωτοϛ, le Latin a fait *auris,* le gothique et autres langages du Nord ont repris l'*r*, et ils ont fait *ohr, oor, oere* et *ear.* Le *fer* qui en allemand eſt *Eiſen,* en anglois eſt *iron,* prononcé *aïren.* Une foule de noms latins ont été écrits en différens temps par *r* ou par *s.* Car *Furius* et *Fuſius, Valerius* et *Valeſius* étoient les mêmes noms; et l'on diſoit *aſa* au lieu d'*ara* autel. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt de voir que l'*r* tenoit lieu du *d* dans les verbes et les noms compoſés de la prépoſition *ad;* puisque l'on trouve *arvena, arvocatus, arfinis;* en quoi l'idiome Latin approchoit de l'Armorique et Celtique. L'*R* au reſte, a ſervi à toutes les langues pour donner aux monoſyllabes primitifs plus de conſiſtance, plus d'expreſſion. Il paroît auſſi annoncer quelque choſe d'âpre, de féroce, de bruyant.

*) *Scioppius* Inſtit. Grammat. Latinae. *Voſſius* de Litterat. permutatione. *Wachter* Proleg. Gloſſar. Germanici.

36) La plupart des mots latins où cette lettre ſe fait ſentir le plus, marquent des objets triſtes, terribles, féroces, comme *error, horror, terror, tremor, tonitru;* elle change par conſéquent le ſens primitif des monoſyllabes *ma, mo, mu,* dans *marais, mort, mordre, murmure* etc. Elle ſe trouve dans une infinité de noms de fleuves, de rivières, de torrens *Aar, Arris, Arne, Adour, Dora, Duero, Durance, Eridan, Iſer, Iſter, Rhin, Rodanus, Stura, Tar, Var.* Cette lettre paroît auſſi avoir été conforme à la férocité du peuple latin qui l'employa dans l'inflexion des verbes et des noms où ni les Grecs, ni les Germains ne l'avoient pas; et de là vient que dans la langue danoiſe l'*r* prend la place du *t* que nous trouvons dans les troiſièmes perſonnes des verbes latins. De ce *Ta-ta* ſi prêt à ſortir de la clôture des dents, eſt venu le nom *Tatar* ou *Tartar;* comme de *Baba* eſt venu celui de *Barbare.* L'inſertion ou l'addition de cette conſonne a changé la nature primitive des monoſyllabes *ba, bo, ma, mo,* et leur a donné une ſignification ſouvent contraire, mais toujours différente, et plus forte et quelquefois terrible, et forme ſouvent une onomotopeia, comme dans le nom de *Brontesque, Steropesque, Pyracmon,* dans *Tubae terribilis, ſonus Taratantara dixit.* Le nom italien *brontolare* et le françois *gronder,* rendent bien le ton rude avec lequel on parle d'une choſe qui déplait, ou à une perſonne dont on desaprouve une action.

37) Dans beaucoup de mots grecs on trouve l'*S* au lieu de *T,* ſurtout le double *tt*

au lieu de la double *ss;* comme *gloſſa* et *glotta, langue* Ταλασσα et Ταλαττα, *mare,* Πισσα, Πιτταρικ. Nous avons déja obſervé ci-deſſus que les Latins ont ſubſtitué ce ſifflement à l'aſpiration des Grecs en faiſant *ſus* de ὗς, et *ſuus* de ἑος, *ſerpo* de ἕρπω. Ailleurs cet *s* et l'*x* latins ſemblent marquer quelqu'objet *ſoufflant, ſifflant, gliſſant, fuyant, ſerpentant;* bien différent de ce qu'indique une aſpiration. L'organe latin avoit autant de facilité à former ce ſifflement, qu'il avoit de répugnance pour l'aſpiration. La langue italienne qui le ſupprima totalement comme finale des mots latins, le retient et l'emploie comme initiale très-fréquemment, même ſuivie d'autre conſonne; tandis que le François et l'Eſpagnol ont dû la ſoutenir en l'appuyant d'un *e,* ou l'abandonner totalement.

38) Le *T* qui eſt la dernière des conſonnes ſimples et proprement latines, devroit être la ſeconde ou la troiſième, et je ſerois presque porté à croire que les Grecs prononçoient le *D,* comme les Saxons et les Bavarois le prononcent, et comme nous prononçons le *T,* et que l'un ſe prenoit facilement pour l'autre. Il eſt bien ſûr au moins, que le *T* eſt une des lettres que les enfans articulent par le premier uſage qu'ils ſont de leur langue, en frappant le palais et les dents; et qu'elle, presqu'autant que le *b* et le *p,* fait la baſe de quantité de noms donnés aux premiers objets qu'un enfant veut nommer. Chez différens peuples *Tata* ſignifie *père,* et dans le vieux latin on trouve *Atta* dans la même ſignification. La mamelle

eſt en grec *Titthe* et *Titthion;* d'où nous avons fait *tette, tetton* et le verbe *tetter,* qui répond à l'italien *popare.* Ces *ta, te, ti* ſont les mots qui ſortent de la bouche de l'enfant, quand il veut nommer quelqu'objet que ce ſoit, et qu'il étend les bras pour l'indiquer. L'objet indiqué par *Ta, To, Ti* d'un enfant, eſt tantôt le ſein de la mère, ou de la nourrice, les *tétes* tantôt la perſonne du père, d'un frère et de tous ceux qui ſe préſentent à ſes yeux. Et voilà le pronom *Te* qui ſuccède immédiatement à *Me.* N'ayant encore ni appris, ni pu former d'autre nom, l'enfant nomme auſſi *Ta, Te, To* les choſes qu'il voit en étendant les bras vers elles. Dans les langues orientales le *T* revient plus ſouvent que le *D* dans les noms qui indiquent un objet qu'on a en vue, ainſi que les articles comme nous l'avons dit (ſ. 23). Le nom de fille en grec a pour baſe le *T,* et il eſt curieux de voir comment les Grecs, de *to, to* ont fait *Tygather,* tandis que de *pa pa* ils ont fait *Pater,* et de *ma ma, mater.*

39) Le Haut-Allemand changea ἐδειν, *edere, manger,* en *eſſen;* mais le Bas-Allemand et l'Anglois le ramenant à ſa première expreſſion, et reprenant le *t* que l'on trouve dans *eten* hollandois, dans *to eat* de l'anglois, reduiſent à ce *t* ſimple et doux, le *d* du grec ἐδειν et le latin *edere* dont la radicale *d* eſt ſoeur du *t;* toutes deux apartiennent a la claſſe des mots primitifs, auſſi bien que φα-γειν, *man-ducare* et *pa-pare.*

L'organe enfantin articule le *t* et le *v,* avant de pouvoir articuler le *c,* le *g* ou le *k.* Car on entend dire aux enfans *Tavo,* lorsqu'ils veulent pro-

noncer *Carlo; Te-To-Ti* au lieu de *queſto qui*, et *Toſa* pour *Coſa*. On trouve le *T* et le Θ *Th* dans la première ſyllabe des noms et des verbes grecs, qui ſignifient en général *mouvement, placement, action, célérité*, et on le trouve dans les ſyllabes finales des verbes fréquentatifs latins *agitare, dictitare*, pour dire *faire*, ou *mouvoir ſouvent*, dire *ſouvent*. De là ſont venus bien des noms dont, ſans cette obſervation, on ignoreroit l'origine et la ſignification propre et naturelle.

40) Ce *T* eſt auſſi la racine eſſentielle du verbe grec ſignifiant mettre ici, mettre là, mettre en ordre. L'enfant voulant dire mettez-ici, mettez-là ne dit d'abord que *Ta-ta*, et de là eſt venu le verbe τατειν. Le verbe ἱϛημι et *ſto, ſtatuere, ſtabilire*, ſont une ſuite naturelle de *Ta, Te, Ti* primitifs qui vouloient dire placer, mettre ci ou là. L'organe plus formé y ajoute l'*S* pour marquer que cela étoit placé, poſé, établi. Le ſifflement initial ne fut qu'un acceſſoire; et dans les mots où il paroiſſoit comme l'apui de la conſonne ſuivante, il diſparut pour les noms françois. Le *T* fondamental non ſeulement y reſta; mais il fut même inſeré où il n'étoit pas; et d'*eſſe* ou d'*eſſere* on fit *être*. Le nom *Tabula* qui en eſt venu à ſignifier tant de choſes analogues à la ſignification du verbes *poſer, placer, aranger*, peut il venir d'ailleurs que de ce monoſyllabe *Ta?*

41) Les Latins n'avoient qu'une ſeule figure pour la lettre *V*, quoique ce *V*, tout comme l'*I*, déſignât tantôt une voyelle, tantôt une conſonne. Dans cette dernière qualité elle

avoit à-peu-près l'expreſſion de l'*F*, mais plus douce. Il n'y a cependant que peu de mots latins, où ce *V* ait cette forte expreſſion; mais dans l'Italien et le François, combien de fois le *V* n'a-t-il pas pris la place du *B* et du *P*? De *Tiber* on a fait *Tevere*, d'*habere*, *avere*, de *bibere*, *bevere*, de *recipere*, *recevere*. Presque tous les verbes dans la langue françoise ont ſubi le même changement, excepté ceux dans lesquels le *B* ou le *P* a été ſupprimé. Dans la Baſſe-Allemagne le *V* a auſſi pris la place de l'*f*, presque par-tout où cet *f* ſe trouvoit. Car on écrit *Viſch* au lieu de *Fiſch*, *piſcis*, *Vlieten* pour *Flieſsen*, *Fleuve*. L'accent françois et l'eſpagnol ſupprimen ce *v* comme tant d'autres conſonnes intermédiaires dans une foule de mots, ainſi que nous le verrons. Ailleurs. le *v* latin a été ſouvent changé en *g*; l'Italien et le François de *levis* ont fait *leggieri* et *léger*; d'*abbreviare* on a fait *abréger*.

42) Le *W* qui ſemble un double *v* conſonne, n'eſt qu'une conſonne ſimple, ou plutôt une demi-conſonne. Car chez les Anglois il ſe prononce comme une voyelle ou comme une diphtongue qui ſouvent ne ſe fait guère entendre. Nous verrons l'usage qu'en ont fait les langues du Nord, et de quelle manière il a été reçu et changé dans les langues méridionales, qui de *war* ont fait *guerre*, de *ward garde*.

43) L'*X* que le Latin ſubſtitua à l'Ξ grec, repréſente les deux conſonnes unies *cs*, *gs*, *ks*. Le Latin l'a conſervé conſtamment dans tous les mots qu'il reçut du grec, mais il en changea un peu la figure. L'une et l'autre langue

l'ont ſouvent diſſoute dans l'inflexion des noms et des verbes, et y ont inſéré les voyelles qui ſervent à l'augment entre la première et la ſeconde partie de ce ξ et *x*, c'est-à-dire entre le *c*, le *k* ou le *g* et l'*s*, comme l'on voit dans *abax abacos*, *Hierax Hieracos* et *Hieracis*; dans *lex legis*, *lux lucis*. Dans quelques mots on appuie l'augment en ajoutant un *t* au *c*, comme dans *nox noctis*, ainſi que dans νυξ νυκτος.

44) Lorsque cet *x* latin formoit la ſyllabe initiale ou intermédiaire, l'Italien et l'Eſpagnol l'ont diſſout de différente manière. L'accent italien très-conſtant à changer dans la ſeconde la première des deux conſonnes jointes ou adoſſées l'une à l'autre, changea le *x* ou *cs* en double *ss*; de *ſexus* il fit *ſeſſo*, de *ſexaginta ſeſſanta*; ailleurs il en ſupprima le *c*, le *g*, le *ch*, qui font partie de l'*x*. De *Xenofonte*, *Xenocrates*, *Xiphilinus*, *Xiſtus*, il fit *Senofonte*, *Senocrate*, *Siſilino*, *Siſto*; de *Xantippe*, *Santippe*, d'*exemplum* il fit *eſempio*, d'*examinare eſaminare*, d'*eximere eſimere*, d'*inexorabilis ineſorabile*; ainſi dans *eſame*, *eſente*, *eſercizio*, *eſeguire*. Quelquefois il renverſe cette double conſonne, et le *cs* devient *ſc* pour donner à l'*s* une expreſſion plus forte. De *Coxa* il fait *Coſcia*; et en ſupprimant l'*e* de la prépoſition *ex*, d'*examen (apum)* il fait *ſciame (d'api)* *). L'Eſpagnol, au lieu d'abandonner

*) La diſſolution de l'*x*, en *ſc* et le changement de l'*ex* en *ſci*, a fait dans la langue italienne le même effet que fit dans la langue françoiſe le changement de l'*i* voyelle en *j* conſonne. (*ſupra* 29.). C'eſt de là que vien-

la ſeconde des deux conſonnes qui forment l'*x*, *cs*, *gs*, retint la première; et d'*exemplum* il fit *egemplo*. S'il conſerva dans l'écriture l'*x*, ou ſi, au lieu de l'*x*, il ſubſtitua l'*i*; alors tant l'un que l'autre ſe prononce comme le *c* ou le *k* aſpiré *).

45) L'Italien, de la même manière que l'*x* ou *cs*, a changé le ψ grec ou *ps* latin; de *capſa* il fait *caſſa*, d'*ipſo iſſo*, puis *eſſo*.

Dans la langue françoiſe cet *x*, loin d'être diſſout, reſta tout entier, tel qu'il étoit dans le mot latin; comme dans *Alexandre*, *Alexis*, *exemple*, *exécuter*, *Polyxène*, *Exode*. Il tient lieu de l'*s* finale dans les pluriers que cet idiome a retenus du latin; il fit *feux*, *jeux*, *lieux* de *focos*, *jocos*, *locos*, comme on le verra dans ſon lieu.

46) Les Latins n'ont reçu que tard le *Z* dans les mots qu'ils prirent tout entiers

nent quinze ou vingt mots tant noms que verbes, dont, ſans cette remarque, on ne trouveroit jamais la racine, comme d'*asciugare*, *eſſuyer*, fait de *ex* et *ſuccus*, *extraire le ſuc*, *l'humidité*; de *riſuscitare reſſusciter*, de *re-ſurſum-excitare*; *ſcempio* dans le ſens de *caedes* fait d'*exemplum*, pris figurément, comme lorsqu'on dit fait un exemple, pour punir exemplairement un coupable; *ſcioperato*, *désoeuvré*, d'*exoperatus*; *ſciogliere*, *diſſoudre*, d'*exſolvere*.

*) Dans quelques noms nouvellement pris du François, l'Eſpagnol remplace le *ch* par l'*x*, qui dans ce cas repaſſe de l'alphabet latin à l'alphabet grec. Il écrit *xefe* pour *chef*; mais il le prononce comme l'Italien prononce *cefe*; de ſorte que après avoir retenu le *caput* latin dans *cabo* et *acabar*, et en avoir fait *cabeça*, il reprend le même mot changé par le François en *chef*. Il eſt vrai qu'il ne s'en ſert que dans les titres militaires des officiers majors.

des Grecs, lorsqu'ils apprirent leur langue par l'étude, plus par écrit que de vive voix, et qu'ils ſe familiariſèrent avec eux. Il eſt diverſement employé par les langues ſorties de la latine. Dans l'italienne il ſert depuis deux ſiècles à remplacer le *ti* du latin ſuivi d'une voyelle; quelquefois il remplace le *di*, comme dans *mezzo* et *dimezzare*, qui viennent de *medium*; dans *pranzo* fait de *prandium*. Le François le fit ſervir à repréſenter le *te* et le *tis* tant des verbes, que des noms latins. *Aimez*, *liſez*, *venez*, rendent l'*amatis*, *legitis*, *venitis*, et même *amate*, *legite*, *venite*, ce *z* fut ainſi ſubſtitué anciennement à l'*s* final des pluriers latins.

47) Quelquefois cette conſonne tient lieu du *ch* et du *ſch*. Quelques dialectes italiens, en adoptant des mots françois où entre le *ch*, le changent en *z*. Le Bolognois par exemple, dit et écrit *azté-le*, pour dire *achetez-le*. Chez les Germains cela a eu lieu dans la formation de la langue. Car depuis un temps immémorial on dit en allemand *Erzbiſchof* et *Erzherzog*, pour dire *Archevêque* et *Archiduc*. De *ſchol* allemand l'Italien a fait *zolla*.

48) La langue angloiſe qui eſt la moins forte de toutes les langues, s'eſt rapprochée des langues primitives en remettant le *t* à la place du *z*, après que l'Allemand avoit ſubſtitué le *z* au *d*. Cependant le François ne prononce pas plus que le Lombard le *z* des Toscans et des Allemands. Il ne lui donne que l'expreſſion de l'*s* ou du *c*, ſuivi des voyelles *e* ou *i*; et lorsque cet *e* eſt ſuivi d'un *a* ou d'un *o*, il ajoute en écrivant la cédille, et en fait un *ç* qui répond préciſément

UNIVERSIDAD DE MURCIA BIBLIOTECA

ment au *z* prononcé comme une *s*. De *Brigantio* ou *Brigantione* il fit *Briançon*, de *redemptione rançon*. L'Espagnol a donné au François ou pris de lui cette lettre *ç*, comme on voit dans *cabeça*, *oraçon* et en mille autres mots; mais l'orthographe moderne ſemble l'abandonner et y ſubſtituer le même *z*.

49) Dans la langue allemande le *z* prit la place du *d* grec et latin; c'eſt ainſi que de *decem* elle a fait *zehen*, de *duoi zwei*; mais cette conſonne reprit dans la langue danoiſe et dans l'angloiſe l'expreſſion et la forme d'un *t*. L'Italien la ſubſtitue aux *di* et *ti* latins que l'Eſpagnol et le François ont changés en *ç*, et qu'ils prononcent dans ce cas comme *s*, ne différant point de l'expreſſion qu'on lui donne au Nord-oueſt de l'Italie, où le *z* ne ſe prononce guère autrement que l'*s*. Par là cette double conſonne qui repréſente un *ds* ou un *ts*, ſubit le même ſort que l'*x*. Car dans quelques idiomes ce *z* retint l'*s*, dans d'autres le *t*.

ARTICLE V.

Suppreſſion, ou addition, initiales de lettres et de ſyllabes.

50) Il n'y a cependant point de nation qui en parlant une langue n'ajoute ou ne retranche quelque partie des mots qu'elle prend d'une autre idiome et qu'elle s'approprie. Lorsque ces mots paſſent du Nord au Sud, il eſt aſſez ordinaire qu'ils groſſiſſent, qu'ils s'alongent par quelques lettres ou ſyllabes que des organes plus déliés et plus ouverts y ajoutent. Ainſi

les mots ſcythiques paſſant chez les Grecs tant aſiatiques qu'européens, de monoſyllabes ſont devenus polyſyllabes. Du Sud venant au Nord, les mêmes mots ſont très-ſouvent redevenus monoſyllabes ou diſyllabes, les uns par contraction, les autres par ſuppreſſion ou retranchement; quelquefois par l'addition de quelques lettres. Très-ſouvent auſſi ces mots changent de ſon et de forme par la transposition des élémens qui les compoſent. De là vient qu'après pluſieurs tours et retours, des noms très-uſités disparoiſſent, puis reparoiſſent défigurés et changés de toute manière.

51) Parmi les nations qui ont formé leur langue des débris de la grecque ou de la latine, il y en a qui ont facilement laiſſé perdre les premiéres ſyllabes, et ſurtout les ſimples voyelles au commencement de certains mots, tandis qu'à d'autres mots elles ont ajouté quelques lettres pour les ſoutenir. C'eſt ce qu'ont fait les Teutons dans une foule de noms qu'ils ont pris d'une langue aſiatique. Les Latins eux-mêmes d'après quelques dialectes grecs avec lesquels leur langage avoit le plus de rapport, ont ajouté un *V* à pluſieurs noms et verbes, commençant par une voyelle. Ils ont fait *video* de *ειδεω*. D'un autre côté ils ont ſupprimé l'*a*, l'*o*, l'*i* initial dans quantité de cas. De *οδους οδοντος*, ils ont fait *dens dentis*, d'*ονομα nomen*. D'*αστρον* l'Allemand a fait *Stern*, d'*αναρκτον Nord*, d'*ικανος genug*, d'*ουχειν kein;* et de tous les noms et verbes compoſés de la prépoſition grecque *επι*, il en a retranché l'*e* et changé l'*επι* en *Be* ou en *Bi*. L'Italien à cet égard a fait beau-

coup plus; car d'une foule de noms tant propres qu'appellatifs venus du grec ou du latin, il a retranché les voyelles initiales. Ce n'eſt pourtant pas qu'en général les paroles venant de l'Est a l'Oueſt perdent également, ou changent de la même manière leur fonds ou leur forme, car les unes perdent des lettres au commencement des mots, les autres à la fin; d'autres au milieu. Les Italiens, même du temps de l'ancienne Rome, et les Allemands du temps d'Auguſte, laiſſoient tomber les voyelles initiales des mots qu'ils prirent du Grec.

52) Dans la décadence de la langue latine on vit ſe perdre presque toute les voyelles initiales, même ſans égards à l'aſpiration qui les ſoutenoit; d'*Eccleſia Chieſa*, d'*Episcopus Veſcovo*, de *Heremita Romito*, d'*Evangelium, Vangelo*. Les Goths et les nations germaniques ont dans la première formation de leur langue de temps immémorial laiſſé tomber les initiales des mots grecs, presque partout où ils ne les apuyèrent point d'un *W*. Ce qui eſt plus qu'évident dans tous les mots qui commencent par la prépoſition *Be* et *Bi*, que je viens de citer, et dans tous les noms qui venant auſſi du grec lui ſont communs avec le latin.

Au reſte l'Italien qui commence facilement les paroles par des conſonnes, les finit regulièrement par une voyelle; au lieu que le François qui la ſoutient au commencement la laiſſe perdre à la fin. Tout au contraire de l'Italien et de l'Allemand, l'Eſpagnol et le François ont retenu non-ſeulement toutes les voyelles initiales des mots grecs et latins, mais ils

en ajoutent ſouvent aux mots qui commencent par une conſonne, ſurtout lorsqu'elles ſont doubles, de ſorte qu'à la fin la conſonne disparoît, et à ſa place reſte une voyelle. De *ſchola, ſtudio, ſcuto, ſturione* elles ont fait *escuola, eſtudio, escudo, eſturgion*, qui ſont enſuite devenus *école, étude, écu, éturgeon.*

Cette épentheſe de l'*E* ſe trouve encore dans des mots où l'*S* n'a pas été ſupprimé; comme dans eſpèce, eſpérance et autres. Les Gaſcons de même que les Eſpagnols diſent *Eſtraſſebourg* pour *Strasbourg, eſpectacle* au lieu de *ſpectacle.* Le Bohémien ajoute ſouvent un *g*, il dit *gsem, gsy, geſt*, pour *ſum, ez, eſt.*

ARTICLE VI.

Tranſpoſitions différentes de conſonnes. Contractions ſingulières.

53) Mais le changement qu'ont éprouvé les conſonnes lorsqu'elles étoient adoſſées l'une à l'autre, comme *bl, dl, pl, fl, ſd, ſt*, est très-remarquable dans les mots qui du grec et du latin ſont paſſés à l'italien, au françois, à l'eſpagnol, au portugais. L'Italien a régulièrement changé la première par la ſeconde, comme avoit fait quelquefois le Latin qui changea le *d* l'*m* l'*n* des prépoſitions *ad, cum*, ou *con*, et *in*, comme on voit dans *afferre, attollere, colludere, colligere, irrequietus, irreligioſus;* mais le Toscan de *aptus, coctus, doctus, factum, fructus, nocte*, fit d'abord *atto, cotto, dotto, fatto, notte;* de même il fit *Arrigo* de *Henri, Corrado* de *Conrad.* Le François a changé ces mots d'une toute autre façon. Dans quelques-

uns il change l'*ac*, l'*oc* et l'*uc*, dans les diphtongues *ai* et *ui*. Car il fait de *factum*, *tractum*, *fait* et *trait*, de *nocte* et d'*octo nuit* et *huit*, de *fructus fruit*. La langue eſpagnole d'un autre côté retint la première de ces deux conſonnes, et changeant la ſeconde en *h*, elle fit *noche*, *ocho*; de *factum*, par une altération plus grande, il fit *echo*. L'Italien changea en *i* l'*l* précédée d'une autre conſonne, tant dans les mots pris du latin ou du grec, que dans les gothiques ou allemands. Lorsque dans ces mêmes mots il ſe fit encore d'autres altérations par ſuppreſſion ou contraction des ſyllabes, les mots changèrent totalement de figure et de ſon. De *blasphemare* il fit *biasmare*, de *bleich* et de *blanc* il fit *biacca* et *bianco*, d'*obliquus bieco*, de *clamare chiamare*, de *glacies ghiaccio*; de *planus*, *plenus*, *plumbum*, il fit *piano*, *pieno*, *piombo*, de *plus più*, d'*explicare ſqiegare*; ainſi de cent autres mots tant ſimples que compoſés. L'Eſpagnol par une marche contraire retenant la ſeconde des deux conſonnes, change la première, et l'aſſimile à l'autre dans l'écriture. Il fit de *clamare llamare*, prononcé *gliamare*, de *plano*, prononcé *pleno*, *gliano*, *glieno*. Le Portugais fit plus; car il ſupprime dans de pareils mots l'*n* intermédiaire, et il change le *p* en *c*, le *pl* en *ch*, de manière que *pleno* devient *cheio*. De *luna* il fait *lua*, de *perſona peſſoa*; et il eſt ſingulier que, tandis que l'accent françois et quelquefois l'Eſpagnol rejettent l'*s* ſuivie d'une *r* et d'un *t*, le Portugais rejette ſouvent l'*r* et le remplace par un *s*. De *noſtro* ou de *nótre* il fait *noſſo*, et de *vótre voſſo*.

BIBLIOTECA

54) Quelques dialectes de l'Italie méridionale éprouvent le même penchant à changer le *pl* en *ch.* Car le Napolitain, de *plus* fait *chiu.* Le François ſeul a retenu les deux conſonnes ainſi adoſſées. Aſſez uniforme dans ſa marche, il retint les ſyllabes initiales des mots qui lui vinrent d'un autre idiome, tandis qu'il en perdit ordinairement les finales, et qu'il ſupprima les intermédiaires. De *blasphemare* il fit *blâmer,* de *planum plein; docte, flamme, plume, plus,* retiennent les deux conſonnes radicales du Latin. Mais en échange il ſupprima de même que l'Eſpagnol presque toutes les conſonnes ſimples intermédiaires, comme dans *audire, credere, fides, laudare, videre, vita;* ſoit qu'il ait pris ces verbes et ces noms immédiatement du latin, ou, comme il eſt plus probable, de l'italien *udire, credere, fede, lodare, vedere, vita,* il a fait *ouir, croire, foi, louer, voir, vie.*

55) Au Sud-eſt de l'Europe l'on inféra ſouvent des conſonnes et des voyelles aux mots que l'on apprenoit des Grecs aſiatiques, et plus à ceux qui venoient du Nord. Le Romain et plus encore le Napolitain inſèrent volontiers quelques lettres et quelques ſyllabes dans des mots que les autres Italiens rejettent. On dit *Pavolo* et *Paolo.* Les langues occidentales, loin d'inférer des conſonnes ou des voyelles dans les noms ou dans les verbes, en ſupprimment presque partout.

56) A ce changement ſi commun tant des conſonnes que des voyelles ſe joint encore leur transpoſition, ou le renverſement des ſyllabes et des mots. C'eſt ce qu'on nomme metatheſe;

et anaſtrophe, figures grammaticales qui changent la forme des mots, et cachent par conſéquent leur origine, et leur ſignification primitive. Cette metatheſe a changé, ou renverſé des diphtongues dans toutes les langues; on le remarquera dans l'*ia* italien ou latin, changé en *eï;* et comme l'allemand prononce l'*ü* comme un *ï,* l'*ia* latin ſe change en *eu,* que l'on fait entendre comme *aï; faria, potria, vorria,* ſont le même verbe, la même perſonne de l'imparfait ſubjonctif, que *farei, vorrei, potrei,* et que *je ferois, je pouvois, je voudrois.* C'eſt ainſi que l'allemand, d'*Abatia* fait *Abtei,* de *diabolus* a fait *teufel* prononcé *taïfel* ou *daïfel;* et c'eſt là un de ces mots qui ont ſubi une triple et quadruple altération, changeant d'abord le *d* en *t,* l'*ïa* en *eu,* le *b* en *f,* l'*o* ou *e,* et ſupprimant l'*os* ou l'*us* de la terminaiſon grecque ou latine.

57) C'eſt auſſi en partie par une pareille transpoſition que ſe ſont formés une foule de mots françois ſe terminant en *eil, eille* dans l'écriture; quoique dans la prononciation ils reprennent le ſon plus approchant du mot latin, ou italien; comme merveille fait de *mirabilia,* ou de *meraviglia. veille* dont l'Italien a fait *veglia,* l'un et l'autre voſins de *vigilia* latin. Par cette transpoſition ils ont fait *Hercules* d'*Heracles,* de *morpha forma.* Quelques-uns diſoient et écrivoient *glamura* pour *lacruma* ou *lacrima:* ils appelèrent *Inſubres,* les Gaulois Ciſalpins que les Grecs nommoient *Iſombrous.* On lit dans des manuscrits du moyen-âge *Liber ſpalmorum* au lieu de *Liber pſalmorum.* Dans l'italien même le plus pur, on trouve *padule* au

lieu de *palude*. Dans le patois de pluſieurs provinces, on entend dire *pedra* pour *pietra;* et ce n'eſt pas le ſeul arlequin qui dira *Lardone* voulant dire *Ladrone*. En Toſcane on entend, on lit dans des livres *cofaccia* au lieu de *focaccia, gâteau*. Les Grecs modernes ont fait d'*Athenes Setive*, de *Thebes Stive*.

58) Dans les idiomes ſortis du latin et du germanique ou celtique, c'eſt le *R* que le plus ſouvent on transporte. Le fameux paladin Roland eſt en italien *Orlando*. Les verbes romain et toscan *redire, rifare, rilevare*, ſont dans les patois de la haute Italie *ardì, arfè, arlevè*. Dans les langues du Nord qui ont toutes le même fond, cette tranſpoſition de conſonnes et le renverſement de mots ſont encore plus remarquables et de plus grande conſéquence. Nous y voyons *bron*, et *bren*, changé en *bern* compoſer le nom de *Bernſtein, pierre* qui *brûle*, que les Latins apelloient *ſuccinum* et que nous apellons *ambre* d'un mot formé d'une autre façon de *bron*. Le vieux nom de *Roſs, cheval*, eſt en Anglois *Hors*. *Topf* allemand devient en françois *pot;* et repaſſant les alpes redevient *tup*, et dans le piémontois *tupin*, diminutif de *top*. Aucun allemand ne doute que *Kram*, ne ſoit le même nom que *Mark*, et qui *Kramer*, ne ſit de ſegni. Le même *marchand*.

59) Cette métathèſe eſt prodigieuſement fréquente dans les idiomes eſclavons, ſurtout dans le polonois. D'abord les prépoſitions latines *de* et *ad* y ſont changées l'une en *od*, l'autre en *do;* de ſorte que tous les verbes polonois et ruſſes compoſés de la prépoſition *od*, répon-

dent à ceux qui en latin et en françois le ſont de la prépoſition *de:* comme *detrahere, derivare, détourner* etc. Ainſi les verbes compoſés de la prépoſition *do* répondent à ceux qui le ſont en latin de la prépoſition *ad,* comme *dopelniam, adimplere, dopedzam, adjungere.* Ce même changement ſe fait dans les mots que l'on a pris nouvellement du François; car on a fait *odbyt* de *débit. Zer,* qui ſe trouve quelquefois dans le latin, et très-ſouvent dans les compoſés allemands, s'eſt renverſé dans la langue polonoiſe qui en fait *roz. Liefland,* nom allemand de la *Livonie,* eſt en polonois *Inflanty.* L'Italie que les Allemands appeloient autrefois *Welſchland,* eſt en polonois *Wloske.* Le mot *furt* ou *fort* allemand, *chemin, paſſage,* ou *gué,* eſt *brod.*

60) L'abbréviation d'un nom dans l'écriture, recité enſuite tel qu'on le voit écrit, crée ſouvent des noms fort différens de ceux dont ils ſont tirés. *Vra Sria* et *V. S.* uſités d'abord par les Italiens au lieu de *Voſtra Signoria,* a donné au patois piémontois le mot *Uſſurea* et *Serea,* qui ne veut dire ni plus ni moins que *voſtra Signoria.* L'*Uſted* eſpagnol s'eſt fait de la même manière de *Vueſtra Merced.* On lit dans le poëme du *Sceau enlevé* de Taſſoni le nom de *Potta* au lieu de *Podeſtà,* dont il eſt l'abrégé. Les huiſſiers, en publiant des ordres, des édits, liſoient le mot comme ils le trouvoient écrit dans la pancarte qu'on leur donnoit à publier, et ce mot eſt venu à ſe confondre avec un nom obſcène. Le nom de *Prete Gianni* a été fameux en Europe; et il eſt venu de ce que

dans les relations que l'on répandoit, des exploits et de la puiſſance d'un prince d'Ethiopie nommé *Johannes*, on lui donnoit l'épithète de *pretioſus* comme en Europe on appeloit les princes *illuſtres, illuſtriſſimes, ſereniſſimes* et on écrivoit cette épithète abrégée *Pret*, en ſupprimant les dernières ſyllabes; on a donc fait *Pret*, *Prete* et *Prete Gianni*. Le peuple en entendant nommer quelque choſe ou quelque perſonne dont il n'a pas encore d'idée, prend facilement le ſon d'une lettre pour un autre, il ſe ſert de celle qui lui vient promptement aux lèvres et à la langue, et forme ainſi des mots que dans la ſuite on ne reconnoit plus, et qui embaraſſent les étymologiſtes et les hiſtoriens.

61) Voici d'où eſt venu le nom de *Paterino*, très-uſité dans le 15e et 16e ſiècle, pour dire hérétique, et dont ni *Ménage*, ni *Muratori*, ni *Ducange*, ni aucun auteur que je ſache, n'a donné la véritable étymologie. Une ſecte d'Hérétiques qui ſe vantoient de profeſſer et de pratiquer le plus pur chriſtianisme, s'appeloit *Catari, puri;* en Toſcane on fit le diminutif *Caterini*. Le peuple ignorant qui n'entendoit rien à ce *Cateri* et *Caterini*, s'imagina que c'étoit *Pateri* et *Paterini* que l'on diſoit, et que ce nom venoit de *pater* et *pater noſter*, que ces gens-là recitoient ou très-ſouvent, ou mal. Je ne doute pas que le nom d'Huguenot ne ſoit venu du changement de l'*Ei* dans *Eidgenoſſen*, changeant l'*ei* en *u;* parce que le peuple étoit accoutumé au nom d'Hugues. Et pour citer un exemple d'un autre genre; les Italiens de *Erdapfel*, prononcé *Artopfel* par les Bavarois, ont

fait *Tartuffo* et *Tartufole*. Ce nom étant revenu en Allemagne, le bas peuple ne ſongeant plus au mot primitif *Erdapfel* fit de *Tartufole*, *Kartoſle*, parce que *Kar* lui venoit plus aiſément au gozier que *Tar*.

62) Nous avons dans toutes nos langues, en y comprenant la langue latine, des noms appellatifs, des noms propres, des noms numéraux, dont la racine eſt certaine, et qu'on ne ſauroit trouver ſans descendre péniblement par différens degrès, comme il faut faire pour trouver *aquam* dans *eau*, *habuiſſet* dans *eût*; le pronom adjectif dont on a fait *voſtro*, *vôtre*, *vueſtro*, *voſſo*, eſt le même mot que le grec σφετερος, le gothique *izwar*, et probablement l'*eurer* allemand. Il eſt des noms dont l'origine ne peut être douteuſe, et qui, au premier abord, incroyable, demande une longue démonſtration; tels ſont le nom *Seville* fait certainement des *Hiſpalis*, celui d'*Orange* fait d'*Arauſio*. Les noms numéraux *viginti*, *vingt*, *triginta*, *trente* comment viennent-ils à ſignifier deux et trois dixaines et à répondre à *zwanzig*, *dreiſsig*, *vierzig* allemands, à *twenty* anglois, faits indubitablement de *duo* et *tres*, et d'un mot ſignifiant *dix*? Or voici *duo* qui devenant adverbe fait *dis*; ce *dis* fut changé en *bis*, et le *b* ſe changeant en *v*, fit *vis*, qui perdant l'*s* et s'uniſſant à *ginti*, fit *viginti*. Mais d'où vient ici ce *ginti*? Il eſt plus que probable qu'il vient de *konta*, dont le grec avoit formé *triaconta*, *teſſaraconta*. Le changement du *k* en *g* eſt très-commun, et celui de l'*o* en *i* n'a pas été rare dans la formation de la langue latine, comme nous

l'avons déjà dit. Il reſte cependant encore à rechercher comment *konta*, qui ne peut venir que de κοντος, en latin *contus, gros bâton* ou *longue perche*, eſt venu à ſignifier *dix* ou *dixaine*. C'eſt apparemment que pour nombrer les jours ou autres choſes, on plantoit des bâtons, comme anciennement les Romains plantoient des cloux, *figebant clavos*, pour comples années. Prenons encore les termes ſuivants.

63) *On*, ou *l'homme a deux yeux, deux oreilles, deux pieds, plus de vingt dents, une ſeule langue;* en allemand: *Der Mann hat zwei Augen, zwei Ohren, zwei Füſse, mehr als zwanzig Zähne, nur eine Zunge;* en anglois: *The Man have two eyes, two ears, two feet, more than twenty teeth, a tongue alone.* Ce ſont là complètement, exactement les mêmes mots que *Homo habet duos oculos, duas aures, duos pedes, magis quam viginti dentes et unam linguam;* et ces mêmes mots latins ſont encore matériellement les mêmes dans le grec. Quelque peine que l'on éprouve à retrouver dans les ouvrages des Grecs qui nous reſtent, le nom *homo* et le verbe *habere*, voici l'analyſe et le rapprochement de ces mots. *On*, vient du *uom* italien et de *homo* latins. *Homo* eſt très-ſûrement formé de l'article grec ὁ et du nom *Mo*, Μὲν ou *Man* de la langue primitive ſcythique ou arménienne, lequel n'eſt pas reſté à la grecque, mais bien à l'eſclavonne et à la gothique, et à toutes les langues du Nord-oueſt de l'Europe. Le Latin l'a retenu joint à l'article ὁ, *ho*, qu'il abandonna ailleurs, et il en fit *homo*, comme l'Eſpagnol a formé une foule de mots arabes en y

joignant l'article *al.* Les autres langues ont pris le *mo* ou *man, men,* ſéparé, en adoptant néanmoins les articles grecs en général, et en y faiſant par la différence de la prononciation quelque changement inévitable; car elles en appuyèrent quelques-uns d'une conſonne initiale, et elle en ſoutinrent d'autres par un *d* ou un *t,* ou un *er* final. Ainſi, au lieu de *ho,* on fit *der* et *the;* au lieu de *ho mo,* on fit *der* ou *the man. Habet* latin, à force de retranchement, eſt devenu *hat* en allemand, *ha* en italien, *a* en françois. Δυοι grec, en latin *duo,* en italien *due,* en allemand *zwei,* en anglois *two.* D'οκος, grec aſiatique et eſclavon, le Latin formant le diminutif, fit *oculus;* d'où viennent *occhio* et *occhi* italiens, *oeil* et *yeux,* françois. Les Goths ou Gètes, et les Germains changeant l'*o* en *au* ont fait *Auge;* l'Anglo-Saxon dit *eage,* l'Anglois *eye.* D'ους οτος grec, le Latin, changeant la diphtongue *ou* en *au,* et l'*s* ou le *t* en *r,* fit *auris.* (ſup. 18.) Les filles de la langue latine changèrent l'*au* en *o,* et prenant le diminutif *auricula* au lieu du poſitif *auris,* firent *orecchia* et *oreille.* Le Danois et l'Anglois ont fait *oere* et *ear.* On a déjà vu que le *d* grec et latin ſe change en *z* par l'organiſation germanique, et redevient *t* en Danois et en Anglois; que le *p* gréco-latin ſe change en *f* dans les idiomes du Nord-oueſt. De Πους Ποδος, et de *pes pedes* on a fait *fuſs* et *foot,* et *voet* en hollandois. Du Grec φθογγος par divers changements le latin a fait *lingua,* où il ne reſte que la conſonne gutturale *g;* et le nom paſſe de la cauſe à l'effet, de l'inſtrument à l'ouvrage; car *phthongos,* ſignifioit *ſonus* et *to-*

nus. Le paſſage de *ph, th* en ſimple *L* s'eſt fait par la ſuppreſſion de la première conſonne φ, et le changement du Θ en *D*, et du *D* en *L.* (ſup. 23. 24). L'allemand en prenant du grec ce φθογγος changea le *ph*, et *th*, en *z*, et ne prenant pas l'*os* final, fit *zung.* L'Anglois ſe rapproche ici, comme en quelques autres endroits, du nom Grec en faiſant *tongue.*

ARTICLE VI.

Des mots transportés du ſens propre à un autre.

64) Lorsqu'à l'altération phyſique des élémens de la parole, qui ſont les lettres, ſe joint un changement qu'on peut appeller métaphyſique, par une translation, et une métonomie quelconque, les mots ſe trouvent ſi éloignés de leur ſignification primitive, qu'il eſt difficile et faſtidieux d'en conſtater l'étymologie, et plus pénible encore lorsque ces mots ſont compoſés d'éléments hétérogènes; c'eſt-à-dire de mots pris de langues diverses. Le haſard, la néceſſité, le caprice attachent à un nom un ſens différent de celui qu'il avoit auparavant; et c'eſt là une ſeconde cauſe de la diverſité que l'on trouve entre les langues mères et leurs filles ou leurs ſoeurs. Cette différente application de ſens à une expreſſion qui en avoit un autre, (que les rhétoriciens nomment transnomination ou metonymie, et qu'en général on appele tropes), eſt d'abord néceſſitée par la perte, ou l'abandon du nom propre antérieur. Cela

arrive ordinairement, lorsqu'une prononciation défectueuſe défigure tellement un mot, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable, ou qu'il paſſe à indiquer un autre objet, une autre choſe, une autre action. Par exemple au ſubſtantif *res, rei,* toutes les langues filles de la langue latine, ont ſubſtitué celui de *cauſa* dont elles ont fait *coſa, choſe, couſa,* parce que l'Italien ſupprimant l's final, faiſoit *re* de *res,* et ce *re* alloit ſe confondre avec le nom qui ſortoit de *rex.* Par une ſemblable raiſon il fallut ſubſtituer l'italien *coſtume*, à *mos, moris,* abandonner *vir viri, vis vires,* et à *puer pueri,* ſubſtituer *enfant* et *fanciullo.* Le verbe *eo, is, ire,* n'ayant pu ſe ſoutenir, parce que *eo* et *io* avoit déjà pris la place d'*ego,* il fallut le remplacer par *vado* et *vadere ;* celui-ci ſe perdant dans les inflexions, il fallut lui ſubſtituer *ambulo* dont on fit par d'étranges changemens *andare* et *aller.* La baſſe latinité n'ayant pu retenir le verbe *emo, emis,* on l'a remplacé par *comparare* ou par *captare,* dont, avec la prépoſition *ad,* on a fait *accattare* et *acheter.* Mille noms de toutes nos langues méridionales ſorties de la langue latine, ont dû remplacer ainſi ceux qu'elles n'ont pu retenir de la langue mère. De plus toutes les langues du monde ont dû emprunter les noms des objets phyſiques, et les transporter du matériel au ſpirituel, pour compoſer le langage moral et métaphyſique. Ainſi toutes les opérations de l'eſprit, toutes les affections du coeur, toutes les qualités morales, les diſtinctions ſociales, ſont indiquées par des noms

pris dans un ſens figuré, par quelque analogie qui les rapproche.

65) *Comprendre* dans le ſens propre veut dire prendre avec les mains. Il répond au grec *ſyllambanein*, compoſé de *ſyn*, avec, et λαμβανειν prendre. Le Bas-allemand dit *omgrypen*, entourer, qui a à-peu-près le même ſens. Le haut-Allemand commun et l'Anglois qui diſent *verſtehen* et *underſtand*, les ont faits de *ſtehen*, *ſtare*, qui ſouvent eſt un ſynonyme d'*être*. Quand on dit *j'y ſuis*, on veut dire également, je comprends. *Capiſco* et *intendo*, en italien diſent la même choſe, et viennent de *capere* qui veut dire prendre, et de *tendere*, *diriger la penſée*, tourner la faculté intellectuelle, la fixer à tel objet. En françois *j'entends* ſe rapporte au matériel de la parole plutôt qu'à l'intellectuel; mais il n'eſt pas moins figuré quand il répond au latin *audire*. L'Italien qui dit *ſentire* dans la même ſignification qu'*audire*, transfère ce verbe du générique au ſpécifique: car l'*ouie* eſt un ſens.

66) On ſait que *cogitare* dans le ſens propre doit dire *ſecouer*, *remuer* une choſe avec une autre, verbe compoſé de *cum* et d'*agito*, abſtrait d'*ago*, *agere;* et que *penſare*, fait par contraction de *penſitare* fréquentatif de *pendere*, *pendre*, ne voudroit dire proprement que *peſer* à pluſieurs repriſes. Ces trois verbes latins, *dico*, *lego*, *doceo*, ſont matériellement et tout-à-fait les mêmes que δικω, λεγω, δοκεω, mais pris dans un ſens différent; car en grec, le premier de ces verbes δικειν ſignifioit proprement jeter; puis il paroit avoir ſignifié juger, donner ſon ſuffrage,

en

en jettant une boule, un caillou, une fêve dans une corbeille, dans une urne; d'où eſt venu le nom δίκη, *juſtice*, déciſion. *Lego* en grec veut dire *je parle*, en latin *je lis;* abſtraction faite ici des autres ſignifications qui ſont paſſé du grec au latin dans le ſens propre, comme *flores legere*, cueillir des fleurs. Δοκεω ſignifie, je penſe; ou, il me paroît; en latin il ſignifie j'enſeigne, et il eſt une figure, par le rapport qu'il y a entre ſentiment, opinion, et enſeignement.

67 Tous les idiomes ont une quantité de noms qui peuvent ſignifier la même qualité morale ou intellectuelle des hommes, et c'est l'uſage ſeul qui les affecte, les fixe a ſignifier plus particulièrement, et préciſement telle qualité plutôt qu'une autre. Mais en général chacun de ces noms peut-être remplacé par pluſieurs autres, comme effectivement dans les différentes langues ils ont été employés diversement. Combien de mots n'a-t-on pas dans les auteurs grecs, qui rendent à peu-près ce qu'en latin diroient ces noms *bonus, juſtus, probus?* Nous y trouvons de même douze ou quatorze mots, qui tous peuvent se prendre dans le ſens qu'on entend, lorsqu'on dit qu'un homme eſt beau, qu'une femme eſt jolie; quoique proprement et principalement ces mots tiennent à d'autres qualités, à d'autres objets; tandis que le nom beau a un ſens plus général. Ainſi *formosus* latin veut bien dire *beau*, mais proprement cela devoit dire que le garçon dont on parle est bien fait, bien bâti, comme on dit en françois, qu'il a de belles formes; ce qui ne comprend pas les couleurs de la peau, des

yeux, des cheveux qui pourtant contribuent auſſi à former la beauté. L'Italien qui au lieu de *bello*, dit *avvenente*, *vistoso*, tire le premier de ces noms du verbe *venire* et *advenire*, pour ſignifier que cela vient agréablement à nos yeux, à notre idée; l'autre eſt dérivé de *videre* dans l'origine, mais du participe ou du verbal italien *visto*, ſynonime de *veduto*; et veut dire qu'il eſt agréable à voir, digne d'être vu. *Malus* latin, dont par une production inexplicable, on a fait *malvagio*, mauvais, en polonois, en ruſſe (en allemand même où l'on fit *ſmal* et *ſchmal*) ne veut dire que petit; c'eſt que ce qui eſt petit, trop petit, eſt mauvais en comparaiſon de ce qui eſt grand. Par la même raiſon on nomme grand, non ſeulement ce qui eſt haut, mais ce qui eſt *bon*, *beau*, *excellent*, comme l'Allemand dit *hübſch*, qui proprement devroit haut, pour dire beau, bien-fait, joli.

68) Le mot *ſweet*, dont on ſe ſert en polonois et en ruſſe, pour dire *ſaint*, *ſaint apôtre*, eſt par ſa racine le même qui dans d'autres langues veut dire *doux*, et qu'en latin, en italien eſt *ſuave*, en vieux françois *ſouaf*, et qui en général ſe prend pour ſouverainement *bon*. Auſſi dans la version latine des pſeaumes on lit *ſuavis Dominus*; où ce *ſuavis* ne veut dire que *dulcis*, *benignus*, *clemens*, *humanus*. Dans par *bonus* d'autres verſions on traduit le nom hebreux et grec, et le nom grec γλυκυς, dont eſt peut-être tiré le latin *dulcis*, n'eſt-il pas le même nom que *Glück* allemand, *luck* anglois, et l'eſclavon *lic*, qui ſignifie *bonheur*, comme *glücklich* ſignifie *heureux*?

69) La langue poétique de toutes les nations ſe diſtingue principalement par l'uſage fréquent de ces noms transportés d'une ſignification à une autre. Auſſi tous les exemples de métonymies, de métaphores, et d'autres figures que du Marſais porte dans ſon traité de Tropes, ſont tirés des poëtes. Nous en trouverions encore bien d'avantage, ſi nous confrontions les traductions des pseaumes, ouvrages poétiques, autant et plus que les odes de Pindare et d'Horace, et qui nous offrent mieux que ceux-ci le langage de la nature. Il eſt certain que David n'avoit pas formé ſon ſtyle par la lecture des poëtes d'aucune autre nation, mais du langage ordinaire de la ſienne. Or la plupart des mots hebreux, ainſi que des grecs de la verſion des Septante, ou de celles d'Aquila, de Symmachus, de Theodotion, transportés dans les verſions latines, et dans celles des langues modernes faites ſur l'hebreu, ou ſur le grec, ſont fort différens, ſi on regarde à leur ſignification propre et primitive; ils en prennent cependant une analogue à l'idée principale du pſalmiſte. D'abord pour *Pſalmus, Pſeaume,* on entend un ode, une cantique, une louange; et ce nom vient du verbe *pſallere,* qui proprement ſignifie *tangere, toucher,* dont on ſervoit pour dire toucher les cordes de la harpe, de la guitarre. Et comme c'étoit avec ces inſtruments qu'on accompagnoit les paroles meſurées qu'on chantoit, on donna le nom de l'acceſſoire à la choſe principale. Le premier mot du pſeaume 32 dans la Vulgate eſt: *Exultate juſti in domino, rectos decet collaudatio,*

ce verbe *exultate*, fait d'*ex* et *ſaltare*, ſignifie *ſautez ſus*, ou *levez-vous* en *ſautant*, et il eſt ici dans un ſens certainement impropre, devant ſignifier *réjouiſſez-vous*. Mais *ſauter* étant naturellement un effet, une marque de joye, ce mot ne laiſſe pas de ſignifier ce que le pſalmiſte veut dire. Au lieu d'*exultate*, d'autres ont rendu le mot original par *ovate*. Le verbe *ovare* eſt une onomatopée faite d'une exclamation joyeuſe, que le peuple exprime par un *oh oh;* et crier *oh oh*, eſt bien différent de *ſauter*.

70) Et pour nous en tenir aux poëtes grecs et latins, ne ſait on pas d'abord que les titres mêmes de leurs ouvrages dans leur acception ordinaire, ſont pris figurément par différentes translations? que *Epopée* ne veut dire proprement que façon de paroles, et qu'en diſant poëte épique on fait un pléonaſme? que poëte dans ſa véritable ſignification veut dire faiſeur, comme troubadour veut dire inventeur? Quelle que puiſſe être l'étymologie des noms *Tragédie* et *Comédie*, le premier de ces noms ne dit pas, repréſentation d'une action terrible ou pitoyable, ni l'autre une imitation, une fiction d'un ſujet populaire, plaiſant, ridicule. *Ode* eſt un terme général pour nommer ce que l'on chante; *idylle* proprement ne ſignifie que petit poëme, qui n'eſt pourtant pas plus petit qu'une ode. *Eglogue* ne veut dire que *choix*. *Epigramme* eſt au fond le même mot qu'épigraphe; et devroit ſignifier ce qu'on grave ſur une planche, ce qu'on écrit ſur une feuille. Les noms de *Sonnet*, de *Madrigal*, de *Balla-*

des, ſont également transportés d'une ſignification à une autre.

ARTICLE VIII.

Translation de noms dans le langage ordinaire et commun.

71) Dans les noms des objets et des actions phyſiques ces translations ne ſont guères moins fréquentes, quoique moins néceſſaires. Donnons en pour premiers exemples les noms de perſonne, de dame, d'enfant, des membres du corps humain. On ſait que *perſona*, nom formé de *per* et *ſonare* ne ſignifioit proprement qu'un masque qui ſervoit á augmenter, à groſſir, ou du moins à conduire le ſon de la voix; il fut enſuite pris pour ſignifier un individu humain, ou pour indiquer ſon emploi, ſa dignité, comme dans cette phraſe *ſuſtinet perſonam judicis;* et enfin dans la langue françoiſe par *antonomaſe* ou par *ellipſe*, ce nom remplace le Latin *nemo*, *non homo*, et l'Italien *niuno;* de même que *res*, *rei*, à l'accuſatif *rem*, qui ſignifie choſe, eſt devenu *rien* en françois, et remplace le *nihil* latin. *Infans* en latin ne veut dire autre choſe qu'un individu, une figure humaine qui ne parle point. En françois on dit *enfant* au lieu de *fils* et *filles* en général; ainſi le mot *infantes* vient remplacer le latin *liberi*, *liberorum;* et par quel chemin ce nom qui ſignifie *non parlant*, eſt-il venu à dire *mettre au jour*, produire; et à rendre le Latin *parere* et l'Italien *partorire* par *enfanter?* La forme d'un pot de terre appelé *teſta* en latin, reſſemble

aſſez à une tête humaine. On commença à appeler de ce nom des hommes de peu d'eſprit, de capacité. Cela reſta à la langue italienne comme ſynonyme de *capo*, et reſta ſeul à la langue françoiſe pour nommer cette partie du corps humain; car le nom *chef* fait de *cap*, ne fut plus employé que pour ſignifier le principal d'un département, et le commandant d'un corps-d'armée.

72) Le bras, *brachium*, eſt appelé quelquefois par les latins *armus*, proprement branche d'arbre; et ce mot *branche* en parlant d'arbres, peut bien tirer ſon origine de *brachium*. Jambe, en grec καμβη, dans ſon ſens primitif eſt la jointure du pied des animaux. L'Italien et le François l'ont ſubſtitué à *crus*, mot qui n'a pas pu ſe ſoutenir dans la décadence et la corruption de la langue latine. L'Eſpagnol par une pareille métonymie dit *pierna*, dont le ſens propre eſt *pieu* ou *pivot*. Les langues du nord prenant une partie pour le tout, appelent la jambe, *bein*, ou *bone* en anglois, qui proprement ſignifie l'*os*. Le Hollandois a retenu la racine grecque primitive καμβη, dont il fit *ham* ou *hamme*, mais dans le ſens propre de jarrêt. *Artiglio*, en italien, ne ſe dit que des griffes, des pattes des animaux, en françois c'eſt le doigt du pied. Cependant ce nom ne veut dire proprement que petit membre, puiſqu'il eſt fait d'*articulus*, diminutif de *artus*, membre.

73) Mais prenons maintenant les exemples dans un autre ordre et donnons en une ſuite qui nous conduiſe à la racine et à l'origine d'une quantité de noms très-communs, et très-uſi-

tés. Je m'éveille le matin, et je demande au domeſtique qui ouvre les volets: „Quel temps fait-il?“ Voici d'abord un nom et un verbe que nos langues ont pris de la latine, qui ne ſont pas ici dans le ſens qu'ils avoient dans la langue antérieure, et ne répondent que figurément à ceux dont ſe ſervoit la langue mère de la latine. Car on ne diroit pas en latin *quale tempus facit?* pour dire ce qu'on diroit en allemand *was iſt für Wetter? Tempus*, qui en latin répondroit à χρονος, en allemand à *Zeit*, eſt pris ici pour *coelum*, et *facit* pour *eſt*.

74) Je me lève; ce verbe *lever*, venant de *levare*, eſt pris ici dans la ſignification de *ſurgere*, et il eſt bien différent de *levare* qui proprement veut dire, *ôter, alléger, ſoulager*. — On m'apporte pour déjeûner du *pain*, ou du *biscuit*, de la *créme*, et du *caffé*. Ce mot françois *déjeuné*, l'italien *collazione*, l'allemand *Frühſtück*, en latin *jentaculum*, nous donneroient lieu à de longues obſervations. — On ne doute point que le mot *pain* ne vienne de *panis*; mais celui-ci, d'où eſt-il venu dans le latin pour dire ce que le grec nommoit *artos?* Certes du monoſyllabe *pa, pa*, avec lequel un enfant demande la ſoupe, la mamelle, le père, ou la vieille femme. De ce monoſyllabe les Grecs ont fait l'adjectif πας, πασα, παν, qui veut dire *tout*. Les Latins l'ont pris pour nommer l'objet le plus commun de la nourriture de l'homme, qui eſt une matière farineuſe paîtrie et cuite au four, ou ſous des cendres. Dans la ſuite ce mot paſſa de l'eſpèce au genre; et on dit, *avoir du pain, gagner ſon pain* pour, avoir les moyens

de ſubſiſtance. *Biscuit* eſt un adjectif *(bis coctus)* devenu ſubſtantif. Le nom appellatif de celui qui fait le *pain*, dans toutes nos langues, eſt formé par translation. Les Grecs l'appeloient en terme propre ἀρτοποιὸς, faiſeur de pain; mais ils l'appeloient auſſi μαγευς, et μακτης, du verbe ματτειν, comme les Latins l'apelloient *piſtor*, de *pinſere*, paître. Les Italiens l'appelent *fornaio*, par ce que c'eſt dans le four qu'on cuit le pain. Les Allemands diſent *Becker*, mot tiré de *backen*, et celui-ci l'avoit été du fameux mot primitif *Be**). *bek*, pain. Les François devoient naturellement l'appeler *panier;* mais ce nom ſe trouvant déjà uſité pour nommer la corbeille dans laquelle on met du pain, on fit le mot *panetier* pour nommer celui qui cuit et vend du pain. Cependant ce nom n'eſt guère reſté qu'en Piémont; en France c'étoit le titre d'un office de cour, comme celui d'*Ecuyer* et de *Sommelier*, et on nomma l'homme qui fait le pain, *boulanger*, ſans que l'on ſoit bien d'accord ſur l'étymologie de ce nom.

75) Le mot *crème*, dans le ſens ordinaire, ne vient pas du grec, mais, par trois ou quatre tours, il revient à ce que l'Italien appelle *burro*, ou *fior di latte;* car il eſt formé du mot allemand *Milch*, *lait*, et de *Ram*, *marge* ou *ſurface*, et doit proprement ſignifier la ſurface, la marge du *lait;* la première ſyllabe *mil* fut ſupprimée.

76) A peine ai-je déjeuné que voici entrer l'un après l'autre le chirurgien et le tailleur. Les Grecs appeloient *aceſtes*, du verbe

*) Onomatopée imitant la voix des chèvres et de brébis. V. Hérodot lib. 2, cap. 2. Suidas et Héſychius.

ἀκεω, tant l'un que l'autre, parce que leur métier, leur art s'employe eſſentiellement à coudre et réunir ensemble des pièces détachées, l'un du corps humain, l'autre de l'étoffe, ou matière quelconque dont on s'habille. Dans les deux ſignifications le nom eſt figuré; mais dans une des deux il l'eſt doublement, quoiqu'il ſoit difficile de dire s'il a été uſité premièrement pour nommer l'homme qui fait les habits, ou celui qui remet qui réunit enſemble quelque partie d'un corps humain caſſée, disloquée, déchirée. Le nom qu'on donna à celui-ci depuis qu'on diſtingua en deux claſſes ceux qu'auparavant on apelloit du même nom, *medicos a medendo*, eſt auſſi une translation du genre à l'eſpece. Car χειρουργος, *Chirurgus*, l'homme qui opére avec la main pouroit ſe dire de tout ouvrier.

76) Le nom dont les Latins appeloient le *tailleur*, eſt *ſartor*, de *ſarcire*, parce que ſon affaire eſt de coudre enſemble les pièces dont on fait un habit. L'Italien a conſervé le même nom. Le François lui en donne un tout contraire, l'appellant *tailleur*, parce qu'il *taille*, qu'il partage le drap dont il doit coudre enſemble les coupons. L'Allemand l'appelle *Schneider*, qui ſignifie auſſi *coupeur*. Mais qui comprendroit le mot, ſi un Italien diſoit *tagliatore* au lieu de *ſarto* ou *ſartore*?

77) Tous les différens noms que l'on donne en différens pays au cordonnier ſont des tropes. D'abord on ſait qu'en françois, *cordonnier* eſt une double translation, parce que l'on donna le nom particulier de *cordouan* (de Cordoue) au cuir dont on faiſoit les ſouliers.

L'Italien l'appelle *calzolaio* de *caliga,* chauſſe, quoiqu'il ne faſſe point de chauſſes dans aucun pays. On l'appeleroit plus proprement *ſcarparo,* puisque le ſoulier s'appele *ſcarpa.* Cependant le nom *ſcarpa,* écharpe, eſt encore bien différent de ſoulier, et ῥάπτης *ſutor* qui vient de *coudre* pourroit ſe dire du *tailleur.*

78) Je parcours des yeux ce qui ſe trouve dans le lieu où nous nous tenons le plus ordinairement, et je vois que tous les meubles ſont nommés par une métonymie ou une ſynecdoche. *Armoire, bureau, commode, lit, ſiége, table,* ſont tous mots paſſés du genre à l'eſpèce, ou de l'eſpèce au genre. *Armoire* ſuppoſe de plus une ellipſe, *capſa, ciſta, armaria,* une caiſſe où l'on garde les armes. Le nom *bureau* qui à préſent ſignifie la partie d'un hôtel où l'on tient les comptes, où l'on expédie les affaires civiles et économiques, ne ſignifioit qu'un morceau, un coupon de drap groſſier appelé *bure,* dont on couvroit la table ſur laquelle on mettoit les actes d'un procès, les lettres qu'on recevoit, et celles qu'on alloit expedier, les papiers que l'on préſentoit, de l'encre, des plumes et tout ce dont on ſe ſert pour écrire. *Commode* eſt l'épithète d'armoire ou de caiſſe. Coffre et *coffano* en italien, viennent du greco-latin *coffinus,* qui vouloit dire corbeille. Le lit *letto, lectus,* eſt une choſe placée là, ſur laquelle on ſe couche: meubles, c'eſt un adjectif fait de *movere,* mouvoir.

79) La plûpart de ces mots, lorsqu'on les rapporte à leur origine, nous font connoître les progrès de la civiliſation, des arts et du luxe.

Les panneaux qui ſont partie des volets d'une porte, prirent le nom d'un lambeau de *panno* (drap) au diminutif *pannello*, qui, en guiſe de rideau, bouchait les ouvertures qu'on laiſſoit dans les portes et les fenêtres des chambres. *Table* qui n'eſt, ou ne doit ſignifier qu'une planche, prit la ſignification de bien des objets qui ont du rapport à la ſubſiſtance, à la nourriture, à la vie de l'homme ſocial. Le mot *aula*, pris du grec, ſignifioit l'étable, le lieu où l'on mettoit à couvert les beſtiaux. On ſait que dans la baſſe-latinité il ne ſe diſoit plus que de l'habitation des princes ſouverains, puis pour toute leur famille et leurs principaux miniſtres.

80) *Cabinet* ne vouloit dire que petite cabane on petite hutte. Il ſert à préſent pour indiquer non-ſeulement la partie la plus ornée d'une grande maiſon, mais auſſi les ſouverains mêmes et leurs miniſtres et conſeillers intimes. Par une transnomination toute différente, on dit la *Porte Ottomane*, pour dire la cour de l'empereur Ottoman; parcequ'en Orient, dans les anciens temps, les affaires ſe traitoient aux portes des villes et des maiſons.

81) *Thronus* pris également du grec, n'étoit qu'une chaiſe ordinaire, une eſcabelle; et *ſceptrum* n'étoit qu'un ſimple bâton. On ſait ce que l'on entend par trône et par ſceptre. Voilà madame, qui tricote avec des *fers d'argent*, une jolie bourſe pour ſon ami; la voici faiſant ſa toilette. Les *tricots* ne ſont-ils pas auſſi des bâtons? et les *fers* que l'uſage et le langage leur ſubſtituèrent, ne ſont-ils pas une double *catachreſe* (abus de mot) lorsqu'ils remplacent

des bâtons de bois, et que l'on appelle *fer* ce qui eſt d'or, ou d'argent.

82) *Toilette* eſt proprement un coupon de toile avec lequel les femmes du bon vieux temps, couvroient les peignes, un bout de chandelle de ſuif, ou un pot de graiſſe ou de beurre fort qui ſervoient à l'arrangement de leur cheveux. *Qu'entend-on à préſent,* par *faire* toilette? *et qu'eſt* ce qu'une toilette d'or, d'argent, de *bois* de sainte Lucie, de Mahony?

83) Le nom d'*étoffe* dont les habits ſont faits ſignifie en allemand matière en général; en françois il devient particulier et remplace le latin, *pannus.* La robe dont la dame eſt vetue, eſt de ſatin, ou de velours; d'abord ce mot *robe* eſt auſſi parvenu en deux coups, à ſignifier un vêtement noble et diſtingué; car il ſignifioit naturellement et originairement une choſe en général, comme il la ſignifie encore en italien; enſuite ce qu'en françois on appelle *ſatin* du nom générique allemand, *Seiden, ſoye,* l'Italien l'appelle *raſo, raſé,* par oppoſition au *velour* qui eſt *velu,* mot tiré de *vellus,* qui ſignifie *toiſon:* et ce nom *toiſon* eſt auſſi figuré, venant du verbe *tondere,* et plus directement de l'italien *toſare,* formé de *tonſum,* ſupin du même verbe *tondere.*

84) Viennent enſuite les dentelles et les rubans. L'étymologie primitive connue de dentelles eſt ὀδὰς ὀδοντος grec, ou *dens dentis,* latin; c'eſt que ces ornemens dans leur façon la plus commune, ſe préſentent comme un râtelier, une rangée de dents. Les Italiens les appelent *merletti, pizzi,* et *pizzetti,* parce que elles reſſemblent, en petit, aux créneaux d'une muraille

de ville fortifiée de l'ancien temps. *Pizzo*, nom tiré de *Spitze* allemand, ſignifie en italien une choſe coupée en angle, comme une pointe que forme le confluent de deux rivières, et comme le ſont ordinairement les dentelles. C'eſt de là que vient auſſi le nom allemand ſignifiant *forteresſe*, *Feſtung*, ayant ſervi à ſignifier le contour dentelé d'une pièce de mouſſeline, de taffetas, ou de telle autre étoffe précieuſe. Le nom de *batiſte* ſoit cité ici, à fin de rapeller une fois pour toutes, que pluſieurs étoffes, pluſieurs meubles, et différentes autres choſes, ont eu leur nom de leur inventeur, ou d'un fabricant diſtingué; comme les tapiſſeries de Gobelins, le drap de Pagnon, de Rouſſeau; ſouvent auſſi du nom de la ville où ces choſes ſe fabriquent, ou du pays d'où elles nous viennent. Ce qu'en françois on nomme *ruban*, mot compoſé de *ru*, dont j'ignore l'origine, et de *band* qui en allemand ſignifie *lien*, répond au Greco-Latin *taenia*. Les Italiens le nomment *naſtro*, nom d'origine inconnue, et *fettunia* diminutif de *fetta*, qui ſignifie *tranche*; parce qu'avant qu'on eût imaginé de faire les rubans à métier, comme la toile et le drap, on coupoit en long une liſière, une tranche d'une pièce de toile, ou d'étoffe, de ſoye. En Lombardie au lieu de *fettuccia*, on le nomme *bindel*, fait de *band* lien, ou de *binden*, lier. A Veniſe le ruban eſt *cordella*, petite *corde*, parce qu'en effet il tient lieu d'une petite corde.

85) Métaphoriquement on appelle *chapeau* dans le langage de la ſociété, un homme; c'eſt donner le nom d'une partie du vêtement de l'hom-

me à l'homme même. Dans quelques pays on dit auſſi *cuffia, oëffe,* pour dire, *femme.* Mais d'où vient le mot *chapeau?* De l'italien *capello,* ſans doute, et ce nom eſt le diminutif de *cappa, chape,* qui de partie eſt devenu un tout diſtingué. Les langues du Nord qui l'appelent *hut, hoet, heat,* donnent à l'eſpèce un nom générique; car *hut* ſignifie en général couvert, comme *huten* ſignifie couvrir. L'Eſpagnol qui l'appelle *ſombrero,* comme s'il diſoit *hombrero,* donne à la cauſe le nom pris de l'effet; car dans un pays chaud, tel que l'Eſpagne, il ſert ſurtout à garantir des rayons brulans du ſoleil. *Perruque,* dans le ſens de chevelure naturelle ou factice eſt un accident pris au lieu de la choſe principale. (v. après Art. XI.)

86) Les lunettes n'avoient point de nom ni latin ni grec, parce que les anciens n'avoient point la choſe. Lorsqu'elle fut inventée, les différentes langues, leur ont donné différens noms, tous transportés d'un ſens à un autre, par quelque rapport qu'on y trouvoit, de l'effet à la cauſe, de la cauſe à l'effet, ou par quelque reſſemblance que cet inſtrument avoit avec un autre objet. Ceux qui voulurent lui donner un nom latin ou grec, l'appellèrent *conſpicillum,* nom tiré de *ſpecio,* vieux verbe latin pris du grec σκοπεῖν, ſignifiant *voir;* parce que les lunettes ſervent à voir, ou à mieux voir. Ils appellèrent telescopes les lunettes d'approche, du même verbe *ſpecio* avec l'addition de τῆλε, de loin ou τελείως, parfaitement, jusqu'à la fin. Les Italiens les nommèrent *occhiali,* du nom *occhio, oeil,* parce qu'on les applique aux

yeux; ils nommèrent le telescope, *cannachiale*, parce que il eſt formé d'*occhiale*, et d'une *canna*, qui ſignifie *tube* ou *tuyau*. En allemand on appelle les lunettes, *brille*, à cauſe de l'effet qu'elles font, étant approchées de l'*oeil*; et on donne au telescope un nom compoſé de *fern*, qui ſignifie *loin*, et *Glas*, qui ſignifie *verre*, c'eſt-à-dire, *verre* qui approche les objets de la vue. Le nom de *lunettes*, diminutif de *lune*, eſt évidemment employé ici, pour une certaine reſſemblance qu'a la *lunette* avec l'*aſtre* appelé *lune*. L'Anglois, qui très-ſouvent et très-ſingulièrement *transporte* le nom d'un ſens à un autre, par des rapports éloignés, mais cependant réels, appelle la *lunette*, *ſpectacle*, non pas parce que c'eſt une choſe qu'on voit, *quae ſpectatur* mais par laquelle on voit *qua ſpectatur*. Les Piémontois appellent les *lunettes baricole;* mot ſingulier, qui venant probablement de *per i ocoli*, c'eſt-à-dire pour les yeux, déſigne inſtrument fait pour aider la vue.

87) „J'entre dans mon cabinet; on me fait du *feu*, on me porte la *gazette;* je lis. Un mot latin peu uſité que je rencontre, m'arrête, je le cherche dans le *Calepin;* je me fais avancer la petite table, le *tavolino*, je prens du papier, une plume et de l'encre; et je me mets à écrire, pour continuer des mémoires que j'avois commencés la veille, pour compoſer un journal, un diſcours, un livre, une brochure!“ Voilà dans cinq ou ſix lignes, une vingtaine de mots très-uſités, et que, dans un ſens, on peut dire très-propres. Cependant tous ces mots ſont pris dans un ſens figuré par une translation

du genre à l'eſpèce, d'une eſpèce à une autre de la matière à la forme, du contenant au contenu, du ſigne à la choſe ſignifiée; enfin d'une ſignification à une autre; et tous ces mots rendus dans une autre langue, ne ſe reſſemblent plus du tout, quoique ces langues ſoyent au fond, et dans leur origine les mêmes. D'abord *cabinet*, ſignifie l'intérieur le lieu ſecret d'un ſouverain (ſ. 83) ſoit qu'il vienne du latin *capanna*, *cabanne*, ou de *cavinettum* diminutif de *cava*, ou *cavea*, n'eſt pas proprement fait pour nommer ce que les Latins appellent *Muſaeum*, les Italiens *ſtudiolo*. *Focus*, d'où vient *feu*, étoit un lieu, un meuble de terre, de fer, ou d'autre métal, ou l'on tenoit du *feu*; ici le contenu prend le nom du contenant. On ſait que le nom ſi commun de *Gazette* vient de la figure d'un petit oiſeau apellé *gaza*, que l'on imprimoit à la tête des feuilles volantes qui annonçoient des nouvelles, des événemens publics. On ſait de même qu'on a donné au premier vocabulaire latin, à la renaiſſance des lettres, le nom du compilateur, un gentilhomme Bergamas, qui fut appellé *Galepinus* du nom de ſon village. La petite *table* (en italien *tavolino*) ſur laquelle j'écris, ne veut dire proprement qu'une planche, nom générique paſſé à l'eſpèce, très-différent de *pluteus* latin. Le nom grec *papyros*, d'où vient le françois *papier*, eſt en latin et en italien *carta*; et tant l'un que l'autre ſignifioient toute autre choſe, que le *papier* où l'on écrit; comme *folium*, *feuille*, ne pouvoit pas indiquer une pièce de cette matière ſur laquelle j'écris. A propos du verbe *écrire*,

nous

nous verrons ailleurs qu'en première origine il devoit ſignifier *graver*, creuſant avec un fer pointu, opération contraire à ce que je fais en mettant une matière liquide ſur ce papier. *Mémoire*, ainſi que le latin *commentarius*, eſt transporté en quelque façon d'une qualité ſpirituelle à une choſe, en un certain ſens, matérielle; telle qu'un ouvrage écrit ou imprimé. Ce qu'on appelle *journal* tire ſon nom du temps dans lequel on le fait, ou duquel on y parle, c'eſt-à-dire des choſes avenues dans ce temps; ainſi que *diſcours*, ou *diſcurſus*, vient du verbe demi-barbare, *discurrere*, qui dans le ſens propre ſignifiant *courir* çà et là, eſt bien éloigné de *fermo fermonis*. Le nom *livre*, ou le latin *liber*, qu'a-t-il de commun dans ſes élémens avec *biblos* grec, ou avec *buch* allemand, Flamand, Danois, Suédois, et Anglois? Cependant l'un ſignifie à peu-près écorce d'arbre, l'autre qui eſt une double translation, tient à une partie, et paſſe du genre à l'eſpèce, car *bouch* eſt en latin *fagus*, *fau*, ou *hêtre*, quoique le bois dont on ſe ſervoit pour y graver des paroles, ne fût pas toujours de cette plante. Si je veux nommer en latin la plume, avec laquelle j'écris, que de choſes différentes ne vont pas me rapeller les noms de *calamus*, et *ſtylus* venus du Grec au Latin, au Polonois, au Ruſſe, et a l'Allemand, et à toutes les langues, ſoeurs ou filles de celles-ci? Καλαμος, *calamus*, eſt proprement la tige d'une plante qui produit le *blé*. On ſe ſervoit de ces tiges pour écrire, comme nous nous ſervons de plumes d'oiſeaux. Dans ce ſens le mot n'eſt reſté qu'au vaſe, où l'on

met, où l'on trempe la plume; car l'italien appelle *calamaio* ce qu'en françois on nomme *encrier*. De ce même nom *calamus*, le latin avoit fait *calamitas*, qui eſt reſté à toutes nos langues, comme ſynonyme de miſère, desaſtre, malheur, indiquant l'effet de la grèle, quand elle ne laiſſoit du blé que *calamos*, les tiges; c'eſt-à-dire de la paille; *grando fecit calamitatem*. Le François employa ce mot pour nommer une *hute*, une méchante habitation, en ſe ſervant du mot *chaume* pour dire *paille*, ou ce que les langues du nord appellent *Stroh*. *Chaumière* eſt effectivement une maiſon couverte de paille. Cependant les latins donnoient auſſi le nom de *calamus* à un inſtrument muſical, prenant le nom de la matière dont il eſt fait; et ils appelloient ainſi, ce que les grecs nommoient *ſiringa*, par une ſemblable transnomination, ce qui ſervoit comme une groſſe tige de blé, à ſouffler, à ſiffler. Le françois retenant le diminutif de *calamus*, en fit *chalumelle*, puis *chalumeau*; et pour remarquer d'avantage le changement qu'éprouvent les mots, je citerai le nom piémontois de *ciurumia*, qui veut dire auſſi *chalumeau*, et dont la racine eſt certainement la même, que celle de *halm* allemand, et de *calamus* grec et latin.

88) Le nom *ſtylos*, *ſtylus*, d'où vient-il, et que parvient-il a ſignifier dans les divers idiomes européens? En grec, on ſait qu'il ne ſignifioit proprement que la tige d'un arbre, puis une colonne; en latin c'étoit un petit couteau en forme de *lancette*, dont la pointe ſervoit pour graver des lettres ſur des tablettes induites de cire, et les

côtes tranchans pour les effacer. Le manche rond reſſemblant exactement à la tige d'une petite plante, donna le nom à cet inſtrument de l'écriture. Ainſi par une double et triple métonymie, *ſtylos* parvint à ſignifier ce que nous nommons plume à écrire; puis *locution, diction,* arrangement des termes que l'on couche ſur du papier; tandis qu'en d'autres langues nous le voyons ſignifier tantôt *table,* comme en ruſſe et en polonois, tantôt *chaiſe* comme en Allemand.

ARTICLE IX.

Autres exemples de noms de la même claſſe.

89) La *cloche* de l'égliſe voiſine du Dôme m'avertit que c'eſt l'heure où l'évêque y va officier pontificalement; parce que c'eſt le jour anniverſaire de la conſécration de l'égliſe et la fête du ſaint dont elle porte le titre. Le nom de *cloche* eſt pris d'un verbe allemand *glocken,* qui ſignifie *battre, frapper;* celui de *bell,* que lui donne l'anglois, vient de *bellen,* mot également germanique qui ſignifie *hurler;* et il eſt transporté du cri d'un animal, au bruit, au ſon qui part de la *cloche.* Le Latin du bas empire et l'Italien qui en eſt ſorti, l'apellèrent *campana* du nom du pays où les premières cloches ont été fondues.

90) On ſait que, *Egliſe* ne veut dire proprement que *convocation,* ou plutôt *évocation.* Le Polonois qui l'appelle *Kosciol,* prit ce nom du latin *concione,* qui ſignifie aſſemblée, ou *convocation,* et même du verbe *cieo,* ou de *cio, cis, cire,* appeller, faire venir enſemble. L'égliſe matérielle,

c'eſt-à-dire le lieu où les fidèles s'aſſemblent, ſi c'eſt la principale d'une adminiſtration eccléſiaſtique, s'apelle en Italie *Domo*, ou *Cathédrale.* Le premier de ces noms a un ſens très-générique, ſignifiant *conſtruction, édifice;* enſuite *domus* chez les Latins ſignifia *maiſon.* Les chrétiens occidentaux appellèrent le lieu de leur aſſemblée pour prier, ou faire des actes de religion, *domus Dei,* maiſon de dieu; et *domo* eſt reſté ſeul, pour nommer une grande, ou une principale égliſe. Cependant ce mot *domo* reprit en françois un ſens plus analogue au ſens primitif, puiſqu'il répond à *cupola,* qui eſt la partie la plus élévée d'une égliſe Cathédrale. Ce dernier nom devenant ſubſtantif, d'adjectif qu'il étoit, par une ellipſe, veut dire un lieu, où il y a un ſiége, une chaiſe, une chaire; car *cathedra* ne veut dire que cela; mais ce nom a été affecté à une chaiſe élévée, où s'aſſied le chef d'une aſſemblée religieuſe, où monte l'orateur, où ſe place le maître qui parle à ſes diſciples. Enfin *Cathédrale* pour *Domus,* ou *aedes Cathedralis* ne ſe dit plus que d'un temple, d'une égliſe, où l'évêque ſe rend pour célébrer les offices divins ou pour y aſſiſter.

91) Le nom d'*Evêque, Episcopus,* ne ſignifie proprement qu'inſpecteur; et chez les Grecs d'où il nous eſt venu, il ne ſignifia jamais un grand-prêtre, et ne fut point, chez les latins, ſynonyme de *Pontifex;* comme ce dernier dans l'origine ne ſignifioit pas non plus un prêtre du premier ordre, mais un de ceux qui étoient chargés d'entretenir un certain *pont; pontifex a ponte faciendo;* et il eſt venu de bien loin pour ſi-

marquer avec cet adverbe *pontificalement* et *in pontificalibus*, une fonction pompeuſe du culte religieux. Et que vouloit dire dans les langues grecque et latine *presbyter*, dont on a fait *prête*, *prêtre*, *preive*, *prieſter*, et *prieſt*? Qui ne ſait que ce nom ſignifioit un homme plus âgé que n'étoient ceux d'entre leſquels on le choiſiſſoit? Le polonois nomme *Kaplan* le *prêtre*, et *kaplanſtwo* ce que les autres idiomes nomment *ſacerdoce*, *presbiterato*, ou *prêtriſe*, c'eſt-a-dire le rite, la fonction par laquelle un évêque crée et ſacre un miniſtre du culte et de l'autel. Ce nom de *Kaplan* vient ſans doute de *Capellanus*, et de *capella* de la baſſe latinité; mais d'où eſt venu ce nom *capella*, très-différent de *cappello*, *chapeau*, et qui ne vient par conſéquent point de *cappa*, *chape*? Quelque ridicule que puiſſe paroître l'étymologie de ceux qui le font venir du *capella*, diminutif de *capra*, chèvre, elle n'eſt pas ſans fondement, v. Ducange.

92) „La grande meſſe va commencer; je me hâte d'aller prendre place dans le choeur, ou dans la tribune qui eſt de l'autre côté de l'autel. En entrant dans l'égliſe, je trouve à la porte le marguiller qui en chaſſe des chiens et des mendians; une vieille bigote met la droite dans le bénitier et fait le ſigne de la croix. Un gros monſieur jette quelques pièces d'argent dans le tronc. Trois matrones, deux nonnes Urſelines vont ſe placer au milieu de la grande nef. L'évêque aſſiſté d'un prêtre et d'un diacre, tantôt de bout, tantôt aſſis ſur ſa chaiſe élévée, lit dans le miſſel, et les chanoines ou les choriſtes continuent à chanter ce qu'il a en-

tonné. La fonction tend à ſa fin, le diacre annonce qu'elle eſt finie. Un moment après tout le monde ſe tourne vers la chaire, où monte un Cordelier; de beaux meſſieurs avec un abbé ſont là, bien diſpoſés à critiquer le panégyrique que le moine va prononcer. "

93) Il n'y a pas dans ce récit un ſeul nom qui ne ſoit transporté du ſens propre à ſens impropre, et qui ne puiſſe s'appeller un trope; *choeur* indique ici le lieu, où ſont les chantres et non pas ceux qui chantent; on nomme tribune dans pluſieurs villes des eſpèces de loges pour des perſonnes de qualité distinguées ou privilégiées, et ces places dans nos égliſes n'ont qu'un rapport très-éloigné à une tribune romaine, d'où ce nom eſt dérivé. Et quel partie ne faut-il pas faire pour chemin du nom primitif et propre de *ma ma, mater,* et paſſer par une nomenclature militaire *) peu connue, pour venir appeller *Marguilier,* (nom tiré de *matricularius*) l'homme que dans d'autres pays on nomme *Cuſtos* et *Küſter,* clerc ſervant, et que le rituel eccléſiaſtique nomme proprement *hoſtiarius?* Nous aurons lieu de voir ailleurs, comment s'eſt formé le nom de *bigot,* d'une prépoſition grecque, et du nom allemand *Gott,* Dieu. Le *Bénitier* ſuppoſe une double ellipſe et une ſynédoche; car il ſignifie *vas bénédictarium*, un vaiſſeau, une cruche contenant de l'eau bénite; un ſeul adjectif tient ici lieu de deux ſubſtantifs, *vas*

*) *Milites inſcripti* et Matriculis inſerti jurare ſolent, Veget. de Re Militari Lib. 2. Cap. V. Eodem ſenſu Matriculae Eccleſiarum dicuntur Catalogi etc. Menage v. *Marguillir.*

et *aqua;* et l'accident, la qualité accidentelle de l'eau qui eſt bénite, tient lieu du ſubſtantif. On ſait que *Seigneur* et puis *Sieur* et *Monſieur* viennent de *Senior,* et c'eſt ici non ſeulement une métonymie, mais un terme contradictoire; car *Senior, plus vieux, plus âgé,* eſt bien le contraire de *juvenis. Prêtre,* fait de *Presbyter,* plus âgé, ne préſente pas non plus l'idée que ce nom préſentoit dans ſon origine; et *diacre* qui voudroit dire proprement *miniſtre,* n'indique plus qu'un eccléſiaſtique de ſecond ordre.

94) Le nom de *chanoine* fait d'un adjectif devenu ſubſtantif, ne ſe prend plus pour un individu regulier, κανωνικος tiré de κανων, *regle. Miſſel* pour *Volumen Miſſale,* eſt auſſi une ellipſe, ſignifiant le livre qui contient ce que l'on doit dire et faire en célébrant la meſſe. Mais le nom *Miſſa,* qui ſans doute ſuppoſe encore un ſubſtantif, d'où vient-il? Vingt pages de Ducange, ou de tout autre auteur qui en parle, ne l'apprennent pas avec certitude. *Cordelier,* eſt un moine Franciscain, ainſi apellé a cauſe de la petite corde, *cordella,* dont il eſt ceint. Et ce nom de *nonne* ne veut-il pas dire grand-mère, vieille femme, l'oppoſé de jeune religieuſe? Enfin comment *panegyricus* qui veut dire relatif à une aſſemblée générale, vient-il à ſignifier un discours d'apparat, une éloge pompeux d'un individu qu'on vénère après ſa mort?

95) Je m'arrête, en traverſant la place, à voir manoeuvrer des récrues d'infanterie. Ce que dans mon pays, on apelle *place* ou *piazza,* d'un nom celtique et latin qui ſignifie une choſe large et plane, s'apelle à Florence *Mer-*

cato, parce que c'eſt le centre du commerce de la ville; à Naples s'apelle *Largo*, parce que c'eſt un lieu large en comparaiſon des rues ou des baſſes cours, ou autres lieux; à Véniſe on nomme une place *Campo*, nom générique oppoſé aux lieux couverts des eaux de la mer dans lesquelles la ville eſt bâtie. Mais ces noms, *recrues*, verbal de *creſco*, et *infanterie*, qui paroît tiré d'*infans infantis*, *enfant*, comment ſignifient-ils une troupe de ſoldats à pied?

96) De retour à la maiſon j'entends annoncer, que le dîné eſt ſervi; je vois douze couverts pour autant de convives, et tout ce qui eſt ſur la table, la table même ſont de noms très-propres dans l'uſage, mais très-impropres, ſi on regarde à leur origine; et tous différens dans trois ou quatre langues lesquelles au reſte ſont des ſoeurs très-avouées. *Table, plat, aſſiette, couvert*, ne ſont pas moins des noms d'origine latine que *menſa, deſco, tondo, poſata;* mais ils ſont tous pris dans une ſignification un peu différente de celle qu'ils ont dans les autres idiômes.

97) „Sortant du dîné je balancois quelque moment, ſi j'irois voir les marionettes chez un de mes amis, pour aller enſuite, plus vers le ſoir à l'opéra; je me décidois enfin pour le théâtre national, où des comédiens françois devoient donner une tragédie ſuivie d'une pièce en muſique. La tragédie en effet fut fort applaudie, parce que les acteurs jouèrent leur rôle à merveille."... Le verbe *fortir*, très-bon françois, ne ſeroit pas ici bon latin; car *fortiri* veut dire jeter au hazard, tirer au ſort; et les noms *fors*, *fortis*, qui en grec ſeroit *cleros*, eſt bien loin du

verbe *eo is ire*, et d'*exire* ſortir. Le mot *ſoir* pris du latin *ſero*, qui ſignifie tard, remplace le greco-latin *veſpere*. L'Eſpagnol par une ſemblable translation appelle *tardo* le ſoir, et l'Italien qui dit auſſi *ſul tardi*, pour dire vers le ſoir, employe un nom qui n'étoit pas fait proprement pour marquer le temps, ou une partie du jour, mais l'action lente d'un animal, ou d'une machine quelconque. *Marionettes* eſt par deux fois diminutif de *Marie*, dont le François fit d'abord *Marion*, enſuite *marionette*, et l'on appella de ce nom les petites figures de bois, ces mannequins que l'on fait mouvoir et geſticuler comme des comédiens.

98) En Italie, à Rome ſurtout, on les appelle *burattini;* peut-être parce que ces perſonnages factices et comiques étoient vêtus de groſſes étoffes appellées *buratto* (ſup. 80). Le nom d'*Opéra*, ne vient pas d'*opera operae*, qui ſignifie manoeuvre et operation, mais d'*opus, operis* le plurier eſt pris pour le ſingulier; ainſi *Opera* veut-dire *oeuvre*, qui eſt dérivé d'*opus*. Ce nom eſt enſuite ſynonyme d'un livre quelconque, puis d'un ouvrage poétique, et particulièrement dramatique, compoſé pour être mis en muſique; enfin il ſert pour nommer cet admirable ſpectacle auquel tous les beaux arts contribuent.

99) Tandis que l'on dit en françois jouer ſon rôle, l'Eſpagnol dit *recitar ſu papel*, l'Italien *far la ſua parte*. L'on ſait que rôle eſt fait par contraction de *rotulus*, parce que ordinairement ce que l'on diſtribuoit à chaque acteur pour qu'il l'aprît par coeur, devant le reciter enſuite, étoit roulé, comme anciennement tous

les ouvrages écrits ſur du parchemin; d'où eſt venu le nom *volume*, fait de *volvere*, tourner en *rouleau*. Ainſi le terme françois très-uſité et très-propre, eſt pris de la forme de la choſe; celui de *papel* l'eſt de la matière ſur la quelle on a écrit. Le terme de *far la parte* au contraire eſt transporté du général au particulier; car le verbe *fare*, et le nom de *parte* ſont d'une uſage infini. Au reſte tous les mots qui ont ici lieu, ſont également François, Eſpagnols et Italiens, et même Latins; cependant on ne diroit pas en italien *giuocare il ſuo ruotolo*, ou *ruolo;* ni en françois, reciter ſon papier. Les Latins ne diſoient pas en pareil cas, *Roſcius fecit partem Chremetis*, comme on diſoit *acta eſt fabula*, pour dire que la pièce a été jouée, et que le comédien Roſcius *fece la parte* joua le rôle de Chremes.

100) Il ſeroit facile de faire des contes, des diſſertations, de longues hiſtoires en différentes langues, dans chacune desquelles il n'y auroit pas un ſeul nom qui parût repondre préciſement à ceux qui ſeroient en pareil cas dans une autre langue, et qui cependant s'y trouveroient tournés différemment par des changements de lettres, ou transportés à des ſignifications diverſes.

ARTICLE X.

Réſumé des causes principales de la différence des noms et des langues.

101) Le premier fond de tout langage, provenant d'une dixaine de monoſyllabes, plus ou

moins mollement, ou durement articulés, ces premiers mots ont dû être employés dans une famille, dans un peuple, dans une ſociété, dans une nation, à exprimer tantôt une choſe, une ſenſation, une action, tantôt une autre, mais d'abord et toujours pour les objets les plus communs, les plus indiſpenſables. De là vient que la même ſyllabe fait la baſe, la racine de noms différens, mais qui ont ſouvent entre eux un certain rapport. De ces *ab-ab* et *ba-ba*, les Aſiatiques ont fait le nom de père, les Eſclavons le nom de mère ou de grand-mère; et tandis que la plûpart des nations ont fait de *mama*, le nom de *mater*, mère; d'autres en ont fait le verbe *mam*, qui répond au latin *habeo*, j'ai, comme de *hap* on a fait *capere* et *habere*. Ce même monoſyllabe *ma*, *mo*, dont les Goths et les Germains ont fait le nom d'homme, et tant de langues le nom de mère, les Grecs l'ont auſſi retenu dans la ſignification de manger, parce que les enfans diſent *maman* pour demander à manger, comme pour demander à tetter, ou appeller la mère.

102) De ce *man* les Latins ont fait *mandere*, enſuite *manducare*, qui a certainement du rapport avec pain. Mais combien d'autres noms de ſignifications diverſes n'a-t-on pas formés encore de *ma*, de *mal*, de *man*, *mo*, *mel*, dont les uns ſignifient parler, les autres mouvoir, d'autres moudre, un autre traire le lait! Le Ruſſe a une cinquantaine de noms qui commencent par *mo*, et même par *molo*, et ſignifient des choſes très-différentes, mais qui ſe rapportent tous à des objets de première né-

ceſſité, aux actions les plus communes; et cependant la plupart de ces mots ne ſe trouvent point dans la langue Polonoiſe, ſoeur inconteſtable de la Ruſſe, parce que une légère diverſité d'organe chez les Sarmates empêche ou varie la prononciation de *L* intermédiaire de *molo*.

103) Du même monoſyllabe dont les Latins ont fait le nom *panis*, les Esclavons ont fait celui qui ſignifie *seigneur, maître*, les Grecs ont fait l'adjectif, qui veut dire *tout* (ſ. 34). *Bon* eſt matériellement le même que *Pan*, par l'affinité du *B* et du *P*, et celle de l'*A* et de l'*O*; d'ailleurs la conſonne *P*, par laquelle le mot commence dans le langage primitif, prenant une expreſſion plus forte, ou plus d'aſpiration, et ſe changeant en φ et en *F*, produiſit les verbes *facio*, *facere*, et ce verbe, au premier abord ſi différent de ποιεῖν, vient néanmoins de la même racine πα et πο. D'un autre côté le *pa* et *fa*, prenant l'*M*, et retenant le *C*, le *K* ou le *G*, qui ſont de la même claſſe, on a fait les verbes *machen* et *to-make* qui dans les langues Allemande et Angloiſe ſignifient *faire*.

104) Nos lèvres forment avec la même facilité les mots de *bou*, *bow*, et *mau*, *mu* ou *mou*; et de là ſont venus le latin *bucca*, *bouche*, et l'Anglo-Saxon *Maul*, *Mund*, et *mouth*. De ce fameux mot *bee*, que l'enfant égyptien prononça par inſtinct, ou qu'il apprit d'une chèvre, ou d'une brebis, quelques peuples ont fait le nom de *pain*, les autres ont formé celui qui répond à *roſtrum*; et c'eſt au fond le même mot qui a formé le nom de pain, car ils ſortent également de mêmes monoſyllabes primitifs. De *ba*,

de *bi* ou *pa, pi, po,* les uns dans un pays ont fait *basium, bibo* et *babil;* dans d'autres *pono, poto;* et ce verbe *potare*, a deux sens bien divers, quand il signifie *boire* et *couper*; c'étoit par le plus ou le moins d'ouverture qu'on donnoit à l'*o,* en prononçant ces mots, que l'on en distinguoit la signification, comme on le voit dans leurs composés, *compotare* et *amputare;* tandis que l'anglois *to put,* signifie mettre. Cette syllabe primitive *po,* et l'autre *ta,* qui l'est également, ont donné à la langue latine le verbe *ponere,* et à la grecque *tattein.* C'est le pur hasard qui de ces monosyllabes *ta, ma,* presque également primitifs, a fait tant de noms différens. Sortant tous très-facilement de la bouche humaine, avant qu'elle puisse former d'autres mots qui commençent par *F, L,* par *R,* par *S,* ils ont dû servir naturellement à nommer une infinité de choses différentes, et souvent contraires, parce que le même instinct faisoit prononcer ces mots pour indiquer tel objet, ou tel autre.

105) Ces monosyllabes *at at, ta ta,* aussi faciles que *ba ba, pa pa,* à sortir de la bouche, ou comme le dit si souvent et si énergiquement Homère, *de la clôture des dents;* (puisque c'est par le choc de la langue contre les dents que ce mot se forme) ont produit quantité de mots synonymes de ceux qui sont nés de *ba,* de *pa* et de *ma,* et qui sont tous de première nécessité. De là est venu que quelques peuples ont nommé *Atta* ou *Tatta,* celui que d'autres nomment *Abba* et *Papa.* De ce *at at,* prononcé *et et,* les uns ont fait les verbes ἔδειν, *edere,*

et τιττειν, *titthen*, *tetter*, comme d'autres de *ma* ont fait *mandere*, de *po* et *pa popare* et *papare* italien. C'eſt encore de là que ſont ſortis les verbes *baptizare*, et *taufen*, qui ſignifient également plonger dans l'eau.

106) Les mots, nés fort ſimples et courts chez des peuples ſauvages, ont acquis d'autres formes et plus d'étendue à meſure qu'ils ſe répandirent dans des régions plus favoriſées de la nature; chez des peuples doués d'organes plus déliés et plus ſouples, ils ont pû être tournés de différentes manières; tandis que ceux qui reſtèrent dans le pays originaire, ſont reſtés plus courts et plus rudes; et ceux même qui après avoir été augmentés, polis et bien formés chez une nation plus ſpirituelle et plus civiliſée, repaſſèrent dans un pays plus ſauvage, ou encore barbare, reprirent alors une autre forme, ou, par le difficulté qu'ils rencontrèrent dans l'articulation, furent abandonnés et remplacés par d'autres de ſeconde ou troiſième formation. J'appelle ainſi les noms formés par l'addition de quelque lettre, ou ſyllabe, ou par des monoſyllabes primitifs, formés par les conſonnes labiales et dentales.

107) Naturellement ce ſont les linguales et les ſifflantes ou roulantes qui viennent s'unir aux premières; et cette union ne trouve pas la même facilité, la même diſpoſition dans tous les pays, dans toutes les races humaines. Nous avons vu ci-deſſus (n. 52) que certaines langues répugnent à la prononciation des conſonnes d'une eſpèce ou d'une claſſe, adoſſées à d'autres; et quel eſt le penchant qu'ont

d'autres nations à transpoſer et à renverſer les lettres et les ſyllabes. C'eſt par cette raiſon que nous trouverons de la différence entre l'Italien, le François et l'Eſpagnol, entre le Polonois et l'Allemand, et même entre le Polonois et le Ruſſe. La diſpoſition organique des Sarmates ou Scythes méridionaux à graſſéyer l'*L* et l'*R*, leur a fait altérer ou abandonner une foule de noms que les Scythes septentrionaux ont retenus de la langue primitive, ou pris de la grecque. L'accent ou plutôt la prononciation gauloiſe qui ſoutint les lettres doubles, excepté l'*s*, lorsque c'eſt par elles que commence le mot, n'a pu les ſoutenir quand elles ſe trouvoient intermédiaires, comme nous l'avons obſervé. Il ne put pas non plus ſoutenir l'*s* ſuivi d'une autre conſonne, et c'eſt par là qu'il dut abandonner le verbe *ſto, ſtas, ſtare,* et que de *aeſtas aeſtatis* ils fit *été,* de *ſpada, épée.* Ce défaut de prononciation paroît indigène au pays gaulois, puiſque parmi les mots que l'on cite comme vieux celtique à peine en trouve-t-on qui commencent par *ſb, ſp, ſt* *). Parmi les mots que nous verrons cités comme celtiques, il n'y en pas deux où l'*s* initial ne ſoit apuyé d'un *y,* comme dans la ſuite mille mots latins l'ont été par un *e;* tandis qu'on trouve un très grand nombre de vieux mots teutoniques ſans cet appui.

108) Les organes des Grecs, des Latins, des Teutons, qui articulent facilement le *S* précédant une autre conſonne, ont formé de *ſta, ſte, ſto,* des noms de première néceſſité qui ſignifient des actions bien différentes, comme nous les

*) Voyez Leibnitz Collectanaea Etymologica.

verrons en *ſtola*, *ſtellen*, *Stuhl*, en leur lieu.

ARTICLE XI.

Remarques ſur les noms composés.

109) Je ne connois point de langue, qui n'ait dans ſon vocabulaire des mots compoſés; mais je n'en connois que deux qui ſoient en cela fort riches; et ce ſont la grecque et l'allemande, y compris la hollandoise, ou flamande. Trois autres langues, au reſte auſſi parfaitement formées que l'Allemande, c'est-à-dire la Danoiſe, le Suédoiſe et l'Angloiſe lui ſont bien inférieures à cet égard. La latine, et ſes quatre filles ſont encore infiniment inférieures tant à l'Allemande qu'à la Grecque; puisqu'à peine elles offrent au ſtyle noble, quelques mots compoſés; excepté ceux qui ſont formés de trois ou quatre prépoſitions venues du grec et plus ou moins altérées, ſuivant qu'elles tiennent plus ou moins de près à la langue mère. Cependant les noms ou les verbes ſe compoſent de mots tirés de langues différentes, ou bien pris d'une ſeule, mais diverſement tournés. Le latin nous offre quelques-uns de ces noms compoſés de particules hétérogènes, qui d'abord nous cachent leur origine et leur véritable ſignification, mais qui après un peu de réflexion nous prouvent le concours de divers idiômes à la formation de celui où ces mots ſe rencontrent. *Epirhedium* que nous trouvons dans Juvenal (Sat. 8, v. 57) eſt compoſé de la prépoſition grecque ἐπὶ et d'un nom bien reconnu pour celtique, qui ſignifie un voiture légère comme nos caleches.

110)

110) De *per*, pris du grec περι, il avoit formé quantité de noms de ſignifications différentes, quelquefois même contraires l'une à l'autre, en l'uniſſant à des verbes, qu'il prit d'une langue ou d'un dialecte différent de celui dont il tira cette prépoſition; l'on en forma ainſi de très-ſinguliers, qui nous embarraſſent, nous déroutent dans nos recherches, mais qui après de profondes réflexions nous ramènent à la ſource véritable. Les verbes *condere*, *perdere*, *pergere*, *ſurgere* ſont compoſés de prépoſitions greco-latines *per*, *cum* et *ſurſum*, tirées de περι, συν et ὑπερ et jointes à des verbes auſſi grecs, ou aſiatiques dans leur première origine, mais directement tirés de l'eſclavon ou du germanique *do* ou *thun*, qui ſont les mêmes mots, et ſignifient *facere*, faire, différens du δω δίδωμι grec et latin *do*, *das*, *dare*; les autres viennent de *go*, qui originairement eſt le même que *eo*, *is*, *ire*, en grec εω et ἵημι, mais tiennent de plus près à *gehen* allemand qui dans l'anglois eſt *to go*. Ainſi *condere* veut dire mettre enſemble, *conſtruire*, *bâtir*; *perdere* veut dire *défaire*, *diſſiper*, *détruire*, qui eſt préciſément le contraire de *perficere*, quoique ce dernier ſoit compoſé de *facere* qui ſignifie la même choſe que *thun* et *to do*. *Pergere* et *perire*, tous deux compoſés de *per* et de *eo* ou de *gehe*, en anglois *go*, préſentent des idées fort différentes.

111) De la même prépoſition *per* et d'un verbe pur françois, *ſiffler*, quoique d'origine latine, on a fait *perſiffler*. De *præ* græco-latin et du nom allemand *Hand*, main, le Latin fit *prehendo*. La baſſe latinité de la quelle ſont nées

nos langues méridionales, avoit formé de cette manière plusieurs mots qui ont donné bien de l'exercice aux étymologistes.

112) L'Anglois a plusieurs mots formés en partie d'une prépoſition graeco-germanique, ou latine, et en partie d'un ſubſtantif françois ou d'un adjectif allemand. *Bicause, parceque,* eſt fait de la prépoſition *bi* que l'on a pris du grec επι et de *cauſa* latin. *Perhaps, forte, fortuito,* eſt fait de *per* latin et de *haps, caſus,* ou du verbe *cadere, accidere,* et répond préciſément à l'italien *per caſo,* et au françois, *par haſard. Joyfull,* gai, joyeux, eſt fait de *joie* et de *full,* plein.

113) *Catafalque* eſt compoſé de la prépoſition grecque κατα; mais on n'eſt pas d'accord sur le nom *falco,* falque; quoique ſuivant toute apparence il vienne d'un nom latin et allemand *Facula,* ou *Fackel;* pour dire qu'on avoit mis des flambeaux, *faculas,* κατα, *circum,* autour du cercueil, de la *bière,* du *feretrum,* qui contenoit, ou repréſentoit le corpsmort. *Scaffaldo* vient de *ſchaffen,* créer, conſtituer, former. Ce nom a été ſouvent confondn avec *échafaud,* qui tant par les deux noms dont il eſt formé, que par la ſignification ordinaire, diffère beaucoup de *catafalque,* qui au reſte paroît bien compoſé de deux mots de langues différentes. L'adverbe *beaucoup* eſt compoſé d'un adjectif latin *bellus* ou *bello* et d'un ſubſtantif grec κολαφος, dont l'Italien avoit fait *colpo,* et le François *coup. Dorer* fait de *deaurare,* devoit dire dans ſa propre ſignification, ôter l'or, comme *déplacer* dit „ôter de la place. La

prépoſition eſt employée ici dans un ſens contraire au ſens naturel et propre; et remplace dans ce verbe et dans le nom *dorure*, l'*in* du latin qui dit *inaurare*.

114) Pluſieurs étymologies fauſſement données ou omiſes pour éviter tout embarras, n'ont peut-être d'autre cauſe que le défaut d'attention à la diverſité des particules dont le mot eſt compoſé. C'eſt ainſi que Menage paſſe legèrement ſur les nom *détail* et *détailler*, formés de la prépoſition latine *de*, et du nom allemand *Theil*, partie, et *theilen*, partager. L'étymologie de *forfait* et de *pardon* eſt manquée par la même raiſon. Pluſieurs ſavans ont beaucoup écrit ſur le nom de *perruque* ſans pouvoir rien aſſurer de ſatisfaiſant. *) Je rapporterai en note ce que je penſe ſur l'étymologie de ce mot.

*) Il n'eſt pas douteux que le nom de cheveux, ne vienne du latin *capilli*, et de l'italien *capelli*, et que chevelure ne réponde au latin *coma* et à l'italien *chioma*. Mais comment l'Italien appelle-t-il auſſi *perrucca* la chevelure naturelle, et d'où vient ce mot ſur lequel on a tant écrit? Je hazarde une conjecture, que je crois très-fondée. L'on ſait qu'il en différens temps, et en divers pays, on ne coupoit pas les cheveux, aux femmes et jeunes hommes de qualité et que même ſans les nouer, ou en les nouant ſeulement au bout, on les laiſſoit tomber ſur les épaules, et flotter au gré du vent. Rien n'eſt plus connu que le malheur arrivé à Abſalon, qui reſta attaché aux branches d'un arbre par ſa longue chevelure; et c'eſt préciſément pour rappeller cet événement tragique, ou funeſte, qu'un poëte du XV ſiècle nous a conſervé ce mot de *Perrucca*, dans le ſens de chevelure, ou de *coma*. *)

*) *Son tutte opinioni i bei capelli; Cercate sale in zucca, Perchè Affalon morì per la perrucca.*

Bellinz, Son. 167.

Dans la compoſition de l'adverbe *aujourd'hui* entrent deux prépoſitions *ad* et *de;* deux fois le pronom *ille* devenu article; et deux fois le nom *dies;* car il eſt très-certain, que ce mot eſt compoſé de ceux-ci; *ad illum diurnum de hoc die.* De *ad* latin l'Italien, le François et l'Eſpagnol ont fait *ille illud,* l'Italien *illo, allo* et *al;* et le François, d'*al* a fait *au.* De *diurnum* formé de *dies,* et qui par une ellipſe ſuppoſe *tempus,* l'Italien a fait *giorno,* et le François *jour,* (ſup. 25.) Le *d* qui eſt entre *jour* et *hui,* repréſente le *de,* ſupprimant l'apoſtrophe que demandoit la ſyllabe ſuivante *ho* ou *hoc* qui joint à

L'on ſait auſſi très-poſitivement, qu'une partie de l'ancienne Gaule s'appelloit *Gallia comata,* parce que le peuple de cette contrée laiſſoit croître ſes cheveux, et que la mode de les fourrer dans une bourse, ou de les lier en forme de queue, n'eſt pas bien ancienne. Les Gaulois, ou peut-être les Germains, venus en Italie ſous les empereurs y portèrent leur longue chevelure éparse sur les épaules. On lit dans les auteurs de l'hiſtoire Auguſte, dans Apulée, dans Pétrone, dans Martial, des deſcriptions d'une longue chevelure, flottant ſur le col, ſur le dos, ſur les épaules; celle-ci de Petrone, par exemple, en parlant de Circé, *crines per totos ſe humeros effuerant.*

Crines prolixi per colla diſperſi molliter fluebant.
APUL.

Mollesque flagellant colla comae. De MARTIAL.

Ce qui me perſuade de plus en plus, que ce nom *Perruque* ou *Parücke,* comme les Allemands l'écrivent, pourroit bien être né, dans les ſiècles barbares, de la prépoſition latine *per* et du nom *rücke,* gothique ou teutonique, ſignifiant *humeros,* les épaules, le dos et par ellipſe ou ſuppreſſion, de *coma,* ou *chioma,* chevelure.

die avoit formé *hodie;* le François, ſoit en changeant l'*o* en *ui,* comme dans *nocte,* nuit, ſoit en ſupprimant le *d* intermédiaire d'*hodie;* et par contraction formant un *y* ou un *i,* de *hodie* fit *hui;* qui uni aux deux précédens fit *aujourd'hui.*

ARTICLE XII.

Des mots ſortis de différente manière d'une même racine.

115) Les langues illuſtres (je nomme ainſi toutes celles, dans leſquelles on a écrit des ouvrages conſidérables) ſe ſont formées, enrichies, perfectionnées par deux moyens, c'eſt à-dire en aprenant les mots par l'ouïe, puis par la vue. Le premier a lieu lors-qu'on reçoit les mots de la bouche de ceux qu'on entend parler; l'autre en les liſant dans des écrits. Ceux qu'un peuple a appris par l'ouïe, changent inévitablement beaucoup, à meſure qu'ils paſſent d'un pays à l'autre, perdant toujours quelque choſe, et s'altérant dans la route; et ce ſont les noms les plus ordinaires, les plus uſités, mais les plus indiſpenſables dans la vie sociale; ceux qu'une nation, à mesure qu'elle ſe polit et se civiliſe, apprend dans les lions et ordinairement par le diſcours de perſonnes non totalement idiotes, s'altère beaucoup moins; on les adopte à-peu-près tels qu'on les lit, et à la longue le peuple s'accoutume à les articuler parfaitement tels qu'il les a entendus prononcer par le curé, le bailli, le *Magiſter,* dans l'égliſe, le tribunal ou l'école. D'ailleurs tout

écrivain qui compoſe quoique ce ſoit dans la langue vulgaire, met ordinairement dans ce qu'il écrit, autant que le génie de la nouvelle langue le comporte, les mots tels qu'il les trouve dans la langue antérieure. La différence de l'articulation, de la prononciation qui exiſte entre une ville, un village, un fauxbourg et un autre d'un même pays, ou d'une même ville, donne de plus une forme différente à un même mot tout homme le reſſerre ou l'étend plus ou moins que ne fait ſon voiſin, ou ſon frère.

116) Dans la langue latine nous trouverons une foule de mots pris les uns du grec, les autres de l'esclavon à des époques différentes, et ſortis de différente manière de la même racine, et employés en différent ſens, plus ou moins analogue à la ſignification primitive. De *hudr*, mot ſcythique, les Grecs avoient fait ὑδωρ, *eau*, l'ancien Latin fit *udus*, *udum*, *humor*, *humidus* et *ſudor*, mots qui en quelque ſens indiquent auſſi de l'eau, mais non pas purement l'eau qu'il nommoit *aqua*. Cependant lorsque les Romains eurent apris la langue grecque par la lecture des livres, ils reprirent le nom tout entier dans *hydria*, et dans dix ou douze mots faits de *hydor*. De καλαμος ils avoient fait *culmus*, changeant l'*a* en *u*, et ſupprimant l'*a* bref intermédiaire; ils le reprirent enſuite tout entier. De φθογγος, *phthongos*, ils avoient fait *lingua* changeant le *th* comme ailleurs le *d*, en *l*, et l'*o* en *i*. Ils le reprirent, à d'autres époques, ou en ſuivant d'autres peuples grecs, ou eſclavons; et de ce mot *phthong* ils ont fait *tonus* et *ſonus*.

117) En remontant même à la formation de

la langue grecque, nous pouvons obſerver que la plûpart des noms ſont formés de deux, de trois manières d'un mot primitif, ou d'un nom étranger; et que les uns ont plus, les autres moins de corps, contenant plus ou moins de lettres, ſuivant qu'ils ont été formés dans un pays plus montueux, ou plus uni, plus chaud ou plus froid, plus ſec ou plus humide. De φαω, *dico*, on fit φῶ, φραζω, φασκω, φατισκω, φημι, φημιζομαι, φημίζω.

118) Parmi vingt ou trente noms grecs qui peuvent ſignifier ce que *bonus* dit en Latin, et autant d'autres qu'on pourroit traduire par *purus*, il y en a cinq dans l'un et l'autre cas dont la radicale eſt la même. Quelque incalculable que ſoit le nombre des mots qu'on peut former avec les vingt quatre lettres élémentaires de notre alphabet, ce nombre devoit être extrêmement borné dans la formation primitive des langues. Mais nos langues modernes étant nées de langues complètement formées et même fort riches, ſe ſont formées, elles mêmes, et ſe ſont enrichies de différentes façons; car au lieu d'allonger, de groſſir des mots très-courts, elles ont raccourci et coupé des mots qui avoient acquis beaucoup de corps, et d'étendue; dans la ſuite cependant elles reprirent les mêmes mots presqu'en entiers tels que la langue mère les avoit formés.

119) Dans la formation de nos langues iſſues de la latine, à force de raccourir, d'attenuer, par la prononciation, du nom d'*Eccleſia* on fit *Geſia*, *Ceſa*, égliſe; mais on reprit dans la ſuite le dé-

rivé *Eccléſiaſticus.* De *paſtor,* dans la ſignification naturelle et propre de berger, le François avoit fait *pâtre;* mais il reprit le nom de *paſtor,* changeant ſeulement l'*o* en *eu,* et il en fit *paſteur,* pour nommer ainſi les miniſtres de l'évangile. Du nom *aquaeductus* le Provençal, à force de l'eſtropier, avoit fait *égout.* Ce nom eſt reſté pour ſignifier proprement ce que les Latins appelloient *cloaques* et *ſtillicides,* et figurément un vilain lieu; de même que *lupanar.* Mais lorsqu'à la renaiſſance des lettres et des arts on a dû nommer ces conſtructions que les Latins avoient apellées *aquaeductus,* on reprit ce même nom très-peu altéré. De *ſpecies,* on avoit fait *épice* et *épicier*; on le reprit dans le ſens à-peu-près propre, et on en fit le ſubſtantif *eſpèce,* et l'adjectif *ſpecial.* De *redemptione* le François fit *rançon;* cela n'empêcha pas qu'on ne reçût le premier nom dans un ſens particulier en parlant des myſtères de notre religion. De la même manière l'on reprit *ſuperficie* après en avoir fait *ſurface.*

C'eſt là la cauſe principale de la différence énorme que la langue françoiſe nous préſente entre les noms primitifs et leurs dérivés ou abſtraits, tels que ceux que je viens de citer; mais c'eſt là auſſi la ſource principale de l'utile richesse et de la préciſion de la langue françoiſe, et en partie de la richeſſe de l'italienne.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

ARTICLE I.

Origine commune de quatre langues, mères de la plupart des langues européennes.

120) La diſpoſition naturelle de nos organes à former huit ou dix monoſyllabes, à les tourner en tout ſens, à les augmenter, enſuite à les varier, en y mettant un peu plus ou un peu moins d'haleine, et la facilité à leur donner plus d'expreſſion, d'en joindre deux enſemble, pourroient nous perſuader que toutes les langues ſont indigènes et nées dans chaque pays, ſans qu'elles y ayent été portées par une horde, ou une nation étrangère. Il ſeroit poſſible, par conſéquent, que des races humaines nées par exemple dans l'ancienne Gaule, dans la Germanie, dans l'Italie, ayent formé des noms fort reſſemblans à ceux que d'autres races avoient formés dans l'Aſie, la Grèce, ou la Sarmatie; et que le même caprice, le même hasard qui de *ba* et de *ab* a fait en Syrie le nom de père, ait fait en Illyrie celui de mère; et que d'*am*, ou *em* dont l'Hébreu a formé le nom de mère, les Teutons ayent fait celui de tante ou de nourrice.

121) Les hommes et les enfans dans toute les régions du monde profèrent facilement *ma, ma, ba ba, ta ta, ka ka*, et leurs organes

plus fortifiés peuvent également prolonger davantage ces lettres, les renforcer par l'union d'un *L*, d'un *N*, d'un *K*, d'un *R*, d'un *S*; et le même hasard, le même caprice qui a fait employer ces premiers mots à former les noms *mère, père,* peut avoir auſſi formé les verbes *tetter, manger, boire, parler, marcher, faire, poſer, reſter, mouvoir, s'aſſeoir,* qui ſont des mots abſolument communs à toutes les langues humaines. Ces noms, ces verbes ont pour radicale eſſentielle l'un ou l'autre de ces monoſyllabes primitifs plus ou moins fortement prononcés, plus ſoutenus ou plus traînés, mais en général formés par le même organe, qui ſert le plus à l'action ou à la choſe qu'on veut nommer, et qui eſt le plus facilement employé et exercé. C'eſt pour cela que les noms qui ont rapport ſimplement aux premiers objets qui ſe préſentent, ſont compoſés de lettres formées par les lèvres, les dents et la langue, et que les mots qui ſortent ou qui paſſent par le gozier, ſont formés de lettres gutturales qui ordinairement indiquent des ſenſations, des actions d'une autre nature. Lorſqu'à cette expreſſion qui ſort d'abord du gozier, s'unit l'action des lèvres et de la langue, il ſe forme des mots d'une ſignification plus déterminée, pour indiquer quelque choſe qui prend, qui contient, qui reçoit, qui émet, qui traîne, qui allonge; quoique cela n'empêche point que cette claſſe de mots ne ſerve enſuite à ſignifier les mêmes objets que naturellement on nomme par les élémens de la première eſpèce, qui ſont les lettres labiales. En général cependant les noms formés par

G et *K* par *L* par *N* ne forment que des mots qu'on peut appeller de ſeconde formation, leſquels n'indiquent pas les premieres et les plus naturelles actions de l'homme.

122) Mais il eſt vrai auſſi que toutes nos langues ont des mots, ſi non de première, au moins de ſeconde néceſſité, qui certainement n'ont pas été formés dans les différens pays par le même inſtinct qui a formé de *am, ab, at,* ou *ba, pa, ta,* les noms *père, mère, aïeul;* les pronoms *moi, toi;* les verbes ſignifiant *manger, boire, baiſer, parler, careſſer, frapper, placer.* Tels ſont les noms numéraux et pluſieurs autres que nous allons rapporter, et qui certainement ont été transmis d'une nation à une autre, ou ſont paſſés d'un pays à un autre par l'émigration et la propagation des peuples. Il reſte donc à ſavoir ſi cette propagation s'eſt faite de l'Orient à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient; et ſi les idiômes de l'Aſie, de la Grèce, de la Thrace y ont été portés par un peuple venu des rives de l'Océan occidental, ou ſi ce ſont des hordes, parties de l'Aſie, qui ſe ſont repandues dans l'Europe, de l'Orient à l'Occident.

123) Nous n'irons pas chercher quelle a été la première langue que le genre humain a parlé, ni quelle eſt la partie de notre globe qui a été peuplée la première; ni ſi les premiers êtres animés ſont ſortis de la Sibérie ou de l'Éthiopie. Je ne m'arrêterai pas non plus ni à ſoutenir, ni à combattre les célébres orientaliſtes qui prétendent trouver dans la langue caldéenne, dans l'hébraïque et dans la Phénicienne qui en étoient des dialectes, le riche fond de toutes les

langues anciennes, et par conſéquent de toutes les modernes; car en ſuppoſant leur opinion bien fondée, cela n'empêche pas que les langues dont nous tâchons de faciliter l'étude et la connoiſſance, ne tiennent à la grecque, à la latine, à la langue eſclavonne, à la celtique ou teutonique, des quelles deſcendent certainement toutes les langues européennes, preſque ſans exception. La langue hébraïque, pour venir en Europe, a dû paſſer inévitablement par l'Aſie mineure, ou par les îles et les peninſules de la Grèce, ou, en faiſant un plus grand tour, par la Tartarie et par la Scythie, d'où nous allons voir que les trois ou quatre langues mères de toutes les autres langues, ſont iſſues. Nous ne nous arrêterons pas non plus à chercher ni dans l'hébreu la langue phénicienne, ni dans celle-ci la grecque et la latine. Nous partirons d'un fait, ſur lequel tous les hiſtoriens, les grammairiens et les philoſophes ſont à-peu-près d'accord; c'eſt que toutes ou presque toutes les nations, et par conſéquent les langues qu'elles ont parlé et qu'elles parlent, ſont ſorties d'un vaſte pays, que borde d'un côté le Tanaïs, de l'autre l'Oby et au milieu duquel ſe trouvent le mont Caucaſe et la mer Caſpienne. La plus ancienne de toutes les anciens hiſtoires, la Genéſe, eſt ſur cela évidemment conforme à toutes les autres traditions, lorsqu'elle raconte que la famille de Noé, après le déluge, ſortit de l'arche ſur les montagnes de Arménie. La partie occidentale de ces vaſtes regions qui s'étend ſur les deux rives du Don ou du Tanais, dut être la première où les hordes ſorties des environs du

Caucaſe ſe ſont répandues; et tant le pays qu'elles occupoient en deça de ce fleuve et des palus Méotides, que celui d'où elles venoient immédiatement, a été appellé Scythie.

124) Il paroît très-conſtant que de ce vaſte pays ſont ſorties les nations qui ont occupé vers le ſud-eſt la Perſe, l'Aſie mineure et la Grèce, et vers le nord-oueſt ce qu'on nomme à préſent la Romélie, la Moldavie, la Vallachie, la Dalmatie. De là elles ſe ſont répandues dans la Germanie, dans les Gaules, et vers le midi dans l'Italie, en paſſant la mer Adriatique, ou franchiſſant les Alpes apellées Carniques. C'eſt ainſi que l'ancien langage de ces pays naquit de celui que les Scythes parloient dans les temps les plus reculés, et antérieurs à tout ce que nous avons d'anciens monumens. C'eſt de là que ſont venus les quatre grands idiomes d'où deſcendent presque tous les autres; de ſorte que le grec, l'eſclavon, le germanique ou celtique et le latin ont la même origine, et c'eſt ce que j'eſpère de mettre dans le plus grand jour. Cependant comme beaucoup d'auteurs eſtimables prétendent que la langue celtique eſt la première et la plus ancienne de toutes les langues qui ſe ſont formées en Europe, la mère, ou grand-mère de toutes les autres; il eſt à propos de montrer avant tout, quelle pouvoit être cette langue, et en quoi elle différoit des autres également reconnues pour très-anciennes.

ARTICLE II.

Identité de la langue celtique, et teutonique ou allemande.

125) Perſonne ne doute que des peuples nombreux qu'on appelloit Celtes, n'ayent occupé une très-grande partie de l'Europe, et même des provinces conſidérables dans l'Aſie. L'on ſait d'un autre côté que ceux que les uns appelloient Celtes, d'autres les appelloient Scythes, et Getes, et que tous s'accordent sur cet article, que la langue teutonique, gothique ou gétique, ainſi que nous le verrons ci-après, ne différoient entre elles que comme deux dialectes d'un même idiome.

126) Leibnitz qui a fait de prodigieuſes recherches ſur l'origine de la nation et de la langue allemande, a dit clairement en différens endroits des écrits qu'il a laiſſés ſur cette matiére, que la langue celtique ne diffère de la germanique, que comme deux dialectes différent entre eux. Il a même rédigé un petit vocabulaire des mots qu'il trouva cités comme celtiques par trois ou quatre ſavans qui l'avoient précédé dans pareilles recherches, *Zuerius Boxhorn, Jean Davies* et le père *Pezron.*

127) Je remarque à la vérité dans cette liſte une dixaine de noms dont on ne voit point de traces dans les langues orientales, qui ſe trouvent encore dans les langues vivantes de l'Europe occidentale, et que nous trouverons dans les dialectes, ou, ſi l'on veut,

dans les patois de plusieurs départements de la France actuelle, tels que *bran, creſt, grimper, croupir, croſſe, jaret;* d'autres qui ne ſe ſont conſervés que dans les noms propres comme nous les verrons dans ce qui va ſuivre. Or la plupart de pareils noms ſont de ces mots primitifs que forment les organes des enfans ou des hommes ſauvages, et qui en général ils ne diffèrent des noms grecs, latins, allemands, eſclavons, ou Illyriens, que par la différence de l'accent et de l'articulation, c'eſt-à dire par le changement des lettres élémentaires, de celles ſurtout dont l'affinité eſt très-conſtaté, ou bien par tranſpoſition, ou ſuppreſſion. Le nom *Fam* eſt le même que *bab, mam, papa,* l'*f* prenant la place du *b,* de l'*m,* du *p.* Dans *Bruder* le *B* a pris la place du l'*f* et a fait *frater, Bru* eſt *Braut,* qui ſignifie d'abord épouſe, puis belle fille, en latin *nurus.*

Bire a pour radical le monoſyllabe *bi* et *pi,* dont ſont formés tant de noms qui ſignifient boiſſon.

Biu, vache, vient de *Bos* et *Bovis* dont l'Italien a fait *Bue,* mais ſeulement au maſculin; et ce *Bos,* n'eſt-il pas *Bous* grec et *Ochs* allemand?

Flatter répond à *Blatter* et *Plauderer* allemands, et ſe rapporte facilement à *plaudere.*

128) Pluſieurs autres noms que Leibnitz rapporte dans ces notes comme Celtiques, ſont très-évidemment pris de latin, car *llaffurwr* eſt fait *labourour* ou *laborator; leffain* de *levamen,* dont le François a fait *levain.* Les Bretons prononçant rudement le *v* et le changeant en

double *ff* ont fait *laffurwr* et *lleffain;* et ce ne ſont pas les Latins qui de ces deux mots ont fait *laborator,* et *levamen.* Mais le plus remarquable de ces mots que Leibnitz donne pour Celtiques eſt *Llaib* où il trouve du rapport avec le nom qui dans la langue bohémienne, (et il pouvoit dire auſſi la polonoiſe et la ruſſe) dans leſquelles *Hlaib,* autrement *Cleba,* veut dire pain, qui a bien du rapport avec *Lechen* qui en hébreux ſignifie auſſi *pain,* et en d'autres idiomes ſignifie *lecher.*

129) Tous ceux qui comme Leibnitz et après lui ont parlé de la langue celtique nous aprennent qu'elle ne diffère point de la teutonique; et lorsqu'ils tâchent de montrer que la langue latine eſt née de la celtique, ils nous prouvent plutôt que celle-ci eſt fille de la grecque, ou du moins de la même mère dont la grecque eſt iſſue. Wachter le plus profond et le plus judicieux de tous les étymologiſtes qui ayent encore paru, tombe d'accord avec Leibnitz ſur l'affinité, l'identité même de la langue celtique et teutonique. Son fameux gloſſaire avoit paru lorsque Pelloutier travailloit à l'hiſtoire des Celtes, et il ne manqua pas de le conſulter. Voulant prouver que la langue latine avoit tiré beaucoup de mots de la celtique, et en rapporte pour preuves les ſuivants: *Ager, Acker,* champ; *angor, Angſt,* angoiſſe; *cella, Keller,* cave; *corona, Krone,* couronne; *fax, Fackel,* flambeau; *flamma, Flamme,* flamme; *fructus, Frucht,* fruit; *gramen, Gras,* herbe; *herus, Herr,* maître; *hora, Uhr,* heure; *linum, Leinen,* lin; *mare, Meer,* mer; *mola, Mühle,* meule,

meule, moulin; *nebula, Nebel,* brouillard; *pellis, Fell,* peau; *piſcis, Fiſch,* poiſſon; *rota, Rad,* roue; *vallum, Wall,* rempart; *copula, Koppel,* lien; *pannus, Pannen,* drap; *ambages, Umweg,* détour; *auris, Ohr,* oreille; *barba, Bart,* barbe; *caſeus, Käſe,* frommage; *catena, Kette,* chaîne, *corbis, Korb,* corbeille; *verus, wahr,* vrai; *longus, lang,* long; *caſtus, keuſch,* chaſte; *anguſtus, eng,* étroit; *guſtare, koſten,* goûter; *rapio, rauben,* piller, dérober; *ſcindo, ſchneiden; abſcindo, abſchneiden,* couper. On eſt doublement étonné de voir que le ſavant Pelloutier n'ait pas fait attention que ces mots qu'il dit celtiques et que je crois l'avoir été, ſont cependant des mots allemands; et que d'un autre côté il n'ait pas remarqué que ces mêmes mots, ou du moins leur racine, ſe trouve également dans la langue grecque et dans la latine.

130) Mr le Brigant, avocat à Treguier, a donné en 1779 une grammaire et un petit dictionnaire de de la langue des Celtes, des Gomérites ou Bretons. Une grande partie des mots qu'on y trouve, quoiqu'ils répondent à ceux que nous a conſervés l'Anglois Davies, ſont écrits d'une manière aſſez différente. Il faut apparemment que les Bretons françois, lorsqu'ils ſe mirent à écrire leur vieux langage, ayent adopté une ortographe différente de celle qui s'eſt conſervée dans le pays de Galles; comme ils avoient auſſi de la différence dans l'accent. Mais en confrontant les mots que nous avons de Davies avec ceux que rapportent Mr le Brigant et différens autres écrivains de ſes compatriotes, nous trouvons

trouvons de nouvelles preuves pour nous convaincre que la langue celtique n'eſt pas différente de la germanique, et que l'une et l'autre ont le même rapport avec les anciennes langues de l'Europe orientale et de l'Aſie mineure, ou, ſi l'on veut, la ſcythique. Le Brigant a rangé ces mots dans ſon petit vocabulaire, c'eſt-à-dire dans une liſte de ſix à ſept pages en double colonne. Ils ſont fort défigurés, ſi on les compare aux mots primitifs dont ils ſe ſont formés; mais ils n'en ſont pas plus différens que ne le ſont entre eux des milliers de mots toſcans, lombards, françois, caſtillans, qui ſont certainement ſortis du latin, quoiqu'ils conſervent à peine quelques traces de leur origine.

131) Il faut rappeller ici l'obſervation que nous avons faite dans les articles précédens ſur le changement des lettres tant conſonnes que voyelles, ſoit en lettres voiſines, ſoit même en d'autres aſſez éloignées; ſur la ſuppreſſion des voyelles initiales, ſur la décompoſition des lettres doubles, ſur la ſuppreſſion des conſonnes intermédiaires très-fréquente; ſur celle du ſifflement et du mugiſſement final plus générale encore, c'eſt-à dire de l'*s* et de l'*m;* enfin ſur la tranſpoſition aſſez naturelle des lettres et des ſyllabes (ſup. p. 1. art. 4 et 5); et l'on n'aura point de peine à ſe perſuader que des mots qui ſemblent n'avoir aucune reſſemblance, ont cependant une origine commune. Prenons-en quelques-uns du vocabulaire de Mr le Brigant.

132) *Doué, Deus* n'eſt pas plus éloigné du mot original Θεὸς et *Deus,* que ne le ſont *Dio* et *Dieu.* Ce changement s'eſt fait par métathèſe;

l'*u* que les Latins prononçoient *ou*, eſt paſſé devant l'*e*; et au lieu de prononcer *Déou*, à-peu-près comme ont fait les Italiens, les Bretons ont fait *Doué*, comme les Latins avoient fait *Hercules* d'*Heracles*, et comme les maçons lombards font *preda* de *petra*. *Douar*, terre, pouvoit être de même un renverſement du mot *erda*, d'autant plus que l'*er* ſe change facilement en *ar*. La même métathèſe ou tranſpoſition a fait *Crouer* de *creour*, *créateur*, *creator*; en ſupprimant le *t*. *Ganadur* eſt formé de *Natura*; *Anel* vient de l'allemand *Engel* et celui-ci de *angelus*. Le Breton gaulois perdit le *g*, et en prononçant l'*en* par *An* a fait *an el*. *Arſperet* ſe dit pour *el ſpirit*, *il* ou *lo ſpirito*. En *eaol* on trouve la racine du *ſol*, *ſoleil*. Apparemment les Bretons ont changé l'*s* en *e*, comme les autres François ont fait de tous les *s* qui précèdent une conſonne, faiſant *étude* de *ſtudium*, *école* de *ſchola*. *Steren*, *étoile* et *aſte*, *aſtre*, conſervent très-évidemment le *Stern* de l'allemand et l'*aſtrum* du latin et du grec. L'Anglois au lieu de *Himmel* ou *hemel*, ciel, dit *heaven*, *hev'n*. Le Breton en tronquant cet *even* en a fait *ev*. *Mor* prononcé à la bretonne n'eſt que *mar*, *mare*, *mer*.

133) Le mot *tan*, feu, eſt un peu forcé. Cependant nous ſavons que dans le pays de Galles le *feu* s'appelle *can*, et l'on croit que ce mot vient de *Vulcanus*, *volcan*. De *can*, quelques peuples celtes ont fait *tan*, parce que le *t* eſt plus aiſé à prononcer que le *c*. Ce ſeroit une preuve de plus que la langue celtique eſt venue de l'orient vers l'occident. A la vérité il eſt aſſez

difficile d'imaginer comment les Gallois, dans un pays ſi éloigné de la Grèce et de l'Italie, ont adopté le nom du Dieu du feu pour le feu même. Cette translation n'eſt guère du langage vulgaire; mais au reſte on comprend bien comment un tel peuple ſous un climat qui ſemble retrécir les canaux de la parole, a pu faire *can* et *tan* de *Volcan*, comme d'*Engel* il a fait *Anel* et même *El*. Les dialectes italiens offrent de tels exemples. On peut le remarquer ſurtout dans les noms et les pronoms toſcans, comme dans *Pino*, formé de *Giuſeppino*; *Puccio* de *Filipuccio*, *Tanini* de *Gaetanino*, *Vanni* de *Giovanni*, *Beta* d'*Eliſabeta*, *Bita* de *Margherita*. Le peuple parle aſſez ſouvent le langage des enfans.

134) *Luhet*, éclair, ne peut être que *lucet*. Le *c* répond au *k* et le *k* ſe change en *h*. On dit auſſi en piémontois *ſluci* fait d'*ex luce*. Les noms des jours en général, et de chaque jour de la ſemaine ſont latins et teutons en même temps. *Dè*, jour, eſt certainement le *day* de l'Anglois et le *Tag* de l'Allemand. On ſait que *die*, prononcé comme les Anglois le prononcent, fait *dé*; et cela nous feroit croire que la racine de *Tage*, *daie*, *day*, *dè*, eſt la même que celle de *dies*. *Noz* eſt certainement *nox*, nuit; et ce nom *withnos*, ſemaine, que Leibnitz rapporte, peut-il être autre choſe qu'un nom compoſé de *with* au lieu de *huit*, et de *nox*? *Beure*, matin, a quelque choſe qui approche de *Morgen*, *morrow* anglois, prononcé *morro*; car le *b* ſe change facilement en *m* et l'*o* en *eur*. *Gouſper*, le ſoir, c'eſt *heſperos* grec et le *veſper*

latin; *enn eure,* c'eſt une heure. Les Bretons, comme les Anglois et les Italiens, ſuppriment l'*h* ſimple, et ils ſubſtituent cette demi-conſonne au *c* et au *k*. *Dèſul* eſt *dies ſolis,* dimanche, que les Allemands appellent *Sonntag,* c'eſt autant que *Dayſon;* ainſi *Délun, dies Lunae,* lundi; *Demeurs, dies Martis,* mardi; *Demerher, dies Mercurii, Dèziov, dies Jovis, jeudi. Deguener* eſt ſans doute *dies Veneris;* vendredi; *Deſadourn, dies Saturni,* ſamedi.

Il eſt évident que tous ces noms, ainſi que beaucoup d'autres que *Pezron, Leibnitz* et *Pelloutier* avoient recueillis, ſont des mots latins ſingulièrement corrompus par l'accent breton, comme la plupart des autres ſont les mêmes que les germaniques et gothiques.

ARTICLE III.

D'une langue intermédiaire entre les anciennes langues orientales et les modernes occidentales.

135) Quelle que ſoit la partie des terres boréales d'où ſont ſortis les Gétes établis aux bouches du Danube dans la Moeſie, et quelle que ſoit l'époque de leur émigration, Ovide qui exilé dans ce pays ſe vit forcé d'en étudier la langue, y remarqua d'abord des traces de la langue grecque, ou plutôt la langue grecque elle-même gâtée par l'accent gothique.

Græcoque quod Getica mixta loquela ſono eſt. dit-il dans une de ſes élégies, qui eſt la du cinquième livre des Triſtes; et dans la ſeptième du même livre, il dit encore:

In paucis remanent græcæ veſtigia linguæ;
Hæc quoque jam Getico barbara facta ſono.

Il eſt néceſſaire d'obſerver que l'objet du poëte romain dans ces élégies étant d'exciter la pitié de ſes amis en ſe plaignant de ſa triſte ſituation, il repréſentoit de la manière la plus desavantageuſe le peuple au milieu duquel il étoit forcé de vivre. En conſéquence il parloit de ſa langue comme d'une langue barbare. Ne pouvant diſſimuler la reſſemblance qu'il y trouvoit avec la langue grecque, il dit, tantôt que c'étoit du grec mêlé avec un langage barbare, tantôt que les traces qu'on y trouvoit du grec n'étoient pas conſidérables, et qu'elles étoient rendues barbares par l'accent gothique. Si l'objet de ſes triſtes épitres n'eût pas été de peindre en noir le pays où il étoit exilé, il eſt très-probable qu'il auroit préſenté autrement le rapport du langage des Gétes avec le grec.

136) D'ailleurs il n'eſt pas étonnant qu'Ovide qui avoit appris la langue grecque à Athènes, et en avoit entendu parler les dialectes les plus polis et les plus doux, trouvât le langage des Gétes rude et barbare. Ne ſavons-nous pas que les Grecs trouvoient rude et barbare la langue latine dans le temps même qu'elle étoit parvenue au plus haut degré de ſa perfection? Auſſi Ovide avoue franchement que les Gétes le trouvoient barbare lui-même, parce qu'ils ne l'entendoient pas.

Barbarus hic ego ſum quod non intelligor ulli;
Et rident ſtolidi verba latina Getæ.

Il eſt tout naturel que les hommes, ainſi que les nations qui parlent des idiomes diffé-

rens, ſe traitent réciproquement de barbares. Si un Romain de nos jours, ſans aucune connoiſſance d'autre langue que de la langue latine et de la ſienne, ſe trouvoit tout-à-coup transporté en France, ou ſeulement dans quelque ville de la Ligurie ou du Piémont, et entendoit parler un Génois, un Piémontois, un François, que penſeroit-il de leur langage? Il pourroit bien apperçevoir des traces de la langue romaine dans beaucoup de mots, les uns plus, les autres moins défigurés par la différente prononciation, et transportés plus ou moins loin d'une ſignification à une autre. Il comprendroit d'abord que *pare, mare, père, mère, frère* et *ſœur*, viennent de *pater, mater, frater, ſoror*. Mais il ſeroit bientôt arrêté en entendant *enfans* pour *filii* et *filioli, accoucher* et *enfanter*, au lieu de *parere, partorire, Magna* et *Tante* pour *amita* et *matertera;* et il lui faudroit de la réflexion pour prendre *les beaux yeux* préciſément pour *illos bellos oculos*. C'eſt ce qui a dû arriver à Ovide. Il n'eut pas de peine, par exemple, en entendant les noms *Vater, Mutter, Tochter*, de comprendre que c'étoient *Pater, Thugather*, grecs; *auſo* lui rappelloit *aurem:* mais il ne s'orienta pas facilement pour trouver *hyion* (ὑιον) dans *Sohn*. Il trouva sûrement qu'*ein* eſt le nom numéral grec dont le latin avoit fait *unus*, que *zwey* et *drey*, devoient être dans δυω ou δυοιν et τρες des Grecs: mais il ſe trouva dérouté au nom de *vier* et de *fünfe* ſi éloignés de τεσσαρα et de πεντε, et de *ſieben* qui reſſemble ſi peu à επτα. Si Ovide, comme il eſt à croire, n'étoit pas plus habile

à analyſer le matériel des mots, que ne l'avoient été Caton, Varron et Cicéron, il pouvoit bien reconnoître *νυκτος* dans *Nacht*, *αστρον*, dans *Stern* et *Geſtirn*, *ὄνομα* dans *nahm*; mais il ne trouvoit pas *day* ou *dag* dans le grec, ſi par hazard il ne ſe rappelloit pas que les Crétois, au lieu d'*himera* diſoient *dia*. A meſure qu'il apprit la langue du pays, le poëte romain dut y trouver de plus en plus les veſtiges de la langue grecque, et plus de rapport de l'une et de l'autre avec la langue latine. Enfin, ſi Ovide au reſte ſi délicat a compoſé un livre dans la langue des Gétes, cela prouve bien qu'il la trouva capable d'exprimer non ſeulement les choſes vulgaires et communes, mais auſſi les ſujets nobles et ſublimes, puisqu'il fit dans cette langue l'éloge d'Auguſte.

Ah pudet et Getico ſcripſi ſermone libellum.
De Ponto, lib. 4, élég. 13.

137) On regrette avec raiſon que cet ouvrage d'Ovide en langue gothique ou gétique ne ſoit pas venu jusqu'à nous. Il ſeroit infiniment plus intéreſſant que ne l'eſt ce fragment de langue punique qui s'eſt conſervé dans une comédie de Plaute. Nous y verrions tout le fond des langues du Nord, et leur rapport avec celles du Sud, avec la langue grecque, avec la langue latine, et probablement avec la langue perſanne, qui ne devoit pas être fort différente de quelques dialectes grecs, ni par conſéquent de la langue latine et de la langue Gétique. Heureuſement ce qui ne nous eſt point parvenu d'un poëte payen du ſiècle d'Auguſte, nous l'avons en quelque façon d'un évêque chrétien du

temps de Conſtantin et de Théodoſe. On a tout lieu de croire que la langue des Gétes n'avoit pas changé plus que la langue latine n'avoit fait entre le ſiècle de Plaute et celui de Pline; et que par conſéquent le latin qu'on parloit à Tomi au temps d'Ovide ne pouvoit pas être bien différent de celui dans lequel l'évêque des Goths traduiſit les évangiles et autres parties de la Bible. Le changement qui s'y étoit fait, ne pouvoit conſiſter que dans la prononciation, en donnant aux élémens de la parole, tant conſonnes que voyelles, une expreſſion plus ou moins forte, un ſon plus ouvert ou plus ſerré. On en ſupprimoit par contraction et par ſyncope quelques ſyllabes, ou bien on les allongeoit par épenthèſe, comme les Latins ont fait, et les Grecs même dans leurs plus beaux jours. La racine du mot s'y eſt toujours conſervée; et il étoit au reſte aſſez naturel qu'à meſure que le commerce et les relations entre les pays éloignés s'étendoient, comme cela devoit arriver par les conquêtes des Romains et la propagation du chriſtianisme, quelques nouveaux mots s'introduiſiſſent, et que par les viciſſitudes et les progrès de la civiliſiſation, le changement des moeurs, et de l'eſprit national, beaucoup d'anciens mots priſſent de nouvelles ſignifications, paſſant du ſens propre à un ſens figuré, et puis encore d'une figure à une autre.

ARTICLE IV.

Identité de la langue gothique et de l'allemande.

138) L'évêque des Goths dont je parle, s'appeloit Ulphilas. Il nous eſt fort indifférent de ſavoir s'il étoit originaire de la Capadoce, fils ou petit-fils d'un Cappadocien captif chez les Goths, comme le dit Philoſtorge dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, ou Goth d'origine ainſi que de naiſſance; puisque l'on convient qu'il étoit né et élevé parmi les Goths. Ce qui nous importe, et ce qu'on eſt curieux de ſavoir, c'eſt, 1° que la langue des Gétes que dans le quatrième ſiècle on commençoit à appeller Goths, eſt au fond la même que la langue allemande de nos jours; 2° que tant l'une que l'autre ont une étroite affinité avec la langue grecque.

139) Premièrement quant à la reſſemblance ou plutôt l'identité de l'ancienne gothique et de la moderne germanique ou allemande, elle eſt évidente, pour peu qu'on y faſſe attention. La différence ne conſiſte que dans l'ortographe, ſuite inévitable de cette diverſité de prononciation, ordinaire dans toutes les langues, que nous avons obſervée ailleurs comme cauſe principale de leur diverſité. L'auteur Goth écrivit par *ai* et par *au* ce que l'Allemand écrit par *e* et par *o*, *bairg* pour *berg*, *baurg* et *faure* pour *borg* et *for* ou *vor;* et il termine par *an* les infinitifs des verbes que l'Allemand termine par *en*. On ne peut pourtant pas ſavoir ſi cet *ai* et cet *au* ſe pronon-

çoient comme *aï* et *aou*, ou ſi cela ne marquoit que la différence des *e* et des *o*, les uns aigus et ſerrés, les autres graves et ouverts.

140) Il eſt très-poſſible que *niman* ſe prononçât tout de même que *nehmen*, prendre; et *bingan*, de même que *biegen*, plier. Il eſt toujours ſûr que ce ſont là abſolument les mêmes mots, comme *ufar* eſt le même que *über*, et que *dragk* écrit avec *gk* ne peut être que *drank*, ni *eggel*, qu'*engel*, où l'Allemand ainſi que le Latin ont prononcé et ont écrit par *en g* ce que les Grecs et les Goths écrivoient par double γ ou par γ et κ ou χ Si dans les traductions d'Ulphilas les pronoms ſont de deux ſyllabes aſſez completes, tandis que dans l'Allemand elles ne ſont que d'une ſeule, cela ne fait pas une différence plus eſſentielle, que n'eſt celle des pronoms italiens *ei*, *ello*, *egli* et le françois *il;* leſquels ſont tous également formés d'*ille* ou *illo* latin.

141) Au reſte la langue que nous trouvons dans ce précieux monument du quatrième ſiècle de notre Ere, eſt évidemment la même langue dans laquelle Martin Luther traduiſit la ſainte bible, et dans laquelle *Martin Opitz*, puis les *Uz*, les *Haguedorn*, les *Geſsner*, *Haller*, *Leſſing*, ont écrit leurs ouvrages poëtiques, le comte *de Bunau*, *Michel Ignace Schmitz* ont compoſé leur hiſtoire, et dans laquelle *Mosheim*, *Zollikoffer*, *Sack*, le jéſuite *Wurtz* ont prêché avec tans de ſuccès à Leipſic, à Vienne, à Berlin, et dans laquelle prêchent et écrivent encore aujourd'hui tant d'autres ſavans et beaux génies dont l'Allemagne s'honore. Cette lan-

gue qu'on parle et qu'on écrit depuis les ſources et les bouches de la Viſtule jusqu'à la Meuſe, depuis les Alpes jusqu'à la mer Baltique, a plus de reſſemblance avec celle des Gétes, dont je viens de parler, que n'en ont la françoiſe, l'eſpagnole et l'italienne avec la latine, dont elles ſont ſûrement et immédiatement ſorties. Je m'arrêterai point à montrer que le Suédois, quelque rapport qu'il ait avec le gothique, n'a point précédé l'allemand, comme quelques littérateurs ont paru le croire; mais que c'eſt de l'Allemand que ſont ſortis le ſuédois, le danois, l'anglois. Je comprends cependant ſous le nom d'allemand ou de langue germanique, le hollandois et tous les dialectes belgiques.

142) Mais comment, me demandera-t-on, comment la langue des Thraces et des Gétes, s'eſt-elle répandue en Allemagne, ſur l'Elbe, l'Oder, le Wéſer ſans laiſſer des traces plus marquantes en Pologne et en Hongrie? Il eſt aiſé de répondre que la langue hongroiſe dominante, telle qu'elle eſt dans les livres, s'est introduite et établie dans la Pannonie, après les invaſions des Huns et des Hongrois, ſur les ruines de celle qu'on y parloit du temps des premiers empereurs romains, et qui ne pouvoit pas être bien différente de la Gothique. Auſſi dans quelques endroits plus reculés, où les Huns s'étoient moins répandus, on parle encore un langage plus approchant de celui du célèbre évêque des Goths dont nous venons de parler, que de celui que nous voyons dans des écrits de quelques évêques de Hongrie; dans lesquels, au ſurplus, on voit encore bien des

traces de la langue germanique. J'ajoute, quant à l'eſclavonne, c'eſt-à-dire la ruſſe et la polonoiſe, que quelque grande, quelqu'extrême que ſoit la différence qu'elles préſentent, elles ne laiſſent pas d'avoir un rapport très-certain avec l'allemande, ainſi qu'avec la latine, et qu'elles en ont toutes une bien inconteſtable avec la grecque. Mais il eſt toujours vrai, que tant le haut que le bas-allemand, et le hollandois très-certainement frère du haut-allemand, ſe rapprochent infiniment plus du grec, que ne le font la langue eſclavonne et la langue latine. Par conſéquent ſi l'on doit donner à la langue grecque une ſoeur légitime et naturelle, ce ne ne peut être que la langue allemande qui aura cet honneur. C'eſt ce que nous allons démontrer dans les articles ſuivants, en parcourant uu abrégé de nomenclature.

ARTICLE IV.

Première claſſe de noms communs aux langues grecque, allemande et esclavonne. Des élémens, du temps et de ſes parties, nom de Dieu et des Dieux.

143) L'air, en italien *aere* et *aria*, eſt le grec et le latin *aër* tout pur; l'Allemand retint plutôt *aether* dont il fit *Wetter*, en y ajoutant le *V*, comme le Polonois a fait *Wiatr; Wind* eſt certainement le latin *ventus*, que les Latins ont reçu de l'eſclavon. Les anciens ſemblent avoir appellé du même nom *auſter*, l'orient et le midi. L'*Oſt* allemand, l'*Ooſt* flamand, et le *Eaſt*

anglois ſont évidemment venu d'*Eoos (Hoos)* qui en grec ſignifie aurore, ſynonyme d'orient. Mais d'où vient le nom de *Sud* qui répond à l'*auſter* du latin, au *notos* graeco-latin, plus court et plus précis que n'eſt le *meridies* latin, et le μεσημβρια grec? On n'en trouve point la racine dans le latin ni dans le grec, ni dans aucun idiome oriental. Ce nom paroît venu de la Scandinavie; car les Germains mêmes n'auroient pas appellé *Sund* ou *Sud,* le fameux trajet qui ſépare la Suède du continent, puisqu'il eſt au Nord de l'Allemagne. Le latin *ſudum* qui ſignifie beau temps ne manque pas d'analogie avec le beau midi et peut avoir été pris par les Teutons dans ce ſens. Pour le nom de *Nord,* je ne ſaurois douter qu'il ne ſoit formé de ανω et de αρκτος, (ſup. 51), et il eſt étonnant que ni *Wachter,* ni *Ihre* n'ayent pas fait cette obſervation, tandis que l'un et l'autre ont ſi ſouvent remarqué la ſuppreſſion des voyelles initiales, et le changement ordinaire de l'*a* en *o.*

144) Le nom *jour* qui par une longue dérivation vient de *dies, diurnus, giorno,* ne préſente aucune reſſemblance avec ἡμέρα auſſi fort éloigné de l'allemand *Tag.* Mais ce *Tag,* qui en anglois eſt *Day,* en ſuédois *Tyd,* n'eſt-il point le même nom que *dies,* par le changement de l'*i* en *ai,* le renverſement de l'*ie* en *ei,* puis en *ai?* L'on ſait que dans quelque partie de la Grèce, dans l'ile de Créte particulièrement, au lieu d'*himera* on diſoit *dia. Zeit, tempus,* le temps; ce nom paroît évidemment formé d'αιδος par la tranſpoſition de l'*s,*

comme dans les noms d'Athénes et Thébes qui font *Satine* et *Stive*.

145) Le ciel a trois noms différens dans les trois langues anciennes dont nous parlons. Les Grecs l'appelloient *ουρανος* d'un nom qui originairement vouloit dire *bleu;* c'eſt la couleur que nous préſente cette immenſe vide que les Latins appelloient *coelum*, d'un autre nom grec qui préciſément ſignifioit vide; et c'eſt pour cela que les poëtes latins l'appellent *inane* et *vacuum*. Le Ruſſe et le Polonois lui donnèrent le même nom que d'autres langues donnent aux nues, en l'appellant *Nebo* et *Nebio*, tandis que le Grec *νεφέλη*, dont le Latin a fait *nebula*, eſt paſſé à l'allemand dans *Nebel*, portant la même ſignification qu'il a en grec. Je ne ſais ſi *Himmel* et *Hemel*, et l'anglois *heaven* ſont une altération de *Nebel*, ou de *Themelion*, *Θεμελιον*, *fundamentum* qui peut avoir de l'analogie avec *Firmamentum*.

146) L'origine du nom de Dieu a fort occupé les érudits de toutes les nations, en commençant par la juive ou hébraïque. On a autant écrit ſur *Jehova* que ſur *Θεος*, et ſur *Deus*, l'un grec, l'autre latin, que ſur *Gott* teutonique. Je ne crois pas que ces noms viennent d'*Agathos*, *bonus*, et que *Gott* et *Gut*, *bon*, ſoient les mêmes mots. Je le croirois plutôt formé du très-ancien nom *Theut*, ſi le changement du *Th* en *G* étoit plus fréquent qu'il n'a été, tant dans les langues anciennes, que dans les modernes. Mais l'étymologie la plus probable du *Gott* gothique et germanique, me paroît être celle qui le fait venir du

nom perſan *Choda;* ou plutôt l'on peut dire que le *Gott* allemand, et le *Choda* perſan ſont ſortis de la langue ſcythique, géthique ou gothique, dont nous venons de parler.

147) Il n'eſt pas de mon ſujet de chercher ſi les Germains avoient les mêmes idées des Dieux, qu'en avoient les Grecs, ni ſi c'eſt de leurs noms qu'ils ont formé les noms des jours de la ſemaine; mais l'on voit qu'ils les ont pris de ceux des planètes, comme ont fait les Latins *Sonntag,* eſt *dies ſolis, Montag, dies lunae, Dienſtag, dies ſervitii,* c'eſt-à-dire du ſervice militaire, au lieu de *dies Martis.* Le jour de Mercure, ils l'ont appellé *Mittwoche,* la mi-ſemaine, comme le ſamedi, *Sonnabend,* par ſyncope de *Sonntagabend,* la veille du dimanche, au lieu de jour de Saturne. *Donners-tag* et *Freytag* repondent l'un à jeudi, jour de Jupiter, ou du Dieu tonnant, et l'autre à jour de Vénus, déeſſe phrygienne, ou au moins jour de la déeſſe du plaiſir, ou jour de liberté. Les noms graeco-latin ἀστρον, *aſtrum, Stern* allemand, et *ſtella* latin et italien, ſont tirés du monoſyllabe ſcythique ou phrygien *hel,* dont le Grec a fait ἥλιος et le Latin *ſol;* les Gétes avoient fait *ſonnoo,* comme on le voit dans Ulphilas. L'Allemand a fait *Sonne,* le Danois et le Suédois *Soon,* l'Anglois *Sun,* le Ruſſe *Solnsce,* le Polonois *Slonce.*

148) Le Latin a fait *Luna* de σελήνη retranchant la première ſyllabe, et changeant ici l'*e* long en *u,* comme l'Anglois a fait *hel, Sun,* au lieu que dans ἥλιος il a changé l'*e* en *o.* Mais d'où vient le nom gothique et teu-

teutonique *Monath, Menoth* et *Manod?* Sans doute de μήν dont le Latin a fait *menſis,* l'Italien *meſe,* et le François *mois.* Le rapport de la lune à cet eſpace de temps qu'on nomme mois, n'a pas beſoin de démonſtration. Si l'Eſpagnol a pris tout fait de l'Arabe le nom d'Almanach, qui certainement devoit ſignifier le *mois, al manath,* c'eſt encore une preuve qu'à cet égard l'Arabe ne différoit pas du grec primitif; mais on ne peut l'avoir formé que de l'article arabe *al,* joint à *manath,* que les Viſigoths avoient porté en Eſpagne. *Licht,* (clarté, lumière,) ainſi que *lux lucis* latin, ne peuvent venir que de la même racine d'où eſt ſorti λυχνος, *lampas, lucerna.* Le froid, la glace, la neige dans toutes les langues du Nord ont des noms dont la radicale eſt la même, et ſignifie proprement la même choſe, par quelque rapport qui les rapproche. Car ſi *kalt* ne reſſemble en rien à *frigus, froid; frieren* s'y rapporte ſans doute, et répond exactement à *frigeſcere.* Et ce nom *kalt* qui reſſemble tant á *calidus* latin, ne pourroit-il pas être pris par antonomaſie pour deux ſenſations différentes, pour dire froid chez les Gétes et les Teutons, et chaud chez les Latins.

149) *Schnee* eſt matériellement le même nom que le latin. L'*s* final, compris dans l'*x* de *nix, nivis,* paſſant à la tête du mot, a fait *Snee* et *Schnee,* (v. 14) comme *nix* a pu venir de χιων, puiſque dans quelques provinces de l'ancienne Italie on prononçoit le *ch,* comme le prononcent les François. *Eis* qui en allemand ſignifie *glace,* n'a point de rapport élémentaire avec *glacies;* mais

glat et *glas* en ont certainement beaucoup; et *Gololediza* dans la prononciation ruſſe, n'eſt-ce pas le même nom *Glatteis* ſous tous les rapports? *Gole* ſe prononce *Gale;* et le reſte par contraction peut faire *Eis.*

150) L'Allemand nomme la planète *Irrenſtern;* nom compoſé d'ερρειν *abire, perire,* (dont le Latin par translation a fait *errare*) et d'*aſtrum* græco-latin pareillement. Le nom allemand, qui répond à éclair en françois, et à *lampo* et *baleno* italiens, eſt *Blitz,* et c'eſt une ſorte d'onomatopée. Car ce mot exprime la ſenſation ſubite que l'éclair cauſe, ou produit, et doit venir de φλοξ φλογος *flamma* et de φλεγειν *incendere,* changeant le φ en *b,* et l'o en *i.*

ARTICLE VI.

Suite de la note comparative des noms grecs, latins et allemands. Hommes, femmes, enfans, et parties du corps humain.

151) Nous ne trouvons pas bien évidemment dans les auteurs grecs qui nous ſont parvenus, le nom *Man;* mais nous le trouvons dans les latins, qui l'avoient pris d'un ancien dialecte grec, ou peut-être de la langue mère de la grecque. Ce nom *Man* eſt indubitablement le même que *homo,* formé de l'article *ho,* ὁ, et du monoſyllabe *mo, man, men;* qui ſont de ces premiers mots qu'articule un enfant. L'inflexion d'*hominis, homini,* nous montre aſſez clairement l'iden-

tité de *man* ou *men*, et d'*ho-mo*. Je m'étonne que *Voſſius* n'ait point remarqué cela, et qu'au ſurplus, il ait totalement omis le nom de *Fœmina*, dont la racine eſt certainement la même ſyllabe *men* qui forme encore dans des idiomes germaniques le feminin d'*homo, hominis*. L'Allemand n'ayant pas conſervé ce *Man* dans le féminin lui ſubſtitua celui de *Weib* pris par métonymie du grec φοιβας qui ſignifie devineresſe; mais l'Anglois qui appelle la femme *Woman* nous prouve que ce nom devoit être celtique auſſi bien que germanique, et que l'article *ho, he* étoit paſſé dans les Gaules. Les Gaulois Subalpins ou Piémontois diſent encore au lieu de *femina, fomna* qui approche beaucoup de *Woman*. Les Goths avoient auſſi retenu le nom dont les Latins ont fait celui de *vir*. Ils l'écrivoient *Wair*, et ce nom a du rapport avec αρης, *Mars*. *Vater*, père, et *Mutter*, mère, ſont auſſi de ces premiers monoſyllabes *ba, pa* et *ma*, que forment les enfans, et qui ſe trouvent tout entiers dans la langue gothique, comme dans la latine et la grecque. (ſup. 104. 105.)

Bruder ne reſſemble point à αδελφος comme *frater*, mais on ſait que le grec avoit auſſi ce dernier dont il avoit fait φρατρεια, comme qui diroit *confraternité;* de ſorte qu'avec le changement très-ordinaire du *b* en *f* et de l'*f* en *b*, enſuite de l'*a* en *u* et en *o*, au lieu de *frater* les Goths diſoient *Brodr*, les Allemands *Bruder*, le Ruſſe et le Polonois *Brat*. Ce nom cependant doivent avoir été en uſage plus tard, et près celui de *Syſter*, ou *Schweſter*, nom qui anciennement ſignifioit également frère et

ſoeur, comme *homo* ſe dit encore pour homme et femme. Auſſi nous voyons très-uſité, le nom de *Geſchwiſter,* pour dire frères et ſoeurs; or ce mot *Syſter* par la prononciation forte et rude du haut-Allemand, devenu *Schweſter,* vient de ὑςερα, *uterus.* Au ſurplus le nom grec αδελφος eſt formé de δελφὺς qui ſignifioit *uterus, matrice* ou *ventre,* et vouloit dire par conſéquent fils de la même mère, ce qui eſt ſynonyme de frère. Ces deux noms frère et ſoeur ſe trouvent auſſi dans *Brat* et *Seſtra,* ruſſe et polonois, et dans *Bra, Brader.* Le père *Paulino* à *Sancto Bartholomæo* rapporte entre autres ces mêmes noms dans différens ouvrages qu'il a donnés ſur cette matière; dans un desquels *) ce célèbre auteur nous apprend auſſi que dans une langue aſiatique peu différente de la perſane on appelle *pothre* et *putré* le fils par le même nom qui dans tant d'autres langues ſignifie *père;* et qui cependant reſſemble au latin *puer.* En allemand on dit *boïen,* pour dire *bercer* (un enfant); et ce verbe *boyen* ne peut être formé que du grec *païs, païdos;* puisque dans pluſieurs cercles d'Allemagne *Païne* ſe prononce pas autrement que *Boy.*

152) Le nom de *Kind,* en anglo-ſaxon *Child,* enfant, et du latin à l'allemand quoique paſſé paroît auſſi venu plus tard du grec. Les Germains ſemblent l'avoir pris du *genus,* genre, ſubſtituant à la ſyllabe *us,* le *d,* comme ailleurs ils ajoutent le *g* en pareil cas. De cette même racine ſont ſortis *genitus, gnatus, natus, Gnæus* et *Cneus*

*) *De antiquitate et affinitate linguae Zenicae Samsc cradamicae et Germanicae.*

Imprimé à Padoue 1801.

latins, qui ſignifient également *enfant*. Mais le nom primitif, qui dans les idiomes du Nord, répond encore au participe latin *natus* et *filius*, eſt *born*, ou *barn* mot oriental très-connu des hébreux, mais qui ne paroît guère dans le grec; cependant il a dû venir de là dans les idiomes du Nord-oueſt. Le nom plus commun de *filius* a ſa racine dans *huios*, comme l'allemand *Sohn*, le ruſſe *Syna* et le polonois *Syn* reſſemblent plus au grec qu'au latin. L'aſpiration *h* ou *c* eſt changée en *F*, dans la langue latine et en *S* dans l'allemande et l'esclavonne Le nom de fille eſt venu de la langue grecque à l'allemande plus ſûrement encore que celui de frère et ſoeur. Les Gétes ou Goths, du temps de l'empereur Théodoſe, avoient fait de Θυγατηρ *Daugther*, qui chez les Allemands devint *Tochter*. L'Eſclavon lui ſubſtitua *Kora*, nom qui en grec répond au latin *puella* et dans nos langues à celui de fille. Cependant le Ruſſe a pris auſſi du grec ou de l'allemand *Toſch*, donnant au *ch* la prononciation que lui donne le François. Les autres titres de parenté pouvant être pris de différens rapports, ont été formés en différens temps, par des mots qui d'ailleurs ſont paſſés d'uſage, et ont pris différentes formes en différens idiomes.

153) Il ſeroit difficile de retrouver l'origine de *Schwager*, beau-frère, dans *cognatus*; et *Stiefvater*, *Stiefſohn*, *Stiefmutter*, beau-père dans *vitricus*, *privignus*, *noverca*, beau-fils, belle-mère. Cependant il eſt aſſez probable que *Stief* vienne de *Steifen*, *firmare*, *ſtabilire*, et alors *Stiefvater* voudroit dire à-

peu-près, père d'après la loi, *ex lege, ex ſtatutis pater.*

154) *Enkel,* petit-fils, eſt ſans doute un diminutif d'*Anke,* qui ſignifie jeune homme, et doit indiquer un petit jeune homme; *Knabe,* qui ſe dit ordinairement d'un garçon, et d'un jeune homme ſervant, comme *puer* chez les Latins, eſt le même nom que *Knecht,* et il paroît venir de κονητης, derivé de κονειν, *famuloro miniſtro,* par la ſuppreſſion de l'*o* bref et de l'*os* final, très-ordinaire à la langue allemande; à moins que les Grecs, qui n'ayent ajouté cette terminaiſon au mot primitif *Knet,* dont le Ruſſe a fait *Kneſe.* L'épouſe du fils, qu'en françois on appelle *Bru,* eſt en allemand *Braut,* qui veut dire ſimplement épouſe.

155) La partie principale du corps humain et de tout animal terreſtre, eſt ſuſceptible de tant de différentes dénominations, par les idées diverſes que ſa vue fait naître, et par l'union de tant de différentes parties, qu'on a pu la nommer de différentes manières; les Grecs lui donnoient douze ou quinze noms, outre celui de κεφαλη et ſes dérivés qui commencent tous par *K,* excepté φαλα; mais ils ſont tous pris figurément, à-peu-près comme celui de *Teſta.* Je ne ſais duquel de ces noms les Latins ont fait *caput;* mais je tiens pour certain, que c'eſt de ce même mot dont le Goth et toutes les filles ou ſoeurs de la langue gothique, ont fait *Haupt;* comme il eſt hors de doute que *capo, cap, chef* et *cabeça* viennent de *caput* latin. Les Grecs nomment le front μέτωπον, qui a un rapport évident avec la vue.

et avec le nom italien *viſo, viſage;* car ὠψ ὠπος ſignifie également *oeil* et *viſage;* le ſens primitif devant être *oeil;* et c'eſt d'un cas oblique d'ὠψ qu'eſt venu οκο eſclavon, changeant le π en κ, *Aug,* gothique, *oculus* latin, d'où viennent par différens changemens de lettres *occhio, ojo, oeil, Auge* allemand, *Eye* danois et anglois.

156) Nous avons déjà remarqué ailleurs (16. 17.) que certaines langues changent fréquemment les voyelles en diphtongues, et particulièrement l'*o* en *au;* et nous ajouterons ici que les Grecs changeoient auſſi le Π en K. Le Latin ne retint d'*okos* que le diminutif *oculus,* laiſſant perdre le ſubſtantif principal, comme il a fait de ceux de *fabula, famulus, tabula, tumulus, titulus.* Au ſurplus le nom allemand *Stirn, front,* dans ſa ſignification naturelle ſignifie *étoile;* et dans la ſeconde ſignification, veut dire *front* préciſément comme en italien on dit *ſtelle,* ordinairement dans la poéſie érotique, au lieu d'*occhi, yeux,* et c'eſt là un double trope, puiſqu'on donne encore au tout le nom d'une partie; le front étant en quelque ſens le contenant des yeux. Les Grecs par une ſemblable figure appelloient le front μετωπον, conſidérant les yeux comme partie du front, ou le front comme contenant les yeux. Le Ruſſe a fait *Goloba* du nom grec κεβολη qui ſe trouve au lieu de κεφαλη, *caput,* en tranſportant la troiſième ſyllabe à la place de la ſeconde; il ne retint qu'une partie de ce mot dans *Lob* pour nommer le front; il appelle *Glas* l'oeil, employant le nom *okos* à ſignifier *fenêtre.*

157) *Joue* n'eſt pas un nom préciſément commun à toutes les langues européennes, mais il ne laiſſe pas d'y avoir encore ici du rapport entre le grec et le latin, et plus, entre le latin, l'italien et l'allemand; car *Wange* dont nous avons fait *guance*, peut très-facilement être ſorti de *gena*, par une transpoſition de lettre, et l'épenthèſe du *W* changé enſuite en *G* ou en *Gu*. Le François çois, le Danois, l'Anglois, le Suédois, lesnom ment différemment les joues parce que ces larges parties du viſage tiennent à trois autres parties et peuvent avoir pluſieurs noms. Auſſi dans quelques dialectes d'Italie, au lieu de *guance* et de *gote*, on dit *maſcelle* bien que *maxilla, la machoire*, ſoit bien différente de *Gena* et de *joue*.

158) Au reſte les *oreilles*, le *nez*, les *dents*, membres très-diſtincts, ont tous dans les langues anciennes et modernes, un ſeul et même nom, quoiqu'infiniment diverſifié par l'accent différent et par l'ortographe. On en compte plus de trente, tous dérivés très-ſûrement du monoſyllabe grec ους du latin *auris* et du gothique *auſo*. Les langues filles de l'ancienne langue ſcythique, ont les mêmes mots foncièrement pour nommer le nez; le latin *naſus* eſt le même nom que *Naſe* allemand et *Noſe* anglois; le Polonois et le Ruſſe diſent également *Noſe*. De ce primitif *Nar*, les Grecs avoient fait ναω, qui répond au latin *fluo, fluere*, couler, et le rapporte au nez. Cependant le Grec lui ſubſtitua μυκτὴρ, tandis que les autres idiomes prenant le dérivé de ναω, le Latin fit d'abord *naris*, puis *naſus*, changeant le *r* en *s*, comme en tant d'autres mots (ſup. 25).

159) Le Grec n'a pas non plus le nom de *Barbe* qu'ont toutes les autres langues européennes. Car les noms latins, italiens, françois et eſpagnols ne diffèrent du germanique *Bart*, que par le changement de *b* en *t*, tel qu'on le voit dans *verbum* et *Wort*.

Je ne ſais d'où le Latin a pris le nom *os, oris*, auquel nos langues méridionales ont ſubſtitué celui de *bucca, bocca, bouche*. Les langues du Nord ont retenu le nom gothique *Mund*, dont l'Anglois ſupprimant l'*n* a fait *mouth*.

Le nom de *lèvre* ne nous eſt pas non plus venu du grec, ni du ſcythique, paſſé au grec, mais le nom latin *labium*, eſt au fond le même que l'allemand *Lippe*, qui ſe rapporte à λειβω, *Libo*.

162) Les noms *Zähne, dentes*, les dents, ont certainement dans toutes les langues européennes tant anciennes que modernes leur racine dans οδους, οδοντος.

Les langues du Nord et du Sud-oueſt, en commençant par la Maro-gothique dans laquelle Ulphilas traduiſit le nouveau Teſtament, et par la latine, en ont fait, les unes *Zahn, Zähne*, et les autres *Tanden* et *Tooth, Theet*. Le Latin retenant le *D*, et changeant l'*o* en *e*, a fait *dens, dentis*, qui eſt reſté à toutes nos langues modernes. Les noms *lingua* et *Zunge*, diffèrent certainement beaucoup de *Glotta* ou *Gloſſa* grec, mais ils ſont faits par translation de φθογγος, l'effet pris pour la cauſe; car la voix, ou le *Ton, Tonus* eſt une action de la langue. *Zunge* allemand, et *Tongue* danois et anglois, ont plus retenu de la racine grecque, que n'a fait le latin.

161) Ce que nous appellons *bras*, du greco-latin *brachium*, en grec ἀρμος, et même quelquefois dans les poéſies latines, *armus*, eſt *Arm* en allemand; comme on l'appelloit dans la Mœſie ou la Bulgarie, ancien pays des Gétes, avant que la langue latine y fut connue. Ce nom eſt auſſi grec en deux ſens, parce qu'il ſignifie branche d'arbre, et bras d'homme, ſans que l'on puiſſe dire dans laquelle des deux ſignifications il eſt propre ou figuré. Toujours eſt-il certain que le bras de l'homme reſſemble aux branches d'arbre, et celles-ci aux bras de l'homme; comme de *Brachium* grec et latin, le François a fait branche, ſynonyme de rameau, qui peut-être vient auſſi d'*Arm*, par la transpoſition de l'*r*, qui d'*Arm* fit *Ram*. Auſſi le Ruſſe et le Polonois en ont fait *Roman*.

162) *Bruſt* qui répond à *pectus, poitrine* et *ſein*, n'eſt point paſſé dans le latin; il ſemble cependant venu d'un adjectif grec προσθεος, *anterior*; puisqu'on diſoit προσθεα τραυματα, *vulnera adverſo pectore accepta*. Nous avons pris du Latin, et celui-ci l'avoit pris du Grec, le nom de *ſtomaco*, eſtomac; mais on ne ſait pas ſi le Grec l'avoit fait du mot ſcythique et gétique *Magen*, en y ajoutant la particule *ſto*, ou ſi les Goths l'avoient pris du grec, en retranchant la première ſyllabe. Les noms ſignifiant *mamelle* ſont venus dans toutes les langues, de l'un ou de l'autre de ces monoſyllabes primitifs *ma, pa* et *ti, te, ta*. De là viennent *mamma, mamilla, papilla*, les verbes τιτθειν, et *tetter*, ainſi que *tetta* italien et *teton*. (ſup. 39. 40.) Les langues du Nord ont abandonné ces

noms ſi naturels et ſi ſimples faits de *ma*, *pa*, de *te* et *ti* en les remplaçant par *Bruſt*.

163) La main, en langue gothique, germanique, belgique, angloiſe et danoiſe eſt *Hand* qui ne reſſemble point du tout à χειρ, χειρος, et fort peu à *manus*. Cependant le pluriel *Hœnde* ſe trouve dans le verbe *prehendere*, qui ne peut être fait que de *præ* et *Hände*, pour dire avoir une choſe dans les mains, à la main, *præ manibus habere*. D'ailleurs *manus* ne ſeroit-il point fait de *us* et *man* comme choſe qui tient à l'homme, *ex homine?*

Pour le nom de pied, perſonne ne doute qu'il ne vienne du grec πους, ποδος, et ne ſoit le même mot que *Fuſs* allemand, et *Fœd* danois et ſuédois, et *foot* anglois. Mais l'Eſclavon, le Ruſſe et le Polonois d'où ont-ils pris *Noga?* Les doigts prenant le nom de leur fonction, ont été appellés *Finger*, qui vient de *fangen*, prendre.

164) *Blut*, *ſanguis*, tient plus du Latin que du Grec, s'il vient de *fluo*, *fluere*, couler. *Herz* vient très-certainement de καρδια, et ce nom tire ſon origine de κεαρ et χηρ, dont le Latin a fait *cor*, le Polonois changeant l'*h* et le *z* en *ſ*, dit *ſerſe*. *Athem*, qui dans quelques langues s'écrit *Odem*, haleine, ſouffle eſt l'*aſthme* du grec. *Seele*, *anima*, ſuivant *Wachter*, vient de Ζαω, *vivo*; de Ζαω l'on fit *zelo* et *zèle*. Le *z* dans les langues du Nord a la même valeur que l'*s*. Les unes diſent *See*, là où les autres diſent

*) Le Ruſſe au lieu de *Bruſt* dit *Grud*; le Polonois par la métathéſe qui lui eſt habituelle, au lieu de *Bruſt* dit *Pierſi*, changeant de plus l'*u* en *ie*.

et écrivent *Zee.* Auſſi le bas-Allemand dit *Ziel* au lieu de *Seele. Geiſt,* eſprit, ne laiſſe aucune trace dans les langues orientales, quoiqu'il doit être venu de l'Orient à l'Occident et au Nord de l'Europe. Il ne reſſemble pas non plus à quelqu'un des noms grecs, qui ſignifient ce que *ſpiritus* dit en latin; et ce nom germanique *Geiſt* ne préſente aucun rapport élémentaire avec πνεω ni même avec *ſpiro,* je reſpire.

Les noms des facultés de l'âme, du coeur et de l'eſprit, des vertus, des vices, et des talens, ſont tous métaphoriques, pris des qualités et des actions corporelles et matérielles; et quoique ces noms en allemand ſoient en apparence différens des Grecs et des Latins, ils ont pourtant une analogie aſſez manifeſte avec ces derniers.

ARTICLE VII.

Noms des animaux quadrupèdes et volatiles.

165) Les animaux tant domeſtiques que ſauvages ont presque tous les mêmes noms dans la langue grecque, dans la latine, dans l'ancienne gothique, et dans les modernes tant méridionales que ſeptentrionales, quoique on ignore quelquefois leur origine. Le nom latin *Beſtia,* par exemple, qui eſt reſté à tous nos idiomes, eſt abſolument inconnu aux Grecs; mais celui de *fera,* qui dit à-peu-près la même choſe, eſt grec, ſcythique ou gothique; l'allemand *Thier* eſt pur grec. Le Latin qui changeoit le θ en *f,* de θηρα a fait *fera*, l'Italien

fiera. On tourna cependant le même mot *Thier* en différentes manières; le Latin en fit *Taurus,* l'Allemand *Stier,* le Goth *Stiur.* Le François n'ayant pas conſervé ce mot *Fera* qui ſe confondoit avec l'adjectif *fière,* lui ſubſtitua *bête fauve.*

166) Ιππος grec, et *Equus* latin ne ſont pas les mêmes que *Pferd.* Cependant ce mot ſe trouve dans l'idiôme perſan; et quelle que ſoit la raiſon pour laquelle il ne paroît pas dans le Grec et le Latin dans le même ſens, il ſe trouve toujours dans un idiôme né entre l'Orient en l'Occident de l'ancien hémiſphère, tel que le Gétique. D'ailleurs il n'eſt pas improbable que *Pferd* qu'en bien de cercles des l'Allemagne on appelle *Fere,* ſoit le même nom que *Fera* latin. Au ſurplus l'on ſait que la langue perſane nomme le cheval *Ferd,* et c'eſt encore une des preuves de l'affinité des langues orientales et ſeptentrionales.

167) *Ochs* allemand ne diffère pas trop de βους grec et latin, qui, appuyant d'un β le monoſyllabe *Ochs,* en ont fait βους et *Bos,* d'où viennent l'italien *Bue,* le françois *Bœuf.* Ce mot doit être originairement ſcythique et gétique. *Jugum* latin, *joug* françois, ne peut être que le *Joch* de la langue des Gétes, de Goths et des Germains, et le Ζυγος ou Ζευγος du Grec; le Z ſe changeant en *j*, comme le *j* en *z.* (ſup. 28.)

168) La brebis a quatre noms différens dans les trois langues, la latine, l'italienne et la françoiſe, et aucun d'eux ne reſſemble à l'allemand *Schaaf,* qui eſt le même que le Gothique. Je

dirai ailleurs pourquoi ni l'Italien ni le François, n'ont retenu le nom latin *Ovis*, que dans les dérivés. Les uns lui ont ſubſtitué le nom générique de *pecora*, les autres le nom greco-barbare, *Berbix*, *) qui eſt pourtant le même que le latin *Vervex*. Dans quelques provinces de France, comme dans le Piémont, on retint l'adjectif, qui accompagnoit le nom de la brebis qui avoit mis bas, *faeta*, *effaeta*; de là vient *fea*, au plurier *fée*, les brebis. Du Cange **) m'a fourni cette étymologie que j'avois jadis cherchée inutilement.

L'agneau que les Goths et les Allemands nomment *Lamm*, n'eſt pas éloigné du grec αμνος, dont le Latin a fait *agnus*, comme d'*omnis* latin, l'Italien a fait *ogni*, de *ſomnium ſogno*. L'addition initiale d'un *l* n'eſt pas ſans exemple, et la ſuppreſſion de la ſyllabe finale *os*, eſt très-ordinaire dans les idiomes germaniques. Nos langues n'ont pas retenu μυς, dont le Latin a fait *mus*, l'Allemand *Maus* qu'elles ont remplacé diverſement; mais elles ont *Sau* du nom latino-grec *ſus*, porc. Cependant le nom allemand *Maus* et celui de *Schwein* ſont inconteſtablement les mêmes que μυς et συς, ou ὑς, purs grecs.

169) Le nom de *chien* eſt radicalement dans toutes les langues de κυων, κυνος; les Goths et tous les peuples du Nord ont fait *Hund*, les Latins ont fait *canis*, qui eſt paſſé à toutes les filles de la langue latine, ne conſervant que l'*n* du nom oriental κυων. *Lupus*, le loup, écrit avec

*) Menage v. *Brébis*.

**) *In Gloſſario*, v. *Faeta*.

quelque diverſité, ſe trouve auſſi dans le même ſens dans toutes les langues de l'Europe tant anciennes que modernes. Les Grecs communément diſoient λυκος. Dans le dialecte éolique étoit υλκος; par la même tranſpoſition l'Eſclavon dit *oulka* et *wouka*. Les Latins changeant le κ en π, firent *lupus* de λυκος. Les Goths, et tous les Germains, par un pareil changement ont fait *Ulph* et *Wulph*, changeant le *p* en *f*.

Les Scythes, les Goths et les Germains n'ont apparemment pas connu le lion; et les langues du Nord n'ont adopté ce nom *Loewe* que dans des temps poſtérieurs. Auſſi ni *Wachter* ni *Ihre* ne l'ont mis dans leurs dictionnaires étymologiques de la langue allemande et de la gothique et ſuédoiſe.

170) Les Latins, et avant eux quelques peuples grecs, ont tranſporté le nom ſcythique *Wulph* à l'animal que les François appellent *renard*. Le nom propre en grec αλωπηξ d'où les Latins ont auſſi pu faire *vulpes*. Le nom François a bien l'air d'être compoſé de deux mots allemands *Rein* et *hard;* mais on ignore comment et pourquoi il ne ſe trouve plus dans aucun dialecte du Nord; et j'ai de la peine à croire avec Ménage qu'il vienne de l'eſpagnol *Rabo*, queue, et de *Raboſo*, qui répond au latin *caudatus;* quoique ce ſoit par la queue que cet animal ſe diſtingue viſiblement des autres. Le chat, *Katze* en allemand, ne paroît pas dans la traduction d'*Ulphilas*, parce que cet animal n'a été nommé dans aucun endroit du nouveau Teſtament; mais comme ce nom ſe trouve auſſi bien dans la baſſe latinité que

que dans les auteurs grecs du bas empire, et qu'il eſt très-commun dans les idiômes germaniques, on peut croire qu'il leur eſt venu des Goths ou des Gétes du IV ou du V ſiècle de l'Ere chrétienne.

171) On ne ſait pas dans quel temps les peuples du Nord ont connu le *ſinge;* mais il eſt certain que dans les temps les plus reculés les Latins qui nommèrent *Africa* la partie de notre hémiſphère qui porte encore ce nom, devoient l'avoir reçu tout formé des Germains ou des Gétes, chez lesquels les deux noms *Affe,* ſinge, et *Reich,* royaume ou pays, dont le nom *Africa* eſt compoſé, étoient fort uſités. Au reſte ſi le nom *Affe* allemand, et *Opo* eſclavon, ruſſe et polonois, qui eſt le même, étoit venu de la Grèce, il nous prouveroit de plus en plus que la langue ſcytho-gothique s'étoit repandue dans le ſud-eſt de l'Europe, ainſi qu'au nord-oueſt.

ARTICLE VIII.

Des animaux aquatiques ou reptiles.

172) Il eſt ſurprenant que les deux principales langues mères, la grecque et la germanique, lesquelles ont d'ailleurs une ſi grande affinité, s'écartent ſi prodigieuſement à l'égard des noms génériques très-communs, comme *oiſeau, poiſſon, ver* et *ſerpent,* et que la latine s'approche infiniment de la gothique ou ſcythique.

Nous

173) Nous remarquerons d'abord que ſi *Vogel*, oiſeau, ne reſſemble point ni á ορνίθος ni à *avis*, *Feder*, qui en allemand eſt plume, partie eſſentielle de l'oiſeau, vient pourtant de πετεινος, et *volucris*, ſynonyme d'*avis* a ſa racine dans πεταω, ou πετομαι, et que ce verbe, dont le Polonois a fait *ptak*, ſignifie figurément *volare*. Au reſte le nom général d'oiſeau, *avis*, ne laiſſe pas trop voir ſon origine, ni dans les langues du Nord, ni dans celles du midi. *Voſſius* ne le croit point d'origine grecque; et ni *Wachter*, ni *Ihre* ne croient pas que *Vogel* vienne du latin *avis*. Cependant ſi *avis* vient de l'hébreu *Oph*, qui ſignifie *voler*, *Vogel* pourroit bien ſortir de la même racine; et le latin *volucris* a beaucoup de reſſemblance avec *Vogel*; mais ce nom en venant de la Syrie en Italie et en Allemagne, devroit avoir laiſſé des traces en Grèce et dans la Mœſie chez les Goths. Il eſt vrai que tant le nom latin *avis*, que l'allemand *Vogel*, ont la même racine que *Oph* hébreux, et que ce mot ne pouvoit guère rendre un ſon différent de celui d'*av* ou *aff*, qui exprime en quelque manière l'action de l'oiſeau, échappant des mains comme l'anguille et le ſerpent, dont le nom grec eſt auſſi *Ophis*. Et encore le verbe *volare*, le verbal *volucris*, n'ont-ils pas la même ſyllabe radicale *oph* ou *ov*, renverſé en *vo*? Au reſte *avis* eſt bien moins éloigné d'*oph*, *of*, *ov*, que *oiſeau* l'eſt d'*avis*, dont ce nom eſt pourtant ſorti. Les Grecs qui ont abandonné quantité de noms primitifs, en leur ſubſtituant des mots plus ſonores ou plus expreſſifs, ont remplacé ce *Oph*

asiatique par ορνιθος, et le mot πτερον qui est passé aux langues germaniques et esclavonnes qui en ont fait, les unes *Feder*, les autres *piora*.

174) Par des altérations de même nature, d'ἀετὸς grec, ou d'*aet* scythique, les Germains ont fait *Adler*, et les Belges *Arent*; le Polonois et le Russe en ont fait *Orzel* et *Orly*. Le latin *aquila* retient en partie les lettres élémentaires d'*Adler*, et l'on se persuadera facilement, qu'il est au fond le même nom qu'*aetos*. Du grec à l'allemand le passage est assez naturel; puisque le *t* et le *d* sont les mêmes lettres, et que l'*os* final changé en *er*, est fort fréquent; ainsi d'*aetos* on a fait *Adler*.

175) L'*oye* a deux noms dans la basse latinité, dont l'un qui est *anser* venu des Goths, et peut-être des Romains, ne diffère de *Gans* que par la suppression du *G*, fort fréquente chez les Latins, comme chez les Grecs. Le Russe de l'autre côté supprima l'*n*, et de *Gans* a fait *Gos*. Cependant les Latins devoient avoir donné à ce gros volatile un autre nom qu'ils prirent de χὴν ou d'ὄχχὴν, dont ils firent *auca*, puis *oca*, que les François changèrent en *oie*. Mais ce nom, s'il est venu de la Grèce et de l'Asie, paroît être entré plutôt dans les Gaules qu'en Italie, car *auca* se trouve dans des monumens françois plutôt que dans des Italiens.

176) La poule dans toutes les langues du Nord s'appelle *Henne*, qui est le feminin de *Hahn*, ou *Han*, signifiant *coq*. Les Tartares nomment encore *Ane* sans aspiration, une poule, ou un poulet. Ce seroit une preuve que ce nom est

venu des bords du Tanais, et qu'il contient d'ailleurs la racine de *Gans* et d'*anſer*. Il eſt probable que le Latin et le Grec, en renforçant l'aſpiration, c'eſt-à-dire changeant l'*H* en *K*, et en *G*, et l'*n* en *l*, comme en bien d'autres noms, aient fait de *Han*, *Call* et *Gallus*, *Galli*; et de là le feminin *Gallina*, ſans beaucoup ſe mettre en peine, qu'on appellât auſſi *Gallos* les *Celtes*.

177) Le canard étoit en grec de ἄνπτα et chez les Éoliens ἄναττα, dont le Latin fit *anas*, *anatis*. Rien n'eſt plus ordinaire dans l'uſage des langues que de ſupprimer les voyelles brèves intermédiaires, ni rien de plus fréquent dans l'idiôme allemand, que de changer l'*A* en *E*. C'eſt ainſi que d'*anate* il a fait *Ente*; tandis que l'Italien ſans tronquer, ni ſupprimer des ſyllabes, en inſérant même ſon *R* favori, a fait *anitra*.

L'oiſeau domeſtique que les Latins et tous les idiômes méridionaux appellent *piccione*, *pigeon* ou *colombe*, eſt en allemand *Taube*, qui vient du ſcythe et du tartare *Dubo*. Le *D* et le *T* ne ſont qu'un même élément, et l'*u* a été changé en *au* très-fréquemment par l'accent teutonique. Le nom *Columba* eſt au fond latin et ſlave et repelle la voix de ce volatile *gou*, *gou*, *bou*, *bou*, ainſi que le *Dubo*, ruſſe, *Dobe* gothique. Les Latins l'appellèrent *pipio* par ſa reſſemblance avec un oiſeau marin, appellé πίπος.

178) L'épervier et le vautour ſont communs à toute l'Europe; je ne crois pourtant pas que le nom du premier vienne du grec ni du

latin *accipiter*, mais du grec barbare ou moderne, qui l'appelle βαρβαξ, mot devenu très-aiſément *ſparviere*, en italien, *Sperber* en allemand et *épervier* en françois. *Vultur*, dont nous avons fait *avoltoio* et *vautour*, ne ſe trouve point ni dans le grec, ni dans l'eſclavon; mais *Geyer* n'eſt certainement pas éloigné de γυψ γυπος, puisque l'*u* et l'*y*, ont pris en tant de mots le ſon et la forme des diphtongues *au* et *eu*; et que l'*os* grec et latin a été ſi ſouvent changé en *er*.

179) La *grue* plus que tout autre oiſeau a le droit de porter un nom ſcythique, puisque c'eſt le pays autrefois compris ſous le nom de Scythie, qu'elle habite la plus grande partie de l'année, d'où en hiver elle s'envole vers un climat moins froid. Le nom primitif étoit γρα γρα pris du cris de cet oiſeau, de même que celui du corbeau κρα κρα, dont ſupprimant le *K*, l'Allemand a fait *Rabe*. Les Grecs dont l'organe répugnoit à cette jonction de conſonnes, et qui y inſeroient facilement une voyelle brève, de *gra gra* ont fait γερανος. Les Goths et les Allemands en ont fait *Kranich*, dont le nom polonois *Zóraw* et le ruſſe *Garan* ne s'éloignent pas. Le Latin changea l'*a* en *u*, et fit *Grus*, qui eſt reſté à nos langues méridionales. Le moineau, eſt en latin *Paſſer*, nom derivé, par métathéſe et par métonymie, du gothique *Sparwa*, et celui-ci de *Sparaſion* d'après *Héſychius* *). Avec la particule *ling* qui marque le diminutif, on a fait *Sperling*, l'Anglois dit *Spar-*

*) Σπαραξιον ορνεον εμφερες στρουθω. Vid. *Junius Gloſſar. Goth.* p. 312.

row, qui ſe rapproche beaucoup plus du gothique et du grec.

180) Le nom *oeuf* paſſant d'un bout à l'autre de l'Europe a changé de figure dix ou douze fois, ſans perdre le fond eſſentiel qui eſt l'ωον du grec. L'accent latin inſera un *v* entre les deux *o* et en fit *ovum*. Les autres idiomes changèrent l'*o* en diphtongue, et le ſoutinrent par un *r* final, en faiſant *Eyer*, où il ne reſte pas une ſeule lettre du nom primitif.

181) L'italien *peſce*, l'eſpagnol *peſcado*, le françois *poiſſon*, et l'allemand *Fiſch* tiennent immédiatement au latin *piſcis;* mais comment ce *piſcis* eſt-il ſorti du grec ιχθυς? Je ne ſaurois douter que ce ne ſoit par le changement du χ en φ ou *ph*, en *p* et en *f*, du *th* en *ch* et par le renverſement du *os* en *sc* et en *ſch*. *Wurm* qui eſt de toutes les langues du nord-oueſt, leur eſt venu du ſud-eſt. Car les Gétes aux bouches du Danube l'appelloient *Wurm;* c'eſt le même nom que *vermis* latin, qui ne reſſemble en rien au grec οφις. Mais il faut obſerver que le ver et le ſerpent étant évidemment de la claſſe des reptiles, on prit du verbe ἑρπειν le nom de *vermis* et celui de ſerpent; changeant tantôt l'aſpiration ou l'*h*, en *s*, tantôt en *v*, et le *p* en *m*, on fit égaégalement ſerpens et vermis. Cependant le le plus uſité chez les Grecs pour ſignifier ſerpent, eſt οφις, pris probablement comme le latin *avis*, d'*oph*, mot hébreu ou chaldaïque. *Schlange* qui répond préciſément au latin *anguis*, en a auſſi la racine, peu différente de celle d'εγχελυς, *anguilla*, ſerpent aquatique.

ARTICLE IX.

Différence remarquable dans les noms relatifs aux règnes minéral et végetal.

182) Le nom de *mine* ou *minière*, et celui de minéralogie, ſont nés dans la baſſe latinité; celui de métal eſt grec et ancien latin, et commun de temps immémorial à toutes les langues vivantes; mais le nom particulier de chaque métal eſt aſſez différent dans les langues mères. *Ferrum*, d'où ſont ſortis *ferro*, *fer*, *hierro*, eſt très-différent de σιδηρος et d'*Eiſen* allemand, et bien plus de *Led* ruſſe et *zelazo* polonois. Il eſt pourtant vrai que le penchant des Latins à prononcer l'*F* a pu le ſubſtituer à la première ſyllabe *ſid*, et faire de *ſideron ferrum*. L'accent teutonique ſupprimant la même ſyllabe initiale de *ſideron* fit *Eron* et *Eiſen*, que l'Anglois rapprocha de la première origine en faiſant *iron*. Mais d'où vient la différence matérielle entre les noms *Silber* et *argentum*, entre *aurum*, *Or*, *Gold* et *Chryſos*, et l'Eſclavon *zlada*, *zloto* ou *ſoloto*? Le nom ruſſe *Soloto*, et l'Allemand *Gold*, *or*, ont la radicale commune, ainſi que *Silber* et *Serebro*, *argent*. *Etain*, fait du latin *ſtannum*, n'eſt pas fort différent de *Zinn* allemand et du *Tin* belgique et anglois; ce nom eſt certainement originaire celtique, et par conſéquent germanique. Le *T* appuyé d'un *s* ou *z* par le latin, comme en tant d'autres noms, ou le *z* changé en *ſt*, de *Tin* ou *Zinn* fit *Stan*.

183) Les autres métaux communs à tout

tout pays européen, ont des noms ſortis de la même racine, ou tranſportés par quelque analogie qui les rapproche, mais ſouvent fort altérés par le changement des lettres élémentaires. Marbre, cryſtal, albâtre ſont entrés dans tous nos idiomes venant du grec; la pluspart des pierres précieuſes qui appartiennent auſſi au régne minéral, ont à-peu-près le même nom pris du grec, parce qu'elles ſont presque toutes venues du ſud-eſt au nord-oueſt de l'ancien monde. Une matière compriſe vulgairement parmi les pierres précieuſes et qui par ſon nom propre annonce une qualité pierreuſe qu'elle n'a pourtant que figurément, eſt l'ambre jaune, nommé en latin *glaſtum* et *ſuccinum*, en grec *electron*, en allemand *Bernſtein*. Ces quatre ou cinq noms méritent d'être conſidérés, pour l'amour des langues auxquelles ils appartiennent *).

184) Δενδρος, en latin *arbor*, en allemand

*) Caninius, Bochard, et d'après eux Menage, ont cru le nom d'Ambre pris de l'arabe *Alambar* qui ſignifie *baleine*, par ſa reſſemblance avec une matière qu'on trouvoit dans le ventre de ce gros animal. Les Latins l'appelloient *ſuccinum*, parcequ'ils le reconnurent effectivement comme un ſuc et *glaſtum* et *gleſſum*, parce qu'il reſſemble à la glace. Ils l'appelloient auſſi *Lingurium*, parce qu'on le croyoit un excrément de l'animal appellé *Linx*, ou plutôt parce qu'il leur venoit des *Liguriens*. *Electrum* grec et Latin peut venir de *lectum*, cueilli, ou d'Ηλιος, ſoleil. Les Germains trouvant cette matière dure et ſolide, l'ont priſe pour de la pierre; et comme elle brûloit, ils l'appellèrent *Bren-ſtein*, pierre à brûler, *Stein-en-brennen*; puis tranſportant l'r, ils en ont fait *Bernſtein*. Il eſt très-probable que d'une partie du premier nom *Stein-en-brennen* eſt venu le nom *Ambre*. En langue Hollandoiſe ou Belgique on l'appelle *Emmeren*.

Baum. L'étymologie de ces trois noms nous rameneroit encore à la langue primitive, et particulièrement à la celtique, peu différente de germanique et de la gothique. La radicale de δενδρος eſt δρῦς, *quercus, tree* qui en anglois et en danois ſignifie *arbre.* Le nom latin *arbor,* paroît compoſé de la prépoſition celtique *ar,* et de *bor,* ou *bar,* monoſyllabe également celtique de différente ſignification. *Baum* peut venir par translation de βωμος qui ſignifie lieu élevé, et répond au latin *ara,* ou bien de *bauen,* verbe allemand qui ſignifie bâtir. Le nom générique de *plante,* ainſi que le verbe *planter* eſt commun au latin, au teutonique et à l'eſclavon; mais il n'eſt point paſſé, ou il n'eſt point reſté à la langue grecque, ſi ce n'eſt peut-être dans φυτλη où entrent les trois conſonnes radicales de *plante.*

185) Les gros arbres tels que le *chêne,* le *hêtre,* le *tilleul,* ont auſſi des noms différens dans les trois idiomes. Car *Eiche* ne reſſemble nullement à *quercus* ni à δρῦς. *Fagus,* quoiqu'il vienne du grec φηγὸς eſt trop éloigné de *Büchen;* et φιληρα n'a rien qui le rapproche du latin *tilia,* tilleul, ni de *Linden* allemand. Mais dans ce genre de choſes, il eſt ſi facile de tranſporter le nom de l'une à l'autre, ou d'une eſpèce à l'autre, ou du genre à l'eſpèce. Auſſi le Piémontois dit *arbra,* pour dire *populus, pioppo,* peuplier, comme l'Anglois a pris le nom *tree,* de δρῦ, chêne, pour dire arbre en général.

186) *Caulis,* grec et latin ſignifiant *tige,* en italien *torſo,* eſt le nom qu'on donne proprement

à la groſſe tige des choux. L'Allemand et tous les idiômes modernes l'ont tranſporté de la partie au Tout, et l'on ſubſtitue au grec-latin *Crambe* (κραμβη). *Kohl* allemand et *cavolo* italien viennent de *Kaulis*.

187) *Kraut, Gras* diſent en général herbe; l'un et l'autre nom tiennent au grec γρασις et au latin *gramen*. On peut douter ſi ce ſont les Grecs qui de χροτ ſcythique ont fait χορτος, ou ſi les Gétes et les Germains ont fait de χορτος, *Kraut*, par la tranſpoſition de l'*r*. Au ſurplus deux autres noms grecs ἄγροστη, ἄγρωσις ſont aſſez conformes à l'allemand ainſi qu'au latin *herba;* car l'initiale peut venir auſſi bien de l'allemand, que du grec. Mais je crois facilement que *herba*, devenant *Erbſe*, pois, petit pois, eſt paſſé du genre à l'eſpèce, ou *Erbſe* devenant *herba* eſt paſſé de l'eſpèce au genre, l'un ſupprimant, l'autre ajoutant l'aſpiration.

188) *Faba* latin et italien, fêve en François, et *Bohne* en allemand, dont l'Anglois ou l'Anglo-ſaxon ont fait *Bean*, changeant l'*o* en *ea*, l'Eſclavon *bobo*, prononcé *baba*, ſont également venus du nom grec que l'on trouve écrit en trois ou quatre différentes manières, κυαμος, πυαμος, πυανος; ce qui mérite d'être remarqué en confirmation de pluſieurs articles précédens. *Rave* eſt le même nom que *Rübe*, et *rapa* latin et italien; ce nom eſt aſſez loin de στρογγυλη et de γογγυλη; mais il ſe rapproche beaucoup de ραφανος qui ne peut être derivé que de ραφανος ainſi que *Bohne* et *faba* le ſont de πυανος. Mais il faut bien tirailler ces mots pour les rapprocher et pour remonter à la cauſe

de cette différence, qu'on ne peut trouver que par conjecture. Je n'irai pas non plus chercher l'origine de la différence aſſez frappante de *frumentum, triticum,* et *Weitzen,* froment, de *Secale,* et *Roggen,* ſeigle. Il eſt impoſſible d'imaginer par quel haſard, par quel caprice les peuples anciens ne ſe ſont pas rencontré en donnant le nom à ces plantes et à ces grains. Cependant on trouve le nom latin *triticum* dans l'allemand *Getreide* qui eſt fait de *Treid,* et le grec *Tryge* n'en eſt pas loin. J'oſe avancer que *fructus, Frucht,* fruit, *fruges,* et *frumentum* viennent du même nom primitif dont les Grecs ont fait καρπος; l'un ou l'autre par anaſtrophe, comme nous avons vu que de *Kram* on a fait *marck, Zieg* de *Geis,* ou *viceverſa.* On bien que le *k* et le *c,* et le *c* et le *g,* et le φ ou *f* ſe prennent très-facilement l'un pour l'autre, comme l'*a* et l'*u,* parmi les voyelles. Ainſi καρπ put devenir *fruck* et *frug,* ou *Prug,* et *fruc* devenir καρπ et καρπος. Nous avons vu de plus grands changements dans des mots paſſés du Latin au François, à l'Eſpagnol au Toſcan. Le nom *feuille,* du latin *folium* et du grec φυλλον, n'a-t il pas tiré ſon nom allemand *Blatt* de πεταλον qui ſignifie bouquet?

189) Quant à *Korn,* grain et froment, je ne crois pas qu'il vienne du grec κορειν *fatiare,* ni de γραειν *comedere;* mais il eſt bien probable, qu'il vient d'une onomatopée ſcythique *gra, gra,* dont les Grecs auront fait γραυειν, les Goths et les anciens Teutons *Krauno,* et les Latins *granum,* l'Allemand moderne *Korn.*

ARTICLE X.

Noms d'autres objets ſervant à la vie animale et ſociale.

190) Nous avons déjà vu que le mot primitif ſignifiant pain ou nourriture en général, doit avoir été *Beck;* d'après ce qu'Hérodote raconte de l'enfant qui n'ayant appris aucune langue, cria *be bec.* L'on crut que ce *bec* en langue égyptienne vouloit dire *pain*, et l'on conclut de là que cette langue étoit celle que la nature avoit créé la première. On n'imagina point alors ni pendant vingt ſiècles que ce nom *be be* eſt un des premiers mots, de quelque langue et de quelque nation que ce ſoit; comme *ap, ba, pa, ma* et *am,* et que *be be* ne diffère presque de *pa,* (dont on a fait *panis*) que par un ſouffle plus ouvert ou plus ſerré. Quoiqu'il en ſoit ce *be* et *bec,* devenu *bekkos* dans la langue grecque, eſt paſſé ou eſt reſté à l'allemande dans *Becker,* qui veut dire l'homme qui fait le pain. Ce *be bec* ou *bac* eſt reſté dans le verbe *backen,* et également a ſervi à nommer la coupe ou le verre à boire, en allemand *Becher,* dont l'Italien a fait *bichiere.* Le verbe latin *bibo* et *poto,* le nom polonois *piwo,* ne viennent-ils pas de ce même monoſyllabe plus ou moins largement articulé *be, ba, bo, bi?* De ce *bo bo,* avec l'inſertion de l'*r* qui groſſit et renforce l'expreſſion, les Grecs avoient fait βρωσκειν, *edere,* manger. Les Germains ont fait *Brod,* pain, (choſe que l'on mange,) avec plus d'énergie que n'indique le

ſimple *ba bo, pa po;* comme *braten,* rôtir, rôtir la viande, dit auſſi quelque choſe de plus que cuire.

191) L'allemand *Milch,* lait, n'a point de rapport élémentaire avec γαλα γαλακτος, dont le Latin a fait *lac lactis;* mais il en a un très-évident avec le verbe qui ſignifie traire. Le Polonois par ſa métathèſe ordinaire ou par la ſuppreſſion de la voyelle ſuivie d'un *l* dit *mleko* pour dire du lait.

192) Chair ou viande et *Fleiſch* en allemand, a bien quelque rapport avec le grec φλεγειν, brûler; mais il eſt vrai que pour le tirer de ce verbe il faut ſuppoſer que ce nom a été donné d'abord à la viande rôtie, en ſupprimant le *F;* alors ce *Leib* a encore plus de rapport avec *Lechem* qui en hébreu doit ſignifier nourriture, comme *cibus;* et ce ſeroit le même nom que *Kleba* qui en polonois et en ruſſe veut dire pain, formé probablement de κτο, *Leben,* de la même manière que l'Italien dit *Camangiare* fait de *che, ch'* ou *c'a mangiare, aliquid ad manducandum.* Au reſte ce *Kleba* eſclavon eſt le même que le gothique *Hleibs,* autre preuve de l'affinité de ces deux idiomes. D'où la ſoupe qui eſt après le pain un objet de nourriture ſi commun à toutes les nations, a-t-elle reçu les différens noms qu'elle a dans les langues anciennes et dans les modernes? Je l'ignore.

193) Vin, *vinum,* en allemand *Wein,* eſt dans toutes les langues, et on ne doute pas qu'il n'ait la même origine que le grec οινος; ſoit qu'on ait changé l'*o* en *v,* ou qu'en prononçant l'*oi* comme ſimple *i,* ou comme *ei,* on

l'ait appuyé d'un *V*, ou d'un *W*, en faiſant *Vinum* et *Wein*. Ce nom n'eſt pourtant pas venu du Grec à l'Allemand directement; mais plutôt du Latin qui l'avoit pris du grec. Du temps des premiers empereurs, comme nous l'aprenons de Tacite, les Germains ne connoiſſoient encore ni le vin ni la vigne.

194) *Bierre* ce nom françois et l'italien *birra* viennent de l'allemand *Bier*. Mais *Bier* d'où vient-il? Dix origines différentes ont été données à ce nom, dont la plus ſatisfaiſante me paroît celle qui le fait venir du monoſyllabe primitif *Bi;* d'où ſont venus les verbes latin *bibere*, boire, le grec ποτιζειν, et le polonois *piwo* qui ſignifie proprement *Bier*.

195) *Caſa* et *Haus*, ainſi que *caput* et *Haupt* ſont les mêmes noms, ſans qu'on puiſſe dire ſi l'Allemand a fait de *caſa Haus;* ou le Latin de *Haus caſa*, que l'Italien a ſubſtitué à *domus*, maiſon. Ce nom a été abandonné, ou n'a jamais été adopté par les Grecs; *oikos* en eſt trop éloigné; l'Eſclavon ne l'a pas non plus. Mais *Kammer* eſt auſſi bien nom et Latin que gothique et allemand. Ce que les langues germaniques nomment *Stube*, et le François *poile*, n'a point de nom grec ou latin qui lui reſſemble; mais ce qu'en grec et en latin on appelle *caminus*, d'où eſt venu le nom de cheminée, a un rapport évident avec ce que les Goths appelloient *Auhn*, et qu'on nomme *Ofen*, *Oven*, dans tout le Nord-oueſt de l'Europe. La racine de ce mot eſt dans ιπνος, ou plutôt dans le monoſyllabe primitif *pno* ou *phno*. Les deux noms qui ſignifient *chaiſe* et

ſiege, *Sitz* et *Stühle*, viennent également du grec par différentes translations. Le premier d'ἕρομαι, ou d'ἕρω inuſité, dont le Latin a fait *ſedes* et le verbe *ſedeo*, par le changement de l'aſpiration en ſifflement, de l'*h* en *s*. L'Allemand en tira le verbe *ſetzen* et le verbal *Sitz*. *Stuhl*, fait de ϛυλος, devoit dire un tronc coupé d'un gros arbre ou d'une colonne, que les peuples barbares faiſoient ſervir tantôt de d'*escabelle* pour s'aſſeoir, tantôt de table pour y placer ce qu'on avoit préparé pour manger. Nous avons déjà dit ailleurs que *Stol* en langue eſclavonne ſe prend pour table.

196) Le nom ſignifiant cendre ne vient pas comme *cinis*, du grec κόνις; mais il peut bien avoir eté pris de *aza*, *pulvis*, qu'Heſychius rapporte comme ſynonyme de κονις. Du gétique, ou gothique *azgo*, l'Allemand a fait *Aſche*, l'Anglois *aſhes*.

197) Les Goths appelloient *Ligr* le lit, qu'en allemand on nomme *Bet* ou *Bette*. *Ligr* eſt tiré du verbe *liegen*, placer, coucher, que nous verrons dans une autre note. *Bet* n'offre aucune trace dans le Grec; mais le latin *grabatus* paroît fait de *Graſs* et *Bat*.

Sack eſt ce mot fameux, qui ſuivant la remarque triviale ſe trouve dans toutes les langues, ſignifiant une choſe qui en contient d'autres, fait de matière ſouple, comme toile, peau, cuir, papier; cependant en différentes langues il prend une ſignification particulière. En anglois on appelle *Sack* une pièce de vin, parce qu'autre fois on ne tranſportoit le vin que dans des outres, qui ſont des sacs de peau de bouc, ou de

chèvre. D'ailleurs il n'eſt point vrai que ce nom ſe trouve dans toutes les langues dans la même ſignification qu'à σακκος en grec, *ſaccu-lus* en latin, *Sack* en allemand. Les Eſclavons au lieu de *Sack* diſent *mich*, figure ſingulière, pour dire une choſe qui eſt à *moi*.

198) *Band, vinculum, ligamen*, eſt reſté tout entier à l'Allemand, qui cependant en a fait le verbe *binden;* ni le verbe ni le nom n'ont rapport avec le latin et le grec; mais l'Italien en a fait *benda*, qui répond à *vitta* dn Latin. En Lombardie on diſoit *Bindel*, diminutif de *Benda;* et le François en a fait *ruban*, compoſé de *rü*, peut-être de *rudis* et *band*. Mais *bandeau* qui répond à *bindello*, eſt le diminutif de *Band* et de *Benda*.

199) Le nom allemand ou gothique ſignifiant verre à boire, *Becher*, dont l'Italien a fait *bichiere*, ne ſe préſente pas dans la traduction gothique; mais il eſt très-commun dans l'allemand, et pourroit venir de βικαριον grec barbare qui ſignifie coupe, qui pourroit bien auſſi être du grec ancien, comme βικος, *poculum*. *) Mais dans ce ſens à-peu-près il ſe trouve dans le Perſan qui a *batinon*, dont nous avons fait *bacile*, et baſſin. *Kelch*, même mot que χυλιξ et *calix*, qui ſont de purs ſynonymes de coupe et de vaſe à mettre des choſes liquides. Au reſte le nom latin *patera* dans le ſens propre de coupe, ſortent de la racine dont on a tiré le nom de

*) Le vin n'étant pas auſſi commun en Allemagne qu'il eſt en Grèce et en Italie, il s'en faut beaucoup que la langue allemande ait autant de noms ſignifiant verres à boire qu'en ont la grecque et la latine.

pain et de *père*, a pu ſervir à demander à boire comme à manger, c'eſt-à-dire la coupe comme le pain; *Becher*, gobelet, vaſe à boire, ne vient-il pas du même monoſyllabe *be be* indiquant ce qu'on prend avec le *bec* qui figurément ſe dit de la bouche de l'homme comme du bec des oiſeaux, et dont on a fait βεκκος, pain.

200) Aſſiette ou plat, en allemand *Schüſſel*, *Teller*, en italien *deſco*, *piatto*, *piatello*, en latin *patera*, ont tous leur racine plus ou moins évidente dans le grec et dans la langue intermédiaire où ils ſignifient également aſſiette, plat, et la table où l'on mange. C'eſt ainſi que *Schale* qui pris de σκυτος, *corium*, ſignifie *tegmen*, *tegumentum*, puis *tegula*, et en italien *tegame*, ſe prend auſſi pour *plat* et *Tiſch* tiré de δισκος.

201) Le nom de *Kleid* ne ſe trouve pas dans ce qui nous reſte du gothique; mais bien *Klad* dans l'Anglo-ſaxon et en Anglois *Cloth*; et paroit avoir la même origine que *chlamis*, *clamidis* greco-latine. De là ſont venus probablement *Klad* et *Kleid*, que *Boxhorn* donne pour des noms celtiques, et qui ſignifioient quelque choſe dont on ſe ſervoit pour ſe tenir chaud. S'il vient de κλωθειν, *nere*, coudre, c'eſt la cauſe pour l'effet; parce qu'ordinairement les vêtemens ſont *couſus*.

Un autre nom uſité pour dire habit ou vêtement, eſt *Gevand* qui en allemand ſignifie deux choſes très-différentes à la vérité, mais qui ont quelque analogie dans l'origine. *Vad* et *Wand* dont l'étymologie eſt obſcure, a ſignifié d'abord une muraille faite d'ozier, un tiſſu, enſuite

toile

ſignifia toile, ou drap, parce que le drap et la toile ſont également des tiſſus. *Leinewand* *) eſt un mot demi grec. *Hemde*, chez les Goths *Hemida*, eſt le grec *himation, induſium, chemiſe, Weſte* all. comme *Waiſto* gothique eſt l'heſtion (ἑστιον) et *veſtis* latin. Au reſte dans toutes les langues les noms qui ſervent à ſignifier une choſe qui couvre, ont leur racine dans le nom grec τεγη ou τεγος et dans le verbe latin *tego*, d'où viennent *tectum, toit, tegumentum*, tout ce qui couvre.

ARTICLE XI.

Des noms allemands, grecs et latins, ſignifiant des qualités phyſiques ou morales.

202) Les noms adjectifs desquels ſont auſſi derivés les noms des qualités, des affections phyſiques ou morales des choſes et des perſonnes, ſe reſſemblent matériellement fort peu, même dans les langues mères; ſoit parce qu'ils naiſſent des idées différentes que les objets excitent, ou des rapports qu'ils ont avec différens autres objets, et par les ſens que le haſard, ou l'habitudeattachent à tel ou tel mot.

Les noms *blanc, noir, rouge, verd, bleu, grand, petit, bon, mauvais, long* et *court*, que nous verrons très-reſſemblans dans les langues ſorties les unes de la latine, les autres

*) *Vad* ni *Wand* tout ſimple ne ſe montre point dans le grec ni dans le latin; mais *Lein* dont on a fait *Leinwand*, eſt *linum* grec et latin, comme *Hanf* extrait de *Cannabis*.

de la Germanique, ne reſſemblent point à ceux que ces deux langues avoient formés anciennement, ou qu'elles avoient pris d'un langage antérieur. Il ſeroit auſſi inutile que pénible d'aller chercher *albus* et *weiſs* dans *Leucos*, *niger* et *ſchwarz* dans *Melas*, *viridis* et *grün* dans χλωρος, ou dans *Praſinos*, ou de faire venir blanc de *xantus* (ξαντος) ou de κυανος; *bellus* et de *kallos*, *ſchöne*. Cependant pluſieurs de ces adjectifs allemands ſe rapprochent beaucoup plus des Grecs que des Latins. *Bleich* dont nous avons fait *blanc* pour le ſubſtituer au latin *albus*, étoit fait de *Leukos*, avec l'appui du β; *roth* d'*Eruthros* par l'apocope ou ſuppreſſion de l'*E* initial, et de l'*os* final, de plus par changement de l'*y* en *o*. D'autres reſſemblent aux noms latins, comme *blau*, *bleu*, reſſemble à *flavus*: *niger* et *ater* latins, dont les radicales ſont le *T* et l'*R*, ont quelque choſe de commun avec *ſchwartz*. Un mémoire auſſi intéreſſant que ſavant ſur les couleurs par le citoyen *Ameilhon*, membre de l'inſtitut national, nous prouve de combien de manières les Grecs en ont formé les noms. Les autres nations en ont fait de même. Les unes les ont pris de la mer, les autres du *ciel*, les autres de l'*or*, *aurum*, ou de l'aurore.

203) Μεγας ni *magnus* latin n'ont point de reſſemblance phyſique avec *groſs*, *grot* et *great*, comme ceux-ci l'ont avec *grandis;* mais *Menge* qui ſignifie multitude, quantité, abondance, a pourtant du rapport avec μεγας et avec *magnus*.

Nous avons déjà vu ailleurs que *hübſch*, pris du grec *hyps*, ſe dit pour *beau* et pour *haut*, comme *malus*, qui en latin veut dire mauvais,

ſmal ou *ſchmal* qui eſt pourtant le même nom *malus*, veut dire *petit* en allemand, en ruſſe, en polonois. Ainſi de μαλος qui en grec ſignifie tendre, ont pu venir *malus* latin, et *ſchmal* germanique. Nous devons encore rappeller ici que le haut-Saxon qui eſt à préſent l'Allemand commun et littéraire, voulant marquer dans l'écriture l'expreſſion forte qu'il donne à l'*s* initial, y ajoute le *ch*, que l'ancien langage n'avoit pas, et qui écarte beaucoup plus l'un de l'autre les deux mots. Auſſi le bas-Saxon dit *ſmal*, et non pas *ſchmal*, qui ſe prononce comme le François prononçeroit *chemal*.

204) Les qualités morales indiquées dans nos langues par les noms adjectifs de *fort*, *puiſſant*, *vaillant*, *bon*, *pieux*, *ſage*, *vertueux*, ne ſont pas matériellement les mêmes dans les langues du Nord, que dans le grec; mais ils leur répondent aſſez exactement par analogie; et employés figurément, ces noms répondent, même par les lettres élémentaires, aux latins. Au reſte φαυλος eſt bien le même mot que *faul*. *Hart* eſt le même mot que *fortis*, *kräftig* en allemand ſignifie auſſi fort et puiſſant, comme *Krataios* en grec. *Artig* n'a pas un rapport phyſique évident avec *ſophos*, ni avec *ſapiens*, ou *ſciens*; il vient cependant de *art*, qui a la même origine que *ars artis* latin, et peut remplacer ſans effort ce que nous voulons indiquer par *mode*, *manière*, *façon*, *moyen*; ainſi *artig* reviendroit à *habile*, *capable*; un homme qui a des manières, des moyens, de la conduite: et quant au mot primitif *art* nous avons dans αρετη.

205) On a ſouvent reproché à la langue al-

lemande de n'avoir point le nom *Nature*. D'abord ce nom *Nature* pouvoit très-bien être remplacé par *Eſſentia*. Auſſi le Ruſſe appelle la Nature d'un nom dérivé du verbe ſubſtantif *eſſe*, comme les Grecs la nommoient φυσις, qui vient du verbe ſignifiant planter. Les Anglo-Saxons avoient le nom *Cind*, et d'autres peuples d'Allemagne avoient *Chonnot* et *Chnaut*, qui ſignifient préciſement *Genus*; nom qui pouvoit tout auſſi bien que le grec φυσις, ſignifier ce que ſignifie *nature*. Le caprice lui fit préférer ce dernier qu'on emprunta du latin. Ainſi au lieu de *chnautlich*, ou de *cindlich*, on a fait *natürlich*, naturel. Les adjectifs allemands ſe forment communément de cette particule *lich*, ou de *haft*; et de ce *haft*, qui repond en quelque ſens à capable on a fait *tugendhaft* pour dire *vertueux*. Mais d'où vient enfin le nom *Tugend?* Peut-être de l'hébreux *Dummah*, ou de tel autre nom que les Grecs ne nous ont pas conſervé; ſi ce n'eſt dans δυναμις, *force, puiſſance*, que les Latins traduiſoient par *virtus*.

206) Les noms comparatifs ſurtout ceux de la langue allemande ſont beaucoup plus conformes aux Grecs que ceux-ci ne le ſont aux Latins, et nous prouvent une affinité plus intime de cette langue et de la grecque, que n'eſt celle de la grecque et de la latine; *melior* latin, eſt βελτιων et βελτερος en grec, et *beſſer* en allemand. Βελτιστος, eſt *beſte* par contraction ou ſyncope, comme *meſte* ou *maiſts* gothique a plus de rapport dans ſes élémens

avec μειζων et μεγιστος que n'en ont *major* et *maximus*.

207) Au reſte la preuve la plus convaincante de la filiation des langues tant anciennes que modernes, orientales et ſeptentrionales, et particulièrement de la grecque et de l'allemande, nous l'avons dans les noms numéraux, où nous trouvons en même temps des exemples inconteſtables d'étranges changemens des lettres et quelquefois des tranſpoſitions ſingulières de ſens. *Ein*, εν, eſt grec tout pur; *Zwey* nous paroîtroit un peu éloigné de δυω et de δυοιν ſi nous ne ſavions pas que le *D* et de *T* ont de l'affinité avec le *Z*, qui dans nos langues les remplace ſouvent comme nous le voyons dans bien des mots italiens (ſup. 23 et 46). *Drey*, *tres*, trois, ne demande aucune démonſtration; Mais *vier*, dira-t-on, quel rapport a-t-il avec τεσσαρα? Le voici! Les Éoliens diſoient πετορα, dont le Latin a fait *quatuor;* de *petora* on a fait *phetora* et *pheora*. Les Goths, les Frans et les Suéves ou Souabes en ont fait *fidur* et *fiur*, les Belges et les Saxons *vier*. L'Anglois retenant un peu plus des élémens primitifs de *pheora* a fait *four*. *Fünf* ne préſente pas non plus une grande reſſemblance avec πεντε; mais les Éoliens au lieu de πεντε diſoient φενφε, et ce *fenfe* eſt devenu *fünf* et *five* par le changement ordinaire du *P* en *F*. Les noms de ſix *ſechs*, ſept *ſieben*, huit *achte*, neuf *neun*, ont évidemment aſſez de rapport avec les noms grecs, d'où ſont auſſi venus les latins *ſex*, *ſeptem*, *octo*, *novem*. *Zehn* dix vient de la même manière de δεκα ou *decem*

que de *zwey* δυοι changent δ en *z* et *zwanzig* qui ne reſſemble guere ni à εικοσι ni à *viginti* eſt formé de *zwey*, de *duo* et *zehen*, *decem*, qui par contraction devient *zig*. Ainſi ſe ſont formés *treizig*, *vierzig*, *funfzig*, de *trey*, *vier*, *fünf*, et tous les ſuivans. *Hundert* pourroit venir d'εκατον de même que *centum* latin par l'inſertion de l'*n*; mais *tauſend* ne préſente aucun rapport avec χιλιαι ni avec *mille*.

ARTICLE XII.

Origine des prépoſitions grecques, germaniques eſclavonnes et latines.

208) La langue allemande a un plus grand nombre de prépoſitions que n'a la latine, et les employe auſſi plus utilement. Elles ſont presque toutes formées des mêmes monoſyllabes dont tant le Grec, que l'Eſclavon et le Latin ont formé les leurs, quelque grande que ſoit la différence que nous allons y remarquer.

D'απο et αφ, le Latin a fait *a* et *ab*, l'Allemand *af*; et d'αφ, joint à ὧν genitif plurier du pronom relatif ὅς, il fit *afon*, puis *von*, changeant le *f* en *v*, et ſupprimant l'*a* initial. Du mot *am*, *om*, *um* ſcythique, phrygien, ou arménien, le Grec fit αμφι, le Latin ne prit que *amb*, ou *am*, et fit *ambigere*, *amplecti*. De plus changeant l'*a* en *o*, et l'*m* en *b*, d'*am* il fit *ob*, comme dans *obſi-*

dere, obſtruere, obumbrare, où l'*ob* a la même valeur que *am.* Les Eſclavons changeant auſſi l'*A* en *O* et perdant l'*M,* ont réduit cet *amb,* αμφι a la ſeule lettre *o,* ou à *ob,* comme les Latins. Les Gétes ou Goths et les Teutons retinrent l'*m* ſcythique et grecque, et tant le haut que bas-Allemand d'αμφ ont fait *umb, um* et *om.*

209) *An,* en allemand, dans la compoſition des verbes a la même valeur que l'*ad* latin, et l'*ar* celtique, et remplace les grecques προς et παρα, εις. Si elle vient du grec, c'eſt par une tranſpoſition de ſens, puisque *ana* répond au *re* du Latin, comme dans *anaſtaſis, reſurrectio,* et en mille autres noms.

210) Αντι qui n'eſt paſſé au latin qu'après que la langue étoit formée, et ſeulement avec les verbes qui en étoient compoſés, n'eſt reſté à l'allemand que dans *Antwort,* réponſe, dans *Antlitz,* viſage, et dans le nom propre de la ville d'*Anvers* (comme dans l'ancien nom *d'Alençon, Antiercon*). Ce nom n'eſt pas de ceux que forment naturellement toutes les races parlantes, et ne peut que venir de la langue grecque. Le latin *ante* tient à la même origine, et a bien quelque analogie avec *contra,* qui répond au grec αντι. Les deux prépoſitions *gegen* et *wider* qui en allemand répondent à αντι et *contra,* viennent l'une du grec, l'autre dn monoſyllabe primitif *gen.*

211) *Auf* vient certainement de υπο, comme *af* d'απο. Le Latin a altéré ce mot d'une autre façon en faiſant *ſub* et *ſuper,* tous deux venus de υπο et ὑπερ.

Aus, qui répond au grec et latin *ex,* comment eſt-il ſorti de cette prépoſition? Il faut noter que le ξ perdant la moitié des élémens qui le forment, devint *s;* et l'*E* ſe changea premièrement en *u;* puis l'*u* s'eſt changé en *au.* Le Latin a conſervé dans cinq ou ſix adverbes l'*us,* comme dans *cominus, eminus, funditus, penitus.* Le Ruſſe moins ami des diphtongues que l'Allemand, et fort porté à changer l'*u* en *i,* d'*ex* à fait *is*

Ein, En. L'accent gothique et teutonique changea auſſi l'*i* en diphtongue, et il employa cette prépoſition dans tous les ſens que le Grec donnoit à l'εν et que le Latin donne à l'*in,* lorsqu'il répond à l'*a* et à l'*un* négatifs. L'Eſclavon qui n'a pas retenu cet *ein* ou *en* l'a remplacée par *we* ou par *w;* et a fait le contraire de l'allemand, qui augmente le corps de ce mot, en faiſant *em* et *emp,* au lieu d'*en,* comme dans *empfahen,* prendre, *empfinden,* ſentir, *empfehlen,* recommander.

212) *Ent* eſt l'ενθεν grec et l'*inde* latin. L'επι que le Latin n'a retenu que dans quelques noms qu'il adopta bien tard tout formés, eſt paſſé chez les Germains qui en ſupprimant l'*E,* et changeant l'*i* final en *ey* en ont fait *Bey;* mais dans la compoſition, changeant cet *ey* en *e,* on fait *be* comme dans *bewegen, bedecken.* De ſorte que tous les verbes compoſés de cette prépoſition, répondent préciſément à ceux qui en grec commencent par επι, ou par εφ, lorsque le nom auquel s'unit la prépoſition commence par aſpiration, comme *himera,* dont on a fait *ephimera.*

Er, pris d'*αρι*, eſt une prépoſition inſéparable dans l'allemand, comme dans le grec. Le Latin ne l'a point, ſi ce n'eſt dans *ercisco*. Les idiomes esclavons ne l'ont pas non plus; mais dans l'allemand cet *er* peut repréſenter par anaſtrophe le *re* latin. *Für* tient à-peu-près à deux prépoſitions, à la grecque *pro* et à la latine *per*.

213) *Miſs*, ce mot qui a paſſé dans la langue italienne et dans la françoiſe en beaucoup de mots, tels que *misfatto*, *misleale*, *méfiant*, *mésentendre*, cache prodigieuſement ſa première origine. Il ne paroît ni dans le grec, ni dans le latin.

Mit, chez les Goths *Meeth*, eſt ſans contredit le *μετα* du grec; mais dans le ſeul ſens de *cum*, *avec*.

Nach, en ruſſe et en polonois *na*, (ſouvent remplacés par *pod* ou *po*) qui ne peuvent avoir d'autre origine que celle d'*apud* latin eſt un monoſyllabe primitif ſcythique.

Un et *on* flamand viennent d'*ανα*, *αν*, a dans le ſens négatif d'*in* latin; et voilà la première des voyelles, l'*A*, changée dans les trois autres *I*, *O* et *U*. C'eſt un des cas où le Latin montre ſon imperfection en comparaiſon des langues grecque et germanique. *Ur*, eſt tout-à-fait de l'idiome teutonique, qui peut l'avoir auſſi tiré d'*αρι*, comme il en tira *er*. Quoiqu'il en ſoit de ſon origine, il eſt d'un grand uſage pour augmenter, ou renforcer la ſignification du nom.

214) *Ver* eſt le *per* latin, comme celui-ci eſt le *περι* grec; mais il n'eſt point ſéparable en

allemand, comme *per* l'eſt en latin. Il donne cependant comme celui-ci différentes ſignifications aux verbes auxquels il s'unit.

Von. J'ai dit ci-deſſus que cette prépoſition eſt formée par apocope d'ἀφ et ὧν; ce pronom qui répondroit au latin *quorum* et *quibus,* forme ici une eſpèce de pléonasme, comme *qui* dans *quello* italien, fait de *qui ille.*

Vor vient par métathèſe de *pro* greco-latin, non-ſeulement dans le ſens que ce mot a dans *proſit* et dans *pour* françois; mais auſſi lorsqu'il tient lieu de *prae, ante,* avant, comme dans *propheta, proſpectus, profero,* où le *pro* ne peut ſignifier qu'*avant, vor* en allemand.

Zer qui ne ſe trouve ni dans le grec ni dans le latin, eſt d'un grand uſage dans l'allemand, où il ajoute beaucoup à l'expreſſion des verbes. Comme cette prépoſition ſe trouve dans les idiomes du Nord, devenue par anastrophe *Roz* dans le Ruſſe et le Polonois, elle nous prouve qu'elle eſt d'une origine très-ancienne et ſcythique.

Zu et *zum* qu'on traduiroit par *ad* en latin, vient de la même ſource d'où ſont ſortis les articles, c'eſt-à-dire des premières ſyllabes que forme l'enfant qui veut indiquer un objet qu'il ne touche pas, et qui eſt loin de lui (ſnp. 38). L'origine et les variations qu'éprouva ce monoſyllabe *ta, to, tou,* ſuffiroient ſeules pour convertir les incrédules en fait d'étymologie. L'ancien grec et le haut-Allemand en ont fait *za* et *zu.* Mais le Grec ne s'en ſervit plus que dans la compoſition des verbes, où cette prépoſition *za* tient lieu de l'*in* et de l'*ad* latin, et de la prépoſition ita-

lienne et françoiſe *à*, comme dans *zu Hauſe*, *a caſa*. Le bas-Saxons, l'Anglois et le Danois prenant constamment le *T* au lieu du *Z*, et l'*O* au lieu de l'*U* l'ont reçue ou retenue dans ſa forme primitive et diſent *to* ou *tu*. Le Suédois changeant l'*e* en *i* et l'appuyant d'un *l*, en *a* fait *til*, qui tout différent qu'il paroît de l'*ad* latin et italien, et du *do* ruſſe et polonois, eſt cependant encore le même mot. L'*L* final y eſt par Euphonie comme l'*M* à *zum*.

ARTICLE XIII.

Différence eſſentielle entre les quatre langues anciennes, grecque et germanique, eſclavonne et latine.

215) Malgré l'affinité et l'origine commune des quatre grandes langues dont nous parlons, il exiſte entre elles une diverſité remarquable ſur deux points eſſentiels, concernant les articles, les pronoms et les verbes auxiliaires, qui ſont tant les uns que les autres d'un grand uſage dans le Grec et l'Allemand, et dont l'Eſclavon et le Latin ſe ſont conſtamment paſſés. Quelle eſt la cauſe de cette diverſité? Eſt-ce la facilité d'allonger les mots, de varier, de traîner l'inflexion des noms et des verbes? Et cette facilité d'inflexion, d'où vient-elle? Probablement du climat, de la qualité de l'air et du ſol, ou d'une habitude de prononciation qu'avoient contractée par haſard quelques familles, quelques races de ces anciens Scythes ou Tartares, dont des-

cendirent les nations qui ont peuplé, de temps immémorial, trois grandes parties de l'Europe, 1. l'Illyrie, (qui comprenoit la Pologne, la Moſcovie, la Hongrie, la Dalmatie,) 2. la Germanie et les Gaules, 3. l'Italie, la Grèce et les îles adjacentes. Certes la différence du climat rend plus ou moins ſouples et flexibles les organes de la parole, et les diſpoſe différemment à former, à prolonger les mots. Mais le climat de l'Allemagne eſt-il plus différent de celui de la Pologne que de celui de la Grèce? et celui de la Ruſſie et de la Pologne, reſſemble-t-il d'avantage à celui de l'Italie qu'à celui de l'Allemagne? Certainement pas; et les deux pays qui ont entré eux plus de rapport phyſique, ſont les peninſules de la Grèce et de l'Italie, deux pays placés presque ſous la même ligne, et tous deux hériſſés de collines, tous deux riches en productions de la même nature, et de la même qualité et bonté. D'ailleurs les Grecs qui ont donné tant d'étendue et tant de variété aux inflexions des noms et des verbes, et formé tant de mots pleins et ſonores, n'ont-ils pas retenu les articles comme les Goths et les Germains, et fait même un plus grand uſage des verbes anxiliaires que n'en ont fait les Latins?

216) Il eſt donc à ſuppoſer que l'uſage des articles tient à une autre cauſe qu'à la différence du climat, ou du moins que deux cauſes ont concouru à les introduire, et à les établir; l'influence phyſique et externe, et l'habitude contractée anciennement par les ancêtres de ces différens peuples, quoique d'une même ori-

gine. Ce que nous voyons bien clairement, c'eſt que la langue allemande a conſervé plus que toutes les autres les monoſyllabes primitifs; qu'elle a beaucoup moins que les autres groſſi et allongé les mots par des augmentations intérieures, et fait par conſéquent un plus grand et plus conſtant uſage tant des articles que des verbes auxiliaires.

217) Au reſte l'inflexion allemande des verbes s'approche plus que la latine de la manière grecque, ſurtout dans la terminaiſon de l'infinitif qui eſt conſtamment en *en;* au lieu qu'en latin dans les verbes actifs ou neutres elle eſt en *re.* L'Allemand auſſi bien le Grec forme en *men* la terminaiſon de la première perſonne du plurier que le Latin forme en *mus.*

218) Mais ce qui eſt ſingulièrement remarquable, parceque cela caractériſe d'avantage le génie de la langue allemande, et ſon rapport immédiat avec la grecque, c'eſt la formation du paſſé. Le Grec le forma généralement par le redoublement de la première ſyllabe radicale du verbe. De *lego,* je dis, de *typto;* je frappe, il fit *Lelecha, tetypha;* le Latin ne l'imita que dans trois ou quatre verbes, dans *cecidi, cecini, pepigi, fefellit,* venant de *cado, cano, pango* et *fallo.* Les Goths et les Germains au lieu de ce rédoublement précis de la ſyllabe, ou du moins de la conſonne initiale, accompagnée d'un *e,* comme dans *gegrapha, Lelecha,* les remplace toutes par un *Ge.* Il eſt vrai que le Grec employe ce redoublement au parfait défini, tandis que l'Allemand n'ayant retenu que dans quelques verbes cette forme

de prétérit, (au lieu duquel il fait ſervir l'imparfait) employe le redoublement dans le participe, qui uni au verbe auxiliaire repréſente le paſſé défini. C'eſt pour cela qu'au lieu de *legi, feci,* je lus, je fis, il dit ſeulement *ich habe geleſen,* ce qui répond à nos prétérits, *ho letto, j'ai lu. ho fatto, j'ai fait.* Cependant on trouve encore dans quelques verbes ce paſſé défini, formé par le *Ge;* comme *gerieth, je conſeillai, geweſt,* il fut, au lieu de *er iſt geweſen; gefiel,* prétérit de *fallen,* qui répond à *cecidit,* et en quelque manière à *fefellit.*

219) Cette particule *ge,* que les Goths écrivoient *ga,* et que les Flamands écrivent *ghe,* met auſſi quelque différence entre les mots grecs, les latins et les germaniques, indépendamment de la conjugaiſon et de la déclinaiſon. Ni le Grec, ni le Latin, ni aucun des idiomes ſortis du Latin n'a formé des verbes ou des verbaux en redoublant la première ſyllabe du poſitif; mais toujours par la production des dernières ſyllabes, par le prolongement des finales. Ainſi de *facio* on a fait *factito,* de *dico, dictito,* et cette addition de *ti* et *to* donne une nouvelle expreſſion, une ſignification particulière à ces verbes (ſup. 39). L'addition de *ge* au commencement du mot fait d'une manière différente le même effet, et ſouvent a ſervi, comme ont fait les prépoſitions, à conſerver des noms primitifs, qui ſans cela ſeroient abſolument perdus.

220) Nous n'irons pas tracer ici la marche des verbes ou leur conjugaiſon. Cela appartient à la grammaire, dont nous ne croyons

pas que puiſſent ſe paſſer ceux qui voudront apprendre quelque langue que ce ſoit C'eſt à l'indicatif qu'on peut s'en tenir, ſans pourtant oublier qu'en conjuguant les verbes, les conſonnes radicales ſe changent en d'autres de la même claſſe, comme le *B* et le *P* en *M* et *Ph*, le *G* en *K*, et le *K* en *ch;* et que le même changement a lieu dans la dérivation des verbes et verbaux germaniques.

ARTICLE XIV.

Formation des verbes allemands. Leurs différences aux Grecs et par rapport aux Latins.

221) Une grande partie tant des noms que des verbes de toutes les langues étant compoſée de prépoſitions, c'eſt par la différente forme que celles-ci ont priſe en différents pays qu'elles s'éloignent les unes des autres; mais c'eſt auſſi en obſervant la cauſe de cette diverſité qu'on verra le rapport que les verbes ainſi compoſés ont entr'eux dans les idiomes différens, et qu'on en ſaiſira facilement la ſignification. L'*απο* du Grec ayant été par le Latin et l'Allemand changé en *ab*, et par le Flamand et l'Anglois en *af*, les verbes qui dans ces langues commençent par cette ſyllabe, doivent avoir une ſignification analogue a celle qu'ont dans le Grec ceux qui commencent par *απ* ou par *αφ*. Souvent auſſi l'*ab* latin et l'*απο* grec ayant la valeur de la prépoſition latine *de*, les noms et les verbes qui dans l'allemand ſont compoſés de *ab*, et en Flamand de *af*, ne diſent ni plus ni

moins que ce que disent en latin les verbes composés par *de;* et comme *abwesend* est exactement *absens*, composé pareillement d'*ab* et du verbe *esse*, (εσεσθαι;) *abstehen* de même répond au latin *desistere*, fait de la prépositon *de* et du verbe *sistere* ou du primitif *stare*.

Les prépositions εις et εν grecques, étant changées dans la langue germanique en *An* comme dans la latin en *ad;* les verbes allemands, commençant par *an* répondent pour la plupart aux Grecs qui commencent par *eis* ou par *en*, et plus évidemment aux Latins composés de la prépositon *ad;* ainsi *anblasen* n'est que le Latin *adflare, aspirare*.

222) Par la même raison les verbes allemands composés de la prépositon *auf* venant de ὑπο, comme je viens de le dire, par le changement de l'υ en *au*, et du π en *f*, de plus par la suppression de la voyelle finale, les verbes qui en sont composés remplacent ordinairement ceux qui dans le Grec commencent par υπ ou υφ, et dans le latin par *sub, sup* et *sursum*. Ainsi *aufstehen* signifie précisement ce que υφισθαι dit en grec, et *sursum stare* en latin, ou *star su*, le *varsi su* de l'italien. Le Flamand qui a changé en *o* l'*y* grec et l'*a* teutonique, et qui n'a pas changé en *f* le *p* grec et latin, forma les mots en conséquence; et au lieu d'*aufstehen* il dit *opstaen*, comme au lieu de *aufhalten* il dit *ophouden*.

Une troisième classe de verbes allemands commençant par *a* est celle des composés par la prépositon *aus* qui tout éloignée qu'elle semble de l'*ex* greco-latin, n'en vient pas moins sûrement;

rement; et c'eſt par là que *ausgehen, ausleſen, ausmachen,* rendent exactement les latins *exigere, eligere* et *efficere.*

D'un autre côté pluſieurs verbes qui en grec et en latin commencent par *a,* indépendamment de la prépoſition *απο, ab* ou *a,* ayant reçu l'apui du *w,* ſont paſſés de la première à l'avant-dernière place alphabetique des noms almands. Tout le contraire eſt arrivé à l'égard des verbes compoſés de la prépoſition *be,* et d'autres noms et verbes commençant par *b.* Car au lieu que beaucoup d'eux devant commencer par une voyelle, ſe ſont appuyés du *B* ou du *W;* tous ceux qui en grec commençoient par Επι, ont rejetté l'*E,* et changeant le *P* en *B,* commencent par celui-ci. D'un autre côté nous trouverons une foule de verbes et de verbaux formés par l'addition initiale du *Ge,* particule remarquable, par la quelle la langue allemande ſe diſtingue de la Grecque et de la Latine, et qui ajoute ſouvent à la valeur des verbes.

223) Dix ou douze verbes qui ont un ſens indéfini, et qui prennent des ſignifications diverſes, ſuivant la valeur des prépoſitions auquelles ils s'uniſſent, ſe trouvent avec des nuances différentes dans le Grec et dans l'Allemand, dans le Latin et dans l'Esclavon. Tels ſont *être, avoir, prendre, faire, dire, aller, venir, reſter, mettre, donner.* Radicalement les mêmes dans ces quatre idiomes, ils ſont plus ou moins variés par une imperceptible diverſité d'organes, ou par une habitude accidentellement contractée. On ne peut douter que le verbe ſubſtantif *être* ne ſoit le même dans toutes

les langues tant du Midi que du Nord; et que quelque éloignés que puiſſent paroître le *bin* allemand du *ſum* latin et d'εἰμι grec, et les autres modes et perſonnes dans la conjugaiſon, *war, wäre* etc., ils ne ſoient Grecs et Latins tels que *eram, eras, erat.* Si *haben,* en latin *habere,* ſe montre avec moins d'évidence dans le grec, c'eſt parce que les Grecs abandonné une foule de monoſyllabes très-ſimples, leur préférant des mots plus pleins et plus ſonores; comme on a fait dans mille cas par la flexibilité de ſes organes et par la vivacité de ſon eſprit. Mais il eſt certain que *habere* latin, *haben* allemand, ſont venus des mêmes mots primitifs. dont le Grec a fait dans la ſuite ἅπτεσθαι, *toucher, atteindre, envahir,* le Latin *habere* et *capere,* et le François *haper,* qui a la même racine.

ARTICLE XV.

Origine commune des verbes allemands et des grecs.

224) Je donnerai ici une liſte des verbes les plus uſités, les plus néceſſaires, et les plus communs, en me bornant même à ceux qui ſe trouvent dans la traduction d'Ulphilas. Mais comme ces verbes prenant une prépoſition. A ſignifient ce qu'ils ſignifient dans le grec avec la prépoſition qu'ils ont priſe, nous ne citerons que les verbes ſimples, et quelques uns de ceux qui ont pris le *ga,* le *ge,* et le *ghe,* dans le Gothique, l'Allemand et le Flamand, et

ceux qui commençant par une voyelle ont pris le *w* pour l'appuier, comme *wachſen, wagen, werden, wirken.* C'eſt pourquoi nous trouvons peu de verbes ſimples qui commencent par *a,* tandis qu'il y en a une foule de compoſés par *af, auf* et par *aus,* lesquels ont tous une ſignification ſemblable à celle des verbes grecs, compoſés des prépoſitions *απο, αφ*, ou de la Greco-latine *ex.* Cette obſervation nous dispenſe d'inſérer dans la liſte qui ſuit, quelques centaines de verbes, formés ou compoſés des prépoſitions, comme tous ceux qui le ſont de la prépoſition *be,* et la particule *ge;* de ſorte que ſous la lettre *A* nous n'avons à citer que les ſuivans.

225) *Achten, eſtimare,* eſtimer, tire ſon origine d'*αγω, duco,* pris dans le ſens figuré qu'a le verbe *ducere* en latin, où il ſignifie non ſeulement *mener, conduire,* mais auſſi *eſtimer.* D'*αγειν,* dont le Latin a fait *agere,* pris dans le ſens propre, l'Allemand fit *wagen,* que nous verrons en ſon lieu. Cela n'empêcha point que du participe paſſif *αχθεις* on n'ait fait *achten,* pour dire eſtimer, juger, prendre en conſidération.

Ankern, mettre à l'ancre, *ancora firmare,* vient auſſi ſûrement d'*αγκυροω,* que ce verbe eſt fait d'*αγκυρα,* ancre; et il nous prouve que les Goths et les Germains doivent avoir pris du grec déjà formé, pluſieurs mots outre ceux que l'un et l'autre idiome avoient pris du Tartare, ou Scythique primitif.

Arbeiten, operari, travailler. Il eſt auſſi difficile qu'inutile de chercher ſi c'eſt du nom

Arbeit, travail, qu'on a formé le verbe *arbeiten,* ou ſi c'eſt de ce verbe qu'on a extrait le nom. C'eſt le même cas que de ſavoir ſi *laborare* eſt tiré de *labor,* et *travailler* de *travail;* ou ſi *labor* et *travail* ſont extraits des dits verbes. Il eſt encore plus difficile de trouver l'origine d'*arbeiten* dans le grec ou dans le latin. *Boxhorn* et d'après lui *Wachter* le font venir du celtique *erw* et *arw,* ſignifiant *arvum,* champ, ou *arare,* labourer le champ.

226) *Baeren.* C'eſt un des verbes les plus généralement reçus dans tous les idiomes avec des changemens aſſez légers; en latin c'eſt *ferre,* fait par contraction de *ferere* ou de *gerere,* par le changement du *b* en *f* et de l'*f* en *g.* Il eſt de toutes les langues ſeptentrionales et occidentales; mais les langues méridionales ne l'ont conſervé que dans les derivés et les compoſés tant de *fero,* que de *gero,* comme dans *fertile, geſtire* italien, *trasferer, digerer, s'ingerer* etc.; le ſimple mot de *fero fers ferre, gero geris gerere,* ne purent ſe ſoutenir dans la décadence de la latinité.

Bauen, habitare, aedificare, n'a laiſſé aucune trace dans le latin, mais il eſt paſſé dans toutes les langues occidentales, ſoit dans le ſens d'habiter, ſoit dans celui de conſtruire une habitation. Il peut venir du grec βυειν, *obſtruere,* boucher l'ouverture, et devoit par translation premièrement ſignifier *boucher, fermer, obturare, obſtruere,* en parlant des greniers creuſés ſous terre comme les caves. C'étoit une ſorte d'édifice que l'action de fermer le trou par où l'on entroit dans ces caves, dans ces magazins pratiqués dans le creux d'un rocher, ou ſous la

terre. Ce verbe a auſſi du rapport avec παυειν, dont eſt derivé *pauſteria*, enclos. Je crois cependant que la véritable racine eſt le monoſyllabe primitif *Bau* ou *Bo*, qui a ſervi à indiquer tant de choſes, tant d'objets différents. Les Goths et les Germains ont facilement ſubſtitué la diphtongue *au* à l'*o* primitif, que d'autres langues changèrent en *u*. Le Suédois dit encore *bugen* dans le même ſens que *bauen*.

227) *Bergen*, derivé de *Berg*, mont, dont j'indiquerai ailleurs l'origine orientale, ſignifie *couvrir, cacher, garder;* parce qu'une choſe que l'on veut cacher et garder, on la couvre, on y élève un monticule, un monceau. Les verbes latins *condere* et *abſcondere*, ont la même ſignification par la même raiſon: car *condere* c'eſt former une élévation, un bâtiment, dont le premier uſage eſt de couvrir des choſes, ou des perſonnes.

Bringen, ferre, adducere, portare, très-commun a toutes les langues du Nord, pourroit venir de παρεχειν, on fit d'abord πρεχειν; puis par l'inſertion de l'*n* on fit *prenken, bringen;* mais il n'eſt point paſſé dans les langues méridionales.

Brechen, veut dire *rompre, briſer*. L'origine de ce mot n'eſt pas bien aſſurée; cependant je ne ſaurois douter, que ce ne ſoit la même que celle de *frango* latin, et de ῥηγνυμι, *rumpo;* le Latin comme l'Eolique a changé l'*e* en *a*, et ajouté le *b* ou l'*f* à l'*r* initial. Les Celtes et les Germains y ajoutent un *b*, et changeant l'*a* en *i* et en *e*. Le mot de *bréche* françois, de *breccia* italien, qui ſignifie rupture, en général, ne ſont proprement d'uſage que pour ſigni-

fier la rupture des murs d'une place qu'on aſſiége.

228) *Dauren* eſt le même verbe que *durare* latin. Il vient probablement de δηρον qu'en latin on traduit *diu*, ou de δηρος *diuturnus*. Cent noms germaniques ne différent du grec et du latin que par le changement d'une voyelle en diphtongue (ſup. 16.)

Decken, en latin *tegere*, le même que τεγειν, auquel l'uſage plus commun ajouta un *s*, et fit στεγειν.

Drehen eſt venu de τρεχειν, *tourner, arrondir au tour. Tornare*, latin a la même ſignification, comme on le voit dans ce vers d'Horace: *Et male tornatos incudi reddere verſus.*

229) *Eſſen* eſt *itan* dans la langue des Goths, en Bas-allemand *eten*, en *Danois ede*, en Anglois *to eat*. Le Haut-Saxon qui a ſi ſouvent changé le *t* en *s*, de *eten* a fait *eſſen*, et ſe rapproche du latin, qui diſoit *eſſe* pour *edere*. L'un et l'autre viennent du grec εδω, à l infinitif εδειν. De εδειν et *eſſen* on a fait anciennement *fretan*, puis *freſſen*, dévorer, manger avec force, avec avidité. L'*F* et l'*R* ſemblent avoir été auſſi familiers aux Méſo-Gétes qu'aux Latins.

Fallen eſt exactement *fallere* latin dans tous les ſens. Le paſſif de βαλλεσθαι qui ſignifie être jetté en bas, prouve que tant le Latin que l'Allemand, ſont venus de βαλλειν.

Falten, plicare, complicare, plier, fait de *Falt*, ne paroît point ni dans le grec, ni dans le latin. Il étoit pourtant dans la langue gétique et nous le citons ici parce qu'il eſt fort

uſité dans l'allemand, et dans les autres langues du Nord; et que le ſubſtantif *Falt* ou *Fald* eſt paſſé dans l'Italien en plus d'un ſens.

Faſten ſe trouve dans deux ſens différens; dans celui de *jeuner, jejunare,* et c'eſt dans ce ſens que l'ont pris toutes les langues du Nord-oueſt. Il eſt très-probablement ſorti de la même racine d'où les Grecs ont tiré απαστος, qui ſe dit d'un homme qui s'abſtient de manger. On en a ſupprimé les voyelles initiales comme en tant d'autres mots. Le Latin a pris tout ſimplement le nom *faſtus* dans le ſens contraire que *faſten* a en Allemand. Je dois ajouter que *Faſtan* et *gafaſtan*, qu'on trouve dans la langue gothique, ſignifiant *garder, conſerver,* ne laiſſe voir aucun trace dans le grec. Au reſte *Faſti,* qui en latin ſignifie *Hiſtoire* et *Annales,* qu'on pourroit dire les Archives du temps, n'a-t-il point un rapport immédiat avec le verbe *faſtan, ſervare, cuſtodire?* Mais l'Allemand commun n'a pas conſervé ce verbe.

230) *Finden, trouver,* n'eſt-ce pas le verbe dont le Latin a fait *offendere* et *defendere?* Et *fretten, onerare,* n'a-t-il pas la même ſignification que βριθειν.

Freuen ſe réjouir, de même que *Freude,* joie, trouvant leur racine dans ενφραινομαι, *freyen,* qui ſignifie aimer, faire l'amour ſe marier, ne peut guere avoir d'autre origine *).

Füllen par le même changement du *B* et du *P* en *F* vient de βυλλειν, *implere;* ce verbe a les mêmes radicales que *pelny* polonois, et *plenus* latin.

*) *Freya* étoit le nom que les Teutons donnoient à la déeſſe que les Latins appelloient *Venus.*

231) J'ai déjà dit qu'on n'a gueres à citer de verbes allemands commençant par *Ga* ou par *Ge;* parce que la plus grande partie de ceux qui ont pour initiales ces ſyllabes, ſont des verbes compoſès, dont le fond ſe trouve dans des noms ſimples que nous citons ailleurs. Nous n'en rapporterons ici qu'un ſeul qui ſe trouve dans les gloſſaires gothiques et qui eſt paſſé dans l'italien et dans le françois, tandis que l'allemand l'abandonna pour le reprendre dans la ſuite totalement façonné à la françoiſe. C'eſt le verbe *Galaupan*, compoſé de la particule *Ga* et du verbe *laupan*, dont l'Allemand a fait *laufen*. Le nom italien et françois *Galop* et le verbe *galoper*, dont aucun étymologiſte n'a indiqué l'origine, ſont ſortis très-ſûrement de *Galaupan*, qui prit une ſignification particulière, pour dire *courir à cheval*, au lieu que *Galaupan* ſignifioit généralement courir à force. Au reſte ces *Ga*, *Ge* et *Ghe*, dans quelques autres idiomes remplacés par un *G* ſeul, par un *H* fortement aſpiré, au par un *K*, augmentent la valeur des verbes, comme nous l'avons dit en parlant des prépoſitions. (222.)

232) *Geben, dare, donner.* La radicale de ce verbe eſt bien la même du latin *præbere*, dont Voſſius ne donne aucune étymologie. Au verbe primitif *beren* l'Allemand ajouta le *ge*, le Latin *prae*.

Gehen, aller; je ne ſaurois douter que l'origine n'en ſoit la même que celle d'*eo, is, ire*, latin, et du grec ἰημι. L'addition du *G* a été fort ordinaire dans pluſieurs langues, elle eſt frappante dans un des trois idiomes eſclavons.

Le Bohémien dit *gſem*, *gſy*, *geſt*, pour *ſum*, *es*, *eſt*.

Gieſsen, fondre, verſer, eſt en grec χευσαι, d'où eſt tiré χυσις, *fuſio*.

Graben, fodere, *creuſer*. C'eſt de ce verbe que le François a fait *graver*, *graveur*, *gravure*, il paroit venir de γραφειν, dont le Latin fit *ſcribere*, l'Allemand auſſi *ſchreiben*, et le François *graver*.

Greiffen, et *greipen* en Bas-Saxon, *prehendere* en latin, en françois *gripper*, vient de γριπος, *rapax*, *ravageur*, ou de γριφος, *rete*, filet, ou de γριπευς, *pêcheur*, ou du verbe γριπιζειν, *piscari*, *pêcher*.

Greitan gothique, en françois *pleurer* ou *crier*, en italien *gridare*, vient du grec γριζειν, crier, parler à haute-voix. Le Haut-Allemand n'a pas conſervé ce verbe, ſi ce n'eſt dans *ſchreien*. Le Flamand en a fait *kritten* et *kriſchen*.

233) *Haben*, *avoir*, eſt le verbe le plus eſſentiel, et le plus indiſpenſable de tous ceux qui compoſent les langues européennes, préciſement par le beſoin qu'on eut de l'employer comme auxiliaire dans la décadence de la langue latine. A force de l'uſer, il a été défiguré d'une manière incroyable. L'indicatif *habeo*, comme nous l'avons vu, a été mutilé jusqu'à ce qu'il lui eſt à peine reſté une ſeule lettre. Car en italien beaucoup d'écrivains ne l'écrivent plus que par un *O*. L'Espagnol en a fait *hé*, le François *ai*, d'autres *eu*. C'eſt un exemple qu'on ne peut ſe dispenſer de citer pour preuve des changements que la ſeule prononciation produit dans les langues.

Les Latins, les Goths, les Allemands ont-ils tiré ce verbe, d'ἐχειν ou de ἁπτειν, ou l'ont-ils formé d'un monoſyllabe primitif *ab, hap, cap?* Il eſt poſſible, je penſe, que de *ap, ack, ek,* les Grecs ayent fait tantôt ἁπτειν, tantôt ἐχειν; et que les Goths, les Germains, les Latins en ayent fait *haben* et *habere.* Il ſeroit toujours auſſi ſingulier que le Latin en prenant un mot grec y eût ajouté l'aſpiration *h,* qu'en général il rejettoit, que s'il eût diſſout ἐχειν, où il n'y a aucune trace du *b,* pour en faire *habere.*

234) Je citerai ici trois verbes très-anciens et d'un très-grand uſage dans toutes les langues ſoeurs de l'Allemande, et qui n'indiquent aucune trace dans les idiomes orientaux, ni dans les latins, d'où cependant ils doivent être ſortis.

Halten, eſt en latin *tenere, ſervare, alere, ſiſtere,* en françois *tenir, garder, nourrir, arrêter.* Quelques étymologiſtes le tirent de *Hand, manus,* changeant l'*n* en *l* et le *d* en *t* et *d,* forment de *Hand halten.* Mais ils ne trouvent pas dans le grec le nom *Hand;* pas plus que celui de *manus.*

Haſſen, en gothique *hatian, haïr;* je n'ai pas de peine à croire avec Wachter qu'il fut pris d'ὀδυσσειν, qui ſignifie *iraſci,* ſe fâcher. Mais en ce cas les Germains l'auroient pris directement du Grec, ou ils l'en auroient rapproché, en changeant en *s* le *t* d'*hatian* gothique.

Heiſsen, vocari; wie heiſst er, comment s'appelle-il, *quomodo vocatur?* paroît tiré de *oſſa, vox, voix;* les Goths diſoient *haitan.*

Helfen, en langue flamande *helpen,* en Anglois *help,* a quelque rapport dans le grec et le latin *fulcire.*

Irren, en latin *errare*, vient par translation d'ερρειν, aller mal, de travers, avec peine; c'eſt un trope aſſez naturel.

235) *Kennen, naître, faire naître, connoître, ſavoir, pouvoir, entendre.* On trouve cités deux verbes différens, desquels l'allemand a pu être fait, et prendre auſſi différentes ſignifications. L'un eſt γερᾶν qui répond au latin *gignere,* l'autre eſt κοννειν, qui ſuivant Héſychius ſignifioit ſavoir, entendre, comprendre.

Koſten, a certainement de l'affinité avec γευσω futur de γευω, qui a la même ſignification en grec, et dont apparemment eſt auſſi ſorti le Latin *guſtare,* et le François *goûter.* Les langues du Nord ſemblent l'avoir confondu avec le latin *conſtare,* et *coſtare* italien, *coûter* en françois, quand elles en ont fait *Koſten* et *Koſtgeld.* Le premier eſt dans le ſens latin; *wie viel* ou *was koſtet es?* combien cela coute-t-il? Auſſi, *Koſtgeld,* ce qu'on donne aux domeſtiques pour leur nourriture, *ſtipes ad guſtandum,* argent pour le manger, pourroit également ſignifier l'argent que cela coûte.

236) *Kriegen* a deux ſignifications fort différentes, quoiqu'elles ayent quelque rapport. Il ſignifie *faire la guerre, guerroyer,* et *recevoir, prendre* ou *pretendre.* On ſait bien que le premier objet des guerres dans l'ancien temps, étoit de prendre le bétail, le bled, le bien des voiſins. Ce verbe vient de *Krieg* ſans contredit; et ce nom put venir par métathèſe, de χειρ, *manus;* parce que c'eſt avec la main que l'on prend. Il vint cependant du *kri kri* et de κριζειν, *ſtridere,* et c'eſt une es-

pèce d'onomatopée, l'effet pour la cauſe, ou le ſigne pour la choſe même. Car il eſt aſſez ordinaire d'entendre des *cri cri*, quand on va attaquer quelqu'un ou prendre ſon bien.

Küſsen, en gothique *kukjan*, *oſculari*, eſt en grec κυσαι, qui ſe trouve dans le dernier livre de l'Odyſſée, v. 234 et ailleurs; et montre aſſez que ce mot étoit commun au Grec, tant Aſiatique qu'Européen. Le Latin lui à ſubſtitué *oſculari*, *baſiare* et *ſuaviare*, tous trois aſſez expreſſifs. L'Allemand et toutes les langues ſes filles ou ſes ſoeurs, ont retenu le mot grec et gothique de *Kuſs* et *Küſsen*.

237) *Lauffen*, *currere*, *courir*, λαφθαζειν, a trop évidemment ſa racine dans *feſtinare*, ſe *hâter*, qu'Héſychius a conſervée; et l'on n'a pas beſoin de le faire venir d'ελαφος, *cervus*, ni de λεπορις, *lievre*. Le Flamand *loopen*, eſt le même mot dont d'autres dialectes ont fait *galaupen*, *klaup* ou *hlaup*. (ſup. 229.)

Leben, *vivere*, en Anglois *to live*. Le nom de αλιβας, qui étant compoſé de l'*a* négatif, et d'un derivé de λειβω, *fluo*, veut dire *ſans vie*, *mort*, peut bien nous faire ſoupçonner que ce *leben* tiré ſon origine de λειβω ou de λιβας, goute, où le fluide ſe prend pour la ſource de la vie; comme les Latins ont dit *ſpiritus* qui proprement veut dire *ſouffle*.

Legen eſt pris matériellement du grec λεγειν, comme le latin *legere*. Mais ce verbe, et ceux qui en ſont derivés en aſſez grand nombre, ont acquis différens ſens. Les Latins ont pris le verbe *legere* ſoit immédiatement du grec, ſoit du Teutonique ou Gothique, et ils l'ont em-

ployé en différens ſens, comme ont fait les peuples du Nord. Le ſens ordinaire et primitif étoit *placer, mettre enſemble, cueillir,* et dans ce ſens ſe prend encore l'Allemand *leſen,* qui ne peut guère venir que de λεγειν et *legere,* changeant le *g* en *s,* comme ont fait les idiomes Gaulois, Cisalpins et Transalpins; car dans toute la conjugaiſon du verbe *lire,* le *g* eſt remplacé par l'*s,* comme nous dans *liſons* que je *liſe* etc. En Lombardie on dit *leſe*, pour *legere. Blumenleſe* allemand eſt *florilegium* latin, recueil de fleurs; comme *legere flores, legere poma,* cueillir des fleurs, cueillir des pommes.

236) *Lieben, aimer.* Quelque étrange que ſemble l'origine que lui donnent les étymologiſtes Allemands, Flamands et Anglois, ce *lieb, liebe, lieben* et *lief,* ſuivant les différens dialectes germaniques, peut très-bien venir par metathèſe de la même racine d'où ſont ſortis *philos*, φιλος, *amicus*, et le verbe φιλειν, *amare.* Ce renverſement de ſyllabes a été fort fréquent dans le paſſage des mots d'un pays à l'autre et d'une langue à l'autre, ſurtout en venant du Sud-oueſt au Nord-oueſt, comme nous le remarquons dans la langue polonoiſe. Ce qui d'ailleurs eſt évident, c'eſt le rapport de *lubet, libet, libido* latins, avec ce mot Gothique *liuba,* l'Allemand *Liebe,* le Flamand *lief* et *liefde.* Auſſi quoique le verbe *amo,* j'aime, tire ſon origine de la ſyllabe *am, em,* d'où ſont venus ειμι et *ſum*; le verbe imperſonel *libet* et le derivé *libido* ont un rapport de ſignification très-évident avec *amor;* et le Ruſſe *mily* et le Polonois *mila*

BIBLIOTECA

l'ont également avec φιλη, par le changement ment naturel du *ph* en *m*. *Mile*, adverbe polonois qui veut dire *affectueuſement*, peut ſervir a conſtater cette remarque.

237) *Malen, peindre;* dans la langue gothique étoit *meljan* et *gamaljan* qui ſignifient *ſcribere*, écrire; ce qui nous donne lieu de croire que ce peuple qu'on appelloit barbare et qui l'étoit dans un certain ſens, avoit pourtant l'art d'écrire. Les Germains y étoient-ils plus avancés, lorsque les Romains entrèrent en commerce avec eux, ou leur firent la guerre? Ou bien eſt-ce des Romains qu'ils ont appris l'écriture, et ont emprunté le verbe *ſchreiben?* Toujours eſt-il ſûr que quand les Goths diſoient *meljan*, *gamaljan*, pour dire *écrire*, ils ne gravoient pas les paroles, mais ils les formoient avec des couleurs, ils les peignoient.

Marken, tiré de *mark, limen, ſignum, terminus*, eſt auſſi un des mots très-uſités dans toutes les langues modernes, presque dans la même ſignification qu'il avoit dans la langue des Gétes ou des Goths, et n'indique pourtant pas une origine grecque. Je crois plutôt que le fond de ce verbe *marken* eſt le même que celui de *margo marginis*, latin, qui ſignifie ce qui borde, qui fait le contour, la ſurface d'une choſe quelconque, et ainſi d'une étendue de pays, d'une feuille de papier, d'un vaſe de lait, etc.

240) *Meinen, penſer, cogitare*, faire mention, parler d'une choſe, a bien de l'analogie avec *mentio, mentionis* qui vient de *mens, mentis;* mais encore plus avec *menyo*, (μηνυω) *ſignifico*.

et avec *menos* (μηνος) *ſignum.* Il eſt paſſé à toutes les langues ſoeurs ou filles de la Gothique avec très-peu de varieté.

Mögen, qui ſignifie tantôt *pouvoir,* tantôt *vouloir,* a le même ſens dans toutes les langues occidentales, avec les variations ordinaires que la prononciation y met; et il paroit venir de μεγας, grand, puiſſant, ou de μογειν, pris pourtant dans un ſens figuré; car μογος ſignifie travail, et μογειν ſe donner de la peine.

241) *Moeten,* dans la langue flamande ſignifie aller au devant, à la rencontre. Je cite ce verbe comme une preuve, que beaucoup de mots grecs ou gétiques que la langue allemande n'a pas retenus, ſont pourtant reſtés au bas-allemand, au hollandois, à l'anglois. Ces verbes *moeten, gemoeten,* ſe trouvent dans Ulphilas écrits *mootian* et *gamootian.* On ſait que le Flamand prononce l'*oe* comme les Goths leur ω. L'Anglois abrégeant ce mot comme presque tous les autres qu'il a pris de l'allemand ou du latin, changea l'*oe* en *ee,* et de *moeten* fit *meet.*

Mühlen, moudre, fait d'après le grec μυλη et μυλος, *mola, meule,* a conſervé dans toutes les langues les deux caractériſtiques, le *m* initial et l'*l* intermédiaire; mais la voyelle *y,* devint *a* dans le latin, *o* dans le gothique, qui en a fait *malan,* et *u* dans presque toutes les langues du Nord. L'Anglois qui ſerre l'*u* en *i,* en a fait *to mill.* Le François au contraire ſubſtitua le diphthongue *ou* à l'*u* allemand, et ſupprimant l'*L* intermédiaire, de *molere* fit *moudre.*

242) *Naſſen, natian* et *ganatian* gothique, en latin *rigare,* en françois *baigner, mouiller,*

vient du grec *νοτία, humor, humidité.* Le haut-Allemand, changeant le *t* en *s* et fit *naſſen.* Le bas-Allemand conſerva le *t* en fit *natt* et *netten.* L'Anglois au lieu de *to nat* ou *to nett* dit *to wed,* ſoit qu'il ait changé l'*n* en *w,* ou qu'il ait formé ce mot, de celui de *water,* de *to water.* Les langues méridionales après la latine qui avoit *natare,* ont fait *nuotare,* noyer, analogie manifeſte avec baigner, mouiller.

Nahen, appropinquare, approcher. Ce verbe eſt fait de *nachgehen* par contraction; et je m'etonne que les étymologiſtes allemands ne l'ayent pas obſervé. Les Belges, Hollandois ou Flamands diſent *nacken,* renforçant l'aſpiration intermédiaire.

Nehen, coudre, eſt tout-à-fait le même verbe que *nere* latin.

Nehmen, dans la langue des Goths *niman,* paroît être le même verbe que *λαμβανειν,* et *ſumere* latin, qui eſt en quelque ſens ſynonyme d'*accipere,* recevoir. Au moins eſt-il ſûr, que *angenehm* dit la même choſe que le latin *acceptabile.*

243) *Rechnen,* compter, calculer, *numerare, computare,* eſt dans toutes les langues du Nord, et ne paroît ni dans le grec ni dans le latin. En polonois *Rachonek,* compte, et *rachowac,* compter, viennent également du mot gothique *Rahan* dont l'Allemand a fait *rechnen.*

Regen, pluie et pleuvoir, dans tout l'Occident, *Regen, Reyn, Rayn,* ſignifie pluie, et même *Eau* en général; ce mot radical de *Regn,* de *Reyn* ſe trouve dans un grand nombre de rivières et de fleuves. Il y en à pluſieurs en Allemagne, outre le grand fleuve *Rhein,* pluſieurs

ſieurs rivières ainſi nommées dans le Brandebourg, d'où le château très-renommé et la petite ville de *Rheinsberg* ont pris le nom. *Ar, Araris, la Saone, Arne* en Toſcane, *Aar* en Suiſſe, le *Tibre*, l'*Ebre*, *Hiberus* en Eſpagne et Thrace, viennent de Ῥεω, ρειν, *fluo, fluere*, couler.

L'Allemand comme le Grec a formé deux verbes de la même racine, *reden*, parler, et *regen, fluere*, par un certain rapport qu'il y a entre le bruit que fait un ruiſſeau, et celui qui ſort de la bouche d'un homme qui parle; comme il y en a entre *fla, flu* et *fa*, d'où ſont venus les verbes *fluere* et *fabulari*.

Raepen et *roopen* belgique ou flamand, *to reap* en anglois, vient de δρεπειν, *carpere*, cueillir, rejetant le *d* initial comme l'on a fait à δροσος, qui en latin devint *ros, roris*. De ce mot *raepen* quelques nations germaniques en le latiniſant ont formé *reffare;* (car on lit dans les lois ſaliques *reffare ſegetes)* lequel *reffare* eſt reſté dans un terme de jeu où l'on dit encore *Raffle* lorsqu'on prend ce qui ſe trouve dans la *miſe*.

Ruffen, clamare, vocare, a pu facilement venir de ἰβυειν par l'apocope de l'*I* initial, et le changement naturel du *B* en *F*. Ce verbe paroît être tiré d'ἰβυξ, un oiſeau qui criaille; *avis clamoroſa*. (Wachter, v. *Ruff*.)

244) *Schenken*, donner à boire, *potum praebere*, dont le François fit *échanſon*, quoique directement pris de *ſcantio* du latin barbare des ſiècles ſixième et ſeptième, dut tirer ſa première origine de ξενιζον, *hoſpitale*, ou de ξενια, c'eſt-à-dire les dons qu'on faiſoit aux hôtes. Le nom paſſa par translation de *genere ad ſpeciem;*

on apella *ſenk* et *ſchenck*, le vin donné, et on a fait *ſchenken* voulant dire donner du vin, verſer du vin.

Schlagen, percutere, verberare, battre et ailleurs cogitare. Quoique le changement du *G* en *F* ou en *P* ne ſoit pas fréquent, il n'eſt guere à douter que ce ne ſoit le même mot que *ſchappen*, et que ce verbe ne vienne de κολαφος, dont le Latin a fait *alapa*, et l'Italien *ſchiaffo*, le tirant de l'allemand. Mais le prenant dans l'autre, il vient de σαλευειν. Je ne ſais comment on a transporté *ſchlafen* à ſignifier *dormir*, qui n'a aucun rapport avec *battre, frapper*, ni avec *penſer*.

Schwängern qui répond proprement à l'italien *ingravidare, engroſſer*, ne conſerve pas une ſeule lettre du mot dont il eſt tiré; mais il ne vient pas moins du grec εγκυος, *prægnans*, d'εν κυω, *in utero*, ſous entendant *habens*.

Scheiden, ſeparare, dividere ne différe du grec σχιζω que par le changement du *z* en *d*. Le Latin qui en a fait *ſcindo*, y inſera l'*n*.

245) *Scheinen, ſplendere, lucere, fulgere*, et figurément *videri, ſembler, paroître*, eſt dérivé de *Schein, ſplendor;* Wachter lui trouve du rapport avec *ſena*, mot arabe ſignifiant *ſplendeur;* mais on ne voit point par quel chemin il eſt venu dans le centre de la Germanie, puiſqu'on ne le trouve point dans le Grec ni dans le Gothique. On croit auſſi pouvoir le dériver de γανειν, que Héſychius cite comme ſynonyme de λευκανειν, *dealbare, blanchir*. La dérivation eſt un peu forcée; mais ce ne ſeroit pas moins violemment qu'on feroit venir *Schein*, du celtique *can* ou *cain*, *albus*, quoique l'addition de l'*S*

et du *ſch*, et le changement de l'*a* en *ei* ſoient aſſez fréquens.

Schweigen, tacere, ſilere, vient certainement de σιγᾶν, par l'inſertion ordinaire du *w*, et le renforcement de l'*ſ*, qui devient *ſch*. Je crois aſſéz facilement que de σιλᾶν par le renverſement du γ en λ, deux lettres qui dans le caractère minuscule ſe reſſemblent beaucoup, le Latin a fait *ſilere*. Auſſi *ſlavan*, gothique, retient les caractériſtiques de *ſilere* dans le *ſl*. Pour la ſyllabe finale *an* gothique, elle eſt conſtamment *en* dans l'allemand, comme *re*, en latin. Le Polonois dit *ſlowo*, qui a beaucoup de rapport avec *logos*, mais dans un ſens contraire, car il ſignifie parole, et vient de *logos* grec.

Sehen, videre, voir, paroît ſorti du dialecte éolique, qui prononçoit le *T* auſſi doucement que l'*S*. Au lieu de θεειν et θειναι, il diſoit σειειν, σεῖν et σεῖναι. *Sehen* eſt bien moins éloigné de σειειν qui devoit être l'actif de σεαομαι et θεαομαι, qu'il ne l'eſt de *ſeigan* ou *ſeihan*, dont il eſt certainement venu. L'anglois *to ſee*, eſt fait de l'Allemand *ſehen*.

246) *Senden, mittere,* envoyer. *Wachter* le dérive de *hodos* (ὁδος), *via*, changeant l'aſpiration en *s* et inſérant l'*n*. Si cela eſt, le mot a un parfait rapport à l'italien, au françois, à l'eſpagnol, qui de *via* ont fait *inviare, envoyer, embiar*. Auſſi *Geſandter, miſſus,* répond à *Inviato, envoyé*, d'adjectif devenant ſubſtantif, comme le *miſſus*, d'où viennent *miſſi dominici, comiſſaires impériaux*, dans la baſſe latinité. Le nom *ambaſſadeur* s'eſt formé par une ſemblable analogie: car au lieu d'*in via, en chemin*, les

Caſtillans diſoient *en bas, embaxo*, lorsque de leurs villes montueuſes ils envoyoient des meſſagers à celles de la plaine. Ainſi le titre d'*Ambaſſadeur, (Bothſchafter* en allemand) dans ſon ſens propre ne dit pas autre choſe qu'envoyé, *miſſus, legatus, nuncius. Both* entre autres ſignifications veut auſſi dire *meſſage; Schaffer,* venant de *ſchaffen,* qui veut dire, *faire* ou *exécuter*, ſignifie préciſément *meſſager.*

Setzen, en bas-allemand *ſetten,* en anglois *to ſet,* en latin *ponere, collocare,* placer, a une affinité évidente avec *ſiſtere,* qui ſignifie également placer, et l'un et l'autre viennent probablement de ἕζομαι, *ſedeo.* De ce verbe *ſetzen,* pris directement du gothique *ſatjan,* dont le prétérit fait *ſat,* s'eſt formé le ſubſtantif *Sattel*, et de-là *Sattler, Selle* et *Sellier;* on dit *Sattel,* parce qu'un harnois qu'on place ſur le cheval eſt une eſpèce de ſiége. Le grec et latin *ephippia*, mot-à-mot, *ſur le cheval*, s'eſt fait de la même manière. *Sella* eſt abſtrait de *Sedula*, de la même origine.

247) *Siegeln, ſceller;* ce verbe et le ſubſtantif *Siegel,* dont il eſt formé, a été pris du latin, qui dans le ſiècle d'Ulphilas étoit déjà fort répandu dans la Dacie et chez les Gétes ou les Goths méridionaux. Le nom de *ſello* en eſpagnol, de *ſceau* en françois, *ſeal* en anglois, viennent tous de *ſigillo* latin et italien. *Sigillum* eſt le diminutif de *ſignum,* comme *tigillum* l'eſt de *tignum,* et tant d'autres ſemblables.

Singen, chanter. *Cecini,* prétérit de *cano,* et le compoſé *concinere,* chanter enſemble, peut nous faire croire que ces deux verbes

ont la même origine; car le *C* et le *S* dans pluſieurs langues ſe remplacent mutuellement ſuivant leur poſition. Le *g* et l'*n* s'inſérent auſſi très-ſouvent dans les mots, lorsqu'ils paſſent d'une langue à l'autre. Mais il eſt à propos d'obſerver ici que dans l'idiome gothique ce verbe qui ſignifie *chanter*, eſt pris dans le ſens de lire. C'eſt ſans doute parce que dans les lectures qui ſe faiſoient dans les aſſemblées des chrétiens, et peut-être dans les aſſemblées publiques, lorsqu'on y recitoit des vers, cette lecture tenoit du chant. Et ne diſons-nous pas *chanter*, pour, dire une choſe clairement, la repéter hautement?

248) De *Skafan*, l'Allemand fit *ſchaffen*, ſignifiant *agere, facere, parare, curare.* Ce mot, dont tant d'autres ſont ſortis, nous laiſſe entrevoir ſa racine dans σκευειν et σοζειν; de là *geſchäftig, negotioſus*, affairé, occupé d'affaires.

Skaftian et *Gaskathian* gothique, *nocere, damnum afferre*, eſt fait de *Skade* et *Schade*, qui ſignifie *damnum, noxa*, dommage, mal. Tant le nom ſubſtantif que le verbe et leurs dérivés ſemblent tirés d'αστη, *detrimentum*, par la tranſpoſition et le renforcement ordinaire de l'*s*. D'αϛη on fit *ſade* puis *ſchade*.

Sorgen, dont l'Anglois a fait *Sorrow*, ſignifie triſteſſe, chagrin, ſouci. *Beſorgen*, avoir ſoin, veut dire littéralement *ſollicitum eſſe ſuper*, ou *de aliqua re.* Aucune trace ne nous eſt reſtée de ce mot dans les langues orientales et méridionales. Mais il ſe trouve dans ce que nous avons de la langue des Gétes; et il n'eſt guère probable qu'il ne fût pas commun à quel-

ques dialectes grecs. Dans les fragments de la langue celtique on trouve */orr*, qui ne peut être tiré que de */orgen.*

249) *Speien, ſpeiwan* gothique, dans d'autres dialectes */pucken,* eſt le verbe */puere* du latin, et */putare* de l'italien. Le mot */putum*, comme ψυττω d'où il eſt ſorti par la transmutation du *pf* en */p*, préſente le bruit et le ſon qui nait de l'action de */puer*, */puere.* Le François qui avoit de la peine à prononcer l'*s* ſuivi d'une conſonne, en a fait *eſpuer* et *épuer;* mais il lui ſubſtitua dans la ſuite *cracher*, qui n'exprime pas proprement */putare.*

Speiſen, manger. Wachter le tire de σπεσαι, *libare*, gouter; et Boxhorn lui trouve un rapport avec *cibus*, dont il croit qu'on a pu faire */pis* et */piſen*, par métathèſe.

Spillen, fait de */piel*, qui vient de πελω. Ce verbe grec comme l'allemand qui en eſt dérivé, a un ſens très-étendu et très-varié, comme le nom *verbum* dans l'uſage vulgaire du latin, et même επος en grec. Car lorsqu'on lit dans l'évangile *videamus de verbo iſto;* ce *verbo* ne veut pas dire parole, mais choſe, événement, fait. Les anciens Goths et les Germains ſe ſervoient du mot */pil* pour indiquer tantôt une action, tantôt un discours; mais ordinairement une action d'amuſement, ou une narration agréable. Dans ce qui nous reſte de la langue des Goths du cinquième ſiècle, nous ne trouvons le mot */pilan*, */pielen*, que dans le ſens de *narrer;* car */pillon*, *narrare*, *annunciare*, ſe trouve ſept ou huit fois dans la traduction gothique d'Ulphilas dans ce ſens. Le nom */pil* et */pel*

ſignifiant *narration*, eſt paſſé dans les idiomes le plus éloignés du Nord-oueſt, dans l'Anglo-Saxon et l'Anglois, qui en ont fait *Godſpel* et *Goſpel*, Evangelium, *Dei ſermo*. L'Allemand commun ne prit ce nom que dans la ſignification de *ludus*, *jocus*, *jeu*, et le verbe *ſpielen* ne répond qu'a *ludere*, *jocari*.

250) *Spinnen*, *nere*, filer; il a quelque reſſemblance avec σπονδυλος, *verticillum*, qui ſignifie *fuſeau*. Il n'eſt pas entré dans les langues du midi, qui n'ont ni un verbe approchant de *ſpinnen*, ni aucun autre qui reſſemble à *nere*. Elles ont pris de l'effet, le verbe qui indique la cauſe; de *filum* elles ont fait *filare* et *filer*. Mais depuis la frontière orientale de l'Allemagne juſqu'au de là de l'Eyder et dans l'Islande et la Grande-Bretagne, le mot qui dit *filer*, eſt venu de *ſpinnan* gothique, et probablement de πηνιζειν, qui en grec veut dire effectivement, *filer*.

Stautan, *percutere*, *trudere*, heurter, pouſſer. L'Allemand en a fait *ſtoſsen* par ſa marche ordinaire qui change le *t* en *s*; le Suédois, le Danois et le Bas-Allemand en ont fait *ſtote*, *ſtoede* et *ſtoeten*.

251) *Stehen*, gothique *ſtandan*. La racine primitive de ce verbe eſt ϛαω, dont le Grec a tiré un nombre prodigieux tant de noms que de verbes; d'abord en formant ἱϛημι, qui fit abandonner le primitif; enſuite en l'uniſſant à différentes prépoſitions et à différents autres noms, l'Allemand n'en fit guère moins; on l'employa même en diverſes ſignifications qui ſemblent au premier abord très-éloignées du ſens propre. Car quel rapport entre *ſtehen*, *ſtare*, être droit,

être ferme, et *verſtehen* qui ſignifie *intelligere*, comprendre, *capire* en italien? De cette racine du verbe ἱςημι le Grec fit ἑςος. L'Allemand en appuiant l'*i* d'un *m* et changeant l'*i* en *a*, fit *Maſt*, l'arbre du navire. Ainſi l'étymologie de ces noms *mât*, *Matroſe* et *matelot* ſe trouve dans ςαειν *ſtehen*, *ſtare*.

Spalten, *ſéparer*, *lacérer*, *déchirer*, du verbe σπαω, *traho*, *duco*, *extraho*. Les Grecs avoient fait σπαλασσω, *lacero*, *ſcindo*, et le paſſif σπαλασσομαι, *laceror*. Le nom allemand a bien de l'analogie avec le grec.

Steigan gothique, en allemand *ſteigen*, vient de ςειγειν. Il ſignifioit d'abord *aller;* mais dans la ſuite on le prit plus particulièrement pour *monter*, *aſcendere; Steig* répond encore à chemin et ſentier. *Stinquan* ſignifie auſſi *ire*, aller, marcher.

252) *Stilan*, d'où vient *ſtehlen*, voler, dérober, *furari*, c'eſt par métonymie qu'il eſt venu de στειλειν ou στειλεϑαι, qui ſignifie tromper; car il eſt très-ordinaire qu'on appelle voleur celui qui trompe.

Streiten, *certare*, *pugnare*, *contendere*, *enfrare*, *combattre*, *disputer*, vient de ςρατευειν; comme *Streit*, *querelle*, vient de ςρατος, *pugna*, *prælium*, paſſant du ſens particulier de combat militaire au ſens général de combattre, et à toute ſorte de controverſe ou de procès.

Streuen et le latin *ſternere*, ont leur racine commune dans ςορειν, qui ſignifie *étendre* quelque choſe par terre ou dans quelque lieu égal; ainſi *Straſſe* allemand, *Stret* anglois, viennent du même verbe d'où vient *ſtrada* italien, qui ſeroit *via ſtrata* en bon latin.

Suchen allemand, *ſokjan* gothique, *ſoeken* en flamand, et *ſoge* en danois, répondent conſtamment à *quaerere*, chercher. Ce verbe paroît venir du grec ὕκειν, toujours en changeant l'aſpiration en ſifflement.

Sweran gothique, en allemand *ſchwören*, en anglois *to ſwear*, eſt en latin *jurare* et même *honorare*. Ce verbe paroît avoir la même racine que *jurare;* mais ſi cela eſt, le Latin doit l'avoir précédé; car *jurare* eſt fait de *jus, juris* nom qui ne ſe trouve point dans le gothique.

253) *Tellen*, en langue flamande ſignifie *narrer, racconter;* il paroît tiré de τελλειν, qui ſignifioit *ordonner, enjoindre, commander, jubere, praecipere, mandare, injungere. Talzjands* participe tiré de ce même verbe qui ſe trouve dans le traducteur des évangiles, lui ſervit à rendre επιστατα, *praeceptor*, et prouve avec tant d'autres exemples, que le fond de la langue gothique tenoit infiniment de l'ancienne langue grecque ou du grec barbare. Les Goths, de τελλειν avoient fait *talan*, dont l'Allemand fit *zal, conte*, ou diſcours (v. ci-apr. *Zelen*). On trouve encore dans les meilleurs auteurs des ſubſtantifs et des verbaux, abſtraits de l'ancien verbe εντελλω, τα ενταλμενα, *mandata;* mais le primitif τελλω, ne fut guère d'uſage.

Theilen, dans le gothique *deilan, dividere, partiri, partager*. Nous trouvons dans le françois et dans l'italien pluſieurs noms tirés de ce verbe ou du nom *theil*. Mais il n'eſt pas auſſi facile de conſtater ſon origine grecque. Cependant il n'eſt pas improbable qu'il vienne de διελειν, mot qui devoit être uſité

chez les Grecs du Bas-empire; ou de διαῖρειν, *dividere*, renverſant la diphtongue, et changeant le *R* en *L*, comme dans un infinité d'autres mots.

254) *Tekan* gothique, dans le vieux flamand *tucken*, eſt certainement le latin *tangere*, toucher; et ſi *tango* vient de θιγω, comme *Voſſius*, *Junius* et autres étymologiſtes le ſoutiennent, *tekan* en vient encore plus ſûrement. Le prétérit *tetigi*, le ſupin *tactum* prouvent aſſez que le primitif *tango* n'avoit pas l'*n* qu'on y inſéra. L'Italien a fait *toccare*, ſoit qu'il prit ce verbe de *tango*, *tetigi*, *tactum*, ou du gothique *tekan*. *Toucher* eſt venu directement de *toccare*. L'Allemand n'ayant pas retenu ce verbe, le remplace par *fühlen*.

Trauen, répond à *fidere*, et à *confidere*, ſe fier, ou être fidelle, *at tro* en danois, *trouwe* en flamand, *to true* en anglois. Son étymologie eſt la même que celle de *Druide* françois, et *Drudo* italien, *fidus*, *fidelis*. Je ne ſais ſi les Goths et leurs anciens frères les Teutons avoient déjà fait attention à la fidélité de la tourterelle, appellée en grec τρυγων, pour faire ſervir ce mot à ſignifier *fidèle*, en diſant *trauen*. Mais ce qui eſt certain c'eſt que de *true*, *fidus*, l'Italien ſe ſert de *Drudo*, pour dire l'amant, le galant, et *Druda* pour dire maîtreſſe, concubine; tandis que les Gaulois avoient donné ce nom à leurs prêtres.

Treiben en gothique *draiban*, *pouſſer*, *chaſſer*, répond au latin *turbare;* et tant le Grec que l'Allemand ont de l'affinité avec θορυβεῖν, *tumultum excitare*.

255) *Tagkian* gothique, prononcé *thankian*, eſt le même mot que *cogitare*, dont le haut et

le bas-allemand ont fait *denken*, l'Anglois *to think*. *Junius* a cru avec assez de fondement que ce verbe pouvoit être fait de δοκειν par l'insertion de l'*n*, comme beaucoup de mots latins sont tirés du grec par une addition intermédiaire de cette consonne. La différence du régime ne s'opposeroit pas à une telle dérivation. Δοκεω répond au latin *mihi videtur*, il me paroît, et cette expression est synonyme de *je pense*. La première syllabe *do* du grec étoit naturellement *tha* dans la langue gothique, qui changeoit assez souvent l'*o* en *a*, comme nous pouvons le voir, par exemple, en *twa* au lieu de *duo*. Au lieu du Δ on employoit le Θ, c'est-à-dire un *Th*, lettre moyenne entre le *D* et le *T*. Il est à remarquer que dans l'alphabet gothique, la lettre qui doit représenter le *th* est écrite comme le φ grec, et placée à la fin de l'alphabet au même rang où est le φ dans l'alphabet grec. Cela nous explique comment la langue russe confond encore le *th* avec le *ph*, et prononce comme *F*, ce qui en grec et en latin est un *T* aspiré ou adouci, approchant assez de l'accent que les Anglois donnent au *the*, qui tient du *D* et du *Z* doux; comme les Italiens le prononcent dans le nom *azienda*, et les Vénitiens dans une grande partie de leurs mots.

256) *Trunk* et *trinken*, *boisson* et *boire*. Les étymologistes ne trouvent point dans le grec ni dans le latin des mots qui y ayent du rapport; car *poto* et *bibo* en différent matériellement. Ce mot ressemble à *traho* en y insérant l'*u*, comme dans *tango*, fait de θιγω, *lingo* de λειχω; outre qu'il faut encore prendre ce mot dans un

ſens figuré qui indique *puiſer, vuider, avaler; tirar giù*, pour *avaler* ſe dit aſſez ſouvent en italien. Mais ce mots *Trunk* et *trinken* n'ont-ils pas une analogie très-évidente avec τρυξ, τρυγος, qui ſignifie *vinum*, vin?

ARTICLE XVI.

Des noms de toutes ſortes, commençant par U, *par* V *et* W, *dans les idiomes germaniques.*

257) *Üben, facere, colere,* et plus ordinairement *exercere,* tiré d'επειν, ou bien de la même ſource d'où vient le latin *opus,* eſt le ſeul verbe ſimple que l'on peut citer dans une longue liſte de ceux qui commencent par *U* ou par *V*. Tous les autres ſont compoſés des prépoſitions *über, um, un, unter, ur*, ou de *ver* et *vor*. Ainſi le fond de ces noms conſiſte dans le ſens que les prépoſitions précédentes leur donnent indiquant des circonſtances, et des accidens particuliers. *Binden,* par exemple, qui veut dire *lier,* prenant la prépoſition *über,* ſignifie *lier* par deſſus. *Umfaſſen* eſt embraſſer, prendre tout à l'entour. Le même effet réſulte de l'union des autres prépoſitions dont nous avons expliqué les différentes valeurs.

258) Il y a au reſte un grand nombre de verbes qu'on ne peut pas dire compoſés d'une prépoſition, mais qui ont été appuyés du *W*, et qui ne différent des Grecs que par l'addition de cette lettre inconnue tant au grec et

au latin, qu'aux idiomes modernes méridionaux. Au ſurplus il eſt évident que *wachſen* allemand eſt αυξειν grec et *augere* latin; que *wagen* eſt αγειν, *agere;* que *weichen* allemand et *weka* ſuédois ne ſont que ειϰειν, *cedere.* *Werk* eſt εργον, *opus,* et *werken, operari.* *Werden*, d'où viennent *wird, ward, geworden*, ſi ſouvent employés comme auxiliaires, eſt ερδειν grec, qui eſſentiellement a la même force, la même ſignification; et qu'on rend imparfaitement par *fio, fis, fieri.* C'eſt par par là que *weſen, geweſen, war, wäre, waren,* ſemblent s'éloigner du grec εσεσθαι, et du latin *eſſe, eram, erant* etc.

259) *Wachen,* veiller, *vigilare,* et *aufwachen,* éveiller, qui en derive, ſemblent tirer leur origine du mot grec et eſclavon *oko,* dont le Latin fit *oculus,* et l'Allemand *Auge*; et cela par l'addition du *W.* Que *veiller* et *éveiller* ayent de l'analogie avec les yeux, on n'a pas beſoin de l'expliquer.

Waren, regarder, et *warten, obſervare, cuſtodire, cavere,* par la même *proſthaſis* du *W* ſont formés d'ὁρᾶν, *videre;* mais il eſt à propos de remarquer dans ces deux verbes *wachten* et *warten,* que ce ſont des verbes fréquentifs, formés par l'addition du *t* au mot primitif, comme *dictito, factito, flagito, vendito,* latins. v. ſup. 139.

Walten, adminiſtrare, poſſe, dominari, tiré de *Walt,* ſi *Walt, potens*, n'eſt pas extrait de *walten.* Ils ſont abſolument d'origine celtique ou teutonique, dont on ne voit aucune trace dans le grec.

Wählen, ſoit qu'il vienne de *Wahl,* ou que

Wahl, choix, élection, ſoit un verbal extrait de *wählen*, peut très-facilement être fait d'ἑλειν.

Weben, texere, eſt fait de ὑφαν quoiqu'il n'y reſte que la finale de l'infinitif; le *W* eſt ici à double titre; car il n'y eſt pas ſimplement par addition comme dans *wagen* et *waren*, mais il remplace auſſi l'aſpiration d'*hyphan*, ὑφαν. Le changement de l'*o* en *a* n'a rien d'extraordinaire, et moins encore celui du *ph* ou φ en *p*, ou de l'*i* en *e*.

Si le verbe *weiſen* dans la ſignification d'*accuſare*, inculper, vient d'αιτια, ce n'eſt que par l'appui du *W*, qui a concouru à former ce verbe, comme à faire *Weide*, d'ιτεα, et à former *wider* et *wieder* du greco-latin *iterum*.

260) Ce *W* remplace en bien d'autres mots l'aſpiration du grec; et c'eſt par là que *werfen*, jeter, *jacere, projicere* a pu facilement venir de ριπω, *jacio, projicio*, en tranſportant la voyelle *i* changée en *e* avant le *r*, et en changeant le *p* en *f*. L'*R* initial étant toujours aſpiré dans le grec, donna lieu à cet appui, et forma le verbe *werfen*, qui dans le bas-allemand a conſervé le *p* ſans le changer en *f*. Dans pluſieurs autres noms cette conſonne gothique a non-ſeulement été ſubſtituée à l'*h*, mais encore à toutes lesconſonnes de ſa claſſe qui ſont les labiales. Il n'eſt pas improbable que le verbe *wohnen, habitare*, vienne de μενειν, *manere*, demeurer, en changeant l'*M* en *W* et l'*E* en *O*, comme en mille autres cas; ce qui peut nous perſuader auſſi que le nom de *Wolke, nubes*, nüe, ſynonyme en quelque ſens de *Nefele, nebula*, eſt tiré de *omelka*, en changeant le *m* en *w*, l'*i* en *o*,

et en ſupprimant très-facilement la voyelle brève initiale. Nous verrons en ſon lieu que *Wohl*, bon, bien, eſt le même mot que le latin *bonus*, en prenant le *L* à la place de l'*N*, comme dans ὀλιγος, dont on fit *weniger*, et *Sol*, qui eſt en allemand *Sonne*.

En beaucoup d'autres noms le *W* gothique tient lieu du *V* des latins, qui ont auſſi fort ſouvent ajouté cette lettre à des noms grecs, commençant par une voyelle. Cela nous donne l'étymologie de *wiſſen*, *ſcire*, connoître, ſavoir, qui ſemble être échappée au très-ſavant *Wachter*, et qu'*Ihre* a très-bien obſervée dans l'article *Wiſa*. C'eſt le même verbe que *wiſſen*, en gothique *vitan*, en flamand *weten*, et en latin *video*, pris d'ειδεω et ειδω, qui ſe dit non-ſeulement de la vue des yeux corporels, mais de la vue intellectuelle, d'où eſt venu le nom de *Videns*, ſignifiant celui qui voit, qui prévoit, qui ſait l'avenir.

261) Plus de cent-cinquante mots tant verbes que noms allemands commencent par un *Z*; et ce *z* le plus ſouvent y prend la place du *t* ou du *d* grec et latin. Plus de cent autres noms et verbes ſont compoſés de la prépoſition *zu*, qui tient lieu de l'*ad* latin et du *to* gothique et anglois.

Zackern, étant compoſé d'*ackern*, n'a plus beſoin d'être conſidéré particulièrement, ſi ce n'eſt pour y voir l'exemple d'un mot où l'*u* de la prépoſition *zu* eſt ſupprimé; car *zackern* eſt fait de *zu ackern*.

Zahlen, nombrer, compter, et le compoſé *bezahlen*, ne peuvent guères avoir d'autre origine que celle de *zehlen*, *narrare*, *putare*, qui par

translation ne peut venir que de τελειν, ſignifiant terminer, déterminer, finir une choſe. La racine de ce verbe eſt τελος, *finis*.

Zaubern, enchanter, enſorceller, eſt tiré probablement de *Zabel*, et *Zabel* très ſûrement de *Zabulos*, qui eſt le même nom que *Diabolus* (ſup. 23 et 46).

Zähmen, *fraenare*, brider. La racine de ce mot eſt καμος, *camus*, *frein*, quoique le changement du *C* en *Z* ne ſoit pas ſi ordinaire dans la langue teutonique que celui du *D* et du *T*.

Zähmen, *tamian*, goth., eſt le pur grec δαμᾶν, dont les Latins ont fait *domare*, dompter, les Allemands *zähmen* et *tämen*, le Danois *täme*, et l'Anglois *to tame*.

262) *Zeichen* et *zeigen* dont l'un ſignifie *ſignare*, marquer, faire un ſigne ſur quelque choſe, l'autre veut dire montrer, *oſtendere*, *monſtrare*, ont cependant une manifeſte analogie, dans le matériel comme dans l'intellectuel avec τεικειν, *extendere*.

Zeihen, *accuſare*, reſſemble fort au verbe précédent et à celui qui va ſuivre, mais il n'a ni une origine commune avec eux, ni la moindre analogie dans la ſignification. Il paroît plutôt fait d'αιτια par métathèſe; puis par le changement du *T* en *Z*; ainſi *tajain*, *zaihen*, et *zeihen*.

Ziehen, *trahere*, *ducere*, *educare*, dont on a extrait *zug* et *zog*, et *dux* latin, peut être ſorti également de τειω, dont par l'inſertion de l'*h* on avoit fait τεινειν, *tendere* en latin. Je n'oſerois pourtant pas trop inſiſter ſur cette étymologie, non plus que ſur l'analogie et l'origine commune de *zog* et *dux*. De *ziehen*, *tiuhan*

han gothique; changeant le *T* en *Z*, lorsqu'il eſt ſuivi d'une voyelle, et la diphtongue *ie* et *iu* en *y*, et l'*y* en *o*, on a fait *tog* et *zog*, qui retint plus de reſſemblance avec *ducere* latin, qu'avec aucun des verbes grecs qui ont la même ſignification. Cependant ταγος eſt radicalement le même nom que ces *tog* et *zog*, et ceux-ci ſont les mêmes que *dux*, *ducis*. Ils ſont tous ſûrement ſortis de ce *ta*, *to*, ou *da*, *do*, *du*, qui ſont la baſe de tant de noms, ſignifiant mettre, placer, ordonner, faire, et donner.

Zünden, *tandjan* gothique, *accendere*, allumer, en venant vers le Nord-oueſt changea les *a* en *e*, et en *u*, et devint *tenden*, *tiunden* et *tenden*. Le haut-Allemand qui changea en *Z* les *D* et le *T* grecs, latins et gothiques, a fait *zünden*. Ce mot paroît ſorti du verbe inuſité *cando* et *candeo*, dont le Latin a fait *accendo*, *incendo*, *ſuccendo*.

262) Parmi une centaine de verbes compoſés de la prépoſition *zu*, il y en a plus de trente leſquels outre cette prépoſition prennent encore l'adverbe *ſammen*, *ſimul* (αμα) *enſemble*, et forment une claſſe de verbes que la langue grecque même n'a pas, et que la latine et ſes filles ont encore moins, quoique elles aient beaucoup de mots où ſe trouvent unies deux prépoſitions, comme *dé-com-poſer in-de-fini*, *re-condere*. Mais les autres langues n'ont pas de verbes propres pour dire ce que l'Allemand dit par ces mots *zuſammenbinden*, *zuſammenbringen*, lier enſemble, apporter enſemble; *zuſammenfallen*, tomber enſemble.

Zweifeln, douter, en latin *dubitare*, paroît

totalement formé de nom numéral *zwei*, comme le latin l'eſt dans l'origine de *duo* et de *bito*, verbe inuſité dont j'ignore l'origine eſt peut-être dans *ἰεναι*, *ire*, *iter*.

ARTICLE XVII.

Comment les autres langues du Nord différent de la langue allemande.

263) Le nom de Gothia que porte une province de la Suède, peut faire croire que les Goths, nation infiniment renommée dans l'hiſtoire des cinquième et ſixième ſiècles de l'Ere-Chrétienne, étoient ſortis de la Suède, et que par conſéquent la langue gothique, ſi ſouvent citée par les Lexicographes et les Etymologiſtes, ſi elle n'eſt pas la mère de l'Allemande, doit au moins être ſa ſoeur aînée. De là s'enſuivroit de plus que la langue Danoiſe plus ſemblable à la Suédoiſe qu'à l'Allemande, ſeroit encore antérieure à celle-ci. Peu nous importe la déciſion d'un tel procès; mais il n'eſt certainement pas inutile d'obſerver la différence qui ſe trouve entre ces trois langues, pour en faciliter l'intelligence à quiconque voudra s'en occuper: et cette différence cependant nous fera juger de leur antériorité et de la préſéance qu'elles ſe diſputent reciproquement.

264) Les noms et les verbes eſſentiels à tout langage ſont au fond les mêmes dans ces trois idiomes, ainſi que dans le Belgique, quoique ils différent presque tous par la diverſité de l'accent et de l'ortographe. Certainement le Suédois et le Danois s'écartent du Grec et du Gothi-

beaucoup plus que ne s'en écarte l'Allemand. *Nam*, par exemple, fait d'*ονομα*, dans le vieux Suédois étoit *nampn*, prenant le *p* ou le *b*, que dans les autres langues il n'a point; et dans le Danois, en prenant l'*ff* au lieu du *p*, a fait *naffn*, changeant encore *l'm* en *ff*. *Erde, terra*, approche beaucoup plus du grec *ερι∂α*, ou du latin *terra*, que *jorden* Danois et Suédois.

264) Le pronom *nos*, *nous*, diffère encore bien d'avantage, ſurtout dans les dérivés. Car quoique *wir* Allemand reſſemble encore moins que *oſs* Danois, à *nos* latin, ou *νοὶ* et *νωῖ*; *unſer* en approche bien plus que le *vor* Danois et *war* Suédois. Quant aux prépoſitions et aux adverbes, il n'eſt pas étonnant qu'ils différent beaucoup; car nos langues filles de la latine, différent elles mêmes extrêmement les unes des autres. Quelques adverbes Danois et Suédois reſſemblent plus que les Allemands à des adverbes Grecs et Latins; puisque *men* dans le ſens d'*autem* latin, eſt pur grec, et ſe trouve dans le latin *tamen*. Mais à ce propos il faut obſerver comment le hazard a fait que pluſieurs mots venus du Grec, du Gothique ou du Latin vers le Nord, ſe ſont conſervés dans des idiomes plus éloignés de la ſource primitive, tandis que ceux qui en étoient plus proches, les ont abandonnés. Nous trouverons beaucoup de mots grecs ou latins dans l'Anglois qui ne ſont pas dans l'Allemand. Les prépoſitions et les particules conjonctives dans la langue Danoiſe ſont doublement différentes des Allemandes, et ne reſſemblent pas non plus aux angloiſes. Celles-ci traduiſent le Latin *et*, *ac* et *atque*, et le

grec *καὶ*, par *und* et *and;* le Danois et le Suédois le rendent par *och* et *og*, mêmes mots que *auch, etiam;* où l'on voit auſſi l'*au* changé en *o*, et le *ch* changé en *g*. Mais ce qui prouve inconteſtablement que les verbes Danois et Suédois ſont pris de l'Allemand, et non pas les Allemands de ces deux autres idiomes, c'eſt la terminaiſon en *en*, qui dans la langue allemande eſt totalement conforme aux terminaiſons grecques par *en*, et *an* dans le Gothique, (qui peut-être prononçoit cet *a* comme *e*) au lieu que les autres l'ont en *a* tout ſimple, et tout court. L'on ſait qu'à meſure de la diſtance qui les ſépare et les éloigne de leur ſource, les mots perdent facilement quelques parties de leurs ſyllabes. Nous verrons que cela eſt arrivé aux verbes latins, qui ſont paſſés par la Toscane en ſe répandant dans les Gaules, où nous les verrons perdre la ſyllabe finale.

265) Mais ne ſeroit-il pas poſſible, nous dira-t-on, que la Danoiſe et la Suédoiſe, enſuite l'Angloiſe ſoient ſorties de la Scythique primitive immédiatement, ſans paſſer par la Germanie, et que dans les temps les plus reculés, elles ſoient venues par la Pologne et la Pruſſe, en Suède et en Danemarc, dans les îles et les peninſules de la mer du Nord, et de la mer Baltique? Cela ſeroit poſſible, ſans doute; mais cela n'eſt nullement probable. Les peuples qui de l'Orient et du Midi ſe ſont propagés au Nord et à l'Occident de l'Europe, n'ont pas fait le tour de l'Eſtonie pour aller en Suède et en Danemarc; mais ſe ſont avancés peu-à-peu, traverſant la Germanie et ſuivant l'Elbe et l'Oder; ſans que cela

ait empêché d'autres hordes ou colonies de ſuivre la Viſtule ou de remonter le Danube. Il ne faut donc pas chercher la cauſe de quelques différences, ailleurs que dans une diſpoſition organique, ſouvent inexplicable, d'une nation, ou d'une race particulière qui s'eſt multipliée, et qui a par ſon exemple entraîné ſes ſemblables, ſes voiſines, ſes compagnes, à articuler d'une manière plutôt que d'une autre les mots qu'on avoit entendus et retenus. C'eſt la marche naturelle de toutes les choſes, qui paſſant d'un lieu à un autre diminuent ou groſſiſſent, ſuivant la qualité du terrein où elles paſſent. Le hazard, l'inſtinct ou le caprice accoutume les gens à prononcer différemment les paroles. Ainſi le Danois et le Suédois terminent par un *r* les mots que les autres peuples terminent par *t* ou par *s;* et ils terminent par une voyelle ſans accent et ſans appui les infinitifs que le Grec et l'Allemand terminent en *ein* et *en,* et le Latin en *re.*

266) Il eſt vrai que ni le Danois ni le Suédois n'ont changé en *Z* le *D,* le *T* et le *Th* du Grec et du Latin, comme a fait le Haut-Allemand. De οδους, οδοντος le Suédois a fait *Tand,* de φθογγος *Tung.* La prépoſition latine *ad* n'eſt pas changée en *zu* comme dans l'allemand; mais en *till* qui différe bien plus du latin *ad.* Loin d'appuyer d'un *V* ou d'un *W* les noms grecs ou gothiques ils ſuppriment quelquefois cette conſonne lorsqu'elle ſe trouve au commencement du mot teutonique; comme dans *Wort, verbum,* dont ils ont fait *ort* et *ord.* De plus dans les mots où les autres langues ont

le double *w* ou le *qu* initial, le Danois remplace ces conſonnes par une *h*, et dit *huad*, au lieu de *quod*, de *wath* ou de *was*. Il appuie cependant d'un *j* ou d'un *gi* pluſieurs noms qui commencent par une voyelle; et par là il ſoutient certains mots mieux que n'ont fait les autres idiomes. *Ego*, par exemple, qui eſt en italien *io*, en françois *je*, en anglois *I*, eſt *jag* en ſuédois, *jeg* en danois.

Au reſte la plus grande différence qui ſe trouve entre le Danois et l'Allemand, me paroît conſiſter dans les articles, les pronoms et les prépoſitions. Ces mots étant pour la plûpart monoſyllabes, le changement, ou la tranſpoſition très-facile d'une ſeule lettre, les altere tellement, qu'on a bien de la peine a reconnoître *ihn* et *ihm*, lui, dans le Danois *hans*, et *euch*, vous, dans *Dem*.

267) La langue vulgaire hélvétique et la belgique, quoiqu'elles ne ſoient pas plus proches du berceau de la langue gothique, mère immédiate de toutes celles du Nord, s'en éloignent cependant beaucoup moins que la danoiſe. Mais le dialecte Suiſſe qui par la nature du climat et du ſol, devroit tenir beaucoup plus de celui de la Haute-Saxe et de la Siléſie, s'en éloigné plus que le Flamand, ſous lequel nous comprenons ici le Brabançon, le Hollandois, et tout ce que qu'on appele proprement Belgique, ou Bas-Allemand. L'accent Suiſſe, au moins dans quelques cantons, change pluſieurs conſonnes dans les mots qui lui ſont communs avec l'Allemand; il dit *Belche* pour *Berg*, *Chilche* au lieu de *Kirche*, *Hamberch* au lieu

d'*Handwerck*. Il ſupprime comme le Danois et le Suédois l'*n* final des verbes Grecs, Gothiques et Teutoniques; et il a plutôt adopté le nom de *Aita*, qui vient d'*Atta*, formé de *At at*, ou de *Ta ta*, que celui fait *Ab ab* ou *ba ba*, dont le Grec et le Latin ont fait *Pater*, qui eſt paſſé à toutes les autres idiomes tant du Nord que du Midi. (ſup. 105.)

268) La langue des provinces Belgiques, pays renommé à tant de titres, ne reſſemble pas plus, au premier abord, à celle de la Haute-Saxe, que celle-ci ne reſſemble à la ſuédoiſe, ou à la danoiſe; mais au fond elle eſt complètement la même; et ce qui eſt remarquable, elle s'approche encore plus de la grecque que pluſieurs autres dialectes de l'Allemagne orientale et méridionale. Auſſi différens auteurs Flamands et Hollandois ont ſavamment démontré le rapport de leur langue avec la grecque. L'on peut même dire qu'ils ont précédé les Allemands dans de pareilles recherches; et s'ils n'ont pas devancé les François dans leur prétention d'affinité avec les Grecs, ils l'ont ſoutenue avec plus de fondement. Mais les Belges en conſervant dans leur langage le génie de la langue grecque, y ont introduit beaucoup plus de mots latins que n'ont fait les Allemands. Cela devoit être néceſſairement; parce que les Romains ont été maîtres de la Belgique, et n'ont jamais pu pénétrer bien avant dans la Germanie ou *Germania magna*, qui comprend les deux grands cercles de la Saxe. Auſſi un profond littérateur Hollandois *Marcus Zuerius Boxhornius*, dans la diſſertation qu'il donna au jour l'an 1650 ſur le

rapports des langues grecque et romaine avec la germanique, rapporte beaucoup plus de mots latins ſemblables aux Belgiques qu'il n'en put citer de grecs.

Cependant *Otto Reiz*, auteur de l'ouvrage intitulé *Belga Graecizans*, ſoutient avec aſſez de fondement que le génie de ſa langue tient beaucoup de celui de la grecque. Le Latin étant lui-même compoſé du grec en grande partie, les mots qu'en tira la langue belgique ſe rapprochent fort de la grecque, ou plutôt de la langue mère de la grecque et de la latine.

ARTICLE XVIII.

Origine de la langue angloiſe; ſes rapports ſinguliers avec la grecque, la celtique et l'allemande.

269) *Etienne Skinner* dans ſon Ετυμολογικον *linguae anglicanae*, prétendit prouver que la langue angloiſe eſt compoſée pour le moins de douze et même de vingt-deux langues différentes. Si parmi ces langues il ne compte point la celtique, c'eſt qu'apparemment il la comprenoit dans la *Franco-theotisca*, ou la *Cambro-britannica*. Mr Harris, dans ſa grammaire univerſelle qu'il intitula *Hermes*, dit auſſi bien clairement que l'anglois eſt un mélange de pluſieurs langues. Il ne tient cependant qu'à trois idiomes par ſon premier fond. D'abord il a conſervé plus que toutes les autres langues nobles, des reſtes du celtique qu'il a d'ailleurs remplacé par l'Anglo-ſaxon et par le Latin. Il eſt vrai,

que de toutes les provinces de l'Europe occidentale qui ont ſubi le joug des Romains, la grande Bretagne eſt celle qui en a le moins adopté la langue. Elle a été fort tard ſoumiſes aux Romains; et les troupes qui y ont ſéjourné, et les hommes qui l'ont gouvernée, n'étoient ni de Rome, ni peut-être d'Italie. Le peu de temps que ces grandes îles furent ſujetes à Rome payenne, n'a pas ſuffi pour changer totalement la langue du pays, comme il étoit arrivé dans les Gaules et l'Eſpagne; et lorsque les empereurs ſucceſſeurs de Conſtantin renoncèrent à la domination de ce pays éloigné, les Bretons n'avoient pas encore oublié leur propre langue, ni bien appris celle des Romains. Leur langue étoit la celtique, la même à-peu-près qu'on parloit jadis dans toutes les Gaules, et dans l'Italie occidentale appelée Gaule cisalpine, ſurtout dans la Subalpine ou le Piémont qui tient de plus près à la France. Elle n'étoit pas en général différente de la langue teutonique; et celle-ci ne différoit pas eſſentiellement des idiomes orientaux, dont le premier fond étoit une langue ſcythique ou tartare, arménienne ou phrygienne, de laquelle eſt auſſi ſortie la grecque, comme nous l'avons vu. Il eſt vrai que cette langue celtique ou teutonique, dominante dans tout l'oueſt de l'Europe, avoit des nuances bien différentes; tellement que chacun de ſes dialectes pouvoit ſe prendre pour un autre idiome. Mais, en les analyſant, en les conſidérant attentivement, il eſt facile de voir qu'ils étoient tous ſortis les uns des autres, et iſſus d'une

même mère. Les mots qu'on cite comme celtiques, ne diffèrent pas plus des mots grecs, que les mots françois, eſpagnols, portugais ne s'éloignent du latin ou de l'italien, d'où ils ſont cependant ſortis. Quoiqu'il en ſoit, il eſt très-certain que les Bretons avoient encore beaucoup conſervé de leur langue primitive celtique, lorsqu'ils ceſſèrent d'appartenir à l'Empire romain, et que les Anglo-Saxons les ont ſubjugués. Alors la langue de ceux-ci, qui étoit la teutonique, ſe mêla avec l'ancien langage breton, et avec ce peu de latin corrompu qui s'étoit introduit dans l'île: tandis que l'ancien celtique ſe réfugia ou reſta dans les provinces plus écartées. A l'ancien idiome celtique ou vieux teutonique, ſe mêlèrent des mots que les conquérans romains, puis les miſſionnaires, les apôtres du chriſtianisme y portèrent. D'ailleurs la langue teutonique, dont le fond étoit le même que celui de la langue celtique, prit encore en Bretagne un autre tour et une autre forme. Les Danois y portèrent leur langue, ſoeur à la vérité de la ſaxonne, mais auſſi d'une phyſionomie aſſez différente. Les Normands y mêlèrent un langage, en partie conſervé de leur ancienne patrie, qui devoit au fond reſſembler à l'Anglo-ſaxon et au danois, et de la langue romance ou latine corrompue qu'ils avoient appriſe dans la Gaule belgique, où ils s'étoient auparavant établis.

270) Les longues guerres des Anglois en France leur ont peut-être appris plus de mots françois, que n'en avoit porté chez eux l'armée de Guillaume le conquérant. Auſſi l'on trouve

dans l'anglois beaucoup de mots d'origine latine, reſtés au dialecte languedocien, et qui ne ſont pas dans le picard, dont s'eſt formé le véritable françois. *Jean Mandeville,* qui publia la relation de ſes voyages en anglois, vers l'an 1360, y mêla une foule de mots étrangers, ſurtout françois; et comme ſon ouvrage fut lu avec avidité de toute la nation, ces mots ſont reſtés dans le langage du peuple; et c'eſt de là que date l'Anglois moderne.

Chaucer qui vint peu de temps après, adopta tous ces mots et beaucoup d'autres qui étoient dans la bouche du peuple, mais qui n'étoient pas encore paſſés dans des livres, faute d'écivains. C'eſt ce qu'ont remarqué *Dryden,* et dernièrement *Johnſon,* qui juſtifie *Chaucer* contre les reproches que lui avoit faits *Skinner,* d'avoir introduit des *charretées* de mots etrangers. Cependant le ſtyle de *Chaucer* vieillit auſſi, et un ſiècle après lui la langue angloiſe avoit encore changé autant qu'elle avoit fait depuis Robert de Gloceſter jusqu'à *Chaucer.* On peut s'en convaincre, en comparant ſa traduction de Boëce avec celle que donna enſuite *Coteil* ſous la reine Marie, et la traduction de la bible par *Wiclef,* avec celle que l'on fit ſous la reine Eliſabeth. C'eſt ſous cette reine que la langue angloiſe ſe forma à-peu-près telle qu'elle eſt aujourd'hui. On adopta cependant beaucoup de mots eſpagnols, tirés ſurtout des pièces dramatiques qu'on imitoit, et beaucoup plus encore de l'Italien que les voyageurs anglois apportèrent de leurs voyages. Mais nous devons nous borner ici

à conſidérer ſon rapport avec les langues gothique, celtique et germanique; et on aura lieu dans la ſuite de rapporter les mots que l'Anglois a pris du François depuis le temps de Mandeville et de Chaucer.

171) Avouons donc premièrement que l'Anglois a conſervé beaucoup de mots primitifs, dont quelques-uns ſemblent auſſi reſtés au Grec et que ni le Latin, ni l'Allemand n'ont pas conſervé, mais dont il eſt difficile de conſtater l'origine ou d'expliquer l'analogie avec les noms qui ſe trouvent dans les auteurs grecs. J'en citerai quelques-uns pris au hazard. Le verbe *to aſk* eſt phyſiquement le même qu'*ασκειν*; mais ce verbe *askein* en grec ſignifie exercer, cultiver, travailler; et *to ask* en anglois ſignifie demander, interroger, *petere, ſciſcitari*, faire des queſtions. Du verbe *rideo*, ou plutôt de l'expreſſion vulgaire correſpondante au latin *prata rident*, on a tiré le nom *meadow* et *medow*, pour dire *pratum*, pré. *).

272) Il y en a qui répondent exactement au latin d'où ils ſont pris, ou avec leſquels ils ont une origine commune. *But* eſt certainement

*) Il y a dans l'anglois quantité de noms et de verbes faits par de pareilles et de plus étranges translations, ſouvent jointes à des changements matériels de lettres. *To zanni*, par exemple, veut dire imiter, contre-faire. *To intreat* ſignifiant prier, ſupplier, eſt venu peut-être d'une expreſſion qu'on entendoit dans les prières publiques — *Intret in conſpectu tuo oratio mea.* — C'eſt de la même manière qu'en entendant dans les cours de juſtice, lorſqu'on y parloit latin, *caveat, caveat* qu'il obſerve, qu'il prenne garde, *det vadimonium*, on fit le verbe *to caveat*, pour dire *donner caution*.

l'*at* du Latin, qui n'eſt point reſté aux langues filles de la latine. *Mind* reſſemble plus à *mens, mentis,* par conſéquent qu'à μενος, nom grec, qu'à *Sinn* et *Gemüth* de la même ſignification, quoiqu'il ait quelque rapport avec *meinen,* faire mention, parler d'une choſe.

Tree, arbre, qui n'eſt ni dans l'allemand ni dans le latin, peut bien venir de δενδρος, par le retranchement de la première ſyllabe; s'il eſt vrai que de *Volcan* on ait fait *tan, feu,* c'eſt un retranchement découpure bien plus fort.

Bran, furfur, cruſca en italien, *ſon* en françois, eſt très-probablement tiré du grec βρασμα, qui à la même ſignification à peu près *).

Top, qui en anglois ſignifie *ſommet*, *cime*, *ſurface,* ne peut-être que τοπος, *locus, lieu, place*, transporté du général au ſpecial.

To cut peut bien venir de κοπτω, dont le François a fait *couper;* comme *ham,* ſignifiant jarret eſt fait de καμπη, dont on fit auſſi *gamba* et *jambe.*

To teatch, qui ſignifie *enſeigner,* n'eſt-il pas fait de *doceo, doces, docere,* en grec δοκειν? L'Allemand ni le Goth ne l'ont point, ni l'Italien, ni aucune autre langue. Ce verbe eſt ſans doute étrangement éloigné de la forme qu'il a dans le latin; mais ces changemens ſont très-ordinaires à la prononciation angloiſe. *To grow,* croître, par un changement contraire de l'*e* en *o*, du *c* ou du *k* en *g,* a pu venir de κρεασκω éolique, ou de *creſco* latin.

*) Ce nom que Johnſon dit mal-à-propos être pris de l'italien, eſt un de ceux qui nous donnent lieu de croire que ce littérateur au reſte très-érudit, n'étoit pas fort profondement verſé ni dans l'italien, ni dans le françois.

Le verbe greco-latin γνωσκω, *gnoſco, noſco,* qui eſt reſté aux Germains changé en *kennen,* dans le ſens de connoître, a mieux conſervé le premier fond dans *to know.*

L'Anglois a conſervé ou pris le fond eſſentiel du verbe *luceo luces,* auquel par une translation aſſez facile il a donné une ſignification active, en diſant *look, look* au lieu de *vide, vide,* ou *aſpice, aſpice.*

Dans les mots latins, allemands ou françois qui avoient un *au,* il ſupprime la ſeconde voyelle, et il prononce la première comme *ai* ou *é.* D'un autre côté, il prononce ſouvent l'*e* comme nous prononçons l'*i,* et lorsqu'il voulut ſoutenir l'expreſſion de l'*e,* il y ajouta un *a,* ainſi qu'on le voit dans les mots de *preacher.* De l'allemand *Weber* il a fait *weawer,* tiſſerand. Il changea le *g* en *y;* et n'aſpirant point l'*H,* il l'abandonna facilement partout où cette lettre ſe trouve dans l'allemand. Il s'enſuit de là que pluſieurs mots ont extrêmement changé de corps ou de figure. D'*Auge, oeil,* il a fait *eye,* de *Ohr,* oreille, *ear.*

Il ſe rapproche d'un autre côté du mot grec, lorsqu'il change en *i* l'*o* latin ou l'*a* allemand, comme dans *night, nocte, nuit,* ou *nacht,* ſorti de νυξ; et en général, il change volontiers l'*a* allemand en *ei,* comme dans *neigbour* pour *Nachbar.*

273) Il y a au reſte dans l'Anglois une très-grande quantité de mots, dont la plupart n'ont pas été pris directement du latin, mais lui ſont venus de la langue romance ou romane, c'eſt-à-dire du latin corrompu qui a formé

le gaulois ou vieux françois. Il eſt vrai que tant l'une que l'autre claſſe de ces mots allemands ou anglo-ſaxons, ont ſouffert bien du changement; d'abord par une différence de prononciation, puis par l'ortographe que le haſard ou le caprice, quelquefois la réflexion, ont introduite; de ſorte que ceux qui ſavent le françois ont moins de peine à comprendre les mots anglois tirés du françois, ſurtout en liſant, que n'en ont ceux qui ſavent l'allemand, à reconnoître les mots qui ſont tirés de leur langue. L'accent et l'ortographe angloiſe ſont d'une bizarrerie, et d'une irrégularité inconcevables.

Par un penchant qui paroît lui être inné, la langue britannique ſiffle fort légèrement les mots. Et ce n'eſt pas ſeulement dans le ſiècle de Charles-quint, mais c'eſt bien douze ſiècles auparavant ſous le règne de Conſtantin et de Théodoſe, qu'on a fait cette remarque. *Dion Chryſoſtome* nous l'a transmiſe, et un célèbre auteur anglois la rapporte ſans la contredire. *(Cambden Brit. pag.* 28. *Edit. Frf.)* C'eſt par cette propenſion organique, que dans la première formation de ſa langue, l'Anglois a raccourci tous les mots, quel que ſoit l'idiome antérieur dont il les a pris. En même temps donnant aux voyelles un ſon différent de celui que leur donnoient les autres peuples, il changea auſſi dans l'écriture les mots qu'il reçut de ſes voiſins; quoique dans la ſuite il prononçât pluſieurs de ces voyelles comme on prononce ailleurs celles qu'il avoit changé.

274) Dans cette langue plus que dans toutes les autres, il y a des mots dont il eſt impoſſible

de trouver l'origine. Cependant on peut en rapporter la plus grande partie à deux ſources. Ceux qui ſignifient les objets les plus communs, les actions les plus naturelles de l'homme ſorti de l'état ſauvage, lui ſont communs avec les quatre langues du Nord, l'Allemand, le Flamand, le Suédois, le Danois. Ceux qui ont rapport aux ſciences, aux arts, même à la civiliſation, il les a pris immédiatement de la langue romance, ou ancienne françoiſe, ſortie de la baſſe latinité.

274) La prononciation bretonne diffère beaucoup de celle des peuples du Continent; et les mots gothiques et teutoniques ont été prononcés d'une manière et écrits d'une autre; de façon qu'une grande portion de ces mots ne conſerve qu'à peine un ſeul des élémens ou des lettres dont ils ſont compoſés; beaucoup n'en conſervent aucune; et en général l'Anglois a mutilé tous les mots qu'il a pris de quelque langue que ce ſoit, en ſupprimant toujours une ou deux, et même trois ſyllabes du mot qu'il emprunte, qu'il adopte, ſurtout des mots latins.

275) Voyons d'abord de quelle manière il a tourné les mots dans l'écriture d'après la prononciation. L'*a* de l'Allemand et ſouvent du Grec et du Latin, s'eſt changé en *o* dans l'écriture; et cela, parce que les Anglois étoient habitués à prononcer l'*o* comme les autres peuples prononçoient l'*a:* ils écrivirent *of*, au lieu d'*af*, ainſi que l'écrivent les Danois, qui le prirent d'*απο* et d'*αφ'* des Grecs. Ils écrivent *out* au lieu de *aus*. D'*alt* allemand ils font *old; to hold,*

hold, de *halten*; *houſe*, de *haus*. Mais cet *o* redevient ſouvent *a* dans la prononciation, et ſe rapproche de ſon origine. On écrit *Pope* et l'on prononce *Pape*. Cependant au lieu de *mater* et *frater* on écrit *mother* et *brother*; au lieu de *Wald*, bois, forêt, on écrit *wood*. Changeant ailleurs l'*a* en *e*, et l'*e* tantôt en *i*, tantôt en *ea*, d'*Abend*, ſoir, on a fait *evening*, de *Wetter*, *weather*.

On écrivoit par un ſimple *i* ce que les Germains écrivoient par *eu* ou par *ey* ou par *u*, et on ſe rapprocha ainſi de la forme grecque ou latine de beaucoup de mots.

L'*e*, et ſouvent l'*ey* tant allemand que françois ſont changés en *ea*; de *erde* on fit *earth*; de *prêcheur*, *preacher*; quelquefois le ſimple *e* allemand eſt changé en *i* dans l'anglois, qui dit *to live* pour *leben*, vivre.

276) Plus ſouvent, et plus régulièrement encore l'*eu* et l'*ei* s'écrivent par un ſimple *i*, mais cet *i* ſe prononce comme *eï* ou *aï*: ainſi au lieu de *feuer* l'Anglois écrit *fire*, au lieu de *wein*, *wine*; ce qui au fond ſe rapproche auſſi des mots primitifs qui ſont le grec πυρ et οινος; car en écrivant *wine*, il prononce *ouein*, qui diffère peu d'οινος.

L'*ei* teutonique eſt auſſi devenu *o* dans l'Anglois, qui d'εἷν, *unus*, fait *one*, d'*allein alone*; de *beyde*, *(ambo,)* fait *both*; de *beine*, *os* ou jambe, il fait *bone*; de *heilig*, *holy*. Où l'Allemand a l'*o* ou l'*u*, l'Anglois ſubſtitue la diphtongue l'*ea* ou l'*i*: de *brod*, pain, il fait *bread*, de *bruſt*, poitrine, *breaſt*, de *furcht*, crainte, *fear*; de *hoch* il fait *high*. Quelquefois l'*e* et l'*ei*

ſe changent en *oa; bret* devient *broad,* planche, ſortant tiré peut-être de πριζειν, *findere, diſſecare. Greinen* allemand, fait du latin *ringere* ou *torcere il muſo* italien, ſoit en riant ou en pleurant, eſt en anglois *groan.* L'*o* de *tochter* eſt changé en *au,* et fait *daughter,* qui ſe rapproche du grec *Thygater;* d'autant plus que cet *au* ſe prononce comme un *a.*

L'*u* ſerré, tel que l'*u* françois, devient en anglois à-peu-près ce qu'eſt l'*ü* allemand; on l'écrit et le prononce *i,* comme *millar, meunier,* au lieu de *müller;* il fait *fill, filled* de de *full,* plein, rempli; *kiſs* de *kuſs,* baiſé; et *to kiſs* de *küſſen,* qui ſe rapproche ainſi du grec κυσαι; comme *Mühle* en devenant *mil,* reprit en quelque façon l'*y* de μυλη. L'Anglois fait *bridge* de *brücke,* pont; de *fuſt* et *fauſt* il fait *fiſt,* poing; ainſi du latin *ſputum,* ou de l'italien *ſputo,* il a fait *ſpit.*

Mais l'*u* large, que l'Allemand prononce comme *ou,* eſt changé quelquefois en *o,* comme *zunge* devenant *tongue;* mais l'*u* eſt changé plus régulièrement en *oo,* que l'on prononce comme *ou;* ainſi les mots *blood, good, foot,* ſont totalement les mêmes que *blut, gut, fuſs.*

A la diphtongue allemande *ie* l'Anglois a ſubſtitué l'*o.* De *liebe* il a fait *love.* La racine de ces mots étant φιλ, par métathèſe, la même que celle de *lubet* ou *libet, lubido* ou *libido,* les uns ont changé l'*u* du vieux latin en *ie,* les autres en *iu*; l'Anglo-ſaxon en *o.*

277) La permutation des conſonnes et la ſuppreſſion des intermédiaires ne met pas moins de variété entre les mots allemands et les an-

glois. La plûpart de ces changemens ſe font entre les conſonnes qui ont de l'affinité, ainſi qu'il s'eſt fait dans les autres langues d'une origine commune, ou iſſues l'une de l'autre, comme nous le verrons en parlant des langues italienne, françoiſe et eſpagnole.

On voit le *b* changé en *v* dans *have* pour *haben,* dans *love,* venu de *liebe,* amour, dans *life* qui vient de *leben,* vie. Ces noms *life, leben,* tiennent également de leur ſource, qui étoit dans le grec λιβα: car on trouve αλιβας, ſignifiant *vita carens,* ſans vie. Le changement du *d* en *th,* et du *t* en *d,* eſt très-fréquent. On le voit dans l'article *die* changé en *the;* ainſi qu'en *dove* pour *taube,* pigeon; *cold* pour *kalt,* froid; *old* pour *alt,* vieux; *to lead* pour *leiten,* conduire; *leather* pour *leder,* peau: *that* eſt fait de *das, thing* de *ding,* choſe.

278) L'*F* allemand retournant à ſon ancienne origine redevint *P* plus ou moins aſpiré. Ainſi l'Anglois de *dorff* fait *dorp;* de *helff, help;* d'*affe, ape;* de *hoffen, hope;* de *offen, open;* en quoi il ſe rapproche du bas-ſaxon et du danois. Mais l'*F* eſt ſubſtitué au *P* tant dans les mots pris du latin et changés par l'Allemand en *V,* que dans ceux qui ſont pris du françois. *Father* eſt au lieu de *pater* et *Vater;* ainſi au lieu de *vor* allemand, on écrit *fore,* qui eſt le *pro* latin dans le ſens de *prae.*

279) L'Anglois emploie le *G* au lieu du *C* ou du *K* allemand, ſurtout lorsque le *C* eſt ſuivi de l'aſpiration *h.* Cette règle a peu d'exceptions;

*) Voyez Ihre *Gloſſarium ſuevo-gothic. V. Lif.*

nacht, nuit, eſt *night* en anglois; *licht* eſt *light*; *nachbar*, voiſin, eſt *neighbour*, ainſi *tochter* eſt *daughter*, qu'on vient de citer; *lachen*, rire, extrait de γελαειν, eſt *to laugh*.

280) Dans d'autres cas l'Anglois a ſouvent ſupprimé le *g* ou le *ge* au commencement des mots. Il dit *like*, prononcé *laïk*, au lieu de *gleïch*; *enough* au lieu *genug*. C'eſt par là que l'inflexion des verbes anglois diffère de l'allemand; car le participe paſſé, que l'Allemand diſtingue par *ge*, faiſant *gehabt*, *geweſen*, *geſehen*, *geleſen*, ne ſe trouve point dans l'anglois. Il l'a ſupprimé, comme a fait le Latin, qui n'adopta la réduplication des prétérits grecs qu'en trois ou quatre verbes, *cano*, *pango*, *pello*, *tango*.

Dans le corps des mots il a changé le *g* en *y*, ou en *i*; en quoi il ſuivit le penchant aſſez général des peuples occidentaux. Car le bas-Saxon, le François, l'Eſpagnol, le Portugais, tous ces peuples ont fait le même changement, et ſemblent avoir eu de la peine à prononcer le *g* au milieu du mot. Le François, comme nous le verrons, de *pagano*, *pagare*, *pregare*, *piegare*, ou *plicare*, a fait *paien*, *païer*, *prier*, *plier*. Mais l'Anglois ſemble avoir rencontré la même difficulté à proférer le *g* initial, final et intermédiaire dans les mots grecs, gothiques ou germaniques. Il l'a fondu ou changé en *i* et *y*. Il fait *day* de *tag*, jour; *yard* de *garten*, jardin; *maid* de *magd* *), fille; *ſay* de *ſagen*, dire;

*) Ce nom de *Maid* en anglois, *Maath* belgique, et en d'autres idiomes *may*, *meeg*, tous de la même origine que *Magd* allemand, et *Magad* gothique, dont ni

wain pour *Wagen*, chariot. De *Regen*, pluie ou pleuvoir, il fit *Rein*, prononcé *Ren*. Il a ſubſtitué le *ch* au *k* du Grec, du Gothique, et de l'Esclavon; et changeant en même temps quelques autres lettres, il défigura énormement tant les noms que les verbes. Du mot primitif *kap*, dont le Grec fit καπηλος, le Latin *caupo*, *kupiec* esclavon, tous noms qui ont rapport à vendre, à acheter, l'Anglois fit *to cheapen*, qui ſignifie demander le prix; et de *Käſs*, ou de *caſeus*, frommage, il fit *cheeſe*.

281) L'Anglois ne double pas les conſonnes comme l'Italien, et ne mouille pas non plus l'*l* ni l'*n* en aucun cas, ni comme l'Espagnol, ni comme le François. Le *m* lui eſt reſté à peu-près comme aux autres langues, ſi ce n'eſt que dans quelques mots l'*m* allemand par une ſorte de renverſement ou par ſon affinité avec le *v* et le *w*, a été changé en *v* ou *w*; car l'Anglois dit *heaven* au lieu de *himmel*, ciel; *with* au lieu de *mit*, avec.

Il a presque généralement ſupprimé l'*n* intermédiaire tant dans les mots allemands que dans les grecs et latins. De *fünf* et *zähne* il a fait *five* et *teeth*. Chez lui *Uns*, nous, eſt *us*; *mund*, bouche, eſt *mouth*; *gans*, oie, eſt *gooſe*; *jung* eſt *youth*; *ander*, *other*.

Junius, ni Wachter, ni Ihre ne donnent aucune étymologie, eſt venu très-probablement d'une langue orientale. Parmi les mots que l'on rapporte, tirés d'une langue indienne appellée *Sanſcrit*, ſe trouve *Madda* dans le ſens de *foeminea*. Et le nom de *Magdeleine*, ſi connu dans l'hiſtoire du Chriſtianisme, ne vouloit-il point ſignifier une petite ou jeune femme?

L'Anglois, comme le Danois, ſubſtitue le *p* et le *v*, quelquefois le *b* à l'*f*: ainſi il dit *deep* pour *tief*, profond; *ſleep* pour *ſchlafen*, dormir; *ſchip* pour *ſchiff*, *bateau*, *vaiſſeau*; en échange il dit *kalf* pour *kalb*, veau.

282) La lettre *Q* n'entre guère dans les alphabets teutoniques, et moins encore dans l'anglois; mais le *R* qui y entre pour beaucoup, a été ſubſtitué à l'*s* allemand, comme dans *iron*, prononcé *aïron*, au lieu d'*eiſen*, fer. Subſtituant le *t* à l'*s* allemand, l'Anglois dit *white* au lieu de *weiſs*, blanc; *water* au lieu de *waſſer*, eau; *eat* au lieu d'*eſſen*, manger. Il a de même rétabli le *t* partout où l'Allemand avoit changé le *d* ou le *th* en *z*. Il dit *ten* au lieu de *zehn*, dix; *tongue* au lieu de *zunge*, langue. Il ne fit pas *zahn*, mais *Thoot* de *dens*, *dentis*, ou οδους, οδοντος. Le *to* anglois ainſi que l'*at* danois, eſt le *zu* allemand; le *two* eſt *zwey*, deux; *twenty*, *zwanzig*, vingt. En général le *z*, ſi fréquent dans le haut-allemand, ne ſe trouve presque pas du tout dans l'anglois, hormis dans deux ou trois mots pris de l'italien, comme *zanni*, nom vénitien fait de *Gianni*, dont on fit le verbe *to zanni*, ſignifiant *imiter*, *contrefaire*.

282) En général, les mots anglois, quoique de la même origine que les mots allemands, s'approchent plus que ceux-ci, dans les parties radicales, de leur origine celtique, ſcythique, ou aſiatique et même grecque; mais dans les inflexions et les terminaiſons, et dans la compoſition des mots, cette langue s'éloigne autant de la grecque, que l'allemande s'en approche.

Dans plusieurs mots que l'Anglois a pris, soit de l'allemand, soit du latin, du grec ou du gothique, il n'y est presque pas resté une lettre, ou à peine une seule de cinq ou six qui composoient le mot dans la langue mère. Nous avons vu que de *taube* l'Anglois fait *dove;* de *ob si,* il a fait *if.* Et que reste-t-il du mot *augen,* ou si l'on veut, d'*oko* ou d'*oculus,* dans *eye, oeil?* Que reste-t-il d'*aquarium,* dans *ewer, aiguière,* anciennement *évier?* Cependant il est très-certain que tant *évier* que *ewer* sont dérivés d'*aquarius;* comme *Evian,* bourg du *Chablais* sur le lac de Genève, a pris son nom d'*aquianum* de la basse latinité.

284) Je m'arrête un peu à cette observation, parce qu'elle justifie une quantité d'étymologies qui au premier abord paroissent incroyables, et dont on ne connoît la réalité et la raison, qu'en analysant chaque syllabe et chaque lettre, pour voir les changemens qui se sont faits dans les mots en passant d'une langue à l'autre. Et pour ne pas chercher les exemples ailleurs que dans la langue angloise, il n'est pas douteux que le nom numéral de *five,* prononcé *faïve,* ne vienne de πεντε et de *quinque;* et que *four,* prononcé *faour,* n'a point d'autre origine que celle du grec τεσσαρα, et du latin *quatuor.* C'est qu'au lieu de πεντε, quelques peuples disoient *fenfe,* d'où est venu l'allemand *fünfe.* L'Anglois qui a supprimé très-souvent l'*n* intermédiaire en a fait *five,* changeant l'*f* en l'*v* comme les Éoliens, les Latins et les Goths avoient changé le *t* en *p* et en *q.* Au lieu de *teſſara* et de τετταρα, *quatuor,* quelques peuples de la Dacie disoient

peora; de ce *peora* l'Allemand a fait *vier*, l'Anglois *four*.

ARTICLE XIX.

Contractions et mutations ſingulières. Note comparative des verbes anglois et allemands.

285) Le *W* qui en allemand eſt conſonne, n'eſt en anglois qu'une demi-voyelle, laquelle dans le corps du mot ne ſe prononce point, et à la tête comme à la fin des mots, il ſert d'appui, ou donne une expreſſion un peu naſale aux conſonnes, ſoutient dans les voyelles finales le ſon qu'elles ont dans d'autres langues, et ne ſe fait pas ſentir autrement; ainſi *law*, loi, ſe prononce *la; now*, lorsqu'il répond au *nun* allemand et au *nunc* latin, ſe prononce comme *nau*.

Dans la langue angloiſe le *w* et le *y* tiennent lieu de toute ſorte de conſonnes et de ſyllabes finales des autres langues d'où elle a pris les mots. Dans les mots ſortis de l'allemand, ce *w* tient lieu de ſyllabe *gen;* d'*eigen* il fait *own;* de *folgen*, *follow;* de *morgen*, *morrow*. Le *y* remplace ordinairement le *g* initial; car l'Anglois fait *yarn* et *yellow* de l'allemand *garn* et *gelb*, ou de l'italien *giallo*, jaune. Il fait *yeſterday* de *geſtern*, qui eſt tiré ſans doute de *heſterna dies* latin. A la fin des mots l'*y* remplace l'*ich* et l'*ig* allemand et l'*ier* françois. Mais encore comment *eigen* eſt-il devenu *own* en anglois? C'eſt que celui-ci change l'*ei* en *o*, comme nous l'avons dit, et qu'il remplace ordinairement le *gen* par ce double *w*, ou par

ow, comme l'on voit dans *morrow*, dans *follow*, et dans *ſorrow* (*ſorgen*, ſoins,) et dans beaucoup d'autres mots.

286) Et comment de *doceo* a-t-on pu faire *teach* qui a la même ſignification? On a, comme dans cent autres mots, changé le *d* en *t*; l'*o* en *ea*; de la première ſyllabe *do* l'Anglois a fait *tea*; quant à *ceo*, *ces*, *ce* imperatif, il s'en eſt tenu à ce court *ce*, que l'Italien prononce, et que très-probablement le Latin prononçoit comme l'Anglois prononce le *ch*, et comme les Ruſſes et les Allemands prononcent le *tſch*. Comme la plupart des mots latins qui ſont paſſés dans la langue angloiſe, n'y vinrent pas immédiatement de l'Italie, mais de la France, il eſt naturel qu'ils ſe trouvent plus défigurés qu'ils ne le ſont dans la langue intermédiaire. Souvent ils ſont unis à une prépoſition ou à un autre mot anglois, comme *anointed*, *inunctus*, où l'*an* eſt prépoſition allemande, et *oint* latin-gaulois.

287) Autant l'Anglois a défiguré le matériel des mots germaniques, autant il en a changé l'intellectuel en les employant dans un ſens différent de celui qu'ils avoient. Il eſt vrai que dans les derniers ſiècles il leur donna aſſez ordinairement le même ſens qu'ils ont dans la langue latine et françoiſe; mais quant ceux qu'on emprunta dans les temps barbares, lorsque la langue ſe forma, (et ç'a été en pareil temps que les idiomes ſe ſont formés) on leur a donné le plus ſouvent une ſignification diverſe de celle que ces mots avoient dans la langue d'où on les a tirés, où ils y ont un rapport bien-

éloigné. Mais cela a été plus fréquent et plus ordinaire dans les mots que l'Anglois a pris de la baſſe latinité ou du françois que dans ceux qu'il avoit conſervés de l'ancien celtique, ou tirés du gothique ou du grec.

288) Je n'entreprends pas de chercher la racine des noms, qui étant monoſyllabes n'offrent aucun indice de leur dérivation, lorsqu'ils ne ſont pas évidemment tirés du latin par contraction ou ſyncope. On poura, ſi l'on en eſt curieux, les chercher dans *Skinner*, dans le dictionnaire de *Johnſon*, qui n'eſt pourtant pas bien ſatisfaiſant ſur tous les points, ou dans l'*Etymologicum magnum* de Mr *Walter Whiter*, quand il ſera achevé et accompagné d'une table qui en rende l'uſage moins fatigant. Ou plutôt l'on ſe contentera d'apprendre par le moyen commun des dictionnaires ou des traductions, ce que ces mots ſignifient ſoit proprement ou figurément. Ces noms au reſte ne ſont pas en grand nombre, comparativement à ceux qui ſont très-certainement ſortis de l'allemand, et à ceux que nous verrons dans la ſuite empruntés du françois. Je me borne donc à noter ſimplement les diverſités ou les nuances qui diſtinguent les noms anglois des noms allemands. Car outre le changement des voyelles tant ſimples que diphtongues, et celui des conſonnes dans leurs ſemblables, l'accent anglois a fait des retranchements, des ſuppreſſions, enfin des alterations de toutes ſortes. Il ſupprime d'abord toute la la ſyllabe finale de l'infinitif des verbes, où le Danois et le Suédois n'ont laiſſé tomber que l'*n*, conſervant la voyelle qui l'accompagnoit, et

il prend toujours le mot le plus court qu'il trouve dans la conjugaiſon d'un verbe.

289) Le verbe *binden*, lier, n'eſt que *band*, accompagné pourtant de l'article *to* qui le déſigne infinitif. *Verbeſſern*, améliorer, rendre meilleur, n'eſt que *to better*. De *bogen*, arc, l'Allemand avoit fait *beugen*, l'Anglois fit *to bow*, s'incliner.

Le mot *cork*, extrait de *cortice*, avec l'article *to*, veut dire boucher avec de l'écorce de liege *cortice obturare*. De *koſten* l'Anglois fait *coſt*; de *theilen*, *deal*; de *decken*, couvrir, il fait *to deck*, orner, parer, embellir. De *Tod*, mort, ayant fait *dead*, il fit de ce nom le verbe *to die*, mourir. *Thun* allemand, *facere*, eſt redevenu *do* en anglois, tel qu'il étoit dans l'eſclavon, et tel qu'on le trouve dans les indicatifs de *condo* et *perdo* latins. L'Anglois a conſervé tout entier le nom de *Gold*, *aurum*; mais au lieu *vergolden*, *inaurare*, dorer, il dit *to guild*. De *halten*, arrêter, s'arrêter, il fait *to halt*; de *hangen*, pendre, *to hang*. De *ice*, glace, ſi différent à la vue du nom *Eis* allemand, duquel il s'approche en le prononce *aïs*, il fit le verbe *to ice*, prononcé *to aiſs*. De *jungere* ou *joindre* il a fait *to join*: de *jocari*, *jouer*, *plaiſanter*, il a fait *to joy*; de *miscere* prenant le ſupin ou participe *mixtum* il a fait *to mix*; de *cognoſcere*, *to know*.

290) Il a retranché également de l'infinitif l'*en* grec et allemand, et le *are*, *ere*, *ire* du latin: il dit *hear* au lieu de *hören*, *ouir*; *ſeak* de *ſuchen*, *chercher*. De *lügen* il fit *lie*, nier, mentir. De *meinen*, penſer, ſonger, vouloir dire,

il fit *mean;* au lieu de *meſſen,* meſurer, il dit *to mete.* Il fit *need* de *nöthigen. Open,* qui eſt *offen* en allemand, eſt presque le ſeul verbe où l'*en* final eſt reſté. De *rauchen,* fumer, il fait *reeck*; de *rauben, rob,* dérober, voler.

Setzen, to ſet, placer, mettre, compoſer. Il dit *to ſkink* pour *ſchenken,* donner à boire; *to* de *ſtehen* dans tous les ſens de ce verbe; et du latin *ſtare* il fit *ſtand* et *ſtay, ſtick* de *ſtecken,* ficher, planter, *ſwear* de *ſchwören.*

291) Il y a peu de verbes en anglois qui commencent par *t,* parce que l'Anglois a généralement changé le *t* en *d,* et le *d* en *t.* Mais toujours dans ce cas la moitié du verbe en eſt retranché; et c'eſt ainſi qu'au lieu de *denken,* penſer, l'Anglois dit *to think.*

Mais d'où vient que d'une foule de verbes compoſés en allemand de la prépoſition *um,* (qui eſt l'αμφι du grec) la langue angloiſe n'en a pas adopté un ſeul? Cela ne peut avoir d'autre cauſe, ſi ce n'eſt que ſon organe éprouva de la réſiſtance à proférer *amb, omb* et *umb;* quoique dans la ſuite on ait adopté quelques mots latins ou françois commençant par de pareilles ſyllabes.

292) L'Anglois ayant reçu des Goths et des Germains le double *W,* diffère en cela conſidérablement du Danois. Il a par conſéquent presque tous les verbes qui commencent par cette conſonne, à laquelle cependant il donne l'expreſſion d'une voyelle ou de la diphtongue, à-peu-près comme les Grecs la donnoient au *V* latin, puisqu'ils écrivoient Ουλεριος, le nom de *Valerius,* comme Ουετυρια celui de la mère

de Coriolan. Mais en conſervant les verbes qui en allemand commencent par un *W*, il en ſupprima, comme dans tous les autres, l'*en* final, et les réduiſit presque tous à une ſeule ſyllabe, accompagnés pourtant de l'article *to*; comme le Danois les accompagne de l'*at*. *Wallen, munire,* entourer de murs et de remparts n'eſt que *wall; wärmen,* chauffer, n'eſt que *warm; warnen, war, wuſten, waſt,* fait d'αιϛοῦν, qui eſt préciſément le latin *vaſtare,* dévaſter. *Wehren,* défendre, attaquer, guerroyer, n'eſt que *to war,* prononcé *wer*. C'eſt d'un tel mot que toutes les langues méridionales ont tiré le nom de *guerre* et le verbe *guerreggiare, guerroyer;* aux quels l'allemand ſubſtitua *Krieg* et *kriegen*. *Winden,* tourner, virer, devider, eſt *to wind*. L'Anglois retint même des noms et des verbes où le *W* en allemand étoit précédé d'un *s,* que l'Anglois ne retint pas; et de *ſchwächen*, affoiblir, il fit *to weak*. Il ajoute encore cet appui à des mots qui dans les langues germaniques ne l'avoient pas; de *ringen,* abſtrait de *Ring,* un rond, un cercle, il fit *wring*.

292) De quelque racine que ſoit ſorti le verbe *to write, ſcribere,* l'Anglois le forma en y ajoutant le *w* qui n'eſt point dans *ſchreiben,* et bien moins dans γραφειν. Je ſuis tenté de croire qu'il l'a tiré du prétérit françois, *écrit;* et que ſon penchant irréſiſtible à tronquer les mots, ou à prendre d'un nom étranger la partie la plus facile à ſaiſir par ſon organe, lui fit prendre *eſcript,* que le François avoit extrait de *ſcriptum;* il en forma le verbe *write,* et de là *writer, ſcriptor,* écrivain.

C'eſt par cette tendance de ſon organe que l'Anglois, lorsque dans les progrès de ſa civiliſation et du commerce avec les peuples du continent il prit cette foule de noms ſortis du latin tant pur que corrompu et barbare, les a raccourci autant qu'il fut poſſible, et en a formé les modes, les temps, et les perſonnes des verbes, où le matériel du mot eſt plus court que dans tous les autres cas. C'eſt ce que nous verrons plus clairement dans la troiſième partie de cet ouvrage en parlant des langues filles de la latine, et de ce que l'Anglois en a adopté.

SECONDE SECTION
DE LA SECONDE PARTIE.

ARTICLE I.

Des anciennes langues d'Italie, antérieures à la latine.

293) A l'époque de la fondation de Rome et dans le troiſième et quatrième ſiècle de cette ville immortelle, on parloit en Italie plus de langages ou de dialectes qu'il ne s'en forma dans la ſuite après la décadence de la langue romaine. On pourroit cependant les réduire à trois principaux, le celtique, l'étrusque et le grec. Depuis les Alpes jusqu'à Vérone et Ravenne, et même jusqu'à Ancone, aux bords de la

mer adriatique, et jusqu'à Bologne sur l'Apennin, la langue prédominante étoit la celtique, qu'on peut appeller teuto-celtique, puisque la langue teutonique ou germanique et la celtique étoient, si non une même langue certainement soeurs. Il est vrai que vers les Alpes, maritimes et cottiennes, dans le Piémont surtout, le langage ordinaire devoit tenir beaucoup plus du Celtique-gaulois qui se parloit entre le Rhône et le Var; et que dans les pays compris sous le nom de Lombardie, depuis la Sesia jusqu'au Tesin, et peut-être depuis le Tesin jusqu'au fond de la mer adriatique, la langue commune aux Insubres et aux habitans de ces belles et riches contrées, devoit s'approcher davantage du celto-teutonique, parce qu'il y étoit venu de l'Allemagne par les Alpes Juliennes et Carniques.

295) Enfin de quelque côté qu'ayent passé les Alpes les Gaulois qui s'emparèrent de la partie septentrionale de la peninsule, et dont quelques bandes ont pu se répandre dans l'Italie méridionale jusqu'aux bouches du Tibre, leur langage étoit le celtique, ou teutonique; et beaucoup de ses mots ont dû inévitablement s'introduire dans le langage qu'on parloit à Rome dans les premiers siècles de sa fondation. Bien d'autres doivent y être restés à la suite de l'expédition de Brennus, fameux chef d'une armée gauloise, soit que ses troupes vinssent des bords du Rhin et de l'Elbe, ou de ceux de la Durance et du Rhône.

296) La langue étrusque étoit celle qu'on parloit sur toute la sur face méridionale de l'Apen-

nin, et même au Nord-oueſt de cette chaine de montagnes qui partage en long la peninſule; mais particulièrement depuis la Macra qui ſépare la Ligurie de la Toscane, jusques au Garigliano anciennement Liris, qui coule entre l'État du pape et le royaume de Naples, ou entre le Latium et la Campanie. Mais cette langue étrusque et la nation qui la parloit, d'où vinrent-elles en Italie? C'eſt ce que l'on cherche, et ſur quoi on ſe débat depuis un ſiècle; ſurtout depuis cinquante ans. Ce point d'érudition n'eſt pas encore bien éclairci, et ne le ſera peut-être jamais, malgré les recherches, et les travaux des *Dempſterus*, des *Mazzocchi*, des *Guarnacci*, du marquis *Scipion Maffei*, de meſſieurs *Durandi* et *Lanzi*, et de tant d'autres qui ont écrit ſur les anciens habitans de l'Italie. Il eſt pourtant très-certain que les Étrusques appellés autrement Toſcans, et plus communément Tyrréniens, ont eu des relations avec les anciens Romains; et l'on ne peut douter qu'une quantité de noms qui nous ont été conſervés dans des monumens anciens, ſur les fameuſes *Tavole Eugubine*, ſur des vaſes de toutes ſortes et ſur une foule de médailles, ne ſe trouve avec fort peu de diverſité dans les monuments et les livres latins.

297) Les Osques parloient une langue qui ne pouvoit être qu'un dialecte de l'étrusque, comme celle des Pélasges dont nous allons parler n'étoit qu'un dialecte grec. Ces deux langues ont auſſi contribué à la formation de la romaine. Or de quelque côté de l'Aſie et de l'Europe que

que fuſſent venus ces peuples, leur origine ni leur langue ne pouvoient pas être fort différentes de celle des Esclavons, des Gétes, des Scythes occidentaux et des Celtes orientaux, des *Grecs aſiatiques*, des *Phrygiens* et *Arméniens*.

298) Le langage des Sabins ſe mêla avec le romain très-facilement, ſous les premiers rois, et ce langage différoit encore moins que l'Etrusque, de l'ancien grec et du greco-gothique ou illyrique; puisque les plus ſavans antiquaires croient auſſi les Sabins d'origine grecque. Par conſéquent le fond principal de l'idiome latin lui eſt venu des langues orientales, ſurtout de la grecque et de l'esclavonne. Mais du quel des pays de langue grecque, ſont venus tant de mots que nous y trouvons encore dont la racine eſt grecque, et de quel côté de l'Illyrie, qui embraſſoit une très-grande partie du Nord de l'Europe, ont paſſé dans la peninſule, ceux qui portèrent vers l'Appennin les mots que nous trouvons encore dans les lanlangues filles de l'esclavonnne, quoiqu'ils ne ſe trouvent guères, ou qu'ils ne ſe préſentent plus dans la langue germanique et dans la grecque? Quant à cette dernière claſſe dont nous citerons pluſieurs exemples dans les articles ſuivans, ils ne peuvent être paſſés en Italie, que des côtes de la Dalmatie, par le trajet du golphe Adriatique, ou par un détour dans le continent. Entrant d'abord dans la Venitie, pays déjà habité par des hordes venues du Nord, ils ſe répandirent ſans trop d'obſtacles dans ce qu'on nomme la Romagne et la marche d'Ancone, puis dans le Latium, ſoit avant ou après la fondation de Rome.

299) Mais pour en venir à ce que le Latin a reçu du Grec, cette acquiſition ſe fit en deux parties, l'une portée en Italie dans un temps antérieur à toute hiſtoire connue; l'autre dans un temps poſtérieur et très-connu, qui eſt celui des Scipions, de Plaute et de Térence, puis celui de Céſar et de Cicéron. Tous les étymologiſtes conviennent que la première de ces deux portions de la langue latine, a été formée du dialecte éolien; mais ils ne nous apprennent point d'où vinrent ces Éolides ou Éoliens, qui portèrent en Italie un des quatre grands dialectes du langage qu'on parloit dans l'Aſie mineure, dans le Sud-eſt du continent de l'Europe, dans les îles de l'Archipel, et dans celles de la Méditerranée. De trente ou quarante grammairiens et lexicographes qui ont parlé de ces dialectes, je n'en connois aucun qui nous éclaire, et nous inſtruiſe paſſablement ſur ce point. Ils diſent tous que c'eſt dans ce dialecte qu'ont compoſé leurs poéſies Alcée et Sappho, l'un et l'autre de Lesbos île de l'Archipel. D'ailleurs les géographes placent tous l'Éolie dans l'Aſie mineure. Il n'eſt guère concevable que des Lesbiens, et des Éoliens ayent porté leur langue au centre de notre peninſule, tandis que les Siciliens ſi proches de l'Italie n'y ont pas porté le leur, qui étoit le dorique. Voici pourtant comment un dialecte ſemblable à celui qu'on parloit dans une contrée de l'Aſie mineure, aujourd'hui la Natolie, doit avoir été porté ſur les bords du Tibre.

300) Les Éoliens de l'Aſie mineure et de quelques îles adjacentes étoient une ancienne colonie

ſortie de cette province de la Macédonie qui fut appellée Theſſalie. Soit à la même époque où ces émigrés Theſſaliens appellés alors Éoliens paſſèrent en Aſie, ſoit quelque temps avant, ou quelque temps après, une autre partie de la même nation ſe porta vers les bords de la mer Adriatique qu'on appella Dalmatie, et de là ſe jetta par le golphe, ſur le rivage oppoſé où ſont Rimini, Ancone et Fermo; et leur langage alla ſe mêler avec celui qu'on parloit dans ce pays, et qui étoit venu d'autres côtés, tant de la Grèce que de la Germanie, ou de la Gaule. D'ailleurs tous ceux qui ont écrit ſur l'origine des Romains, et ſur les anciens habitans de l'Italie, conviennent qu'au moins une partie étoit des Pélasges; et Denis d'Halicarnaſſe qui de tous les anciens a le plus étudié, et le plus écrit ſur cette matière, dit clairement que les Pelasges venoient de la Theſſalie *). Or la langue des Theſſaliens étoit la grecque particulièrement l'éolique; et tout nous prouve que le centre, le point d'union commun des anciennes langues de l'Europe a été dans le pays qui fait aujourd'hui la partie européenne de la Turquie; comme en remontant plus haut nous trouverions le premier berceau des nations dans la Turquie aſiatique, dans l'Armenie. Voyons maintenant comment de ces anciennes langues de l'Orient s'eſt formée celle qui a long-temps dominé dans tout l'Occident.

*) *Dion. Halicarn.* lib. I. pag. 14. 15. 49.
Pelloutier Hiſt. des Celtes, lib. I. chap. X.

ARTICLE II.

Première formation de la langue latine. Première cauſe de ſa différence de la grecque.

301) L'accent italien ou italique ainſi que l'éolien donnoit plus de largeur à la prononciation de l'*e* long qui approchoit de l'*a;* tandis que les Grecs des autres contrées l'approchoient plutôt de l'*i*. C'eſt pour cela que μητηρ *(meeter)* eſt devenu *maater* ou *mater* chez les Latins, tandis que ce nom devint *Miter;* que de κημος on fit *camus,* de φημη, *fama,* de ληνα, *lana,* de φηγος, *fagus,* de πληγη, *plaga,* de ζημια, *famia,* de ϛημον, *ſtamen.* Le même changement s'eſt auſſi fait dans les mots qui avoient un *epſylon* intermédiaire, comme dans *ſtrabo,* fait de ϛρεφω, dans *caſtus,* fait de κεϛος, dans *magnus* probablement pris de μεγας. Mais l'*e* bref et ſimple du Grec s'eſt plus ſouvent changé en *i* qu'en *a;* d'ανεμος ſouffle, haleine, on a fait *animus* et *anima,* de νεκρος *niger,* de φεγγω *pingo,* de τεγγω *tingo,* et dans une foule d'autres mots où nous verrons changer les conſonnes. La prépoſition εν eſt conſtamment changée en *in.* D'un autre côté l'ι, *jota,* ſe changeoit en *e,* ſurtout lorsque cette voyelle accommodante en accompagnoit une autre et formoit un diphtongue. C'eſt ainſi encore que tous les *ai* et les *oi* grecs, ſont devenus en latin *ae* et *oe,* et que d'αιθηρ on a fait *aether.* Dans la terminaiſon des noms ce changement a été ordinaire. Mais il eſt étonnant à cet égard, qu'une foule de noms latins dont la ſyllabe initiale eſt *ae*, ait ſi rarement

un nom grec qui y correſponde par les mêmes élémens; car ni *ædes*, maiſon, ni *æger*, malade, ni *æmulus*, rival, ni *æquus*, égal et juſte, ni même *æs, æris, æreus, cuivre, de cuivre*, n'ont un nom ſemblable dans la langue grecque qui nomme conſtamment le *cuivre*, χαλκος; et χαλκαρης, χαλκουργος et χαλκευς, *l'ouvrier en cuivre*. Cela nous prouve que beaucoup de vieux noms grecs ſortis de la mère commune de quatre grandes langues, ont été abandonnés par les Grecs, lorsque leur langage s'enrichit, et ſe perfectionna dans l'Aſie mineure, et dans les îles et les peninſules de l'Archipel. La diphtongue *oi*, changée en *oe*, paroît s'être mieux ſoutenue en venant de la Grèce, *coelum*, ciel, *coena*, ſouper, *coelebs*, homme non marié. Il eſt vrai que la plupart de ces noms que l'on voit en latin, écrits par *oe* et en grec par *oi*, ſont des noms-propres ou des termes d'art, que les Latins ont empruntés dans la ſuite, et que nous comprenons dans la ſeconde claſſe de ceux que les Latins ont empruntés des Grecs à raiſon des progrès qu'ils faiſoient dans les arts, dans le luxe et le vice, et non pas à la première formation de leur idiome, tels ſont *Phœbus, Melibœus, Oedipus, oeſtrum, mœchus*.

302) Cette diphtongue *oi* a plutôt été changée en *i* long et ſimple qu'en *œ*, comme l'on voit dans *vinum* et *vicus*, faits d'οινος et d'οικος avec l'appui du *V*. Au reſte l'*O* du Grec tant bref que long, petit ou grand, *omicron* ou *omega*, a été changé tantôt en *i*, tantôt en *u*, et ces changemens joints à celui des conſonnes compoſant les mots, en ont beaucoup altéré la forme.

Ceci eſt ſurtout remarquable dans les pronoms tant demonſtratifs que relatifs. Ὁς eſt en latin *is*, ſynonyme de *ille*, et *ille* eſt l'*one* esclavon. Ce même monoſyllabe ὅς eſt auſſi pronom relatif, dont le Latin a fait *qui*, changeant l'*h* en *qu*. Ainſi κοτις devint *cinis*. C'eſt au reſte l'ος final du génitif grec que le Latin changea ordinairement en *is*, car de Πλατωνος il fit *Platonis*, de Ξενοφοντος *Xenophontis*. Il changea de même en *i* l'ου final du génitif, et fit *Epicuri*, *Epicteti* d'Επικουρου, Επικτετου; plus régulièrement néanmoins c'eſt en *u* que les Latins changérent tant l'*o* ſimple et bref, que la diphtongue ου et l'ω long, ou *omega*, faiſant de βολβος, *bulbus*. Ainſi l'*us* final de *Diabolus*, *Piſiſtratus*, *Traſibulus*, remplace l'*os* grec de ces noms. L'*u* intermédiaire de *cothurnus*, vient de l'*o* de κοθορνος; de βολγος on a fait *bulga*, de κλοπη *culpa*, par métathèſe. On a fait *funus* de φονος, *fur*, *furis* de φωρ, φωρος, *furfur* de βορβορος, *gurges* de γορφος, *Numidas* de νομαδες; et *Odyſſeus* devint *Ulyſſes*, l'adverbe οπου, *ubi*, ωσκε, *usque*, ως *ut*. Les Latins changèrent auſſi en *e* la diphtongue ου; de πους, ποδος ils firent *pes*, *pedis*, de δυπλους *duplex*, de τριπους, *tripes*, *tripedis*. Mais plus ſouvent, ſans comparaiſon, on changea cet *ου* en *u*, d'où ſont venus entre autres *bubalus*, *bucephalus*, *butyrum*, *lincurium*, (ambre jaune) *muſa*, *muſica*. On changea l'*ypſilon* tantôt en *a* tantôt en *i*, mais plus ſouvent en *o* bref; de μυλη on fit *mola*, de αγκυρα, *anchora*.

303) Toutes les conſonnes dont les mots grecs étoient compoſés, ont été par ci par la

changés en d'autres de la même classe, quelquefois dans celles d'une autre classe. Le *β* de *βραβειον*, changé en *p* et en *m* forma *præmium*. De *βαβαι* on fit *papæ*, de *βοσκειν pascere*, paître, de *βυθος puteus*, puis de *σειβειν stipare*, synonyme en quelque sens de *calcare*, fouler, presser.

304) Les Éoliens, les Daces, les Traces, les Gétes et Esclavons leurs voisins donnoient au *B* l'expression de *V*, comme font encore les Grecs modernes, les Espagnols et les Russes. Les Latins ayant pris une partie de la langue des Esclavons, en ont aussi imité la prononciation. Prononçant le *b* grec comme un *v*, ils ont fait *vado, je vais*, de *βατω*, de *βαδω* ou de *βαζω*, *venio* de *βαινω*; ils ont fait *ver veris* de *βηρ*. Du même verbe *βοσκω* dont ils ont fait *pasco*, ils firent *vescor*, je mange, je me nourris; de *βεβαιω*, *voveo;* de *βισκος* éolique, au lieu d'*ιξος*, ils ont fait *viscum*. Un nom éolique *βροπες*, par l'addition du *β* à *ρωπες*, arbrisseaux, verges, houssines, ils ont fait *vepres*. Je cite ce nom *vepres*, tiré de *βρωπες* *), pour observer en passant, qu'un mot qu'on peu croire originairement celtique, étoit aussi grec; et que cette addition d'un *B*, d'un *V* ou d'un *W* au commencement des mots se communiqua de proche en proche, de nation à nation, depuis les bouches du Danube et du Tibre jusqu'à celles de la Tamise, où nous voyons des *B* et des *W* ajoutés à des noms qui dans leur origine ne l'avoient pas.

*) Nous trouvons dans l'anglois le mot *prop* et dans le piémontois *brope*, signifiant ces verges, ces perches, sur lesquelles on monte la vigne, et qui tiennent lieu de ce qu'on nomme en françois *échalas*.

Le changement du *B* ainſi que du *P* en *F* étoit encore totalement conforme au génie de la langue latine qui de *βρεμω* fit *fremo, je frémis,* de *βυβαλος bufalus,* de *βασκια faſcia,* de *βασκαινω faſcino,* de *βοσβορος furfur,* de *βενδος fundus,* de *τριαμβος triumphus.* On trouve auſſi *ſifilare* au lieu de *ſibilare.* Cependant l'organe latin ne changea pas moins ſouvent le *φ* en *b,* car de *φαλος* il fit *albus,* de *σφιν ſibi,* transportant les conſonnes initiales, intermédiaires ou finales. Il fit *ambo* de *αμφω, balaena* de *φαλαινα*; de *νεφελη* il fit *nebula,* de *σοφος ſapiens,* et *ſibus,* ſage, ruſé.

305) Il changea indiſtinctement le *C* ou le *K* en *G* et le *G* en *C.* De *κυφος* il fit *Gibbus,* de *κλαδος gladius,* de *κολοβον Gleba, motte* de terre, de *nec-otium, negotium.* D'un autre côté de *γαιος* on fit *cajus,* gai, de *φωγος focus,* foyer, de *μισγω misceo,* je mêle, de *φαλαγξ φαλαγγος planca*; et ajoutant l'*s* à *γλαφω* à *γλυγω* ou *γυλφω* on fit *ſcalpo,* je rape, *ſculpo,* je ſculpte; de *γραφω* on fit *ſcribo,* j'écris. Ce changement du *C* en *G,* ou *vice-verſa,* a lieu très-fréquemment dans les conjugaiſons de verbes, autant ou plus dans le latin que dans le grec; ainſi de *lego* et *diligo,* on fait *lectum, lectio, dilectum, dilectio;* de *tego* l'on a fait également *tectum* et *tegmen.*

306) Le *D* et le *T* ont été employés l'un pour l'autre dans les anciens idiomes comme dans les modernes. De *σπαδιον*, uſité au lieu de *σταδιον*, le Latin fit *ſpatium,* de *δαις, δαιδος* il fit *tæda.* Peut-être auſſi, comme *Scaliger* l'a cru, forma-t-il *catamitus* de *γαδα-*

μειδος qu'on disoit au lieu de *Ganimedes*, et par l'épenthèse de l'*S*, de αχις αχιδος il fit *sagitta*. L'*F* et le *P* aspiré du Grec, prenant l'expression plus douce du *B*, on fait de νεφος *nubes*, d'ορφος ou d'οριφανος, *orbus*, d'ομφαλικος, *umbilicus*, nombril.

ARTICLE III.

Continuation de l'article précédent.

307) Le signe de l'aspiration fut changé celui du sifflement; et c'est de là que tirent leur origine une foule incroyable de mots latins qui commencent par *sa*, *se*, *si*, *su* et *sy*, dont quelques-uns ont de plus souffert d'autres changemens. Il a fait *sal*, *salis*, d'ἁλς ἁλος, *sedes*, siége, *sedeo*, je m'assieds, faits d'ἑδος et ἑδομαι; il a fait *semi* de ἑμισυ, *sequi* de ἑπεσθαι; *serpo* de ἑρπω, *sisto*, je retiens, d'ιςω, dont le Grec avoit fait ἱστημι. Enfin il fit *sus*, *suis* d'ὑς, cochon, d'ὑπο, *sub*, sous etc. Il changea aussi d'autres lettres dans plusieurs de ces noms où l'*h* passa en *s*; d'ὁμιλος il fit *similis*. Encore plusieurs consonnes passèrent d'une classe à une autre, faisant *satis* d'ἁλις, *sedeo* d'εζομαι, *somnus* de ὑπνος, ou bien on transporta les noms d'une signification à une autre, comme d'υδωρ, eau, faisant *sudor*, sueur.

308) Le Latin ne changea que quelquefois le *D* des mots grec en *L*, comme en faisant *lacrima* de δακρυ, (v. f. 24), mais il mouilla souvent le double *L* qui est dans les noms grecs, comme

nous verrons que l'Espagnol et le François méridional ont fait à l'égard de cette conſonne. D'*αλλομαι*, ou plutôt d'*αλλω* il fit *ſalio*, comme d'*αλλος alius*. Mais il fit tout le contraire de ce que firent tant l'Eſpagnol et le François, que l'Italien, à l'égard de l'*M* et de l'*N*. Ces deux lettres ſe prêtoient ſingulièrement à l'organe latin, l'une pour finale, l'autre pour intermédiaire. Une très-grande partie des noms ſe terminoient en *um* ou en *im;* au lieu que le Grec les terminoit par *n*, ou par une voyelle. On le voit d'abord dans *aſtrum*, *auſtrum*, *muſam*, *muſarum*, *dominum*, *dominorum* et en mille autres tant noms que verbes. Nous trouvons enſuite l'*n* inſéré dans beaucoup de mots grecs paſſés au latin comme dans *centum*, fait de *ἑκατον* dans *hirundo*, pris de *χελιδων*, dans *fundum* de *βυθος*, dans *lingo*, pris de *λειπω* et *λιπω*, dans *pango* fait de *πηγνυμι*, dans *tango* fait de *θιγω*, dans *plenus* de *πλεος*. Cette facilité d'inſérer l'*n* entre deux ſyllabes, qui paroit aſſez naturelle au peuple idiot, nous la trouverons dans des dialectes italiens, et quant aux peuples grecs et latins elle eſt rémarquable à bien des égards.

Cela nous donne d'abord une raiſon ſatisfaiſante du remplacement de l'*επι* par l'*in* dans la compoſition des verbes, comme dans l'uſage ſimple et ſéparé de cette prépoſition, très-uſitée dans la langue grecque, et paſſée avec un leger changement dans l'allemand, et même dans le polonois et le ruſſe, quoique beaucoup plus altérée. Mais le penchant de l'organe latin à proférer l'*R* eſt encore plus remarquable, et ſemble tenir à

la férocité caractériſtique de la nation. Non-ſeulement il changea en *re* la prépoſition qui dans d'autres idiomes eſt formée par un *an;* mais il termine auſſi les infinitifs en *re, are, ere, ire,* au lieu que le Grec le termine *ειν, ᾶν, ουν, ῶν.* De *βοαν* il fit *boare,* de *λεγειν legere,* de *δοκειν docere,* et changea en *or* le ſyllabes finales formant le verbes qu'on appelle déponents. C'eſt ainſi qu'il fit *loquor* de *χλωπαομαι.* Le Latin n'a pas ſupprimé autant de voyelles intermédiaires, qu'en a ſupprimé l'Allemand; mais il en ſupprima beaucoup, et lorsque cette ſuppreſſion étoit ſuivie encore d'autres changemens de lettres, il s'approchoit peut-être du nom primitif, mais il s'écartoit extrêmement de la forme que ces mots avoient pris chez les Grecs. Le nom *culmus* par exemple tenoit de plus près au monoſyllabe *Kulm, Hulm,* ou *Halm* primitif, mais il s'éloignit de *καλαμος,* auquel on revint cependant dans la ſuite. De *μαλαχα* on fit *malva,* de *παλαμη palma,* de *μενος mens,* de *βαλανειον balneum.*

309) En ſupprimant dans une quantité de mots la ſyllabe ou la voyelle initiale, d'*αμελγω* on fit *mulgeo,* d'*ερυθρος, ruber,* de *γαλα, γαλακτος, lac,* de *κλαιω, fleo,* de *χλαινα, laena.* de *σεληνη, luna,* d'*ονομα* on fit *nomen,* d'*οδους οδοντος dens dentis,* de *δροσος, ros roris.* En échange pourtant le Latin ajouta quelquefois une lettre ou une ſyllabe à des mots grecs qui ne l'avoient pas. On fit *naris,* de *ρις ρινος, femur,* et de *μηρος, cuiſſe,* probablement de la même manière, dont on fit *femina* de *man* ou

de *men* avec l'article *he* change en *fe*. D'Αρης en y ajoutant l'*M* on fit *Mars*.

310) D'un autre côté on inſéra des voyelles dans des verbes empruntés du grec. Ainſi de ληθω on fit *lateo*, de μενω, *maneo*, de γηθω, *gaudeo*; changeant l'ῆ (l'*e* long) en la diphtongue *au*. En inſerant entre deux voyelles tantôt un *d* tantôt une autre conſonne de βοω on fit *voco*, d'ανω. *audio*, de καω, *cado*. De λεις, *levis*, leger, de λαιος, *laevus*, gauche, de μυελος, *medulla*, de ναος, *navis*, d'οϊς, *ovis*, brebis, d'ωον, *ovum*, oeuf, de υνος, *nurus*, *Bru*, belle-fille.

Par la tranſpoſition des lettres, et quelquefois par le renverſement total du mot, les noms Latins s'écartent des Grecs dont ils ſont cependant ſortis, de βδεω on fit *pedo*, de κλημα, *palmes*, de χυλος, *liquor*, changeant à la fois le χ (*ch*) en *qu*, et l'*s* fina en *r*. Ce n'eſt pas autrement qu'εμος grec devint *meus* en latin.

Les conſonnes aſpirées et les ſignes d'aſpiration que j'appelle demi-conſonnes, ont été remplacées par des conſonnes ſimples et faciles. Ce changement jointe à celui des voyelles, a fait *paveo* de φοβεω, *palus* d'ἑλος.

311) Dans quelques noms on ſubſtitua une voyelle à une conſonne, et on fit le contraire de ce que nous verrons faire à l'Espagnol et aux François dans une foule de noms, où ils ont ſubſtitué un *b* à un *e* ou à un *i*. Le mari de la fille eſt en latin *Gener*, aſſurement tiré du grec γαμβρος, et ce nom *Gener* deviendra *gendre*, comme *numerus* nombre, et comme d'*homine* et *nomine*, le *Caſtillan* fera *hombre* et *nombre*, et *numerus* deviendra nombre en Provence.

De deux mots le Latin en forma un ſeul par contraction; comme de *και ετερα*, *cætera* ou *cetera*, de *δια*, *per*, et *αγειν* il fit *diagere*, puis *degere*; de *ſeorſum* ou de *ſecus ducere*, il fit *ſeducere*, qui ſe dit proprement d'une perſonne qui en conduit une autre à s'écarter de ſon devoir.

Il n'eſt pas rare dans un mot de quatre ou cinq lettres d'en trouver trois ou quatre changées dans leurs ſemblables et quelques-unes dans des lettres aſſez différentes. De *φερτα*, nom extrait de *φερω*, le Latin fit *porta*, d'*εκυρος*, (*hecyros*) il fit *ſocer*.

312) Nous avons dit ailleurs que *lego* ne ſignifioit pas en grec *je lis*, mais *je dis*; que *dico* ne vouloit pas dire ſimplement *je dis*, mais *je juge*; que *doceo* ſignifioit, non pas *j'enſeigne*, mais *je penſe*, *je ſuis d'avis*. Le verbe dérivé de *φυω* ſignifiant *je plante* n'a retenu dans le latin qu'une ſignification obſcene, et ne ſe trouve jamais dans la ſignification primitive et générale de *plantare*, ſi ce n'eſt dans *Emphyteuſis*, pris tout entier du grec *εμφυτευω*, et reçu dans le langage des juriſtes.

Les Romains ayant pris du grec la plus grande partie de leurs mots à des époques différentes, et de différentes manières en ont adopté dans la première formation de leur langue, les plus communs et les plus indiſpenſables à la vie ſociale; et comme le peuple les apprenoit par l'ouie ſeulement, et nullement par l'écriture, il étoit extrêmement facile de ſe méprendre, et de répéter par *A* ce qui devoit être *E*; par *O* ce qui étoit *U* ou *Y*, et par *F* ou par

M, ce que d'autre articuloient *B*, *V* ou *P*. De là vient qu'une infinité de noms latins ne diffèrent des Grecs que par de tels changemens, c'eſt-à-dire par la ſubſtitution d'une lettre à une autre.

ARTICLE IV.

Obſervations ſur la diverſité des mots grecs et latins.

313) Dans la formation de leur langage les Latins, en prenant les noms du Grec, ont auſſi, comme tous les autres peuples, altéré les élémens phyſiques c'eſt-à-dire les lettres élémentaires qui compoſent les mots, ſuivant les changements intellectuels, qu'ont éprouvé les noms grecs tranſportés dans les pays latins; les Romains qui ont créé ou perfectionné le langage informe de leurs ancêtres, en empruntant les mots grecs qui leur venoient de la Calabre, de la Sicile, ou d'autres îles de l'Archipel, leur donnèrent ſouvent un ſens plus ou moins différent de celui qu'ils avoient dans le pays d'où ils venoient; quelque analogie qu'ils avoient avec la choſe qu'on vouloit indiquer. De là eſt venu que quantité de mots purement grecs quant au matériel, tels que *dico*, *doceo*, *lego* ont un ſens aſſez différent dans le latin, quoique non totalement étranger à celui qu'ils avoient chez les Grecs.

314) Les mots que le Latin prit et qu'il retint plus facilement ſont ceux qui formoient quelque

ſorte d'onomatopée, marquant par le ſon même ce qu'on vouloit nommer; ou ceux que formoit l'organe deſtiné par la nature à l'action ou à la choſe qu'on vouloit annoncer; et particulièrement ceux qui naiſſent des lettres labiales et dentales; le caprice, et le haſard en faiſant ſervir d'autres à ſignifier des objets, ou des actions, tantôt différentes, tantôt reſſemblantes à celles que ces mots indiquoient. De *βαμβαινω* on fit *balbutio*, en ne retenant que la première ſyllabe; de *λαμβανειν*, prendre, on fit *lambere*, partie en défigurant le mot, partie, en lui donnant une ſignification diſiérente; de *λογος*, *parole*, le Latin a pu tirer le verbe *loquor loqui*, et de ce me *log loc* forma de plus le nom *locus*, lieu, qu'il ſubſtitua à *τοπος*, mot très-facilement formé de ce *to* et *po* primitifs; tandis que du premier monoſyllabes il fit *to, lo, tollere*, enlever et de l'autre *pono, ponere*, mettre, deux verbes d'un ſens contraire. *Φα φα*, dont il a fait *fabula* et *fabulari*, lui ſeroit également à faire *facio, facies*; tandis que de *πω*, dont le Grec fit *ποιεω*, le Latin fit *poto potare*, et de *pa pa paſtor* et *poculum*; et que n'a-il pas tiré de de ce *fa* ou *fo, pa* et *po?*

Le langage militaire qui de l'idiome des anciens habitans du Latium eſt paſſé dans les écrits de Salluſte, de Céſar et de Tite-Live, n'offre presque pas un ſeul nom que l'on puiſſe dire emprunté des auteurs grecs; mais la plupart ſe trouvent dans de vieux idiomes gothiques, ou s'ils viennent du grec ils ont paſſé par la Illyrie pour venir dans le pays latin; ou enfin ils ne laiſſent point voir leur

étymologie profondément cachée dans les débris des langues Osque et Sabine. Les noms de *miles* et *militia*, d'*exercitus*, d'*acies*, de *pugna*, de *praelium*, d'*ala*, de *turma*, ne ſont pas pris du grec, non plus que ceux des trois rangs d'une armée en bataille, *principes*, *haſtati* et *triarii*, ni celui de *velites*, quoique *triarii* ſoit un nom tiré de *treis* ou τρια. Parmi les différentes claſſes de combattans qui compoſoient l'armée romaine, il y en avoit que l'on appelloit *Rorarii*, dont le nom ne peut venir que de *Rohr*, mot teutonique, qui ſignifie *canne* ou *roſeau*; peut-être parcequ'ils avoient des flêches faites de petites cannes. *Dux*, général-en-chef a un rapport très-marqué avec *Tog* et *Zog*, et n'en a aucun avec ἡγωγος ni avec ἡγεμων*). *Legatus*, lieutenant-général, qui vient de *legaer* foncièrement latin, mais d'étymologie incertaine ni *Tribunus militum*, colonel, n'a presque rien qui le rapproche des noms que leur donnèrent les Grecs. Si *Legio*, légion, régiment, vient de λεγειν, ce verbe avoit de temps immémorial paſſé dans l'idiome latin; et n'a rien dans le matériel de commun avec ταγμη, non plus que *ordo* et *acies* qui répondent a ταξις, d'où vient le nom aujourd'hui ſi uſité de Tactique. *Primipilaris* qui dans les armées de notre temps ſeroit à-peu-près capitaine des grenadiers eſt également un compoſé de *pilum*, grec dans ſon origine, mais déjà paſſé au latin; *centurio* et *decurio* ſont de là même claſſe. *Cohors*

*) Il eſt vrai que *Tagos* venant de ταττειν, regler ordonner, et *Dux* venant de *ducere*, comme *zog* de *ziehen* tirer et conduire, les noms ſe rapprochent par analogie.

Cohors, troupe de cavalerie. Ce mot prouve la dérivation de la langue latine de la celtique et germanique; car très-certainement il eſt compoſé de *cum*, changé dans la compoſition en *con* et *co*, et de *hors*; et ce *hors*, en vieux allemand comme en anglois eſt *Roſs*, cheval.

Signa, bannières, étendarts, drapeaux. Ce nom peut venir du grec σημειον; mais il étoit déjà totalement latin, lorsqu'on s'en ſervit pour terme militaire. *Manipulus*, diminutif de *manus*, qui ſignifioit par ellipſe une poignée de foin placée ſur un long bâton pour ſervir d'étendart, n'a pas le moindre rapport élémentaire avec δραξ, ni avec δραγμα, qui en grec ſignifient auſſi une poignée, et une poignée de foin; *Aquila*, l'enſeigne principale dans les armées, reſſemble bien moins au nom grec αετος qu'a l'allemand *Adler*.

Teſtudo, nom propre d'un animal amphibie tranſporté à cette eſpèce de voûte que les ſoldats romains formoient avec leurs boucliers, eſt tiré du latin *Teſta*, par ſa reſſemblance avec une pièce de pot caſſé; il eſt bien éloigné d'οστρακος et de χελωνη, tortue.

315) Si *arma* vient d'*armus*, ſoit dans le ſens de bras ou dans celui de branche, il eſt tout autant allemand que grec; préciſément comme *ſcutum*, bouclier, qui vient de σκυτος, cuir. *Haſta*, *gladius*, *enſis*; *framea*, *ſecuris* ont leur racine dans le celto-teutonique plus que dans le grec. *Jaculum*, dard, étant fait de *jacio*, eſt latin ainſi que l'eſt ce verbe. Il eſt vrai que *parma* et *pelta*, *clypeus*, autres eſpèces de boucliers, ſont également grecs et latins ſans qu'on puiſſe dire le quel des deux idiomes s'en ſervit le premier.

Mais on ſait d'ailleurs, de l'aveu des grecs mêmes, que ceux-ci prirent des ſcythes pluſieurs de leurs armes, et certes avec elles le nom qu'elles avoient. *Balliſta* et *Catapulta* ont auſſi leur étymologie dans le grec; mais ces noms ont été adoptés du latin dans la première formation de l'idiome, et par conſéquent ſans y regarder de fort près, comme il arrive dans tous ceux de première néceſſité que chacun tourne à ſa manière. On tira le nom de *clypeus* de καλυπτειν, *tegere*, couvrir, peut-être de κλεπτειν, qui ſignifioit à-peu-près la même choſe; ou plutôt de κυκλος par métathèſe et par le changement du κ en π; comme dans λυκος, dont le Latin fit *lupus*, et dans σηκος, dont il fit *ſepes*. Au ſurplus *Balliſta* et *Catapulta* tirent leur origine différemment d'une même racine, qui eſt βαλλειν, lancer, jeter. De βαλλω, le Latin fit *pello;* et du ſupin *pulſum* on a fait *pulſo* et *pulto*, fréquentatifs de *pello;* et de là *Catapulta*. *Pelta*, targue, pavois, ne peut avoir d'autre origine. *Aspis* et *Thorax* ſont venus du grec et ont été reçus dans le latin ſans altération, après la guerre de Pyrrhus.

316) Quelques-uns de ces noms paroiſſent venus de l'Aſſyrie ou de la Perſe, ſans s'être arrêtés en Grece, et venant par la Dalmatie ou par l'Allemagne en Italie; mais il eſt très-douteux s'ils n'ont pas été plutôt latins que gothiques et germaniques. Ni *claſſis*, armée navale, flotte, ni *claſſicum*, trompette, ne ſont pas des noms grecs; l'un eſt bien éloigné de στολος, l'autre de σαλπιγξ. *Pugna*, combat, fait de *pugnus*, poing, comme *pugio*, poignard; et *praelium* d'origine inconnue, ne

ſont pas grecs; et je doute beaucoup que *bellum* vienne de πολεμος, plutôt que de *duellum*, ou d'un nom illyrique ou ſarmate. *Clades*, qui reſſemble peu à ητα reſſemble aſſez à *Schlag*. Le nom de ces hérauts d'armes *(feciales)* qu'on envoyoit déclarer la guerre, quoique écrit en latin avec les mêmes lettres qu'on trouve dans φητιαλες, n'a pas été pris de grec; puiſqu'il ne ſe rencontre dans aucun ancien auteur. Les hiſtoriens grecs poſtérieurs l'ont emprunté du latin. Le nom de *lancea*, de l'aveu des étymologiſtes romains, eſt venu des Celtes ou des Teutons, des quels il paroît que les Grecs ont auſſi emprunté λογχη.

Le verbe *vincere*, d'où dérive *victoria*, paroît gothique plutôt que grec; et quoique le nom ſonore de *Triumphus* reſſemble à θριαμβος par les élémens phyſiques et par le ſens; on convient néanmoins qu'il n'a pas été pris du grec. Quelle que ſoit l'étymologie d'*induciae*, elle n'eſt ſûrement pas grecque; et *pax* eſt auſſi éloigné d'ειρηνη, que *foedus*, alliance, l'eſt de σπονδη; *pax*, eſt le même mot que l'eſclavon *poce*, prononcé *pace*.

ARTICLE VI.

Etymologie des noms latins touchant les objets les plus communs de la vie humaine et ſociale.

317) Les Romains ayant été guerriers et brigans avant que d'être cultivateurs, leur langue dut avoir plutôt des termes ſignifiant les objets neceſſaires à une ſociété naiſſante qui a

beſoin de ſe tenir en garde, et d'avoir des abris, et des logemens, plus que ceux que demande une vie agricole, commerçante, ou ceux qui ſuppoſent les progrès des arts de ſeconde néceſſité, et de luxe. C'eſt pourquoi le langage de l'architecture tant civile que militaire, et celui qui regarde l'agriculture ont dû venir ou des premiers monoſyllabes que forment les hommes ſauvages, ou du commerce avec des peuples voiſins. Par conſéquent les noms de bâtiment, d'édifice, de fabrication, de muraille, de maiſon, de logement, ont dû avoir une origine commune avec ceux des autres langues; ou être portés des pays d'où les premiers Romains étoient iſſus. Auſſi les noms de cette claſſe de choſes dans l'idiome latin reſſemblent plutôt à des noms Etrusques, Celtes, Teutons, Illyriens, Allemands et Esclavons, qu'aux grecs; et ceux qui reſſemblent à ces derniers, ſont communs aux quatre langues mères dont nous parlons; quelques-uns devoient être Theſſaliens, et ſont encore du nombre de ceux que les Grecs avoient abandonnés après les avoir formés et employés. Tel eſt le premier et le plus général, ſavoir *aedificium*, compoſé de *facio* et d'*aedes*, ſur lequel on a donné tant d'étymologies abſurdes ou ridicules.

318) Ce nom *aedes* reſſemble aſſez au grec αιτος, qui ſe rencontre à peine une fois dans les auteurs grecs, et c'eſt dans une ode de Pindare. Euſtache qui l'obſerva, le cite comme un terme unique; c'eſt-à-dire peu uſité. Le nom grec δομη ou δομος, eſt bien le même que *domus* latin; mais ce nom tient de plus près a *dom*, qui en esclavon ſignifie maiſon, exactement

fait de Θω ou Θαω, *ſiſto, pono*, ou de δεμω, *ſtruo, édifico;* et le nom de Δω, même mot que Δωμα, veut dire *conſtruction, édifice. Oppidum*, ville ou château, n'a pas d'autre origine que celle *domus;* et ne ſignifie proprement qu'un ouvrage conſtruit autour d'une place, d'un lieu habité, et élevé contre des voiſins dont on craint des attaques: il répond exactement au nom compoſé *circummunitio.* La prépoſition *ob* qui par la regle générale change le *b* en *p*, lorsque cette conſonne vient après, eſt la même que l'αμφι, *circum.* Changeant l'*a* en *o*, et le *m* en *b*, et rejetant la finale, αμφι eſt devenu *ob* dans le latin comme dans l'eſclavon.

319) Le nom *murus*, partie eſſentielle de tout édifice, n'étoit pas uſité chez les Grecs, ou il a été dès les plus anciens temps abandonné et remplacé par τειχος; tandis que *Mauer* eſt reſté aux langues gothique et germanique, comme il eſt entré ſous différentes formes dans la latine. Car outre *murus*, on diſoit *moeria;* et de ce *moeria*, d'où vint le nom *pomoeria, poſtmoeria, poſt muros*, on fit enſuite *moenia*, puis le verbe *munire* et *munitio, munimentum.* Les Latins avoient cependant pris du grec le nom d'οικος, *maiſon*, dont ils ont fait *vicus;* comme d'οινος ils ont fait *vinum*; mais ils en changèrent la ſignification, et s'en ſervirent pour dire village; parce que ordinairement un village commence par être une maiſon.

320) *Tectum*, toit, autre partie d'édifice non moins eſſentielle, a pu venir également de τεγη grec, ou de *decken* germanique; plus naturellement pourtant du grec, puisque le nom

de *tectum* et *architectus* ſont reſtés au latin, et non pas à l'allemand; mais *faber* qui répond au grec τεκτων, et à différens noms allemands ſignifiant *maçons, charpentiers, menuſiers, maréchaux ferrans,* eſt un de ces mots tirés des monoſyllabes primitifs *fa* et *ba*. Voute, chambre, porte, fenêtre, toutes ces parties d'un bâtiment, ont en latin des noms également uſités en allemand, en polonois, et en grec avec peu de variété. Quelques uns des noms de cette claſſe ne peuvent guère s'analyſer ſans rappeller des objets dégoutans, tels que *cloaca* et *fornix*. Au ſurplus ils ont pu venir de la langue étrusque, puisque c'eſt de l'Etrurie que les Romains ont apris le premier ordre d'architecture, le plus ſimple, et en même temps le plus ſolide, qui eſt le Toscan ſynonyme d'Etrusque. *Tabula*, planche, d'où vient *tabulatum*, plancher, n'eſt ni grec, ni germanique; mais formé de ce *Ta, Ta* primitif, d'où ſont venus tant de différents noms dans toutes les langues.

321) Les meubles et les utenſiles néceſſaires au plus ſimple ménage, ceux des vêtemens ordinaires et vulgaires, ainſi que les objets les plus communs de nourriture, ont dans la langue latine des noms pris des langues barbares, ou tirés, comme chez toutes les nations, de quelques monoſyllabes les plus faciles à être proférés. Tel eſt ce même nom de *tabula* que je viens de citer; tels ſont *ſcamnum, ſella, menſa;* tel eſt *olla*, anciennement *aula*, nom remarquable puisqu'il ſervit à déſigner une étable, logement des beſtiaux, et une maiſon de rois. Quelques uns de ces utenſiles nous ſont

connoître la nourriture des hommes ſortant de l'état ſauvage, où l'on ſe nouriſſoit de viande crue, de légumes, de racines, de fruits tous crus. Celui dont on ſervoit pour rôtir la chair des animaux (uſage auſſi ancien que l'eſt de la faire bouillir dans une chaudière) étoit la broche qu'ils appelloient *veru*, nom d'origine inconnue, reſté à l'italien dans *verrotone*, qui ſignifie flêche, javelot, ſynonyme d'*haſta* et de *lancea* en quelque ſens; car une flêche eſt une petite lance.

322) Ils avoient tiré du mot *ca*, le nom *catinum*, peut-être avant d'avoir pris *cadus* de κάδος, baril; ils avoient du celtique ou du ſcythique le nom de *cella*, et celui de *cavea* de la première formation, qui ſignifioit un creux; parce que les premières caves n'étoient que les creux des rochers, qu'on apella auſſi *cavernas*. Mais par les progrès de la civiliſation, du commerce et du luxe, tous ces objets étant multipliés et variés, on adopta, pour les indiquer, les noms que les Grecs leur avoient donnés. Ainſi pluſieurs noms de vaiſſelle vinrent groſſir la liſte des ſynonymes de *Olla*, comme *Lagena* et *Lebes*. Et combien d'autres noms grecs n'a-t-on pas adoptés pour nommer ce que les Latins encore ſimples et agreſtes appelloient *poculum* et *patera*? car *cyathus* et *ſcyphus* ſont tout-à-fait pris du grec, ne changeant que l'*o* en *u*, comme à l'ordinaire. *Abacus* ſignifiant *buffet*, ἄβαξος, indique déjà du luxe en matière de table, eſt pur grec. Ils n'avoit guère de termes pour le gros legume et les herbages, ordinaire que *olus;* mais les noms des legumes délicats, des fleurs, et en général ceux des plantes médicinales ou apartenant

à la médicine ſont presque tous entièrement grecs. Ils empruntèrent de la même langue une foule de ceux qui appartiennent à la cuiſine, à la table, à l'ameublement, à l'habillement, à la parure, au théâtre, à l'entretien des deux ſexes, au langage de la débauche en tout genre.

323) Cependant la nation latine, avant et après la fondation de Rome, étoit agricole au moins autant que guerrière, et les termes relatifs à l'économie rurale, comme ceux qui appartiennent à la vie domeſtique ſimple et frugale, ont précedé tout commerce direct avec les grecs; de ſorte que ces noms n'ont de rapport avec la langue grecque, qu'autant que celle-ci en a avec la germanique ou avec l'esclavonne. Auſſi le nom *aratrum*, et le verbe *arare*, ſont radicalement dans l'allemand autant que dans le grec. *Pflug* qui rend en allemand le latin *aratrum*, eſt auſſi venu du grec πολειν, dont les Goths et les Suédois ont fait *ploie*, peu différent de *Pflug*; les noms *carrum* et *carruca*, d'où vient le françois *charrue*, ſont reconnus comme gaulois, celtiques ou teutoniques par les auteurs latins *Varron* et *Feſtus*. *Occa*, *herſe*, *occare*, *herſer*, ont un rapport plus immédiat avec *Ege*, changeant très-facilement le *c* en *g*, et l'*o* en *e*, qu'ils n'en ont avec βωλοκοπειν; cependant le nom grec compoſé de βωλη et κοπεω, nous montre de l'analogie avec *gleba**), motte

*) Ce nom *gleba* qui paroît être tiré de *globus*, dans la langue esclavonne ſignifie pain gros, peut-être par reſſemblance qu'une pièce de pâte ou de farine paîtrie a avec une motte de terre, *zolla* en italien, et *gleba* en latin. Ce mot dut être d'origine celtique, puisqu'il ſe trouve encore dans l'anglois *clod*.

de terre qu'on tâche de rompre, de briſer avec la *herſe*. Si *occare* vient de l'hebreu *dakach*, il a dû paſſer par un pays de langue grecque; mais ne s'y eſt pas arrêté; ce qui eſt arrivé à bien d'autres mots que les Grecs n'ont point retenus pour être trop ſimples et agreſtes, comme l'étoit ce *oc oc, occo, occas, occare. Stiva, ligo, raſtrum,* ne ſont pas grecs. La facilité qu'avoit l'organe latin, et qu'a encore l'italien aſſez généralement, à prononcer le *St*, donna à leur langue quantité de mots qui commençent par ces deux conſonnes, ſurtout ceux qui entrent dans le langage géorgique, tels que *ſtiva, ſtipula, ſtirps, ſtabulum*, tous différens des grecs de la même ſignification.

324) Si *metere* eſt tiré de αμαειν, qui ſignifie auſſi moiſſoner, il a encore plus de rapport avec *mähen*. Le Latin ni l'Allemand n'ont point adopté αμπελος, *vigne*; mais οινη qui ſe prend auſſi en grec pour *vigne*, eſt en latin *vitis*, ſe trouve dans cette ſignification, dans le verbe *vindemiare* et *vindemia*. Mais d'où viennent *uva* et *racemus*, raiſin? non pas certainement du grec βοτρος; du teutonique, tout auſſi peu que du grec; ces noms doivent être indigénes d'Italie, Osques ou Étrusques; la vigne ayant été cultivée en Italie avant que de l'être dans les Gaules, et très-ſûrement avant qu'elle ait été cultivée dans l'Allemagne, ſur les bords du Rhin et du Main. Ne dit-on pas que ce qui donna l'envie aux Gaulois toujours confondus avec les Teutons du midi, d'attaquer l'Italie, ce furent les belles grappes de raiſins que quelques voyageurs leur en avoient apportées.

325) Enfin la plupart des termes de l'économie tant rurale que domeſtique, boeuf, veau, brebis, agneau, les parties de leur corps internes et externes, farine, gros gâteau, pain, vin, groſſe vaiſſelle, couteau, coupe, pot, ſont grecs et teutoniques, ou formés de quelque monoſyllabe primitif et commun. Mais dès que l'on fut ſorti de la vie ſimple et frugale, et que l'on a donné dans le luxe, de la table ou de l'habillement; nous trouvons les noms des objets qui s'y rapportent, pris immédiatement du grec; et c'eſt de là directement et entièrement que ſont venus tant de noms ſignifiant verre à boire, tant d'expreſſions indiquant les plaiſirs de la ſociété, la gaité, la débauche; ajoutons-y les noms de *Tiaſus* et d'*Orgie*, et le verbe malhonnête tiré de παις, παιδος.

326) La même obſervation nous fera diſtinguer les noms relatifs à l'habillement formés dans l'enfance de l'idiome latin, de ceux qu'on acquit à des époques poſtérieures. Les premiers indiquent des vêtemens tout-à-fait ſimples ſervant à couvrir le corps; comme *toga*, nom fait de *tegere;* et *pallium*, une robe plus longue que n'étoit la *toge*. Les autres noms de vêtemens qui ſervent non ſeulement à couvrir, mais à parer, ont été tirés du grec; quelques uns auſſi de l'Etruſque, puiſque l'Etrurie n'étoit guère moins avancée que la Grèce dans les arts ſervant à la parure et au luxe. Au reſte c'eſt avec les Gaulois que les Romains commercèrent plutôt qu'avec les Grecs; et beaucoup de noms qui regardent le commerce le plus naturel, celui que l'on fait avec ſes voiſins, ſont celtiques.

333) Le commerce maritime et la navigation en général occupèrent les Romains beaucoup plus tard que l'agriculture et la guerre; et comme ils s'y adonnèrent après la guerre de Pyrrhus, ils prirent les principaux termes des Grecs, avec lesquels ils eurent alors des relations directes. Le nom *emporium* *) fut adopté pour ſignifier une place de marché près de la mer, tandis que pour place et au marché ils avoient déjà les noms, pris directement de *Markt* et de *Platz* celtique, teutonique, ou esclavon. Ils avoient le nom du *rudens* pour dire groſſe corde; ils prirent du grec le nom de *camelus*, καμηλος, dont les langues modernes ont enſuite fait *gomena* italien, et *cable* françois. Le fond du navire eut un nom totalement grec qui eſt τροπις. *Remus*, le *rame*, ſervant auſſi à naviguer ſur le Tibre, fut un de ces noms que les Romains eſtropièrent, en le tirant du grec ερεθμος, dans leur temps d'ignorance, lorsque de λαιφη ils avoient fait *vela*. De ναος ils firent *navis* par la ſimple inſertion du *v*. Dans la première formation de leur langue ils avoient peut-être tiré de τροχος, par métathèſe et par apocope, le nom *Rota*, s'ils ne l'eurent pas plutôt de l'allemand *Rad*. Ils prirent enſuite le même nom en faiſant *trochus* et *trochlea*, toupie.

*) Ce nom compoſé d'εν et πορον, *in viam*, explique bien le métier naturel et primitif des marchands, qui eſt d'être par voye et par chemin.

ARTICLE VII.

Nomenclature religieuſe des Romains, et de l'idiome latin.

328) Malgré le rapport de la mythologie grecque avec celle que les auteurs latins nous ont transmiſe, les Romains, ni les autres peuples latins ne ſemblent point avoir pris leurs idées, ni leurs pratiques religieuſes, des Grecs. Auſſi la plûpart des noms des divinités honorées de Rome payenne, et les termes uſités pour indiquer les rites et les cérémonies, et pour diſtinguer les offices, les emplois relatifs au culte, n'offrent de racines grecques qu'autant qu'elles ſe trouvent auſſi dans les autres langues; et c'eſt ſurtout dans l'étrusque que nous en trouvons. Les Romains à meſure qu'il cultivèrent et perfectionèrent leur langage, le portant au point que nous le voyons dans les écrits du ſiècle de Céſar, changèrent prodigieuſement le matériel des mots. Cela diminuera la ſurpriſe quand nous verrons ces mêmes mots prendre une autre forme dans les langues nées de la latine.

Le nom général *Deus*, eſt à la vérité très-conforme au grec Θεος. Mais ce nom ne reſſemble pas moins à *Theut*, qui eſt plus ancien peut-être que le Grec Θεος, et qu'on trouve dans les fragments celtiques. *Jupiter* et *Jovis* ont certainement moins de rapport avec *Zeus*, qu'avec *Iopater* et *Iufepater* qu'on lit pluſieurs fois dans les monumens Osques et Etrusques, où l'on voit le *f* à la place du *v*, comme ailleurs à la place du *b*; car on y lit

ifont pour *ibunt*. Les noms de *Junon*, de *Minerve* et de *Venus* ne ſe préſentent pas auſſi manifeſtement dans les monumens étrusques, ni dans le celtique; mais ils reſſemblent encore moins aux noms que les Grecs avoient donnés à ces divinités. Ceux de *Mars* et de *Mercure* ſemblent formés l'un d'*αρης* par l'addition initiale de l'*M*, l'autre d'*hermes*, *ἑρμης*, par métathèſe, et par d'autres permutations de lettres aſſez ordinaires. Ainſi de *hermes* on fait *Merker*, *Merkur*, comme de *herte*, on a fait *recte*, renverſant la première ſyllabe, et faiſant *reh* et *rek* de *her*. Il n'eſt cependant pas improbable que ce nom de *Mercurius* ſoit d'origine celto-teutonique, formé de *merk* qui ſignifie obſerver, et *ur* qui indique grandeur, autorité, antiquité, excellence. Cette même particule *ur* très-ſûrement gothique ſe trouve auſſi comme une radicale dans le nom de *Saturne*; et je ne ſuis pas éloigné de croire que ce nom dérive de *ſat*, *ſemer*, *engendrer*, et qu'on a voulu qualifier ce dieu comme *magnus ſator deorum et hominum*.

Apollon ſeul entre les dieux de la première claſſe reconnus et adorés des Latins, paroît être admis par imitation des Grecs; mais on reçut ce nom des anciennes colonies de Pélasges venus de la Théſſalie ou de la Thrace; dans les monumens de l'Italie anterieurs à la formation de la langue romaine, on le voit écrit, d'une manière barbare, *Aplu*.

329) L'étymologie du nom *Religio* eſt auſſi obſcure, auſſi contentieuſe, que l'origine de la choſe même. Ce nom eſt bien dérivé de *lego* grec et latin, comme le ſont *diligo* et *dilectio*, de-

ligo et *delectus;* mais la prépoſition *re,* prouve que le mot total a été créé à Rome; il reſte cependant à décider ſur quatre différentes origines aux quelles ce grand nom peut ſe rapporter. La plus probable eſt celle qu'on trouve dans St. Auguſtin (de Civit. Dei, lib. X, cap. 4) qui le fait ſignifier, *réelection,* nouveau choix de la divinité qu'on avoit négligée; *reeligentes hunc Deum quem amiſeramus negligentes.* Quoiqu'il en ſoit ce nom n'a pas plus de rapport phyſique avec Euſebeia ni avec Threskeia, que *ſuperſtitio* ne peut en avoir avec δεωδαιμονια.

Sacrificium eſt auſſi un mot créé à Rome, ou, certes, dans le pays latin; quoiqu'il puiſſe venir de *hagios* (ἅγιος). Les Osques ou les Etrusques avoient du même mot, fait *okre;* et de ce *okre,* par l'addition du ſigma initial, et le changement d'*os* en *er,* on a pu faire *ſacer.* On en compoſa *ſacrificium,* en lui aſſociant un verbal de *facio.* Mais il eſt triſte de voir les antiquaires ſi peu d'accord ſur l'interprétation de ce mot, ſoit osque, ſoit étrusque.

330) Trois noms de cette claſſe, *ſacrificulus, pontifex, ſacerdos,* ne cachent pas moins profondément leur origine; quoique l'on ſache que le ſecond eſt compoſe de *pons pontis,* et d'un dérivé du verbe *facio,* et que *ſacerdos* l'eſt de *ſacer.* Mais d'où vient ce *dos,* qui eſt phyſiquement le même nom que *dos dotis,* qui dans l'italien a pluſieurs ſens, et dont le François a tiré *douaire,* et le verbe *douer?* C'eſt probablement du verbe inuſité δοω, dans le ſens de *facere,* d'*offerre,* offrir. Ce nom auroit ainſi ſa racine dans le grec; mais il ſeroit toujours

venu dans le latin par un chemin éloigné. Tel eſt auſſi le verbe *immolare, immoler, ſacrifier;* tel le nom d'*hoſtia* et celui de *victima.* Car la racine primitive d'*immolare* eſt μυλη, dont le Latin avoit fait *mola* et *molere*; mais par combien de détours un verbe formé de la prépoſition *in,* et d'un dérivé de *myle,* devient-il ſynonyme de *mactare,* et ſert-il à traduire le grec θυειν, dont le François a fait le verbe *tuer?*

Le détail de ces *ſacrifices* auxquels les fameuſes tables Eugubines ſemblent avoir ſervi de règle, offre les noms des animaux qu'on ſacrifioit, et prouve en même temps le rapport de ces noms avec une grande partie des objets de la vie commune, qui dans le latin ne reſſemblent pas moins au grec qu'a l'étrusque. Diſons plutôt qu'ils reſſemblent autant à l'une qu'à l'autre de ces deux langues, et par conſéquent à l'ancienne langue aſiatique, mère inconteſtable de toutes celles que nous connoiſſons.

331) Trois noms qui ſignifient en latin trois lieux ou s'exerçoit le culte religieux, *aedes, fanum* et *templum,* n'ont qu'un rapport matériel très-vague avec des mots grecs d'une ſignification analogue. Nous avons vu que *aedes* a pu venir du grec ancien et barbare. Il ſeroit à propos d'examiner pourquoi le ſingulier de ce nom n'a été d'uſage que pour ſignifier ce qu'on apelloit autrement *Templum*; et le plurier pour dire maiſon en général. Ne ſeroit-ce point, parce que l'édifice deſtiné au culte conſiſtoit en un ſeule pièce, comme on le voit encore, et que les bâtiments deſtinés à l'habitation

d'une famille en comprenoient pluſieurs? L'étymologie de *templum* n'eſt pas moins obſcure; mais je crois ce nom formé de l'article grec et gothique *to* et d'*amplum;* pour indiquer par exemple *locum amplum;* le changement de l'*a* en *e* étoit uſité toutes les fois que le mot augmentoit par l'addition d'un article, d'une prépoſition, d'une particule quelconque. On eſt cependant encore arrêté à l'étymologie d'*amplum,* qu'on ne reconnoît qu'avec peine dans *plus* et dans πλεον. Rien n'a été dit non plus de ſatisfaiſant ſur le nom de *fanum;* car on a de la peine à le tirer tant de φαειν, *luire,* que de φαειν, *loqui,* parler. Je le crois plutôt pris, par translation du ſigne à la choſe ſignifiée, et fait du mot germanique *Fahne, Fahnen,* banniere, étendart; d'où eſt venu enſuite le mot *Gonfalon.* Les Romains ont appellé *fanum* un lieu où l'on devoit s'aſſembler pour faire des prières, des oblations, et que l'on diſtingué par un étendart, une enſeigne, qu'on y étoit attachoit.

ARTICLE VIII.

Origine des noms latins relatifs aux arts d'agrément, à la littérature et aux ſciences.

332) Quelqu'agreſtes et barbares que fuſſent les Romains dans leus premiers temps, ils eurent dès lors des fêtes, des jeux, des ſpectacles. L'hiſtoire de l'enlèvement des Sabines en fait preuve, quand même ce ſeroit un événement imaginaire et controuvé, ou copié des hiſtoires

res grecques véritables ou fabuleuſes. Or la courſe, la lutte, le pugilat qui ont été les premiers jeux des Romains, et aſſez conformes à la férocité de leur caractère, n'eurent pas beſoin non plus d'être appris des Grecs. Les enfans de quelque pays qu'ils ſoient, n'attendent pas qu'on leur apprenne à ſe débattre, à meſurer leurs forces, en ſe ſervant des bras pour ſe terraſſer, des jambes pour courir à l'envi et arriver plus vite à un but déſigné. Par conſéquent les noms de tous ces jeux ont dû venir des premiers mots qu'on prononçoit par inſtinct à la vue de ces amuſemens; un de ces mots ſemble avoir été *iò iò*, dont on fit le nom *jocus* et *jocari*; et ſi ces noms ont été le fruit de la réfléxion, il eſt bien probable qu'on appellé les jeux et les amuſemens vulgaires d'un mot qui ſignifioit ce que ſont tous les hommes, tous les peuples. En ce cas le nom de *ludus*, auroit été tiré du mot dont les Goths avoient fait *lud*.

333) Les Grecs ont ici comme ailleurs abandonné les noms ſimples primitifs, les remplaçant par d'autres que la réfléxion ſuggéroit. Pour dire *jouer* ils diſoient παιδιζειν du nom *pais, paidos, enfant;* ils n'avoient même qu'un ſeul nom pour ſignifier deux choſes différentes que les Latins appelloient *jocos* et *ludos;* car le premier de ces noms ſignifioit jeux de paroles, raillerie, l'autre, jeux d'action; d'autant plus que le mot *lud*, qui en langue pruſſienne ſignifioit anciennement homme, venoit de la même racine d'où vint λαος. Ce ſeroit encore là un de ces mots qui dans leur première origine venoient de l'ancien grec, et qui dans les au-

tres idiomes où ils ſont paſſés, ont acquis une ſignification particulière. Le fameux nom de *circenſes, (ludi circenſes,)* n'a-t-il pas ſa racine dans κυκλος, *cercle,* dont le Latin avoit fait *circus?* Cependant le Grec ne retint pas le nom de κυκλος pour ſignifier ce qui à Rome s'appeloit *circus.*

Ces jeux, ces divertiſſemens prirent enſuite un aſpect plus magnifique, étant ordonnés, dirigés avec plus d'apparat, conſéquemment aux progrès des arts et du luxe; et comme cela ſe faiſoit à l'imitation des Grecs, ils reçurent auſſi de nouveaux noms grecs à la place de ceux qui avoient une origine plus ancienne ou barbare *). On reprit alors du grec des noms tout formés, dont on n'avoit, pour ainſi dire que la racine, et qu'on avoit tournés d'une autre façon que n'avoient fait les Grecs. Car après que de *dram* les Romains eurent fait *trames,* limite, voie, chemin, cours; ils prirent du grec le nom compoſé d'*Ippodromos;* lorsque dans les jeux publics ils employèrent des chevaux de race choiſie, tels que les premiers Romains ne devoient pas en avoir avant la guerre de Samnites.

334) L'architecture en gros, la peinture et la ſculpture, groſſières ſans doute en comparaiſon

*) C'eſt ainſi qu'on nomma *Comoedia* et *Tragoedia,* ce qui auparavant s'appeloit *fabula;* nom pris dans ſon origine de φαω grec, dont le Latin fit le verbe déponent *fari,* puis *fabulari,* qui vouloit dire faire des contes ou *jaſer.* En Italien on dit *cianciare;* comme pour *fabula* on dit proprement *ciancia.*

de ce qu'on rapporta de la Grèce après l'avoir conquiſe, étoient connues et exercées chez les Romains des premiers ſiècles, qui les avoient appriſes probablement des Etrusques. Ainſi ils n'eurent pas beſoin d'emprunter les termes néceſſaires des Grecs de leur temps; mais à meſure qu'on fit des progrès, ou lors même que les arts dégénérèrent et ſe corrompirent par trop de raffinements, l'on trouve dans les livres latins des ſiècles d'Auguſte et de Trajan, des noms tout faits et tout formés, pris du grec.

335) Les Romains ont auſſi eu des jeux, des amuſemens, des ſpectacles qui tenoient à la littérature; puisqu'on y parloit un langage médité, et préparé avec étude. Telles étoient les repréſentations de ces pièces Atellanes qu'ils imitèrent des Osques leurs voiſins, et jadis leurs ancêtres. Ils avoient auſſi quelque genre de poéſie, comme quelque ſorte d'éloquence et d'hiſtoire; et les noms principaux appartenant à ces arts ſont de création proprement latine, pris du même fond d'où ſont ſortis les autres noms, communs pour la plupart à tous les idiomes.

336) Les premiers noms qui ont rapport à la littérature comme ceux qui ſignifient écrire des paroles, des lignes, faire des vers, rédiger un compte, ne ſont pas plus grecs que teutoniques ou eſclavons; mais ils ont cependant une même origine avec les noms grecs. Car *ſcribere* ne tient pas moins à *graben* qu'à γραφειν. Le nom *Linea*, de quelque ſource qu'il vienne, ne paroît pas pris du grec, ni *pagina* non plus. *Verſus* originairement ſynonyme de ligne, vient certainement de *vertere*. S'il vient

du grec ce n'eſt pas directement, pour dire ce qu'il dit; car *verto*, ſort peut-être par métathèſe et par le changement du *P* en *V*, de *trep* qui eſt préciſément *vert* renverſé, racine du grec τρεπειν, tourner.

Adverſaria, notes, qu'on couche ſur des feuilles ou ſur des tablettes pour ſon propre uſage, comme les comptes domeſtiques, eſt un nom compoſé de *verſus*, parce que cela ne conſiſtoit que dans des lignes. Les noms *fermo* et *locutio*, deux mots qu'on peut dire techniques, puiſqu'ils entrent néceſſairement dans les traités de grammaire, de rhétorique et de poéſie, ont cependant précédé ce qu'on appelle littérature; et ils appartiennent à la faculté naturelle de parler, et de converſer, de traiter les affaires ordinaires et indiſpenſables; ils ne ſont pas plus empruntés du grec qu'ils ne ſont de création latine; les autres qui indiquent des progrès, de l'artifice et du raffinement dans la faculté de parler et d'écrire, ſont tout-à-fait grecs.

337) Le nom *oratio*, et le verbe *orare*, haranguer, parlementer, ceux d'exorde, confirmation, refutation, péroraiſon, le nom même d'art oratoire, et le mot *verbum*, ſoit dans la ſignification de parole, ou de verbe, ſont d'origine latine, ou venus de la langue germanique; tout cela entrant néceſſairement dans les entretiens, les diſcours ordinaires tant domeſtiques que publics. Mais dès que, par le commerce des Grecs, les Romains mirent plus de ſoin, plus de recherche, plus d'art dans leur diſcours, ils adoptèrent auſſi tous les termes que les Grecs avoient formés pour marquer toutes les parties

d'un diſcours, toutes les nuances qui les diſtinguent. C'eſt par là que ſont paſſés dans les écrits des auteurs latins les mots *Grammatica, Rhetorica,* les noms de toutes les figures grammaticales, éllipſes, ſolécsimes, le nom même de trope, ceux de métaphore, d'hyperbole, d'ironie, et dix ou douze autres qui ſont le ſujet des livres de rhétorique comme du traité des tropes de *Dumarſais.*

338) Pour les termes de l'art poétique ils ſont tous, à l'exception de *fabula,* empruntés du grec; d'abord celui de poéte et poéſie, enſuite d'épopée, de tragédie, de comédie, d'ode, d'idylle, d'églogue, d'épigramme, et de toutes les parties qui compoſent une pièce dramatique, prologue, épiſode, exode, choeur. Le nom d'*actus* ſeul n'a pas été pris du grec, celui de *ſcena* non plus dans le double ſens qu'il a en parlant de théâtre. Car dans ſa ſignification primitive l'on ſait bien que *ſcène* ne veut dire que *tentorium, tente,* une toile ou une large pièce de *peau* dreſſée pour couvrir, ou ſéparer une certaine place, où doit ſe paſſer quelque choſe, quelqu'action. Le nom *Théâtre,* pris d'un verbe qui ſignifie voir (Θεάω, *video*), eſt proprement ſynonyme de *ſpectacle* qui vient du vieux verbe *ſpecio,* latin ſans doute, mais grec d'origine.

339) Les ſciences tant démonſtratives et ſpéculatives qu'expérimentales, ayant été portées à Rome par les Grecs n'ont en latin que des noms grecs. Cicéron qui prenoit ſi fort à tâche de prouver que les Romains n'avoient rien emprunté des Grecs, n'a pas trouvé de termes latins pour les ſubſtituer à *mathématique,*

que *disciplina* ne rend que vaguement, ni aux noms de géometrie, de phyſique, de logique, ni à pluſieurs termes dont ſe ſervoient les Grecs en traitant de ces ſciences. Le nom de *medicus*, et le verbe *medeor mederis*, ſont tirés de μηδεσθαι qui ſignifie *curare*. Ce nom adopté par les latins dans la première formation de leur langue, ſervoit indifféremment à nommer le médecin et le chirurgien. Dans la ſuite on adopta celui de *Chirurgus*, pur grec, et on n'eut pas beſoin de prendre ἰατρος pour *medicus*. On ne laiſſa pourtant pas d'adopter *Archiater*, lorsqu'on voulut nommer le principal médecin d'un pays ou d'une Cour.

340) Nous obſerverons à ce propos que les Latins n'ont compoſé que très-peu de mots de deux noms, excepté quelques dérivés de *facio*, *fero* et *gero*, et les noms de quelques villes gauloiſes. Ils en ont bien compoſé beaucoup avec des prépoſitions, mais pas un ſeul avec deux mots de langues différentes, un grec, l'autre latin ou gaulois. Il n'en compoſèrent pas non plus avec une prépoſition latine, et un nom grec. Ainſi tout ceux qui commencent par *archi*, par *amphi*, par *peri* et *para*, par *ſyn*, ſont totalement grecs; comme tous ceux qui ſont compoſés de *cum* ou *con*, de *ab*, de *de*, le ſont avec des noms et des verbes déjà naturaliſés latins. La particule *tri*, dont on compoſa une quantité de noms, étoit déjà formée pour cet uſage au lieu de *ter;* comme συν étoit changé en *cum*, *com*, *con* et *col*, lorsqu'on l'employa dans la compoſition d'un nom ou d'un verbe.

Les noms compoſés entièrement de prépoſitions et de noms grecs ſont tous paſſés dans le latin à la ſuite des arts, des ſciences, des uſages, du luxe, que la conquête de la Grèce et de l'Aſie introduiſit chez les conquérans.

341) Cependant ces fiers Romains, comme s'ils étoient nés vraiment pour donner la loi aux autres peuples, n'ont pas pris des idiomes étrangers, ni particulièrement du grec, les termes relatifs à la légiſlation, et à la ſcience du droit civil, criminel ou public. Il ſeroit difficile de trouver dans les fragmens des loix et des ouvrages des juriſconſultes antérieurs à la translation de l'empire, des mots qui ſoient directement pris du grec, excepté peut-être *emphyteoſis*. Dans le Code même qui contient des reſcrits donnés à Conſtantinople, on n'en rencontrera pas beaucoup; quoique les rédacteurs fuſſent déjà accoutumés à parler le Grec autant que le Latin. Auſſi, de toutes les profeſſions littéraires, les juriſconſultes ſont ceux qui peuvent, ſans préjudice, ſe paſſer le plus de la langue grecque; et l'on peut remarquer dans ce qui nous reſte de la langue oſque et étruſque, une quantité de noms qui reſſemblent matériellement et formellement aux grecs, et que le Latin n'a pas adoptés, ou n'a pas conſervés. Tels ſont ces mots étruſques compoſés de παν dans la ſignification de *tout*; *panupei ubique*, qui répond exactement à l'italien *ogni dove*. *Pelmener*, tiré de πελομενος, participe de πελομαι, *ſum, ſorſer;* pris de σορειν ou σορευειν, *colligere*.

Cela nous prouve encore de plus en plus

la filiation des langues anciennes. D'un autre côté en remarquant la différence qui se trouve entre les mots grecs, étrusques et latins qui sont pourtant originairement les mêmes, et qui, de plus, retiennent la même signification, on voit s'aplanir le chemin pour en atteindre le sens naturel et primitif, et en saisir l'analogie, tandis qu'au premier abord ils nous présentent une diversité frappante. *Achilles* dans les monumens étrusques est écrit *Acile* et *Achle*, *Agamemnon* est *Achmen*. On y lit *Tyms*, extrait de Θ'ἔρμης, *thalna* pour Θαλινα, *marina*. L'article *ta tha*, pris en tous genres indifféremment s'attache ainsi aux noms qu'il accompagne. De δεδωρευκε ou de δωρευκε dans la bouche des Osques et des Etrusques fait *turce*; tandis que d'un autre côté le nom qui chez les Latins étoit *Livia*, chez leur voisin se prononçoit et s'écrivoit *Leifeifaia*, et en abrégé *Leifai*. *Fulvia* étoit *Phulefea*. *Rufius* étoit tantôt *Raupes*, tantôt *Ruife*. De Πειθια dont les Latins par translation ont fait *Fides* aussi bien que de πιστις, les Osques et les Etrusques avoient fait *Peithesa*. Le nom *Rosia* chez eux étoit *Rausia*; Φρονισια s'écrivoit *Phrauniſa*. Voyez Lanzi *saggio di lingua etrusca*, T. 2.

ARTICLE IX.

Rapport des langues étrusque et latine avec la gothique ou allemande, la celtique et l'esclavonne.

342) Beaucoup d'autres mots qu'on lit dans les *Tables Eugubines*, fameux monument de l'an-

cienne Italie, ſont grecs; alterés ſans doute et corrompus, mais certes ſortis de la même ſource. Je me borne à ceux que *Dempſter*, *Paſſeri*, *Maffei*, *Court de Gibelin* et M. *Lanzi*, ont interprêtés et expliqués de la même manière. Il y a en peut-être autant ou davantage qui reſſemblant, les uns à des mots teutoniques, d'autres à des noms esclavons tant polonois que ruſſes, ont d'ailleurs un rapport évident avec les grecs et avec les latins. Mais l'Etrusque donnoit au *V* l'expreſſion que lui donne l'Allemand; et c'eſt pourquoi une foule de noms qui ſont ſurement autant étrusques que latins, ſont écrits dans les anciens monumens avec une lettre qui répond à l'*F* du latin et au Φ grec. On voit ailleurs le *Ph* tenir lieu non ſeulement du *V* comme dans *Phelinvial* pour *Velinnia*, dans *Phetiu* pour *Vettius*, dans *Fenate* pour *Venatius*, mais encore de l'*F*; ainſi que dans *Phulnei* pour *Folnia*. Il eſt vrai que cette lettre qui a la figure d'un 8, pouvoit auſſi être prononcé comme le *W* germanique et polonois, et dans ce cas il reſſembleroit encore à ces deux grands idiomes. Mais prenons en quelques uns de ceux qu'on a de la peine à trouver dans le latin, et qui ſemblent avoir dans l'étrusque la même valeur qu'ils ont dans le teutonique ou celtique.

343) Si M. Lanzi avoit eu autant de connoiſſance de ces langues qu'il en avoit de la grecque, il auroit facilement remarqué, par exemple, que *Laute*, dans le ſens qu'il lui donne, eſt germanique plutôt que grec; et que *liſca* qu'avec raiſon il apelle complètement de mot, eſt préciſément la particule *liſch* de l'allemand. Au lieu

de dériver *Caer* de χαιρε, *ſalve*, il auroit dit que c'eſt le *Kair* ou *Caer* celtique.

344) Cependant le génie de la langue latine ſemble encore a cet égard à celui de l'eſclavonne. A l'époque de ſa première formation elle paroît avoir auſſi pris beaucoup de noms grecs à rebours, ou en avoir transpoſé les lettres. Ce renverſement ſe rencontrant avec la mutation ordinaire de quelque autre lettre, contribua à former des noms, dont l'origine ſans cette obſervation ſeroit inconcevable, et qui de cette manière acquiert un grand air de probabilité. J'ai cité ailleurs le nom *fructus*, que je crois tiré de la même racine d'où vint καρπος. D'αρπαξ le Latin a fait *rapax*, d'*armus*, *ramus*, ou de *ramus* il fit *armus*. Peut-être ſi *rego* ne vient pas de l'ancien celtique et teutonique *reich* ou *rix*, d'où paroît tiré *rex*, *regis*, il peut bien venir d'αρχω ou αρχομαι; et il eſt aſſez probable que de βραδυς on a fait *tardus*, d'οχεω, *veho*, de γλυκυς, *dulcis*, et que *caro*, *carnis* eſt dérivé de σαρξ, σαρκος, ou de κρεας, κρεατος. Au ſurplus la prépoſition *apud* ne vient-elle pas de ποτι, ainſi que *poſt*, d'οπισθεν, par la transpoſition du *p* et le changement très-ordinaire du *t* en *d*, et de l'*o* en *a*? On fit auſſi par métathèſe, *copula* de πλυκη, de θυσια *hoſtia*, ſynonyme *victima*, la bête tuée, immolée.

345) La langue eſclavonne, comme les trois autres, eſt fille d'une langue antérieure qui eſt la ſcythique primitive, et elle eſt ſoeur de la grecque, de l'allemande ou teutonique, et de la latine. Malgré la diverſité extrême qui ſe préſente à nos yeux ou à nos oreilles en ouvrant un livre

ou en entendant parler polonois, bohémien ou ruſſe, la différence de ces langues, n'eſt pourtant pas telle qu'on pourroit la croire au premier abord. Si on l'examine, ſi on analyſe ſoigneuſement les mots, on y trouvera le même fond que nous venons d'obſerver dans les langues grecque et allemande, et que nous trouverons dans la latine. Voyons donc le rapport évident que cette langue a conſervé avec les autres dans une foule de mots eſſentiels; nous remarquerons enſuite que la différence apparente dans la pluspart des autres mots, eſt l'effet d'un accent, d'une prononciation, d'une ortographe différentes, et enfin de l'application d'un nom à un objet qui communément en a, ou peut en avoir avec un autre.

346) Ainſi que tous les autres idiomes, le Polonois, le Ruſſe, le Bohémien ont changé plus ou moins les élémens de la parole, comme nous l'avons dit au commencement du préſent ouvrage. Ce qui ſe prononçoit comme *a*, ou comme *o*, par d'autres nations, d'autres peuples, prit dans les idiomes esclavons d'abord le ſon, puis la figure d'un *i*, d'un *u*, d'un *y*. Le *B* et le *P* ſe changèrent en *F*, en *M*, et plus ſouvent en *W*; comme au *D* et au *T*, on ſubſtitua l'*S* ou le *Z*, ou une autre conſonne; les terminaiſons latines ne paſſèrent pas fort diverſement dans l'italien et le françois.

Mais ce qui emmena une diverſité étonnante entre l'allemand, le polonois et les autres langues d'origine esclavonne; c'eſt la transpoſition des lettres dans les mots qui leur ſont

venus des Grecs, des Goths, appellés ancien-Gétes, des Germains ou des Celtes.

347) Les mots que le Latin a pris de la langue esclavonne ou teutonique ont changé de forme d'une façon différente que n'ont fait ceux qu'on prit des dialectes grecs. Au lieu que ceux-ci perdirent assez souvent quelque partie des élémens qui les composoient, les autres en acquirent ordinairement davantage, inférant entre les consonnes, des voyelles ou en ajoutant sur la fin. Il est vrai qu'on n'est pas bien sûr si les noms allemands et latins qui au fond sont très-sûrement les mêmes, étoient venus de l'Illyrie ou de la Germanie en Italie, ou si de l'Italie, ils ont passé chez les Illyriens et les Germains, tandis que les mots latins qui ressemblent aux grecs ne sont point passés du latin au grec, mais incontestablement sont venus du grec dans le latin, excepté quelques termes de droit public, ou civil, qui ont été adoptés par les jurisconsultes grecs, depuis que les lois romaines furent portées à Constantinople.

348) S'il est au reste difficile de savoir si c'est les Romains qui de *Pfalz* ont fait *palatium*, ou si les Germains ont fait de *palatium Pfalz*, il ne l'est pas croire que d'un mot primitif *pal*, signifiant ce que les mots *palo* et *pal* signifient encore en françois, et en italien comme en latin *palus*, c'est-à-dire un échalas. Et n'est-ce pas par un *pal*, par un poutre qu'ont commencé les constructions qu'on appella *domus, aedes, palatia?* Le Germain et le Latin ont tourné, chacun à sa façon, le nom primitif.

C'est ainsi que de παροχος grec, les Ger-

mains ont fait *Pfarrer* et *Pfarr*, et les Latins *parochus*. Ce nom et celui de *Sarcophagus*, dont l'Allemand a fait *Sarg*, ſont très-ſûrement de création grec; mais il eſt douteux s'ils ſont paſſés premièrement dans la langue germanique, ou dans la latine.

349) On auroit de la peine à citer quelque mot de ceux que probablement les Latins ont pris de l'ancienne langue teutonique, lequel n'ait pas une ou deux voyelles de plus dans la leur. Je dis une voyelle, parce qu'il y a des mots communs aux deux idiomes qui n'ont pas plus de lettres dans l'un que dans l'autre, mais qui cependant ſont de deux ſyllabes en latin et d'une ſeule en allemand. *Via* eſt certainement le même nom matériellement, et intellectuellement que *Weg;* car l'on ſait que le vieux Latin diſoit *veha*, dont il fit *via*. Il eſt encore douteux ſi c'eſt les Latins qui ont changé le *g* en *h*, ou ſi les Allemands ont changé l'*h* en *g;* mais toujours eſt-il évident que le nom latin a la voyelle finale que l'Allemand n'a pas.

Une grande partie des noms latins qui ne ſe trouvent pas évidemment dans le grec, ni dans l'allemand, laiſſent aſſez bien voir leur racine dans les idiomes esclavons, les uns plus clairement dans le polonois ou le bohémien, les autres dans le ruſſe; tels ſont les noms de paix et de guerre. Le verbe *moveo, moves*, qui dans le polonois ſignifie parler, dire, a auſſi dans le latin une ſemblable ſignification; car l'on diſoit *movere ſermonem*, et par ellipſe, ſeulement *movere*, pour dire „faire mention, parler, mettre une choſe ſur la tapis;“ et c'eſt

de là qu'eſt venu le terme anglois, reçu dans le françois depuis la révolution, *faire une motion*, pour dire propoſer une choſe.

Bellum, guerre, au premier aspect ne reſſemble pas plus à *Woina*, qu'à Πολεμος; mais ſi nous conſidérons que le *W* eſt le même élément que le *B*; que *oi* ſe change en *e*, et l'*n* en *l*, ſimple ou double, en mille mots paſſés des langues orientales aux occidentales, on n'aura pas trop de peine à croire que *Woina* pouvoit devenir *Bena*, *Bella* et *Bellum*.

Dans la première formation des langues anciennes ce changement étoit fréquent. On ſait que *ſol* eſt *Sonne* en allemand, et en polonois *slonce*, et que *oni* eſt le même pronom que *ille* latin.

ARTICLE X.

Singularité de la langue polonoiſe.

350) L'Eſclavon, et ſurtout le Polonois, diffèrent tant du Latin que de l'Allemand, par la tranſpoſition des lettres; quoiqu'on ne ſoit pas non plus bien ſûr, ſi ce ſont les Sarmates et les Scythes, qui ont eu cette métathèſe habituelle, ou ſi elle a été commune à toutes les nations non civiliſées ou barbares. Cependant cette diverſité eſt frappante dans des mots compoſés à-peu-près des mêmes élémens et ſignifiant la même choſe. Elle nous déroute fièrement lorſque ces noms tombent ſous nos yeux ou frappent nos oreilles. *Brod* qui en polonois ſignifie

voie, gué, paſſage, ne s'éloigne pas autant de *Forth* par le changement de l'*F* en *B*, et du *t* en *d*, que par la transpoſition de l'*r*, par laquelle *Broda* voulant dire barbe va ſe confondre avec *broda* italien, qui veut dire *bouillon*.

351) La prépoſition *ad* latine, devient *do* en polonois, et *de* devient *od*. *Zer* qui dans l'allemand entre dans la compoſition d'une longue ſuite de noms et de verbes, n'eſt que le *roz* esclavon, renverſé; *rozdrapac* répond à l'allemand *zerreiſsen*, déchirer. *Rozrywac* répond auſſi à *zerreiſsen* et à *zerſtreuen*, diſperſer; *Rozplakac ſie, in Thränen zerflieſsen*, fondre en larmes. *Bart* allemand, et *barba* latin ſont en polonois *broda; plenus* eſt *pelny; krotki* eſt le latin *curtus* et *kurz; ramie* eſt l'*Arm* allemand, dans le ſens d'*armus* latin; *Wloz* eſt *vellus* ou *villus*; et on dit *Wloschy* au lieu de *Welſchland*, Italie, *Inflanty* pour *Liefland*, Livonie. *Kto* eſt-il autre choſe, qu'un renverſement de *kot* ou *quod* latin? Mille autres noms, verbes, adverbes de cet idiome ne diffèrent eſſentiellement du latin ou de l'allemand que par de ſemblables métathèſes.

L'Esclavon, du moins le Polonois, uniforme dans ſa manière de tourner les mots, a conſervé le *C* ou le *K* dans ſes diminutifs; mais au lieu que l'Allemand les termine en *ken, chen* ou *gen*, le Polonois ſupprimant l'*n*, renverſe le *ke*, ou le *che* et en fait *ek* et *ik*; de *ſtol*, qui en esclavon veut dire *table*, et en allemand ſignifie *chaiſe*, le Polonois fait *ſtolek* et *ſtolick*, au lieu que l'Allemand de *Stuhl* fait *Stühlchen*.

352) Voici encore quelques noms qui au fond

ſont allemands et latins, ou ſouvent communs aux deux idiomes, et qui changent beaucoup de forme par une transpoſition. *Godny,* en changeant l'*o* en *i,* et transportant le *d* à la place du *g,* eſt le latin *dignus;* et *ogien,* de la même manière devint *ignis,* transportant l'*n* final avant voyelles qui le précédoient; *nomen,* nom, eſt *imien. Droga* ne peut-être que le latin *gradus;* et *izba,* par le renverſement du *ſtu* en *its, iz,* a pu venir de *Stube,* chambre. Le mot ſcythique *dyr, carus,* cher, qui dans les langues germaniques eſt devenu *teur* et *theuer, dear, deor, dior,* en polonois eſt *drogi. Cyrk,* en grec κυκλος, en latin *circus,* en ruſſe eſt *krig;* et il ne ſeroit pas étonnant qu'il fût le *Ring (anneau)* des Allemands. En Ruſſe ces transpoſitions ne ſont pas moins fréquentes qu'en Polonois. Les prépoſitions greco-latines *ab, ad, de, in,* y ſont également renverſées. Les termes pour dire *en ville, à la cour, au château,* ne différent que par la différence de quelques lettres propre excluſivement de l'alphabet ruſſe, des termes polonois, *na miaſto, na zamek, in urbem, in curiam,* en ville, en cour, au château, à la réſidence du prince.

353) Quelques mots primitifs qui ſont reſtés à toutes les langues ont pris dans le polonois et dans le latin une ſignification différente, et ont exprimé plus ou moins différemment des ſentimens, et des qualités qui ont à la vérité du rapport, mais ſouvent peu ſenſible. Ce *ma ma, am am,* qui a formé les noms de *mère* et de nourrice, d'homme, de femme, de *mandere,*

dere, manger, (différent de *mandare,* ordonner) et dont ſont ſortis le verbe latin *amare,* les ſubſtantifs εἰμι, *am* anglois, *ſum* latin; tandis qu'en polonois *mam* ſignifie *habeo,* j'ai. *Baba,* qui a produit le nom de *pater,* père, en polonois veut dire vieille femme.

354) Nous avons déjà dit que le Grec et l'Allemand ont un avantage trés-conſidérable ſur le latin pour la compoſition des noms, et qu'à cet égard le Ruſſe et le Polonois ne le cèdent guère aux autres idiomes pour la compoſition des verbes au moyen des prépoſitions. Il eſt cependant à propos de jeter un regard, ſur la formation tant des noms que des verbes par des particules qui tiennent au verbe inuſité θω, δω et διδωμι; à τιθημι, ἱστημι ou στω; enſuite à d'autres particules d'origine inconnue. Plus d'une fois auſſi dans le cours de cet ouvrage il nous a fallu, et nous faut obſerver que le verbe allemand *thun* eſt le même abſolument que le *to do* anglois, et que celui-ci eſt radicalement le même que les grecs θω, δω ou διδωμι; du premier, le *th* changé en *d*, eſt très-facilement ſorti *do,* qui en latin a eu une ſignification très-étendue, comme dans les langues primitives. Il diffère pourtant du verbe *do, das, dare;* parce que celui-ci, ordinairement, ſignifioit donner; et l'autre, inuſité hors de la compoſition, reſſembloit à l'allemand *thun,* et vouloit dire plutôt *facere,* faire, et même conſtruire. C'eſt ce qui reſulte de l'analyſe des verbes *abdo, condo, edo, abscondo, recondo, perdo, disperdo.*

355) Ce *do,* qui uni à ces prépoſitions *ab,*

con, per et *re* forme des verbes aſſez expreſſifs, joint à des noms adjectifs, forme encore des ſubſtantifs abſtraits d'une ſignification importante, tels que *fortitudo, manſuetudo, conſuetudo;* et ce ſont le *thum* allemand, le *dom* anglois, et *ſtwo* polonois. Ces mots répondent ailleurs à une terminaiſon *ſchaft* de l'allemand commun, et à *ſchef, ſcep, ſcip* de différens dialectes. Mais il eſt plus facile d'entrevoir l'étymologie du mot germanique venant de *ſchaffen,* (faire, pouvoir, établir,) que celle du latin *tus*; ſi on ne l'admet pas comme tiré de θω, *do, thun.* On ne voit point de traces de ce *tus* dans le grec, non plus que des particules *heit,* et *itas;* dont la première dans l'allemand, l'autre dans le latin, ont formé une quantité de ſubſtantifs importans et plus nombreux encore que ceux formés par *tus* et par *udo.* Car *ambiguitas, aviditas, bonitas, firmitas, ſanctitas, veritas,* ſont compoſés des adjectifs *avidus, bonus, firmus, ſanctus, verus;* et *virginitas* du ſubſtantif *virgo virginis;* tout comme *Gutheit, Heiligkeit* le ſont de *gut,* de *heilig,* et *Magadheit* gothique de *Magad, Magd.* Cette dérivation ou formation de noms latins uſitée chez les Goths et les Teutons, eſt aſſez conforme à celle des Grecs, qui d'αγιος ont fait αγιοτης, d'αγαθος αγαθοτης. Mais au lieu que le Latin ne fit que changer le της du Grec en *tas;* les Goths, les Germains ſemblent avoir renverſé le της des Grecs; en changeant de plus l'η ou *e* long en diphtongue, et le ſifflement en aſpiration; ce qui de της ou *teïs,* fait *heit.*

356) Le Polonois, ſoit qu'il retranchât

ce *heit*, en le réduiſant à *ie*, ſoit qu'il ſuivît une autre marche en formant de tels noms en *ei*, a fait de *wiedzic wiedzenie*, comme le Grec avoit fait d'αληθευω au lieu d'αληθητης, αληθεια, et le Latin de *ſciens* et *ſapiens*, *ſcientia* et *ſapientia*. On voit qu'à cet égard l'Eſclavon et le Latin ſe conforment au grec plus que ne fait l'Allemand, qui pourtant termine toujours ces dérivés par une diphtongue. Toutes les langues que nous regardons comme langues mères, la grecque, l'allemande et la latine, ont ſuivi la même régle (s'il ne faut peut-être pas dire le même inſtinct) en formant les diminutifs; quoique la grecque ſupérieure, à tous égards, le ſoit encore à celui-ci, et que l'Allemande ſurpaſſe auſſi la latine.

357) La terminaiſon grecque υλος, la plus commune de toutes celles qu'on employe pour former des diminutifs, eſt tout naturellement *ulus* dans le latin; mais par le changement aſſez extraordinaire de *l* et de l'*o* en *ei*, l'Allemand forme la plupart de ſes diminutifs en *lein;* et comme ſes noms, ordinairement monoſyllabes, ſe terminent en conſonnes, et ſuppriment les voyelles breves intermédiaires, l'υ grec ou l'*u* latin n'entre pas dans la formation des diminutifs allemands. Au reſte *Kindlein*, par exemple, eſt préciſément *puerulus*. L'uſage de la lettre linguale *L*, ſemble avoir été particulièrement naturel aux latins, et aux autres peuples italiens de leur temps, ainſi que l'étoit celui du digamme *F*. C'eſt par là que de υιος on a fait *filius* et *filiolus*, qui eſt un double diminutif.

358) Mais ce n'eſt pas ſeulement à la for-

mation des diminutifs que le Latin fit ſervir cette conſonne; une quantité de noms dérivés, la plupart adjectifs, en tirent leur origine, comme *facilis*, *humilis*, *mortalis*, *futilis*, et cent autres que nous verrons paſſer dans toutes nos langues méridionales. Et c'eſt en cela que la langue latine et ſes filles s'éloignent de la grecque, de la germanique et celtique, autant qu'elles ſe rapprochent des langues anciennes italiques; car nous trouvons tant l'*L* que l *F* dans une foule noms Osques, Sabins et Etrusques, où ils ne ſervoient ſouvent qu'à ſoutenir les ſyllabes finales; comme dans *lautial* qui dans la ſuite devint *lautia* et *lutia;* dans *Capeineil*, d'où vint *Capinia;* dans *Felecial*, dont on fit *Feletia.* (V. *Lanzi* Saggio di lingua etrusca.)

359) L'Allemand et le Latin, ſuivant auſſi la manière grecque, ont formé d'autres diminutifs par le *C* ou le *K.* Mais le Latin change généralement le *k* en *c*, et l'Allemand le *k* en *ch* ou en *g*. Cependant on a très-peu de noms diminutifs latins formés par *c* ſans le joindre à l'autre particule *lus;* et quoique d'*homo* on ait fait *homuncio*, on fit encore plus facilement *homunculus*, comme de *pater; paterculus*, de *later, laterculus*, de *latro, latrunculus.*

L'Allemand forma beaucoup de ces noms par un *k* ou par un *g*. Mais c'eſt presque toujours pour le feminin ou pour le neutre; car il dit *Mütterchen*, *Mädchen*, pour petite mère ou petite fille *(puerula)*, et il ne dit pas *Väterchen.* Le Polonois dit *liſtek*, billet, où l'Allemand diroit *Liſtchen*, s'il ſe ſervoit du nom *Liſt*, au lieu de *Brief* pour dire lettre.

359) La terminaiſon en ισχος que le Latin n'a pas, les Goths et les Germains l'ont fait ſervir à d'autres dérivations qui répondent à celles du latin en *us*, en *nus*, en *inus* pour les noms que les grammairiens appellent patronymiques, poſſeſſifs et nationaux. Ainſi de *Roma* les Latins ont fait *Romanus*, au lieu que l'Allemand fait *Römiſcher*, et dit *Römiſcher Kaiſer*, lorsqu'il nomme l'empereur des romains; et cette terminaiſon en *iſch* n'indique jamais un diminutif.

ARTICLE XI.

Des mots latins pris de l'allemand plutôt que du grec.

360) La plupart des noms allemands qui ſont l'origine commune avec les grecs, l'ont également avec les noms latins; quelques-uns même avec l'étrusque, plus manifeſtement encore qu'avec le Latin; comme on en trouve dans de vieux monuments latins osques ou pélasges, qui ne ſont pas reſtés à la langue romaine, c'eſt-à-dire à la latine policée et parfaite dans laquelle ſont écrits les ouvrages de Cicéron, de Quintilien et de Pline. Tel eſt le mot *clan* ou *klan* qui dans l'étrusque forme le diminutif *), et qui eſt par conſéquent le même mot que l'allemand *klein*. D'autres mots ont clairement quelque reſſemblance, quelque analogie avec des noms grecs, et n'en ont aucune avec des noms latins.

D'un autre côté pluſieurs noms latins ſe trouvent manifeſtement dans les langues germa-

*) Lanzi ubi ſupra T. 1. p. 340. 374. 394.

niques, dont on ne voit dans le grec que des traces profondement cachées dans des verbes ou des noms compoſés, et tel eſt le titre *Rath*, conſeil, conſeiller. La racine de ce mot eſt dans le verbe *reor* latin, (je ſuis d'avis) dont le participe fait *ratus*, et ce verbe peut très-bien venir de ρεω *dico*, car le déponent *reor* par translation veut dire, je penſe, je ſuis d'avis.

Nous avons déjà dit que le nom allemand *Hand* qui au plurier fait *Hände* ſe trouve dans le verbe latin *praehendo* ou *prehendo*, et que *Rohr* eſt dans *Rorarius*, ſoldat armé de flêches legères. *Hortus* et *hoſtis* ont auſſi plus de rapport avec *Garten* et *Gaſt* qu'avec les noms grecs qui y répondent. Le Latin n'a pas le verbe ſimple *ſagen*, dire, parler, dont la racine ne ſe préſente non plus dans le grec, mais on la voit très-clairement dans le latin *praeſagus* et *praeſagire*, et figurément dans *Saga* ſorcière ou devineresſe.

Aio a plus de rapport avec αυω qu'avec *ſagen;* mais le verbe compoſé et irrégulier *inquam*, qui n'en a aucun avec le grec, en a beaucoup avec le gothique, *ik quitha, ego dico; quith unſis, dic nobis.* (V. Ulphilas Math. V, 22; Joh. XI, 3.)

361) Beaucoup d'autres noms et verbes ſemblent plutôt pris directement des anciens Gétes ou Goths, que des Grecs. *Hirtius* que nous verrons ci-après de nom apellatif devenir nom propre chez les Romains, vient de *Hirt, cuſtos ovium*, gardien de troupeaux. *Cervus* ſe tire facilement de *Hirſch*, et il eſt bien loin d'ελαφος. En échange pourtant les Germains civiliſés et policés, ſans doute après les Italiens du

temps de Rome ancienne, ont emprunté du le Latin la plûpart des noms relatifs aux arts et métiers, aux profeſſions civiles, et au culte religieux; changeant conſtamment la terminaiſon *or* latine en *er*, et racourciſſant les mots par quelque ſuppreſſion de ſyllabes. De *Molitor*, de *Piscator* ils ont fait *Müller* et *Fiſcher*; de *Dictator* (dans la ſignification figurée de poëte) ils ont fait *Dichter*, comme de *Praedicator*, *Prediger*.

ARTICLE XII.

Conformité et diverſité des adverbes des quatre grandes langues.

362) Les adverbes ſont au verbes ce que les noms adjectifs ſont aux ſubſtantifs; car ils ſervent à marquer les circonſtances, les accidens d'un action, d'un ſentiment, d'une paſſion, comme les adjectifs à indiquer les qualités d'un objet. Auſſi une grande partie des adverbes de toutes les langues eſt dérivée des adjectifs avec des terminaiſons, ou des particules différentes ajoutées aux noms. Les Grecs les terminoient ou les formoient par ως, les Latins par *er* ou *ter* inſérant le *t* pour euphonie, comme dans *breviter*, *leviter*; ſouvent ſans autre changement que de l'*us* final de l'adjectif en *e* long, comme de *malus*, *male*, d'*optimus*, *optime*, de *rectus*, *recte*. L'Allemand qui forme beaucoup d'adjectifs par l'addition d'un *lich* (pris d'ειλικος) ſe ſert du même nom adverbialement; l'Anglois qui mutile toujours les mots d'une manière

ou d'une autre, forme ces adverbes par *ly*, bien ſûrement tiré de *lich*. Nous verrons de quelle manière les langues méridionales ont formé cette claſſe d'adverbes, joignant un ſubſtantif très-uſité aux adjectifs. Mais il y a une autre claſſe d'adverbes plus eſſentiels et proprement poſitifs, dont il eſt à-propos de chercher l'origine, et ce ſont ceux qui indiquent le lieu, le temps, l'affirmation, la négation, la condition, et autres circonſtances. Or ces adverbes ſont au fond les mêmes dans les quatre langues, et presque tous tirés de quelques monoſyllabes primitifs tournés un peu différemment ſuivant la diverſité de l'organe ou de l'accent des nations. L'on y voit d'ailleurs, en les conſidérant, le rapport et l'affinité des lettres élémentaires, et le penchant de chaque nation à articuler plutôt telle conſonne ou telle lettre que telle autre.

363) Quelques adverbes de lieu ont en grec et en latin leur baſe dans l'aſpiration ſuivie indifféremment de différentes voyelles qui en marquent la différente valeur. Le Grec dit *hós* (ὡς); le Latin dit *hic*, *huc*, *hac*. Les adverbes allemands qui correſpondent à ceux-ci, ont auſſi l'*h*, qui forme *hier* et *hin*, ici, de même que *hinab*, *hinauf*, là bas, en bas, en haut; d'autres ont un autre rapport avec le latin qui a formé *illic*, *illuc*, *illac*, moyenant la première partie du pronom *ille*, comme l'Allemand de *jene*, *ille*, et de *ſeite*, côté, a fait *jenſeits*, au de là. Mais le mot primitif *ta*, *to*, *tou*, qui devoit ſignifier également lieu et temps, paſſant dans la langue latine, forma *tunc* latin, qui répond exactement au *da*, (même mot que *ta*)

teutonique; comme *der, die, das* ſont le même article que le *te* ou le *to* grec.

362) *Nunc,* que nous ne pouvons traduire en françois que par une phraſe (à cette heure), et en italien par un ſubſtantif et une élliplſe (ora), eſt grec, allemand et latin. *Frühe,* dans quelques cercles d'Allemagne prononcé *frou,* eſt le grec πρωϊ, (de bonne heure) et n'a guères de rapport élémentaire avec *mane.* Mais ὀψε, *opſe,* perdant l'*e* final put facilement par anaſtrophe devenir *ſpät* et *ſpet.* Je ne ſaurois deviner d'où le Latin a pris *cras,* pour dire *demain;* quoiqu'il ait pu prendre ce mot du cri des corbeaux, dont ailleurs il a fait *corvus;* mais au fond l'étymologie de ce nom eſt auſſi incertaine que celle de *morgen* que Caſaubon tire violemment d'αγαθ' ἡμερα.

Sine latin et *ohne* allemand, ſont venus également d'ανευ; mais d'où vient *bez* polonois? Il n'eſt pas auſſi facile de le dire qu'il l'eſt de décompoſer *without,* anglois, qui mot-à-mot devroit ſe traduire en latin par *cum ex;* car il eſt bien ſûr que *with* eſt le même mot que *mith, cum;* et que *out,* ainſi qu'*aus,* répond à l'*ex* latin (ſup. 211).

Immer et *ſemper,* toujours, ſont extrêmement éloignés d'αει; mais l'un et l'autre s'approchent beaucoup d'*hemera* (ἡμερα) *dies,* et par une elliplſe qui omet l'adjectif ſignifiant *tout,* préſentent le même ſens préciſement que l'adverbe françois *toujours.*

Bis allemand et *usque* latin ſe rapportent également au temps et au lieu; *bis morgen,* jusqu'à demain, *bis da,* jusque là. *Bis* qui eſt autant

prépoſition qu'adverbe, eſt formé d'*εις in* et *ad*, par l'addition du *b* *). *Usque* eſt l'*ωσκε* du grec, ne faiſant que changer l'*ω* en *u*, et le *k* en *qu*.

366) La plupart des langues, excepté la grecque, ſe ſont rencontré en ſe ſervant d'un mot dont la baſe eſt l'*n*, pour former une terme négatif. Le *nein* germanique, le *nie* esclavon s'accordent aſſez ſur cet article. Mais l'adverbe affirmatif qui paroît manquer au latin et au grec, nous le verrons ſortir de ce *ja* primitif d'un ſens originairement indéterminé; et c'eſt à tort que les langues modernes reprochent à la latine et même à la grecque de n'avoir point d'adverbe affermatif qui réponde à l'*oui* françois, au *si* italien, au *ja* et *yes* allemand et anglois. Nous venons de voir que le *jam* latin eſt préciſément le *ja* de la langue primitive, dont le Grec a fait le verbe *ιαχειν*, jaſer. Mais il faut de plus obſerver que la réponſe affirmative n'a beſoin que d'un ſigne indéfini qui repréſente le verbe qu'il faudroit répéter, comme eſt *ajo, feci, volo*, tels ſont *αρα, δη, ſic, utique*.

Ατας eſt phyſiquement le même adverbe que *aber*, le *t* eſt ici changé en *b*, comme dans *Wort* et *verbum*, parole, et dans *Lob* et *laude*. Le Latin ſupprima la ſyllabe *ar*, et ne retint que l'*at*. Il altéra ce monoſyllabe encore d'une autre maniére; car il changea l'*a* en *e*, le *t* en *d*, et en y ajoutant le ſifflement initial il fit *ſed*. Par addition de l'*s* et la réduction de la diphtongue en voyelle ſimple, de l'*ει* il fit *ſi*, particule con-

*) Dans une des Tables Eugubines on lit bien nettement *piſi*, où il ne peut avoir que la valeur d'*εις* et de *bis*. Lanzi T. 2. pag. 703.

ditionelle, qui en grec prenant une particule devint ειπερ. De ce ειπερ les Goths et les Teutons changeant l'*ei* en *o*, le *p* en *b*, et ſupprimant l'*er* final ont fait *ob*; et cet *ob* paſſant au Suédois et à l'Anglois, par le changement de l'*o* en *i*, et du *b* en *f*, devint *if*. Ετι tient également de près à *etiam* latin, à *jetzo* ſaxon, et à *jeth* ou *yeth* du bas-allemand et de l'anglois. *Simul* latin et *zuſammen* allemand, dérivent également d'ἁμα.

368) La translation du ſens, plus fréquente encore que la transpoſition des lettres, eſt particulièrement remarquable dans et l'emploi des adverbes. Je vais en citer quelques exemples tirés d'une foule innombrable qui ſe préſente lorsqu'on eſſaye de traduire du grec ou du latin en allemand, ou de l'esclavon, polonois, ruſſe ou bohémien, en françois ou en italien; où nous obſerverons en même temps le rapport tant matériel qu'intellectuel qui ſe trouve entre des mots, au premier regard, extrêmement différents. *Bene*, fait de *bonus*, eſt en allemand *wohl* ou *wol*, très-probablement ſorti de la même racine primitive *bon*; rien n'étant plus ordinaire que le changement du *V* et *W* en *B*, et de l'*N* à l'*L*. Le Polonois qui ne rejeta point ce monoſyllabe *wol*, dont il fit *wolny*, au lieu de l'employer dans le ſens de *bene* s'en ſervit pour dire, librement, doucement; et pour dire *bon* et *bien* adverbe, il ſe ſervit de *dobry* et *dobrze*, mots formés de la prépoſition *do*, *ad* et d'un monoſyllabe *bry*, d'origine inconnue, mais qui devoit ſignifier à-peu-près, *règle* ou *meſure*; de ſorte que *do-bry* répondroit au terme latin *ad amus-*

ſim. L'Allemand et le Latin avec une légère altération ont fait de δευτερον, l'un *wieder*, l'autre *iterum*, pour dire *une autre fois, de nouveau.* Le Polonois au lieu de cela dit *znowo* qui eſt en tout ſens le même adverbe que *denuo* latin et *dinuovo* italien. *Früh* allemand, prononcé dans quelque cercle *frou*, eſt le même mot que le grec *proï* (πρωϊ) et répond exactement au *mane* latin, ſignifiant *de bon matin, de bonne heure.* Mais qui va s'imaginer que ce mot *mane* veut dire proprement *bien?* parce qu'il dérive de *man* qui entre autres ſignifications veut auſſi dire *bon*, et qui eſt peut-être le même mot matériellement par l'affinité de l'*m* et du *b*; ce que l'on peut dire auſſi de l'*o* et de l'*a* parlant de l'eſclavon. D'εργον, *opus*, et εργειν, *facere, operari*, dont les langues germaniques ont fait *Werk* et *würken*, le Latin a fait aſſez tard *ergaſtulum* et *ergaſterium*, lieu de travail; mais il en avoit déjà pris l'ablatif εργω (*ergo*) qu'il ſubſtitua aux grecs αρα, ουν, γουν, τοιγαρουν; et ce mot *ergo, donc*, qui proprement voudroit dire *di fatto*, en effet, le Polonois le remplaça par *przeto* qui mot à mot veut dire *pour cela, par conſéquent.*

ARTICLE XIII.

Rapport des langues hongroiſe et turque avec la ruſſe, la polonoiſe et l'allemande.

368) La Hongrie apellée autre fois Pannonie étoit compriſe, ſous les empereurs romains, dans le vaſte pays que les Romains apelloient

Illyrie; ſous lequel nom on comprenoit auſſi une partie du pays qu'habitoient les Sarmates, et les Gétes, apellés Goths dans la ſuite. L'ancienne langue des Pannoniens devoit-être par conſéquent un dialecte de la langue ſcythique, ou un langage peu différent de celui des Gétes mêmes. Cependant la langue hongroiſe auſſi bien que la turque eſt fort différente, tant de l'eſclavonne, ruſſe et polonoiſe, que de la gothique et germanique. Nous avons déjà dit (Partie II, Art. III, n. 142) que l'ancien idiome Pannonien a beaucoup perdu par un ſuite inévitable de l'invaſion des Huns qui ont occupé et poſſédé ce pays, en a changé le langage, et mêlé les races des habitans.

370) Les Turcs long-temps après s'étant emparés de la Thrace et de la Décie ou Gétie (ancienne patrie des Goths) y ont auſſi altéré la langue qu'on y avoit parlé dès le temps des Romains. Cependant comme les Hongrois et les Turcs étoient originairement Scythes auſſi bien que les Gétes et les Illyriens, leur langage ne devoit pas être, pour le fond, fort différent de l'illyrique et gothique. Effectivement, malgré l'énorme diverſité qui ſe préſente au premièr abord, ces deux langues, la hongroiſe et la turque, ont encore bien du rapport avec les autres dont nous venons de parler. La différence conſiſte moins dans l'altération matérielle des mots, (qui n'eſt pas plus grande que nous ne la voyons entre d'autres langues très-ſurement ſoeurs) que dans la translation intellectuelle de leur ſignification. Le Hongrois, par exemple, nomme, *babag*, *bimbo* ou *czecz*, le ſein de la

femme qui nourrit l'enfant, que les autres langues nomment *mamma, mammilla, papilla.* Ces noms ſont également nées de ſyllabes labiales, et employés tantôt à nommer les mamelles, tantôt la mère, tantôt le père, tantôt l'enfant même. (Voyez ci-deſſus Part. I, Art. II.) Ainſi de *ta, ta, te, te,* dont les Grecs, les Italiens et les Flamands ont fait le nom qui répond à *papilla* et *mamilla,* les Hongrois comme les Tartares ont fait celui de *atta, père,* et les Latins celui de *atavus, bifayeul.* Mais outre que les noms ſignifiant père, *apa* et *atya* hongrois, *baba* et *ata* turcs, dérivent de la même ſource que *pater* et *atavus,* l'une et l'autre de ces deux langues au lieu de tirer le nom de mère de *mama,* d'où l'ont pris toutes les autres, nomment la *mère anya* ou *ana;* qui eſt auſſi un de ces noms que dans toutes les pays les enfans proférent pour nommer une femme, qu'ils regardent comme mère; et c'eſt de cet *Ana, Nana,* qu'enſuite eſt venu le nom italien *Nonna.* Le nom de fils en langue turque ne reſſemble point à υἱος, ni à *filius,* ni à *Sohn;* ni celui de fille à *Tochter* ou Θυγατηρ. Mais le mot *oglan* eſt ſi facile à articuler, qu'il a été pris pour dire fils. D'ailleur *oglan* qui eſt très-uſité pour dire *garçon,* n'eſt-il pas le même mot que *clan, klan, klein,* qui dans l'allemand et dans l'ancienne langue d'Italie ſignifie petit? (ſup. 360.) Au ſurplus on dit auſſi pour fils, *ſina,* qui eſt le même nom que *Syn* et *Sohn* allemand.

370) Mais un trope ſingulier dans le langage turque eſt celui d'apeller l'homme *Adam.* Ce nom eſt-il fait par addition de *man?* L'altération

ſeroit peu naturelle, parce que l'on ne voit pas comment ce *d* eſt entré entre ces deux *aa*; à moins qu'on le ſuppoſe tiré de l'article *do* ou *to*, changé en *ad*, comme nous venons de le voir, et qui dans pluſieurs idiomes tient lieu de l'article *der* germanique. Ou a-t-on tranſporté le nom du premier homme à toute la race humaine? En ce cas la langue turque ſe ſeroit formée en grande partie de l'Arabe, puiſque les Turcs à l'époque de leur première conquête ne connoiſſoient pas l'hiſtoire des Juifs, ni la Geneſe.

371) Le Turc n'apelle pas le pain, *Brod*, comme l'Allemand, ni *cleba* comme le Ruſſe et le Polonois, ni *panem* comme le Latin; mais le verbe *etmek*, n'eſt-il pas formé de *eten, edere, manger*, et de ce *mek*, qui s'attache a tout? et de plus *ekmek*, ne vient-il pas de *bek*? Le mot *ſimit* n'eſt-il pas le même que *Semmel* allemand, pain blanc? et *bekſimit* n'eſt-il pas compoſé de *bek*, plus ſûrement encore tiré de βεκκος, ou de *backen*, cuire du pain? Ainſi les noms ſignifiant pain ſe rapportent a trois noms qui ont le plus évident rapport avec le manger. D'ailleurs au lieu d'*eſſen, edere, manducare, manger*, le Turc dit *yemek*, et avec cette particule *mek* et la diphtongue *ye*, il forme un auverbe ſignifiant *manger*. Ce mot *ye* reſſemble fort à *ja*, dont nous venons de voir que ſont ſortis l'adverbe *jam* et les verbes ἰαχειν et *jaſer*; tant il eſt vrai que de ces mots primitifs et d'un ſens indéterminé, quelques peuples ont tiré le nom de parler, d'autres celui de manger. Auſſi ce ſont là deux opérations de la bouche. Le verbe ſignifiant *boire* en langue turque eſt auſſi

une ſorte d'onomatopée. Car *iſtch* indique le petit bruit que l'on fait en buvant, et le verbe *iſtchmek*, reſſemble beaucoup par la partie radicale *iſtch*, à *ſucciare* italien, et un verbe du pâtois piémontois où l'on dit *ciucé* pour boire.

372) On trouvera peu de mots tant Hongrois que Turcs qui n'ayent la racine commune tantôt avec les Grecs, tantôt avec les Allemands, et même avec les uns et les autres; quelques fois particulièrement avec les noms latins, mais pour ordinaire les uns ſont alterésdans les élémens phyſiques, les autres dans la notion qu'ils préſentent prenant un ſens au lieu d'un autre par quelque analogie qui les raproche. Il y en a ſans doute beaucoup dont la racine ſe trouve ſûrement dans toutes ces langues. Cherchons en quelques uns dans la foule innombrable qu'on en pourroit citer, tant de ceux qui varient par une altération élémentaire, que de ceux qui changent de ſignification; et de ceux d'une troiſième claſſe non moins nombreuſe, qui changent les lettres et le ſens à la fois. Du ſcythique *ydr* le Grec *hydor* (ὕδωρ), le Polonois *voda;* le Hongrois prenant auſſi le *v* au lieu de l'aſpiration *h*, mais de plus l'*i* au lieu de l'*u*, de l'*y* et de l'*o*, enfin prenant le *z* au lieu du *d*, fit ainſi *viz* au lieu de *voda*. Les Goths et les Teutons diſent *Water* et *Waſſer;* le Turc ſupprimant l'aſpiration, prononçant l'*y* ſerré comme font les Grecs modernes, et ſupprimant le *d* intermédiaire comme les François et les Eſpagnols l'ont fait dans les mots latins, ne laiſſa ſubſiſter d'*hydr* ou d'*hydor* que l'*ir*. De ce *ir* il fit *irmak*, fleuve, rivière, qui

qui mot-à-mot veut dire donner, ou verſer de l'eau. Le Hongrois a retenu le nom de *patac*, qui eſt le même que celtique *pat* et *bad*, ſource d'eau. Il a retenu le nom primitif *hal*, *piſcis*, que le Grec n'a conſervé que dans le dérivé *halieus* (ἁλιευς), *piſcator*. Le Turc, changeant l'aſpiration *h* en *b*, comme les Goths la changèrent en *w*, de *hal* a fait *bal*, *balik*, poiſſon, et *balikdſchi*, pêcheur.

373) Du nom grec d'où le Latin ne tira que *pyra*, le Hongrois a fait le verbe *piritoc*, *torreo*, je rôtis, *piritas*, *rotiſſure*, ce qui ſe fait avec le feu; il dit *piros* pour rouge, par une autre analogie. Le Turc qui nomme le feu *ateſch*, apelle auſſi le rôti *biryan*, tiré de *pir*, πυρ, quoique plus ordinairement, il diſe *kebab*. Il apelle *kirmiſi*, le rouge, encore par une ſorte de translation; car l'on ſait que l'arabe *kermez*, dont le François a fait *cramoiſi*, eſt le nom d'un petit ver, vermillon, qui ſe foure dans une plante, dont on tire le rouge. Du nom οικος, *domus*, dont le Latin a fait *vicus*, le Turc a fait *koy*; tandis que de *Fal*, *Pal*, *Pfahl*, d'où le Latin avoit tiré *palatium*, le Hongrois a fait *falu*, ſignifiant *vicus*, village, et de là *faluczka*, *viculus*, petit village. L'analogie de ces noms eſt évidente, comme elle l'eſt dans le nom *pal*, pris dans le ſens de *murus*, *moenia*; car les paliſſades tiennent lieu de murailles. *Fa* eſt la racine de *fagus*, *fau hêtre*; mais en hongrois c'eſt le nom générique ſignifiant *lignum*, du bois, et en latin c'eſt le nom aſſigné à une arbre particulier. Beaucoup d'autres noms hongrois ont un pareil rapport

avec le grec, le latin, l'allemand, et l'eſclavon, ſoit dans les élémens phyſiques, ſoit dans l'intellectuel. *Kufar* eſt en hongrois le même nom que *caupo*, aubergiſte; en allemand, *kauf* eſt la racine des mots qui ſignifient acheter, vendre, marchander et marchand; et *kupec* en ruſſe eſt le nom d'une pièce de monnoie, la plus courante dans l'achat journalier des objets les plus indiſpenſables. Le nom *ſzal*, ne peut être que *ſtol*, *ſtuhl*, table, en eſclavon, ou ſiége en allemand; mais il a conſervé en hongrois la ſignification primitive de στυλος, colonne. Cette langue forme les diminutifs par le *k*, comme nous avons vu que font, avec un tour un peu différent, l'allemand et l'eſclavon. Ajoutons à cela l'uſage très-ſingulier que la langue hongroiſe et la turque ont fait de *mek* ou *mak*, mot primitif et ſcythique. L'une le fait ſervir de prépoſition équivalente à *per* et à *re* du latin; l'autre lui donne la valeur du verbe *facere*, et de ce *mek* ou *mak*, compoſe pluſieurs verbes; *emmek* par exemple, qui eſt une eſpèce d'onomatopée ſignifiant faire *em em*, *am am*, ce que fait l'enfant en têtant.

374) Ces deux langues qu'on regarde à peu près comme barbares, auſſi différentes entre elles qu'elles le ſont de toutes les autres européennes et aſiatiques, cultivées l'une plus, l'autre moins, et de différente manière, nous donneroient lieu à des obſervations intéreſſantes et curieuſes, en les comparant avec la langue angloiſe, laquelle ſortie du même fond primitif, dont ſortirent la grecque, l'allemande et la latine, eſt auſſi différente de la turque et de

la hongroiſe, que Londres eſt loin de Temeswar et de Conſtantinople. On ne peut que s'étonner de voir la langue angloiſe, eſſentiellement la plus barbare de toutes celles qui ſe parlent en Europe, étudiée, cultivée par les perſonnes les plus polies des pays les plus civiliſés; tandis que la hongroiſe eſt à peine connue des nations voiſines; C'eſt une choſe curieuſe ſurtout de voir l'uſage que le Turc et le Hongrois ont fait de certains mots ſortis de la bouche de races ſauvages, ou à-peu-près. Beaucoup de ces mots ſont des articles, des prépoſitions, les unes ſéparables, les autres inſéparables des noms. Le *mac, mak,* qui dans une des langues britaniques précédant un nom ſignifie grand, riche, puiſſant, dans la langue turque, terminant un nom, en forme un verbe; et l'article grec το, qui dans différentes langues placé avant un autre mot, forme ou diſtingue un nom, en anglois précédant un nom, forme ou marque préciſément l'infinitif d'un verbe.

375) La prépoſition graeco-latine *ek, εξ, εκ,* eſt ſouvent reduite par le Latin au ſimple *e,* et par l'Italien au ſeul *s,* et fait en langue gothique *as, us* et *aus.* La langue hongroiſe changeant l'*e* en *i,* et transportant le *k* de la ſeconde à la première place, en a fait *ki,* et en forme autant de noms et de verbes qu'on en trouve dans la latine compoſés par *ex* et *e.* Je n'en citerai quelques uns que pour rapeller en même temps deux verbes qui ſe trouvent dans la langue hongroiſe, dans la grecque, la latine, et dans toutes les germaniques; et un d'eux auſſi dans la turque. *Edo, edis, edere* a deux ſignifications différentes dans le latin, et il ſort auſſi de deux raci-

nes diverſes; ſignifiant je mange, il répond a ἐσθίω grec; et quand il ſignifie mettre au jour, *dare alla luce, dar fuori* en italien, il eſt compoſé de la prépoſition *e* ou *ex*, et *do*, qui eſt *thun*, et ſignifie en allemand faire, mettre, et même donner. Or on trouve deux verbes hongrois compoſés de *ki*, qui eſt l'*ex* greco-latin, et l'un de *eſsen, edere, iſſe*, l'autre de *adom*, qui eſt auſſi le latin *do, dis, dere*, inuſité hors de la compoſition. De plus, la particule négative *tlan* ou *telen*, a dans la langue turque la même valeur que dans la hongroiſe. Mais il eſt temps de ſortir de ces minuties, quelque intéreſſantes qu'elles puiſſent être pour ceux qui aiment à remonter à l'origine des langues; et quoiqu'on trouve dans la hongroiſe plus qu'en aucune autre langue polie et parfaite, de ces mots de la première formation qui font la baſe d'une infinité de noms de tous les idiomes.

TROISIÈME SECTION.

ARTICLE I.

Origine des noms propres des pays, et des peuples.

376) Les peuples ont ordinairement pris leur nom du pays qu'ils habitoient; enſuite les pays ont reçu le nom des peuples qui les occupoient. Mais l'origine tant des uns que des autres, ſe perd dans l'obſcurité profonde de l'ancien temps. On ne ſait pas d'où eſt venu le nom d'Égypte ou des Égyptiens, des Aſſyriens, des Perſes. Il n'eſt rien moins que ſûr que *Hellas* qui

étoit le nom de la Grèce, comme Ἕλληνιοι celui des Grecs, ait été pris de *Hellen* fils de Deucalion. Et que de disputes n'avons-nous pas lues et entendues sur l'origine du nom *Itali* et *Italia*? sur celui de Tyrrhéniens, Toscans ou Étrusques? Le nom de *Latium* et des Latins, tiré de *lateo*, est aussi imaginaire que celui de Gaëte, pris du nom de la nourrice d'Énée, est fabuleux. Que n'a-t-on pas dit, que ne dira-t-on pas encore sur le nom de Celtes? et que dira-t-on de bien constaté sur le nom d'Hispania et de Britannia *)? En général cependant on peut assigner trois différentes origines aux noms des nations tant anciennes que modernes. L'une est la translation d'un nom générique, donné à un pays qu'on veut spécifier. La seconde vient de la nature ou de la qualité particulière du pays; la troisième, concernant le nom des nations, est l'idée qu'un peuple a donné de lui aux autres peuples, et surtout à ses voisins. Le nom grec *Chora*, *Regio* latin, ni celui de *Terra*, n'ont point été seuls, sans l'accompagnement d'un autre nom. On nomma *Terra nova*, une partie de l'Amérique, comme on appella *Nova Zembla*, nouvelle terre, un pays qu'on avoit nouvellement découvert au Nord de la Russie. Cependant les fameuses Landes de Bourdeaux ou de Gascogne, et les Langhes, province du haut-Monferrat en Piémont, n'ont-elles pas des noms transportés du générique au spécifique? Car ce mot *Langh*

*) Parmi cette foule de racines celtiques que rapportent Leibnitz et Court de Gébelin, je ne trouve ni *Brit*, *ni Hisp*, qui devoient pourtant en être.

ne peut être que *Land;* ce qui prouve en même temps qu'il étoit auſſi commun dans les Gaules occidentales, et ſur les rives de la Garonne, que dans la Germanie, ſur les rives du Rhin, de l'Elbe et du Danube. Ce même mot *Land,* accompagné de celui de *zée,* mer, ou de celui de *hol,* bas, profond, a fait le nom de deux provinces belgiques, Zeeland et Hollande; et Jutlande, qui fait une ſi conſidérable partie du Danemarc, a dû ſignifier bon pays, étant compoſé de *gut,* qui dans le Nord de l'Allemagne ſe prononce *yut, bon,* et de *Land.*

377) Les Campaniens ont été ainſi appelés, parce que leur pays préſente ce qu'encore à préſent, les langues ſorties de la latine appellent *campi,* champs; qu'on diſtingue des collines, des vignobles, des prés, des forêts, des lacs, des marais. C'eſt une choſe très-connue, que la Campanie, où étoit la fameuſe Capoue, comprenoit des champs très-fertiles, qui firent donner à toute la province le nom de *Campania felix*, pays très-différent de la Calabre montueuſe. Le même nom de *Campania* fut donné dans le moyen-âge à une grande province de France par la même raiſon. Car la Champagne, quoiqu'elle ait auſſi des collines, préſente généralement plutôt des champs que des prés, des lacs et des monts. Mais de laquelle des anciennes langues le mot latin *campus* eſt-il venu? Il n'y en a pas de traces bien ſûres, ni dans les langues orientales, ni dans celles du Nord; puiſque *Kampf* teutonique et κάμπτειν grec, n'ont guère un ſens analogue au latin *campus.* Cela non obſtant il peut bien venir καμπ-

τειν qui eſt pris dans le ſens de tourner, entourer. Il ſignifioit ainſi cercle, et par cercle on comprend encore un certain eſpace de terrein; alors de καμπτειν à *campus* il y a deux idées ou acceptions intermédiaires.

378) Ainſi, quoiqu'il ne ſoit pas facile de trouver l'origine véritable du nom *Latium*, on peut obſerver que la plus grande partie de ce pays eſt une large plaine, et il eſt très-probable, qu'il a eu ce nom de *latum*, large. Le mot *lat*, *latus*, *latium*, n'eſt-il pas, quant à ſon origine, le même que *plat* en allemand, qui à-peu-près a la même ſignification? *Plat pays* c'eſt pays large et ouvert, comme l'étoit le Latium. L'accent eſclavon qui au lieu de *plan* dit *poln*, a donné à la patrie des Sarmates ce nom dont on a fait *Polonia*, la Pologne, qui pour la plus grande partie eſt une vaſte plaine.

379) Le nom de l'Armorique, appellée enſuite Baſſe-Bretagne, eſt formé de *ar* prépoſition qui répond au *ad* du latin, et de *mor*, qui eſt le même mot que *mare*, mer; parce que cette province touche à la mer de trois côtés. De ce nom *mor*, mer, commun à presque toutes les langues occidentales et ſeptentrionales, et de la prépoſition eſclavonne *po*, qui répond auſſi aux prépoſitions *ad* et *apud*, eſt venu le nom de Poméranie, grande province de l'état pruſſien. C'eſt par la raiſon contraire, ſi nous en croyons les Ruſſes, que la Pologne a été appellée *Po-land*, parce qu'elle s'avance vers la terre, *po*, *Land*, *apud regionem*; ce qui eſt abſolument faux. Cependant ſi le nom de *Ruſſe* fut connu et uſité en Allemagne dans le

moyen-âge, il eſt très-probable que *Boruſſia* ou *Poruſſia* a été pris pour déſigner un pays qui confine, qui touche à la Ruſſie, *ad, prope Ruſſiam.* Au reſte, comme le mot de *mar, mer, mor,* ne ſignifie pas ſeulement *mare* latin, mais auſſi un lieu bas et humide, tout nom qui en eſt formé indique un pays originairement marécageux. Le nom de Moravie, province de l'Autriche, et de Muray en Écoſſe, et celui des Maremme en Toscane, n'ont pas d'autre origine. Une quantité de diſtricts et de villages en Piémont, comme *Marene, Maresco, Marſaia,* ont été ainſi nommés par la même raiſon. *Marengo,* avec ſa terminaiſon en *engo,* très-commune à une foule de villages du Montferrat, au département de Tanaro, doit avoir une autre origine.

380) Un grand nombre de pays ont pris le nom du mot ſignifiant montagne. On regrette à ce propos que les hiſtoriens, les géographes, les étymologiſtes ne ſoient pas d'accord ſur l'étymologie du nom *d'Alpes;* car je ne crois point qu'il vienne d'*albus,* blanc. *Alb* dans ce ſens ne ſe trouve point dans les débris de l'ancien langage des peuples qui ont donné le nom à cette partie ſi remarquable de notre globe, et de qui les Latins ont dû le prendre. Le nom qu'eut une partie des Alpes occidentales, *Mons veſulus, Monteviſo, Monviſo,* prouve aſſez que les Gaulois qui occupoient tous les environs des Alpes, ne l'avoient pas pris du mot *Alb,* pour nommer une choſe blanche; car *veſulus* n'eſt certainement qu'un diminutif du mot *weiſs,* qui ſignifie encore blanc dans toutes les langues du pays autrefois celtique. Le nom d'*Al-*

pes Graïae, venu de *grau*, gris, celui des *Alpes pennines*, ſûrement fait de *penn*, mot celtique, ſignifiant *pointe* ou *ſommet*, prouvent auſſi que dès le plus ancien temps ces noms appartenoient à la langue germanique. La province Autrichienne *Goritia (Goertz)* par ſa ſeule dénomination indique que c'eſt un pays montagneux: car *Goros*, fait d'*Horos*, ὄρος, par le changement du *H* en *G*, ſignifie montagne. *Thur*, *Thyr* ou *Taur* eſt le mot qui chez les plus anciens peuples ſignifioit *mont;* et voici trois peuples de pays très-différens, qui de *Taur* et *Thur* ont eu leur nom; les *Taurisci* dans la Tranſylvanie, les *Taurini* dans la haute-Lombardie, les *Thuringi* au centre de l'Allemagne. Mais d'où viennent les noms des provinces auSud-oueſt de l'Europe et au Nord-oeuſt de l'Afrique terminés en *tania?* Je veux bien croire que *ſtania* et *tania* puiſſe être (comme Wachter le dit) le même nom que *Stein* allemand, et *ſtone* anglois, qui ſignifient pierre. Je doute cependant que les noms que l'ancienne géographie nous préſente terminés en *tania* et *ſtania*, ſoient vraiement formés de ce *tania* dans la ſignification de pierre. Celui d'*Aquitania*, nom très-célébre d'une grande partie des Gaules, et celui de *Bergiſtani*, ſeroient abſurdes ou contradictoires; car l'un ſignifieroit *eau* et *pierre*, l'autre *rocher* et *montagne*. D'ailleurs combien de noms de différens pays ſe terminent en *ania*, comme *Campania*, *Hiſpania* et *Lituania*, ſans le *ſt*, et même ſans le *t*, qui eſt abſolument radical dans le ſens de l'étymologiſte? Outre cela tous ces noms terminés en *ia*, comme *Gallia*, *Italia*,

Graecia ſont tirés des noms précédents terminés en *i*, et c'eſt du nom des peuples qu'on a tiré le nom du pays; et non pas, ou du moins très-rarement, le nom des peuples de celui du pays. Je ſerois ici plutôt d'accord avec Court de Gébelin, qui parmi les mots, ſelon lui ſignifiant mont, ou pays montagneux, met auſſi *Sab;* et tire de là le nom des *Sabins*, celui des *Samnites*, qui devoit être premièrement *Sabnites*, et même celui *Sabaudia*, ci-devant *Savoie*, tous pays plus ou moins montagneux. Au reſte je ſuis fermement d'avis que cette terminaiſon en *ania* d'une quantité de pays renommés dans l'hiſtoire de notre globe tire ſon origine d'un mot bien différent de celui qui ſignifie pierre, roc, rocher, ou montagne. Si l'on doit s'en tenir au mot *tania* qui eſt à la vérité plus fréquent que *ania* ſans l'appui du *t*, je crois qu'au lieu de ſignifier *roc*, pierre, ou montagne, il a dû dans les langues tant orientales qu'occidentales, ſignifier *tenue*, *appartenance*, comme dérivé de τεινω, de ταννω, qui avoit tous ces ſens. Ainſi s'expliquent très-naturellement les noms d'*Indoſtan*, de *Turqueſtan*, *Gurgiſtan;* comme celui de *Luſitania*, *Mauritania;* ce ſeroient là les pays attenants à l'Inde, appartenants aux Turcs, aux Géorgiens; le pays des descendants de *Luſus*, *regio Luſiorum*, s'il faut admettre l'exiſtence de ce *Luſus* comme ſouche des *Luſitains;* enfin le pays des Maures. Mais je crois que cette particule *tania* ou *ſtania* dérive d'*ani*, même mot que *oni*, et *one*, gothique et germanique, et que le *t* et l'*ſt* y ſont ajoutés par euphonie

ou pour appui, comme le *w* l'a été à *one* qui dans les langues du Nord ſignifie habitans, comme nous allons le voir ci-après (Art. III.)

ARTICLE II.

Noms des peuples ou des nations *).

381) Encore d'où vient le nom de ces anciens peuples infiniment renommés, *Grecs, Italiens, Gaulois* ou *Celtes, Allemands, Germains?* Tachons d'en deviner, ſi non d'en decouvrir quelques-uns, en commençant par les Grecs, par ceux qu'on appelloit Barbares en oppoſition des Grecs, par les Pélasges et les Celtes. Obſervons d'abord que la plupart des noms des nations viennent de l'idée qu'elles ont donnée de leur caractère ou de leurs qualités à d'autres peuples qui les ont connues; et ces noms annoncent ordinairement une qualité désavantageuſe, s'ils ne ſont pas des termes abſolument injurieux, des expreſſions de mépris.

382) Les Grecs ont été ainſi appelés par les peuples d'Italie d'un mot qui ſignifioit vieillard. Ont-ils voulu dire par là, qu'ils les eſtimoient ſages, prudens, tels qu'on ſuppoſe les hommes âgés? Ou a-t-on voulu dire qu'on les trouvoit foibles, épuiſés, bons à peu de choſe, imbécilles? Car on trouve ce mot le plus ſouvent au féminin, pour dire vieille femme; et le dérivé adjectif de *graïkos, anilis,* ne ſe prend

*) Nous devons ici rapeller aux lecteurs que cette digreſſion ſur les noms propres des pays et des peuples, ainſi que ſur ceux des rivières et des villes, viennent à l'appuy ce que nous avons avancé ſur l'affinité des langues.

guère dans un ſens avantageux. Étoient-ce donc des vieillards chaſſés par quelque révolution de leur patrie, réfugiés en Italie et reçus par pitié? Ou bien étoient-ce des ſages reſpectables, ſortis peut-être de l'école de Pythagore, qui ont donné lieu aux Latins et aux Romains d'honorer du nom de *Graji* et *Graeci* la nation dont étoient ces individus? Je doute que l'on puiſſe donner ſur cela une déciſion ſatisfaiſante. Au reſte je ſerois tenté de croire que l'Attique, ce fameux coin de la peninſule appellée *Graecia*, a auſſi reçu ce nom de celui d'*Atta* qui anciennement, et à préſent encore dans quelques langues, ſignifie père ou vieux homme. A l'égard de Barbares, ce ne fut qu'en ſe moquant d'eux et en imitant leur baragouin, que les Grecs leur ont donné ce nom commun à différens peuples de l'Aſie et de l'Europe. En n'entendant de leur bouche que des mots qu'ils ne comprenoient pas, et dont la plupart ne portoient à leur oreille que *ba ba, ba bar,* ou *ta ta, ta tar,* mots naturels à l'enfance des nations, comme ce ſont les premiers mots qui ſortent de la bouche des enfans, on les appella les uns Barbares, les autres Tartares.

Les anciens ont appelé *Pelasges* une nation ſortie on ne ſait d'où, qui ſe répandit en Italie particulièrement. Ce n'eſt pas parce qu'étant *demi-nus* ils reſſembloient à des cicognes (en grec πελασγοι); mais parce que ce mot venant de πελας vouloit dire voiſins. Au reſte la plupart des noms des nations, dans le langage de ceux qui les leur ont donnés, devoient ſignifier *aventuriers, brigands, pillards,*

vilains, voleurs, ou bien *voiſins, étrangers,* ou ſimplement *gens, ceux-là,* ou pareils autres pronoms. *Valaki* en hongrois répond même par les élémens an latin *aliqui.* Si nous avions des dictionnaires des anciens dialectes d'Italie antérieurs au latin, nous verrions probablement que pluſieurs noms de ceux qui ont habité cette peninſule, n'ont pas d'autre ſens. Les *Ombri,* peuple ſi renommé dans l'ancienne hiſtoire d'Italie, a été pris dans deux ſens totalement contraires. Les uns s'appeloient eux-mêmes *Ombri,* voulant ſe qualifier braves et vaillans; d'autres ont été ainſi appelés par leurs ennemis, chez qui ce nom vouloit dire *méchant.*

On dit que les Liguriens ont été ainſi nommés par des peuples, dans la langue desquels *Ligur* devoit ſignifier homme de mer. Mais je ne trouve pas bien prouvé que *lly* ait été une prépoſition ſignifiant *ad* latin, ou *ar* pour *ad,* ni *to* et *zu* du gothique ou germanique; et par conſéquent celtique. Et ce nom *gur,* dans quelle langue ancienne a-il ſignifié *mer?* Il ſeroit peut être plus probable que le nom a été pris de λιγυς, qui en grec ſignifioit *ruſé,* ou de *ligurio* latin, qui a beaucoup de rapport avec *leccare* italien, et avec l'allemand *lecken, lécher.* En ce cas il voudroit dire métaphoriquement *écumeur,* et probablement écumeur de mer.

383) Je ne ſais ſi le nom de ces *Sveves* qui ont eu tant de part dans les premières grandes révolutions d'Allemagne, ſignifioit *Vagabonds, errans;* (voyez *Wachter,* voyez *Schwaben.*) Mais celui de Cimbres, on prétend qu'il vouloit dire *voleurs;* c'étoit l'épithète que ſe don-

nent réciproquement les peuples non-civiliſés, équivalent à celui de *zla*, méchant, même mot que *ſchlecht*, exprimé avec des lettres différentes, qui ſe ſubſtituent les unes aux autres. Pour les Bohémiens et les Bavarois, le nom doit leur être venu de ce que le chef d'une horde, apelloit ſes gens *Boi*, *Boï*, même mot que *Baï*, tiré de παιδες, *enfans*.

384) J'oſe à peine risquer mes conjectures ſur le nom de *Celtes* et de *Galli*, Gaulois, après tant de diſſertations, de mémoires, de livres qu'on a vus ſur ce ſujet. Mais ce qu'on peut obſerver comme appartenant au ſujet du préſent ouvrage, c'eſt que de *Celtes* la langue grecque et l'aſiatique ont fait *Galatas*, donnant plus de largeur au mot par le changement de l'*e* en *a*, et l'inſertion d'un autre *a* entre les deux conſonnes *l* et *t* par l'inſtinct naturel des peuples méridionaux. Les Latins, et peut-être avant eux, les Étrusques, aſſimilant les deux conſonnes l'une à l'autre, de *Celtes* ont fait *Galli*; tandis que les Germains au lieu de *Keltes* et de *Gallos* les appelloient *Welſch*, même nom que *Wlos* polonois, et *Olaſs* hongrois.

385) Dans des temps poſtérieurs le nom de *Welſch* a été donné par les Allemands, tantôt aux Italiens, tantôt aux François; et ce nom devenu particulièrement ſynonyme d'*Italien* dans le langage vulgaire des Allemands, ne ſignifioit qu'étranger. Auſſi *Wachter* étoit d'avis que l'étymologie tant de Celtes que de Galli, eſt le monoſyllabe *al* ou *el;* même mot que αλλος grec, ſignifiant étranger, dont on a auſſi tiré le nom d'*Elvetii*. (Wachter v. *El.* et *Galli.*)

Mais d'où vient le nom *Italia?* Si ce ſont les Illyriens ou Eſclavons paſſés dans la peninſule qui ont donné ce nom à ſes habitans, il paroît avoir du rapport au vin, ou à quelque ſorte de boiſſon que ce ſoit; car en hongrois ce mot *itali* répond encore à *potorius.* Mais ſi ce ſont les Grecs de la Calabre ou autres, qui ont appellé *Italoi* les habitans de la rive droite du Liris, aujourd'hui Garigliano, ceux des deux rives du Tibre, et de la gauche de l'Arne, comprenant le pays qui le premier a été apellé *Italia,* il eſt très-probable qu'ils ont voulu dire que ces gens là étoient des *taureaux,* c'eſt-à-dire féroces et fougueux; et non pas que ce fût un pays abondant en *veaux,* (ἰταλοις) *vitulis,* et en taureaux, comme l'ont dit tant d'étymologiſtes.

386) Les trois noms qu'on donna à la nation nommée aujourd'hui Allemande ſont transportés du général au particulier, mais d'origine différente; et (ce qui eſt remarquable) ne ſemblent pas tirés d'une idée desavantageuſe que ce peuple eût inſpirée aux autres nations. Quelle que ſoit l'étymologie de *Teuth, Teuton, Teotiſch* et *Teutſch,* dont les Italiens ont fait *Tedeſco,* et les Anglois *Dutch;* ce nom ne paroît avoir qu'une ſignification honorifique. Le nom de *Germani* que les Latins donnoient à ces peuples, dans quelque ſens qu'ait été pris le mot de *Ger,* n'a rien indiqué que de noble et de louable; puiſque les Romains mêmes ont adopté ce nom pour dire honnête, brave, fraternel. Il eſt vrai que les Hongrois et les Polonois, qui les nomment *Nemet* et *Niemiec* ſemblent les avoir regardés comme pâtres; ces noms ve-

UNIVERSIDAD - BIBLIOTECA

nant de νεμειν, *paitre*, comme celui de *Nomades* et *Numidae*. Pour le nom d'*Alemanni*, Allemands, on ne doute pas qu'il ne ſoit compoſé d'*alle*, tous, et de *Mann*, homme.

Les Vénédes et les Vandales dont la plupart des hiſtoriens des ſiècles paſſés n'ont fait qu'une même nation, ont effectivement à-peu-près le même nom tiré du verbe *wenden*, qui répond préciſément au latin *vertere*, tourner, et au terme uſité *ſolum vertere*, changer de pays. Dans un temps antérieur à toute hiſtoire de l'Europe occidentale, le nom de Venedes, *Veneti*, a été donné aux habitans de cette grande province, qu'on nomma depuis Baſſe-Bretagne, et aux frontières de la Gaule cisalpine il fut donné aux habitans de cette partie de l'Italie qui fait le fond du golphe adriatique. C'étoit ſans doute parce que les hordes qui occuperent ce coin de notre peninſule comme celles qui s'étoient établies dans l'Armorique, s'appelloient elles mêmes, un mot celto-teutonique *Venden*, voyageurs ou étrangers, et furent appellées ainſi par les anciens habitans de ces pays, ou par les voiſins.

387) Dans des temps poſtérieurs, d'autres hordes de peuples du Nord, ſoit qu'elles vinſſent des mêmes contrées d'où pluſieurs ſiècles auparavant étoient ſortis les *Veneti*, ſoit qu'elles vinſſent d'autres régions, ont été appellées d'un nom très-peu différent dans la prononciation de celui de *Venden*, c'étoient les Vandales; rien n'étant plus facile à des langues méridionales que de prononcer par *a* ce qui ailleurs prend le ſon d'un *e*, et de changer en *l* l'*n* final. (v. ſup. 20 et 33.)

Une

388) Une foule de peuples gaulois ont leur nom compoſé de ce *ones*, qui ne pouvoit avoir d'autre ſignification que celle d'*habitans*. Les *Senones* étoient des peuples établis dans quelque diſtrict aux environs de la *Yonne*, qui s'apelloit *Sena* *). *Suiſſones* habitoient une vallée qui s'apelloit *Sueſſa*, probablement le même nom que *Sueſſa Pometia des Volsques*. Les *Vangiones* étoient un peuple qui habitoit des champs ſurtout couverts de bois; car *Wang* ſignifioit cela. Ainſi tous les noms terminés par cette particule, comme *Eburones*, *Lingones* s'expliquent facilement. Et combien d'autres peuples ont eu le nom du mot ſignifiant habitans domiciliés, joint au mot *wonen*, et (ſans l'appui du *w*) *onen*, qui conſtamment vouloit dire et veut dire *habiter*. C'eſt de là qu'eſt venu le nom *Eſtiones*, habitans à l'Eſt; le nom de Livoniens, *Livonii*, celui même des Polonois, *Poloni*, ne ſe ſont pas formés autrement qu'en ajoutant le mot *ohn*, *oni* à *Liv* ou *Lif* et à *Pol*. Dans l'ancienne Gaule cisalpine, aujourd'hui territoire de la république italienne, il y a pluſieurs villes dont le nom ſe terminoit en *ona* ou *onia*, comme *Verona*, *Dertona*, *Cremona*, *Bononia*. Nous verrons d'où a été tirée la première partie de ces noms, mais les deux ſyllabes finales ne peuvent avoir d'au-

*) Je ne trouve ni dans les antiquités étrusques, ni dans les celtiques, ce que ſignifioit *Sena* ou *Senae*. Je ne puis cependant pas douter que le nom de *Senones*, celui de *Senae*, *Sienne* en Toscane, et *Sinigaglia*, *Senogallica*, dans la marche d'Ancone, ne ſortent de la même racine.

tre origine que ce *on*, *won* ou *wohn*, dont nous parlons ici. Peut-être les terminaiſons en *ani* dans l'ancienne géographie de l'Espagne et celles en *ini* dans la géographie de l'ancienne Italie, ne ſont que le même *oni*, l'*o* changé en *a* et en *i*, comme nous avons vu qu'on l'a fait en tant d'autres mots de différentes langues.

ARTICLE III.

Remarques ſur les noms ſignifiant habitans.

389) Il n'eſt pas difficile de ſe perſuader que *oni*, *ani*, et même *eni*, par *e* long (*n*) et *ini*, ſoient un même mot; puiſqu'on eſt d'ailleurs aſſez aſſuré que ces voyelles ſe ſubſtituent ſans ceſſe les unes aux autres. Nous l'avons déjà obſervé en plus d'un article; ſurtout, dans le pronom *illi*, qui étoit anciennement *olli* chez les Latins; et nous verrons enſuite qu'*il* a été changé en *el* par les Latins dans la décadence de leur langue.

Je prends ici quelques noms de peuples anciens, celui des Macédoniens, par exemple des Paphlagoniens, et celui des *Hellenes*, qui étoit l'ancien nom des Grecs. De là je conclurai que dans beaucoup de noms grecs et latins, la terminaiſon par une de ces particules ſignifie *habitant* et la partie initiale du nom indique la qualité du pays. Sans m'arrêter à chercher ce que pouvoit ſignifier *Maced*, dont la ſyllabe radicale eſt ſuſceptible d'une infinité de ſens différents, comme effectivement une in-

finité de noms de toutes les langues en ont été dérivés; je conſidére le nom de *Paphlagonia*, à cauſe de la ſingularité de ce nom qui ſignifie turbulent, bouillant, orageux, tant au ſens propre qu'au ſens figuré; puisqu'il répond à *aeſtuoſus* et à *fervere* latins; et que *Paphlagon* ſe trouve dans Ariſtophane dans le ſens de tumultueux, fougueux, brouillon*). Je vois donc que *Paphlagonii* vouloit dire habitans d'un pays très-expoſé aux révolutions phyſiques, aux orages, aux tremblemens de terres, aux volcans; il eſt ſingulier que cette nation ait eu anciennement la réputation de peuple inconſtant. L'analyſe du nom *Hellen, Hellenos, Hellenes* eſt plus importante; autant qu'il me ſemble, (et je ne ſais ſi cela eſt venu dans l'eſprit aux antiquaires qui ont tant disputé ſur ce nom ſi fameux). *Hell* eſt le même nom que le teutonique *Hill*, et *Hell* le même que *collis* latin; *een* (ην) pouvoit bien être le même mot que *ohn, wohn, an*, et même que l'*in* des terminaiſons latines.

Pour la première partie radicale de *Hispani* et de *Lituani;* il eſt probable d'imaginer ce que dans les langues celtique et latine *Hiſp* ſignifiât *âpre*, puisque *hiſpidus* a auſſi ce ſens dans le latin, et que *lit* ou *litu* ſoit le même mot que le latin *litus*. Ainſi *Hiſpani* ſeroient des habitans d'un ſol âpre, raboteux; et *Lituani* des habitans du rivage de la mer.

390) Les quatre noms *Eſt, Sud, Oueſt*, et *Nord*, en première origine grecs ou ſcythiques

*) Au moins dans le ſiècle d'Alexandre.

ſont reſtés excluſivement aux langues du Nord, desquelles la langue françoiſe les emprunta pour les ſubſtituer aux noms latins *Oriens*, *Meridies*, *Occidens*, *Septentrio*, ſans pourtant en compoſer des noms propres de pays, comme a fait l'Allemande; ſi on excepte le nom de Weſtphalie, qu'elle adopta tout fait. Cependant l'étymologie de ces quatre noms n'eſt pas également connue, ou n'eſt pas univerſellement admiſe. *Eſt* étoit premièrement *Auſt*, *Oſt* et *Oeſt*, comme on l'écrit encore dans le nom d'*Oeſtreich* (regnum *auſtrale*); mais d'où étoit dérivé ce nom latin *Auſter*, qui proprement ſignifie vent de Levant et du Midi, nom ſi différent de *Notos*, *Notus*? On ne dit rien non plus du nom *Sud* ou *Sund*, et on ne ſauroit rien dire de probable. *Weſt*, très-vraiſemblablement eſt fait de *heſper*, ἑσπερος; l'aſpiration étant changée en *w*, et le *p* en *t*. Pour le nom de *Nord*, je ne puis douter qu'il ne vienne d'αν' αρκτον, comme d'Ανατολια on a fait *Natolia*. La ſuppreſſion de l'*a* initial eſt très-ordinaire, et celle de la ſyllabe finale encore plus, comme nous le voyons dans επι devenu *he*, dans ουκ εινος, ουκ εις, devenu *kein*, *nullus*.

391) Quelques peuples de l'antiquité et quelques-uns des modernes ont pris le nom d'une ville, ou du chef-lieu du pays qu'ils habitoient; et l'on comprend très-ſouvent ſous ce nom les habitans de la ville et ceux du territoire qui en dépend. Les villes ont ſouvent pris leur premier nom de la nature, de la qualité du lieu où elles ont été bâties, et particulièrement du

nom d'une rivière ou du pont qu'avant toute chose on y avoit jeté.

ARTICLE IV.

Noms des rivières, des fleuves et sources d'eaux.

Dans les langues primitives ou anciennes, il y a cinq mots qui signifient *eau*, et de ces cinq mots sont venus les noms d'une infinité de fleuves et de rivières, qui ont tous commencé par être génériques, et sont ensuite devenus particuliers.

Les plus anciens semblent sortis de l'Asie mineure, soit de l'Arménie ou de la Phrygie, et sont Αφα, *hudor*, *bad* et *bedy*, aussi anciens que l'est celui de *Aa* esclavon. Tous ces noms ainsi que leurs composés sont de génériques qu'ils étoient, devenus particuliers, dont premièrement on fait le nom d'un village, qu'on donna ensuite à la même rivière. Dans la Ligurie il y a deux villages dont un s'appelle *Ubaga*, l'autre *Upega*. On sait que *ub* dans presque toutes les langues anciennes signifioit *super*. Ainsi *up-aga* ou *up-ega* vouloit dire *sur l'eau*. La rivière Ubaye en Dauphiné, très-renommée par une foule d'écrits qui ont paru sur le passage d'Annibal, n'a eu ce nom que d'une ville, bâtie sur cette rivière, laquelle rivière n'avoit eu d'autre nom que *aga*, *aia*, *aie*. Le nom repassa de la ville à la rivière à laquelle il est resté. Il y avoit dans la Thessalie une rivière nommée Αφα ou *Ava*; c'étoit le nom général signifiant *eau*, d'où est

venu à la langue eſclavonne celui d'*apa*, et à la latine *aqa*, *aqua*, ſynonyme du ſuivant.

392) L'on peut compter en Europe peut-être vingt fleuves et rivières dont le nom ne vient certainement que de *hudor*, en ſupprimant la première ſyllabe; et chaque nation prononçant ſuivant ſon accent la ſyllabe reſtante *dor*, *dora*. D'abord il y en a quatre, même cinq en Piémont; deux rivières appelées Doire, en latin *Duria*, ordinairement Dora. Il y a de plus deux *Sture*, dont le mot eſt formé de *Dur*. J'y rapporte l'*Orco*, que dans le pays on appella *Aqua d'or*, par un pléonasme vulgaire, pour nommer la rivière qui coule dans le Canavéſe, et qui ne s'appeloit anciennement que Dor. En France l'on compte pluſieurs rivières qui ont un pareil nom, telles que *Dour*, *Adour*, *Durance*, *Dordogne*. Le grand fleuve qui traverſe l'Eſpagne et le Portugal, ne peut être que *Doro* fait d'ὑδωρ. La langue du pays ayant conſtamment changé l'*o* en *ue*, en a fait *Duero*, comme de *foro*, et *porto* elle fait *fuero* et *puerto*.

393) Quatre ou cinq rivières et un très grand fleuve ont le nom qui ſignifie *pluie* en allemand et dans toutes les langues du Nord; ce nom eſt *regen*, peut-être originairement *ren*, dut être très-uſité pour ſignifier eau coulante, courante et tombante. De là vient, comme nous l'avons dit ailleurs, que ce *Re* et *Er* ou *Ar* ſe trouve dans un grand nombre de noms de rivières dans toute l'Europe. *Iſter*, qu'on appela enſuite *Danube*; *Iſère* en Bavière et en Savoie, *Eridan*, nom que les Grecs ou les Illyriens ont donné au Pô, au lieu de celui de *Padus*; le Rhône, *Rho-*

danus; Araris, à préſent Saône; *Tar* dans le duché de Parme; l'*Arno*, le *Tibre*, à Florence et à Rome; l'*Ebre* ou l'*Iberus* en Turquie et en Eſpagne. L'*Oder*, anciennement *Viadrus*, dans la Siléſie, le Brandebourg et la Poméranie, s'approche encore plus qu'aucun autre fleuve du mot primitif ὑδωρ.

394) Mais les ſources d'eau, dont on a fait uſage dès les temps les plus reculés pour ſe baigner, ont été indiquées par les monoſyllabes *bad* ou *pad*, *bat* ou *pat*, mots tout-à-fait différents de *ar*, *er*, *or*, ou *ra*, *re*, *ro*, et c'eſt de là qu'ont reçu leur nom tant de pays dans l'Europe occidentale; ce qui prouve encore que le mot *bad* eſt celtique. Pluſieurs peuples, et pluſieurs villes ont reçu leur nom de là; les Bataves d'abord qui habitent un pays couvert d'eau. La ville de Paſſau en Bavière a été ainſi nommée parce qu'elle eſt ſur les rivières d'Inn et d'Iltz. Ce nom *Paſſau* eſt originairement le même que *Patavium*, aujourd'hui Padoue, ſituée ſur la Brenta et près des bains d'Abano. Pour les villes de Baden en Souabe, en Suiſſe, en Bretagne, perſonne n'ignore que c'eſt de *Bad*, bain, qu'elles ont pris leur nom, ainſi que le bourg de *Baden* près de Vienne en Autriche, Paderborn en Weſtphalie, Carlsbad en Bohême.

395) Le nom du plus grand des fleuves d'Italie, le Pô, fait du latin *Padus*, n'a certainement pas d'autre origine; le *b* et le *p* ſe prenant très-indifféremment l'un pour l'autre, comme le *d* pour le *t*. Pline qui fait venir le nom de *Padus* de *Bodinc* qu'il croyoit ſignifier dans la langue du pays *fundo carens*, n'étoit pas plus heureux

que Varron et Sextus à trouver l'origine des noms; quoiqu'étant natif de la Haute-Cisalpine, il eût pu connoître mieux qu'eux les débris de la langue celtique. Ni le nom, ni la chose ne nous donnent lieu de croire que *Bodinc* ait dû signifier *sans fond*, puisqu'on ne trouve point que *inc* signifiât *carens* ni *sine*, ou privation en aucun sens. On trouve plutôt que cette particule *ing* signifioit habitant d'un bord ou rivage, comme *wiking* *). Ainsi en supposant comme chose très-probable, qu'on ait écrit *bod* au lieu de *pad*, le nom de *Bodinc* joint à *magus*, verbal de *machen*, faire, former, construire, signifioit naturellement *édifice des habitans du Pô*. Au surplus, comment pouvoit-on appeler le Pô *fundo carens*, entre Turin et Casal, où étoit ce *Bodincomagus?* Il n'est pas ici plus profond que ne sont les autres rivières de la Gaule-Cisalpine. Et si par *fundo carens* Pline n'entendoit la profondeur de l'eau, et vouloit dire qu'il n'avoit pas de lit; cela n'étoit pas vrai non plus, dans l'endroit où se trouvoit cette ville.

396) Il y a un mot celtique, *hlan*, dont les anciens Latins, en renforçant la prononciation gutturale des Toscans, ont fait *Clana;* tandis que d'autres idiomes supprimant l'aspiration *h*, en ont fait *Lan*. Cela étant, on ne peut guère douter que Lancastre n'ait signifié *Castrum Lanae;* et il est assez probable, que le nom de Londres, en latin *Londinum*, vient de *lon* ou *lan*, et de *din* pour *dun*, élévation, comme nous allons le dire. L'on sait au reste, que l'Anglois

*) V. Wormius in monum. Danicis. Wachter v. *Wik.*

change, parlant et écrivant, l'*a* en *o*, et l'*u* en *i*; que pour *pape* il écrit *pope*, de *Muller* il fait *Miller*. *Mediolanum*, (Milan) en Italie, deux autres dans les Gaules, et *Mediolanum*, que l'itinéraire d'Antonin place dans le Montgomery en Angleterre, ne ſont-ils pas des noms formés de *Medio* et de *Lan*? Deux rivières de la Germanie, nommées *Leine*, celle qui coule dans la Thuringe, et une autre dans la Baſſe-Saxe à Hanovre, n'ont eu leur nom que de ce *lan*, en changeant l'*a* en *ei*, comme d'*Ham* on fait *Heim*.

397) On connoît pluſieurs rivières ou ſources de fleuves dans des pays très-éloignés les uns des autres, et habités anciennement par des peuples très-différens, leſquelles s'appellent auſſi *clanes*; et les plus connues de ces ſources d'eau ſont les *Chianes* dans la Toſcane, ſources de l'Arno et du Tibre, et dans les collines de l'Abruzze; car le Garigliano, avant que d'être appelé *Liris*, s'appeloit *Clanés*. A une autre extrémité de l'Italie, dans les hautes montagnes qui ſéparent la France du Piémont, un village nommé la *Chianale* indique qu'il a eu ce nom de l'union de pluſieurs *clanes*, petits ruiſſeaux ou ſources d'eau qui vont former la rivière de Vraita. Ce mot de Clanes ſe trouve encore dans le nom d'une rivière du Poitou, qui s'unit à la Vienne, et dans celui d'une ancienne ville d'Ecoſſe appellée *Clanoventa*, et dans ceux des deux villages *Glenmery* et *Glen*.

398) *Don*, ſuivant une différence très-ordinaire de prononciation, eſt le même mot que *Tan*, qui dans la langue tartare, ſcythique, celtique, ne ſignifie qu'eau. Deux des plus grands

fleuves de l'Europe, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, le Tanaïs et la Donau ou Danube, ont eu leur nom de ces mots *tan* et *don*, qui dans la prononciation ſe confondent. Cela eſt ſi vrai que *Zozime* a confondu ces deux fleuves; car il nomme Tanaïs le Danube, là où il dit *): „que les *Scythes après avoir paſſé le Tanaïs* (il vouloit dire le Danube) *ravageoient*, et *infeſtoient la Thrace.*" La Dwina en Livonie, le Dina dans le Holſtein, appelé enſuite Eider, le Daunus en Angleterre, n'ont pas d'autre origine, ni peut-être le Tan-aro et l'Eri-dan en Italie. C'eſt un penchant commun aux nations orientales, d'ajouter un *ar* ou *er* aux mots qui ſignifient eau; ſoit que cet *er, ar, or*, et quelquefois par transpoſition *re, ro, ra*, leur reſtât de *udor*, ſoit qu'on voulût exprimer le bruit que fait le roulement de l'eau. C'eſt de cette particule ajoutée à l'ancien mot eſclavon *Aa*, qu'on a fait *Aar*, rivière de la Suiſſe, et *Arar*, aujourd'hui Saône, que je viens de citer, dans le Lionnois.

Dans la Gaule cisalpine où le *dan*, ou *tan*, étoit uſité pour dire eau courante, on a appelé *Tanar*, une rivière qui donne à préſent ſon nom à un département du Piémont; et *Eridan* le bas-Pô, qui près de ſa ſource s'appelle *Pad*. D'ailleurs on ſait qu'*Eri* dans la compoſition des mots en augmente la valeur.

Le nom ſimple de *dor*, eau, n'a guère été donné ſeul à des villes connues; mais on en connoît quinze ou vingt parmi les villes an-

*) Zozime, libr. VII. init.

ciennes dont le mot eſt compoſé de *dor*, *dur*, pris certainement dans la ſignification d'*udor*, joint à d'autres noms, comme *Antiſſiodorum*, *Breviodurum*, *Divodurum*.

ARTICLE V.

Noms propres de villes anciennes.

399) Peu de villes, comme peu de pays et peu de royaumes, ont eu le nom de leur fondateurs. La plupart ont été bâties avant que celui qu'on ſuppoſe en avoir été l'auteur ait exiſté, ou l'ont été ſans que le prétendu fondateur y ait eu part. Si on excepte Alexandrie, ce n'eſt que depuis le temps de Céſar, que pluſieurs grandes villes ont pris le nom de celui qui les fonda, ou plutôt de leur bienfaiteur; car on ſait bien que beaucoup de villes qui portent le nom de quelque empereur, joint a un autre mot, n'ont pris un tel nom que pour faire leur cour au prince qui leur avoit remis quelque impôt, ou accordé quelque privilege. Il n'y a pas même beaucoup de villes dont le nom ait été pris de celui des peuples qui les ont bâties, ou au milieu des quels et pour leſquels elles ont été fondées. Cependant une ville bâtie, ou du moins fréquentée, accrue par des peuples Gaulois habibitans des bords de la Seine, apellés *Pariſii*; en a pris le nom; mais ce ne fut que longtemps après que les Gaules avoient été conquiſes par Céſar que cette ville devenue de nos jours ce qu'étoit Rome au temps de Céſar, s'apella *Paris*. *Turin* eſt tiré d'*Auguſta Tauri-*

norum, ville capitale de Taurinois. *Véniſe* a eu ce nom des *Veneti* qui bâtirent des hutes ſur de petites îles au fond du Golphe adriatique; excepté ces trois villes avec quelques autres moins conſidérables, les plus rénommées dans l'hiſtoire ancienne ou dans celle du moyen âge, ont pris leur nom propre d'un nom apellatif ſignifiant en général ville, place, enceinte ou enclos, fortification, édifice, conſtruction, couvert, abris, habitation, maiſon. D'abord dans deux parties de notre hémiſphère très-éloignées l'une de l'autre, nous trouvons *Aſtur* dans la Campagne de Rome, et *Aſtorga* dans le royaume de Léon en Eſpagne, ajoutons-y la province des Aſturiens dont le nom eſt formé d'*Aſt* ou Ασυ, mot grec, celtique et latin, ſignifiant ville ou fortereſſe. Dans quelques villages de l'état de Veniſe, diſtrict de Vicence, le nom d'*Aſtico*, dérivé ſans doute d'*Aſti*, répond préciſement à *Urbicus* dérivé d'*urbs*; à peu-près comme *Aſtige*, gros village près de Séville en Eſpagne. *Praeneſte*, aujourd'hui *Paleſtrina*, (par une altération purement matérielle des élémens) devoit ſignifier une ville, un bourg bâti au-devant d'un autre; *prae aſty*, en inſerant l'*n* pour éviter l'*hiatus*.

400) La ville d'*Eſt*, en latin *Ateſte*, dont deſcend la plus ancienne famille ſouveraine d'Italie, n'eſt-elle pas ainſi nommée de la prépoſition *ad* prononcée *at*, et *aſt* changé en *eſt* dans la compoſition? Au reſte ce nom *Aſt*, Ασυ, devoit être très uſité chez les Grecs de tous les pays, puisque nous le trouvons dans des fragmens de l'idiome de la grande Grèce qui

étoit la Calabre, et que les hiſtoriens grecs traduiſent par ἀϛικος le Latin *urbanus**). Et le nom d'*Aſtyanax* pouvoit-il ſignifier autre choſe que roi, ou ſeigneur de la ville, du château?

401) Il y a en France pluſieurs villes appelées *Bar*. La première et la plus ancienne devoit être la capitale d'un duché de ce nom, puiſqu'on n'y ajouta point d'autre mot ni d'autre nom pour la diſtinguer, comme on a fait pour d'autres villes, comme *Bar-le-duc*, *Bar-ſur-aube*, *Bar-ſur-ſeine*. Il y a une ville de ce nom en Podolie; il y a un *Bar* en Souabe, un autre en Alſace, et un beau bourg de ce nom dans un bailliage Suiſſe, qui fait partie du canton de Zug. En Italie, la ville de *Bari* dans le royaume de Naples ne peut avoir eu ce nom que de *Bar*, auquel le génie de la langue ajouta l'*i* final, peut-être dans le ſens pluriel. En Piémont, le château de Barol de la maiſon de Faletti, un autre qu'on appeloit auſſi le nouveau Barol, de la famille Aurelia, ne ſont que des diminutifs de *bar*. Or ce mot *bar* ſignifioit dans la langue celtique et germanique, une table ou une caiſſe portative, un *brancard*. Il eſt reſté à la langue italienne dans *bara*, et à la françoiſe dans *bière*; qu'en latin on diroit *feretrum* et *ferculum*. Il eſt ſingulier de voir ſortir ces deux noms *bara*, ou *bière*, et *fererum*, ſi différens au premier abord, de la même

*) Dans tous les auteurs grecs, Thucydide, Xenophon, Plutarque, Dion Caſſius, on trouve ἀϛυ ſignifiant ville, et ſes dérivés, conſtamment dans le ſens d'*urbicus* et *urbanus*. Dans les monumens étrusques *aſtie* paroît auſſi ſignifier ville. Lanzi T. II, p. 621.

racine. Car il eſt vrai que *baeren* porter, d'où vient *bar*, eſt le même que le latin *ferre*, d'où vient *ferculum* et *feretrum*; et ces deux mots latins ſortis de *fero*, *fers*, *ferre*, annoncent deux choſes presque contraires; le premier ſignifiant un ou pluſieurs mets que l'on apporte ſur la table, l'autre un cercueil.

402) Une des villes principales de la Corſe s'appelle *Baſtia*; une petite ville du duché de Modène, dix villages en Piémont et vingt autres dans la Lombardie, ont le même nom, qu'ont auſſi ſept ou huit hameaux du département du Mont-blanc, ci-devant la Savoie. D'autres, tant en Italie qu'en France, s'appellent *Baſtide*; mot qui dans l'origine ne ſignifioit que paliſſade; comme *baſton*, dans l'ortographe moderne *bâton*, eſt à-peu-près la même choſe que *pieu*, *pal*, en allemand *Pfahl*. L'enceinte faite de gros *baſtons*, devint enſuite une conſtruction maſſive, un palais, un village, un château, un bourg, une ville, qui retinrent le nom appellatif comme nom propre.

403) En différens pays de l'ancien hémiſphère ſe trouvent des villes appelées *Berga*, *Barga*, *Barge*: ce nom leur a été donné, parce qu'elles ont été bâties ſur une montagne, ſur un lieu élevé; d'autres ont été nommées du mot *Berg* joint à un autre ſignifiant habitation; comme *Bergamo* en Italie, *Pergame*, citadelle de Troie, et *Pergamum*, capitale de la Myſie. En Allemagne il y a une ville dans le Hennegau, qui a pris le nom ſimple de *Mons*, comme *Cleves* de *Clivus*. Apparemment ceux qui les firent bâtir, ou rétablir, préféroient le latin à l'Allemand. Auſſi dans

le pays où la langue latine étoit devenue langue vulgaire, combien de villes ont le ſubſtantif générique de *monte*, joint à un adjectif qui le diſtingue, comme *Montalto*, *Moncalvo*, *Montechiaro*, *Monteu* ou *Montaguto*, en Piémont et en Montferrat! Mais je ne veux citer ici que des noms tirés de la géographie ancienne, et des langues anciennes. *Colle*, nom latin et italien, marque un lieu peu élévé en comparaiſon de *montagne*; et *Colline* indique clairement un lieu encore moins élévé. C'eſt pourquoi on n'a jamais dit *i ſette monti di Roma*, comme on dit *i ſette colli*, les ſept collines. Le François qui ne put retenir le nom *colle*, parce que, dans ſa manière de prononcer, ce nom devenoit *cou*, s'en eſt tenu au diminutif *colline*. Dans des pays italiens ou proches de l'Italie on trouve pluſieurs villes ou villages qui ont le nom de *Colle*, ordinairement avec un adjectif, tels *Collalto*, *Collealto*, *Colline haute*. Dans quelques langues le *H* a été changé en *C*; dans d'autres en *F*, et ailleurs l'aspiration fut ſupprimée. De *hoch*, *hell*, on fit *Ocellum*, changeant l'*i* en *e*. *Fels* qui en allemand ſignifie auſſi *Mont*, peut très-facilement être fait de *hill* en *hell*, par le changement aſſez ordinaire de l'*H en F*. L'ancien nom de Bologne étoit *Felſina*, qui vouloit dire petite montagne ou colline.

404) J'ignore ſi les antiquaires, les hiſtoriens et les géographes françois ſont d'accord ſur l'origine de Bordeaux que le Latin appeloit *Burdigala*. Mais il y a toute apparence que ce nom vient de *burd*, charge, ou de *bürden*, porter; et il eſt bien certain que cette ville dut ſon origine

à ce qui dans l'endroit où elle eſt bâtie, on portoit et on mettoit en vente toutes ſortes de choſes qui venoient de l'Océan, ou des pays qui bordent la Garonne. Une petite ville du Dauphiné, patrie d'Iſaac Caſaubon, eut par la même raiſon, le même nom.

Brayde, bré, bréda, breo, tous mêmes mots que *breit* dans la langue celtique et gothique, répondent à-peu-près au latin *regio,* à une certaine étendue de terrain, ou de pays. Ces noms ſont reſtés, comme ſynecdoche du contenant pour le contenu; à la ville de *Breda* en Hollande, à celle de *Bra* en Piémont, à un grand faubourg de la ville de Mondovi, à *Brera* un des principaux quartiers de Milan, et à cent villages de France et d'Eſpagne.

Brem. Ce mot ſignifie bord, circonférence, *(margo)* enceinte; et il a dû être employé pour ſignifier lieu ceint de haies. Il n'y a cependant que trois villes connues, dans trois ou quatre pays très-éloignés l'un de l'autre, qui portent ce nom: Bremen dans la Baſſe-Saxe; Breme dans la Lumelline en Lombardie et un Bermeo ou Vermeo en Eſpagne; il ſe trouve encore une ville de pareil nom dans l'Inde.

Burg eſt un mot plus uſité dans les langues du Nord, que ne le ſont *polis, civitas, urbs, oppidum* dans les langues orientales et méridionales. Tous les étymologiſtes s'accordent à dire que ce mot vient de πυρ, feu. Πυργος qu'on prit d'abord figurément pour ce qu'on nomme en Italie *fanale* et *lanterna,* étoit un lieu élevé où l'on brûloit des matières combuſtibles, de la réſine ou de l'huile et de la graiſſe

pour

pour éclairer d'une rade ou d'un port de mer, les mariniers. Ce mot ſignifia dans la ſuite une tour, une maiſon, un aſſemblage d'habitations. Tout ſimple, il n'eſt reſté qu'à très-peu de villes, comme *Burgos* dans la Vieille-Caſtille; mais joint a un autre nom ſubſtantif ou adjectif, il compoſe le nom de quelques milliers de villes et de villages, et forme ſouvent un pléonasme, parce qu'il s'unit à un autre mot qui ſignifie la même choſe, comme Hambourg, Caſalbourgon, Chateaubourg; car bourg et château ne diffèrent point dans leur ſignification, quoique ſouvent ils ſe trouvent en oppoſition l'un à l'autre. Le palais qu'habite l'empereur à Vienne, s'appelle encore *Burg* au lieu de château. Ailleurs bourg indique les habitations du peuple qui eſt ſoumis au château.

405) Le nom de *Caere*, très-ancienne ville du pays latin dont les habitans très-renommés dans les antiquités romaines, s'appeloient *Caerites*, n'étoit que un nom générique ſignifiant ville, enclos, enceinte de haies vives, de faſcines, de planches, de pals, ou de murailles, et ſe prit dans le même ſens que le latin *Urbs*, cité ou ville. Pluſieurs villes auſſi anciennes peut-être que *Caeres*, ont reçu leur nom d'un pareil mot ſignifiant lieu, enceinte, enclos; et il eſt ſinguliérement remarquable que ces mots ſont d'une langue qu'on peut appeler primitive et univerſelle, parce qu'on en trouve la racine également dans les langues orientales, dans les occidentales et ſeptentrionales. La capitale moderne de l'Egypte s'appelle *Cairo* ou le grand Caire, c'eſt-à-dire la grande ville. Eſt-ce

que des François et des Allemands du temps des Croisades en ont jeté les fondemens, et lui ont donné ce nom? ou est-ce qu'au temps du fameux Saladin, qui étoit Arménien, les troupes qui l'avoient suivi de l'Arménie, ont ainsi appelé la plus grande ville qu'ils trouvèrent en Egypte? Ou sont-ce les Arabes qui l'ont ainsi nommée?

406) Ce que nous pouvons observer à ce sujet, c'est que dans l'Arménie, comme dans l'Afrique, le mot de *Carta*, de *Kaert* ou *Certa* signifioit enceinte, enclos, lieu muré et ville; témoin Tigrano-Certa et Carthago. Cagliari en Sardaigne, en latin *Caralis*, ville d'origine phénicienne ou africaine, eut probablement ce nom des Carthaginois, et la racine est sans doute *Car* et *Caer*. Or ce mot *kaer* est un des mots celtiques les plus constatés, et il paroît être venu d'une langue orientale. La différence de prononciation en a fait *Car*, *Cart*, *Certa*. Dans la basse-latinité on lui substitua le mot *Carrea*. De quelque manière qu'il ait été prononcé et qu'on l'ait écrit, par *ka*, par *ke*, par *ch*, comme en Italien, ou par *que*, comme en France, il a, de tout temps, signifié *ville*; et soit simple ou composé, il a encore la même signification. Les villes ou villages dont le nom est formé de ce mot, se trouvent surtout dans les pays où la langue celtique a été dominante, comme dans la Basse-Bretagne, dans la Brie françoise, dans le Gatinois, l'Orléanois, le comté de Foix, et en Piémont. Dans la France occidentale où la langue celtique s'est le plus long-temps conservée, les lieux habités qu'on appeloit Cair, Ker, Quer,

étant communs, ont dû être distingués par un autre nom substantif ou adjectif, précisément comme quelques centaines de ceux qui sont formés de *bourg, castrum, castellum,* de *Stadt* et de *ville.* C'est pourquoi il y a dans la Basse-Bretagne neuf ou dix villages dont le nom est essentiellement formé de *Quer;* tels que *Querandy, Quaeraveon, Querenon, Querfurtum, Quergloff, Quergrist, Querla, Querhovan, Cherbourg,* probablement est aussi composé de *ker* ou *cair* joint à *bourg.* Car le *C* avant l'*a* et l'*ai,* n'a pas toujours été changé en *qu;* il a été plus souvent en *ch;* comme quelque fois il est resté seul avant l'*a* et l'*o.* Ce mot de *kaer* écrit et prononcé avec quelque variété doit avoir survécu en France à l'extinction de l'ancienne langue celtique, puisque plusieurs villes et villages, dont ce *caire* est la racine du nom, sont postérieurs à la conquête des Romains qui y ont introduit leur langue, et à l'invasion des Barbares qui y ont mêlé la leur. *Beaucaire,* nom moitié moitié latin et celtique, dans le Languedoc, ne peut signifier que belle cité. L'italien changeant le *k* en *ch,* y inséra un *i,* et de *kaer* ou *ker* il fit *Chieri* qui en françois devint *Quiers.* Cependant les Piémontois au lieu de Chieri et Quiers, disent constamment *Ker.*

407) Outre Chieri, Quiers en Piémont, et *Caïro* dans le haut-Montferrat, dans le Milanois et dans la duché de Plaisance, il y a plusieurs autres villes en Piémont dont le nom est dérivé de *Kar,* qui ne pouvoit qu'être le même mot que *Ker,* comme *Carignan, Carmagnola, Caramagna, Caraglio.* Le nom de *Cherasco,* autre

ville du Piémont, et de *Quieras* en Dauphiné, ne devoit ſignifier que bourg ou campagne attenante ou appartenante à une ville, comme qui diroit *urbanum* ou *ſuburbanum.* = Ce mot *aſc,* répond au latin *anum, Formianum, Tuſculanum, Pompejanum,* eſt paſſé de la langue teutonique dans la Toſcane, qui d'*iſch* a fait *eſco.* Le haut-Lombard et le Piémontois en ont fait *eſco, aſco,* et de là les noms de *Pioſaſco, Froſaſco,* et de cinquante autres villages ou châteaux.

ARTICLE VI.

Origine grecque, celtique et latine de la plupart de ces noms.

408) *Camera,* chambre, eſt dans toutes les langues de l'Europe. Ce mot grec, latin, celtique ou ſcythique vient de *kam,* qui ne ſignifie qu'une voûte, un couvert formé par des branches d'arbre courbées en forme de berceau; cela s'eſt dit enſuite à-peu-près dans le ſens actuel de chambre et de maiſon. Ces chambres s'augmentant formèrent des villes. De là eſt venu le nom de La-Chambre et de Chambery en Savoie, de Cambray en Flandres, de Camers en Hongrie, de Camerino, capitale d'un petit état en Italie. Dans la baſſe latinité le mot de *Caſa* qui dans le ſiècle de Cicéron ne ſignifioit qu'une petite ou méchante maiſon, remplaça *aedes,* et *domus;* ce nom répond à celui de *haus, hus* ou *huys,* (mêmes mots originairement) et n'a été donné, tout ſimple, qu'à peu de villes: mais le génie de la langue

allemande qui ſe prête ſi bien à la compoſition des mots, a formé de *haus* le nom d'une infinité de petites et de grandes villes dès les plus anciens temps. Car on trouve dans les hiſtoriens et les géographes grecs et latins du temps des premiers empereurs, ſans les chercher dans des temps plus reculés, Seguſium, Berguſium fait de *ſieg*, de *berg*, et de *hus* latiniſé en *huſium* et rejetant l'*h*. Brunduſium ne vient-il pas de *brand*, ou *brund* et *hus*, pour dire maiſon brûlée? Il n'eſt pas improbable que ce ſoient des Teutons orientaux ou des Esclavons qui ayent bâti cette ville ſur les bords de la mer adriatique.

409) Il n'y a en Grèce aucune ville qui ait eu le nom de οἶκος, maiſon; mais les Latins et les Germains de οικος ont fait *wik* et *vicus*, comme de οινος, *wein* et *vinum*; et ce mot générique de *vicus*, *wig* et *wik*, eſt devenu nom propre de beaucoup de villes, de bourgs et de villages, comme celui de *villa* et *weil*. *Vigo* eſt le nom d'une ville conſidérable de la nouvelle Caſtille, et d'un village du département de la Sture en Piémont, qui l'a donné à la ville de *Mon-de-vic*, *Mondovi*, *Mons-vici*. Au reſte quoique le nom de *caſa*, ne convienne guère à des villes, et qu'à peine un village bâti ſur le chemin qui va de Coni à Nice par le Col de Tende, ait été appelé *La-Cà*; le nom de *Caſale*, qui ſignifie un aſſemblage de maiſons ruſtiques, eſt reſté à pluſieurs bourgs dans l'Italie ſeptentrionale et à une très-belle et grande ville, capitale du Montferrat. Mais comme ce nom étoit générique, on y en ajouta ordinairement un autre qui le particulariſoit; l'on

ſit Caſal-maggiore, Caſal-grande, Caſal-nuovo.

Caſelle, petite ville près de Turin, a pris le nom des petites maiſons que des particuliers cultivateurs ou des artiſans y avoient bâties ſur le bord de la Doire.

410) De même que beaucoup de villes ont pris naiſſance d'une voute ouverte qu'on apelloit *Camera*, beaucoup d'autres ont commencé par être un petit réduit fermé de briques, de pierres ou de planches, imitant le creux d'un rocher, ou d'un vieux chêne, d'un ſaule, d'un châtenier, qui a été la premiere habitation des ſauvages. Ces réduits s'apelloient *Cellae* en latin; et ces *Celles* ou *Cellules* augmentées et multipliées formèrent des villes, et retinrent le nom qui naturellement ne devoit ſignifie que *cave*, comme il le ſignifie encore. Une ville conſidérable en Sicile porte le nom de *Cella a Mare*, *Cellule* près de la mer. La réſidence d'une des branches éteintes de la maiſon de Brunsvic porte auſſi le même nom de *Zell*, par le changement ordinaire du *C* en *Z*, lorsqu'il précède un *e*. Trois ou quatre villes d'Allemagne, quantité de villages et de bourgs en Italie s'appelent *Zell*, *Cella* et *Celle*, parce qu'ils n'étoient au commencement que des huttes, ou cellules iſolées. Toutes ces *Chambres* ou *Cellules*, devenues villes, ont été faites d'abord de groſſes pièces de peau, ou de toile, et s'apelloient en latin *Tentoria*, par prolongation d'un participe du verbe *tendere*. On diſoit par ellipſe *Tenta* pour *pellis tenta*. C'eſt de là que prit ſon nom la ville de *Tenda* dans les alpes maritimes, entre Nice et Coni.

311) *Zelt* en allemand répond également à *tentorium* latin, ou à *cellae*, qui d'abord n'étoient que des cabanes, où au lieu de toile ou de peau, on employa des ais. Les maisonnettes qui sont sur le bord de la Sprée à côté du parc de Berlin, ont commencé par être des tentes de grosse toile, comme celles des soldats campés; on leur substitua des planches et des tuiles de bois; et ces tentes devenues maisons forment comme un faubourg. J'ai vu avec satisfaction que l'étymologie du nom *Zelt* pourroit être aussi *Tenta* par la substitution ordinaire du *Z* au *T*, et de l'*L* à l'*N*. On prouve par là que le nom est latin, et que ces villes et villages ont été bâties par des Gaulois parlant latin. Mais si le mot *Cel* ou *Kel* est ancien celtique et germanique, et que ce soit de là que les Latins ont tiré celui de *Cella*, substituant le *C* au *Z*, *Zelt* nous fourniroit un exemple du changement d'une seconde consonne dans la précédente, comme il est arrivé en formant *Galli* de *Celtae*. Au surplus *Kil*, qui certainement est le même mot que *Cel*, et qui s'est conservé dans une vingtaine de villes de la Grande-Brétagne, telles que *Kildare* et *Kilfenor* en Irlande, *Kilcheran*, *Kildachan* et autres en Écosse, nous laisse en doute s'il y a été porté par des moines parlant latin, ou s'il y est resté de l'ancien celtique. Le nom latin *Castra* est le même que celui de *Casae*, synonymes, à quelque nuance près, de *Cellae* et de *Tentoria*. Il se prit dans la suite pour une enceinte, ou une sorte de rempart informe que faisoient les armées romaines où elles s'arrêtoient, soit pour quelques jours, ou quel-

ques nuits, ſoit pour des ſemaines et des mois. C'eſt lorsque ces armées et ces troupes s'y arrêtoient long-temps, ou que d'autres venoient occuper la meme place qu'on y conſtruiſit des maiſons, et que ces camps devinrent des villes retenant leur premier nom. La ville de *Caſtro* près de Rome, fort renommée depuis qu'elle fut inféodée à la famille de Farneſe, eſt la ſeule qui ait conſervé le nom ſimple primitif. Mais le diminutif *caſtellum* à combien de villes, plus conſidérables que *Caſtro*, n'a-t-il pas donné le nom? Il eſt vrai que ce nom étant très-fréquent et très-commun, ces villes et ces châteaux furent diſtingués par quelque adjectif; d'abord par celui de *novo, neuf*, puis par l'indication de quelque qualité acceſſoire, *Caſtel roſſo, Caſtel verde, Caſtel franco, Caſtellazzo.* Cependant *Caſſel* capitale de la Heſſe ne peut guère venir que de *Caſtello.* Car quoique le changement du *t* en *s* en pareils cas ne ſoit pas ordinaire, on le voit pourtant dans les pronoms portugais *noſſo* et *voſſo*, dans *Saragoſſa*, fait de *Caeſarea Auguſta.* D'ailleurs on voit que dans ce pays le *t* du nom latin *Catti* a été changé en *s*, en faiſant *Heſſe* et *Heſſois.*

On ne peut pas dire ſi c'eſt de *Caſtra* que l'Anglo-ſaxon a tiré *Cheſter*, qui eſt paſſé à la langue angloiſe; ou ſi les Latins avoient d'un mot celtique et germanique tiré leur *Caſtrum.*

412) En langue esclavonne le mot *Crem* ſignifie pierre, roc ou rocher. On s'en ſervit pour nommer une fortereſſe; préciſément comme de roc, *rupes*, les italiens ont fait *rocca*, qui veut dire citadelle ou fortereſſe, et comme Rochelle,

parva-rupes, petit-roc, a donné le nom à une ville devenue fameuſe. Or cinq ou ſix villes, la réſidence des anciens ſouverains de la Ruſſie, le Cremlin de Moscou, ont eu leur nom de ce mot *Crem*, de même que Cremeſier en Moravie. Les peuples de l'Illyrie, ou les Gaulois avoient porté ce nom auſſi en Italie, et le donnèrent à quelques fortereſſes qu'ils y conſtruiſirent et qui devinrent des villes très-conſidérables, telles que *Crema* et *Cremona*.

ARTICLE VII.

Autres noms de villes ſignifiant fondation, élévation, habitation. Dun, mag, ham, *etc.*

413) Une foule de villes anciennes dont quelques-unes ſubſiſtent encore, et quelques capitales d'états modernes, ont reçu leur nom de deux mots celtiques qui ne ſignifient que conſtruction ou élévation informe, devenue enſuite régulière. Un de ces mots eſt *dum* ou *dom*, qui fait la baſe de tant de noms et de verbes, dans l'enfance de toutes les langues européennes, et qui ne ſignifioit que façon, formation, ouvrage; l'autre eſt *mag*, dont la ſignification n'eſt guère différente.

Dom eſt la racine ſcythique du verbe δίδωμι, qui eſt reſté au grec, au latin, à l'eſclavon, au teutonique et celtique, dans le ſens de faire, conſtruire, entaſſer. Dans la ſignification primitive *dum* ſe trouve dans le mot *oppidum*, château ou fortereſſe de frontière contre les voiſins. Ce nom général eſt devenu parti-

culier à *Oppido*, dans le royaume de Naples, compoſé d'*ob*, vers, avant, contre, et de *dum*, élévation. Une digue faite contre une fleuve, une rivière ou la mer; une hutte conſtruite d'ardoiſe et de mottes de terre ou de quelques éclats de roche, de branches d'arbres ou de poutres; un amas de terre, de pierres, de bois, de neige, de glaçons, d'une matière quelconque, étoit *dum*, *dom* ou *dam*. Ce *dom* eſt devenu chez les Romains *domus*, maiſon: en Italie dans les ſiècles du chriſtianisme, ce mot étoit uſité pour dire une grande égliſe. Mais la ville au pied du St Gothard eſt la ſeule qui ait conſervé le nom de *Domo*, premièrement dans le ſignification d'égliſe, ou de maiſon, puis de ville; on la nomme *Domo d'Oſſola*.

414) Deux villes conſidérables, l'une ſur la côte de la mediterranée, l'autre ſur celle de l'océan occidental qui conſervent encore l'ancien nom, l'ont eu de ce qu'elles avoient été bâties pour être oppoſées ou aux vagues de la mer, ou aux débordements des fleuves, ou bien aux entrepriſes de quelque voiſin. L'une eſt *Antibe*, originairement *Antipolis*; l'autre eſt *Anvers*, dont le vrai nom eſt *Antwerpen*, qui veut dire une jetée, une digue ou un rempart conſtruit contre quelque choſe ou quelques gens. = Ce nom d'*Antwerpen*, comme celui d'*Antwort*, qui dans tous les idiomes et dialectes germaniques ſignifie repónſe, *anti-wort*, mérite attention; parce qu'il prouve ſans contredit la propagation, ſi l'on peut parler ainſi, de la langue grecque primitive de l'Orient au couchant.

Le mot *Dun*, ſur lequel trois ou quatre

membres de l'académie des inscriptions et belles lettres ſe ſont fort disputés, ne peut-être que *Dum*. Si ces ſavans l'avoient d'abord remarqué, ils ſe ſeroient probablement accordés moyennant cette obſervation. *Falconet* ſans s'obſtiner à ſoutenir que *Dun* vouloit dire montagne naturellement élévée, ſeroit convenu qu'il pouvoit ſignifier élévation artificielle, conſtruction, formation, et fondation: et *Freret* n'auroit pas eu de peine à donner plus d'étendue à la ſignification qu'il aſſignoit à ce mot. Au lieu de ſoutenir que *Dunum* vouloit dire fortification, lieu fermé, il pouvoit convenir qu'il ſignifioit conſtruction, élévation; à peu près comme le mot *Cair* dont nous venons de parler, et comme *Gorod* et *Grad* que nous verrons ci-après. Car enfin c'eſt par la conſtruction d'une muraille, d'une enceinte, qu'on jete les fondements d'une ville, ainſi que d'une place, d'un lieu qu'on veut fortifier; et la terre qui ſort des foſſés que l'on creuſe, ne forme-t-elle pas un élévation? Les paſſages de Clitophon, de Plutarque, ou de Stobée, que l'on cite pour appuier le ſentiment de ceux qui font ſignifier à *Dunum* un lieu élévé, peuvent très bien s'entendre d'un lieu élevé par la main des hommes. Ne dit-on pas que cette ville s'éléve, *ſurgit*, quand on la bâtit? (Mém. des Inscript. et Belles-lettres, T. XX.)

415) Au reſte combien de villes ont eu un nom formé d'un mot ſignifiant montagne ou colline! Le mot celte et teutonique de *mag* d'où eſt venu le nom *Maïence* en Allemagne, celui de *Monza* en Italie, fait auſſi *Moguntia*. Douze villes de la Gaule avoient un nom compoſé de

ce mot joint à celui de leur fondateur, comme *Juliomagus;* ou à celui de quelque circonſtance particulière, comme *Rothomagus* (Rouen) dont les premiers édifices préſentoient une couleur rouge; ſoit que ce fût la couleur dont on peignit les murailles, ou la couleur naturelle des briques.

Parmi les villes dont le nom étoit compoſé de *mag* il y avoit *Bodincomagus* dit autrement *Induſtria* en Piémont (ſup. 305). Quelle que n'eſt pas douteuſe. Mais pourquoi cette ville s'appelloit-elle également *Induſtria* et *Bodincomagus?* Ne ſeroit ce pas une métonymie que ce changement de *mag*, ouvrage, en *Induſtria*, la cauſe pour l'effet?

416) Les noms qui ſe terminent en *amus* ſont pris de *ham*, qui eſt le même mot que *heim*, ſynonyme à peu près de *hus*, ou *haus*, puisqu'il ſignifie habitation. Il eſt vrai qu'il n'y a pas beaucoup de villes anciennes qui ayent leur nom compoſé de *ham*, comme il y en de modernes et du moyen âge faits d'*heim* et *ham*, comme *Ham*, *Hamel* dans le pays de Hannovre, *Hameln* en Weſtphalie, *Hildesheim* dans la Baſſe-Saxe. Mais ſi ces villes ont reçu leur nom par métonymie de la forme, de la deſtination; quelques autres l'ont eu de la matière; car *Pallanske* en Hongrie, et *Pallanza* dans le haut-Novarois ont été ainſi nommées parce que ce n'étoit que des lieux entourés de poteaux, *loca palis munita*. Le nom de *Valenza* en Lombardie, *Valence* en Dauphiné, *Valencia* en Eſpagne, n'eſt qu'un dérivé de *Val*, et devoit ſignifier un lieu entouré d'un mur; quoique les Latins écriviſſent *vallus* avec un double *l*.

417) *Taberna* ne ſignifioit d'abord qu'un méchante baraque où l'on donnoit à boire et à manger aux gens du commun. Ces vilaines *hutes* devinrent enſuite des hôtelleries, où on logeoit les voyageurs. Près de ces *Tavernes* on bâtit d'autres maiſons qui peu-à-peu formèrent une ville retenant le nom appellatif de *Taberna*. L'accent allemand le changea en *Zabern;* et c'eſt le nom propre de quelques villes ſur le Rhin.

De ce monoſyllabe primitif, *Tab* ſi naturel, dont les Latins ont fait le nom de *Taberna*, les Illyriens avoient fait *Tabor*, mot qui en Hongrois déſigne encore un Camp, un Campement, comme *Caſtrum*. Une ville très-fameuſe de la Bohème a commencé par être un aſſemblage de *Caſes*, faites pour des troupes campées.

418) D'autres mots ſignifiant *Couvert, Clôture, conſtruction*, choſe qui ferme un endroit, ſont devenus noms propres de quelques villes très-illuſtres et d'une infinité de bourgs ou villages qui dans des pays très-éloignés les uns des autres ſoit de lieu, ſoit de temps, ont été faits pour le même objet et nommés par la même raiſon. Les étymologiſtes latins n'ont debité que des viſions et des fables ſur le nom de *Mantua*. La racine du mot eſt *mant*, qui dans toutes les langues tant anciennes que modernes ſignifie une choſe qui couvre. Par une ſemblable analogie *Huth* qui ſignifie chapeau, a donné ſon nom à pluſieurs villes d'Allemagne. La ville capitale du roi d'Etrurie s'appelloit *Cluſium*, encore aujourd'hui *Chiuſi*, tiré certainement de *Cludo, Cluſum*, ou *Claudo, Clauſum*. *Sluys* ville conſidé-

rable de la province d'Hollande a le même nom; l'ancien latin *Cludere*, et le celto-belgique *Sluten* ſont le même verbe; et le nom de la ville de *Sluys* déſignoit une édifice qui ſerre, ferme, *claudit*. *Derbent*, ville fort renommée ſur les frontières de la Ruſſie et de la Perſe, porte un nom compoſé de *Dör*, Θυρα, *porte*, et de *band* qui ſignifie lien, et a dans la ſignification une analogie évidente avec le nom de *Chiuſa* que portent pluſieurs villes ou villages ſitués ſur des paſſages étroits d'un pays à une autre, comme pluſieurs autres nommés *Serravalle* par la même raiſon.

419) Deux noms, un latin, l'autre allemand, *Trajectum* et *Furt*, gué, paſſage, d'une ſignification oppoſée à ceux de *Chiuſa* et de *Serra*, ont donné le nom à Utrecht et Maſtricht, à Erfurt, à Clagenfurt et autres. *Furt* tout ſimple n'eſt reſté comme nom ville propre qu'à une de la Bavière; mais avec la prépoſition *Er*, qui renforce le nom *Furth*, il a donné le nom à une des plus grandes villes de l'Allemagne, qui eſt Erfurt. Cette addition d'*er* prouve que c'étoit le grand paſſage du Sud-eſt au Nord. Les deux villes *Francfort ſur le Main* et *ſur l'Oder*, ont eu leur nom, du paſſage des Francs ſur ces fleuves ou rivières, et leur nom conſtate un fait très-important dans l'hiſtoire. Deux autres villes ou villages de l'Allemagne qui ſont, l'un ſur les frontières du Tyrol, l'autre ſur celles de la Bohème, portent le nom de *Deutſch* ou *Teutſchbrod*; et comme il n'eſt pas douteux que cela veut dire *Paſſagio de' Tedeſchi*, en italien, il en reſulte auſſi une preuve certaine de la transformation de *Furt* allemand, en *brod* eſclavon, ou de celui-ci en *furt* ou *fort*.

420) Plusieurs villes en Espagne portent le nom de *Medina*, accompagné d'un autre nom pour les distinguer. *Medina* est sans contredit le même mot que *Metymna*, qui s'est conservé sans altération et seul, dans le nom d'un petite ville de l'île de Lesbos, et d'un village dans l'île de Malte. Il peut venir de μεθυ, *vin*, et voudroit dire vigne; comme de *vinea* on a fait *Vignola* (petite vigne) lieu natal du très-savant Muratori dans le Modénois. Mais ce nom *Medina* dans les langues orientales a la même signification que *Cair* et *Kaer* dont nous avons parlé, et veut dire simplement *Mur*, ou enceinte de murailles.

421) Comme les anciens bâtissoient ordinairement les villes sur des hauteurs, on n'en connoit guère qui aient eu un nom signifiant vallée dans le langage du pays où elle ont été bâties. Cependant *Dol*, mot certainement celtique, le même littéralement que *Thal* germanique, signifie lieu bas et humide, ou lieu situé entre des collines et des montagnes; et tel est le sol où ont été bâties la ville de *Dol* sur la frontière de la Brétagne et de la Normandie, et *Dole* une des villes principales de la Franche-comté. *Nantes*, capitale de la Bretagne, et les anciens habitans du Chablais dans la Savoie apellés *Nantuates*, ont été ainsi nommés du mot celtique *Nant*, qui signifie vallée. La ville de Nantes est effectivement dans bas fond où coule la Loire, et le Pays de Vaud qu'habitoient les *Nantuates*, est une grande vallée où le Rhône forme le beau lac Leman.

422) Très souvent et de tout temps les lieux

les circonſtances du lieu où une ville a été bâtie, comme le bord d'une rivière, d'une ſource d'eau, d'un pont, d'une forêt, ont ſervi à leur donner un nom.

423) Le nom des villes et villages leur vient ſouvent de la qualité du terrein où ils ſont bâtis, comme *Buſca, Bosco, Nemours;* ou de l'eſpèce d'arbres et de plantes dont ce lieu étoit couvert. *Buckingham* fut ainſi nommé d'une forêt de hêtres (en anglois comme en allemand *Büchen*), où le chef-lieu de ce diſtrict fut bâti. *Populonia* n'a été ainſi nommée que de *populus*, peuplier. *Pignerol*, ville autrefois très-importante au pied des grandes alpes, a eu le nom d'un petit bois de *pins*, dont on fit *Pinariolum*.

Roverédo dans le Tyrol eut ce nom des chênes, en latin *robora*, en italien *rovere*. On trouve une foule de villages qui ont eu le nom de *ſaule*, qui vient de *ſalices*. *Salicetum* eſt un lieu plein ou planté de ſaules. Comme les débris de la langue celtique ſe ſont conſervés en Bretagne plus qu'ailleurs, une foule de villages s'y nomment *Vernet*, du nom *erl, ern, wern*, mot celtique ſignifiant *alnus*, aûne.

ARTICLE VIII.

Remarques ſur les noms de Polis, Urbs, Stade, Villa, Grad, Gorod *et d'*Auguſta.

424) Les peuples orientaux et méridionaux moins empreſſés à ſe mettre à couvert, mais naturellement portés à s'aſſembler, appelèrent le lieu de leur raſſemblement πολις qui vient très-

très-probablement de *polein*, πολεειν ou πολευειν, ſe trouver enſemble, demeurer dans un même lieu, *verſari, converſari*, ou de ἁμα, qui eſt le latin *ſimul*. Ainſi comme les peuples du Nord appeloient *heim* et *ham*, tout lieu couvert où il s'aſſembloient, tout abri qui les garantiſſoit du froid, de la pluie, de la neige; celles du ſud l'appeloient *polis, urbs*. Mais lorsque d'autres ou ces mêmes peuples durent nommer ces lieux, il fallut les diſtinguer par une épithète qui marquât quelque particularité naturelle ou accidentelle de leurs fondateurs. On les appela *Neapolis, Callipolis, Adrianopolis, Baſilopolis*.

425) Je ne connois que *Pola* dans l'Iſtrie, *Orbe* dans le pays de Vaud, *Stade* dans la Baſſe-Saxe qui aient conſervé le nom tout ſeul et ſimple, ſignifiant en général ville. Le premier de ces noms eſt grec, le ſecond eſt latin, le troiſième eſt allemand, ou plutôt grec et gothique. Il eſt évident que *Pola* étoit une fondation des Grecs ou des Illyriens, parlant un grec latiniſé, et qu'*Orbe* eſt une colonie romaine poſtérieure à la conquête des Gaules par Céſar. *Stade* dont nous avons donné ailleurs l'étymologie eſt un nom grec pris figurément de *Stadion*, eſpace ou lieu circonscrit, très-commun et très-uſité dans la même ſignification que le latin *urbs*. Il eſt curieux de voir ce nom *Stadia* dans celui d'une ville macédonienne ſur le lac de Salonichi; et d'un vieux quartier de la ville de *Königsberg*, capitale de la Pruſſe. Mais de ces noms, comme de celui de *Civitas*, de *bourg*, de *Caſtellum*, on a dérivé et compoſé un

nombre infini de noms de villes d'autres lieux habités et de peuples.

426) Le nom d'*Urbino*, ſoit qu'on le prenne pour un diminutif derivé d'*Urbs* fait dans la baſſe-latinité, ou comme un adjectif, pour déſigner *locum urbinum*, comme de *vicus* on a fait *vicinus*, eſt toujours une translation, devenant nom propre d'une ville. Au reſte tout le monde ſait que dans le langage romain *urbs* eſt ſynonyme de Rome même. Mais le nom de *Rome* ſur lequel on a tant écrit, que vouloit-il dire? Ce nom ne ſignifioit qu'une ſite, qu'une place, qu'un lieu déterminé, comme Ρυμη en grec, *Raum* en allemand, et *Room* en anglois. C'étoit donc un lieu indiqué par un ou deux hommes entreprenans d'Albe, qui invitèrent les gens du voiſinage, les bandits, les aventuriers, les mécontens de leur patrie quelconque, à venir s'y ranger ſous leurs drapeaux ou leur ſauve-garde, et qui ouvrirent de cette manière un aſyle à toute ſorte de gens, en les attirant à cette *place*. L'homme de la place, du lieu de rendez-vous que l'on indiqua, fut appelé par les uns Roemus, par les autres Romulus; et quand il faudroit ſuppoſer que Roemus et Romulus étoient deux perſonnes cela ne détruiroit point notre obſervation. Le nom *Römer* qui en allemand répond exactement à celui de *Roemus*, eſt encore uſité dans le ſens *Romanus, Romain*. Il ſeroit auſſi abſurde de ſuppoſer qu'on ait fait du nom de *Romulus* celui de *Rome*, qu'il le ſeroit de dire qu'on a fait *Rex, regis* de *Régulus*, et non pas *Régulus* de *rex*. Le nom de la ville apellée

Topia dans le royaume de Naples ne ſignifioit que *lieu, place,* du grec τοπος; et *Piazza* dans l'île de Sicile eſt le nom latin *Platea* transporté du générique au ſpécifique et devenu propre de commun qu'il étoit.

427) Non loin de Rome il y avoit anciennement un ville appellée *Orta* *). Ce nom que portent encore une ville et un beau petit lac dans le haut Novarais, eſt l'allemand *Ort,* qui ſignifie *lieu* en général. *Kome, Komion,* qui ſignifioit bourg, village ou rendez-vous, tiré de *kommen,* venir, eſt devenu nom propre de pluſieurs villes, et ſurtout de la patrie de Pline le jeune; et cette ville ne devoit pas être la ſeule qui eût comme propre ce nom appellatif et commun; puisque Catulle l'appelloit *Novocomo,* nouveau village. C'eſt encore un nom qui a pu venir en Italie auſſi bien de la Grèce, que de l'Allemagne; *Komen* en langue teutonique ſignifioit s'aſſembler. *Comachio,* en latin *Comaclum,* doit être compoſé de Κομα pour Κομη, et de *Klan* pour *Klein,* petit village. *Cominium* dans l'Abruce paroît auſſi un diminutif tiré, d'un autre façon, de Κομη.

428) Dans la géographie de Strabon, le plus ancien livre de ce genre qui nous ſoit parve-

*) Le ſavant prélat Fontanini qui a donné un gros volume in 4to ſur les antiquités d'*Orta,* quoiqu'il préférât l'ortographe *Horta,* comme on le trouve écrit par quelques anciens, avoit raiſon de ſoutenir que ce nom ne déſignoit pas *hortus,* jardin. Mais il ſemble n'avoir pas obſervé que *hortus,* anciennement, ne ſignifioit pas ſeulement jardin, mais auſſi un lieu habité, entouré de haies, de pals, d'ais, enſuite de murs.

nu, on trouve très peu de noms de villes compoſés de deux mots, ſi ce n'eſt avec *magus* et *dum*, *am* et *one*, dont nous venons de parler. Ceux des villes étrusques ſont ſimples pour la plupart, comme *Cluſium*, *Piſae*, *Senae*, ainſi que *Roma*, *Alba*, *Caere*, *Cure*, *Vejum*, et presque tous ces noms, d'appellatifs ſont devenus noms propres. Dans la ſuite pour déſigner les nouvelles fondations ou les réparations, on ſe ſervit des mêmes mots primitifs, en y ajoutant tantôt un adjectif, tantôt un ſubſtantif, ou le nom de celui, qu'on regardoit comme fondateur, comme auteur du nouvel établiſſement. De là ſont venus les noms de *Rothomagus*, édifice rouge, *Novocomo*, que nous venons de voir, *Novomagus*, nouvel édifice; *Juliomagus* et *Ceſarodunum*, *Divodunum*, les villes dont on attribuoit la fondation à *Jules Céſar* ou à quelqu'autre empereur à qui on donnoit le titre *Divus*.

429) Pluſieurs villes avoient été apellées *Briga*, ou *Bruck*, du mot celtique ſignifiant *pont*, parce qu'elles avoient été bâties tout près d'un pont; mais lorsque du temps de Céſar et d'Auguſte, ou de ſes ſucceſſeurs, on conſtruiſit des ponts, ou des villes près de ces ponts, on ajouta au nom de *Briga* celui d'*Auguſte*, de *Jules*, de *Flavius*, (nom de l'empereur *Veſpaſien*) et on les appella *Auguſtobriga*, *Juliobriga*, *Flaviobriga*, et on appella *Latobriga*, une ville bâtie ſur un pont plus large que les autres des environs. Ces villes ont été nommées après que la langue latine fut introduite dans les Gaules, et en Eſpagne; et la compoſition de

ces mêmes noms prouve auſſi que la langue celtique y regnoit encore, ſe mêloit avec la latine, et s'éteignoit à meſure que celle-ci qui l'a remplacée, ſe corrompoit et changeoit de forme. Donnons-en un eſſai, en conſidérant, en combien de manières ces noms celtiques et latins ont été alterés dans la décadence de l'empire romain, par tout l'occident de l'Europe. Quelques uns même ont disparu totalement dans les noms qu'on en avoit formés.

430) Le titre de *Colonia Auguſta* avoit été donné à une foule de villes en Italie, et dans les Gaules; d'abord à la capitale des Turinois, à une bourgade de Liguriens nommés *Vagienni*, et à une autre aux pieds des alpes graïes. Il fut auſſi donné à une bourgade d'Helvétiens, où, dans d'autres temps, Bâle s'eſt magnifiquement élévée; et encore à une autre de Rhétiens ou Vindeliciens. Dans la Gaule Narbonnoiſe on donna le même nom à un village des *Aucſiens*. En Eſpagne on apella *Caeſarea Auguſta* une ville, dont l'ancien nom eſt inconnu. Voici ce qui reſta de cet adjectif *Auguſta*, dans lequel encore il falloit ſousentendre *Colonia*, avec le nom des peuples où cette colonie s'établiſſoit. D'*Auguſta praetoria* il ne reſte dans le langage du pays qu'*Oſta* et en françois *Aoûte*. D'*Auguſta Taurinorum* on a extrait le nom de deux ſyllabes, *Turin*. *Auguſta Vagiennorum* ou *Bagiennorum*, eſt devenue *Baine* puis *Bene*. En Suiſſe *Auguſta Rauracorum* eſt *Augſt*; en Provence *Auguſta Auſciorum* n'eſt qu'*Aux*. La langue eſpagnole a fait de Caeſarea Auguſta *Saragoſſa*, ſupprimant huit lettres intermédiaires,

changeant le *C* initial ou *Z*, ou en *S*, et prononçant *Goſſa* pour *Guſta*.

431) Le nom *Forum*, qui me paroît être le même nom que *Bar*, venant l'un et l'autre de Φερω, quoique plus court et plus facile à articuler qu'*Auguſta*, n'a pas moins eſſuyé de changement. L'on compte dix-huit ou vingt endroits qui ſous les empereurs romains ou même avant, s'appelloient *Forum*. Je ne les cite ici que pour remarquer la forme que ce mot a pris en s'uniſſant à d'autres noms. *Forum Livii* dans la Romagne eſt *Forli*; *Forum Sempronii* dans le duché d'Urbin eſt devenu, *Foſſombrone*; de *Forumpopilii* on a fait *Forlimpopoli*, et même dans le langage du pays Framboul, *Forum Julii* ſur les frontières de la Dalmatie eſt devenu *Friuli* ou *Frioul*; et en Provence, *Frejus*.

Marck qui répond au latin *forum*, et mieux encore à *limes* et *fines*, eſt employé plutôt à déſigner des provinces que des villes.

ARTICLE IX.

Sur les noms particuliers d'autres villes célèbres.

432) Il eſt douteux ſi *Sparta*, très-fameuſe ville et capitale du Péloponneſe, a eu ce nom du cercle qu'on traça avec une corde faite de jonc appellé *Spartos*, pour enfermer les maiſons qu'on avoit conſtruites. En ce cas le nom de *Sparta* auroit du rapport avec le nom primitif de *Carthage* qui fut appellée *Byrſa*, parce qu'on s'étoit ſervi d'un cuir découpé pour en

déſigner l'enceinte; mais il eſt plus probable que ce nom lui ſoit venu de cette même plante *Spartos*, dont le ſol ſur lequel cette ville a été bâtie, abondoit; comme tant d'autres villes ont eu leur nom de la qualité des arbres qui y croiſſoient.

433) *Alba*, ancienne ville du pays latin, mère peut être, puis rivale de Rome, et *Albe* dans le Montferrat, aujourd'hui département du Tanaro, ont-elles reçu ce nom parce qu'il ſignifioit *Mont*, ou de la couleur des premiers bâtimens? Il eſt fort douteux ſi dans le temps qu'on leur donna ce nom, on appeloit *Albe* un endroit blanc, ou un ſite élevé. Il eſt vrai qu'on pouvoit appeler ces lieux *Alb* pour deux raiſons; pour leur élévation, ou parce qu'ils préſentoient une ſurface blanche, occaſionnée tant par la qualité du ſol, que par les neiges qui les couvroient. Chaque peuple qui avoit bâti, ou qui avoit dans ſon pays un tel lieu, l'appeloit *alb*, probablement comme on appela *mont* ou *colline* tant d'autres lieux habités (ſup. 403); mais quand on dut indiquer une ville avec le nom qu'une autre avoit déjà, il fallut y ajouter une épithète qui la diſtinguât. De là ſont venus les noms d'*Alba Graeca*, d'*Alba Julia*, d'*Alba Longa*, d'*Alba Pompeja* en Montferrat, laquelle, quoique à préſent elle ne ſoit pas ſur une hauteur, étoit peut-être au commencement ſur la colline très-voiſine où eſt la maiſon de campagne de l'évêque.

434) Trois grandes villes, *Bielgorod* dans l'Ucraine, *Belgrade* en Hongrie, *Belgorod* en Beſſarabie, ſemblent tenir leur nom de la beauté, ou de la blancheur de leurs bâtimens. Car *bial*,

biel ou *bel*, ſignifie également beau et blanc. *Gorod* et *Grad* qui ſont le même nom, ſignifioient d'abord enceinte, enclos, comme *Kaer*, *Cair*, *Karta*, *Kert* en hongrois, et prirent enſuite la ſignification de ville (ſup. 405). Il eſt probable que de *Biel* on a fait *Wien*, et que *Vienne* en Autriche, *Vienne* en Dauphiné ſont le même nom que celui de *Bienne* en Suiſſe, et de *Bielle* en Piémont; mais on peut douter ſi c'eſt de la blancheur des maiſons, ou de la blancheur de l'eau des rivières qui baignent leurs murs, que ces villes ont pris ce nom. Toujours eſt-il remarquable que ce même nom ſe trouve en Autriche, en Italie, au nord-eſt et au ſud-oueſt de la France, où ſont pluſieurs rivières nommées *Vienne*. Plus fréquemment encore un pareil nom ſe trouve en Bohème, en Pologne, en Ruſſie; ce qui nous confirme dans l'idée que toutes les anciennes langues de l'Europe ſe tiennent.

435) Surpris de trouver, outre le peuple *Oſque* dans l'ancienne Italie, deux villes de ce nom, changé en *Hueſca*, en Eſpagne, de voir dans le royaume de Naples deux villes nommées *Paeſtum*, et d'autres du même nom en Hongrie; *Piſe* dans le Peloponneſe, et *Piſe* une très-ancienne et très-illuſtre ville dans l'Etrurie; *Thebes* dans la Haute-Egypte, et *Thebes* en Grèce; j'aurois bien voulu trouver dans les livres de quelque antiquaire, géographe ou étymologiſte, l'origine de ces noms. Mes recherches ont été infructueuſes; mais en conſidérant la ſignification appellative de *Thebes*, je trouve que ce nom pouvoit bien avoir la même ſignification que *Tentorium*, ou *Tente*. Je ne ſais que

dire de *Piſe* ni d'*Oſca;* ſi non que *Piſis* ſe trouve dans le grec; et qu'*Osques* et *Volsques* ſont peut-être le même nom, et *Volſci* le même que le celtique *Welſch* (ſup. 385). La molleſſe de l'accent Campanien ſupprima le *V* au commencement du mot, et le *L* au milieu. Quant à *Paeſtum*, écrit *Paiſtum*, je ſuis tenté de croire qu'il eſt compoſé du grec παις, *enfant*, et de *tum* esclavon, ſignifiant fondation.

ARTICLE X.

Coup d'oeil ſur les ſurnoms et noms de famille.

436) De tout temps les descendans d'un homme qui s'étoit diſtingué, ont eu ſoin de leur généalogie; et leurs compatriotes ont tâché d'en conſerver le ſouvenir. Dans les livres de l'ancien Teſtament l'on trouve très-ſouvent nommés les ancêtres des perſonnes dont il eſt parlé. Chez les Grecs on reconnoiſſoit la poſtérité des hommes illuſtres depuis les temps fabuleux. Les Héraclides et les Pélopides qui ont long-temps diviſé la Grèce en deux partis, n'en prouvent pas moins le cas que l'on faiſoit de leur origine, et ne nous montrent qu'avec trop d'évidence, que l'ariſtocratie eſt auſſi ancienne que la civiliſation.

Cependant on ne voit point ni chez les Juifs, ni chez aucun autre peuple oriental dont l'hiſtoire nous ſoit connue, que les individus d'une famille euſſent d'autre nom que celui qui leur fut donné à leur naiſſance, ou après quelqu'accident ou quelque circonſtance de leur vie, ou

à cauſe de quelque ſingularité de corps ou d'eſprit, de quelque habitude qui ſe ſoit fait remarquer.

437) Ce n'eſt que chez les Romains que nous trouvons dans l'antiquité des noms de famille de la même nature que ceux qui ſont en uſage chez nous. Car dès les premiers ſiècles de la République, c'eſt-à-dire dès le temps où leur hiſtoire commence à avoir quelque certitude, nous trouvons tous les individus dont elle fait mention, indiqués par deux et même par trois noms, dont le ſecond eſt conſtamment le nom de la famille. Les Gaulois tant cisalpins que transalpins, et les Eſpagnols que nous trouvons nommés dans l'hiſtoire romaine, après que les Gaules et l'Eſpagne ont été conquiſes, ſont auſſi nommés de deux ou trois noms dont le ſecond étoit déjà, ou alloit devenir *Cognomen*, nom de famille. Les peuples du Nord qui envahirent l'empire romain et changèrent la face de l'Italie comme celle des Gaules et de l'Eſpagne, quoiqu'il y eût parmi eux des familles diſtinguées, ne s'appeloient que d'un ſeul nom particulier, ordinairement compoſé de deux mots ſimples. Depuis l'invaſion des Goths et des Lombards jusqu'après le régne des Carlovingiens, on ne trouve guère d'hommes déſignés par un nom propre et un ſurnom; par conſéquent ils n'étoient point diſtingués par le nom de famille. Mais lorsque l'Italie commença à ſe civiliſer de nouveau, dans le onzième ſiècle, on revint ſans y ſonger à l'ancien uſage romain, et toute perſonne de marque, outre le nom qu'on lui donna dans l'enfance, eut celui que portoient ſes parens; et

ces noms qui chez les anciens Latins ainſi que chez les Italiens modernes étoient *cognomina*, ont certainement commencé par être des noms particuliers d'un individu dont ces familles deſcendent ou prétendent deſcendre. En recherchant l'origine du nom propre perſonel, nous la trouvons dans celui de la patrie, de la profeſſion, dans des qualités phyſiques ou morales de celui qui l'eut le premier. Plus ſouvent encore en analyſant ces noms, on y trouve les traces de la marche qu'ont faite les langues en paſſant d'un pays à l'autre, et des variations qu'elles ont éprouvées dans leur pays originaire.

438) Les premiers noms des hommes ont dû être faits des premières ſyllabes que prononcent les enfans, et que les parens et les nourrices répétent en leur parlant. Sans remonter aux nations orientales ni aux Grecs, chez qui nous trouvons tant de noms qui commencent par *ab*, par *ba*, nous en voyons beaucoup parmi les Romains, dont la racine ou la ſyllabe principale eſt *Pa*, *Po*, *Pu*, *Am*, *Ma*, *Me*, *Mu*, *Ta*, *Ti*, qui ſont les premiers mots que prononcent les enfans, et qu'on leur répète (ſup. 9). C'eſt-là l'origine des noms d'*Attius*, *Anius*, *Bebius*, *Memmius*, *Mummius*, de *Papius*, *Paulus*, *Polius*, *Pullus*, *Popaeus*, de *Tatius*, *Titus*, *Titius*, et de tous ces noms que les pères ont donné aux enfans, ou plutôt de ceux dont les enfans apelloient leur père ou leur mères. Quelques-uns de ces noms ont ſignifié d'abord *Né*, *Nouveau-né*, dans l'ancienne langue latine, et c'eſt la ſeconde des claſſes primitives des noms. *Gneus* certainement n'a ſigni-

fié que ce que signifie encore *natus* et *genitus*, participe ou adjectif qui a souvent été employé, surtout par les poëtes, comme synonyme de *filius*. *Paulus*, *Polius*, *Pullus* ont été usités d'abord pour dire *petit*. Ils sont devenus des noms particuliers, comme celui de *Klein* en Allemagne. *Junius* et *Julius*, d'où est venu le nom de famille des Césars, ne signifioit que jeune homme. Ensuite on appela les hommes sortis de l'enfance et de l'adolescence d'un nom pris de quelque trait qui les distinguoit au physique, ou de quelques qualités morales qu'on leur avoit trouvées.

439) C'est sans doute de la longueur de sa taille que tel homme fut appelé *Longus* ou *Macrinus*, ou *Marcus*, *Marcellus*, fait de μακρος. Tel autre de la couleur des cheveux et de la barbe s'apella *Albus*, *Fulvus*, *Flavus*, *Niger*, *Rufus*; d'où sont venus les noms d'*Albinus*, de *Fulvius*, de *Flavius*, de *Nigrinus*, de *Rufinus*. Si le nom *Niger* n'a pas été aussi commun chez les anciens Romains, que l'est chez les nations modernes celui de *Negri* et *Negroni*, c'est apparemment que dans l'Italie ancienne, la couleur noire des cheveux étant ordinaire et commune, cela ne distinguoit pas les personnes; tandis que les blonds et les roux étant plus rares, on y trouve des *Flavii*, des *Rufi* et *Rufini*, et des *Rutilii*; nom qui servoit à indiquer un blond luisant et brillant semblable à la couleur de l'or. Il n'est pas besoin d'avertir de ce qui est trop évident, c'est que les noms *Claudus*, *Caecus*, *Caesius*, ont été donnés à des hommes boiteux, borgnes ou louches; et l'on sait assez que de *Claudus* est venu le nom

de la plus illuſtre de toutes les familles de l'ancienne Rome. Mais il y auroit lieu à douter peut-être, ſi cette épithète de *Claudus* ou *Clauſus* que l'on a donnée à cet illuſtre Sabin, dont descendirent les *Claudii*, ſignifioit *boiteux*, ou *renfermé*.

440) Parmi les autres familles il y en avoit un aſſez grand nombre dont le nom indiquoit qu'elles étoient venues de pays de langue grecque, d'autres de pays de langue celtique ou teutonique, beaucoup d'autres de l'Etrurie; mais on ne pourroit pas aſſurer ſi les chefs de ces familles avoient apporté ces noms des pays d'où elles étoient venues, ou s'ils leur ont été donnés à Rome, ou du moins dans des villes latines. Quelques uns de ces noms ſont grecs ſûrement, comme celui d'*Aemilius*, et c'eſt une épithète, qu'on avoit donnée au chef de cette famille, ſignifiant *homme gai, enjoué*. Celui de *Papyrius* fut donné peut-être à quelque marchand de ces feuilles égyptiennes ſur lesquelles on écrivoit anciennement. *Manlius* étoit un nom germanique, et ne pouvoit ſignifier qu'un *petit homme*; comme *Manius* n'a voulu dire que fils d'un homme que l'on appelloit de ce nom teutonique *Man*. Ainſi *Hirtius* étoit le fils ou le petit fils d'un berger qui étant allé à Rome, ne ſe nommoit lui même que par le mot qui indiquoit ſa condition de pâtre ou de berger. *Ulpius* ne ſeroit-il point tiré d'*ulp, lupus*, nom que des gens qui parloient la langue illyrique ou teutonique, avoient donné à quelque individu affamé ou féroce? La famille *Calpurnia*, n'auroit-elle point eu ce nom d'un Géte ou Goth,

rôtiſſeur de veaux, puisque *Kalb* ſignifie veau, et que *purn* ou *furn* eſt le latin *furnus*, four? Pour la famille *Porcia*, perſonne n'ignore qu'elle dût ſon origine à un cultivateur qui s'attachoit particulièrement à nourrir des cochons. Une foule d'autres noms romains, comme *Livius*, *Varius*, *Mutius*, nous prouveroit combien la langue teutonique en a formé. Mais d'où venoient les terminaiſons en *ius*, en *elius*, en *onius* de tant de noms que nous offre l'ancienne Rome? *Sigonius* a oublié de le dire dans ſon livre ſur les noms romains, comme il n'a rien dit de l'étymologie des noms génériques. Cette terminaiſon *ius* ne put qu'être tirée d'ὑιος, mot ſignifiant fils, dont par prolongation le Latin avoit fait *filius*, et que les langues eſclavonnes ont changé en *witz*, qui a la même valeur dans les patronymiques Ruſſes. Dans la ſuite on employa ce *ius* ſans égard à la première ſignification, et ſimplement comme prolongation grammaticale. La conſonne intermédiaire *L* entre la racine principale du nom, et la terminaiſon *ius* marquoit généralement un diminutif, comme dans les noms appellatifs; ainſi *Aurelius*, *Cornelius* ont dû être dans leur origine des diminutifs d'un nom propre pris d'un poſitif et appellatif ſignifiant oreille, et corne.

441) Les noms de famille pris de celui d'un emploi, d'un office civil, ſont rares; parce que la plûpart de ces charges n'étant qu'annuelles, ceux qui les avoient eues, ne pouvoient guère en porter le titre ou le nom, ſans ſe confondre avec ceux qui les remplaçoient. Auſſi il y avoit à Rome, du temps de Cicéron, une fa-

mille *Antiſtia* et une *Pontificia:* mais il n'y en a point eu de *Praetoria,* ni de *Tribunitia.* Ces noms ne ſervoient qu'à claſſer les familles. Il y a eu des *Cenſorini,* parce que la charge de cenſeur étoit moins commune. Parmi nous on trouve des familles *Abati* et *Canonici,* noms venus de ce que les neveux d'un *Abbate,* d'un *Canonico,* ont été appelés de la dignité de l'oncle. Il y en a auſſi de très-illuſtres dont le nom eſt venu d'un ou de pluſieurs ancêtres qui ont eu des charges particulières. Tels étoient les *Conti* de Rome, les *Visconti* de Milan, les *Avogadri* de Verceil, de Novare et de Brescia, les *Maréchal,* les *Spencer,* les *Stuart* en Angleterre et en Écoſſe, les *Schenken* et les *Truchſes* en Allemagne. Les uns étoient *Comites, Vice-Comites,* gouverneurs d'une province, d'une ville, d'un diſtrict; les autres étoient *Advocati* de l'égliſe de leur pays. Les derniers avoient eu des charges et des offices héréditaires aux cours des rois, des empereurs ou d'autres ſouverains. Il y a une foule de familles de toutes les claſſes qui portent le nom de *Caſtellani,* de *Gaſtaldi,* de *Gualtieri* ou *Gaultier.* On ſent bien que les uns étoient des gardiens de châteaux, les autres des maîtres d'hôtel de quelque riche prélat, prince ou grand ſeigneur. On remarquera en paſſant, que les premiers devoient être d'origine italienne, les autres d'origine allemande, puisque le nom de *Caſtello* eſt latin-italien, et que *Gaſthalter* et *Walter* ſont teutoniques.

442) Les différentes profeſſions, les différens arts et métiers, ont de tout temps donné un

nom à la poſtérité de ceux qui les ont exercés, ainſi que les emplois qu'ils ont eus. Chez les anciens cette claſſe de noms fut moins commune qu'elle ne l'eſt chez les nations modernes. Avoient-ils moins de meuniers, moins de fourniers, moins de tailleurs, moins de maréchaux ferrants, moins d'hommes d'affaires, moins de ferruriers, que nous n'en trouvons dans nos pays? Probablement non. Cependant il s'en faut bien que nous trouvions dans les faſtes, les annales, les biographies romaines beaucoup de noms qui répondent à ceux de *Fornari*, de *Molinari*, de *Sarti*, de *Schmidt*, de *Becker*, de *Schneider*. C'eſt que la plûpart de ces métiers ſe faiſoient par des eſclaves, et les noms qui les diſtinguoient dans les maiſons n'en ſortoient guère dans le public; et lorſque ces eſclaves étoient affranchis, et qu'ils ſe mêloient parmi les citoyens, on ſait qu'ils prenoient le nom de leurs maîtres.

443) Si les *Mugnai*, *Molinari*, *Molineri* ne ſont pas auſſi communs en Italie, que les *Müller* en Allemagne, et les *Miller* en Angleterre, c'eſt que les moulins y ſont infiniment moins communs que dans ces pays, et qu'étant tous ſur des rivières, ils appartiennent aux ſeigneurs des terres. Les moulins à vent, ſi fréquens dans le Nord, ſe voient rarement en Italie. Les lacs, les rivières et les fleuves n'étant pas non plus auſſi nombreux au ſud de l'Europe qu'au nord, il n'y a pas non plus autant de familles de *Pescatori* en Italie, ni de *Pêcheurs* en France, que de *Fiſcher* en Allemagne. Mais les *Ferrari* ſe trouvent

vent partout en *Italie*, comme les *Schmidt* en Allemagne, et les *Smith* en Angleterre. La profeſſion et l'exercice de la médecine donna le nom à deux familles dont l'une eſt devenue ſouveraine dans ſon pays, l'autre a donné des ſouverains pontifes à l'égliſe; car il n'eſt pas douteux que la tige des ducs de Toscane n'ait été un médecin-chirurgien, et qu'un des ancêtres de Pie IV n'ait auſſi profeſſé la médecine en Lombardie. Il n'y a profeſſion ou métier dont pluſieurs familles nobles n'ayent porté le nom; et qui ne nous rapelle ces deux vers de Juvenal:

Majorum primus quisquis fuit ille tuorum,
Aut paſtor fuit, aut aliud quod dicere nolo.

440) Enfin l'origine la plus commune des noms de famille ſe trouve dans la deſcription géographique des pays. La plûpart des noms qu'on entend dans une grande ville, ſont ceux des villages d'où les jeunes gens ſont ſortis pour aller chercher des reſſources et de la fortune dans un pays plus riche que ne l'étoit leur pays natal. Pour trouver plus facilement leurs noms et pour les diſtinguer des autres qui pouvoient avoir le même nom ou la même profeſſion, on les appeloit du nom de leur pays. Cela eſt arrivé d'abord d'une nation à l'autre. Le nom de *Lombard* ſi fréquent en Suiſſe, en France, en Piémont même, eſt venu de la patrie, en général, de ceux qu'on a ainſi nommés. Parmi les familles patriciennes les plus illuſtres de Génes et de Véniſe il y en a pluſieurs qui ont retenu le nom du pays d'où étoient venus leur ancêtres, comme celle des *Doria* venus

d'*Auria*, des *Lomellin* de *Lumello*, chef lieu de la Lomelline; les *Invrea* d'*Ivrea*, les *Saluzzo* de *Saluce*, les *Gradenigo*, les *Pesaro*, les *Pisani*, les *Savorgnani* de Vénise y étoient probablement venus de *Grado*, de *Pesaro*, de *Pise*, de *Savorgnano*, les *Gaëtani* de Rome, de *Gaeta*. Beaucoup de familles portent aussi le nom d'une terre qu'elles possèdent de temps immémorial, comme les *Montmorency* et plusieurs autres en France, les *Stolberg* en Allemagne, les *Saluces*, les *Sanmmartin*, les *Valperga* et les *Piosasque* en Piémont, les *Castiglioni* à Milan, et d'autres dans d'autres états d'Italie.

441) Depuis que les noms des saints ont été donnés aux enfans en les baptisant, ces noms de baptême, qui répondent aux *praenomina* des latins, sont devenus noms de famille de différente manière. Non-seulement il y a dans toute la chrétienté des familles illustres qui ont reçu leur nom de celui d'un patriarche, d'un apôtre, d'un martyr, ou d'autres saints de l'ancien ou du nouveau Testament, et même des anges; tels que les *Andrei*, les *Benedetti*, les *Caroli*, les *Gregori*, les *Filippi*, les *Jacobi*, les *Giovanni*, les *Mattei*, les *Micheli*, les *Gabrieli*, les *Nicolai*, les *Nicoli*; mais aussi, de ces noms on en a formé une foule d'autres, tantôt en les alongeant, tantôt, et bien plus souvent, en les tronquant. De là sont venus les noms de *Facio*, fait de *Bonifacio*, de *Gori*, *Gorini* de *Gregorio*; ceux de *Lottini*, de *Pucci*, diminutifs de *Carlo*, de *Filippo*; ceux de *Feis* ou *Fei*, extraits de *Matthaeus* changé en *Maffeo* (§. 25), de *Tolomei*, de *Mei*, ensuite de *Meucci* tirés de *Bartolomaeo*: ce qu'il est à propos d'observer comme preuve

du penchant qu'a la langue italienne tantôt à trancher la tête des mots et à former ainſi des diminutifs, tantôt à groſſir la final pour former des augmentifs, tels que ſont les noms de *Benzoni, Negroni, Jacobacci.*

442) On ſera peut-être curieux d'obſerver, ſi le caractère des individus d'une famille dont le nom indique une qualité morale dans ceux qui le portèrent les premiers, s'eſt continué ou non dans les deſcendans. Il faut conſidérer premièrement que les races ſe mêlent par les mariages, et qu'il eſt aſſez naturel que les enfans tiennent du caractère de la mère, autant que de celui du pére. Les arrière-petit-fils d'une homme féroce peuvent être doux et humains, et ceux d'un homme bénin peuvent être féroces. Il eſt très-certain que les familles *Malaspina, Malateſta, Pallavicini,* (originairement *Pelavicini*) ont eu des hommes d'un caractère doux et humain, et qu'il eſt poſſible que dans les familles des *Bondelmonte,* des *Borromei,* des *Bentivoglio,* des *Buoncompagni,* il y ait eu des hommes méchans, cruels, inhumains. L'hiſtoire d'Italie de cinq ſiècles, tant militaire et civile, qu'eccléſiaſtique et littéraire, nous prouve que les familles dont le nom indique un caractère fier, farouche, guerrier, ſe ſont illuſtrées par des exploits et des actions qui demandent ou ſuppoſent des qualités analogues à ces noms; et que celles dont le nom paroît indiquer un caractère bon, humain et bénin (comme *Bondelmonte, Borromei,* venus d'un *Buon romeo, (Bon pelerin,) Buon compagni, Pii de Carpi*) ſe ſont illuſtrées par un genre de vie et de profeſſion conforme à ce caractère. On

ne verroit peut-être pas ſans intérêt une différence frappante de caractère entre les *Strozzi* et les *Medici*, les *Acciaiuoli* et les *Salviati* de Florence, les *Orſini* et les *Conti* de *Rome*, les *Caraccioli* et les *Pignatelli* de Naples, dont le nom, ainſi que celui de *Caraffa*, indique aſſez la condition des premiers ancêtres de ces fameux perſonnages, le genres de profeſſion d'art ou de commerce qu'ils ont exercé. Mais cela n'eſt pas de mon ſujet; ce qui pourroit en être, c'eſt d'obſerver que la plûpart des noms illuſtres d'Italie ſont d'origine gothique ou germanique. Les *Grimaldi*, les *Fieſchi* de Gènes; les *Alberici*, *Alberti*, *Aldobrandi*, *Baldi*, *Bandini*, *Bianchi*, *Brandolini*, *Freſcobaldi*, *Guaſchi*, *Girardeſchi*, *Guicciardini*, *Gerardini*, *Guidi*, *Guiſcardi*, *Guerri*, *Guerini*, *Gerreri*, *Manfredi*, *Odescalchi*, et tous ceux dont les noms en italien ont pour finale ou pour racine *aldo*, *bert*, *fred* ou *frid*, ou pour initiale le *Gu*; ou en françois *aud* ou *aut*, descendent des Goths et des Lombards, et d'autres races Allemandes de la Souabe, de la Bavière ou de la Saxe.

Nous trouverons beaucoup plus de mots allemands dans les noms propres des familles italiennes, que dans les noms appellatifs de quelque claſſe que ce ſoit; ce qui prouve combien peu la langue italienne a dû emprunter des langues du Nord, malgré la foule incalculable des Goths, des Lombards, des Saxons, Souabes et Franconiens, qui ont paſſé en Italie, et s'y ſont établis dans le temps que la langue italienne ſe forma.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Note à la fin de la Préface.

Le fond principal de cet ouvrage ſe trouve dans les mémoires que l'auteur a lus et fait imprimer dans les volumes de l'Académie de Berlin des années 1783, 1785 et ſuivantes, ſur les cauſes de la différence des langues, ſur l'origine de la langue Allemande, de la Latine et de l'Eſclavonne, enſuite ſur la formation des langues Italienne, Françoiſe, Eſpagnole et Angloiſe. Des hommes de lettres diſtingués, quelques uns même des membres actuels de l'inſtitut national de France, qui avoient lu ces mémoires, ou avoient eu connoiſſance de ce qu'ils contenoient, ont ſouhaité de les voir réunis en un ſeul corps et en ont vivement ſollicité l'auteur, dans la perſuaſion qu'ils formeroient une ouvrage de grande utilité pour l'étude des langues.

Partie I, Art. II, p. 9, paragr. 10: Les mots venant du ſud-eſt au nord-eſt etc. ſe reſſerrent. *Ajoutez en note.* Nous en avons la première preuve en comparant les noms indiens ſamscrdamiques et les perſans, avec les grecs, les latins, les gothiques qui y répondent, et que l'on croit en être dérivés. Le pronom *ego* grec et latin, qui dans les langues du Nord-oueſt eſt devenu *ich, ik* et *i*, eſt dans la langue indienne *aham*. L'*a* ſe changea en *e*, l'*h* en *g*, puis en *ch* et *k*; l'*am* final devint *o* et enſuite rien. Ἐμός, *meus*, eſt *mama; nos* eſt *nau; tu* eſt *tuam; ſum, es*, eſt étoient *aſmi, aſi, aſti; ſimus, ſitis, ſiamà, ſiatam.* Νέος, *novus, neuf*, eſt *nava; medius, madjama; dedo, dedis, dedit* latins ſont *dadámi, dadaſi, dadati; edo*, je mange, eſt *admi; jungo, jungis, junadmi, junakſhi.* Les noms numéraux ne différent de ceux des autres langues, que de la même manière. Πέντε, *quinque*, eſt dans cette langue *pantſcha; ſex, ſhashta; ſeptem, ſapta; octo, aſchtta; novem* eſt *nava; decem, dasha.* Ainſi primus eſt *pratama;* quintus *pantſchami*, ſextus *ſhaſtti*, ſeptimus *ſaptami*, octavus *aſhttami*, nonus *navami*, decimus *dashami; os offis* eſt *aſti.*

Pag. 10, lin. 12, Aretico *lisez* Areteco.

Pag. 31, lin. 21 Le *B* a un ſon, etc. *doit être précédé de ce qui ſuit ici.* Mr Walter Whiter qui a, pour ainſi dire, ôté toute la valeur aux voyelles, me ſemble en avoir trop donné aux conſonnes, lorsque dans un ſuite de cinq-cent pages, il tâche de prouver que tous les mots qui ont pour radicale certaines conſonnes, déſignent des choſes, des actions qui prennent, qui couvrent, qui contiennent. Mille mots qui commencent par la même lettre ou une autre du même organe, dans quelque langue que ce ſoit déſignent des objets extrêmement divers. *Note.*

Il eſt bien certain, que les mots qui commencent par un *C*, un *H*, un *K* ſuivis d'une voyelle, déſignent dans toutes les langues une choſe qui couvre, qui contient; et l'on remarque par là le rapport d'une certaine claſſe de noms avec beaucoup d'autres. On voit ce qu'ont de commun les noms *caput* et *Haupt* avec le verbe *capio*, avec *caſa*, avec *coupe*, avec *cabane*, avec *cabinet*, avec *coche*, voiture, avec *kibitſch*, petit chariot ruſſe, avec *kuch*, barque couverte, avec *cave*, *caverne*, *cuſſia*, *coëfe*, *Kopf*; mais il faut bien des efforts pour montrer le rapport que *Kolaphos* et *Kolphos*, *ſchiaffo*, ou *cuff*, *ſoufflet*, peuvent avoir avec une choſe, ou une action qui contient, qui couvre. Il faut remonter a *Hand*, main, pour ſe figurer qu'un *ſoufflet* couvre la joue, et que *koptein*, couper, s'opère en mettant la main deſſus, et couvrant la choſe que l'on *coupe*. Le grec λαμβανειν, l'allemand *nehmen*, qui ſignifient *prendre*, ont ils pour radicale le *C*, le *G* ou le *K*? Quand on a lu que *cab*, qui ne diffère point de *gab* et *kap*, veut dire prendre, comment le concilier avec *gab* préterit de *geben* qui veut dire *je donnai*? Le grec κλεπτειν, dérober, n'a-t-il pas les mêmes radicales ou les mêmes élémens que *claudere* ou *cludere*? Comment s'imaginer qu'une groſſe corde, dont le nom eſt en grec καμηλος, en François *cable*, en Italie *cabo* ou *gomena*, déſigne une choſe qui contient ou qui couvre? Quel rapport intellectuel ont ces noms avec *capo*, *caſa*, *cupa*, etc.?

Pag. 33, lin. 6, 7. *Comeatus* et *rubeus*; *ajoutez*: dont l'Italien avoit fait *comiato* et *robio*. Ibidem lin. 19, o *lisez* ou.

Pag. 34, lin. 4. Dans quelques cercles d'Allema-

gne, le peuple changé le *g* en *y*. J'ai entendu dire *Farias*, quand on vouloit me citer *Vargas*, et nommer *Fiano* le danſeur *Vigano*. Pag. 66, lin. 6, devroit haut, *liſez* devroit ſignifier haut.

Pag. 88, lin. 1, 2, *ajoutez en note*. En Siléſie et dans quelques villes de la Pologne, la place au marché eſt *Ring*, mot qui en allemand ſignifie anneau, cercle, ou choſe ronde. C'eſt probablement parce que les places préſentent une eſpace entouré de maiſons en forme de cercle. En Angleterre au contraire on nomme encore des places au marché par un mot ſignifiant *Rue-large;* parce que en effet elles ne ſont ſouvent que des rues plus ſpacieuſes que les autres. En Hongrie les places ont eu le nom qui ſignifie *Cour*, *Aula*, ou *Curia;* parce que c'étoit devant le palais du roi, ou l'hôtel de ville, qu'étoient ces lieux ſpacieux, qui dans une ville tiennent auſſi lieu de cour. En différens pays le lieu du marché eſt *Hall*, nom ſignifiant habitation, ſalle, portique, etc.

A la pag. 90, *à la fin de l'Art. IX.* Nous aurons lieu en parlant des langues françoiſe, eſpagnole et angloiſe, de citer une quantité de noms qu'elles ont tirés du latin, les employant dans un ſens différent de celui qu'ils avoient dans la langue mère. Nous en trouverons auſſi un grand nombre dans les langues orientales, leſquels paſſant dans le grec et dans le latin ont pris un ſens différent du primitif. Mais ce qui eſt encore plus remarquable, c'eſt de voir, ſoit dans le latin, ſoit dans l'allemand, et dans toutes les langues du Nord, beaucoup de mots qui, bien qu'ils ſe reſſemblent matériellement, et qu'ils ayent certainement une origine commune, ont des ſignifications très-différentes, dont on a même de la peine à connoître l'analogie. *Ag*, par exemple, en hongrois, ſignifie tantôt branche, tantôt front, plus ſouvent ancien, vieux homme, vieillard. Pour trouver quelque rapport entre des objets ſi divers, il faut ſuppoſer que des gens ſimples et ignorans, après avoir remarqué les rides ſur le front des vieillards, ou peut-être celles que préſentent les figues, les pommes bien mûres, vieilles par conſéquent, ont employé le mot par lequel ils déſignoient un arbre fruitier, pour ſignifier un viſage ridé, un vieux hom-

me. Le nom *Agas* signifie également colonne et statue. L'analogie de ces deux objets est assez manifeste; mais quand *agas* est l'adjectif, indiquant une chose qui a des branches, il faut un long discours pour trouver et pour montrer que une statue grossière et barbare, avec les bras étendus comme, les branches d'un arbre, a suggéré, pour l'indiquer le même mot avec lequel on indiquoit une branche. Dans la langue allemande, quoique d'ailleurs fort riche, un même nom a pris souvent trois ou quatre même dix significations diverses. Le mot *schlecht* primitif de *Geschlecht*, prononcé et ortographié *slat*, dans quelques dialectes signifie *famille, race.* En pur et bon saxon c'est un adjectif qui signifie *uni, simple*, doux, forte, brave, affable, superficiel, flateur. En langue polonoise *zla* ou *zlé*, même mot que *schlecht*, signifie *mauvais.*

Partie II, Art. VI, §. 151, pag. 131, lin. 11. *Woman. Note.* Ce nom avoit passé dans les Gaules changeant l'aspiration en *H*, en *F*, en *V* et en *W*; car le fameux digamme éolique a pu prendre toutes ces formes. Dans l'idiome indien ou samscrdamique, la femme s'appelle *Váma.* Si ce mot n'a pas été porté aux Indes par les Anglois, il est un des plus remarquables pour prouver le rapport des anciennes langues orientales avec celles de l'Europe occidentale.

Pag. 132, lin. 8. *Boy.* Le nom grec παις est entré sous deux formes différentes dans la langue allemande, pour signifier cependant la même chose; car *Boy* signifie tantôt enfant, tantôt valet, et répond exactement au latin *puer;* et il est aussi la racine de *Bube*, garçon; mais celui-ci paroit tiré du mot *boupais*, tandis que *boy* l'est du primitif *païs.* Mais tous ces mots ainsi que *baba* de la langue cambrique, et *pupus*, pupe, poupée, ont été dans leur origine tirés de ces mots primitifs sortis de la bouche des enfans *ba, bo, bou,* ou *bu.*

Pag. 134, lin. 19, *lisez famulor* ou *ministro.*

Pag. 138, lin. 11, ressemble au singulier, *lisez* ressemblent au pluriel.

Pag. 139, §. 163, lin. 6, *ajoutez après „manus:* Le nom Russe signifiant *main* ne pourroit-il pas aussi être tiré du grec χειρ par anastrophe, comme

le ſont beaucoup d'autres mots tant ruſſes que polonois? Le changement du diphtongue *ei* en *u* eſt aſſez fréquent dans toutes les langues. *Ibidem* lin. ultima *ei* liſez *ie*.

Pag. 141, lin. 25, avant *jugum*. *Ajoutez:* J'ai longtemps balancé ſur l'étymologie de *Vacca*, vache, latin, italien et françois, ainſi que ſur le mot allemand *Kuh*. Mais il ne ſeroit pas impoſſible que ces deux mots, au premier abord ſi différens, fuſſent originairement les mêmes, par une anaſtrophe, et par le changement de l'*H* en *V*, de l'*U* en *A*, et du *K* en *C* qui ait naturel au latin.

Pag. 149, lin 9, *liſez Ey* et au plurier *Eyer*, *ova*.

Pag. 156, lin. 7, *mleko*, lait, *ajoutez:* de la même origine ſans doute que *Milch* et *melken* allemand.

Pag. 168, lin. 7, *penitus*. *Ajoutez:* comme l'Allemand dit *grundaus*, *durchaus*.

Pag. 173, lin. 14, auſſi bien le Grec, *liſez* auſſi bien que le Grec. Pag. 177, lin. 2, 3, *exigere;* il faut lire *exire*.

Pag. 178, lin. 8, les Grecs abbandoné, *liſez* les Grecs ont abandonné. *Haſten*, hâter, accélérer, ne paroît pas venir de *ασσειν*: comme l'ont cru *Martinius* et *Scaliger*. Mais c'eſt le même mot à tous égards que le latin *feſtinare*.

Entre la page 186 et 187 lin. 34 *ajoutez: Heulen*, pris du grec *hylan* (ὑλαν) répond auſſi au latin *ululare*, et à l'italien *urlare*, hurler. Et voilà la répétion de la ſyllabe *ul*, ſubſtituée à l'aſpiration; puis l'*l* changé en *r*, et une voyelle intermédiaire ſupprimée.

Pag. 189, lin. 9, *effacez* nous. Pag. 191, lin. 26, 27, *liſez* l'*y* devint *o* dans le latin et *ü* dans le gothique.

Pag. 194, lin. 7, *ſchapen*, *liſez ſchlappen*, et lin. 10, mais le prenant, *liſez* le prenant dans le ſens de *frapper*, *ſecouer; quatere*, *concutere*, ce verbe doit venir de *σαλευειν*.

Pag. 195, lin. 14, *logos* grec, mais dans le ſens contraire de *ſlavan*, puiſqu'il ſignifie parole.

Pag. 196, lin. 6, meſſager, *liſez* faire un meſſage, s'acquiter d'une commiſſion. Pag. 200, lin. 31, Stret, *liſez* Street.

Pag. 201, *à la fin du* §. 253 *ajoutez en note:* Ni le gothique *ſweran*, ni *ſchwören*, ni *to ſvear* an-

glois ne ſe trouvent matériellement dans le grec; mais ομνυω et ομνυμι qui ſignifioit *juro*, nous fait faire une réflexion ſur l'origine du mot *amen* hébreu, et du latin *omnino*. Un mot indien, *Om*, dit la même choſe que *amen*, et *omnino*, dont ſe ſervent encore ceux qui parlent latin, pour dire *oui*.

Pag. 202, lin. 16, entre le mot *fühlen* et le paragraphe. *Trauen. Ajoutez: Tragen* eſt ſans doute le même mot que *trahere*, qui ne préſente point de reſſemblance directe avec un verbe grec qui y réponde, ſi ce n'eſt avec ἐνεγκ qui ſignifie *agere, mener*. Ibidem lin. 30, le Grec, *liſez* Latin.

Pag. 206, lin. 34, l'ι en *o*, *liſez* l'*e* en *o*.

Pag. 209, lin. 14, devint *tiunden* et *tenden*.

Pag. 210, lin. 2, *effacez* dans l'origine. Ibidem lin. 34, gothi- *liſez* gothique. Pag. 221, lin. 3, *liſez* par conſéquent à μενος. Pag. 226, lin. 2, *effacez* ſortant. Pag. 229, lin. 21, *Käſs, liſez Käs*.

Pag. 233, lin. 28, quant ceux, *liſez* quant à ceux.

Pag. 235, lin. 19, au lieu *vergolden, liſez* au lieu de *vergolden*.

SECONDE SECTION, ART. I, §. 298, pag. 241 *ajoutez*. Depuis deux ſiècles qu'on commence à faire des recherches ſur l'origine des langues, les auteurs qui s'en ſont occupés ont trouvé dans la langue latine des rapports frappants avec la perſane, ainſi qu'avec l'allemande et la flamande. Dernièrement le père Paolino Carme déchauſſé Hongrois, après avoir établi que l'ancienne langue perſane eſt au fond la même que celle qu'on nomme Samscrdamique, a donné une aſſez longue liſte tant de noms que de verbes de cet idiome, qui reſſemblent en tout point aux latins, à quelque diverſité près d'ortographe, ſuite certainement de la différence de l'accent. Quand même on ſuppoſeroit que quelques uns de ces mots peuvent avoir été portés dans l'Inde par des miſſionaires chrétiens européens, la plus grande partie cependant préſentent la racine inconteſtable du mot latin. Mais ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'ils l'ont auſſi commune avec les mots grecs et avec les allemands. Cela vient puiſſamment à l'apuy de ce que nous avons avancé ſur l'origine commune de ces langues, (Part. II, art. I,) et nous prouve en même temps que les na-

tions méridionales prononcent les voyelles plus ouvertes, et ont ordinairement l'*A* où le Latin et l'Allemand ont l'*E*, l'*I*, l'*O* ou l'*U*.

Dans beaucoup de mots communs aux langues orientales et occidentales, et particulièrement à la perſanne et à la latine, on remarque de fréquentes métathèſes, et l'emploi du *G* à la place de l'*H*, ou vice-verſa. Le Latin *ſignum* s'approche plus du ſamſcrdamique *cinham* que du grec σημειον. *Vahati* eſt en tous ſens le *vehit* latin, et même peu divers de *agit*, et du verbe téutonique *wagen*. — Le Perſan et l'Indien ont rarement l'*N* intermédiaire, ſuivi d'un *S*, ou d'une autre conſonne; ainſi *alter* latin et *ander* allemand, ſont *itar* dans la langue et ſamcrdamique.

Pag. 244, lin. 10, *liſez* devint *miter* chez les Grecs.

Pag. 247, lin. 19, un nom éolique, *liſez* d'un nom éolique.

Pag. 252, lin. 8, conſonne de, *liſez* conſonne; de βοω. Ibid. lin 12, υυος *liſez* νυος.

Pag. 254, lin. 25, d'autres îles, *liſez* des îles.

Pag. 255, lin. 14, me, *liſez* mêmes.

Pag. 261, lin. 4, *liſez* que celle de *domus*.

Pag. 263, lin. 4, *liſez* dont on ſe ſervoit.

Pag. 272, lin. 20, *liſez* qu'on diſtinguoit par un étendard qui y étoit attaché.

Pag. 273, lin. 16, qu'appele, *liſez* qu'on appelle.

Pag. 280, lin. 14, Δεδωξευκε, *liſez* Δεδοξευκε, dans la bouche des Osques et des Etrusques devint *Turce*.

Pag. 281, lin. penultima, complètement, *liſez* complément.

Pag. 282, lin. 4, ſemble, *liſez* reſſemble.

Pag. 284, lin. 25, il ne eſt pas, *liſez* il n'eſt pas.

Pag. 285, Grec *liſez* Grecque.

Pag. 297, lin. 6, 7, 8, 9, *à la place de la période Früher* jusqu'à *mane*, il faut mettre:

Da, même mot que *Ta*, eſt matériellement τοτε grec, *tum* et *tunc* latin, *entonces* espagnol. Ce *Ta* ou *Da* eſt la baſe d'une infinité de mots dans toutes les langues. Les Gétes et les Teutons ſe tinrent à *Ta* ou *Da*. Le Latin changea l'*a* en *u* qu'il appuya d'un *m*; comme il forma *jam*, ajoutant pareillement le *m* à ce *ja* ſcythique primitif dont le Grec fit le verbe ιαχειν.

Pag. 300, lin. 11, parce que, *liſez* c'eſt parce que.

Pag. 303, lin. 3, qu'on le croit, *lisez* qu'on ne le croit. Ibid. lin. 28, formé un au verbe, *lisez* un verbe. Pag. 306, lin. 10, *lisez Stuhl* signifié *table* en esclavon.

Pag. 308, lin. 7, verbes hongrois *ajoutez (Kiesſem* et *Keadom)*, et à la lig. 10 compoſition; *ajoutez*: Ces deux verbes ont par conſéquent la même origine que ceux qui dans toutes les langues anciennes et dans toutes celles du Nord ſignifient *manger*, ἔσθιειν, *edere, eten, to eat.*

Pag. 310, lin. 34, venir καμπειν, *liſez* peut bien venir de καμπειν.

Pag. 312, *aux mots* „MARENGO peut avoir une autre origine. *Note.* Le village de MARENGO peut ſans doute avoir eu ce nom comme d'autres pays dont le ſol eſt humide, et marécageux; et tel pouvoit être le ſol où il a été bâti, par quelque débordement de la Bormida, ou plutôt d'un ruiſſeau apellé *Lentor* qui coule dans cet endroit. Mais *eng*, comme on le prononce encore vulgairement, dans le langage des Lombards qui ont occupé toutes ces regions, ſignifioit *angle, coin, canton*, ou diſtrict Cela nous fait croire que c'étoit là une portion de terrein aſſignée ou appartenante à quelque chef tant militaire que civil de la nation dominante. Le mot *Mar* dans l'ancien langage des Lombards vouloit plutôt dire préfet, préſident, ſeigneur et maître, que terrein aqueux De ce mot *eng* italianiſé en *engo*, et des noms *Ariman*, homme excellent, principal, *Var*, homme vaillant, héros, ont été formés les noms d'*Aramengo*, d'*Odlengo*, de *Varengo*, villages de la même province. Voyez WACHTER verb. ARIMAN, OD, VAR, etc.

Pag. 314, lin. 32, *dans la note* l'appuy que, *liſez* de ce que.

Pag. 317, lin. 22, voyez *Schwaben*, *liſez* v. *Schwaben*. Pag. 320, lin. 21, un mot, *liſez* d'un mot.

Pag. 320. Les Germains, les Goths, les Vénédes même, ont apellé *Slaves* d'autres Vénédes ou Illyriens avec leſquels ils confinoient ou ils négocioient et guerroyioent. *Slaves* vouloit dire fourbes, aſtutieux, ruſés; car le nom *ſlaw* en vieux allemand ſignifioit cela. Le nom de la nation SLAVE ou ESCLAVONNE a précédé celui qui enſuite ſignifia *eſclave*, comme on le verra dans ſon lieu.

Pag. 321, lin. 6, *lisez Suissiones.* Ibidem lin. 18.

Pag. 323. lin 15, *lisez* nom si fameux, *Hell.*

Pag. 326, lin. 10, ce nom est, *lisez* ce nom *Regen.*

Pag. 334, lin. 31, Hennegau, *lisez* Hainaut.

Pag. 336, lin. 1, qui, *lisez* que.

Pag. 348, lin. 10, et in fine paragr. 416. *Note.* Les tables géographiques nous presentent une suite remarquable de noms de villes formés de *ham, heim, haus.*

Pag. 350, lin. 9, *ajoutez:* tel est aussi le nom de *For* de l'ecluse. Ibidem lin. 17. *Note.* Il y a en Autriche un village nommé *Furth,* trois autres dans la Franconie, et un dans le pays de Mayence.

Pag. 351, paragr. 421. Il y a un *Nantua* en Bourgogne, et un autre en Savoye, et *Nanteuil* peu loin de Paris.

Pag. 353, paragr. 425, *ajoutez:* Un pays remarquable dans la Grèce s'apelloit Plataeae Ce nom a passé dans un sens générique à la langue allemande; dans la latine il signifie la partie principale d'une ville, et fut dans la suite le nom particulier d'une ville considérable de la Sicile. Comme *Romm, Rom,* qui désignoit aussi une place en général est devenu le nom de Rome.

Note à la pag. 283, paragr. 346. *Les idiomes russes et polonois.* L'imprimeur n'ayant point les caractères russes et polonois lorsqu'il entreprit l'édition, on a imprimé les mots de ces langues non pas exactement comme on les écrit, mais comme on le prononce; mettant par exemple un *sch* à la place de la consonne particulière à l'idiome russe pour représenter l'expression qu'on lui donne dans le pays. Quant au polonois il suffira d'avertir que dans cette langue la plûpart des *l* sont coupés d'un leger trait de cette façon ł, lequel indique que cette lettre se prononce avec une expression différente de celle qu'elle a ordinairement dans les autres langues. Il est à propos de l'avertir pour preuve de l'identité ou de la ressemblance du nom polonois ortographié par ce ł, avec les Grecs, les Latins et les Allemands, qui à sa place ont un *s* ou un *w.* L'*a* avec une cedille comme ą. fait supposer qu'il prend un expression un peu nasale ap-

prochant de l'*en* françois, et le *c* final avec un espèce d'accent en tête ć, prend un ſon particulier et indique ordinairement l'infinitif des verbes.

On abandonne à l'indulgence du lecteur les autres fautes d'impreſſion, ou de copie, qui n'altèrent point le ſens, ou ne retardent point l'intelligence du texte; tels que l'*a* ſans accent, le *de* pour *des*, et quelques mots redoublés par inadvertance.

AVERTISSEMENT.

Nous donnerons à la fin du troiſième volume une table alphabétique des mots cités dans tout l'ouvrage, moyennant laquelle on aura en quelque ſorte un dictionnaire étymologique des principales langues qu'on parle en Europe et en Amérique.

FIN DU TOME PREMIER.

LA
CLEF DES LANGUES
OU
OBSERVATIONS
SUR
L'ORIGINE ET LA FORMATION DES PRINCIPALES LANGUES QU'ON PARLE ET QU'ON ÉCRIT EN EUROPE.

PAR M. L'ABBÉ CHARLES DENINA,

ANCIEN PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE ITALIENNE ET DE LANGUE GRECQUE EN L'UNIVERSITÉ DE TURIN, MEMBRE ORDINAIRE DES ACADÉMIES DES SCIENCES ET BELLES LETTRES DE BERLIN ET DE TURIN; MEMBRE EXTERNE DE CELLES DE PADOUE, DE NAPLES, DE LA CI-DEVANT ÉLECTORALE D'ERFURT, DE L'ANCIENNE ACADÉMIE DE FLORENCE, DE LA SOCIÉTÉ ITALIENNE DE SIENNE, ETC. ETC. CONSEILLER DE SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE ET CHANOINE HONORAIRE DE VARSOVIE.

TOME SECOND.

A BERLIN MDCCCIV.

CHEZ METTRA LIBRAIRE DU ROI, ALLÉE DES TILLEULS, UMLANG, RUE DES FRÈRES, ET QUIEN, RUE DES CHASSEURS.

SI CANIMUS SILVAS, SILVAE SINT CAESARE DIGNAE.

A

SON AUGUSTE MAJESTÉ

NAPOLEON

EMPEREUR DES FRANÇOIS.

SIRE,

L'ouvrage que je mets aux pieds de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE *n'auroit point paru ſous Ses yeux, ſi l'on ne ſavoit point que c'eſt le propre des génies ſupérieurs de faire les plus grandes choſes, et de ne pas dédaig-*

ner les plus petites. Cela me fait espérer que VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE *honorera encore d'un regard ce volume après avoir gracieuſement accueilli le premier; et voudra me permettre de ſaiſir l'occaſion qui ſe preſente de rendre hommage au*

plus grand heros, au plus heureux et plus puiſſant monarque que l'hiſtoire de quarante ſiècles puiſſe nous préſenter, heros d'autant plus admirable, qu'il eſt au-deſſus des foibleſſes dont les plus renommés de ses semblables n'ont pas été exempts.

Je ſuis avec le plus profond reſpect

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

SIRE

à Berlin le 12 de Septembre 1804

le très-humble, très-obéiſſant et très-devoué ſerviteur et ſujet

CHARLES DENINA.

AUX LECTEURS.

Les noms étant les ſignes des choſes, il en réſulte qu'en cherchant l'origine des uns on touche néceſſairement à celle des autres; et un ouvrage étymologique devient en conſéquent une ſorte d'encyclopédie. Auſſi les vingt livres de Saint Iſidore évêque de Séville, ſous le titre d'origines et étymologies, forment véritablement un ouvrage encyclopédique, et à cet égard ſes étymologies, ainſi que celles des auteurs latins qui l'avoient procédé, quelque fauſſes et abſurdes qu'elles puiſſent être, ne laiſſent pas d'être inſtructives. Mais c'eſt ſurtout avec l'hiſtoire, et la géographie que la ſcience étymologique eſt liée par un double rapport; car elles s'entr'aident mutuellement et ſervent l'une à l'autre d'introduction. L'étymologiſte ne marchera jamais d'un pas bien ſûr dans ſes re-

cherches ſans le ſecours de l'hiſtoire; et l'hiſtorien ne jettera quelque jour ſur les ſiècles obſcurs qu'avec cette profonde connoiſſance des langues qui conſtitue la ſcience étymologique *). Auſſi le ſavant Mr. Pinkerton dans ſa docte diſſertation ſur les Scythes et les Goths paroiſſant d'abord contraire au gout dominant pour les étymologies, finit par convenir que le langage eſt le guide le plus ſûr dans les recherches ſur les origines des nations. Faiſant ici abſtraction des grandes révolutions inconnues de notre globe, l'hiſtoire ancienne, malgré les fables dont elle eſt mêlée, nous prouve ſuffiſamment que le genre humain s'eſt propagé de l'Orient à l'Occident, et que par conſéquent c'eſt de l'Aſie que ſont venues dans le continent de l'Europe les premières colonies et plus certainement encore la culture et la civiliſation. Ce fait inconteſtable rend raiſon du rapport que l'on trouve des langues orientales, perſane, caldéenne ou indienne, avec les langues du nord-oueſt de l'Europe. Tout

l'enſemble des nombreux monuments qui nous reſtent, et des traditions, que les Grecs et les Romains nous ont transmiſes, quoique peu conſtatées dans les détails, ne laiſſe pourtant pas lieu à douter que des peuples demi-ſauvages partant du continent de l'Europe et à-peu-près du centre de l'ancien continent, ſoit en franchiſſant les Alpes, ſoit en paſſant le golphe Adriatique, ſe ſont jettés dans la péninſule qui fut enſuite appelée *Italie;* tandis que d'autres peuples, ſortis auſſi originairement du fond de l'Aſie, ont abordé non-ſeulement les îles et les peninſules de la Mer noire et de la Méditerranée, mais toutes les côtes méridionales de l'Europe; et tant les uns que les autres y ont porté le gros fond du langage de leur ancienne patrie primitive.

L'hiſtoire des Juifs plus ancienne et plus ſûre que toutes celles de l'antiquité payenne, ne nous apprend pas que ce peuple ſe ſoit répandu dans l'Europe avant le ſiècle d'Alexandre, ni même avant celui des Scipions; d'où l'on conclut que

leur langue n'a point directement contribué à la formation de la langue celtique, ni de la latine. Mais comme d'un coté leurs livres nous assurent que ce peuple avoit des rélations continuelles avec les Phéniciens, et que d'ailleurs la langue phénicienne et la judaïque étoient deux dialectes de la caldéenne, on en conclut avec assez de probabilité que beaucoup de mots hebreux ont pu se mêler avec les anciens idiomes européens, avec le Celtique et l'Étrusque et ensuite avec le Latin. C'est ce que les étymologistes qui font venir tant de mots hebreux dans nos langues, semblent n'avoir pas assez relevé; car au reste on auroit de la peine à citer quatre mots que nos langues aient tirés directement de l'hebreux; pas même en parlant le langage ecclésiastique et religieux, quoique notre religion soit venue de la Judée. Je ne saurois effectivement citer d'autres noms d'origine juive que ceux d'*Abbé*, de *Rabin*, et *Sabato*, dont le François a fait *Samedi*. Tous les autres que nous lisons dans l'histoire

juive, tels que *Synedrio, Synagoge,* et les titres même de la plus part des leurs livres, paſſés dans nos langues, ſont grecs.

Les conquêtes des Romains dans l'Europe occidentale et les moyens qu'ils employèrent pour introduire dans les pays conquis leur propre langue (qui peu de tems auparavant étoit borné à un petit diſtrict de la peninſule) nous font comprendre ſans peine qu'elle a dû remplacer l'ancienne langue des Celtes et des Celtiberiens. Inſtruits outre cela par tant de traits de poëtes et d'hiſtoriens latins, que les Cantabres anciens habitans de la Navarre et de la Biscaye, n'ont jamais ſubi totalement le joug des conquérans des Gaules et de l'Espagne, nous ſavons pourquoi leur langue n'a rien de commun avec la françoiſe ni avec l'espagnole. C'eſt ainſi que l'hiſtoire des émigrations primitives, des conquêtes, des colonies ſucceſſives nous conduit à l'origine des langues.

D'un autre côté la connoiſſance approfondie des mêmes langues, l'analyſe, l'étymologie des mots, ſert infiniment à dé-

brouiller le cahos de l'antiquité et l'hiſtoire des nations, et nous donne ſouvent des notions diſtinctes, juſtes, et préciſes de leurs moeurs, de leurs uſages, de la forme particulière, et même de l'esprit de leur gouvernement. La langue grecque, la latine et l'ancienne teutonique ou gothique, dont nous avons parlé dans le précédent volume, nous en offrent un grand nombre; et les modernes, dont nous allons parler, n'en fourniront pas moins. La françoiſe particulièrement nous prouvera qu'une foule de termes ſont venus de la chaſſe, de la vie agricole, de la guerre et de l'esprit de galanterie dominant dans les tems qu'on nomme moyen age. Un coup d'oeil que nous jetterons ſur les titres des dignités et des charges généralement d'uſage dans nos langues modernes, en nous indiquant la valeur propre du mot radical nous fera connoître ou nous rappellera leur inſtitution, leur deſtination primitive.

Au reſte l'objet de l'ouvrage étant de faciliter la connoiſſance de cinq langues

principales qu'on parle et qu'on écrit en Europe et dans l'Amérique, j'ai cru le rendre plus utile ſi aprés avoir montré de quelle maniére nos langues ſont nées et ſe ſont formées, je préſentois au lecteur l'analyſe de quelques fragmens tirés des auteurs claſſiques dans chacune d'elles. En s'arrêtant à détailler la formation des nombres, des tems et des perſonnes on ſe ſeroit engagé à compoſer trois ou quatre grammaires différentes.

Le choix de ces morceaux étoit indifférent pourvu qu'on les tirât d'auteurs eſtimés purs et corrects dans leur propre langue et qu'ils nous offriſſent des noms et des inflexions utiles à remarquer. Il étoit ſurtout convenable à notre objet d'obſerver la marche qu'ont faite nos langues, leurs variations, leurs progrès, et de les ramener chacune à ſon origine. Cela nous prouvera en même tems que l'épurement et la perfection des langues eſt l'effet de l'extrême corruption des mots qu'elles ont reçus d'une langue antérieure; et que la richeſſe et la préciſion leur vient du rapprochement de la langue mère.

Les fragmens d'ouvrages Anglois ſeront en plus grand nombre que les Italiens, les François et les Espagnols, cette langue étant plus que les autres melée de différens langages ou idiomes. L'analyſe qu'on en donne ſervira à trouver l'étymologie d'une foule de noms communs à la plûpart des autres langues. C'eſt d'ailleurs la langue qui après la françoiſe eſt à préſent la plus en vogue chez les autres nations. Cette ſuite de fragmens anglois ſera terminée par le caractère de Céſar qui depuis dix-huit ſiècles n'a jamais été rappelé plus à propos que dans ce moment.

*) Les termes de χειροτονια, par exemple de pſephisme de petalisme d'oſtracisme, ne nous montrent ils pas quatre manière différente de donner la voix à un decrèt, à une loix, à une arrêté, en étendant les bras, en jettant un caillou dans une corbe, en écrivant un mot ſur une feuille, ou dans la coque d'un huitre. Le plus part des noms en phyſique, en morale, en politique, en arts liberaux ou mecanique par la ſeule traduction littérale nous donne une idée auſſi claire de la choſe que la définition la plus exacte.

La langue latine et ſes filles ſont bien loin d'offrir les mêmes avantages, que dans les noms pris tout entier du grec. Cependant combien de termes d'expreſſions, ou de phraſes, qui d'abord ne ſemblent n'indiquer

quer qu'en gros et très ſuperficiellement un objet, nous apprennent bien autre choſe lorsqu'on les conſidere dans leur racine. Le nom *hoſtis*, qui de l'aveu de Ciceron eſt originairement le même nom que *hospes*, nous fait aſſez comprendre que chez les Romains, comme dans tous les pays et de tout tems, les étrangers et ſurtout les plus voiſins, ſont tantôt nos hôtes tantôt nos ennemis.

La nom *exercitus* ne nous donne qu'une idée generale d'une troupe de gens armés; mais ſi nous en cherchons l'étymologie, nous trouvons que l'esprit primitif des armées romaines devoit être celui de la defenſive; parceque le nom vient du verbe *arceo*, qui ſignifie éloigner, écarter, repouſſer. Les noms latins des magiſtrats tant militaires que civils ne nous diſent pas auſſi clairement que les Grecs, quelle en étoit la nature ou l'origine; mais on en pouroit citer pluſieurs dont les racines nous laiſſent entrevoir quel étoit l'objet primitif de leur inſtitution et de leurs fonctions particulieres. Combien de termes, de phraſes, de proverbes, dans la langue françoiſe nous retracent les progrès de la civiliſation, les uſages dominants dans le moyen age, l'esprit d'une partie de la nation tourné à l'économie rurale, de autre partie à la guerre, à la chaſſe, à la cour: et que d'erreurs s'étoient gliſſés dans les ouvrages géographiques ſur la poſition d'anciennes villes, de la Gaule ſurtout faute des connoiſſances étymologiques. D'Anville en a corrigé un grand nombre, et il en auroit peut-être rectifiés d'avantage, s'il avoit encore mieux approfond les cauſes de la corruption ou altération des langues.

TABLE DES ARTICLES.

TROISIÈME PARTIE.

ART. I. *Origine des quatre langues vivantes de l'Europe méridionale* . . . . p. 1.
ART. II. *Première source de la diversité de la langue italienne* . . . . . p. 5.
ART. III. *Formation des noms. Origine des articles* . . . . . p. 8.
ART. IV. *Formation singulière des pronoms* p. 14.
ART. V. *Origine des verbes auxiliaires* p. 16.
ART. VI. *Formation des adverbes des langues modernes* . . . . . p. 23.
ART. VII. *Différence remarquable de l'accent Italien, du François et de l'Espagnol dans la derivation des mots du Latin* . p. 29.
ART. VIII. *Observations sur les Dialectes* p. 30.
ART. IX. *Réflexions sur la supériorité de certains dialectes* . . . . . p. 38.
ART. X. *Comment et pourquoi le dialecte Florentin est devenu la langue commune et littéraire de toute l'Italie* . . . . p. 42.
ART. XI. *Conformité du dialecte toscan, et de l'idiome italien. Différence des autres dialectes* . . . . . p. 49.
ART. XII. *De la langue des Iles de la Méditerranée* . . . . . p. 52.
ART. XIII. *D'un langage intermédiaire entre la langue italienne, la françoise et l'espagnole* . . . . . p. 56.
ART. XIV. *Origine de la langue françoise* p. 65.
ART. XV. *Trois causes principales de la diffé-*

férence des langues Italienne et Françoiſe . . . . . p. 74.
ART. XVI. *Formation des noms François; leur différence des Italiens* . . . . . p. 79.
ART. XVII. *Remarque eſſentielle ſur la ſuppreſſion du S dans la formation des mots françois* . . . . . p. 85.
ART. XVIII. *Origine commune des articles et des pronoms françois et italiens* . . p. 88.
ART. XIX. *Comment les deux langues ont remplacé les adverbes latins* . . . . p. 90.
ART. XX. *Formation et inflexion des verbes* p. 96.
ART. XXI. *Des mots que le François a pris de l'Allemand* . . . . . p. 102.
ART. XXII. *Digreſſion ſur les termes relatifs à la chevalerie et au Blaſon* . . . p. 104.
ART. XXIII. *Des cauſes morales qui diſtinguent la langue françoiſe de l'italienne* . p. 107.

QUATRIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

ART. I. *Origine de la langue Espagnole* p. 115.
ART. II. *Rapport de cette langue avec l'italienne et la françoiſe* . . . . . p. 119.
ART. III. *Des dialectes espagnols, et particulièrement du Baſque, celui de la Biſcaie* p. 133
ART. IV. *Rapport du Portugais avec l'Eſpagnol* . . . . . p. 140.
ART. V. *Autres rapports des langues eſpagnole et portugaiſe avec l'italienne et la françoiſe* . . . . . p. 148.
ART. VI. *Remarque ſur les adverbes eſpagnols, et portugais* . . . . . p. 154.

ART. VII. *De l'influence réciproque qu'ont eue les langues méridionales dans leur formation* . . . . . p. 156.
ART. VIII. *Des mots que la langue angloise a pris de la françoise* . . . . . p. 164.
ART. IX. *De ce que l'Anglois a pris de l'Espagnol et de l'Italien* . . . . . p. 174.
ART. X. *Continuation de l'art. précédent sur l'influence de la langue françoise sur l'angloise* . . . . . p. 180.
ART. XI. *Différentes sources de la richesse des langues italienne, et espagnole* . p. 186.
ART. XII. *Sur la richesse particulière de la langue angloise* . . . . . p. 192.
ART. XIII. *De la précision de la langue françoise* . . . . . p. 195.
ART. XIV. *Les autres langues sont elles capables de la même précision?* . . p. 200.
ART. XV. *Digression sur les synonymes françois, italiens, espagnols, et anglois* . . p. 204.
ART. XVI. *Des noms diminutifs et augmentatifs. D'où vient que la langue françoise en a peu et l'angloise point?* . . . p. 209.
ART. XVII. *Origine d'une richesse particulière de la langue françoise* . . . . p. 214.
ART. XVIII. *Du langage poétique italien et espagnol comparé au françois* . . p. 218.
ART. XIX. *Comment les langues filles de la latine manquent de mots composés de deux noms* . . . . . p. 230.
ART. XX. *Sur la formation des mots tirés du Latin, communs à diverses langues vivantes* . . . . . p. 232.

SECTION SECONDE.

CONTENANT L'ANALYSE ÉTYMOLOGIQUE DE QUELQUES FRAGMENS ITALIENS, FRANÇOIS, ESPAGNOLS, PORTUGAIS ET ANGLOIS.

ART. XXI. *Fragmens italiens . . . p.* 237.
Fragment I. tiré d'un ouvrage intitulé Tesoretto de Brunetto Latini . . . p. 238.
Fragment II. de la chronique de Ricordano Malespini; chapitre copié mot à mot par Jean Villani, lib. VI. Cap. 74. V. Muratori Rer. Ital. script. T. VIII . . p. 240.
Fragment III. tiré du premier chant du poëme de Dante . . . . . p. 242.
Fragment IV. Chant V. Réponse de Francesca de Rimini à la demande de Dante . . . . . p. 244.
Fragment V. tiré du Chant X . . p. 248.
Fragment VI. Discours qu'Oderisi peintre en miniature fait au poëte dans le ch. XI. du Purgatoire . . . . . p. 250.
Fragment VII. du Ch. XVII. du Paradis où le poëte se fait prédire l'exil par Cacciaguida. . . . . p. 254.
Fragment VIII. tiré de l'histoire de Giovanni Villani. lib. IX. chap. 134 . . . *p.* 256.
Fragment IX. Autre sonnet de Pétrarque qui est le 71. *de la première partie . p.* 260.
Fragment X. Autre sonnet du même p. 262.
Fragment XI. Ch. IX du même poëte. p. 264.
Fragment XII. La nouvelle IX. du Decameron de Boccace . . . . . p. 274.
Fragment XIII. tiré d'une lettre du même Boccace à Messer Cino da Pistoia p. 278

Fragment XIV. ſonnet de Giuſto de' Conti; p. 79 de l'édition de Verone MDCCL p. 280.
Fragment XV. tiré du poëme de l'Arioſte Chant II. Stance 5. . . . . p. 282.
Fragment XVI. Ch. I. St. 34. du méme p. 284.
Fragment. XVII. Chant XVIII. St. 278. du méme . . . . . p. 286.
Fragment XVIII. ſix ſtances du VII chant de la Jéruſalemme delivrée du Taſſe p. 288.
ART. XXII. *Fragmens tirés d'ouvrages françois . . . . . p. 293.*
Fragment I. tiré du roman de la Roſe, ouvrage du treizième ſiècle . . . p. 294.
Fragment II. du méme Roman . . p. 296.
Fragment III. extrait du premier livre des chroniques de Saint Denys . . p. 298.
Fragment IV. tiré d'une piéce de Villon intitulée „Les regrets de la belle Heaulmiere ja parvenue à vieilleſſe" édit. de 1723 . . . . . p. 302.
Fragment V. tiré d'un Roman de Raoul le Fevre du ſiècle XV . . . . . p. 304.
Fragment VI. extrait de la préface de Clement Marot aux oeuvres de Villon p. 306.
Fragment VII. Huictain du méme Marot adreſſé au Roi François I. au ſujet de Villon . . . . . p. 308.
Fragment VIII. du ſecond livre Ch. VI. des memoires de Philippe de Comines p. 310.
Fragment IX. tiré du ſecond livre des eſſays de Montaigne Ch. IV . . . . p. 314.
ART. XXIII. *Reflexions ſur les changemens qui ſe ſont faits dans la langue françoiſe depuis deux ſiècles . . . . . p. 316.*

Analyſe étymologique des 20 premiers vers du premier chant de la Henriade de Voltaire . . . . . p. 220.
ART. XXIV. *Obſervations préliminaires ſur les fragmens d'auteurs espagnols qui vont ſuivre* . . . . . p. 326.
Fragment I. Vingt quatre vers de la traduction de l'art poëtique d'Horace par Vincent Espinel. . . . . . p. 328.
Fragment II. Discours de Colocolo à ſes Araucans dans le ſecond chant du poëme d'Ercilla . . . . . p. 332.
Fragment III. Les quatre premières ſtrophes d'une chanſon de Lope de Vega qui a pour titre „El triunfo de Amor.“ p. 336.
Fragment IV. Sonnet de Camoens. p. 340.
Fragment V. Six ſtances du chant IX de la Luſiade du même poëte . . . . p. 342.
Fragment VI. Extrait de l'épitre dédicatoire que Fra Louis de Leon a miſe à la tête de ſes oeuvres poétiques et que M. Masdeu a rapporté dans le premier volume de ſon recueil de poéſies de vingt deux auteurs espagnols imprimé à 1786 p. 348.
ART. XXV. *Coup d'oeil ſur les variations qu'a éprouvées la langue angloiſe depuis la conquéte des Normans, ſuivi de quelques fragmens de divers auteurs.* . . p. 350.
Fragment I. tiré de Chaucer. . . p. 356.
Fragment II. tiré de la ſcène IV du troiſième acte de la tragédie de Macbeth de Shakespeare . . . . . p. 360.
Fragment III. de la même ſcène IV p. 362.

Fragment IV. Traduction angloiſe du pſaume XCVII, comparée à la traduction allemande de Luther . . . . . p. 366.
Fragment V. pſaume XCVIII. . . . p. 368.
Fragment VI. tiré de l'hiſtoire du règne de Henry VII, roi d'Angleterre par Bacon de Verulame, pag. 76. *de l'édit in fol. de* 1622 . . . . . p. 370.
Fragment VII. Milton's Paradiſe Loſt chant V . . . . . p. 374.
Fragment VIII. intitulé de l'eſſay on Man de Pope . . . . . p. 378.
Fragment IX. Les premiers dix vers d'une imitation, traduction ou parodie de la 3me ſatyre de Juvenal par Samuel Johnſon. Quamvis digreſſu veteris confuſus amici p. 384.
Fragment X. Caractère de Céſar extrait de la vie de Ciceron par Middleton p. 386.
Fragment XI. Caractère de l'empereur Charles quint par Robertſon . . . . p. 392.
Additions et Corrections . . . . . p. 396.

LA CLEF DES LANGUES,

OU

RECHERCHES ET OBSERVATIONS SUR L'ORIGINE, LA FORMATION ET LE GÉNIE DES LANGUES.

TROISIÈME PARTIE.

ARTICLE I.

Origine des quatre langues vivantes de l'Europe méridionale.

1) On ne dispute pas à la langue italienne le titre de fille ainée de la latine, mais c'eſt bien moins pour être née avant la françoiſe et l'eſpagnole, que parcequ'elle reſſemble beaucoup plus que celles-ci à la mère commune. Il eſt même certain qu'on a des monumens en langue françoiſe, antérieurs à ceux que l'on peut produire en langue italienne. Et puisque ces trois idiomes ſont nés inconteſtablement de la corruption du Latin, il eſt à ſuppoſer que cette corruption a eu lieu plus facilement et plutôt dans les pays plus éloignés du ſiège de la langue mère, et qu'elle y a été plus grande que dans les contrées voiſines. Cependant elle a été bien moins l'effet d'une plus grande diſtance du berceau et du ſiège de la langue mère, que de la différence du climat, du ſol, de l'air

des pays, ou d'une habitude de prononciation contractée par des circonſtances peu connues. Effectivement nous trouverons une foule de mots latins qui ont éprouvé plus de changement dans quelques provinces d'Italie, qu'en Espagne, et en Portugal. Mais puisque la langue italienne a été parfaitement formée, réglée, et portée à ſon plus haut dégré de perfection, et même hautement illuſtrée, longtems avant la françoiſe et l'espagnole, c'eſt par elle que nous croyons devoir débuter en traitant de l'origine de ces trois ou quatre langues. Nous commencerons néanmoins par obſerver qu'elles ſe ſont formées de la même maniére, et ſont également l'effet des mêmes cauſes que l'on peut réduire à ces trois. La premiére eſt la prononciation inexacte et défectueuſe des mots latins; la ſeconde un mêlange plus ou moins conſidérable de mots étrangers, grecs ou barbares, comprenant ſous le nom de barbares les langues des peuples, qui n'avoient point de livres dans leurs idiomes en leur propre langue. La troiſième qui cependant eſt en grande partie une ſuite néceſſaire des deux precédentes, eſt l'emploi des mots, dans un ſens différent de celui que leur avoient donné les bons écrivains, dans le tems que la langue étoit floriſſante. C'eſt pourquoi l'on dit avec raiſon que nos langues ſont nées non pas proprement de la langue latine, mais de la baſſe latinité. Il faut pourtant ajouter, que ces mots ſont employés dans le ſens, qu'ils prirent dans les tems poſtérieurs ou dans le diſcours familier et le langage du bas peuple. Et lorsque l'on dit que les

langues modernes, ſont nées de la baſſe latinité, on doit entendre non ſeulement le langage vulgaire du cinquième ou ſixiéme ſiècle; mais auſſi celui du bas peuple du ſiècle de Ciceron et de Céſar. La claſſe inférieure des habitans de Rome et de ſes faubourgs, la foule des esclaves, des étrangers, des gens de la campagne qui ne liſoient point, et qui n'approchoient guere du lieu où les magiſtrats haranguoient, et moins encore des tribunaux où plaidoient les Craſſus, les Hortenſius, les Ciceron, prononçoient les mots tels qu'ils les avoient pû retenir, après les avoir entendu proférer à des perſonnes de tout rang, de toute qualité, parlant latin.

2) Loin de Rome les peuples qui étoient forcés d'apprendre et de parler la langue de leurs maitres, répétoient les mots et les phraſes comme elles avoient frappé leurs oreilles, et comme leurs organes étoient diſpoſés à les articuler. Dans la Gaule Narbonoiſe ou Mèridionale et en Espagne dans le ſiècle de Trajan, de Pline, et de Tacite, les perſonnes polies écrivoient le Latin auſſi bien que les Romains, mais les peuples ne pouvoient pas le parler plus correctement que celui de Rome et d'Italie. Il étoit même inévitable qu'ils défiguraſſent les mots plus étrangement que ne faiſoient les habitans de l'Italie. Les Italiens, les Gaulois ciſalpins et tranſalpins, les Hispaniens, les Luſitaniens, ont dû par conſéquent altérer la langue romaine d'une manière différente; les uns en articulant mal les commencemens des mots; les autres en ſupprimant les ſyllabes intermédiaires; d'au-

tres enfin, en tronquant les terminaiſons. C'étoit l'effet d'une diſpoſition organique, d'un inſtinct, d'un penchant naturel à articuler plutôt telle lettre que telle autre, et une réſiſtance inexplicable à proférer telle ou telle union d'élémens de la parole, et à omettre certains ſons. Il étoit d'ailleurs trop naturel que chaque peuple ſoumis à la domination Romaine, conſervât ſon accent et quelque reſte de ſon ancien langage.

3) Les barbares qui ont envahi les provinces de l'empire romain, ont certainement contribué à la corruption de la langue qu'on y parloit, mais cette invaſion ayant eu lieu tant en Italie que dans les Gaules et l'Espagne, l'effet qu'elle produiſit à l'égard des langues généralement encore dominantes, fut le même. Et cette quatrième cauſe de la corruption de la langue ancienne et de la naiſſance des modernes, eſt auſſi commune à toutes également. Nous aurons même aſſés lieu de remarquer qu'il s'eſt introduit plus de mots Gothiques et Teutoniques dans l'Italien, que dans le François, dans l'Espagnol, et le Portugais. Ce qu'elles ont de commun et qui les sépare également de la latine, c'eſt l'introduction, et l'uſage des articles pour les noms et des auxiliaires dans les verbes.

4) Toutes ces langues au reſte ſont de leur fond tellement formées de la Latine, qu'on pourroit compoſer non ſeulement de petits discours mais des ouvrages volumineux, ſans employer un ſeul mot qui n'eût pas ſa racine dans le Latin.

ARTICLE II.

Première ſource de la diverſité de la langue italienne.

5) Il nous eſt impoſſible d'avoir une juſte idée de la différence du ſon que les habitans de Rome et du Latium donnoient aux voyelles initiales et finales, longues ou breves, comme nous l'avons des ſyllabes intermédiaires. Cette différence exiſte pourtant; et il eſt très certain que l'*a* de *pater* rendoit un ſon différent de celui de *mater*, que *canus (chenu)* n'avoit pas le même ſon que *cano* je chante; que *fero*, je ſeme, l'avoit différent dans *fero tard;* que *legis*, tu lis, *leges* tu liras, different d'expreſſion de *legis* (de la loi), et de *leges*, les loix. Lorsque dans la décadence de la langue latine on négligea ce que nous appellons proſodie; et que l'on eut de la peine a diſtinguer les ſyllabes breves des longues, on ſe vit forcé d'abandonner les mots qui par l'inexactitude de la prononciation, alloient se confondre avec d'autres compoſés des mêmes lettres, mais d'expreſſion différente, et on leur en ſubſtitua d'autres transportés d'ailleurs ou tirés de la même racine, et formés d'un participe ou apuyés d'une propoſition qui leur donnoit de la conſiſtance. Cela étoit encore plus néceſſaire lorsque la ſuppreſſion des voyelles initiales étoit ſuivie de celle des conſonnes finales, et de l'altération d'autres élémens.

6) La ſuppreſſion des conſonnes finales devoit d'autant plus facilement avoir lieu, que les

peuples de l'Italie, même ceux des environs du Latium, tels que les Ombriens, les Sabins et les Étrusques, n'avoient pas dans leur langage ces *m*, ces *s*, et ces *r* finales. On le voit par les Tables Eugubines, précieux monument des antiquités italiques, qui a exercé l'eſprit et la plume de presque tous les ſavans italiens, et de beaucoup d'étrangers. Les fragmens d'Ennius et de quelques autres poëtes latins nous prouvent également, que dès leur temps le *m* et le *s* finals étoient ſouvent ſupprimés. On ſe rapelle facilement le vers: *Egregie cordatus homo Cato Elius ſextus;* et tous ceux qui ont la moindre inſtruction grammaticale connoiſſent l'éliſion de l'*m* lorsqu'il rencontre une voyelle à la tête du mot ſuivant. Le *t* final ne ſe faiſoit guéres ſentir dans la bouche du peuple, comme nous allons le voir dans les verbes.

7) L'*R* qui eſt la lettre la plus ferme prit une voyelle pour ſe ſoutenir; et lorsqu'elle ne pouvoit pas s'en accompagner ſans produire une équivoque, le mot fut abandonné et remplacé par un autre. C'eſt pour cela que les noms *vir*, et *vis*, que *mos*, *moris*, *crus*, *cruris*, *fur*, *furis*, *os*, *oris*, n'ont pu reſter à la langue italienne; quoique quelques uns ſoient reſtés à la Françoiſe, d'autres à l'Espagnole; et que les derivés ſoient reſtés à toutes également, l'accent vulgaire Italien n'ayant pas changé les conſonnes ni les voyelles autant que l'ont fait le Gaulois, et l'Espagnol; il en changea cependant quelques ſens; et presque généralement il changea en *i* l'*e* ſuivi d'une voyelle, et changea en *e* l'*i* ſuivi d'une conſonne,

et c'eſt ici, après la ſuppreſſion des conſonnes finales, un des points principaux où l'Italien, et même le Latin vulgaire s'écartent du latin noble et poli. *Deus meus*, eſt par là devenu *Dio mio;* et *reus*, devint *rio*. Cela ſe fit par dégrés à meſure que l'*e* devenoit aigù, et s'approchoit de l'*i;* car l'on trouve encore dans les écrits du 13me ſiécle *Deo* pour *Dio*, et *eo* pour *io* fait d'*ego* par la ſuppreſſion du *G*. En revange l'*i* ſuivi d'une conſonne; ſe changea en *e* comme dans *vergine, temo, vedo*, fait de *viridis, virgo, timeo*, et *video*, comme dans cent autres tant noms que verbes; ainſi du diminutif *penicillus* on fit *penello*, de *piſtillus peſtello*, de *mirtus mortelo*.

8) L'*O* eſt reſté conſtamment dans les mots latins devenus italiens; à peine dans quelques noms a-t-il été changé en *u*, comme dans *tutto* fait de *totus*. Au contraire il fut ſubſtitué a l'*u* dans une infinité de poſitions. Mais il eſt à obſerver que l'Italien dans la prononciation diſtingue deux *o*, qu'on nomme l'un o ouvert, qui répond au ſon d'*au* françois, l'autre o fermé comme celui *ſecondo*, de *condotto, prodotto, ridotto*, et tous ceux qui ont été ſubſtitués a l'*u*, et dans certains cas où il eſt difficile de décider du ſon que l'*o* avoit dans la bouche des Romains, comme dans le nom même de *Roma*, d'*hora, ratione, mola*, où l'on ne peut pas dire abſolument ſi dans ces mots l'*o* prenoit le ſon de l'*au* françois ou de l'*ou*, ni ſi dans les finales de *dicto, facto, recto*, cet *o* étoit bien ouvert, ou fermé et approchant de l'*ou*.

Ce qui eſt certain, c'eſt que ces deux ſons pouvoient ſe prendre l'un pour l'autre et ſe confondre; et que l'*u* des ſyllabes finales *um, us,* et *ut,* a dû, au moins pour longtems conſerver le ſon approchant de l'*u* Italien; c'eſt a dire de l'*ou* françois, et que devenant long de quantité il prenoit le caractêre de diphtongue (ſup. P. 1. §. 13. 14).

ARTICLE III.

Formation des noms. Origine des articles.

9) Il eſt ici a propos de remarquer que les Savans allemands Mrs. Adelung, Engel et autres, n'ont pas eu raiſon de dire que les noms italiens ont été pris des ablatifs latins, comme *libro, dotto, bono, filio.* C'eſt indifféremment de tous les cas qu'on les a formés, ſupprimant tantôt l'*m* tantôt l'*s* et quelques fois le *t;* et ſi dans les noms qui en latin terminoient le nominatif en *o*, et formoient les autres cas par productiou en *onis, oni, onem,* comme *oratio, orationis, ſermo, ſermonis,* on a pris plutôt l'ablatif que le nominatif, cela a été en partie pour éviter de confondre ces noms avec d'autres noms, tant apellatifs que propres, comme *oratio* avec *Horatio, Statio, Magio;* ou enfin prenant ce qu'on trouvoit plus commode et plus facile à articuler et à diſtinguer, ſans même ajouter une voyelle à la fin du mot, ſuivant que l'inſtinct, la raiſon, le gout le ſuggéroient.

Outre cela, on peut très bien avoir pris les accuſatifs *orationem*, *fermonem*, en ſupprimant le *M* comme on a fait généralement. Car au reſte l'on voit que de *corpus*, *tempus*, *caput*, *cor*, on a fait *corpo*, *tempo*, *capo*, *cuore*, et non pas *corpore*, *tempore*, *capite*, *corde*; et on a pu faire également *ſenſo*, *frutto*, et même *facile*, *breve*, *umile*, du nominatif, *ſenſus*, *fructus*, ou de l'accuſatif *facilem*, *brevem*, *humilem*. Pour les pluriers on n'alla pas chercher les ablatifs, mais on s'en tint tout uniment au nominatif, et l'on à dit *muſe*, *tavole*, *frutti*, *boni*, *ſoavi*, *dolci*, ſans chercher *muſas*, *tabulas*, et bien moins *fructibus*, *ſuavibus*, *dulcibus*.

10) Le vulgaire Italien n'a gueres ſupprimé les voyelles breves intermédiaires ni finales, comme nous verrons qu'ont fait l'Espagnol, et le Gaulois transalpin et ne change que fort rarement les breves en longues. Il eſt vrai que l'accent florentin ſupprima des ſyllabes entières dans quelques noms et quelques verbes, par contraction, faiſant de *bibere*, *bere*, de *dicere*, *dire*, de *facere fare*, de *colligere corre*, et *tollere torre*; mais cela n'a été ni commun aux autres dialectes, ni même général chez tous les Toscans. Nous verrons que l'accent italien ne ſupprima pas non plus les conſonnes intermédiaires, qu'il les doubla plutôt, ou il changea la voyelle en conſonne, faiſant *leggere*, *reggere*, du *legere*, et *regere*; *veggo*, *vengo*, *tengo*, de *video*, *venio*, *teneo*; ainſi *debbo* de *debeo*. Mais il changea très communement le *b*, et le *p*, en

d, comme l'on voit dans *favola, tavola, avere, dovere, ricevere, povero*; je dis qu'il changea plutôt les ſyllabes entieres que les ſeules conſonnes; ce qu'il fit plutôt en imitant les provençaux, qu'en ſe tenant immédiatement aux latins. Le *D*, et le *T*, n'ont pas ſouvent été ſubſtitués l'un à l'autre, ſi ce n'eſt lorsque le *t*, étoit ſuivi d'un *r*, comme dans *padre, madre, ladro* et *padrone*; et cela même n'a pas été général, puisqu'il n'a pas changé le *t* dans *centro, contrario, dentro*.

11) Il eſt bien vrai que ce *t*, et quelques fois le *d* précedant une voyelle, ou pour mieux dire un *i* ſuivi d'une autre voyelle, comme dans *prandium, medium, praetium, ſcientia, prudentia*, les ſyllabes *di*, ou *ti*, ſe changèrent en *z*, et formèrent *pranzo, mezzo, prezzo, ſcienza, prudenza*. D'un autre côté loin de ſupprimer l'*i*, ou de le remplacer par une conſonne, il ſubſtitua cette voyelle à la conſonne *L*, lorsqu'elle ſuivoit un *b*, un *p*, un *c*; ou bien il l'ajouta, l'inſéra pour adoucir le mot. Il fit ainſi de *planum, piano*, de *plenum, pieno*, de *clarus, chiaro, flamma, fiamma*, (ſup. 1. 30).

12) Quelquesfois les conſonnes ont été changées en d'autres d'une claſſe différente, comme le *t*, en *c*, le *p*, en *g*, mais cela a été dans des poſitions particulieres, lorsqu'on changea auſſi la ſyllabe plutôt que la ſeule conſonne; ou peut être après avoir ſupprimé quelques voyelles, on donna un autre tour aux conſonnes qui par cette ſuppreſſion ſe trouvoient adoſſées. C'eſt de là que vient une foule de noms italiens, termi-

nés en *eglio, oglio, ecchio, occhio,* dont voici la formation. Le mot *ſpeculum,* perdant l'*u* bref intermédiaire, devint *ſpeclo;* alors le *cl* fut, comme partout ailleurs, changé en *chi,* et même en *gli,* et forma *ſpechio, ſpeglio,* miroir; de *foeniculus* on a fait *finochio,* et dans la haute Italie, de même qu'au de là des Alpes, on fit *fenoglio, fenouil.* De *vetulus* diminutif de *vetus,* on a commencé ſurement par faire *vetlo.* Ce mot par la marche ordinaire devoit changer le *L* en *i;* mais le *ti* formant de *vetlo vetio,* alloit le confondre avec *vezio* ou *vezzo,* formé de *vitio.* L'inſtinct fit changer le *tlo* en *clo,* et le *clo* naturellement en *chio,* ou en *glio* et *vetulus* devint *vecchio,* et *veglio.*

13) C'eſt de la même manière que *ſcopulus* a été changé en *ſcoglio.* Je m'étonne que *Muratori* ait trouvé de la difficulté à admettre cette étymologie, parceque, dit-il, le *p* ne ſe change pas en *g.* Il eſt vrai que le changement n'eſt pas ordinaire, comme l'eſt celui de *p,* en *b,* ou en *v;* mais la même raiſon qui fit changer le *t,* de *vetulus,* et l'*r* de *medius dies,* en *meridies, meriggio,* fit auſſi changea le *p* de *ſcoplo* en *g,* et on mouilla l'*l,* pour que *ſcoplo* devenant *ſcopio,* comme il devoit faire, n'allât pas faire une équivoque avec d'autres noms, ou verbes; comme il auroit fait avec *ſcopio,* ou *ſcoppio,* je créve. Le même changement du *p,* en *ch* ne s'eſt il pas fait dans *ſpuma,* dont l'Italien a fait *ſchiumo,* le Piémontois *ſcuma,* le François *écume?* Et le Napolitain de *plus* au lieu de *più* ne dit-il pas *chiù?*

Voilà manifeſtement l'origine du verbe *chiedere, demander,* tiré de *peto, petis, petere.* L'accent commun Italien de *peto* devoit faire *piedo* qui par conſéquent dans la ſeconde et troiſième perſonne devenoit *piedi* et *piede.* Un inſtinct raiſonnable pour éviter l'équivoque, et voulant faire uſage des verbes ſi néceſſaires de changer le *pi,* en *chi,* et de *petere,* on fit *chiedere,* que les Toscans ont pris des Calabrois ou des Napolitains.

14) Les cas obliques des noms latins, et le premier du pluriel, lors même qu'il n'avoit pas une ſyllabe de plus, avoit un temps de plus; *animae* et *muſae,* l'ablatif *anima, muſa,* n'ont pas une ſyllabe de plus que *anima* et *muſa;* mais leur dernière ſyllabe équivaloit en quantité aux deux premières (ſup. Part. I, Art. 3); cet *ae* traîné dans le mot *dominae, de la dame,* ou *les dames,* diſtinguoit ce mot de *domine,* vocatif de *dominus,* ſeigneur; ainſi le génitif de *ſenſus,* et ſon nominatif pluriel étoient prononcés différemment que le nominatif. Lorsque ces nuances disparurent, que l'*a* bref, l'*e* ſimple ne ſe diſtinguèrent plus de l'*a* long, ni de la diphtongue *ae;* que l'*us* bref et l'*us* long ne firent plus qu'un *o* prononcé comme *ou,* et que les nominatifs *dominus, filius,* et les accuſatifs devenant *domino* et *filio,* ſe confondirent avec le datif et l'ablatif, il fallut qu'un barbarisme corrigeât le ſolécisme. Moyennant les prépoſitions *de, ab, ad,* et les pronom *ille, illa, illum,* qu'un pléonasme avoit introduit dans la baſſe latinité, on tâcha de diſtinguer

les cas, de donner un ſens précis, autant qu'on pouvoit, à la phraſe, et d'aſſurer l'expreſſion. J'apelle barbarisme et pléonasme l'emploi des prépoſitions à contre ſens et l'uſage inutile et ſuperflu du pronom démonſtratif, que l'on remarque dans les documens du moyen âge, où l'on voit *illa* et *illo* à tout bout de phraſe. Cette aſſociation du pronom *ille* avec le ſubſtantif avoit des exemples dans les écrits des meilleurs auteurs, même dans ceux de Cicéron; mais elle devint dans la ſuite exceſſivement fréquente; et c'eſt de là que ſont venus les articles italiens, *il, la, lo; del, della, allo, alla, dallo;* et *li, degli, agli, dagli,* ainſi que le françois *le, du, au,* comme nous le verrons en ſon lieu. Si les Goths, les Lombards et les autres Allemands ont concouru à introduire les articles, ce n'eſt qu'en parlant mal le latin, et non pas en introduiſant leurs propres articles, qui n'ont rien de commun avec ceux des langues méridionales; car *der, die, das, den,* n'ont pas produit *il, la, lo,* ni *le* et *les.*

15) La facilité de ſupprimer les voyelles breves ſur-tout initiales, le changement général de l'*um* et de l'*us* final en *o*, de l'*es* plurier en *i* entrainèrent la perte d'une foule de mots latins, auxquels on en ſubſtitua d'autres tirés du même mot qu'il abandonnoit ou d'un autre par translation; ou bien on le remplaça par un nom étranger que les Goths, les Lombards, les Sarazins fourniſſoient. Quelquefois on retint le mot propre en changeant la ſyllabe breve en longue.

Ne pouvant retenir *canus, chenu,* qui de-

venant inévitablement *cano* ſe confondit avec le verbe, *cano, canis,* je chante; et de l'autre côté ce verbe pouvant ſe prendre pour l'ablatif de *canus,* on les abandonna tous deux, et de l'un on forma *canuto,* et de l'autre on adopta le dérivé fréquentatif, tiré du ſupin *cantum.*

ARTICLE IV.

Formation ſinguliere des pronoms.

16) Nous avons vu ailleurs comment du pronom *ego,* l'Italien a fait *io* et *i* tout ſeul. Le pluriel *nos* n'a pas moins ſouffert de changement; puiſqu'il devint non ſeulement *noi,* mais *ne* et *ci* dans les cas obliques; comme le pluriel de *tu* et *te* fait au datif et à l'accuſative *vi* et *ve.* L'emploi du pronom latin *ille, illa, illud* devenu néceſſairement l'article *il, la, lo;* néceſſita la formation de nouveaux mots pour ſervir de pronoms, et ce fut par un autre pléonasme qu'on les forma. On avoit ſans néceſſité accompagné les noms de ce pronom *ille;* mais ce fut une meſure indiſpenſable d'accompagner cet *il, la, lo,* d'un autre mot qui le fît redevenir pronom, et on y joignit le pronom relatif *qui* et *quae,* et au lieu d'*ille,* et *illa,* et *illi, illae,* on s'accoûtuma à dire *quille, quae illa, qui illi;* des quels par le changement ci-deſſus remarqué de l'*i* en *e,* dérivent *quello, quella, quelli, quelle.* Ce pronom ſervit à déſigner tant les choſes que les perſonnes; cependant pour déſigner ſpécialement

la perſonne déjà nommée, on forma de plus un autre pronom ſingulièrement compoſé de trois pronoms amoncelés, pris de différentes inflexions, *quod* ou *hoc*, *ille* et *huic*; car il eſt certain que le pronom perſonnel *colui*, *colei*, eſt compoſé de *quod*, changé en *co*; ou d'*hoc*, *oc* renverſé; d'*ille*, dont il ne reſtoit que l'*l* par l'éliſion de l'*il* avec *co*; et *ui* ne peut-être tiré que du datif *huic*. Pour diſtinguer le féminin du masculin, on changea l'*u* en *e*, et l'on fit *colei* pour dire *celle-ci*. On ne ſauroit dire affirmativement ſi c'eſt le François qui prit *celui* de l'Italien *colui*; ou ſi l'Italien a été formé à l'imitation du François. Ce que l'on peut aſſurer c'eſt que *celui* que le François avoit ſubſtitué au latin *iſte*, pouvoit être tiré de *coteſtui* fait pareillement de *co*, d'*iſte* et d'*huic*, et non pas que *coteſtui* ſoit derivé de *cetui*. *Coſtui*, au reſte, vient par *ſyncope* de *coteſtui*.

17) Cependant cette formation du pronom *quello*, *quelli*, n'empêcha point qu'on ne retint en partie *ille*, *illi*, *illos*, qui prirent dans les deux langues une forme un peu différente. *Ille* devint *ello*, dans l'Italien *elli*, *egli*, *alla*, et même *ei* et *e'* au nominatif et *li*, *gli*, *le*, aux cas obliques, en françois *il*, *elle*, *ils*, *elles*, et *les*; de plus pour certain cas il employèrent les génitif *illorum*, tranché en *loro* et *leur*.

L'article *hic*, *haec*, *hoc*, ainſi qu'une foule d'autres monoſyllabes, n'ont pu être conſervés hormis que dans les compoſés par extrait, comme nous venons de le dire. Mais puisque le

Latin du bon ſiècle avoit appuyé quelquefois le *hoc*, de la particule *ce*; cet *hocce* répété avec célérité deviut *hocce, oce*, et enfin *ciò*, et le François ne conſerva que la finale *ce*. Le relatif *qui, quae, quod*, eſt reſté radicalement à toutes les filles de la langue latine; mais avec les ſeules terminaiſons *qui cui* et *que*, l'Italien ne fit que changer le *qu* en *ch*, quoiqu'il eût retenu le *que* dans la compoſition de *quello*, et *chi* à la place de *quis* interrogatif. A cet égard, pour le dire en paſſant, cette langue manque de la préciſion qu'a la françoiſe. Les deux langues au reſte ſe ſervent du pronom *qualis*, accompagné d'un article, à la place de *qui, quae, quod;* ſans laiſſer pourtant de l'employer dans le même ſens qu'il a dans le le latin. D'ailleurs l'Italien très-conſéquent dans ſa manière d'appuyer les conſonnes finales d'une voyelle, et même d'une ſyllabe *) lorsqu'il ne les ſupprimoit pas, avoit formé de *quem* le pronom *chente*, mais on l'abandonna dans la ſuite comme inutile, ou peut-être comme équivoque, lorsqu'on entendit le nom numéral françois *quinte*, qui rendit aux oreilles italiennes le même mot de *chente*.

ARTICLE V.

Origine des verbes auxiliaires.

18) C'eſt à la même cauſe, c'eſt-à-dire à la ſuppreſſion des conſonnes finales, qu'il faut attribuer

*) Comme d'*amen* le Florentin fit *amenne*.

tribuer l'origine des verbes auxiliaires. Le peuple italien ayant généralement laiſſé tomber les conſonnes finales, y ſubſtitua une voyelle. Il changea l'*us* en *o*; l'*as*, l'*es* et l'*is*, qui terminoient la ſeconde perſonne du ſingulier, il les changea conſtamment en *i*. Ainſi de *amas, amat, taces, tacet, audis, audit, amabas, audiebas, audiebat*, l'italien a fait: *ami, ama, taci, tace, odi, ode*; puis *amavi, amava; tacevi, taceva; udivi, udiva*. La terminaiſon en *mus* de la première perſonne du plurier s'eſt pareillement changée en *mo; ſumus, amamus, amabamus, audiebamus*, en *ſiamo, amiamo, amavamo, udivamo*. On avoit long-temps conſervé la ſyllabe, telle qu'elle eſt dans la langue-mère; on diſoit, *avemo, vedemo, udimo:* ces mots ſont encore en uſage, et Pétrarque s'en eſt ſervi quelquefois. Mais à la longue on ſe laiſſa entraîner par le plus grand nombre des verbes terminés en *are*, qui les formoient en *iamo*. De cette première perſonne du plurier de l'indicatif préſent, de *tacemus, videmus, legimus, audimus, ſentimus*, on a fait *tacciamo, vediamo, leggiamo, udiamo, ſentiamo*, qu'on a pris du ſubjonctif *videamus, audiamus*. Dans la troiſième du plurier, laquelle en latin ſe termine toujours par *nt*, l'Italien a conſtamment retranché le *t*, ou il l'a changé en *o, ſunt, erunt, habebant, amant, amabant, tacebant; ſono, avevano, amano, amavano*. L'on peut cependant ſupprimer cet *o* final; l'on peut dire *ſon, eran*, comme l'on dit auſſi *abbiam,*

farem, au lieu d'*abbiamo*, *faremo*, mais c'eſt-là plutôt une licence qu'une règle.

19) La plupart des littérateurs des ſeizième et dix-ſeptième ſiècles ont cru que c'étoient les Barbares, les Goths, les Vandales, les Lombards, et autres peuples du Nord, entrés et établis dans les provinces méridionales, qui ont introduit ces verbes. Dernièrement le très-ſavant et célèbre M. Adelung, a ſoutenu cette opinion, et a même tâché d'en faire un mérite à la nation allemande, comme ſi par là elle eût rendu un ſervice à la langue italienne, en lui fourniſſant un moyen de perfection qui lui manquoit, et qui étoit propre aux langues ſeptentrionales. Cependant il eſt très-certain que du temps de Cicéron et de Céſar, et même de Plaute, les Romains ſe ſervoient de ces verbes; car on trouve dans Plaute *(Perſae, act. 2, ſcèn. 2.) ſatis jam* DICTUM HABEO, pour *ſatis jam dixi.* Dans Céſar *(de bello gall. lib. VII)* on lit: *idque ſe jam prope* EFFECTUM HABERE, au lieu d'*effeciſſe*, avoir fait, effectué. Cicéron, en écrivant à ſon fils: *(Ep. ad Quinct. fratr. lib. 3)* lui dit: „*Quod me hortaris, ut abſolvam, jam habeo abſolutum.*“ au lieu de *jam abſolvi.* Dans la cinquième oraiſon contre Verrès, on lit: „*edictum naſcitur, ut omnes decumas ad aquam* DEPORTATAS HABERENT.“ Cornelius Nepos *(in Eumene, cap. II.)*: „*Cujus in pernicie ſpem* HABUISSENT POSITAM;“ et un très-grand nombre d'expreſſions ſemblables ſe trouvent dans Térence, dans Varron, dans Tite-Live, dans Pline. V. Vorſtii *de Latinitate falſo ſuſpecta, cap. 7.*

20) A l'égard du verbe ſubſtantif, *ſum, es, eſt*, auſſi commun dans les langues modernes que *habere*, il y a entre autres exemples un vers d'Ovide, auſſi déciſif que piquant. Il dit en parlant des femmes:

„*Quae dant, quaeque negant, gaudent tamen* ESSE ROGATAE.“

Il faut avouer cependant, que quelquefois ces tours de phraſe que je viens de citer: „*effectum — abſolutum, — deportatas, — collocatas, — habere,*“ pouvoient avoir un ſens un peu différent de „*effeciſſe, — abſolviſſe, — deportaſſe.*“ Cicéron dit dans l'oraiſon *pro lege Manilia*: „*pecunias habent collocatas.*“ Cela veut dire: „*ils ont de l'argent placé ſur tel „fond.*“ Il dit ailleurs: „*nihil praeter auditum „habeo,*“ c'eſt-à-dire, „*je ne le ſais que „par ouï-dire;*“ ce qui n'a pas exactement le même ſens que „*ils ont placé, ou ils placè„rent de l'argent,*“ ou, „*je ne l'ai qu'ouï dire.*“ Mais le peuple ne ſaiſiſſoit pas ces nuances, et il employoit cette phraſe au lieu d'un ſeul mot. Cela devint enſuite indiſpenſable, lorsque l'inexactitude de la prononciation fit perdre les conſonnes finales dans les conjugaiſons. Voici ce qui a rendu néceſſaire les deux verbes auxiliaires dans les deux premières conjugaiſons, qui, formant la claſſe la plus nombreuſe, ont ſervi de règle aux autres. L'imparfait de l'indicatif par la ſuppreſſion des finales, et par le changement de quelques voyelles ſe confondoit avec le futur; et le futur avec l'imparfait *amabo, amabis, videbo, videbis*, alloit ſe confondre

BIBLIOTECA

avec *amàvo, amavi, vedevo, vedevi,* qui ſont ſortis d'*amabam, amabas,* et *videbam, videbas,* de l'imparfait. Pour que ces modes et ces tems ne ſe confondiſſent pas avec le futur *amabo, videbo,* il fallut ſubſtituer à ce dernier une autre inflexion, un autre mode; et ſoit qu'on ait transporté à l'indicatif le futur du ſubjonctif, et fait *amaro, videro, legero, veniro,* de *amavero, vedero, legero,* ou qu'ajoutant *ho, hai, ha,* aux infinititifs tronqués d'*amare, videre, leggere,* on ait fait *amar-ò, veder-ò, legger-ò,* on a par là remplacé le futur latin. Mais lorsqu'on eut beſoin dans le discours de ces futurs ſubjonctifs, il a fallu en former d'autres pour remplacer ceux qu'on avoit employés ailleurs; et on eut recours aux verbes auxiliaires. C'eſt ainſi qu'au lieu de *quum,* ou *quando amavero, videro, legero, audiero, venero,* on a dit: *quando avrò amato, avrò veduto, avrò letto, avrò udito, sarò venuto.*

21) Il reſtoit deux temps dans le ſubjonctif et un dans l'infinitif, qu'il falloit ſuppléer de même, parce que l'inflexion latine qui les formoit, avoit été perdue ou employée ailleurs; et cette perte étoit la ſuite d'un défaut de la langue latine, moins parfaite à cet égard, comme à bien d'autres, que ne l'étoit la langue grecque. Tout barbares, tout ignorans qu'étoient les peuples, lorſqu'ils ont créé une nouvelle langue des débris d'une autre antérieure, ils ont montré une prévoyance qui doit étonner les littérateurs, les philoſophes même des ſiécles les plus éclairés. Nous venons de voir

comment ils ont évité les équivoques dans les noms et les adverbes; nous le voyons dans l'inflexion des verbes, où on peut obſerver que la langue italienne et ſes ſoeurs, toutes filles de la latine, ont corrigé quelques défauts eſſentiels de la langue-mère, et compenſé les pertes qu'elles ont faites. La modification de l'imparfait et du plusqueparfait ſubjonctif étoit défectueuſe dans le latin: *amarem, viderem, audirem* avoient dans le latin deux ſignifications; car ils ſignifioient également *amerei, vederei,* j'aimerois, je verrois, et j'aimaſſe, je viſſe, *amaſſi, vedeſſi;* par exemple, ſi *amarem patrem, amarem et filium,* ſi *viderem templum, viderem et turrim;* „ſi j'aimois le père, j'aimerois auſſi le fils; ſi „je voyois le temple, je verrois auſſi la tour;" où ces mêmes mots *amarem, viderem,* ſignifient une fois *j'aimois* ou *j'aimaſſe,* et l'autrefois *j'aimerois,* Il en étoit de même du plusqueparfait; par exemple: „*ſi unus ex fratribus „meis id feciſſet, feciſſet et alter:*" ſi un de mes frères eût fait cela, l'autre l'auroit fait auſſi. A cet égard le peuple Italien, en altérant la langue latine, l'améliora, et en corrigea les défauts, quoique conſacrés par l'uſage de ſes écrivains, en transférant à l'imparfait, pour le compléter et lui donner plus de préciſion, le temps plusqueparfait. Mais remarquons encore la manière dont s'eſt formé ce double imparfait ſubjonctif. Si d'*amarem, amares, amaret,* on n'eût fait que ſupprimer l'*m,* l'*s,* le *t,* comme dans les autres temps, on auroit confondu les trois perſonnes du défini avec l'infinitif *amare, ve-*

dere, leggere, udire. On ajouta à la première perſonne un *i,* qui ſemble avoir la valeur d'*io, ego;* à la ſeconde on ajouta le *ti,* qui vient du pronom *tu,* et on laiſſa ſubſiſter l'*s,* parce que ſans cela ces mots du plurier, *amareſte, vedereſte,* en ſupprimant l'*s,* alloient ſe confondre avec le futur *amarete, vederete.* Pour éviter l'équivoque dans la première du plurier, qui d'*amaremus, videremus,* devoit faire naturellement *amaremo, vederemo, leggeremo,* leſquels étoient fixés au futur indicatif, on appuya davantage ſur le *m,* on le rendit double, et l'on fit *vederemmo, leggeremmo,* ce qui d'ailleurs répondoit mieux aux *amaremus, videremus* de l'imparfait ſubjonctif latin, où le *re* eſt long, au lieu que *leggeremo, vederemo,* viennent d'*amaverimus, viderimus, legerimus,* où les deux premières ſyllabes de cette terminaiſon *erimus,* étoient également brèves. Pluſieurs autres peuples d'Italie et même de Toscane, qui n'ont pas la même aptitude que les Florentins à faire ſentir les doubles conſonnes, diſtinguant le *vederemo, leggeremo,* de *vederemmo, leggeremmo* de l'imparfait ſubjonctif, ont tourné ce dernier d'une autre manière en diſant, *amareſſimo, avereſſimo, vedereſſimo, udireſſimo;* et cette inflexion, quoique improuvée par les grammairiens, eſt plus commune que l'autre dans le langage ordinaire.

ARTICLE VI.

Formation des adverbes des trois langues modernes.

22) Les adverbes tant italiens qu'espagnols et françois qui ſemblent au premier abord très-différens des latins auxquels ils répondent, ſont pourtant tous d'origine latine; mais ce ſont deux ou trois mots entaſſés, après avoir été défigurés par une prononciation vicieuſe. La même difficulté ou l'inexactitude de la prononciation qui fit ajouter les articles aux noms, et qui introduiſit les verbes auxiliaires dans les conjugaiſons, fit abandonner les adverbes latins, et les remplaça par d'autres de nouvelle création, mais toujours tirés de la langue latine. En voici une douzaine des plus uſités dans le latin, que l'italien n'a pas pu retenir: *at, ſed, quidem, autem, ita, tamen, ideo, imo, nam, enim, nunc, tunc, tum,* ſans en citer d'autres.

23) Ces mots eſtropiés devenoient équivoques, ou n'avoient plus de ſens. Ceux qui avoient une certaine conſiſtance, comme les prépoſitions *circum, intra, ſubter, ſupra,* ſe ſont ſoutenus. Il y avoit deux mots qu'on écrivoit peut-être de la même manière, et qui ſe prononçoient diverſement ſelon leur différente ſignification; par exemple *cum* prépoſition et adverbe. En tant que prépoſition, *cum* a changé deux de ſes trois lettres, l'*u* en *o* et l'*m* en *n*. Ce *cum,* dans le ſens d'adverbe, devoit auſſi ſe changer également en *com;* et alors il

ſe confondoit avec *come*, qui ſortoit de *quomodo*. Il a donc fallu former ou employer un autre mot. Dans cette phraſe, par exemple, *come egli ciò vide*, comme il vit cela, ce *come* ſoit dans le ſens de *quando*, tant en italien qu'en françois. Mais le plus uſité et celui que l'on trouve ſi ſouvent dans les auteurs du quatorzième et du ſeizième ſiècles, eſt le *conciſſiacoſachè*, ou *conciofoſſecoſachè*, mot fabriqué de quatre autres mots pour remplacer un ſeul monoſyllabe, *cum* ou *quum*.

24) L'ignorance d'un peuple compoſé de pluſieurs nations différentes, qui parloient dans pluſieurs provinces un même langage, s'étant jointe au mauvais goût de quelques perſonnes lettrées, qui ſe piquoient d'un ſtyle noble et élevé, ou qui avoient un penchant naturel à l'emphaſe, il s'enſuivit que le peuple qui écoutoit les plaideurs et les déclamateurs, prenoit ces phraſes, les éſtropioit et en formoit des mots, qui d'abord monſtrueux dans leur première formation, furent enſuite accueillis et employés, enfin uſités communément. Voici comment s'eſt formé le *concioſſiacoſachè*, dont les meilleurs auteurs italiens, ſurtout des quatorzième et ſeizième ſiècles, ſe ſont ſervis. *Cum* ou *quum hocce ſit cauſa quae* (ou *quod*); ainſi *cum hocce fuiſſet cauſa quae*, devint *concioſoſſecoſache*. Nous avons vu ailleurs que le pronom *ciò* qui repond au *ce* françois, s'eſt fait par un renverſement de *hocce*. On ſait que dans le vieux françois on diſoit auſſi, *comme ce ſoit choſe que*, qui eſt complètement le *concioſſia-*

cosachè italien. Les nuances qui distinguoient les cas et les personnes, étant disparues et la prosodie perdue, ces *qui, quae, quod, quem, quam, quas, quibus,* ont tous également été changés en *che;* les articles et les prépositions *a, di, da,* en marquèrent le cas. De même *quae* et *quod* dans plusieurs adverbes formés en partie de ce pronom relatif, sont également devenus *che.* Car outre le *conciossiacosachè,* on a dans l'italien *perchè, perocchè, perciochè, acciochè,* formés de *per quae,* ou de *per quod, per hoc quod, per hocce quod, ad hocce quod.* Ce *però* ne diffère de *perciò,* qu'autant que le *hoc* diffère de *hocce,* qui est le même mot un peu traîné ou appuyé du *ce* que l'on trouve dans Térence et d'autres auteurs latins. Les adverbes latins dérivés presque tous de noms adjectifs, comme dans les autres langues, avoient leurs terminaisons en *e* long ou en *iter* bref, *docte, recte, optime, breviter, faciliter, leviter.* La prosodie étant perdue, ces *docte, optime, recte,* se confondoient avec les vocatifs; et en retranchant le *r,* comme il s'est fait aussi dans les terminaisons des verbes, (ce qui fit perdre les passifs) cet *ite* donnoit un sens très-vague au mot de *brevite, facilite, levite.* On les remplaça par un mot composé pareillement d'un adjectif et d'un substantif, qui s'y trouvent quelque fois à contre-sens, ou forment un pléonasme; outre que c'est presque toujours par figure qu'ils sont ainsi employés. Ce substantif dont je parle est *mens, mentis,* esprit. Dans le latin il se trouve quelquefois

à la ſuite d'un adjectif, qui deſignoit l'état, la modification de *mens* dans le ſens primitif et propre : „*Irruit furiatâ mente Coroebus:*“ Corébe ſe jeta avec l'eſprit ou l'ame en fureur, „*mente furiatâ;*“ ainſi l'on diſoit trés-bien *bonâ mente, doctâ mente,* et même *ſanâ mente.* Mais ces expreſſions étant devenues peu-à-peu communes, l'on ne fit plus attention ſi l'épithète convenoit avec *mente,* pourvu qu'il eût la force qu'on vouloit donner à cet adverbe: l'on fit *ſpiritualmente, affennatamente, unanimamente,* comme *materialmente, longamente, brevemente,* quoique ces premières dictions ſoient des eſpèces de pléonasmes (*ſpirito, ſenno, anima* étant à-peu-près ſynonymes de *mente*) et que *materialmente* et les autres ſoient contradictoires, *materia* et *mente,* (esprit), ayant un ſens oppoſé l'un à l'autre. Mais un long et fréquent uſage de ces mots ainſi compoſés a fait oublier le ſens du ſubſtantif *mente,* et on le prit pour une prolongation d'un ſimple adjectif, et non pas un compoſé d'un ſubſtantif joint à un adjectif. Nous verrons ailleurs, que les adverbes françois en *ment,* ſont auſſi nombreux que les italiens, et on ne s'aviſe pas même de leur origine, parceque le mot de *mente* n'eſt pas reſté à cette langue.

25) Les adverbes qu'on pourroit appeller pronominaux et qui répondent aux latins *hic, illic, illuc, illac, quo* et *qua,* ſuivant la marche des pronoms, ſe ſont formés d'une manière un peu différente dans les trois langues. L'Italien les forma en transportant au pronom démon-

ſtratif le pronom relatif, *qui, quae, quod,* comme nous venons de le voir dans *quello,* et *quelli.* De *qui hic,* il fit *qui;* de *qua hac,* il fit *qua,* le françois s'en eſt tenu au ſeul *hic,* dont l'italien avoit fait également *hici,* et *ci;* de la même manière que de *hocce* il a fait *ciò.* Mais l'Italien ſupprimant la ſyllabe initiale, retint le *ci* qui lui ſert auſſi de pronom perſonner, aux cas obliques de *nos,* nous *). Y retint cependant la ſignification de *hic,* adverbe pronominal, au lieu de *qui;* non pas portant dans tous les cas; mais ſeulement lorsqu'il a un ſens relatif. Car on ne diroit pas *io ſono ci,* ni *io vengo ci,* pour dire je ſuis ici, ou je viens ici; mais l'on dit *io ſono qui, io vengo qui,* ou *qua, e* ci *reſter ò, e* ci *farò quello che* ci *farà da fare.* L'on voit que ce *ci* répond au françois *y,* et le *qui,* à *ici;* mais l'*y* françois tient lieu d'*ibi,* ſoit en indiquant le lieu dans lequel on eſt, ou celui dont on parle. L'Italien dit *ci,* pour nommer le lieu où eſt celui qui parle, et il dit *vi,* lorsqu'il ſe rapporte au lieu dont ou parle. Ainſi l'on dit: *io ſono venuto quà (p. e. à Roma) e qui mi fermerò finchè* ci *ſaranno coſe da oſſervare. Voi reſterete in Napoli finchè vi potrete frequentare i letterati; per amor dei quali vi ſiete andato.*

*) On a fort abuſé de ce *Ci* en le faiſant ſervir de pronom à la troiſième perſonne. Rien n'eſt plus commun que d'entendre, *ci diede, ci fece, ci diſſe,* au lieu de *gli diede, gli fece, le diſſe, lor diſſe.*

Le françois ne peut dire que je ſuis venu *ici* *). Vous êtes à Naples, et vous y reſterez tant que vous y pourrez fréquenter les ſavans, pour l'amour des quels vous y êtes allé. Dans une de ces phraſes, cet *y* répréſente l'*hic*, et l'*huc* latin, et dans l'autre il tient lieu d'*ibi* latin, et de l'italien *ivi*, et *vi*. Les adverbes *illic*, *illuc*, *illac*, en conſervant la radicale *l* ſont reſtés aux trois langues, également; mais le françois ne retint que *là*. L'Italien dit auſſi *lì*; et ces deux mots quoique uſités par le vulgaire indistinctement, déſignent pourtant des lieux inégalement éloignés. Car *lì* déſigne un lieu tout proche, *là* un lieu plus éloigné.

26) De la même manière que d'*hic* joint à *qui*, l'Italien a fait *qui*, et de *qui ille*, il a fait *quello*, il forma de *qui* et *hinc*, et de *qui* et *inde*, les adverbes *quinci*, et *quindi*, lesquels ne diſent pas plus que les latins *hinc*, et *inde*. Une translation de nom en néceſſite ordinairement un autre; préciſément comme un abus en amene des autres. Le *qui*, et *qua*, étant transportés à l'*hic*, *huc*; et *hac*, il falloit les remplacer par d'autres mots; et l'on prit pour cela l'adverbe local *ubi*, dont l'Italien fit *ove*, et *dove*; et le françois *où*, qu'on employe indifférement pour déſigner le *ſtatus in loco*, et *motus ad locum*, ainſi l'on dit, *où êtes vous*, et *où allez vous*; et *par où eſt-il venu*; *dove ſiete*, *dove andate*, *per dove è egli venuto?*

*) *Solécisme* inévitable dès que l'*u* de *huc* eut pris le ſon d'un *i* comme il fait en différents pays d'Allemagne.

ARTICLE VII.

Différence remarquable de l'accent Italien, du François et de l'Espagnol dans la dérivation des mots du Latin.

27) Il eſt auſſi à propos de remarquer que l'Italien dit également *dove*, et *ove*, pour *où*, comme il dit *onde* et *donde*; *indi* et *quindi*, *entro* et *dentro* c'eſt une ſuite du penchant qu'il a particulièrement à commencer les mots par une conſonne, plutôt que par une voyelle; et de la facilité qu'ont toutes les langues, en ſe formant d'ajouter le monoſyllabe primitif *to*, *ta*, *te*, dont nous avons vu que ſont ſortis les articles, ſurtout s'il commence par une voyelle, parce-qu'alors ſi le nom commence par une voyelle, celle de l'article s'élide, et ne forme qu'un ſeul mot. Bien des noms grecs, latins, italiens, ſe ſont formés par cette jonction d'un *t*, au mot ſuivant *). *Or* il eſt très-certain que l'organe articule plus facilement *dove*, que *ove*. Le peuple qui forma les langues ignorant le vrai nom d'*avena* et entendant *l'avena*, l'*arena*, s'accoutuma à détacher l'*a* du nom qu'il laiſſa à l'article et l'on a fait la *vena*, la *rena*, la *badia*, la *badeſſa* au lieu de l'*avena*, l'*arena*, l'*abadia*, l'*abadeſſa*. Ailleurs la facilité extrême de ſuppri-

*) En parlant de l'importance du *t*, et du *d*, et des articles grecs, et germaniques *to*, *te*, *tes*, *der*, *die*, *das*, j'étois tenté de citer le nom grec TALASSA, mer, et le latin TESTIS, témoin; que je crois avoir été formés l'un de τ, ἁλς, ἁλος, *du ſel*, l'autre de το *iſt*, ou *t eſt*, *cela eſt*.

mer la voyelle initiale d'un nom précedé de l'article *lo*, et *la*, eſt évidente, et c'eſt ainſi qu'il forma à nom de *Natolie* d'Ανατολη, *Oriens*, la *Magna*, pour Allemagne; que d'*episcopus*, il fit *Vescovo*, d'*Heremita*, *Romito*.

28) Cette ſuppreſſion n'a lieu dans la langue françoiſe que dans quelques noms comme dans celui de Guienne qui devoit être l'*Aguienne* tiré d'*Aquitania*. Car au reſte, le François, tout au contraire de l'Italien, au lieu de ſupprimer les voyelles initiales, en ajoute à des mots qui n'en ont pas dans le latin et dans l'allemand; comme l'on voit dans *escole*, *eſtole*, *étude*, *éperon*, (ſup. P. 1, Art. V. 52). Au ſurplus ce que je dis ici de la langue italienne peut appartenir également à la françoiſe et à l'eſpagnole ainſi qu'à tous leurs dialectes; ſur leſquels il ne ſeroit pas inutile de jeter un coup d'oeil.

ARTICLE VIII.

Obſervations ſur les Dialectes.

29) Les dialectes ou langages particuliers de différentes provinces d'un vaſte pays, ne ſont pas fils de la langue à laquelle ils appartiennent, mais plutôt ſes frères; puiſqu'ils exiſtoient avant que la langue dont on pourroit les ſuppoſer ſortis, fût formée elle-même; et ils ſont nés du même langage dont ſe forma celui, qui enſuite devint langue principale et dominante dans le pays.

Les peuples de l'Asie mineure, et les Grecs, ont formé leur idiome des monosyllabes des peuples Scythiques et des Tartares habitans du Caucase et des bords de la mer Caspienne. Cette belle et harmonieuse langue que nous admirons encore dans les écrits d'Homère, d'Hérodote et de tant d'autres poëtes, historiens, orateurs et philosophes, est fille de ce même ancien langage oriental d'où sont sorties les langues esclavonne et teutonique; et des langues grecque, esclavonne et teutonique est née, la latine. La différence frappante que l'on trouve dans ces idiomes, vient principalement de la manière différente avec laquelle les anciens habitans de l'Italie prononçoient les mots qui leur étoient venus de la Grèce, des îles de la Mer noire et du golfe Adriatique, ou d'un pays moitié grec moitié illyrien, tel qu'étoit tout le continent compris à présent sous le nom de Turquie européenne et de Dalmatie.

30) Avant que se soit établi l'idiome qu'on appela grec, différens peuples de la Grèce, de l'Asie mineure, ou Natolie, parloient différens langages dont le fond étoit le même, mais qui différoient par des nuances plus ou moins grandes et marquantes. Le langage des Athéniens fut ensuite adopté par les autres Grecs, parce qu'Athènes et son district appelé l'Attique, à ayant une certaine époque produit des écrivains plus agréables et plus intéressans que ceux des autres contrées, les écrivains qui vinrent après, jugerent à propos d'en imiter le style. Par-là le dialecte attique est devenu la langue

générale de tous les Grecs policés et inſtruits, et ſurtout de ceux qui ſe mêloient d'écrire.

31) Je ne chercherai pas ici comment les langues orientales du temps de Cyrus, du temps d'Alexandre ou de celui de Mahomet, ſe ſont formées et diviſées en différens dialectes. Cela auroit pour nous, trop peu d'intérêt. Il ſuffit de nous rappeller que l'Hébreu étoit un dialecte de l'idiome caldéen, ou aſſirien, et que lui-même ſe diviſoit en pluſieurs autres, particulièrement en judaïque et ſamaritain; et que le Perſan devoit être un dialecte de l'idiome indien.

Pour la langue latine, on ſait bien qu'elle ne fut jamais diviſée en différens dialectes; quoiqu'il ſoit très-probable que dans les premiers ſiècles de Rome les trois peuples qui partagoient le Latium, avec les Romains les Volsques, les Herniciens, les Eques parlaſſent un langage différent les uns des autres; mais dès que ces peuples n'en firent qu'un ſeul, la langue qu'on parloit à Rome, devenue capitale inconteſtable de tout le pays latin, régna ſeule, et il n'y eut plus d'autre langue latine que la romaine, laquelle encore ne fut formée qu'après la réunion des peuples en un ſeul. Elle ſe répandit enſuite rapidement dans toute l'Italie, dans tout le ſud-oueſt de l'Europe, et dans l'Afrique, mais elle ne put ſe diviſer en dialectes, parceque tous ceux qui l'apprenoient ſuivoient autant qu'ils pouvoient l'inflexion des mots et les tours de phraſes qu'ils entendoient des Romains; et jamais il ne fut queſtion de dialectes latins. Mais dès que cette langue, après être devenue com-

commune à une grande partie de l'ancien monde, ſe corrompit, tant à Rome et dans les pays voiſins, que dans les provinces éloignées, il en ſortit une foule de langages qui pouvoient s'appeler des dialectes comme ceux des Grecs, mais qui n'eurent ce nom que long-temps après lorsque quelques-uns d'eux ayant prévalu ſur les autres, devinrent des idiomes communs à des nations nombreuſes.

32) Il eſt vrai que lorsqu'on appeloit romaine ou romance la langue latine corrompue, on auroit pu appeler dialecte provençal, languedocien, gascon, picard et pariſien les langues particulières des habitans de la Provence, du Languedoc, de la Gascogne, de la Picardie et de l'Isle de France. Mais ce mot n'étoit point uſité, ou plutôt étoit inconnu dans le ſens où nous le prenons. Cependant lorsque la langue latine ſe fut corrompue et qu'elle devint ce qu'en Italie on appelle langue vulgaire et en France langue romaine ou romance, il ſe forma dans toute l'Europe une foule de langages, différens dans les formes, mais dont le fond étoit le même; et ces langages étoient tous des dialectes de cette langue romaine ou vulgaire. Quelques-uns de ces dialectes ſont devenus des idiomes parfaits et des langues générales de trois grandes nations, l'italienne, la françoiſe et l'eſpagnole.

33) On convint enſuite d'appeler dialectes les langues que parlent des peuples qui ſont membres d'une grande nation, mais qui forment des états indépendans les uns des autres. Ainſi

les différens langages de la nation espagnole avant le ſiécle de Charles-Quint auroient pu s'appeler dialectes; mais depuis que tous ces petits royaumes ont été réunis en un ſeul, le langage des Andaloux, des Murciens, des Catalans, et même des Valenciens et des Aragonois, ne peut plus s'appeler que patois, dès qu'il s'éloigne du dialecte caſtillan devenu l'idiome général de toute la nation eſpagnole *).

34) D'après l'idée qu'on attache aujourd'hui à ce mot, il n'y a plus de dialectes qu'en Italie et en Allemagne. En Italie, dans le quinzième ſiécle, on en comptoit quatorze qui auroient encore pu ſe ſubdiviſer en quarante ou cinquante et beaucoup plus encore, lorsque dans la Romagne, dans la Toscane, et en Lombardie on pouvoit compter pluſieurs républiques ou principautés indépendantes. Nous pouvons à préſent en diſtinguer cinq ou ſix principaux, qui ſont le Napolitain, le Romain, le Toscan, le Vénitien, le Bas- et le Haut-Lombard; comprenant ſous le nom de Bas-Lombard celui que l'on parle depuis Bologne et Ferrare jusqu'à Milan, et ſous le nom de Haut-Lombard le Piémontois.

35) Il eſt naturel que les langages des peuples qui ſe trouvent plus près du ſiége de la langue-mère, s'approchent davantage de celui qui en eſt auſſi ſorti, et qui eſt devenu dominant. Cependant, c'eſt moins par le voiſinage que par d'autres rapports également phyſiques

*) Le Basque que l'on parle dans la Biscaye, n'eſt pas un dialecte espagnol, ayant un fond totalement différent.

que les langues diffèrent plus ou moins entr'elles, et s'éloignent ou s'approchent de la langue-mere. Car le Bolonois diffère du Romain et du Toscan presque plus que le Piémontois; et le Gênois qui n'eſt ſéparé du Latium que par la Toscane, eſt plus différent des idiomes romain et toscan que ne l'eſt le Portugais, avec lequel au reſte il a beaucoup de rapport. Mais en général il eſt ſûr que le langage des provinces plus voiſines de Rome, ſiége de la langue latine, tient beaucoup plus du fond maternel que tous les autres. Il ſeroit par conſéquent naturel que le langage des villes qui ſont entre Rome et Naples, et de celles qui ſe trouvent entre Rome et Ravenne euſſent formé la langue italienne des débris de la latine; puisque tout ces pays, outre qu'ils ne ſont pas à une plus grande diſtance de Rome que Florence, capitale de la Toscane, ſont auſſi ſur un ſol de qualité plus approchante de celle du pays latin que ne l'étoit le diſtrict ou l'état florentin dans le tems que la langue italienne ſe forma, de ſorte que les mots latins devoient éprouver moins d'altération ſur les rives du Garigliano, et du Tibre qu'ils n'en éprouvoient dans les vallées de l'*Arno* et les ravines du torrent *Mugello*. Mais ce n'eſt pas de la ſeule reſſemblance des filles avec la mère que vient l'univerſalité d'une langue, ou la ſupériorité d'un dialecte ſur les autres. Différentes cauſes concourent à les former, à les enrichir et à étendre leur domination, ſi je puis m'exprimer ainſi. La langue provençale et la languédocienne étoient auſſi bien, et par plus

de raiſon que la pariſienne et la picarde filles, de la latine, et ſous quelque rapport de la celtique; cependant c'eſt la pariſienne qui prévalut et qui domine. Le langage des Calabrois tient plus de prés que le Vénitien à la langue grecque, et à la latine dont ſont nées plus ou moins immédiatement toutes ces langues, ou ces dialectes. Néanmoins la Venitienne eſt plus généralement répandue en Italie que ne l'avoient jamais été le langage de Tarente, de Bari, ou de Mantoue, dont les dialectes, tout ainſi que les grands idiomes naiſſants ſe formèrent de la même manière, prenant les mots d'un idiome antérieur, et changeant ceux-ci d'une façon ceux-là d'une autre, ſuivant la diſpoſition de leurs organes ou l'habitude contractée d'articuler les élémens de la parole c'eſt à dire les lettres, puis en ſuppléant les mots qu'ils perdoient par des translations d'autres mots, que quelques rapports accidentels leur ſuggérèrent. Les langues s'enrichiſſent enſuite à méſure que dans les pays, où on les parle le progrès des arts, de la civiliſation, du commerce, oblige les habitans de certaines claſſes, d'adopter ou de créer des noms.

36) Les dialectes n'ont pas ſuivi d'autre marche que celle qu'ont faite les langues en général, ſoit en changeant le matériel, ſoit en changeant l'intellectuel, c'eſt-à-dire la ſignification des mots qu'elles ont reçus d'une langue antérieure. Il faudroit copier la moitié d'un vocabulaire, et la charger de notes ſans nombre pour expliquer comment et pourquoi tel et tel mot qui devroit ſignifier telle ou telle choſe,

en ſignifie une autre, ou faire un immenſe commentaire au Traité des tropes de du Marſais. Car tous les mots qui ſemblent dire autre choſe que ce qu'ils devroient, c'eſt par quelque rapport qu'ils ont avec l'objet, ou l'action que le mot ſignifie proprement. Le langage métaphyſique eſt tout compoſé de tels termes chez tous les peuples du monde, et ce qui eſt digne de remarque, c'eſt que le mot qui a été ſubſtitué à celui qu'avoit une langue antérieure, dont les autres ſont ſorties, a auſſi du rapport avec celui qu'on a abandonné. Toutes les nations ont également formé et enrichi leur langue par ce moyen, et ont remplacé les mots qu'elles avoient perdus du fond de la langue mère, ou qu'elles n'avoient pas encore acquis autrement. Par le même moyen les dialectes italiens ſont également riches; quelques-uns peut-être plus que n'eſt celui qui eſt devenu l'idiome de toute la nation.

37) Auſſi les Napolitains et les Vénitiens prétendent-ils parler un langage qui ne manque d'aucune ſorte de termes pour quelque genre de discours que ce ſoit, et pour traîter toutes ſortes de ſujets. Le Bolonois, quoiqu'il ne ſoit plus le langage qu'on parloit du temps du Dante, eſt certainement auſſi riche qu'il a jamais été. La ſeule traduction du roman comique de Bertoldo Bertoldino et Cacaſenno ſuffiroit pour le prouver, puiſqu'il préſente abondamment des mots, des phraſes, des proverbes capables d'exprimer tous les ſentimens, toute la philoſophie morale et phyſique et tous les objets que la

nature préſente. J'en pourrois dire autant du piémontois, quoiqu'on n'ait dans ce dialecte aucun ouvrage aſſez conſidérable qui puiſſe montrer de quoi il eſt capable, comme on en a dans le napolitain, le vénitien, et le bolonois. D'où vient donc que toutes ces nations qui parlent et qui peuvent écrire dans leurs langages, écrivent et parlent ordinairement dans une langue différente de leurs dialectes presqu'autant, et plus même, que les langues eſpagnole et françoiſe le ſont de l'italienne commune; et pourquoi trois parties de l'Italie, toutes plus conſidérables que ne l'eſt la Toscane, et incomparablement plus que n'étoit le ſeul état de Florence, pour traiter la morale, la religion, les affaires publiques et ſérieuſes de quelque nature qu'elles ſoient, ont elles adopté le dialecte florentin? car il nous faut avouer, que cette langue commune à toute l'Italie littéraire, religieuſe et politique, eſt le dialecte florentin, non pas celui du bas peuple, mais celui que parloient les gens de condition dans le ſiècle de Pétrarque et de Bocace. Je vais tâcher de répondre à cette demande ſi naturelle et ſi raiſonnable.

ARTICLE IX.

Réflexions ſur la ſupériorité de certains dialectes.

38) Trois cauſes concourent ordinairement à donner à un dialecte la préférence ſur les autres du même pays ou de la même nation: 1. Une

certaine ſupériorité d'eſprit du peuple qui le parle. 2. La puiſſance ou la conſidération politique de ce même peuple. 3. La poſition géographique du pays. Ces trois cauſes, ou du moins deux décidément, ont contribué à faire du dialecte attique la langue commune des Grecs, du dialecte romain la langue latine, du toscan la langue italienne, du caſtillan et du pariſien la langue caſtillane et la françoiſe, enfin du ſaxon la langue allemande. Je ne dirai pas que les Athéniens fuſſent abſolument plus ſpirituels que les autres Grecs, parce que les Rhodiens, les Siciliens, comptés alors pour peuple grec, les Corinthiens, les Spartiates ne le cédoient peut-être pas aux Athéniens pour l'eſprit naturel. Homère n'étoit pas Athénien et Ariſtote étoit du côté tout oppoſé à la patrie d'Homére Toutes les villes du pays de langue grecque en s'étendant depuis Sardes capitale de la Natolie jusqu'à Theſſalonique ou Salonichi, qui eſt une frontière de la Thrace, ont produit des génies ſupérieurs, et tous les dialectes qu'on a parlés dans ces pays pouvoient ſe regarder comme des idiomes parfaits. Car que manquoit-il au langage d'Hérodote et d'Hippocrate, qui ont écrit dans le dialecte ionique? Cependant on convient généralement que les Athéniens étoient encore plus ſpirituels que les autres Grecs; et ils devoient cela à la qualité de leur ſol, à l'air du pays. L'huile, le miel, le vin, les grains et toutes les productions de l'Attique étoient favorables aux qualités ſpirituelles. Auſſi dès que la Grèce fut policée l'Attique lui a donné plus

d'auteurs de tous genres, qu'aucune autre contrée, et ce qui importe le plus, c'étoit cette classe d'auteurs qu'on lit et qu'on entend plus communément. Athènes n'étoit pas à la vérité aussi puissante du temps de Périclès que Sparte le fut du temps d'Agésilas et de Lysandre, et que la Macédoine l'a été depuis; mais elle fut toujours plus fréquentée des autres grecs, et plus peuplée que ne le furent jamais ni Sparte ni la capitale de la Macédoine.

39) Athènes donna quelque temps la loi à une grande partie de la Grece, tandis que quatre ou cinq auteurs célèbres qui y étoient nés, ou qui s'y étoient établis, attiroient dans ses murs tous ceux des Grecs qui aspiroient à quelque sorte de renommée par leurs talens. Admirant les discours, les écrits des poëtes, des historiens, des orateurs athéniens, ils tâchèrent ensuite d'en imiter le langage préférablement à celui de leur propre pays, surtout en écrivant des ouvrages qu'on souhaitoit être lus de tous les Grecs; puis qu'on savoit bien que les autres Grecs s'étoient tous accoutumés au langage des Athéniens, qui, au surplus, par la position même de l'Attique, avoient plus de ressemblance avec celui des autres peuples au milieu desqnels ils se trouvoient. Ainsi le langage des Macédoniens, des Corinthiens, des Thébains d'un côté, celui des Rhodiens, des peuples de l'Asie mineure et des îles adjacentes, de l'autre, devoient avoir plus de points de rapport avec celui de l'Attique, que ne pouvoient en avoir ceux de la Thessalie et de la grande Grèce, ou de la

Sicile, pour que les curieux allâſſent entendre des discours à Rhodes, à Smyrne et à Halicarnaſſe.

40) Nous ne ſavons pas quels étoient les dialectes latins avant que tout le pays fût réuni en un ſeul état ſous la domination de Rome; mais il eſt bien à préſumer que les quatre peuples qui formoient quatre états indépendans, euſſent quelque diverſité d'expreſſions. Par cela ſeul il devoit y avoir des nuances qui diſtinguoient le langage des Romains de celui des Volsques, et le langage de ces derniers de celui des Herniques et des Eques. Cette diverſité d'ortographe qu'on trouve encore dans quelques fragmens de livres et dans des monumens de l'ancienne Italie, conſerve encore les traces de la rudeſſe et de l'irrégularité d'inflexion, et des ſingularités de l'accent ou de la prononciation des différens peuples Latins. Mais on devoit bien s'attendre que celui des Romains prévaudroit par de plus fortes raiſons encore que celles qui firent prévaloir le dialecte attique ſur les autres grecs, et le florentin, l'aretin ſur le piſan, le ſiennois, le lucquois, comme nous allons le voir. Ce n'eſt pourtant pas que les habitans de la partie du Latium où étoit Rome, euſſent plus de talent que les autres pour les arts et les ſciences, et pour la littérature qui forme et perfectionne les langues. On auroit plutôt raiſon de croire que les Volsques et les Herniques, qui étoient au ſud-eſt de Rome, en euſſent davantage; puisque tous les plus grands génies qui ont illuſtré le littérature latine, Cicéron, Horace. Ovide, (ſans parler de ceux qui

étoient de la Gaule cisalpine) étoient ou du pays des Volsques ou près de ses frontières. Mais Rome étant devenue la capitale dominante de tout le pays, c'étoit son dialecte qui devoit l'emporter sur les autres, quand même ceux-ci auroient eu des avantages intrinséques et réels. Rome au reste se trouvoit au centre des pays qui constituèrent le premier fond de sa prépondérance sur l'ancienne Italie. Son cercle tenoit immédiatement au pays des Sabins et à celui des Etrusques, qui furent les premiers peuples non latins qui adoptèrent la langue latine, et concoururent à la propager. Ces deux nations italiennes durent avoir plus de facilité à apprendre le langage des Romains, qu'elles n'en auroient eu pour celui d'Antium et de Suessa Pometia.

ARTICLE X.

Comment et pourquoi le dialecte Florentin est devenu la langue commune et littéraire de toute l'Italie.

41) Le dialecte romain, devenu l'idiome de tout le Latium, ensuite de toute l'Italie et de l'Europe occidentale, tomba en décrépitude, et de son corps corrompu et pourri nâquirent une foule de langages différens.

En Italie dans le siècle de Charles-Quint on en comptoit autant qu'il y avoit de villes, et autant qu'il y avoit de diversité d'airs dans

les différentes contrées de la péninſule; mais que l'on peut réduire à ſix plus diſtingués et plus marquans.

42) Quoique les Italiens ayent aſſez généralement la réputation de peuple ſpirituel, les Toscans jouiſſent encore plus particulièrement de cette réputation, et parmi eux les Florentins, l'ont méritée encore plus que les autres. Je comprends ſous le nom de Florentins les habitans de cette partie de la Toscane qui compoſoit l'état de la république de Florence vers l'an 1350. Les Florentins eurent plus que les autres Toscans, du goût pour la littérature, et une habitude plus commune d'écrire, de tenir régiſtre, et de conſerver des ſouvenirs. Cela étoit ſi marqué que les Siennois leur rivaux le relevèrent comme une preuve d'ambition et de vanité *); mais d'autre côté le ſoin qu'ils eurent de mettre et conſerver par écrit tant de détails de leurs affaires publiques et particulières, prouve un eſprit d'ordre et d'exactitude que n'avoient peut-être pas ſi communément les autres Italiens. C'eſt ſans doute par cet eſprit d'exactitude qu'ils mirent plus de préciſion dans la formation des mots, dans la déclinaiſon des noms, dans la conjugaiſon des verbes, dans leur langage, ſoit qu'ils s'en tinſſent à l'ortographe latine, ſoit qu'ils s'en écartaſſent. Il s'enſuivit de là que leurs écrits étoient lus, compris et goûtés des autres Italiens, plus facilement que ceux des Lombards, des Vénitiens,

*) V. Gigli dans ſon Dizionario Cateriniano.

des Napolitains ne l'étoient réciproquement les uns des autres. Car il eſt évident que les terminaiſons du langage florentin, telles qu'on les a dans les quatre ou cinq auteurs du 14ᵉ ſiècle, diſtinguent mieux, dans les noms et dans les verbes, le ſingulier du pluriel, le maſculin du féminin, et une perſonne de l'autre. Il a ſurpaſſé même à cet égard le ſiennois, qui à quelques autres égards auroit l'avantage. Mais après tout, ces différences entre les dialectes florentin, ſiennois et lucquois, et celui des autres villes de la Toscane, ne ſont pas fort conſidérables. En général les Toscans, ſucceſſeurs des anciens Etrusques, ſemblent avoir eu de tout temps une tendance organique à finir les mots par des voyelles, ſurtout par l'*u*, qui très-facilement prenoit le ſon de l'*o* fermé des modernes Italiens. Par là, en ſupprimant l'*m*, l'*s*, le *t* final du latin, en retenant la voyelle précédente, le mot ſe trouve plus approchant du latin, qui étoit encore fort en uſage, quoique barbariſé. Ces mots étoient mieux formés, d'autant plus qu'en ne ſupprimant point les *e* intermédiaires, ils conſervoient auſſi beaucoup plus de conformité tant avec les mots encore latins, qu'avec les mots vulgaires des autres pays, de la Romagne, de tout l'Etat eccléſiaſtique, du Napolitain, et même du Lombard. Dans quelle autre contrée d'Italie, avant même que la langue fût fixée, ne devoit-on pas comprendre plus facilement *faceſſe*, *diceſſe*, que *ffiſs*, *dſiſs* du Bolonois?

43) La conſidération qu'acquit la nation flo-

rentine vers 1500 fut encore une des cauſes que ſon dialecte ſe répandit plus que les autres dans toute l'Italie. Il eſt vrai que le Vénitien paſſoit pour plus doux et plus agréable, et d'un autre côté la puiſſance vénitienne étoit alors ſans comparaiſon ſupérieure à celle de Florence et de toute la Toscane unie. Mais outre que la poſition de celle-ci, étoit plus favorable les Florentins et les autres Toscans, qui ſe fréquentoient les autres villes d'Italie et ſurtout Rome, répandoient leur langage, ſans ſe donner aucune peine de le faire apprendre aux étrangers. Ainſi Rome qui auroit eu aſſez de droit et de facilité de donner aux autres nations italiennes ſon dialecte, s'accoutuma aiſément elle-même à ſe conformer au florentin, qui par d'autres raiſons particulières, et que l'on peut dire accidentelles, gagna de l'aſcendant à l'époque que Rome ſe relevoit de l'état de dépopulation où le grand ſchisme d'Occident l'avoit réduite. Avant cette époque l'accent romain approchoit beaucoup plus du napolitain que du toscan, comme on le voit dans un fragment très-remarquable de Louis Monaldeſchi, contemporain de Pétrarque *).

44) Mais ce qui a decidé l'aſcendant que devoit prendre le dialecte toscan, particulièrement le florentin, ce fut le mérite étonnant des ouvrages de trois auteurs qu'on regarda comme Florentins, quoiqu'un ſeul des trois fût né à Florence. Ces ouvrages ſont le poëme de Dante,

*) Muratori Rer. Ital. T. XII. pag. 525.

le recueil des poéſies de Pétrarque, et le Décameron de Boccace. Le premier intéreſſoit par ſon ſujet politique, religieux et ſatyrique en même temps. Le ſecond, moins intéreſſant pour le ſujet, quoique l'amour intéreſſe aſſez généralement, comme le dit Pétrarque lui-même, charmoit pour l'expreſſion d'un ſentiment tendre avec un ſtyle et des mots ſi bien choiſis que toutes les ames ſenſibles en firent leurs délices. Boccace, le troiſième de ces auteurs, par ſes contes ſi variés, ſi bien imaginés, et au reſte ſi libres, ne pouvoit que trouver beaucoup de lecteurs dans toute l'Italie, ſurtout dans un ſiècle corrompu tel que l'étoit celui qui ſuivit le XIV, ſur la fin duquel Boccace avoit compoſé et publié ce fameux ouvrage. L'imprimerie introduite en Italie vers la fin du ſiècle précédent, avoit répandu par toutes les provinces le Décameron de Boccace ainſi que les poéſies de Dante et de Pétrarque. Il n'y avoit point de livres auſſi agréables ni auſſi intéreſſans, et ces ouvrages étoient lus avidement par tous ceux qui avoient reçu quelque ſorte d'inſtruction, tant hommes que femmes. La galanterie étant aſſez générale, et la religion qui eſt le fond du poëme du Dante, étant abſolument la dominante, le ſtyle de ces trois auteurs avoit auſſi quelque choſe de plus régulier que tout ce que l'on pouvoit avoir d'écrit en langue vulgaire ſoit à Naples, à Rome, à Veniſe, ſoit dans les villes de la Haute-Italie. Jaques Sannazzar, originaire de la Lumelline, mais né et élevé à Naples, dès qu'il ſe décida d'écrire en langue vul-

gaire, forma ſon ſtyle ſur celui de Pétrarque et de Boccace. Quelques beaux-eſprits qui ſe trouvoient à la cour d'Urbin, d'autres qui vivoient à celle des marquis de Ferrare, enſuite à celle de Mantoue, ou aux armées qui faiſoient la guerre en Piémont, ſe mirent à écrire en langue vulgaire, ce qui n'avoit guère été d'uſage dans le ſiècle précédent, et tâchèrent d'imiter la conſtruction, l'inflexion des noms et des verbes qu'ils trouvoient conformes à trois ou quatre autres écrivains florentins du même ſiècle que Boccace. Bembo, qui étoit un des ornemens les plus diſtingués de la cour brillante d'Urbin, fit plus. Non ſeulement il imita le ſtyle de Pétrarque et de Boccace en écrivant en langue vulgaire en poéſie, et en proſe; mais il en tira des règles générales pour tous ceux qui voudroient écrire dans la même langue. Le livre qu'il donna ſous le titre trop vague de *Proſe*, peut être regardé comme la première grammaire de la langue italienne; quoique un peu avant lui un littérateur du Frioul nommé François Fortunio, eût déjà donné un ouvrage ſur le même ſujet.

45) Il ſe fit alors un changement général dans l'uſage de la langue vulgaire, et le dialecte Florentin fut adopté pour la langue littéraire de toute la nation italienne. Le bas peuple conſerva ſon patois dans toutes les provinces d'Italie, mais tous ceux qui ſe mêloient d'écrire, ceux qui voyageoient, ou qui recevoient chez eux des étrangers, ceux enfin qui devoient parler en public, parloient et écrivoient la même

langue à quelque variété près. Depuis les bords de la Mer méditerranée jusqu'à la Mer adriatique, et depuis le Phare de Meſſine jusques aux Alpes, le langage des plus célèbres Florentins, tels que Machiavel et Guichardin, eſt abſolument le même que celui du comte Baldaſſar Caſtiglione Mantouan, ou de Mathieu Bandello de Caſtelnuovo, Tortonois, leurs contemporains. Le ſtyle du comte de San-Martino de Virle, ſoit en proſe ou en vers, n'eſt pas différent de celui de Bernardin Rota et de Sannazar, et ne différe pas de celui de Bembo et de Fortunio. Mais ce qui nous prouve inconteſtablement que la langue d'uſage, commune à tous les écrivains et aux perſonnes de marque dans toute l'Italie, étoit totalement la même, c'eſt de voir que les deux auteurs que je viens de nommer, Caſtiglione et Bandello, proteſtoient qu'ils écrivoient en langue lombarde, et non pas en langue florentine ou toscane; et néanmoins leur langue n'eſt nullement différente de celle qu'on trouve dans les ouvrages des Toscans et des Florentins de leur temps, tels que Machiavel, Caſa, et le Berni.

46) Auſſi le Cortigiano *del Caſtiglione*, malgré que l'auteur l'ait voulu donner comme écrit en langue lombarde, a été cité par les rédacteurs du fameux dictionnaire de la Crusca, par préférence à des ouvrages d'auteurs florentins contemporains de Caſtiglione. Les nouvelles de Bandello auroient pû l'être avec plus de raiſon encore. Car dans quatre volumes aſſez conſidérables il n'y a pas quatre mots, pas un ſeul tour de phraſe qui ne ſe trouve dans les écrits

que

que les académiciens de la Crusca ont cités et donnés pour modèles. Le ſtyle de cet écrivain eſt auſſi bon italien que celui de Boccace, et très conforme au véritable génie de la langue italienne, quand même on devroit le juger d'après les écrivains florentins du 14e ſiècle.

ARTICLE XI.

Conformité du dialecte toscan, et de l'idiome italien. Différence des autres dialectes.

47) Cependant lorsque Caſtiglione et Bandello déclaroient qu'ils écrivoient en langue Lombarde, ils vouloient dire qu'ils écrivoient comme l'on parloit dans la bonne ſociété des villes de Lombardie et de Romagne, à la cour de Mantoue, à celles de Ferrare, et d'Urbin et dans les tribunaux ou cours de juſtice de Bologne et de la Romagne. C'étoit là préciſément la langue que Dante appeloit langue *commune*, lingua *aulica*, *curiale*, *cortegiana*, c'eſt-à-dire la langue ſoit des cours des princes, ou des cours de juſtice. Il l'apeloit auſſi langue *cardinale*, mot qui ne ſignifioit que *fondamentale;* parce qu'elle eſt fondée ſur la langue latine. C'étoit en effet la langue que parloient à Bologne les Profeſſeurs de l'univerſité entre eux et avec les nombreux étudians, qui venoient de toutes les provinces de l'Italie et de tous les pays de l'Europe; et celle que parloient les Prélats et les Podeſtats, et leurs Auditeurs, Aſſeſſeurs et Secrétaires, ordinairement

étrangers venus d'autres villes d'Italie. Les étudians étoient des jeunes gens qui avoient déjà reçu quelque inſtruction dans leur pays natal et ſavoient tous aſſez de Latin, pour connoître que tous leurs différens langages Italiens en étoient ſortis; et ils ſentoient que pour les rendre plus intelligibles, il falloit les rapprocher de la langue qui tenoit de plus près à l'origine commune. Or cette langue étoit celle qu'on parloit à Rome, à Viterbe, à Perouſe, à Gubbio et dans toutes les villes de la Toscane, qui confinent ou touchent de près au pays latin. En ſe rapprochant ainſi de l'idiome central de l'Italie, les dialectes les plus éloignés ſe rapprochoient entr'eux réciproquement, les uns en donnant plus d'étendue aux mots qui avoient été trop retranchés ou trop reſſerrés, les autres en reſſerrant ceux qui dans leurs pays, comme à Naples par exemple, avoient été trop groſſis, trop gonflés.

48) Le Napolitain, le Vénitien et le Piémontois, qui ſont à trois extrémités oppoſées de la Péninſule, diffèrent le plus de l'Italien du centre, qui eſt le Toscan, l'un par les initiales, les autres par les finales. Le Napolitain ſupprime l'*i* initial ſurtout de la prépoſition *in* que le François change en *en;* mais il renforce la conſonne ſuivante, et il ſemble la doubler, au lieu que le Piémontois la ſimplifie et l'affoiblit en changeant l'*i* en *e* muet. Le Napolitain alonge plutôt les mots toscans ou romains qu'il ne les abrège; en quoi il reſſemble à l'Espagnol. Son organe le porte à donner plus de largeur aux

voyelles; au lieu que le Lombard et le Piémontois les reſſerrent. Il change l'*o* et l'*u* en *a*, l'*i* en *e*: il dit *areteco*, au lieu d'*eretico*; il dit *aſſizio*, *artica*, au lieu d'*offizio*, *ortica*; tandis que le Piémontois dit *uffizi*, *urtia*. Il dit *accidere* au lieu d'*occidere* et *uccidere*. Il dit *omene* au lieu d'*uomini*, *hommes*. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que le Sicilien, qui au reſte ne diffère pas beaucoup du Napolitain, change l'*e* final italien en *i* et s'éloigne du Napolitain, du Romain, du Toscan; il ſe rapproche du Milanois, où l'*e* des pluriels féminins ſe change en *i*. Car à Milan on dit *i donn*, *i port*, *i feneſtri*, au lieu de *le donne*, *le porte*, *le fineſtre*. Le Vénitien au contraire abrège et radoucit les mots, et ne redouble pas plus les conſonnes intermédiaires que ne ſont le Lombard et le Piémontois. Ce dialecteeſt à l'oreille des autres Italiens ce que le Pariſien étoit à celle de *Brunetto Latini*, qui le trouvoit plus *délectable* que celui de Florence ſa patrie. Le Piémontois raccourcit auſſi les mots comme fait le françois, mais un peu moins. Il reſſerre les voyelles; il change ſouvent l'*a* en *e*, l'*o* en *u*: et l'*u* qui lui eſt commun avec le françois, n'a pas le ſon qu'il a dans la bouche des Romains dans celle des Napolitains, des Toscans, des Siciliens, des Sardes, où il ſe rapproche de l'*o*, que nos grammairiens et Lexicographes appellent *o* fermé et qui reſſemble à l'*ou* françois. L'on ſait qu'en prononçant l'*a* l'organe de la parole s'étend un peu plus qu'en prononçant l'*o*; et qu'en prononçant l'*o* et l'*ou*, il ſe reſſerre moins qu'en prononçant l'*u*

françois. Cette différence de prononciation eſt certainement l'effet de la différence du climat, ou de l'air reſpiré, dans ces différens pays.

ARTICLE XII.

De la langue des Iles de la Méditerranée.

49) Le fond du langage des trois grandes îles de la Méditerranée, la Sicile, la Sardaigne et la Corſe, eſt tout auſſi bien latin que celui des dialectes des contrées d'Italie les plus proches de la campagne de Rome où eſt née la langue latine, et de la Toscane, où s'eſt formée la langue commune d'Italie. Mais la forme s'en éloigne à meſure de la diſtance qui ſe trouve entre Rome, Florence, Palerme, Cagliari et Baſtia. En dix ſtrophes d'une chanſon fameuſe d'un poëte Sicilien *), il n'y a pas trois mots qui ne ſoient venus du Latin, ainſi que le ſont les mots toscans qui y répondent. Mais ces mots ont beaucoup plus changé de forme qu'ils n'ont fait dans la Toscane et la Romagne, d'autant plus qu'une partie des mots ſiciliens et napolitains ont été pris de ſeconde main, y ayant été portés par les Provençaux, les Arragonois des XIII, XIV, et XV ſiècles, et même dans les ſuivans par les Caſtillans depuis le règne de Charles-Quint. La même choſe doit être arrivée au langage Sarde, qui après le premier fond venu du latin, reçut du Génois et de l'Aragonois de

*) D. Giuſeppe Tempi ſopra la Neceſſità.

nouveaux mots également latins d'origine, mais qui avoient déjà pris un autre tour dans l'accent ligurien et espagnol. La différence qui ſe trouve entre ces trois dialectes n'a d'autre cauſe que celle des idiomes italien, françois, espagnol et portugais, c'eſt-à-dire, une diſpoſition organique, une facilité ou difficulté qu'ont les hommes d'un tel pays, ſous tel ou tel climat, d'articuler certaines ſyllabes. En quoi il eſt curieux d'obſerver que des nations fort éloignées l'une de l'autre, articulent facilement certaines ſyllabes, que d'autres nations voiſines articulent avec peine. La langue françoiſe qui a changé ſi étrangement tant de ſyllabes latines, comme nous l'avons vu, eſt cependant la ſeule qui a retenu les deux conſonnes adoſſées l'une à l'autre, comme on le voit dans „blanc, cla„meur, clef, plaiſir, plan, plante, plein," tandis que les autres langues, la Toscane même qui au reſte approche ſi fort de la latine, n'ont pu ſoutenir la jonction de ces conſonnes.

5o) D'un autre côté, deux idiomes voiſins, et qui ſemblent avoir été abſolument les mêmes, varient extrêmement dans la prononciation et dans l'ortographe de bien des mots qui leur ſont communs. Le Sarde, par exemple, qui devroit être et qui eſt en grande partie le même langage que le Sicilien, s'en écarte ſouvent plus qu'il ne s'éloigne du Lombard. La transpoſition de la lettre *r*, très-rare dans les autres dialectes italiens, eſt aſſez fréquente dans le Sarde, qui, par exemple, au lieu de *verme* dit *brème*, au lieu de *vergogna*, *bregugna*, et change plus

que le Sicilien l'*l* et l'*n* en *r*, comme le françois provençal a changé l'*n* en *l*, en faiſant *d'anima, alma*, puis *ame*. Le Sicilien et le Sarde ont retenu l'*u* latin, que l'Italien, l'Espagnol, et le Napolitain ont changé en *o*. L'*o* ouvert qui eſt intermédiaire entre l'*o* et l'*u* romain, prononcé *ou*, paroît ne s'être guères accommodé des organes napolitain, ſicilien et ſarde. Il eſt vrai que le Toscan donne un double ſon à l'*o*, dont celui qu'on appelle *o* ouvert, prend le ſon qu'ont l'*au* en François, et l'*o* que le François a formé de cet *au*, comme *or* d'*aurum*, *oreille* d'*auricula*.

51) Je ne parle point du langage maltois parcequ'il n'eſt pas un dialecte d'origine latine, mais plutôt Arabe ou Moresque; quoique depuis près de trois ſiècles, que l'ordre de Saint Jean y réſide, il y ait toujours eu à Malte beaucoup d'Italiens, d'Espagnols et de François parlant tous des idiomes ſortis du Latin.

Tout au contraire la langue des Corſes eſt celle qui par double et triple raiſon s'approche le plus du dialecte toscan, et par conſéquent de la langue commune d'Italie *). Le climat de cette île, le ſol même tient plus que celui de la Sicile et de la Sardaigne de la qualité du ſol étrusque, quoique ſes montagnes ſoient plus ſauvages plus alpeſtres que celles de l'Apenin. Il y a eu outre cela en Corſe plus que dans les

*) Muratori et d'autres ſavans italiens ſont d'avis que les Corſes ont été les premiers à écrire des actes publics en langue vulgaire. V. Muratori diſſert 33. Cambiagi iſtoria del regno di Corſica, T. 1, pag. 82.

autres îles de la Méditerranée des familles Toscanes qui s'y ſont établies ſoit dans le tems que le langage italien ſe forma, ſoit dans les tems poſtérieurs. Encore aujourd'hui peut être comme dans les derniers ſiècles, les campagnards Toscans et les payſans Luquois ſurtout, vont plus facilement chercher de l'ouvrage et travailler en Corſe qu'en Sardaigne, ou en Sicile. Les Génois qui ont poſſédé longtems cette île n'y ont pas beaucoup propagé leur dialecte, ſoit parceque les Corſes le trouvoient trop différent du Florentin, et du Piſan auquel ils étoient accoutumés, ſurtout depuis que l'on y connut les ouvrages des auteurs florentins le Dante, Pétrarque et Boccace et de quelques autres écrivains florentins du ſiècle XIV; ſoit par l'averſion qu'ils avoient et la haine qu'ils portoient aux Génois, dont ils étoient devenus ſujets à quelque titre et de quelque manière que ce fût. Ce qui eſt ſûr c'eſt que l'on a entendu en Italie, et on a lu, des ſermons et des livres d'auteurs corſes, en bien meilleure langue, c'eſt-à-dire dans un idiome plus approchant de celui des auteurs Toscans les plus eſtimés. et les plus claſſiques, que ne le ſont ceux des prédicateurs, des écrivains ſardes ou ſiciliens. En général la langue des ces trois îles adjacentes à l'Italie diffère moins de celle de la Toscane, et de la Romagne que celle des habitans des Alpes, qui ſépare la péninſule du grand continent de l'Europe.

ARTICLE XIII.

D'un langage intermédiaire entre la langue italienne, la françoiſe et l'eſpagnole.

52) On s'eſt ſouvent disputé ſur l'excellence tant des dialectes que des langues. Il eſt naturel qu'on trouve celle que l'on ſait le mieux, plus expreſſive, plus douce, plus parfaite que les autres. Ce n'eſt que ſur la prééminence de la langue grecque que tous les ſavans tombent d'accord: ſur toutes les autres on a des raiſons pour accorder à telle ou telle un dégré de perfection égale ou ſupérieure aux autres, comme on a des raiſons égales de leur reprocher des imperfections et des défauts. Auſſi un auteur aſſez renommé dans l'hiſtoire de la littérature italienne, contemporain et compatriote du Dante, et de Boccace en reprochoit également à tous les dialectes Italiens ou Toscans *). Je n'entrerai pas dans cette dispute; mais je ne crois pas inutile de jetter un regard ſur le langage des peuples habitans des Alpes et des Pirénées. La reſſemblance qu'on y obſerve depuis le Golphe de Veniſe jusqu'aux bouches du Var; depuis la Dalmatie jusqu'à la Provence; et nous pouvons même dire jusqu'aux bouches de la Garonne, et aux frontières de la Navarre, eſt ſurprenante. Cela conſtate d'abord un événement hiſtorique qui eſt la propagation de la langue latine, dans des pays où l'on a de la peine à imaginer com-

*) Passavanti dans l'ouvrage intitulé Specchio della vera penitenza.

ment des Romains ſont allés s'établir ou faire ſeulement quelque court ſéjour; et prouve en même tems l'influence phyſique de l'air ſur la formation du langage. Car à quoi attribuer cette reſſemblance du langage des payſans bergamasques, des habitans des vallées du Piémont, non ſeulement de celles qu'occupent encore les Vaudois, mais de celles du Po; de la Vraita au deſſus de Saluces qui coule entre les frontières de la Provence, et du Piémont dans les Alpes maritimes au pied desquelles eſt Nice; puis dans les montagnes de l'Auvergne dans les Sévennes, enfin dans la haute Caſtille et la Navarre et jusqu'à l'embouchure du Tage. Car il y a plus de rapport entre le langage des Griſons et des Vaudois, et le Gascon que n'en a le Bolonois avec le Toscan que l'on parle aux frontières de la légation de Bologne. Et ce qui nous ſeroit facile de montrer c'eſt que le fonds de tous ces langages eſt auſſi latin que l'eſt celui du plus pur Toscan; et qu'il n'y a pas plus de mots d'origine allemande dans les patois bergamasque, piémontois, ou vaudois, qu'il n'y en a dans les ouvrages du Dante, de Pétrarque, de Boccace, dans le Taſſe ou l'Arioſte. La différence de ces idiomes, langages ou dialectes, conſiſte dans la forme diverſe qu'ont pris les mots ſortant d'une langue antérieure, ou dans la différence du ſens qu'ont acquis accidentellement les noms qu'on a adoptés.

53) Or en conſidérant le langage des peuples dont je parle, il eſt impoſſible de ne pas remarquer qu'une même diſpoſition organique en

recevant les mots qui vinrent de Rome, de Perouſe, de Viterbe de Florence, ou plus directement d'Ancone, de Rimini ou de Ravenne, les a altérés de la même manière dans les Alpes juliennes, chez les Griſons, dans les Alpes cottiennes, chez les Vaudois, dans les Alpes maritimes, dans le Cévennes dans le Gévaudan et jusque dans le Béarn, la Navarre, et la haute Caſtille. Auſſi voyons nous le même changement de voyelles en diphtongues dans le patois griſon et dans le Piémontois, la même altération qu'ont éprouvé les langues aſiatique et grecque, en ſe propageant dans la Dacie et la Germanie, pays plus apres et agreſtes et certainement moins policés, que n'étoient la Perſe et la Grèce, comme les Alpes étoient et ſont plus agreſtes, plus ſauvages, que n'eſt l'Apenin; et la Rhétie moins avancée dans la culture des arts que l'Italie méridionale.

54) L'accent des Griſons change comme le Languedocien non ſeulement l'*a* en *o* mais l'*n* en *r*. D'*anima* dont les troubadours, on fait *alma* et *arma* le Griſon fait *orma*. Les articles dans ce langage ſe rapprochent totalement de l'Espagnol. Le nom pluriel Italien le *ſtelle* eſt dans l'Engadine les éſtraites comme dans l'Espagnol. Le *ct* latin y prend l'expreſſion du *ci* et l'adjectif *ſanctus* devient *ſoinchi;* la première partie de ce mot reſſemble au françois; la finale à l'Espagnol qui de *ſanctus* a fait *ſancho*. Il ſupprime ailleurs comme le Portugais l'*r* intermédiaire; il dit *nos ſegner* pour *noſtro ſignore*, notre ſeigneur. Le verbe *monſtrare* montrer eſt ici *monſare*.

55) L'accent Piémontois change ſouvent l'*a*, en *ai*, ſurtout dans les premiéres ſyllabes il dit *faire*, et *fait*, pour *fare*, et *fatto*, de *area*, latin dont le Toscan fait *aja*, le Francois *aire*, le Piémontois fait *aira*; mais lorsque l'*a*, eſt final le Piémontois le conſerve dans tous les cas ſoit noms, ſoit verbes. Il dit *muſa*, *poeta*, *favola*, *faula*. Il dit *ama*, *amava*, *andava*, *torna*, *tornava*. C'eſt en quoi il retient le plus de l'accent commun italien. Mais il ſupprime comme le François l'*e* final, lors même que cet *e*, eſt ſubſtitué à l'*o*, ou à l'*um* et l'*us* latins. Il fait *temp* de *tempus*, *curt* de *curtus*, *court*, il dit *facilment*, *finalment*, *torment*, mais il retient le *t*, dans la prononciation. Il retient auſſi l'*e*, ſuivi de l'*m*, ou autre conſonne dans une foule de mots latins et italiens où le François le change en *a*. C'eſt par là qu'il a conſervé beaucoup de mots latins que le François a dû abandonner comme *ſemper*, toujours. L'*o* italien dans beaucoup de mots eſt très-ſouvent changé en eu comme en françois car on dit *feu* *foco*, et *luogo*, *peuſs* au lieu de *poſſo*, *neuv*, au lieu de *nove*; mais il conſerve cette voyelle dans toutes les avant-dernières ſyllabes ſuivies d'un *r*, et dit *calour*, *favour*, *humour*, lorsque le François dit *chaleur*, *faveur*, *humeur*: en quoi il reſſemble au François méridional. En général il reſſemble plus au François écrit qu'au François parlé; mais il s'en approche totalement par l'*e*, muet que les autres Italiens ont tant de peine à prononcer. Il retient les conſonnes comme le François excepté le *c* précédent l'*a*, ou l'*o*,

ou l'*u*. C'eſt en quoi ſon accent eſt remarquable et tient le milieu entre l'Italien et le François. Il ne dit pas *chiaro*, ni *clair*, *chiamare*, ni *clameur*, mais il dit *fé ciar*, et crancé. Dans le haut Piémont qui touche au Dauphiné on change conſtamment le *ca* en *cia*, tandis que le François le change en *ch*. Du nom *capra* dont le François a fait *chèvre*, le Piémontois par méthatèſe a fait *crava*, mais dans les dérivés de ce nom les montagnards des deux côtés des Alpes ont changé les uns en *cia*, les autres en *ca*, ont dit en Piémontois *ciabra*, et *ciabſiſà*, pour ce bruit, ces cris qui reſſemblent à celui des chèvres; et le nom de *Ciabran*, ne veut dire qu'un gardien de chèvres.

56) Le Piémontois commence volontiers les mots par *s*, comme les autres Italiens, lors même qu'il eſt ſuivi d'une conſonne, comme *ſpiegare*, *ſpruzzare*, *ſpremere*, *ſbalordire*, *ſconturbare*, *ſvergognare*, tandis que dans tous ces mots le François a dû s'appuyer de l'*e*, et enſuite ſupprimer l'*s*, comme nous allons le voir. Je n'oſerois cependant décider ſi c'eſt le *cia* dont le François a fait *cha*, et *che*, prononcé *ſcia* et *ſce*; ou ſi le piémontois par ſa prononciation particulière change le *ch* en *ci* ou *tſchi*. Car le mot *ciadeuvra* a plus probablement ſuivi que précédé *chef d'oeuvre*. Ce qu'il importe d'obſerver dès qu'on s'attache à connoître les différents langages, c'eſt que *cia* Piémontois eſt la même ſyllabe matériellement, que le *ch* françois, et celui-ci la même choſe que le *cia*. Remarquons cependant que dans l'articulation

des doubles conſonnes le Piémontois ſuit la marche de l'Italien et non pas du François. Car il change généralement, l'*i* en *l*, précédé des conſonnes *B, C, P*.

57) Ce langage ou dialecte eſt à tous égards l'intermédiaire de la langue italienne et de la françoiſe; mais ſur pluſieurs points il l'eſt auſſi des langues du nord, et de celles du midi. D'abord tous les mots que les deux langues, et l'eſpagnole également, ont ſubſtitué aux latins qu'ils n'ont pas retenus, dont nous donnerons dans la ſuite un catalogue, ſont tirés du Latin. Une foule d'autres mots Piémontois nous offre la racine de pluſieurs noms paſſés de l'Allemand au Provençal, et au Languedocien et quelques uns à l'Eſpagnol, de la plus-part desquels on chercheroit en vain les traces dans d'autres idiomes. Quelques uns de ces mots peuvent être venus du Grec; du vieux Latin, de l'Etrusque même, et s'être perpétués dans la haute Lombardie, au pié des Alpes, et avoir disparu dans les Appenins: d'autres venant du Nord, des bords de la mer Baltique prirent racine ſur les bords du Pô, avant que de ſe propager ſur celles du Rhône; nous en trouverons quelques uns. Cette claſſe de mots qui conſervent la première forme dans le langage piémontois et qui l'ont perdue dans le Provençal, puis dans le François ſe trouve toute ſans exception dans le Piémontois, qui de plus en a retenu du Latin un grand nombre que les autres idiomes ont abandonnés. *Borne* par exemple, cette pierre on monticule qu'on éléve pour marquer les limites d'une pièce de

terre, dérive ſuivant les étimologiſtes françois de *boynos*. Βουνος, grec dont par corruption on fit *borne;* il eſt encore dans le langage des payſans piémontois, *boyna*. Le François ſoit par la ſeule prononciation, ſoit en prenant dans les écritures un *i*, un *y*, ou une *n*, pour une *r*, de *boines*, ou *boyne*, fit tantôt *bonne*, tantôt *borne*. Cette obſervation nous porteroit à croire que *ſoin*, *beſoin*, *beſogne*, et le verbe italien *biſognare*, pourroient bien dériver de la même manière de l'Allemand *ſorgen*, et *beſorgen*.

58) Qnelques centaines de noms dont on a de la peine à tracer l'origine, ſoit qu'on la cherche dans le Latin, dans le Grec, ou dans le Celtique et Germanique, et qui ſont de grand uſage et indiſpenſables, tant dans l'Italien que dans le François, et pluſieurs autres qui ſont paſſés d'uſage dans les deux grands idiomes, ſe trouvent encore dans le Piémontois; tels ſont *bottone*, *but*, *bouter*, *buter;* et cent autres, outre ceux que l'on ne trouvera pas hors de propos ſi je les rapporte dans un verbe.

59) *Baron*, tas, monceau, d'un ancien mot *bar*, qui répond au latin *ferculum*, quelque choſe que l'on porte. *Boeſe*, non mûr, mauvais, pur allemand; *bric* montagne, lieu élevé, eſt *brick* en vieux allemand. *Broc*, méchant cheval, eſt pris figurément d'un ancien mot *brock* celtique ou germanique qui répond a *ſtraccio* ou *tocco*, italien, choſe de peu de valeur. *Croc* qui eſt auſſi reſté au François, eſt ſans doute un mot Gaulois, auſſi bien que Piémontois. *Croccia*, dans le ſens de béquille, eſt tout Piémontois,

et vient de *Krücke*. Le françois l'a conſervé dans croche, le bâton paſtoral des évêques.

60) On dit *doucia coſa* pour *jolie* choſe, et *doucia foumna*, jolie femme, ainſi *doucie coſe*, jolies choſes. Ce *doucia*, eſt fort différent de *douſſa*, *dous*, fait de *dulcis* latin, dont le françois a fait auſſi *doux* et *douce*. Ce mot vient de *tucht* et *tuchtig* qui a une ſignification analogue à celle de *beau*, *bon*, *vaillant*. *Giari*, ſouris; je ne ſais ce que le françois *Jary* a dû ſignifier, mais c'eſt vraiment le même mot. *Greuia*, coque, en italien *guſcio*.

61) J'ai remarqué ailleurs que *Benna* qui ſe dit en Piémont pour petite hutte de berger, eſt un mot celtique ſignifiant une cabane roulante, comme il y en a encore en pluſieurs pays. *Brope*, qui en Piémontois ſignifie échalas, eſt reſté à l'Anglois dans le même ſens, et paroit tiré de la même racine d'où eſt ſorti le mot latin *vepres*. *Bran*, en latin, *furfur*, en italien, *cruſca*, en françois, *ſon*, eſt Anglois, Languedocien et Piémontois, et ne peut qu'être Celtique. *Sbrolè*, verbe compoſé d'*ex* et *brollum*, mot très-ancien, ſignifiant *bois*, veut dire en Piémont arracher les feuilles des arbres, particulièrement des meuriers. *Verna*, *aune*, en latin *alnus*, dans le bas Breton, et dans d'autres dialectes *erl* et *werl*, ſignifient la même plante, le même arbre. *Cabaſſa*, groſſe corbeille. Court de Gebelin le donne pour mot Celtique, et le traduit *panier*; de là *cabaſſin*, celui qui ſe ſert de la *cabaſſe*, le portefaix. *Fris*, ou *friſa*, petit morceau, a la même origine et à peu près la même

ſignification que *fragmentum.* Les Lombards diſent *briſa* dans le même ſens. Il y a apparence qu'ils viennent également de *brechen,* d'où le françois a fait *briſer. Scapita* qui ſe dit dans le haut Piémont pour *cabanne* vient de *ſchaff,* en bas Allemand *ſchap,* et *hute,* prononcé *hite. Seber, cruche,* en Italien, *tino, ſecchione,* ne peut venir que de *zuber* allemand, comme *cruche* vient de *Krug.* Le Piémontois appelle métaphoriquement *ſeber,* un homme ſtupide, un *ſot,* comme le François l'appelle *cruche.* Beaucoup de mots, que tant l'Italien que le François ont pris ſoit de l'Allemand, ſoit du Gothique ou retenu du Celtique, ont conſervé dans le Piémontois la lettre initiale *w* ou *v,* que les deux idiomes ont changé en *gu* et le françois en ſimple *g,* lorsqu'ils précédent l'*a.* Le haut Piémontois dit *waïre* au lieu de *guari* et *guère, vardè* au lieu de *guardare, garder; vaïté* au lieu de *guatare, guéter, guadagnare.*

62) Le Piémontois a pluſieurs verbes et adverbes, pris du latin, différents de ceux que le Toscan et l'Italien commun ont pris de la même ſource. Ce qui prouve encore que ce dialecte n'eſt pas un Italien, mais un Latin corrompu, comme le ſont les autres langues du midi. On dit, *es tu liber? es tu magiſter?* et ce là n'eſt pas fait de *ſei tu libero? ſei tu maeſtro?* mais tout pur Latin. *Leſes-tu couſt o coul liber* n'eſt pas imité de *leggi tu queſto o quel libro,* mais bien de *legis tu qu'iſt,* et *qu'ille liber.* On voit encore ici que le Lombard n'a pas pris les noms de l'ablatif, mais du nominatif latin. *Serni* fait

de

de *cernere*, *ſecernere* latin, choiſir, ſéparer, auſſi *ſernail*, qui en Toscan ſeroit *cernaglio*, ne vient pas de *crivello*, ni de *criblum*, crible, mais du verbe *cernere* ou *ſecernere*; parce que c'eſt un inſtrument avec lequel on ſépare le bled de la pouſſière ou de l'yvraie; *frumentum ſecernit a lolio*. *Sternir* la *piaſſa*, paver la place, n'eſt pas pris de l'italién qui dit *laſtricare* ou *ſelciare* la *piazza*, la *via*, la *ſtrada*, la *loggia*, il *portico*; mais du verbe *ſternere* coucher une choſe ſur la terre, ſur la pouſſière, ſur le ſol.

ARTICLE XIV.

Origine de la langue Françoiſe.

63) Il y a plus de deux ſiècles que des littérateurs françois ont commencé à ſe disputer ſur l'origine de leur langue; Joachim Perion, entr'autres, et Henri Etienne ont prétendu prouver qu'elle étoit née de la Grecque. Dans les premiers années du règne de Louis XIV, l'auteur de la *nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque*, ſans pouſſer la choſe ſi loin, vouloit au moins montrer que la langue françoiſe avoit tiré de la grecque une grande partie de ſes mots. Vers le milieu du ſiècle dernier on changea de theſe; et au lieu de faire naitre le François du Grec, on voulut ſoutenir que le François ne devoit rien à aucun idiome, mais qu'il eſt indigène de ſon propre pays; ou tout au plus, enrichi par les Francs, qui ont formé

avec les Gaulois une même nation. C'eſt ce que l'Evêque La Ravaillère a prétendu prouver, par ſes mémoires inſérés dans le XXIV tome de l'académie des inſcriptions, et belles lettres. Court de Gebelin vouloit de plus dériver du Celte non ſeulement la langue françoiſe, mais le Grec même et le Latin. J'oſe dire que tant les uns que les autres ſe ſont étrangement abuſés. Ceux qui étoient pour l'origine grecque ſemblent n'avoir pas fait attention ou s'être diſſimulés, que tous ces mots qu'ils font venir du Grec, n'ont pas été pris, de cet idiome mais très ſûrement du Latin qui les avoit adoptés. La langue françoiſe eſt née tout auſſi bien que l'italienne de la corruption de la latine, et de quelque mélange de mots Teutoniques ou Celtiques, les uns conſervés par le bas peuple, tandis que les perſonnes civiliſées tâchoient de les oublier, pour ne parler que latin; les autres pris poſtérieurement des Wiſigoths, des Bourguignons et des Francs, nations Germaniques indubitablement. Ce que l'on prétend avoir été pris du Grec, et qui eſt véritablement Grec d'origine, eſt venu dans le François de même que dans l'italien par le Latin; à l'exception d'un trés petit nombre de mots que nous aurons ſoin de noter, avec ceux que l'on a dernièrement adoptés dans la langue ſcientifique. Le fond de la langue françoiſe, eſt tellement Latin qu'on y pourroit auſſi bien que dans l'italienne, compoſer de longs ouvrages ſans qu'il y eût ſur cent pages trois ou quatre mots, qui ne fuſſent point tirés du latin; et malgré l'abandon de pluſieurs

centaines de noms et de verbes, que l'Italien et l'Espagnol ont pris du Latin et que le François n'a pas conſervés, on trouvera dans ce dernier moins de mots qui ne ſoient pas d'origine latine, que l'on n'en trouveroit dans le premier. Je prends, par exemple, la *Jéruſalem délivrée* du Taſſe et la Henriade de Voltaire, et dans deux ſtances de la première je remarque cinq mots qui ne ſemblent pas venus du Latin; et dans trente deux vers de la Henriade je n'en vois que deux ſeuls.

La même choſe m'arrive ſi je prends une ſcène d'une tragédie de Racine, de l'*Athalie* p. e., et une de la Mérope du marquis Maffei. Je prends encore une trentaine de vers de l'élégant poëme de l'*Homme des champs* de l'abbé Delille, et une quarantaine d'autres de la *Coltivazione* de *Luigi Alamanni*; et ſi dans Delille je trouve trois mots non Latins, j'en trouve cinq dans *Alamanni*.

64) Je me ſuis donné la peine d'examiner ſoigneuſement le recueil des mots françois, que l'auteur du *Jardin des racines grecques* a mis à la ſuite de cet ouvrage. J'en ai compté plus de deux mille et ſur ce nombre je n'en trouve pas vingt, pas même dix, qui ſoient venus directement du Grec au François. La pluspart ſont à la verité d'origine grecque, mais les uns étoient déjà paſſés du Grec au Latin inconteſtablement tels qu'*Académie, Allégorie, Ambroſie, Anachorete, Antropophages, Harmonie, Heure, Baptême, Bible, Blâme, Blasphème, Boeuf, Beurre, Caque,* (Cadus, *tonneau.*) *Catalogue, Catégorie, Centre, Châtaigne, Cerifier, Chaire,* (de

Cathedra,) *Chalumeau* de *Calamus, Ciboire, Coupe,* et *Cuve, Diable, Diacre, Diamant, Epitre, Maiſtre, Mère, Père, Marbre, Pompe,* et trois cents autres, dont il ſera fait mention dans les articles ſuivants. Pluſieurs autres de ces mots dont nous parlons ici, n'ont jamais été Grecs, mais bien aſſûrément Latins, quoiqu'ils aient auſſi quelque reſſemblance élémentaire avec les Grecs. Tels ſont *argent, bailly, bailler, car, (enim) bras, caroſſe, caſe, chaſuble, chartier, chauſſe, clef, engin,* (d'*ingenium*), *mais, manger,* avec *rap, écume, élire, fumer, fuir, feuille, fête, ferme, front.* Nombre d'autres noms françois qu'on prétend tirés du Grec, le ſont plutôt du Teuton, ou du Celtique, et ne ſont pas plus François, qu'Italiens ou Espagnols. Ils ne viennent pas du Grec dans leur origine comme *bourg, chemin, caſtillon, galop, guet, lieue, eſcarmouche, éperon, harnois,* et quelques centaines d'autres qu'on trouvera rapportés dans une liſte particulière, joints à quelques autres noms que la langue françoiſe ainſi que l'italienne, l'espagnole, et la portugaiſe, ou empruntés tant des idiomes méridionaux que de ceux du Nord; ſurtout de l'Arabe, comme *Alambic, Almanach, Ambaſſadeur, Magazin,* et pluſieurs autres. Il faut convenir cependant que quelques uns de ces mots, dans leur origine étoient Grecs et étoient paſſés anciennement dans la langue Gothique, et Teutonique; mais toujours ce n'eſt pas du Grec que les François les ont pris, mais d'autres idiomes anciens, ou modernes. Quelques uns qui originairement étoient

auſſi Grecs ou Latins, ont été pris directement de l'Italien commun, ou de quelques uns de ſes dialectes *), comme *Boutique*, de *Bottega*, *(Apotheca,)* *esquiver* de *ſchifare*, *éviter*, *écouter*, de *ſcoute*, *ascoltare*.

65) Auſſi la plupart de ceux qui ne ſont pas paſſés par le latin comme *bouteille*, *bande*, *bourg*, *brodequin*; ne ſont pas actuellement plus François qu'Italiens, et ont par conſéquent une origine commune. Peu importe qu'ils ſoient plutôt paſſés d'Italie en France, que de France en Italie. *Bouteille*, p. e. eſt vraiſemblablement un nom plus ancien dans la langue françoiſe que dans l'Italienne; mais ſi ce mot tire ſon origine de *βουττις* comme on le dit, l'Italien en a fait *botte*, avant que le François en ait dérivé *bouteille*.

66) Voici ceux que je crois vraiment parvenus du Grec au Francois, ſans paſſer par le Latin ni par l'Italien, indépendamment des termes techniques; et dont on ne ſera pas faché d'entrevoir l'étymologie. *Brouter*, *echalas*, *gronder*, *haut*, *jaillir*, *marmaille*, *mine*, *oſier*, *plâtre*, *tas*, et *entaſſer*, *tuer* **).

*) Les mots qui ont été dernièrement empruntés du Grec par différens auteurs françois, et particulièrement par des membres de l'inſtitut National, ſervent à enrichir la langue de termes Tecniques; mais n'ont pas contribué à la former.

**) *Brouter* pris de *βρουκειν*, ou de *βρυττειν*. *Echalas* vient très probablement de *χαραξ*, mot porté en Provence par les colonies grecques. L'accent gaulois y ajouta au commencement l'E, comme à tant d'autres noms, et changea l'*r*, en *l*; les Picards prononcent encore *echa-*

67) Ce n'eſt pas avec plus de raiſon que d'autres littérateurs françois ont prétendu, que leur langue étoit née de la Celtique. Si la langue françoiſe s'étoit formée ſur l'ancien idiome des Celtes, le langage françois des ſiècles X, XI, et XII, devroit en offrir des traces, plus que l'on n'en trouve dans les écrits des ſiècles poſtérieurs. Cependant nous voyons dans le Roman de la Roſe les phraſes, la conſtruction tout a fait ſemblables à la langue italienne, et tirées par conſéquent de la baſſe latinité; mêmes articles, mêmes pronoms, mêmes noms, pour le fond, que ſont ceux de l'Italien, de l'Eſpagnol et du François moderne, et ſurtout le même emploi des verbes auxiliaires; et ſi l'on s'obſtine à prétendre que ces verbes auxiliaires, ces articles et ces noms dans leur origine ſont Celtiques, ne faudra-t-il pas en conclure que c'eſt la langue latine plutôt que la françoiſe qui eſt née de la celtique? Ces articles et ces verbes nous ſont venus certainement du Latin. Nous les trouvons tous dans les plus anciens monuments qu'on puiſſe produire de la

ras. Gronder de γρυζειν. *Hauy* ſignifie ſec ou tranſi de froid; ce mot a vieilli, mais il vivra longtems comme nom propre dans celui du citoyen HAUI, très célèbre phyſicien et chimiſte. *Jaillir*, de ιαλλειν. *Marmaille*, μαρμακες, du dialecte éolique pour μυρμικες. *Mine, (demiſeſtier)* de μεσιμνος. *Oſier*, d'οισυα, ou d'οιτος. *Salix, ſaule. Plâtre*, eſt par un trope aſſez fréquent tiré de Πλαστος, *fictilis*, et de Πλασσειν, *fingere*, former. *Tas*, et *entaſſer*, ne peut guères être formé que de τι et τασσειν, placer, mettre enſemble. *Tuer*, θυειν, *mactare, immolare,*

langue françoiſe; tels que le Serment de Louis le Germanique, puis la traduction des dialogues de St Grégroire le grand, celle du premier livre des Rois, toutes deux faites, à ce que l'on croit, dans le X ſiècle. Et pour s'en tenir à des ouvrages fort connus du XIII ſiècle, tels que le Roman de la Roſe, celui de *Brut*, la bible de Guyot, nous y trouvons une foule de mots qu'on avoit retenus du Latin, ou de l'Italien, et qu'on abandonna dans la ſuite. Nous y liſons par exemple *tollurent*, pris du Latin *tulerunt*, ou de l'Italien *tolſero; greigneur* fait de *grandior*, plus grand, *emble*, certainement tiré d'*ambulat*, il marche; *ſe part*, préciſément dans la même ſens que l'Italien dit *ſi parte*. On y trouve *cive* fait de *cepa*, *ciboule; vis* pris de l'italien *viſo*, *viſage*. Il *n'avoit pas meſtier*, tout comme l'Italien dit *non avea meſtieri*, pour *il n'avoit pas beſoin; me remembre*, que le François avoit tiré de *rememorat* et qu'après l'avoir donné à l'Italien, il abandonna, lui ſubſtituant *je me reſſouviens*. On y trouve *faconde*, pris de *facondia*, qu'on remplaça par ſon ſynonyme *éloquence*. Dans le livre nommé, *la Bible de Guiot*, ouvrage auſſi fameux que le Roman de la Roſe, les mots tirés du Latin qui dans la ſuite paſſèrent d'uſage, ſont encore en plus grand nombre, et plus ſemblables aux mots italiens que ceux de Guillaume de Machaut, et de Jean de Meun, l'un probablement auteur, l'autre très ſûrement continuateur du Roman de la Roſe. On y voit *lor* pour *leur; pot*, pour peut; comme en Italien on diſoit *ò pote* enſuite *puo*.

On y lit *moult mue*, pour *multum mutat*, comme en Italien *molto muta*, il *change beaucoup*, on y lit deçut tiré de *decepit*, il *trompa*; *occient*, pris d'*occidunt*, *uccidono*, tuent. *Cil* qui eſt *cel* ou *cial* du vulgaire piémontois pour *quello*; *inganierent*, *ingannarono*, mis pour *attrapèrent*, *trompèrent*.

68) Enfin dans les écrits qui nous ſont reſtés et qu'on a publiés du XIII ſiècle ou du XIV, il y a auſſi peu de mots non latins qu'on en trouve dans le François moderne. L'hiſtoire du roi Louis IX par Villeharduin nous fournit encore de plus nombreux exemples.

69) Le ſtyle des écrivains françois de ce tems là eſt, au reſte, bien loin de reſſembler à celui du ſiècle de Louis XIV auſſi parfaitement que celui de Pétrarque, de Dante même et de Boccace, et de leurs contemporains Villani, Creſcenzi et Paſſavanti, reſſemble à celui de Galilée, de Giannone, d'Alfieri, de Monti, de Viſconti; mais pour le fond eſſentiel, il étoit déjà aſſez formé.

70) Les mots que nous offrent les écrits dont j'ai parlé, et qui ſont évidemment Allemands et très-probablement Celtiques, ſont auſſi bien paſſés dans l'Italien que dans le François; et peuvent véritablement être comptés parmi les mots qui prouvent l'identité du Teutonique, et du Celtique; et je dois ajouter que les écrits, où nous les trouvons ſemblent indiquer que le bas peuple conſervoit encore beaucoup de ſon ancien langage, tandis que les perſonnes civiliſées tâchoient de n'employer que les mots pris

du Latin, bon ou mauvais. Voici ce qu'on lit dans la traduction des dialogues de Saint Grégoire: *Exilaris cui tu conus convertit,* fut envoyé de ſon *ſanior,* qu'il *portaſt, à l'homme Deu dous veſſelez pleins de vin ki del pople ſont appellés Flaiſches. Veſſelez* eſt le latin *Lagenas*, et *Flaiſches* eſt inconteſtablement le plurier de allemand *Flaſch,* dont l'Italien a fait *fiasco,* et le François *flacon,* ne pouvant retenir le nom *flaiſch,* ſans le confondre avec *flèche, freccia,* latin *ſagitta.*

71) Parmi pluſieurs milliers de mots que Court de Gebelin nous donne pour celtiques on auroit bien de la peine à en compter une vingtaine dont on put conſtater, l'origine qu'il leur aſſigne et on la trouve très manifeſtement dans le Latin, que lui même n'a pu méconnoître. Il dit que Dieu, eſt en Latin *Deus,* et quel beſoin d'en chercher l'étymologie dans un primitif ſuppoſé Celtique ſignifiant lumière. N'eſt-il pas plus vraiſemblable que le bas Breton, et le Gallois où l'on croit trouver les débris de la langue celtique, aient tiré le nom *dè,* de *dies,* comme l'Italien, le François en ont tiré *di,* faiſant *lundi, mardi, mecredi;* et on s'en eſt ſervi auſſi pour nommer la *lumière,* comme on dit en tant de villes en Italie, l'*è dì,* pour dire ce qu'on diroit en Latin *lucet.* Il dit que *ſeigneur* eſt le latin *ſenior.* A quoi bon donc vouloir tirer ce nom d'un primitif *hen,* ſuppoſé auſſi Celtique? Il dérive l'adjectif *iſolé,* d'un prétendu mot Celtique *ſol,* dont il dérive le Latin *ſolus.* Et comment pouvoit-il *ignorer,* que ce nom, ainſi que le verbe *iſoler,* vient du Latin *inſula,* dont l'Italien a fait *iſola,* et de la *iſolare?*

Cependant la langue françoiſe, même écrite, différe plus de l'Italienne que celle-ci ne différe de la Latine; et ſi elle n'eſt que parlée, elles s'éloignent tellement l'une et de l'autre, qu'un Italien qui n'y ſeroit pas accoutumé, ſachant même le Latin, ne comprendroit pas deux mots ſur dix, ſur vingt phraſes qu'il entendroit prononcer; tandis qu'un François médiocrement verſé dans le Latin ſans avoir appris du tout l'Italien, comprendroit facilement la pluspart des expreſſions italiennes.

ARTICLE XV.

Trois cauſes principales de la différence des langues Italienne et Françoiſe.

72) Lorsque les langues modernes du midi de l'Europe ſe formérent, ce que l'on peut fixer au douzième ſiècle, abandonnant comme trop informe et trop obſcure ce qui s'étoit fait dans les ſiècles précedens, les débris de la langue latine étoient auſſi généralement épars dans les Gaules que dans l'Italie; et ce ne fut pas moins en France qu'en Lombardie, en Romagne, en Toscane, ou dans le royaume de Naples et en Sicile, que de ces débris ſe forma une langue vulgaire. Les mots reſtés du vieux langage celtique ou portés dernièrement dans les Gaules par les nations du Nord, n'étoient pas en plus grand nombre dans le nouveau langage françois qu'ils ne l'étoient dans l'Italien. Mais l'organe gaulois et françois altéra ces mots différemment

que l'Italien et fit ces changemens de lettres élémentaires, communs a tout langage qui paſſe de pays à pays, de peuple à peuple. Outre que nous avons obſervé dans la première partie de l'ouvrage, des voyelles ſimples changées en diphtongues comme de l'*a*, en *ai*, de l'*e*, ou de l'*i*, en *oi*; d'*amo*, faiſant *aime*, de *facere*, *fare*, ou *faire*, de *me*, *te*, *ſe*, *moi*, *toi*, *ſoi*, de *fides*, *foi*; il adopta encore et s'appropria les mots latins, d'une manière différente que n'a fait l'Italien. Il retint comme nous l'avons dit, ou ne changea que légérement les ſyllabes initiales tant conſonnes que voyelles, et il changea ou ſupprima généralement les finales.

73) Il changea premièrement en beaucoup de mots les voyelles latines et italiennes en diphtongues; et c'eſt là, ſi non la première au moins une des cauſes de la différence que nous trouvons entre l'Italien et le François. L'*a* initial dans l'organe gaulois prit le ſon d'*ai*, d'*amo* il fit *aime*, de *facere* ou de *fare*, *faire*, de *padre*, *paire*, d'*aqua*, *aigua*, *aiva*, *aive*, *eva* enfin *eau*. Cet *ai* en différentes poſitions ou en différents mots devint un *e* ſeul, ſurtout dans la terminaiſon de l'infinitif des verbes de la première conjugaiſon, et dans toutes les pénultièmes formées en *ar*, ainſi *aimare*, d'*amaro*, *amer*, de *viridarium*, *vergier*. L'*e* Italien celui ſurtout qui venoit de l'*i* Latin, fut changé en *oi*, de *fede*, il fit *foi*, de *feria*, ou *fiera*, *foire*, de *pira*, ou *pera*, *poire*.

74) Il changea l'*i* en *e* dans presque tous les cas, où ce changement s'eſt auſſi fait dans la

langue italienne, comme dans *virides, verd,* de *virga, verge,* d'*illà, elle;* mais il adoucit ſouvent la ſyllabe, en ajoutant un *i* à l'*e* comme dans vierge fait de *virgine,* ou de *vergine.* Il changea l'*o* latin, et italien preſque toujours en *eu* excepté avant l'*n,* des pénultiemes, comme dans *oraiſon, ſermon, fiction* et dans les mots où l'*r* précedoit une autre conſonne, comme dans *porte, fort, tort.* Hors de ces cas l'*o,* eſt conſtamment changé en *eu; favore,* eſt *faveur, cor, cuore, coeur, foco, feu, loco, lieu, poco, peu; deus, dio,* il fit *dieu.* Il change ſouvent l'*u* latin en *oi,* de *unio, unionis,* il fit *oignon,* de *fuſio, fuſione, foiſon.* Il retint l'*y* dans preſque tous les mots qu'il prit directement du latin, et à peine quelque fois ſuivit-il l'ortographe italienne en le changeant en *i,* lorsqu'il ne l'avoit pas changé en diphtongue. Comme dans *poire,* de *pyrum.*

75) La prononciation gauloiſe ne changea pas les conſonnes d'une manière différente que n'a fait l'italienne et que l'ont fait toutes les langues, qui eſt de changer le *b,* et le *p,* en *v,* le *d,* en *t.* Elle changea auſſi en *i,* le *v* latin dans les finales faiſant *bref,* de *breve,* d'*ovo, oeuf,* de *novo* ou *nove, neuf.* Elle transporta quelques fois les conſonnes d'un organe à un autre ſubſtituant le *c* au *t,* le *t* au *c,* car elle fit *tabatière,* de *tabac, fer-blantier,* de *fer-blanc;* mais ceci n'eſt ni bien fréquent ni bien important; la ſubſtitution du *c* au *t* latin dans les cas où l'Italien changea le *t* en *z,* eſt plus digne d'obſervation. Car c'eſt par là que le François de *vitium*

ſit *vice*, de *fictitius*, *fictice*, de *tertia*, *terce*. Il eſt vrai que dans nombre de noms latins ce *ti* étoit auſſi remplace par *ci*. Car on trouve *ocium* et *otium*, *negocium* et *negotium*. Mais voici en quoi le François s'écarte le plus eſſentiellement du Latin, et de l'Italien.

76) Il a ſupprimé dans les mots poliſyllabes les voyelles brèves; celles qu'il a conſervées ou repriſes depuis ſa premiére formation, au lieu de reſter brèvés ſont prononcées longues comme dans *facile*, *difficile*, *méthode*, *ſynode*. C'eſt par cette ſuppreſſion que *fabula* devint *fable*, *tabula*, *table*, *titulus*, *titre*, *epiſtola*, *epitre*; et c'eſt auſſi par une ſuite de pareilles ſuppreſſions que d'*episcopus*, on fit *évêque*, de *presbyter*, *prêtre*, de *fabrica*, *forge*; que même de *tabula*, on fit *tola*. D'un autre coté le François s'eſt tenu plus proche du Latin, en conſervant tant les doubles conſonnes que les ſimples voyelles au commencement des mots, tandis que l'Italien les a ſouvent abandonnées. Parmi quelques miliers de noms que le François a pris du Latin, on auroit de la peine à en citer quatre dont il ait ſupprimè la voyelle initiale. Cela n'eſt guères arrivé que lorsque que l'article *le* et *la*, ou le pronom féminin *ma*, s'uniſſant au nom avoit faite negliger, l'*a* ou l'*e*, comme dans l'*Aquitaine*, dont on fit la Guienne, dans *mea amica*, dont on avoit fait *ma mie*; et ce n'eſt pas autrement que l'*ellera* italien, devint *lierre*. Quelques autres mots, où le François préſente la même altération, c'eſt-à-dire, la ſuppreſſion de la voyelle initiale et le changement d'une con-

ſonne en voyelle, ſont véritablement ceux qu'il emprunta directement de l'Italien tiré d'obliques. Au reſte les noms, les verbes, les adverbes, ſoit latins, ſoit teutons, commençant par *bl, pl, cl, gl, fl,* dont l'Italien, a fait *biaſimo, chiaro, ghiaccio, fiamma, fiume, piuma,* comme nous l'avons vu, ſont reſtés *blâme, clair, glace, flamme, fleuve, plume.* Cette obſervation nous étonne d'abord; parcequ'il paroit peu naturel qu'une langue qui a tant altéré et corrompu les mots latins, leur ait ici conſervé les lettres radicales que l'Italien même a très ſouvent altérées. Mais c'eſt préciſément par la difficulté que l'organe des Gaulois rencontroit à articuler les mots latins, que cette langue conſerva ſi fermement l'initiale des mots; tandis qu'elle perdit les finales. Le peuple tâchant avec ſoin et avec peine de prononcer les mots qu'il aprenoit, articuloit les premières lettres; mais on diroit que l'haleine lui manquoit dans les ſuivantes pour les profé-rer entierement. Le peuple italien au contraire, naturellement fait pour prononcer les mots que lui même avoit créés, s'en ſervoit pour ainſi dire en maître ou les traitoit négligemment; d'ailleurs il ſe trouvoit auſſi facilement porté par la ſoupleſſe particulière de ſon organe à paſſer plus vite, aux dernières ſyllabes, ſans s'arrêter aux premières.

ARTICLE XVI.

Formation des noms François; leur différence des Italiens.

77) Nous avons déjà obſervé que la langue vulgaire des Romains, dont eſt née la langue italienne, en laiſſant tomber les conſonnes finales, eut de la peine à retenir les mots latins, trop courts ou trop brefs en proſodie, comme *avis*, *equus*, *herus*, *mos*, *mus*, *os*, *oris*, *puer*, *vir*, *vis*. A plus forte raiſon ces mots n'ont-ils pu reſter au François, qui en a perdu une bien plus grande quantité. Mais l'Italien quelquefois, le François très-ſouvent, ont pris le diminutif au lieu du ſubſtantif principal, par la même raiſon qu'ils ont retenu les dérivés. L'Italien par exemple, n'ayant pas retenu le nom *avis* oiſeau, ni *auris* oreille, ni *vetus* vieux, parcequ'*ave* et *avi*, *aure* et *auri*, *vetu* devenoient équivoques, leur a ſubſtitué les diminutifs, et il en a fait *augello*, puis *uccello*; d'*auricula* et de *vetulus* il a fait *orecchia*, *vecchio* comme de *ſpeculum* il a fait *ſpecchio*, d'*oculus*, *foeniculus*, *occhio*, *finochio*. On a de la peine à comprendre, comment cet *ecchio* et *occhio*, s'eſt changé en *oeil* en *ouil*. Cependant il n'eſt pas douteux, que *vieil*, *oeil*, *fenouil*, *oreille* ne viennent de *vetulus*, d'*oculus*, *foeniculum*, d'*auricula*, et nous allons voir comment cela s'eſt fait. Ces mots ſortis de l'*ulus* latin ſont en petit nombre, en comparaiſon de ceux qui ſont ſortis du di-

minutif italien *ello*, et c'eſt là une claſſe nombreuſe de noms poſitifs françois pris du diminutif latin etformés par le changement d'*el* en *eau;* car outre ceux que j'ai cités, on en a beaucoup d'autres, dont l'Italien pouvoit ſe paſſer, mais qui devinrent indiſpenſables au François, parce que le primitif, en perdant l'*o* final, devenoit équivoque. Ainſi, quoique l'Italien diſe auſſi bien *ramo, rivo,* que *ramuſcello* et *ruſcello,* le François ne dit que *rameau, ruiſſeau.* L'Italien dit encore, au moins dans quelques occaſions, *cultro*, *manto*, *raſtro*, quoiqu'il diſe ordinairement *coltello*, *mantello*, *raſtrello;* mais dans le françois les primitifs, *coûtre, mante, râtre*, tels qu'il les auroit prononcés, pouvoient dire toute autre choſe ou rien. *Acus*, dont l'Italien a fait *ago*, auroit fait en François *aigue*, qui auroit ſignifié également *aqua* et *acus;* on adopta le diminutif, et on fit *aiguille. Fuſus*, et *fuſo* devenant *fuſe* puis *fus*, comme *domnus*, *donno* devint *don*, *ſervus*, ſerf, *unus*, un, il devenoit le même mot que le verbe, *je fus.* On s'entint donc au diminutif *fuſello* et on fit *fuſeau. Piſcis* et *peſce* italien auroit fait *pois*, équivoque de *pois*, *piſus*, et preſque auſſi de *poids, peſo, pondus;* il fallut prendre l'augmentatif italien *peſcione*, et faire *poiſſon.* Ainſi d'*hirundo* on fit *hirondelle* du diminutif *hirondinula, hirondellà.* L'italien qui a conſervé les ſyllabes brèves finales, a retenu *rondine*, et retient dans un ſens proprement diminutif *rondinella*, petite hirondelle.

78) Et voilà une des cauſes de la diviſion entre les

les deux ſoeurs, et de l'éloignement de l'une et de l'autre de leur mère commune. Mais lorsqu'au changement des ſyllabes finales ſe joint le changement de l'initielle, la discordance eſt extrême. Par exemple, comment reconnoître le nom *avis* dans *oiſeau*, ſi l'on ne réfléchit point que d'*avis*, *aviculus*, *avicellus* l'italien a fait *augello*, que l'*au* latin dans les mots les plus uſités s'eſt changé en un ſimple *o* dans le François; que l'*o*, ſimple voyelle, s'eſt ſouvent changé en diphthongue *oi*, comme nous le voyons dans *voix* fait de *vox;* que le *g* latin et italien, ainſi que bien d'autres conſonnes, a été très ſouvent ſupprimé ou changé en *y* par les Gaulois, comme on le voit dans *payen* de *paganus*, *payer* de *pagare* italien, *Mayence* de *Magontia;* et ce *g* avant l'*e* ſe prononce en François à-peu-près comme le *z* ou *x*, ou l'*s* italien; et voilà comme *avis*, *avicellus*, *augello*, ou *ofello* (comme quelques Italiens diſent au lieu d'*augello* et d'*uccello*) eſt devenu *oiſeau*, ſoit en changeant l'*au* en *o* et le *g* en *i*, ſoit en conſervant l'*i* d'*avicellus;* ſoit enfin par raiſon d'euphonie, ou pour éviter quelque équivoque. Ces terminaiſons en *elli*, devenues très-fréquentes dans la décadence de la langue latine, avoient commencé à prendre vogue du temps de Céſar et de Cicéron, lorsque par mignardiſe on renchériſſoit ſur les diminutifs communs, en diſant *ocelli* au lieu d'*oculi; catelli*, (*quaſi catulelli*) au lieu de *catuli*.

79) On ne peut pas dire que ce ſoit d'*occhio*, de *vecchio*, de *finocchio* que le François a formé

oeil, vieil, fenouil; mais c'eſt que l'organe romain et étrusque, qui a changé la conſonne *l*, intermédiaire et radicale en *i*, et qui a fait *chiamare, chieſa, piano, pieno*, de *clamare, eccleſia, plano, pleno*, l'a auſſi changée dans les diminutifs terminés en *ulus*, en *ula*, en *ulum*. En ſupprimant la voyelle brève il fit d'abord *oclo, ſpeclo, ſcoplo, fenuclo, vetlo* ou *veclo;* puis il changea l'*l* en *i*, et l'appuyant d'un *h*, il en a fait *occhio, ſpecchio, vecchio*. Le François au contraire a conſtamment retenu l'*l* intermédiaire des mots latins, et en la mouillant par le moyen d'un *i* ou en changeant en *i* le *c* ſuivi d'une autre conſonne, comme d'*octo* il fit *huit*, de *nocte nuit*, il a fait *oeil* d'*oclo*, *fenouil* de *feniclo*, *écueil* de *ſcoplo*, *vieil* de *vetlo*. Dans ces deux derniers noms il changea quelqu'autre conſonne, comme l'a fait l'Italien dans *ſcoglio* et *vecchio*, où le *p* de *ſcopulum* et le *t* de *vetulus* ſont changés en *g* et en *c*.

80) La marche ou la formation de ces mots s'eſt faite avec plus de règle, plus d'analogie qu'on ne devroit ſuppoſer dans un peuple ignorant. Car l'on ſait bien que c'eſt le peuple ignorant qui crée les langages; et que les gens inſtruits les façonnent, les épurent et les policent. De cette foule de mots que l'Italien a formés en *ello* et *elli*, et que le François a transformés généralement en *eau* et *eaux*, il y en a qui viennent du Latin *illum, illud*, ou *illos; iſta*, en ajoutant *qui* ou *que*, il a fait *quello*,

quelli, queſto, queſti, comme nous l'avons dit: de même il a fait *capelli*, qui vient de *capilli*. Or le François paroît avoir ſaiſi la nuance de l'*i* et de l'*e* plus ou moins ouvert ou ſerré dans la prononciation italienne, et il a rendu l'*el* venu de l'*il* non par *eau* et *eaux*, comme l'*ello*, d'*avicello*, *vitello*, mais par *eu* et *eux;* et d'*illi* a fait *eux*, de *hic illi iceulx* puis *ceux;* de *capilli*, *cheveulx* puis *cheveux*.

Par une ſuite de la difficulté de ſoutenir les noms diſſyllabes, dont l'accent gaulois avoit retranché l'*o* final italien, une foule de mots françois ſortis du Latin et de l'Italien, ont acquis plus de corps qu'ils n'en avoient dans la langue mère: *viſus, uſus, viſo, uſo*, qui ſeroient devenus *vis* et *us;* en prenant la terminaiſon *age*, devinrent *viſage* et *uſage*. L'Italien a une quantité de noms formés de cette addition finale *agio*, comme *oltraggio, paſſaggio, avantaggio, villaggio, viaggio*. Quoiqu'il ne ſoit pas bien aiſé de décider, ſi ces terminaiſons en *agio* et en *age* ſont paſſés de l'Italien au François, ou du François à l'Italien, néanmoins il eſt probable, que cet *age* vient d'*aticum*, terminaiſon latine, qu'on voit dans *ſylvaticum, viaticum*, et que ce ſont les Provençaux qui ont premièrement tourné *aticum* en *agio* et *age*.

81) La différente manière d'épeler et de prononcer l'*i*, a prodigieuſement changé la forme des mots, et a produit une foule de noms terminés en *ge* qui, au premier abord, diffèrent du mot primitif, et qui ſont pourtant les mêmes

et ont le même ſens. Nous avons dit ailleurs (P. I, §. 28.) et il ne ſera pas inutile de le répéter ici, que de *comeatus* latin, l'Italien a fait *comiato*. Le François commença par prononcer *com-jat, con-jait*, puis *con-jé;* enſuite il a changé l'*j* en *g*, puisqu'avant l'*e* ces deux lettres ſe prononçoient de même, et il fit *congé*. De *cambium* l'Italien a fait *cambio*. Le François en fit *chamb-je*, puis *change;* car l'*m* en formant une ſyllabe avec la voyelle précédente, prend le ſon de l'*n*, comme on le voit dans *nom, nomen*, qu'on prononce *non*, dans *om, on*, d'*homo*. De *rubio* eſpagnol, formé de *rubeus*, on a fait *rou-je, rouge*. Ainſi de *ſimia*, on fit *ſin-je* et *ſinge*. De *ſapiens*, l'Italien et l'Eſpagnol avoient fait *ſavio* et *ſabio;* ce *b* étant ſupprimé comme en tant d'autres cas, il en ſortit *ſa-je*, puis *ſage*. De *pipione* et de *ſturione*, on fit *pigeon, eſturgeon*. L'*e* intermédiaire n'eſt ici que pour mouiller le *g*, et lui donner préciſément l'expreſſion de *gi*. Cette obſervation nous montre et prouve l'origine de cette finale en *age*, ſi fréquente dans les noms françois, et qui du François eſt paſſée à l'Italien: car c'eſt d'*avantage, voyage, courage*, (Ménage ni aucun étymologiſte françois n'a relevé, ni même touché ce point ſi important.) que viennent le *ſaggio, coraggio, viaggio*, et ainſi *ſelvaggio, cangiare, congedo*, quoiqu'on ait retenu *ſavio, cangiare, comiato, ſalvatico*. On trouve pareillement *rogio* au lieu de *roſſo*.

82) Fort ſouvent le François n'ayant pas retenu le primitif latin, tels que *miſer, piger*, il a

tiré l'équivalent des dérivés. Il a ſubſtitué *miſérable* à *miſer*, et a tiré *pareſſeux* du mot latin barbare *pigritioſus*.

ARTICLE XVII.

Remarque eſſentielle ſur la ſuppreſſion de l'S dans la formation des mots françois.

83) Cependant à la ſuite des progrès que firent les lettres et les arts, la langue françoiſe s'enrichit et ſe perfectionna. Les mots que l'on acquit des autres langues, retinrent plus des élémens qu'ils avoient dans l'idiome d'où on les avoit tirés. Cependant on ne reçut pas plus les noms allemands, qu'on n'avoit pas adopté auparavant, au lieu qu'on en reprit beaucoup de latins dérivés de ſubſtantifs, qu'on avoit fort défigurés, parceque la fréquentation des Italiens l'étude, l'exercice, les accoutumèrent à prononcer les mots à-peu-près comme les prononçoient les autres nations civiliſées et lettrées, et plus conformément à l'expreſſion que devoit leur donner le peuple latin. C'eſt ainſi qu'après avoir fait *eſprit* de *ſpiritus*, *étroit* de *ſtrictus*, on a repris l'adjectif *ſpirituel*, *ſtrict*, puis *ſtrictement*. De *ſpecies* on avoit fait *eſpèces*, et même *épices;* mais on a repris l'adjectif *ſpécial* et le verbe *ſpécifier*, ainſi que *ſpécification*. De *ſchola* de *ſtudium* après avoir fait *école* et *étude*, on prit les dérivés *ſcholaſtiques* et *ſtudieux*. C'eſt de là que vient le peu de conformité qui ſe trouve entre les ſubſtan-

tifs françois et leurs abſtraits ou dérivés. D'*eccleſia* le Gaulois a fait *égliſe;* mais pour dire un homme d'égliſe, ou une choſe relative à l'*égliſe,* il a repris l'adjectif de la racine primitive, dont il a fait *eccléſiaſtique.* Du mot grec et latin *episcopus*, la langue vulgaire des Gaulois avoit fait *évêque;* mais on a repris le nom d'*épiſcopal.* De *cathedra*, on avoit fait *chaire*, mais on a repris l'adjectif *cathédrale*, pour indiquer une égliſe où il y a une *chaire* d'*évêque.* De *vero* on a fait *vrai*, et cependant on dit *vérité*, *véritable*, *vérification* etc. A cet égard, l'avantage de la langue italienne ſur la françoiſe eſt très-conſidérable.

84) De cette manière le François qui, dans le moyen âge avoit étrangement eſtropié les mots latins, et formé ſon propre langage vulgaire qu'on appeloit romance, trouva dans la ſuite le moyen de l'enrichir, de le perfectionner, et de lui donner cette préciſion qui fait, du moins dans les livres, ſon mérite principal. Car, après avoir fait *égout*, d'*aquaeductus*, il a repris le mot primitif, et a fait *aqueduc.* Après avoir fait *oeuvre, ouvrer*, *ouvrage* d'*opera,* il a repris l'Italien *opérer, opération:* et celui d'*opéra* dans un ſens particulier. Il avoit fait de *ſuperficie ſurface*, il a repris *ſuperficie, ſuperficiel:* après avoir fait *préjugé* de *praejudicium* ou de *praejudicatum*, il emploie *préjudice* dans un autre ſens: *pâtre* et *paſteur*, *prêcheur* et *prédicateur; venger, revenge* et *revendiquer.*

85) N'omettons pas d'obſerver à ce propos

que la langue françoiſe, telle qu'on l'écrit et la parle aujourd'hui, a beaucoup de mots, où ſe trouvent deux conſonnes *ct, lt, ſc, ſp, ſt,* comme dans *altération, doctrine, multitude, teſtament,* et un nombre infini d'autres, tous venus du latin. Mais ces mots ont été introduits par des gens de lettres, après que le corps de la langue eut été formé par le peuple ignorant; et ce ſont les gens de lettres, qui ont écarté une foule de mots, venus également du latin, mais qui, défigurés comme ils étoient, devenoient équivoques. Ce ſont eux qui ont fait abandonner le *vout, vultus,* et retenu *viſage;* qui ont ſubſtitué *vallée,* mot tiré de *vallata,* à celui de *vaulx;* celui de *docte* au vieux *duit.*

86) Il nous reſte encore à faire quelques remarques ſur le *t.* Lorsque cette conſonne précède dans le latin la voyelle *i,* et que celle-ci eſt ſuivie d'une autre, comme dans *vitium. ſervitium, mollities, pigritia,* l'Italien, tant Romain que Toscan, a changé ce *t* en *z.* Après avoir conſervé l'ortographe latine pendant quatre ou cinq ſiècles, il a changé ce *ti* en *z,* et il écrit avec cette conſonne *novizio, ſervizio, vizio.* Le François a ſubſtitué à ce *ti* le *c,* mais lorsque le *z* italien eſt un peu plus rude, comme dans *mollezza, triſtezza,* de *mollities, triſtitia,* il l'a remplacé par une double *s,* comme dans *molleſſe, triſteſſe, foibleſſe, pareſſe* et autres en quoi il ſuit à-peu-près la prononciation du peuple lombard et du piémontois, qui a toutes les peines du monde á diſtinguer le *z,* de l'*s.*

ARTICLE XVIII.

Origine commune des articles et des pronoms françois et italiens.

87) Ce que nous venons de dire de ces changemens de voyelles, et de la transformation des diphthongues par les conſonnes changées en voyelles, nous explique l'origine des articles de la langue françoiſe et leur différence des articles italiens, et nous fait voir comment ſe ſont formés les verbes, et ſe ſont introduits les verbes auxiliaires.

88) Les articles de la langue françoiſe ainſi que ceux de l'Italienne ne ſont nés que de l'uſage barbare des pronoms latins, *ille, illa, illi, illae,* et des prépoſitions *de* et *ad,* qu'on employoit ſans néceſſité en diſant: *ille liber, illa tabula, de illo libro, de illa tabula;* ainſi *ad illos libros, ad illas tabulas.* L'italien en a retenu tantôt la première, tantôt la ſeconde ſyllabe, ſoit du nominatif ſoit de l'ablatif, et en a fait *il, la, lo, j, li, gli,* et *le* au pluriel. Mais voici comment ſe ſont formés dans la langue françoiſe les articles du génitif, du datif, de l'ablatif, tant du ſingulier que du pluriel. De l'article *al* et *allo* italien, par le changement de l'*l* en *u,* il a fait *au, al Re, au Roi;* de l'article *del, dello, dal, dallo,* il auroit dû faire *deau,* et *dau,* ou *do:* mais il l'a raſſerré, et en a fait *du,* qui répond également au *del* et au *dal* de l'Italien. Le *des* génitif pluriel eſt fait par contraction de *de-les;* et *aux* par le chan-

gement ſusdit de l'*al* en *au;* on a changé l'*s* en *z* et *x;* ou plutôt on a ſupprimé l'*e* muet. ét ſubſtitué l'*x* a l'*s*, ou le *z* comme en beaucoup de noms. D'*a-les* on a fait *aux*, comme on a fait *maux* de *males*, pluriel barbare de *malus malum*, et *animaux* d'*animales*, et en beaucoup d'autres mots de pareille terminaiſon. Car *a-les*, dans la prononciation devenoit *als*, et cet *als* devoit devenir *aux*, comme *fals*, *faux*. A l'*s* on ſubſtitua l'*x*, comme ailleurs on ſubſtitua le *z*.

89) Les pronoms françois ſont, ainſi que les italiens, compoſés de deux pronoms latins, joints enſemble par abus, dans la décadence de la langue: mais au lieu que l'Italien a fait *quello*, de *qui ille*, le François a fait *celui* de *hic ille;* car le vieux françois diſoit: *icelui*, formé de *hic ille* et *huic;* comme *cetui* l'étoit de *hic iſte huic*. Le pronom *même*, qui remplace le latin *idem*, eſt une contraction de *medeſimo* italien; et ce *medeſimo* vient de *met-ipſiſſimus*. Encore, à propos de ce prodigieux pronom de *met-ipſiſſimus*, de cinq ſyllabes, réduit à une et demi (car je compte l'*e* muet pour une demi-ſyllabe) nous obſerverons que la difficulté qu'eut l'organe gaulois à ſoutenir les ſyllabes brèves, a fait perdre à la langue françoiſe tous les ſuperlatifs réguliers au lieu que l'italienne a retenu tant les réguliers que les irréguliers; car il dit *più grande* et *grandiſſimo*, et ne laiſſe pas de dire *maggiore* et *maſſimo*. Il dit *buono* et *boniſſimo*, et il dit également *ottimo*. Le François a dû ſuppléer ce manque de ſuperla-

tifs par la particule *ter*, changée en *très*, et dire *trois fois bon, trois fois grand, très-bon, très-grand*, c'eſt-à-dire, *bon, grand* au troiſième et plus haut dégré.

ARTICLE XIX.

Comment les deux langues ont remplacé les adverbes latins.

90) C'eſt encore par l'effet d'une prononciation défectueuſe, que le François a dû abandonner les adverbes latins plus généralement encore que n'a fait l'Italien. Dans l'état où la langue vulgaire étoit tombée, il eſt difficile d'imaginer comment *adhuc* et *etiam* auroient pu ſe ſoutenir. Et comment la langue françoiſe auroit-elle pu conſerver ces adverbes monoſyllabes *ut, nam. ſed, cur?* Comment auroit-elle pu tourner cet *enim*, ce *ſtatim*, ces *nunc, tunc, vix*, que l'Italien même n'a pu retenir? Il a donc fallu en créer d'autres mots, en joignant deux ou trois enſemble. Pour remplacer l'adverbe monoſyllabe *ut*, on diſoit *ad finem quod*, d'où eſt venu l'*afin que*. Pour remplacer *nam*, ou *enim*, on employa trois autres mots *per, hocce, quod*, et on a fait *parce que*, et de *pro quid, pourquoi*. Enſuite on prit *quare* dans le ſens de *quia*, et on en *car*. Et pour remplacer les trois courts adverbes, *nunc, mox, modo*, auxquels l'Italien a ſubſtitué un ſeul ſubſtantif, *hora*. Le François a employé trois et même quatre mots latins, une prépoſition, deux

pronoms et un nom ſubſtantif; car tout cela entre dans la compoſition du mot *à cette heure*, qui vient de *ad hanc iſtam horam*. *Tout à l'heure* n'eſt pas moins un aſſemblage barbare de mots latins. Le long adverbe *maintenant*, venu ſans doute de *manu tenente*, n'a été recu, que pour tenir lieu du monoſyllabe *nunc*. Et quel eſt ce mot *beaucoup*, formé de *bellus*, ou *bellum*, et d'un ſubſtantif *coup*, pour dire *multum*, qui dans les bouches gauloiſes étoit devenu *moult*, *mout*, et *mou*? *Valde* qui, dans la prononciation gauloiſe, devenoit *vaud*, dut également être abandonné. Et pourquoi, au lieu de *citò*, *primò*, *ſecundò*, *rarò*, a-t-il fallu fabriquer ces longs mots *promptement*, *premièrement*, *ſecondement*, *rarement*, de *prima* ou de *primaria mente*, de *prompta mente*? Par nulle autre raiſon, ſi ce n'eſt que ces mots, étant mal prononcés, devenoient inſignifians ou équivoques. *Semper*, qui eſt reſté dans l'Italien *ſempre*, et que le François n'a pu retenir, non plus qu'*ognora*, que l'Italien a fait de *omni hora*, a dû être remplacé par trois ou quatre mots latins, dont deux furent à la longne ſupprimés par une ellipſe, les autres tronqués ou raccourcis. Cat il eſt très-certain que l'adverbe *toujours* vient de *in toto tempore diurno*, ou de *in totis horis diurnis*. Mais c'eſt ainſi qu'au lieu de ces adverbes polyſyllabes qui venoient des adjectifs par abſtraction, comme *aliter*, *breviter*, *faciliter*, on employa des mots compoſés *altramente*, *brevemente*, *facilmente* en Italien, et de là *autrement*, *brièvement*, *facilement*.

91) En François comme en Italien beaucoup de noms adjectifs tiennent lieu d'adverbes ſans l'accompagnement de ce *mente,* toutes les fois que la phraſe peut s'entendre facilement. Ainſi l'on dit *parlez clair, liſez haut, frappez fort, ne venez pas tard;* comme l'on dit en Italien, *parlate chiaro, leggete alto, etc.* au lieu de *parlate chiaramente, leggete altamente.* La difficulté de diſtinguer, dans de pareilles expreſſions, l'adverbe de l'adjectif n'eſt pas plus grande que ne l'étoit pour les Latins celle de diſtinguer *docte, recte, laborioſe,* vocatifs, de *docte, recte, laborioſe,* adverbes, ſoit en entendant parler, ſoit en liſant des écrits. Car on ſait bien que les anciens latins ni les littérateurs modernes qui ſe piquent d'écrire purement, n'orthographient pas avec un accent les adverbes, *docte, recte,* ni *raro, fero, ſubito.* Mais les adverbes latins qui n'étoient pas dérivés d'un adjectif, ont été pour la plupart remplacés diverſement dans les langues françoiſe et italienne, par la raiſon générale d'une prononciation plus défectueuſe, c'eſt-à-dire plus diverſe de celle du peuple romain, que n'étoit l'Italienne. Le François adopta dans la forme que leur avoit donné l'italien, les adverbes que ſon accent ne défiguroit pas exceſſivement. Il en ſoutint quelques uns en leur donnant plus de corps, par l'union d'un ou de deux autres mots dont l'Italien a ſu ſe paſſer. *Nunc,* et *tunc,* n'ayant pu ſe ſoutenir dès qu'on laiſſa perdre le *c* final, et que l'accent qui diſtinguoit l'*u,* de l'*o,* disparut de ſorte que *nun,* et *non, tun,* et *ton,* rendoient à l'oreille le

même ſon, le même mot, le François auſſi bien que l'Italien ſubſtitua à *tunc*, *allora*, et *alors* compoſé *ad illam horam*. L'Italien remplace le *nunc* par un ſeul mot, *hora*, *ora*, ſupprimant peu à peu, *iſta hora*, ou *ad iſtam*, pour *ad iſtam horam*, dont le François forma à cette heure. Tant l'un que l'autre idiome ont remplacé les adverbes *etiam*, et *adhuc* par un mot de leur création moyennant une ellipſe ce mot eſt *ancora*, encore formé d'*hanc-horam*, formation aſſez raiſonnable pour réparer l'abandon inévitable d'*adhuc*, mais la converſion eſt aſſez ſingulière lorsque *hanc*, *horam*, *ancora*, encore repreſente l'*etiam*, et le *quoque* latins. L'Italien ne pouvant ſoutenir ſtatim ſans le confondre avec le génitif *ſtati*, lui ſubſtitua *ſubito* tout pur latin. Le François tira de *ſubitaneus* l'adverbe *ſoudain; raptim*, reſte à l'Italien au moins en poëſie, dans *ratto*, et l'on tira l'expreſſion latine *preſto eſſe*, être prêt de l'adverbe *preſto*, tandis que le françois de l'adjectif *vegetus*, tira l'adverbe *vite*.

92) L'adverbe affirmatif qui paroit proprement manquer à la langue latine, eſt aſſez différent dans les deux langues, quoiqu'également tiré de mots latins. Le *ſi* italien eſt pris de *ſic;* le *oui* françois paroit l'avoir été directement de *hicce* ou du Provençal et Languedocien *hoc*, par l'accent pariſien et picard, qui change l'*o*, en *ui* comme dans *octo*, *nocte*, dont il fit *huit* et *nuit*. Mais ſi *oui*, vient de *oil;* comme il n'eſt pas improbable, alors ce mot ſeroit compoſé par contraction de *hoc illud*, comme *ice-*

tui, et *icelui*, l'ont été de *hic iſte huic*, et *hic ille huic*. *Inſieme* italien et enſemble françois ſortent probablement de *Simul* d'une manière auſſi extraordinaire; que l'eſt la dérivaton de *ſimul* du Grec ἁμα qui eſt cependant inconteſtable. *Semel* eſt remplacé par *une ſeule fois una ſola fiata*, ou *una ſola volta*. Ce mot de *fiata*, ainſi que *fois*, eſt d'origine incertaine; mais *volta* vient du verbe *volvere* certainement, dont derive *voltare*, tourner.

93) *Parvum*, et *paucum* ſont deux noms différents qui ont pourtant de l'analogie, *parvus* ſe rapporte à la qualité, *paucus* à la quantité. Les deux langues ont remplacé l'adverbé *parum*, par *paucum* dont l'une fit *poco*, l'autre *peu*.

94) *Nimis* d'origine obscure dans le latin et qui dans la langue vulgaire devenoit *nimi*, équivoque e *ni*, *mi*, *ni mihi*, *niſi mihi*, fut remplacé par *troppo* d'origine également incertaine.

95) *Vix* plus que tout autre adverbe devoit être abandonné; les deux idiomes l'ont remplacé de la même manière par *a pena*, *à peine*.

96) Je ne ſaurois imaginer de quelle autre manière l'accent françois auroit pu ſe ſervir de l'adverbe *forſitan*, qu'en ſupprimant l'*i* bref intermédiaire; et ce *forſt*, mot allemand ſignifiant *forêt*: d'ou viennent deux noms différent *foreſtire* italien, et *forêtier* francois. L'Italien par une ſyncope aſſez facile en tira *forſe*, que ſa prononciation et l'ortographe diſtinguoient très bien de *forza*, et *forze* tirés de *fortia*; *fortaſſe* ſe rapprochoit trop du ſubjonctif, *forzaſſe*. Le François lui ſubſtitua *peut-être*, mot compoſé

de deux verbes. *Saltem* quelqne ſens qu'il pût avoir de ſeulement, ou du moins, ne pouvoit paſſer aux filles de la langue latine; parceque perdant l'*m* final il alloit ſe confondre avec *ſalti, ſauts,* et *ſaltus forêts.*

97) Les prépoſitions francoiſes ſont toutes ainſi que les italiennes, tirées du Latin, mais tournées un peu différemment. L'*in,* lorsqu'il n'étoit pas particule négative, s'eſt changé en *en.* On dit *en ciel* et *en terre,* au lieu d'*in cielo* e *in terra: embraſſer, entendre, envelopper,* au lieu d'*imbracciare, intendre, inviluppare.* Il eſt vrai que l'Italien, après avoir donné quelques uns de ſes verbes au François, les a repris dans la ſuite; et ſuivant la prononciation, au lieu de l'ortographe françoiſe, et ſon propre penchant il a changé dans la premiére deux conſonnes, qui ſe rencontrent après la ſeconde: et il a fait *Arrigo* de *Henri,* comme il a fait *abbracciare, avviluppare.* Par le même changement de l'*i* en *e,* d'*inter, intra,* le François a fait *entre,* au lieu que l'Italien, en ſupprimant, comme il a fait dans une infinité de mots, la premiére ſyllabe, a fait *tra; trà noi, trà due, entre nous, entre deux.* Il a retenu le *de* tout pur latin, dont l'italien a fait *di* et *da,* quelquefois *do,* dans quelques compoſés, comme *domani* et *domandare.* Mais l'Italien a conſervé moyennant l'altération uſitée auſſi dans les compoſés latins, la prépoſition *cum,* changeant *um* en *on.* Le François a dû rejeter cette prépoſition, par la même raiſon qu'avoit le Latin de dire *nobiscum* au lieu *cum nobis,* parce que

cun nobis rappeloit trop facilement un nom obſcène. *Avec*, anciennement *avecque*, qui remplace le *cum* latin, eſt-il formé de *habetque*, ou d'*abeque*, ou d'autres mots? ſur l'origine de cette prépoſition on ne trouve rien de ſatisfaiſant. *Per* latin eſt changé en *par*, ſoit qu'il reſte ſimple, ou qu'il entre dans la compoſition des verbes ou des noms, *par moi, par vous, parfait, pardonner;* mais le *pro* latin, que l'Italien abandonna, en lui ſubſtituant le *per*, excepté dans la compoſition des verbes, le Francois en transporta l'*r*, et en fit *pour*. *Sur* et *ſus*, ſont trés-évidemment venus de *ſuper* et *ſubtus*, par contraction.

ARTICLE XX.

Formation et inflexion des verbes.

98) Les verbes françois ſe ſont formés, comme ceux de la langue italienne, après que l'ignorance des Romains et des étrangers, dont Rome regorgeoit ſous les empereurs, leur eût fait négliger la proſodie et les terminaiſons des mots. Il eſt trés-certain, que les verbes auxiliaires ſont ſortis du ſein de la latinité, auſſi bien que les articles, et qu'on ne les a pas plus empruntés des peuples ſeptentrionaux que des Grecs; et nous l'avons prouvé en parlant de l'origine de la langue italienne. La langue françoiſe les a formés en général de la méme manière, c'eſt-à-dire, en transportant le futur du ſubjonctif à l'indicatif, le plusqueparfait à l'imparfait, corrigeant à cet

cet égard un défaut de la langue latine, dans laquelle par exemple *haberem, amarem, legerem,* devoient ſignifier tantôt *j'aurois, j'aimerois, je lirois;* tantôt *j'euſſe, j'aimaſſe, je luſſe.* Nous devons encore obſerver ici la différence énorme, que peut apporter dans ces langues la ſeule négligence de la prononciation. Premièrement les verbes; tels que *ſum es, eſt, eſſe,* et *habeo, habere,* par leur uſage fréquent ont dû ſe conſerver, quelque difficulté que les peuples devenus ignorans et barbares ayent eue à les articuler. Caton, Cicéron, Varron, Quintilien, qui probablement ne ſe ſont pas doutés que *ego* ſe changeroit dans la première ſyllabe de *je-cur,* de *je-cit,* et deviendroit *je,* auroient-ils jamais pu s'imaginer que du verbe *habeo* on feroit un ſimple *ho* en Italien, un ſimple *he* en Eſpagnol, et une diphtongue *ai* en François. Que *habui* ſeroit réduit à *eus?* Cela eſt pourtant arrivé. Et quelle différence entre *eût* et *aveſſe,* quoique l'un et l'autre viennent d'*habuiſſet!* Qu'eſt-il reſté dans *pût,* qui reſſemble à *poteſſe,* quoique tous deux ſortent de *potuiſſet?*

99) Il eſt curieux de voir, comment le François, qui n'a pu conſerver le verbe *ſto, ſtas, ſtare,* que l'Italien a retenu, en a employé une partie pour compléter le verbe ſubſtantif *être;* car il eſt certain que *j'étois,* pour *ego eram,* n'eſt que l'imparfait de *ego ſtabam,* et qu'*étions* vient de *ſtabamus.*

100) Au reſte, ſi l'Italien n'a pu retenir les verbes qu'une prononciation défectueuſe ren-

doit équivoques; le François a dû les abandonner à plus forte raiſon; ſoit parce que ſon accent eſt plus éloigné du Latin, ſoit parce que par la même raiſon il n'a pu les emprunter de l'Italien.

101) De toute la liſte des verbes déponens, qui ſont plus de cinquante, ſans y comprendre les compoſés, qui en doublent et triplent le nombre, l'Italien a retenu à peine trois ou quatre de ceux, qui peuvent facilement ſe régler ſur le mode des verbes actifs et des neutres. Mais ceux qui étoient les plus uſités dans le latin, comme *loquor, vtor, fruor, vereor, fungor, fateor, reor, queror,* ont tous été abandonnés; et cela pour nulle autre raiſon, ſi ce n'eſt qu'en ſupprimant l'*r* final, ces mots n'avoient plus un ſens précis. *Loquor* ſe confondoit avec *loco, lieu; reor* avec *reo, coupable; queror, je me plains,* faute de proſodie, ſe confondoit avec *quaero, je cherche.* D'autres plus grandes équivoques s'en ſeroient ſuivies peut-être, ſi on ſe fût aviſé d'ajouter un *o,* à *loquor, fateor, orior, gradior, vereor.* La première ſyllabe de la plupart de ces verbes étant brève; il étoit difficile au peuple même de Rome de la retenir; et cela devenoit impoſſible aux Gaulois. Mais *nascor,* infinitif *nasci,* dont la première eſt longue, étant reſté à l'Italien, qui en a fait *nascer* et *nascere* et dont le François a fait *je nais,* et *naître,* comme d'*eſſere* il a fait *être,* changent l'*e* et l'*s* en *t.*

102) Quelques autres verbes françois, ſortis auſſi des verbes déponens latins, tels que *paître, mourir, ſuivre, uſer,* avoient été formés

par l'Italien, des verbes actifs et communs, lorsqu'on a pu ajouter un *re* à l'infinitif et retrancher l'*r* final du même infinitif, ſans en altérer la ſignification. Ainſi de *pascor, pasci,* il en a fait *pascere.* Le François, à qui l'*sc* étoit inſoutenable, en a fait *paître,* comme de *nascere* il a fait *naître,* et comme d'*effere* il a fait *être.* De *ſequor, ſequi,* l'Italien fait *ſeguo* et *ſeguire,* en changeant le *q* en *g,* et conſervant l'*u* intermédiaire, qui diſtinguoit *io ſeguo,* de *io ſego,* du verbe italien *ſegare, ſcier.* De *ſeguire,* le François a fait *ſuivre,* ainſi que de *proſequi* ou de *proſeguire* italien, il a fait *pourſuivre* par des transpoſitions et des changements de lettres, aſſez fréquens dans cette langue. L'Italien de *pati* avoit fait *patire;* le François l'a ſuivi, et a fait *patir, compatir,* mais il ne put pas ſuivre toutes les inflexions de l'Italien *patisco, pativa, patirò.*

103) Les quatre langues principales ſorties de la latine, ſavoir l'italienne, l'eſpagnole, la françoiſe et la portugaiſe, ont généralement conſervé l'*r* caractériſtique de l'infinitif latin. Je dis les quatre langnes principales, parce que le Lombard, et le Vénitien n'ont pas conſervé cet *r,* comme le Suédois n'a pas conſervé l'*en,* caractériſtique de l'infinitif allemand et du grec. Mais le François diffère beaucoup de l'Italien, en ce que celui-ci termine les verbes exactement comme les Latins, à l'exception des déponens, en *are, ere, ire.* Le François d'*are* a fait *er,* des verbes en *ire* il a fait *ir, ſentir, finir.* Dans les verbes terminés en *ere,* tant

de la ſeconde que de la troiſième conjugaiſon, comme *videre, legere, tacere, fingere,* il en a défiguré la terminaiſon, de ſorte que la plupart ſont à peine reconnoiſſables.

104) Cependant il y en a nne claſſe qui s'eſt formée aſſez régulièrement. Car tous les verbes qui ont le *g* dans la pénultième ſyllabe ont pris le *d* à ſa place, et ont ſupprimé comme dans une infinité d'autres mots, la ſyllabe ou l'*e* bref; ainſi de *fingere* on a fait *feindre,* de *pingere, peindre;* de *plangere plaindre,* de *ſpegnere* italien, *éteindre;* de *ſtringere, reſtringere, étreindre, reſtreindre;* d'*infringere, enfreindre*; et il n'eſt pas improbable que *craindre* ſoit formé de *tremere,* par le changement du *t* en *c,* qui n'eſt pas rare. Aucun des verbes ni des adverbes que la langue françoiſe n'a pu retenir de la latine, n'a été remplacé que par d'autres mots latins, et non point par des mots prétendus celtiques.

105) La langue françoiſe emploie conſtamment les pronoms dans les conjugaiſons des verbes; et c'eſt parce que ſes terminaiſons en *e* muet au ſingulier, la ſuppreſſion de l'*nt* du pluriel, et la facilité de confondre la ſeconde perſonne du pluriel avec les participes, l'ont forcée à cette pratique, qui eſt devenue une règle. L'Italien, qui diſtingue les perſonnes par des terminaiſons propres, *amo, ami, ama; vedo, vedi, vede,* n'a pas eu plus beſoin que le Latin, de marquer ſes perſonnes, en y ajoutant les pronoms; *je, tu, il,* comme le François eſt obligé de le faire; ſans quoi la première perſonne ſe

confondroit ſouvent avec la ſeconde et avec la troiſième dans le discours. Le François a auſſi formé les paſſés définis ſur les latins, à-peu-près comme l'Italien; mais il paroît que l'une et l'autre langue ſe ſont un peu écartées du mode général qu'elles ont ſuivi, en reſſerrant les mots ſur la fin.

106) Dans l'inflexion des verbes il a ſupprimé quelques conſonnes intermédiaires, comme a fait l'Italien. D'*amavi* l'Italien a fait *amai*, (le François a de même fait *aimai*) ſupprimant le *v* pour éviter l'équivoque avec la ſeconde perſonne de l'imparfait. Ainſi le François a *mangeai* comme *mangiai*, *trouvai* comme *trovai*. *Amaſti* s'eſt fait par une contraction uſitée même dans la langue-mère, au lieu d'*amaviſti:* mais il a négligé *amavit*, *portavit*, dont il auroit dû faire *amò*, *portò*, en quoi l'on diroit que ce temps lui a été fourni par une prononciation françoiſe, qui d'*au* fait *o*. Au contraire, le François qui par cette raiſon auroit dû faire *aimaut*, comme le Portugais a fait *amou*, n'a fait que tronquer la dernière ſyllabe *vit*, et a fait *aima*, *porte*. J'*aimois* je *portois*, j'*étois*, de l'imparfait, ſont certainement éloignés d'*amabam*, *portabam*, *ſtabam;* car l'*ois* ne retient rien d'*abam*, *ebam*, *ibam* latins, ni de l'*ava*, *eva*, *iva* italien. Mais nous venons d'obſerver que le François renverſa l'*ia* latin et italien en *oi*, comme de *via*, il fit *voie*, ainſi de *ſia*, il fit *ſoit*. Ajoutons à cela que l'Italien, au lieu de *vedeva*, *leggeva*, *udiva*, dit *vedea*, *udia*, et même *vedia*, *legia*, et nous trouverons alors comment de *porta-*

bam, ſentibam, le François a fait *je portois, je ſentois*; et ainſi des autres beaucoup plus défigurés *je voyois, je liſois, j'écoutois,* pour *videbam, legebam, auscultabam,*

107) La reſſemblance des terminaiſons dans les inflexions des verbes a obligé la langue françoiſe à employer les pronoms *je, vous, ils,* dans une infinité de cas, où ni l'Italien, ni le Latin ne les emploient point. Car quoique dans l'écriture on diſtingue *liſois, liſoit, liſoient,* en parlant toutes ces terminaiſons ſe confondent: Il fut par conſéquent indiſpenſable d'ajouter les pronoms et de dire: *je lis, tu lis, il lit*; *je fais, tu fais, il fait*; *je liſois, tu liſois, il (elle) liſoit, ils (ou elles) liſoient*, tandis que l'Italien dans *leggo, leggi, legge, leggeva, leggevano* n'avoit pas beſoin de ce ſecours, pour diſtinguer les perſonnes ni le nombre dans les conjugaiſons, puisque les terminaiſons différentes diſtinguent aſſez les perſonnes et les nombres.

ARTICLE XXI.

Des mots que le François a pris de l'Allemand.

108) En général, la langue francoiſe n'a pas pris beaucoup de l'allemande: quoique l'ancienne langue teutonique ne ſoit pas différente de la celtique ou ancienne gauloiſe, il ſeroit facile de démontrer que l'italienne en a adopté un plus grand nombre. Quoiqu'il en ſoit, il importe d'obſerver que le François ſoit qu'il ait reçu les

mots allemands, directement de l'Allemagne, ſoit qu'il les ait pris de ſeconde main de l'Italie ſeptentrionale, où les Lombards les avoient introduits; il les a changés de la même manière, qu'il a transformé les mots latins ou italiens. Il a ſupprimé ou changé en diphthongues les voyelles ſuivies d'un *l*, et il a dans la ſuite ſupprimé cet *l*: il a fait de *Bedell*, *bedeau*; de *Fidelm*, *fideau*; de *Herold*, *hérault*; de *Walther*, *Gautier*. Il a changé l'*e* ou l'*i* en *ois*; de *Harniſch* il a fait *harnois*. comme de *piſus*, il a fait *pois* et de *fides*, *foi*. Il a ajouté ou ſubſtitué l'*e* à l'*s* initial, comme l'on verra dans *étoffe*, *émail*, tirés de *Stoff*, *Schmelz*: de *Schencke*, ou *Mund-Schenck*, il fit *échanſon*, de *ſtaunen*, *étonner*.

109) Cette difficulté de ſoutenir les doubles conſonnes, et ſurtout l'*s* ſuivi d'une autre conſonne, eſt peut-être la cauſe principale que le Francois n'a pas adopté autant de mots allemands, qu'en a adopté le Toscan: par exemple *ſchiatta*, *ſchermo*, *ſcherzo*, *ſchifo*, *ſcaffa*, *ſmacco*, *ſmaltire*, *ſmilzo*, *ſtivale*, *ſpanna*, *ſtanga*; et lorsqu'il a tâché de les retenir, on a ſoutenu cet *s* à l'aide d'un *e*, comme dans *eſtaffette*, *escrime*, dans *Escaut*, de *Schelda*. Le double *w* que la langue latine n'avoit pas, et que ſes filles n'ont pas non plus, a pris l'expreſſion qu'a le *g* ſuivi de l'*a*, ou de l'*o*. L'Italien fait précéder d'un *u* les autres voyelles, il dit *Gualtieri*, *guardare*, *guatare*, *guarnire*, *guadagno*, et s'approche auſſi davantage de l'expreſſion que le bas-Allemand et l'Anglois

donnent au double *w*. Mais le François a ſupprimé l'*u*, lorsqu'il n'étoit pas néceſſaire à ſa prononciation: il a abandonné cet *u* dans *garnir*, *garder*, *Gautier*: au lieu qu'il l'a retenu dans *guer*, ou *gueres*, *guéter*; mais dans la prononciation, il s'eſt éloigné plus que l'Italien de l'expreſſion de ce *w*. Les mots compoſés, et tous ceux qui n'avoient point de rapport avec ceux qu'on avoit pris du Latin, on les a retenus, mais eſtropiés. De *Guſseiſen* il a fait *gueuſe*, de *Feld* et *Stuhl*, *fauteuil*; de *Schachtel*, *chatouille*.

ARTICLE XXII.

Digreſſion ſur les termes relatifs à la guerre, à la chevalerie et au Blaſon.

110) Ce ſont ſurtout les termes relatifs à la guerre et à la chevalerie, que la langue françoiſe de même que l'italienne a pris de la germanique, ou retenus de la celtique. Tels ſont d'abord les mots *guerre*, *trève*, *bataille*, *escarmouche*, *troupe*, *escadron*, *garde*, *garniſon*, *guérite*. Les noms des armes les plus en usage avant l'invention de la poudre, comme *hallebarde*, *dague*, *dard*, pluſieurs termes d'architecture militaire, comme *boulevard*, *baſtion*, fait de *wer*, ou *gewer*, et de *hüte*, ſont empruntés de l'Allemand. Le manège et tous les exercices qu'on appelle en Italien *arti cavalereſche*, ayant beaucoup de rapport à l'art de la guerre et à l'hiſtoire romanesque de la chevalerie, ont

pour la plupart des noms teutoniques ou celtiques; *Elmo* italien et le françois *heaulme*, qui a vieilli, casque et bouclier ne ſont pas venu du Latin, non plus que *Carquois* et *Turcaſſo* *).

111) Ainſi une foule de termes concernant le cheval et l'équitation, ſont gothiques ou celtiques. Le François comme l'Italien a retenu le nom latin de cheval et n'a pas eu beſoin d'adopter le nom *Pferd, Fert, Ferd* de l'Allemand; il ne pouvoit pas même s'en ſervir, parce que ce *Fert* et *Ferd*, dans le langage qu'on avoit déjà formé du latin rappelloient toute autre objet; mais le François pour nommer un méchant cheval, gros ou petit, emprunta de l'Allemand le nom de *Roſſe* et de *Rouſſin;* comme l'Italien *Rozza, Ronzone* et *Ronzino;* et probablement pour diſtinguer un bel et bon cheval on prit auſſi d'une langue étrangère le nom de *Palafreno* et *Palefroy*, ſynonyme de *Deſtriere* qui eſt très-probablement latin. On ſait d'ailleurs que le nom de *Maréchal* eſt allemand et celtique.

112) Le nom *Bride* eſt celtique. *Etrier* n'eſt pas auſſi évidemment pris de l'Allemand, comme l'eſt l'italien *ſtaffa;* mais le François ne tira pas moins de ce mot *ſtaffa* le nom d'*eſtaffier* pour déſigner le valet qui ſe tient à

*) Dans le *catalogue raiſonné* qui formera la principale partie du volume ſuivant, on trouvera l'étymologie de la plupart des noms qu'on cite dans cet article; et beaucoup d'autres qu'il ſeroit ennuyeux d'inférer ici.

l'étrier, à la *ſtaffa*, de ſon maître. J'ai dit ailleurs que le mot *galopper* vient originairement de *laup* et *lop*, qui dans le prétérit ou le participe prend pour augment initial la particule *ge* ou *ga*; et c'eſt de là qu'eſt venu le verbe *galop* et *galopper*.

Eſcrime, ou l'art de ſe défendre en ſe battant, eſt tout pur allemand; l'*eſtocade*, dérivant de *Stock*, l'eſt également. Le François n'a pas formé de deux mots allemands le nom *usbergo*, il ne l'a pris ni de *Panzer*, ni de *panziera*, qui eſt une partie de l'*usbergo* de l'armure deſtinée à couvrir *(bergen)* le ventre *(pancia)* mais il appelle cela *cotte d'armes*; et ce nom *cotte* vient du Celtique.

113) On rapporte avec raiſon au temps de la chevalerie et a celui des Croisades, qui eſt à-peu-près le même, l'introduction des armoiries, *armi gentilizie*, qu'on nomma en gréco-latin *ſtemmata*, ou en pur latin, mais figurément, *inſignia*. Le mot *Blaſon* que les Italiens, excepté les Piémontois, n'ont pas adopté, et le nom *araldo* et *ſcienza araldica* ſont allemands. L'italien et le François ont donné une figure matérielle un peu différente au mot *Herold*, chacun ſuivant ſa prononciation particulière, et en ont fait un uſage un peu différent, mais pourtant analogue. D'abord ils ont pris le mot dans son sens propre qu'on pourroit traduire par *meſſager militaire*, répondant au latin *Fecalis*, et même à *praeco, praeconis*, qu'en Italien on dit *banditore*. Mais l'Allemand moderne et commun, ainſi que l'Italien, en ont

dérivé l'adjectif *Heraldica* et en Italien *Araldica*, pour nommer une espèce de ſcience qui rend raiſon des emblêmes, ou des figures, des armoiries ou *armi gentilizie*. Le François nomme cela *blaſonerie* et *blaſon*, mot qu'on ſuppoſe tiré de *blaſen*, qui ſignifie *ſonner de la trompette*, ou de tel autre inſtrument à vent, parce que, dit-on, les hérauts en allant s'acquitter de leur commiſſion, s'annonçoient en ſonnant de la trompette. Cela eſt tiré un peu de loin, quoique les hérauts aient donné le nom à cette ſcience. Ce qui mérite d'être remarqué, c'eſt que l'Italien, du moins le Toſcan, n'a pas adopté le mot de *Blaſon* qui en Lombardie, du moins en Piémont, fut introduit bien avant que la langue françoiſe ſoit devenue langue univerſelle. Mais le Toſcan, ou l'Italien méridional, de *blaſen* faiſant *biaſen* ou *biaſon*, altéroit totalement la nature du mot. Le François faiſant d'*héraldique*, *héraudique* défigura le mot d'une autre façon et ne l'employa plus.

ARTICLE XXIII.

Des cauſes morales qui diſtinguent la langue françoiſe de l'italienne.

114) Par tout ce que nous venons de dire, on voit de quelle manière s'eſt formé le gros corps de la langue françoiſe; et il eſt aſſez prouvé qu'elle ne s'écarte de la langue latine, ſa mère, que par une diverſité réelle, quoiqu'im-

perceptible, dans l'organe de la parole, ou peut-être de l'ouie; et que c'eſt par une différente manière de ſaiſir et de rendre, en parlant, les mots latins, que la langue francoiſe diffère de l'italienne. C'eſt là, une cauſe phyſique et matérielle de cette différence. Des cauſes morales ou intellectuelles y ont peu contribué. J'appelle ainſi les cauſes de la ſignification qu'on donne à des mots, différente de celle qu'ils ont dans les autres langues dont ils ont été pris, ou qu'ils avoient dans leur origine, ſoit ancienne ou moderne. Nous verrons auſſi ce qui fit paroitre la langue francoiſe, même trois ſiècles avant le fameux règne de Louis XIV, plus agréable que la langue italienne.

115) Les grammairiens appellent métonymie et métaphore un trope ou une figure de diſcours, par laquelle on donne à un mot une ſignification différente de celle qu'il avoit naturellement. C'eſt là une ſource abondante de mots, dont toute langue peut s'enrichir; et c'eſt auſſi une des cauſes de la différence des langues, comme nous l'avons remarqué dans la premiere partie de cet ouvrage. Les mots de cette claſſe ont leur origine dans le caractère de la nation, et rappellent ſouvent ſes anciennes moeurs, ſes uſages, les coutumes et la nature du pays, (ſup. P. I, Art. VIII). Le nom de *bas* par exemple nous prouve que le vêtement des jambes faiſoit partie de ce qu'on appelloit *brayes* ou *culottes*, et on diſoit *bas de chauſſes*, pour *caligas inferiores*, comme on dit encore le *haut de chauſſes*. On apelle *cor-*

donnier, le faiſeur de ſouliers, parce qu'on tiroit ordinairement de Cordoue la peau dont on les faiſoit. L'Italien, qui appelle *calzolajo* l'homme qui fait les ſouliers, marque que les ſouliers en Italie dans le moyen âge, étoient des eſpéces de bottes, qui chauſſoient non ſeulement le pied mais la jambe; car jamais ce qu'on appelle *(ſoulier,)* qui ne chauſſe que le pied, ne fut appelé *caliga*. V. *ſcarpa* dans le VII Art.

116) Une foule de mots très-uſités dans cet idiome nous donne ſujet de croire qu'il s'eſt plutôt formé dans les campagnes que dans les grandes villes. Sans compter les proverbes qui ſe reſſentent de la vie champêtre. comme *couper l'herbe* ſous les pieds, *mordre* à la grape dans la vigne du voiſin; examinons par exemple le verbe *tâcher*, qui dans le diſcours ordinaire remplace le Latin *curare* et *dare operam*, et l'Italien *procuráre*. Ce verbe dérive du nom *Taſch* allemand, tout ſimplement cela veut dire *intaſcare*, mettre dans la *Taſca*, remplir la *Taſche*, c'eſt ce que faiſoient les enfans et les valets des payſans et des fermiers qu'on envoyoit cueillir les chataignes, les nois, les fèves et autres fruits dans les champs ou les bois. Ainſi remplir la *tâche*, vint à ſignifier, s'acquitter de ſon devoir ou de ſa charge, faire ſon ouvrage, et répond préciſément à *opus perficere*. Le verbe *paillarder*, qui répond au bas latin *fornicare*, ne prouve-t-il pas qu'il eſt pris de *paille*, et de ce monceau de *paille* dans lequel les payſans cultivateurs ou les fermiers pratiquoient des hutes, et que c'étoit-là, ou derrière ces mon-

ceaux de paille, qu'avoient lieu les rendez-vous clandeſtins.

117) Une grande partie des mots, et ſurtout des expreſſions proverbiales de la langue françoiſe, ainſi que de la latine, viennent de la vie ruſtique des Gaulois, au lieu que celles des Italiens prouvent plutôt qu'ils étoient artiſtes, artiſans ou marchands. Le mot de *labor* et *laborare*, n'avoit qu'un rapport indirect aux travaux de la campagne. En italien *lavorare* ſignifie *operari*. En Piémontois, en François, *labourer* ne ſe dit guère que pour ce qui répond au latin *arare*, quoique *labour* et *labeur* ſe diſent auſſi pour *travail* et *ouvrage*.

118) On dit que la langue françoiſe eſt pure, modeſte et timide. Il eſt difficile de comprendre en quoi conſiſte la pureté d'une langue, priſe en général, ſi on entend par là que cette langue n'a rien d'étranger. Car n'eſt-il pas clair que la langue françoiſe s'eſt formée des débris de langues antérieures et étrangères au pays, et compoſée de mots qui, avant d'être françois, étoient latins, italiens, espagnols, allemands? Mais on peut bien dire, que le langage de telle et telle perſonne, qui parle François, et le ſtyle de tel auteur qui l'écrit, eſt pur, lorsqu'il n'emploie que des mots, des phraſes et des locutions, qui ſont reçues, adoptées et autoriſées par l'uſage, par des ſociétés littéraires et d'autres écrivains eſtimés, et qu'il rejette les mots et les expreſſions, que la bonne ſociété, ou comme on diſoit autrefois *la cour* et les bons auteurs, ont abandonnés, rejetés ou

réprouvés. Et pourquoi cette langue ſe diroit-elle plus modeſte et plus réſervée? Eſt-ce qu'on n'y a pas les noms auſſi propres que les ont les autres idiomes, pour indiquer des choſes ou des actions qu'on n'oſe pas nommer en bonne compagnie? S'il faut parler clair, l'*Ode à Priape* de Piron, et tant d'autres chanſons licentieuſes, ne ſont-elles pas en bon langage françois? Si les honnêtes gens et les écrivains judicieux ne ſe ſervent pas de ces *vilains mots*, ni d'expreſſions groſſières, ils font ce que les perſonnes polies, les bons auteurs des autres nations ont toujours fait, c'eſt-à-dire de garder la bienſéance, de ne parler, ni faire parler les perſonnages que l'on introduit dans quelque ouvrage que ce ſoit, que d'une manière convenable au ſujet que l'on traite et aux perſonnes que l'on fait parler. Ne lit-on pas dans les offices de Cicéron, que „*dare operam libe-*„*ris, honeſte ſit*; *verbo dicitur non honeſte?*“ Le jugement que porte Horace ſur le langage de Plaute, ne prouve-t-il pas que ce ſont les progrès de la civiliſation qui chez toutes les nations ont épuré et poli le langage, comme les moeurs, quoique les moeurs en même tems qu'elles ſe policent, ſe corrompent. Peut-on prouver plus authentiquement que les auteurs latins s'impoſoient la même loi que les françois? Horace parloit-il moins Latin dans ſes ſatyres ou dans ſes odes à *Canidia*, que dans les épîtres et les odes adreſſées à *Auguſte*, à ſes beaux-fils, à ſon favori *Mécène?* C'eſt le ſtyle qui eſt différent, non pas la langue, qui

eſt la même. Ce maître du goût n'a-t-il pas dit, qu'il ne faut pas qu'un héros parle le langage d'un valet? Il ne ſuppoſoit pourtant pas que les nourrices et les valets parlâſſent moins latin que les dames et les héros?

119) Les bons auteurs françois ont écarté de leurs écrits ſérieux les mots qui pouvoient rappeler des idées déſagréables, des choſes ſales et dégoutantes. C'eſt ce que les bons auteurs de toutes les nations ont fait de tout temps. Les plus célébres Italiens du ſiècle de Léon X n'ont-ils pas donné la même règle, non ſeulement aux écrivains, mais à tous ceux qui veulent bien parler dans la ſociété? On n'a qu'à ſe rappeler ce que le comte *Balthaſar Caſtiglione* dit dans ſon CORTIGIANO, et *Jean della Caſa* dans ſon GALATEO. Celui-ci blame *Dante* de s'être ſervi du mot *lucerna*, parce que ce mot rappelle l'idée, l'odeur déſagréable de l'*huile des lampes*. Il faut l'avouer cependant, qu'une certaine bienſéance de ſtyle, et ſi l'on veut *pureté de langue*, eſt plus particulière à la langue françoiſe qu'à la latine et à l'italienne. Cela vient de ce que la langue françoiſe atteignit ſa perfection dans un temps et dans une ville extrêmement policée, où François I, avoit attiré tous les arts, et que ſes ſucceſſeurs attirerent tant de nobleſſe à la cour. Sous Louis XIV on s'accorda ſans peine à rejeter une partie des mots et des phraſes, que le peuple groſſier et ignorant des ſiècles paſſés avoit formés en eſtropiant le Latin, et en y mêlant des mots teutoniques, que les Francs, les Bourguignons, les Goths y avoient

avoient apportés avec quelques reſtes de vieux Gaulois ou Celtique, que les écrivains du temps précédent avoient adoptés. On abandonna autant que l'on put les mots venus du Latin et de l'Italien, qui devenoient équivoques. On ne retint que ceux qui étoient plus doux, plus coulans et parfois énergiques et ſonores, mais ſurtout ceux qui étoient plus communément uſités et plus généralement compris. Les ſociétés des villes de province imitèrent la capitale et la cour, autant qu'il leur fut poſſible. Les auteurs françois, de quelque province qu'ils fuſſent natifs, ne vivoient et n'écrivoient guères qu'à Paris; et comme ils vouloient ſurtout plaire à la cour, ils avoient ſoin de ne ſe ſervir que de termes agréables, et des conſtructions les plus faciles à ſaiſir. Les orateurs, tant ſacrés que profanes, avoient le même but et le même ſoin; et il eſt vrai que les prédicateurs de la cour, même avant que leurs ſermons ayent été publiés par la voie de l'impreſſion, ont contribué beaucoup plus que les auteurs dramatiques, à purger le langage et à en fixer la ſyntaxe. Le dominicain Coëffeteaux, et avant lui le jéſuite Lingendes, enſuite Fléchier, et Boſſuet, ont certainement plus contribué à la perfection de la langue, que Corneille et Racine, et même plus que Boileau. Dans le même temps que deux ou trois orateurs, deux ou trois poëtes et quelques écrivains d'un rare génie, contribuérent par leurs discours, leurs pièces de théâtre, et quelques ouvrages qui réuniſſoient l'agrément et l'intérêt du ſujet qu'ils traitoient,

comme fit Pascal dans ſes Lettres provinciales, et accoutumèrent le public à un certain choix de mots et d'expreſſions; quelques littérateurs, formés par l'uſage du grand monde, autant que par les études faites au collége et dans leur cabinet (et dont ſe forma enſuite une autre ſociété littéraire, qu'on nomma Académie) furent deſtinés à rédiger dans un grand recueil, les mots et les tours de phraſes que l'uſage avoit conſervés.

120) C'eſt par là que la langue acquit cette pureté et cette préciſion, qui en font le mérite principal. Elle s'eſt alors débaraſſée, d'une quantité de mots qui lui étoient non ſeulement inutiles mais incomodes par le double ſens qu'ils préſentoient ou qu'on trouvoit durs deſagréables, barbares; ce fut là le travail de *Vaugelas*, et des premiers aſſociés de l'académie françoiſe ſous le miniſtère du cardinal de Richelieu. Et c'eſt auſſi ce qui en même tems dut apauvrir cette belle langue.

QUATRIÈME PARTIE.

SECTION I.

ARTICLE I.

Origine de la langue Espagnole.

121) Les ſavans Espagnols ne ſont pas plus d'accord ſur l'origine de leur langue, que les Italiens ne l'ont été ſur celle de l'italienne, ou les François de la françoiſe. Quelques uns ſoutiennent que l'idiome caſtillan eſt formé des langues latine et gothique, de l'Arabe, avec quelques reſtes de Grec, de Celtique, et même de Phénicien. Quant au Celtique, comme il eſt difficile de le ſéparer du Teutonique ou Gothique, il n'eſt plus beſoin d'en parler. Les mots phéniciens ſont auſſi très-incertains. A l'égard du Grec, *Bernard Adrète*, dans ſon ouvrage fort érudit *Dell'origine e principio della lingua caſtellana*, imprimé à Rome en 1606, donna une liſte des mots espagnols, qu'il croit pris du Grec, indépendamment, ſans doute, de ceux qui de cet idiome étoient paſſés au Latin. Quelques noms ſemblent véritablement venir du Grec, et n'avoir pas été naturaliſés dans le pays latin, autant que l'on peut en juger par les livres qui nous reſtent. Mais ces mots ſont en très-petit nombre, et ſe trouvent auſſi dans l'Italien, comme *zio, oncle*, en Espagnol *tio*, qui probablement vient

de Θειος qui ſe trouve dans le même ſens, ainſi que Θεια pour *tante* *). *Pierre d'Alcala, François Guadix* et le célèbre *Covaruvias* ont remarqué une grande quantité de mots arabes. Cependant ils conviennent tous que leur langue eſt tout auſſi bien ſortie du Latin, que la langue italienne, et la françoiſe.

122) Elle peut prétendre à une auſſi haute antiquité d'origine que celles-ci, ſoit qu'on veuille la faire descendre de la celtique ou qu'on ſe contente de lui donner pour ſeule mère la latine. Il eſt bien ſûr que les Hiſpaniens avant que les Romains portâſſent leurs armes ſur l'*Ebre* et le *Tage*, parloient une langue peu différente de celle que parloient les Gaulois et qu'après que les Romains ètendirent leurs conquêtes vers l'occident, l'Eſpagne leur fut ſoumiſe de gré ou de force bien avant que Céſar eut conquis les Gaules. Ainſi la langue des conquérans et maîtres fut introduite et établie en Eſpagne, ſous ſes premiers ſucceſſeurs, et à peine un ſiècle s'étoit-il écoulé depuis la mort de Cicéron et de Céſar, et un demi-ſiècle depuis celle de Tite-Live et de Virgile, que les auteurs nés en Espagne étoient eſtimés autant ou plus même que les Romains et qu'aucun de leurs contemporains nés en Italie. Je dirai que, quoique la préférence qu'on donnoit à Sénéque ſur Cicéron, à Lucain ſur Virgile fût injuſte; elle prouve toujours le génie naturel

*) V. Scapula Lexicon Graeco-Lat. pag. 626. epitome, pag. 263.

des Eſpagnols, puiſqu'ils ſe ſont ſi hautement diſtingués dans un pays où la culture des lettres étoit portée au plus haut degré, et de l'autre côté cela ne laiſſe pas lieu de douter, que la langue romaine ne fût dès le temps d'Auguſte la langue dominante en Eſpagne, ſurtout dans les premières claſſes des habitans, qui ne tardèrent pas à la rendre commune, même au bas peuple. Auſſi Horace nous apprend-il en termes bien clairs, que ses ouvrages ainſi que ceux de tous les bons auteurs latins avoient grand cours en Eſpagne et que dès avant les beaux jours de la littérature latine, elle y étoit cultivée avec succès plus même que dans la Gaule méridionale, où d'ailleurs les études étoient aſſez floriſſantes. *Me peritus discet Iber, Rhodanique potor.* Ode 20. lib. 2. Quelque ſens que l'on donne à cet épithète de *peritus,* qu'on le faſſe ſignifier en général inſtruit, exercé, formé, expérimenté, ou qu'on le prenne dans la ſignification particulière d'expert, exercé dans l'étude du latin, cela prouve toujours que les Eſpagnols étoient déja verſés et fort avancés, dans le latin. Perſonne n'ignore que ſous Veſpaſien le meilleur maitre de rhétorique et un des poëtes les plus en vogue étoient Eſpagnols. Mais qu'importe que les Espagnols ayent adopté vulgairement la langue latine avant ou après les Gaulois? Dans les quatrième et cinquième ſiècles de l'Ere chrétienne, cette langue étoit commune à toute l'Europe occidentale, à l'exception de la Navarre et peut-être d'une partie de la baſſe Bretagne.

123) La langue appellée romaine, *Romane* ou *Romance*, ſous lequel nom on entendoit la langue latine vulgaire, ſe forma en Eſpagne plutôt que dans les Gaules. Les François mêmes ſont d'avis que la langue provençale, ſoeur ainée ſans doute de la pariſienne eſt née à la cour des comtes de Barcellone, maîtres d'une grande partie de la Provence; et le marquis de Saint Palaye ne fait aucun difficulté de comprendre ſous le nom de langue catalane, celle des Gaſcons et des Provenceaux, des Limouſins, des Auvergnats et des Dauphinois. *Acad. des inſcript. et belles lettres*, T. XXIV, p. 681. Certainement les plus vieux documens, les pièces les plus anciennes qu'on conſerve écrites en langue vulgaire françoiſe, approchent beaucoup plus du langage catalan que du françois pariſien et reſſemble beaucoup au langage des Vaudois que nous venons de rappeler, plus qu'aucun autre dialecte italien ou françois. Le langage catalan qui ſe fondit dans l'Aragonois et le Caſtillan, eſt au Provençal ce que le Piémontois eſt au Dauphinois; et quoique le nom de Provençal ait prévalu en parlant des premiers poëtes en langue vulgaire et que Touloufe, Perpignan et Montpellier, ſoient plus renommés, dans l'hiſtoire de la poéſie vulgaire. on peut encore douter, ſi c'eſt plutôt en Provence ou en Catalogne qu'ont fleuri les premiers Troubadours. Mais enfin en conſidérant les monumens qui nous ſont reſtés en langue catalane, et ceux que nous avons en langue provençale et languedocienne, on a bien de la peine à dé-

cider du quel des deux côtés des Pyrénées ils ont été écrits.

ARTICLE II.

Rapport de cette langue avec l'italienne et la françoiſe.

124) Pour ſe convaincre que la langue caſtillane eſt tout auſſi bien que l'italienne et la françoiſe ſortie de la latine, on n'a qu'à prendre une dixaine de ſtrophes d'un poëte eſpagnol, ou quelques pages d'un proſateur des plus eſtimés pour la pûreté de ſon ſtyle, et en l'analyſant, on trouvera encore un plus petit nombre de mots étrangers à la langue latine, qu'on n'en trouveroit dans un pareil nombre de ſtances et de pages dans le Taſſe et dans Bocace. Dans vingt ſtances de l'*Arancana* d'*Erzitta* par exemple, dans le *Siglo d'or* de *Lope de Vega*, dans tout le prologue du fameux roman de *Don-Quichotte* par *Cervantes*, nous ne trouverons pas trois mots qui ne ſoient latins ou italiens.

125) J'ai fait la même épreuve avec le même réſultat ſur d'autres poëtes et ſur pluſieurs livres en proſe. Il eſt vrai que la moitié des mots eſpagnols ſont, au premier abord peu reconnoiſſables, même à ceux qui ſavent le latin; parce que les uns ont ſubi un changement matériel par la ſuppreſſion ou le changement de quelques lettres: dans beaucoup d'autres, le changement peut ſe dire intellectuel, parce qu'on a donné à un mot une ſignification différente de celle qu'il avoit dans la langue latine. L'Eſpagnol adopta les articles

et les auxiliaires, par la même raiſon que l'Italien les introduiſit et que le François les reçut. (V. ci-deſſus P. III, Art. I, et II.) Mais comme le François prit ſa première forme dans l'Italie ſeptentrionale, et au pied des Alpes ſurtout, l'Espagnol ſuivit le Gaulois ou le Romance méridional, le Provençal et le Languedocien, et commença à ſe former ſur les deux côtés des Pyrénées. Il prit des noms latins l'accuſatif du pluriel, ainſi qu'a fait le François, au lieu du nominatif; mais pour le ſingulier il retint, comme l'Italien, les terminaiſons en *a* et en *o*. Mais il abandonna l'*e* final daus tous les noms que l'Italien a formés de l'ablatif latin. Il dit *acion, ocaſion, ſermon, corredor, Ciceron, Platon, ſennor;* mais cela dans les mots polyſyllabes. Il retint, comme le François, l'*s* dans les trois perſonnes des verbes, que l'Italien n'a pas retenu: il ne ſubſtitua point une voyelle aux conſonnes, qu'il abandonna, comme a fait l'Italien, mais il ne retint pas le *t* de la 3me du pluriel, comme a fait le François. Il dit *las buenas almas aman lo ben. Los libros ſon utiles*, au lieu que l'Italien dit *le buone anime amano il bene, i libri ſono utili:* les bonnes ames *aiment* le bien, les livres *ſont* utiles. Il a conſtamment et uniformément abandonné l'*e* final des infinitifs, de ees verbes que l'Italien, du moins le Toscan, a retenu, et que le François retint ſouvent, abandonna quelquefois, et que dans quelques cas il renverſa ou changea.

126) L'Espagnol n'a pas éprouvé la même difficulté que le François à retenir les voyelles brè-

ves dans le corps des mots; puisque dans une infinité de cas il a retenu des pénultièmes brèves ainsi qu'a fait l'Italien, et même celles d'une classe qui ne sont pas dans le Latin. Car non seulement il retient les superlatifs réguliers *issimo*, mais il joint aussi le pronom à la fin des verbes, *vendolo, vendoselo,* comme l'Italien dit *vedendolo, vedendoselo; en le voyant, en se le voyañt; daimelo, datemelo, donnez le moi.* Il resserra cependant les mots, en supprimant les brèves comme a fait le François.

127) De *homo, homine,* dont le François a fait *homme,* l'Espagnol fait *hombre;* de *femina* au lieu de *femme,* il fait *hembra.* En supprimant la syllabe brève la il appuya d'un *br* la suivante, comme l'on voit dans *lumbre* fait de *lumine,* de *legumine, legumbre.* Il change volontiers l'*n* et *l* en *r;* de *culmine* il fait *combre;* de *multitudine,* de *servitudine,* il a fait *muchumbre, servitumbre;* de *consuetudine, costumbre;* de *nomine, nombre.* Le Francois a fait d'*amaritudine,* de *consuetudine,* d'*incudine, amertume, coûtume, enclûme.* L'Espagnol, autant que le François, a supprimé les brèves intermédiaires des mots latins; et il l'a fait de plusieurs manières, tantôt en substituant un *b*, ou un *br,* comme dans les noms que l'on vient de citer; tantôt par une transposition de lettres, comme dans *milagro,* formé de *miràculo, peligro* de *periculo, tierno* de *tenero.* Quelquefois en supprimant la voyelle *i*, il diminue encore la consonne qui l'accompagne, changeant l'*m* en *n:* de *semita* il a fait *senta,* (d'où le François et

l'italien ont enſuite fait *ſentier, ſentiere:)* en quoi il paroit avoir ſuivi la marche du François, s'il ne l'a pas précédé. Nous avons vu, combien de mots ont changé de forme par la manière ſingulière de les répéter. (V. P. I, Art. V. §. 50 etc.)

128) Tout au contraire de l'Italien, qui a retranché tant de voyelles initiales, comme l'on a vu ci-deſſus, l'Espagnol a ſouvent ajouté un *a* à des mots qui dans les autres langues commencent par une conſonne: Il dit *alli* pour l'italien *li, illic aqui* au lieu de *qui, hic; aquelo, aqueſto,* pour l'italien *quello* et *queſto: aça* pour *ça* françois, ou *qua* italien, *adonde* au lieu de *donde,* de même que au lieu de *zucar ſucre,* il dit *azucar.* Cette prépoſition *a,* qui dans l'Italien et le François marque le datif, dans l'Espagnol accompagne également le nominatif et l'accuſatif. Il a conſtamment appuyé d'un *e* tous les mots qui commencent par un *s* ſuivi d'une conſonne, comme *ſcuola; ſtrada, ſtudio,* dont il fit *escuela, eſtrada, eſtudio.*

129) Quelques voyelles latines ſont reſtées à la langue espagnole plus conſtamment qu'à la langue italienne. L'*u* que l'Italien a ordinairement changé en *o,* dans une infinité de mots eſt reſté à l'Espagnol tel qu'il eſt dans le Latin, comme *curſo, diſcurſo, curto, conducta,* au lieu que l'Italien a fait *corſo, diſcorſo, corto, condotta:* mais l'*o,* que le François a ſi ſouvent changé dans la diphtongue *eu,* l'Espagnol l'a changé en *ue,* ſoit qu'il ait renverſé la diphton-

gue *eu* du françois, ou que celui-ci ait renverſé l'*ue* espagnol. L'on doit pourtant obſerver que dans les vieux ouvrages françois on trouve auſſi fort ſouvent *ue* pour *eu*, comme *cuer*, pour *coeur*. Il a même cet *ue* dans une quantité de noms, où le François a retenu l'*o* ainſi que l'Italien, comme dans *corde*, *corps*, *porte*, *forze*, dont l'Espagnol a fait *cuerda*, *cuerpo*, *puerta*, *fuerza*: il a fait *cuento* de l'Italien *conto*; *duenno*, *duenna*, prononcez *duegno*, *duegna*, de *donno*, *donna*, *dominus*, *domina*; ainſi *rispueſta*, *luego*, *vuelta*, *nuevo*, *ſuelo*, et mille autres. Par une pareille ſingularité, effet ſans doute, d'un penchant organique, nous verrons que de deux voyelles, où le François a ſupprimé la première, l'Espagnol a ſupprimé la ſeconde. Le françois a fait *ſon* et *ſa*, de *ſuus*, *ſua*; *tuus*, *tua*, l'espagnol *ſu* et *tu*. Il dit *ſu madre*, *tu padre*, au lieu de *ſa mère*, et *ton père*.

Cette langue paroît avoir éprouvé une répugnance inſurmontable, pour articuler deux conſonnes adoſſées l'une à l'autre dans les mots latins. Elle a même décompoſé celles qui dans l'origine étoient doubles; et c'eſt l'obſervation la plus importante pour ceux qui veulent apprendre l'Espagnol, et qui ſavent le Latin et l'Italien, ou ſeulement le François.

130) L'union de *CT*, ſi fréquente dans la langue latine, comme *actum*, *dictum*, *factum*, *lectum*, *pectus*, *nocte*, *octo*, eſt diſſoute dans l'Espagnol, et ſe change en *ch*; et ce *ch* ſe prononce comme le *ci*, *ce*, *ciò* de l'Italien, et comme le *tſch* de l'Allemand et de l'Esclavon: ainſi *dictum*

et *pectus, octo, nocte,* en Espagnol deviennent *dicho, pecho, ocho, ncche,* qu'on prononce et comme un Italien prononceroit *dicio, pecio, ocio, noce.*

Le digamme éolique, ou l'*f* latin, qui repond au *ph*, φ grec, ſe diſſout d'une manière différente dans l'Espagnol; et de ces deux lettres *ph* parce repréſentées dans la langue grecque, il n'eſt reſté que l'*h*, lequel encore ne ſe fait point ſentir dans la prononciation. Ainſi de *ferro* il a fait *hierro:* de *formoſus, hermoſo;* de *ferire, herire;* de *folium, foglia,* il fait *hoja,* tous mots qne l'Espagnol ne prononce que *iero, ermoſo, erire* etc.; de *filio,* il a fait *hijo,* prononcé *ikho.*

131) Cette langue change *g,* en *y:* de *gema* elle a fait *yema;* de *jacere, yazer.* Cependant, en général le *j* eſt reſté dans l'écriture, mais dans la prononciation il devint un χ grec ou *ch* italieu; *juſto* dans la prononciation devient *chuſto.*

Le changemeut de *p* en *b* n'eſt pas extraordinaire; on le ſent en Allemagne à tout moment, ainſi on n'eſt pas ſurpris de lire *obisbo,* pour *episcopo; abrir* pour *aprire* ouvrir; *ſabio* pour *ſapiens.*

132) L'*x* latin, conſonne double tenant lieu de *cs* ou *gs,* que le François a retenu tout entier, et que l'Italien a changé en double *s,* quelquefois en *s* tout ſimple, s'eſt diſſout dans la langue espagnole. Au lieu de retenir l'*s,* comme ont fait tous les dialectes italiens, on a retenu le *g,* auquel fut ſouvent ſubſtitué le *j.* Ainſi au lieu de *fabulari* dont l'Italien

a fait *favellare*, l'Espagnol a fait *hablar*, prononcé *ablar;* au lieu d'*exemplum*, *proximum*, *exercitium*, l'Espagnol dit: *ejemplo*, *prokimo*, *ejercizio: introduxit* devient *introdujo; Alexandre*, *Alejandro*.

133) On y trouve très-rarement une double conſonne, dans un mot régulièrement orthographié. Il eſt, à cet égard, très-différent de l'Italien et du Grec. Si cette langue a quelque rapport avec la grecque, c'eſt plutôt avec les dialectes éolique et ionique, dans lesquels les contractions ſont très-rares, qu'avec l'attique, où ces dernières ſont très-fréquentes, et où le double *t* l'eſt encore plus.

L'*h* initiel latin, que l'italien a retenu juſqu'au ſiècle dernier dans l'ortographe ſeulement, et que le François retient encore, dans l'Espagnol s'eſt changé en *y;* et on a fait *yerba* et *yedra*, de *herba* et *hedera*.

134) Si l'on cherche dans les dialectes italiens quélque rapport avec l'idiome espagnol, c'eſt dans le napolitain, et quelquefois dans le ligurien et le piémontois, qu'on le trouve. Le romain et le toscan, qui ſont devenus la langue littéraire de l'Italie, ont un caractère différent.

135) Dans l'inflexion des verbes l'Espagnol n'a ſuivi l'Italien et le François qu'en partie. Comme il n'a pas le même penchant organique à la contraction des mots, qu'a eu le Toscan, et d'une manière différente le Picard; et que, d'un autre côté, il ne ſupportoit pas facilement les ſyllabes brèves intermédiaires, il

forma les paſſés et les futurs d'une façon particulière, aſſez conforme pourtant à ce qu'il fit dans la formation des noms: par exemple de *teneo* latin, il fait *tengo* comme l'Italien; mais au futur au lieu de *tenerò*, ou *terrò*, il fait *tendrè*, (ſup. P. III, Art. V).

136) Il tira, tantôt du préſent indicatif, tantôt de l'autre mode, le paſſé défini, qu'il forma conſtamment en *o;* en quoi il ſe conforme à l'Italien qui dit *amò, andò*, à la troiſième perſonne; mais en Italien cela ne s'eſt fait que dans les verbes de la première conjugaiſon en *are*, au lieu que l'Espagnol l'a fait dans toutes. L'Italien de *tenuit, fecit, audivit*, a fait *tenne, fece, udì*, le François *tint, fit, ouit:* l'Espagnol a fait *tuvò, hizo, oio*. Dans la terminaiſon de la première perſonne, qui eſt en *ai*, ſouvent dans les prétérits et conſtamment dans la première du futur, l'Espagnol a ſuivi la prononciation et non pas l'ortographe françoiſe, car il ſubſtitue l'*e* à l'*o* italien et à l'*ai* françois. Il dit *hé, fé*, pour *habeo, ſcio, j'ai, je ſuis; viendré, je viendrai*; *haré, je ferai*.

137) Par une propenſion que je ne puis appeler qu'organique, l'Espagnol aime plutôt à alonger les mots qu'à les reſſerrer par contraction, et ajoute encore une ou pluſieurs ſyllabes au mot originaire latin, là où le Toscan a ſupprimé une ou deux lettres. Le participe *acceſo* d'*accendere*, eſt en Espagnol *encendido; gradimento*, eſt *aggradecimiento*; *pare, paresce*.

138) C'eſt par ce même penchant à traîner et

groſſir les mots, qu'il a fait de *capo*, *cabeza*, la *tête*; de *natura*, *naturaleza*, *nature*. *Cor*, *cordis*, eſt en Espagnol *coracon*; *vero*, *vrai* eſt *verdadero*, formé du ſubſtantif abſtrait *veritas*; il dit *verdaderamente*, au lieu de *vramente*. De *ſapio*, l'Italien a formé *ſaviezza*, le François *ſageſſe*, l'Espagnol a formé *ſabiduria*. Au lieu de *beauté*, *beau*, et de l'Italien *bello*, *bellezza*, *beltà*, il a pris *formoſus*, *formoſitas*, dont il a fait *hermoſo*, et *hermoſura*. Pour *findere*, *fendre*, d'où vient *fente* et l'italien *feſſura*, l'Espagnol a fait *hendedura*. Au lieu de *ſenſus*, en italien, *ſenſo*, *ſens*, l'Espagnol dit *ſentido*.

139) Il a alongé la pénultième des infinitifs qui en latin eſt brève, au lieu de la ſerrer par contraction, comme a fait le François et quelquefois l'Italien. De *dicere*, de *facere*, il a fait *dezir*, *hazèr*, de *petere*, *pedir*; *quaerere*, *querir*; *acquerir* d'*acquirere*. Par cette facilité de ſoutenir les mots, et ce penchant à les alonger il a retenu beaucoup de ceux que les deux autres langues, ſes ſoeurs, ont laiſſé perdre, particulièrement les diſſyllabes, dont la première eſt brève en latin. Par exemple il appelle *ave*, l'*oiſeau*, il fit *miedo* de *metus*, *morar* de *morari*, dont l'Italien et le François ont faire *demorari*, de la baſſe latinité.

140) La langue espagnole diffère auſſi de l'italienne et de la françoiſe, par le ſens qu'elle a attaché a une foule de mots, qui dans le Latin, dans l'Italien, et ſouvent dans le François, en ont un tout autre. De *quaerere* il a fait *quérir*; et ce *quérir* ſignifie *vouloir*. *Vuelver* de

volverè remplace le *verbe* latin *redire, reverti, retourner*; *vuelvo a casa, je retourne à la maison. Salir* qui en Italien signifie *monter*, ne signifie que *sortir*, et répond au latin *exire*. Tout le monde sait que le mot *sac* se trouve dans toutes les langues. Mais combien de choses différentes ne signifient-ils pas, ce mot de *sac* et ses dérivés? De *sac* on a fait en Italien et en François, *insaccare, enfacher*; *saccheggiare piller*, parce qu'on met dans un *sac* ce qu'on pille. *Saquear* a la même signification et le même régime: mais *sacar* en espagnol dit précisément le contraire de ce qu'il devroit dire, car au lieu de signifier *mettre dedans*, il signifie *tirer dehors*. Il y a des mots espagnols, qui quoique latins d'origine, ont pris leur signification actuelle de l'usage particulier des choses que ces mots signifient. Ils nomment *ventana* la fenêtre, parceque la chaleur du climat fait chercher les fenêtres plutôt pour prendre l'air et le vent frais, que recevoir la lumière. On appelle *sombrero* le chapeau, parce qu'on a plus besoin de se garder des rayons du soleil que de la pluie et du froid. *Tienda, tente*, se dit pour *boutique*, parceque souvent les boutiques n'étoient que des baraques, des *tentes*.

140) La langue espagnole dans le dernier siècle a pris beaucoup de mots de la francoise, non pas pourtant de ceux que l'on prétend être restés de la langue celtique, mais de ceux que le Francois a pris du Latin ou de l'Italien, et cela dans les temps que les deux langues se formèrent, dans les siècles barbares par la corruption

ruption de la langue latine. Car il eſt évident que l'Espagnol ne les a pas apris par des livres et des écrits quelconques, mais de la bouche, et de la voix: auſſi n'a-t-il point ſuivi l'orthographe, mais la prononciation. Il ſe tint méme en partie à l'Italien, parce que le Languedocien et le Provençal, ſes voiſins, tiennent beaucoup plus que le Picard, le Champenois et le Normand, de la prononciation italienne. Le François par exemple fait *autre*, d'*alter*, ou *altro*; il écrit *autre*, et il prononce *otre*; l'Espagnol dit et écrit *otro*. De *falx*, ou de l'ablatif *falce*, le François a fait *faulx*, puis *faux*; l'Espagnol en a fait *hoz*. De *calcio* italien, que le François exprime à préſent par *coup-de-pied*, le Provençal avoit fair *caulx*, puiſque le Piémontois dit encore *cauſs*; l'Espagnol a fait *coz*. Le mot de *forjar* dérivé de *fabricare* eſt paſſé d'abord du François à l'Espagnol, enſuite il eſt revenu de l'Espagnol au François, qui de *faber* avoit fait *faure*; puis de *forjar*, il fit *forger*. C'eſt ainſi qu'en reſſerrant dans une ſimple lettre la diphtongue françoiſe, il a raccourci pluſieurs mots latins et italiens, tandis qu'il en a alongé beaucoup d'autres. Le François à ſon tour a pris de l'Espagnol quelques mots que celui-ci avoit formés du latin, comme *achever*, qui vient d'*acabare*; *chère*, fait de *cara*, *viſage*, *allécher*, tiré d'*allectus*, participe paſſif d'*allicere*.

141) Au reſte, il faut convenir que cette langue eſt plus réguliére, plus ſonore, plus douce même, que les deux autres, et par conſéquent que toutes les langues européennes, excepté la

grecque. Elle n'a ni la dureté que la latine préſentoit par l'union des conſonnes, ſurtout du *ct*, *pl*, et par le mugiſſement de l'*m* final, ni l'uniformité éternelle des terminaiſons italiennes, presque toujours en voyelles: elle n'a pas la terminaiſon nazale et lourde du François, qui tombe tonjours ſur la dernière ſyllabe, ou, ce qui revient au même, ſur la pénultième, puisque l'*e* final eſt ordinairement muet. En la parlant, l'Espagnol n'eſt point ſujet aux équivoques du François, où il y a ſi peu de mots qu'en les prononçant on ne puiſſe prendre pour deux, trois et jusqu'à cinq ou ſix autres mots très-différens, tels que *cent, cens, ſans, ſens* nom, et *ſens* et *ſent* verbes. Et *ſain, ſaint, ſein, ceint, cinq, verd, vers, ver; vin, vain, vingt, vint* verbe. La ſeule équivoque en parlant qu'on trouve dans l'Espagnol vient de l'uſage arbitraire de l'*x*, du *g* et du *j*, qui peuvent un peu empêcher qu'on ne ſaiſiſſe auſſi promptement le ſens qu'a le mot, parce que ce *g* et ce *j* ne repréſentent pas naturellement l'*x* qu'ils remplacent, et la prononciation même de l'*x* qui prend l'expreſſion dn *k* aſpiré, doit arrêter un peu celui qui entend parler, s'il ne ſait la langue que par l'étude.

142) Les translations de noms par les quelles cet idiome eſt divers du Latin et de l'Italien ſont une ſuite de la prononciation particulière, qui n'a pu retenir les mots latins formés de telle ou telle combinaiſon d'élémens; ſurtout de conſonnes; et qui a donné au mot une forme, ou une expreſſion différente; comme nous

l'avons obſervé plus d'une fois. Un nom abandonné ou perdu fut remplacé par celui qui ſe préſentoit plus promtement, et on le prit; mais lorsqu'on eut beſoin de s'en ſervir dans le ſens primitif, ſe trouvant employé ailleurs, on lui en ſubſtitua un autre par une ſemblable translation, c'eſt pour cela qu'ayant pris le verbe *quaerere* pour ſignifier vouloir, déſirer on prit enſuite, *buscar* qui dans ſon origine devoit ſignifier ramaſſer des *buches*, du *bois* pour exprimer chercher. N'ayant point retenu le nom latin *vultus*, ni pris l'Italien *viſo*, et celui de *haz*, tiré de *facies*, ne ſonant pas agréablement dans une période; on prit pour le remplacer *roſtro*, qui proprement eſt le *bec de l'oiſeau*; ou, on ſe ſervit par ellipſe de l'adjectif *cara*, qu'on entendoit tous les jours accompagnant *facies*, *cara facies*, comme ailleurs on diſoit *carum caput*.

143) Mais c'eſt dans l'uſage des adverbes que ces tropes ont eu lieu le plus ſouvent; et presque toujours enſuite de quelque mot latin abandonné. L'organe espagnol, ou plus proprement le Caſtillan, ſe refuſant à l'articulation des doubles conſonnes *cl*, *pl*, les changea en *ll*, *mouillée:* de *clavis*, faiſant *llave*, de *plano* et *pleno*, *llano* et *lleno;* qu'on prononce *gliave*, *gliano*, *glieno*. L'adverbe monoſyllabe *plus* ne put être conſervé, non plus que pluſieurs autres monoſyllabes latins; on s'en tint à *magis*, qui avoit la même valeur, et on fit *mas*, dont on tira encore *demas*, et *ademas;* pour rendre les noms *reliqui*, *caeteri*, *plures* et *plurimi*. En même tems n'ayant pu retenir les adverbes

at, ſed, verum, il falloit les remplacer par quelque autre mot. L'Italien et le François avoient transporté le ſusdit adverbe comparatif *magis,* dont par ſyncope ou par contraction l'italien fit *ma* et le François *mais.* L'Espagnol ayant déjà transporté ce *magis,* à la place de *plus;* il remplaça le *ſed,* et l'*at,* par un mot formé de *per hoc,* dont l'Italien avoit fait *però.*

144) C'eſt ainſi que le gros corps de cet idiome eſt formé de mots latins; quoiqu'une aſſez grande partie ayent été pris dans une ſignification un peu différente de celle, qu'ils avoient dans les écrits des auteurs du ſiècle d'Auguſte. Il prit au reſte, des Goths et Wiſigoths à peu près tous ceux qu'en ont adoptés l'Italien, le François, et ſurtout les termes militaires, comme *guerre, treve, alabarde, darde, esperon, boulvar, brutir, esquadron, escarmouche.* Il en retint auſſi un fort grand nombre de la langue arabe; et c'eſt pour cela que la langue espagnole eſt plus riche que la françoiſe; et même que l'italienne. Car ayant pris du Latin et du Gothique presque tous les mots qu'a retenus l'Italien, il en reçut une foule de l'Arabe dont la plus grande partie n'eſt pas paſſée aux autres langues européennes, comme nous avons vu, tels qu'*almanach, almiral, algebre,* et *magaſin;* et quelques autres relatifs particulièrement au commerce, aux arts, et aux ſciences. Un autre changement non moins important eſt celui de l'*al,* non ſeulement en *au,* comme en François, mais en *o,* tout rond; d'*alter,* en François *autre,* l'Espagnol *otro,* fit de *ſaltus, ſoto.* Ajoutez à cela

le changement de la ſyllabe *ce* final en *z*, par lequel de *facies, face*, il fait *haz*, de *falx faloe*, il fait *hoz*.

ARTICLE III.

Des dialectes espagnols, et particulièrement du Basque, celui de la Biscaie.

145) Avant le règne de Charles-Quint ſous lequel les treize royaumes qu'on comptoit autrefois n'en firent plus qu'un ſeul, on y pouvoit compter au moins autant de langages ou de dialectes qu'il y avoit d'états indépendans les uns des autres. Ces langages étoient ſortis tous également du Latin avec plus ou moins de mélange de Celtique, de Gothique, ou d'Arabe, ſuivant les circonſtances dans lesquelles ces provinces s'étoient trouvées, ou la différence de leur poſition géographique. Ainſi la langue catalane reſſembloit et reſſemble encore ſi fort à celle qu'on parle dans la France méridionale, et à la Ligurienne, que les François même la regardent comme ſoeur ainée de la Provençale et de la Languedocienne. La Caſtillane tant par le voiſinage et par la qualité de l'air et du ſol, que pour avoir eu des relations politiques avec la Gascogne et le Béarn ſingulièrement, reſſemble infiniment au Gascon. Les provinces méridionales telle que la Murcie, la Grenade, l'Andalouſie, ont conſervé plus de mots arabes qne les deux Caſtilles, la Catalogne, et la Navarre. L'Aragonois qui ne peut guères différer du Va-

lencien, tient une ſorte de milieu entre le langage des provinces, placées aux extremités oppoſées de la Péninſule. Il s'amalgame plus facilement que les autres avec le Caſtillan; conſervant toutefois plus de rapport avec le Latin ou l'Italien, que n'en conſerva le Caſtillan. Ce qu'on remarque ſurtout au ſujet de la lettre *F* que le Caſtillan ſurtout changea peu-à-peu en une aspiration fort légère, qui à la longue disparut en parlant, et ne reſta que dans l'écriture.

146) Les écrivains cependant tant aragonois que valenciens, dès le tems de Charles-Quint ſe ſont presqu'en tout conformés au dialecte caſtillan, comme en Italie les Lombards ſe ſont conformés au Toscan. Quoique les Angenzola, Mendoza, Boscan, et autres poëtes du ſeizième ſiècle n'euſſent pas d'autre modèle à ſuivre que la Celeſtina de Giovanni Mena ou ſuivant d'autres de Rodrigue Cota, beaucoup moins conſiderée en Espagne que ne l'étoient en Italie les poëſies de Dante et de Pétrarque, et la proſe de Boccace.

147) Mais le dialecte qui ſe conſerve encore dans une des provinces de l'Espagne, très-différent non ſeulement de la langue commune espagnole, mais de toutes celles qu'on connoit en Europe, eſt le Basque. Quelques recherches qu'aient faites pluſieurs ſavans Espagnols, et les François (qui ont quelque titre pour regarder cette langue ſingulière, comme appartenant en partie à la France,) jamais on n'eſt parvenu à conſtater ſon origine. Il eſt vrai qu'on a de

la peine à y appercevoir quelque reſſemblance avec les langages des peuples qui entourent la Biscaïe de trois côtés à l'Oſt, au Sud et au Nord; car à l'occident le pays touche à la mer. Il ſeroit naturel que dans ce pays l'ancienne langue celtique ſe fût conſervée, mieux que dans tout autre coin de la Péninſule; puisque l'on ſait que les Romains ont eu bien de la peine à le ſoumettre, et ne l'ont jamais poſſédé auſſi completement que les autres, que peu ou point de colonies y ont été conduites de l'Italie, ni des Gaules, ou de l'Espagne parfaitement ſoumiſes. On ſait auſſi que les rois de Caſtille ont toujours traité ce pays avec beaucoup d'égards, l'ont diſtingué par diverſes exemptions et lui ont conſervé différens privilèges; de ſorte que la langue caſtillane n'y a pas été beaucoup mêlée avec le langage propre du pays par ces foules d'employés, qu'on envoie de la capitale, ou des autres provinces pour gouverner, ou *travailler en finance* les provinces qu'on peut craindre diſpoſées à des révoltes, à des inſurrections. Nonobſtant cela, et malgré l'opinion conſtante que cette langue eſt unique, ſans rapport avec les autres connues, on y voit bien des traces qui la rapprochent des langues d'une origine commune; et ſi les mots qui nous laiſſent entrevoir ces traces, ne ſont pas venus du Celte, ou du Latin, ils ſont de ceux qui ſe trouvent dans tous les idiomes, et que la nature a formés même par les organes.

148) Tels ſont d'abord les noms de père et

de mère qu'en Biscaie on appelle *aita*, et *ama*. Or *Aita* est ainsi que *tata* le nom de pére en divers idiomes orientaux; et *Atta* avoit même cette signification dans le vieux Latin; *ama* est le même que *mama*, et *amme*, qui dans tout pays, désignent la mère, la nourrice et toute femme qui tient lieu de mère.

149) L'*eau*, est en Biscaie *ura*, qui ne peut-être que l'*udor*, *dour*, *dur*, des anciennes langues orientales et occidentales ponr signifier *eau* *). Les Basques appellent le coeur *vistza*, qui rapelle promptement le nom latin et italien *viscera*; l'*ame* est *arimea*. Comme plusieurs langues d'*anima*, ont fait *arma*, celle des Cantabres a pu faire *arimea*. Ils disent *edan*, pour *boire*, c'est qu'on se nourit en avalant quelque chose de liquide tout comme en mangeant; et *edan* est le même mot que *eden*, *eten*, manger, et le *jan*, mot primitif de signification vague comme *ja*, *jo*, *jam*, par quelque translation de sens veut dire *manger*. *Eguin* ne ressemble pas davantage a *agen*, prononcé *agmen*, en changeant les voyelles, et *eguin*, *agene*, moins éloigné qu'*echo* espagnol ne l'est de *factum*, d'où il sort certainement. Trois noms de couleur ne diffèrent pas beaucoup de ceux que nous avons dans nos langues, *balza*, qui signifie *noir*, pourroit-être tiré de *swarz*, par des transpositions et changements de lettres assez ordinaires, de *w* en *b*, de *r* en *l*. Le *bleu* est en Basque *azula*, com-

*) Le nom correspondant à rivière est *orequia*, composé des élémens radicaux d'*hudor*, et d'*aqua*, *aiqua*, *equia*.

me en Italien *azurro*. Le *verd* eſt *vaedia*, en ſupprimant l'*r*, comme bien d'autres idiomes le ſuppriment en beaucoup de mots. Deux noms très eſſentiels *moi* et *toi*, quoiqu'ils ſe préſentent ſous une forme différente, ſont néanmoins les mêmes qu'on trouve dans toutes les autres langues du monde. Le Basque donnant très facilement l'expreſſion de *n* à *m*, au lieu de *mi* dit *ni*, et changeant comme ont fait les Germains le *t* en *z*, il dit *zu*, pour *tu*.

150) *Bera*, qui a tout le rapport poſſible avec *wer*, appuyant ſeulement la fin du mot par un *a*, probablement demi-muet, tient lieu du pronom *il* et *lui* françois; tandis que *wer* en allemand répond à *quis* latin, ou à *qui* françois. Cette translation de pronom n'eſt pas plus extraordinaire, que ne l'eſt la formation de *queſto* et *quello*, de *coſtui* et *colui* italiens, *ceſtui* et *icelui* françois, où *qui quae quod*, et *hic haec hoc*, entrent par un pléonasme fort ſingulier. La facilité de pareilles formations ou translations de noms chez un peuple idiot eſt incroyable, et pourtant véritable et réelle. Je ne ſaurois oublier un mot que j'ai trouvé dans le recueil de noms celtiques, que nous devons au grand Leibnitz (V. préf. et P. I, Art. II). C'eſt le mot *warta*, ſignifiant *nomen*, dans quelque langage du Nord. Il eſt aiſé de comprendre que des hommes ſimples et ignorans ayant par hazard entendu des gardes, des ſentinelles crier *wer da, war ta*, demandant *qui eſt là*, et ayant entendu répondre par exemple *Heinrich, Fritz, Hans*, auront cru que par ce mot *warta*, on deman-

doit le nom en criant *qui es tu, qui eſt là.* Le mot basque qui répond à *quis* latin interrogatif eſt *uor.* Que de ſens peut avoir ce monoſyllabe, fait peut-être par contraction de *no, now, nun,* et *ar, er, or,* pour faire une interrogation? *Grandis* latin, eſt en Basque *andia,* retranchant les conſonnes initiales, à l'articulation desquelles ſon organe paroit avoir de la répugnance. *Petit,* en Italien *picciolo,* en Piémontois *pechit,* ou *pecit,* et dans queiques cantons *cit,* eſt *chiquia,* espèce d'onomatopée qui déſigne un objet, de peu d'aparence, de peu de corps.

151) Les noms numéraux par lesquels principalement on prouve l'affinité des langues, ſont dans le Basque fort différens de ceux des autres langues anciennes et modernes où ils ſont presque tous venus du Grec primitif; un eſt *bat,* deux *bis,* trois *iru,* quatre *ſaw,* cinq *boſt,* ſix *ſci,* ſept *zaspi,* huit *zorzi,* neuf *bederatzi,* dix *amar,* onze *amarca,* douze *amabi,* etc. vingt *oguei,* vingt un *ogueitabat,* trente *ogueitabat,* (c'eſt-à-dire vingt et dix), quarante *biogei,* (c'eſt-à-dire deux fois vingt), cent eſt *eun,* deux cent *biyeun,* mille eſt *millà.* Malgré la grande différence qui ſe préſente au premier coup d'oeil entre ces noms, on apperçoit pourtant au fond bien de la reſſemblance, dans la plupart. Le premier de ces noms *bat* eſt à la verité hors de tout rapport matériel avec *ειν, unus, ein* allemand, *one* anglois; mais le Basque n'eſt pas le ſeul langage qui a ſubſtitué le mot que le hazard ou le caprice ſuggéroit, à celui dont les autres peuples ſe ſervoient

pour dire *un*. Le Hongrois, comme nous avons vu, dit *egy bi*, ce qui eſt évidemment le *bis* latin qui ſignifie deux fois. *Iru* ne retient que l'*r*, de *tres*, τρεις, *drey*, trois; mais il a du rapport avec *harom* Hongrois, et paroit avoir la même origine. Je ne ſais d'où peuvent venir *lav* et *boſt*, quatre et cinq; mais *ſci*, eſt bien clairement *ſex*, *ſei* grec, latin, et italien. *Zaspi* ne diffère pas plus de *ſeptem*, que ne font *ſieben* allemand, *ſeven* Flamand et Anglois, qui tous ont une origine commune avec *hepta* grec et *ſeptem* Latin. *Orzi* qui reſſemble peu à *octo*, reſſemble beaucoup à *niolt* Hongrois *). Je ne ſaurois dire d'où on a tiré *bedoratzi*, neuf, mais je ſoupçonne qu'*amar* ait pu déſigner les cinq doigts des deux mains, comme les ſignes numéraux des Latins υ et χ. déſignoient les mains avec le pouce et le petit doigt étendus droit, et les trois autres pliés, couchés, formant la figure de υ, puis plaçant une main contre l'autre il formoient un double υ, et par là un χ. Les noms ſuivants ſont compoſés de la même manière que ceux des autres idiomes, ajoutant *un*, *deux*, *trois*, etc. à *dix*, *amarca* eſt onze, *amabi* douze, *amaira* treize. *Oguei* vingt eſt formé d'une manière un peu ſingulière comme *viginti*, l'a été chez les Latins. Vingt un, vingt trois, vingt qua-

*) Il eſt à propos de remarquer dans la formation de ces noms, que le Basque, comme tontes les langues les plus douces et polies inſère une conſonne entre les deux mots, dont elle compoſe un troiſième pour prévenir l'*hiatus*; et il inſère une voyelle pour adoucir la rudeſſe des conſonnes qui ſe rencontrent.

tre, ſont *ogueitabat, ogueitabi, ogueituri, ogueitamar. Beroguei*, deux fois vingt, *iruroguei*, trois fois vingt, ne ſont pas plus abſurdes pour dire trente et quarante et ſoixante, que ne le ſont en Francois *ſoixante*, et *dix quatre vingt dix*, et *ſix vingt* pour dire *ſeptante, huitante, nonante, cent vingt.*

ARTICLE IV.

Rapport du Portugais avec l'Espagnol.

152) Le fond de la langue portugaiſe eſt autant ou plus latin encore, que celui des autres langues méridionales et même de l'italienne; perceque les peuples du Nord n'ont pas porté dans la Luſitanie autant de leurs mots, qu'ils en ont introduits en France et en Italie. ni les Maures n'y ont pas porté autant de mots arabes, qu'ils en ont laiſſé en Espagne. Il y reſte fort peu de mots de l'ancienne langue, qui devoit être la Celtique ou Celtibérienne. On eſt étonné de voir la langue vulgaire des Romains répandue, établie à une ſi grande diſtance, de Rome et du Latium. Il faut ſuppoſer que du temps de Viriatus, de Pompée et des premiers empereurs romains, de nombreuſes colonies ſont allées s'établir dans ce dernier coin de l'Europe, ou que des troupes non moins nombreuſes de Luſitains, après avoir été à Rome, ou avoir ſervi dans les armées romaines, ſont retournées dans leur pays, et y ont apporté le langage vulgaire qu'ils y avoient appris.

On pourroit donner une longue liſte de noms, de verbes, d'adverbes que le Portugais a retenus du Latin, et qui ne ſont reſtés ni à l'Italien, ni au François, ni à l'Espagnol. Mais contentons-nous d'obſerver qu'il y a moins de mots non latins dans quatre ſtances du Camoëns, que l'on n'en trouve dans le Taſſe. Je prends outre cela la traduction du premier chapitre de la Genèſe et l'averſion italienne de Diodati. J'y trouve trois mots ſur 31 verſets ou deux-cents lignes, qui ne ſemblent point venus du Latin, tels que *balena, caminare, tecare.* Dans ce même chapitre de la Genèſe, de la traduction portugaiſe très eſtimée, *in çima* pour *ſupra, deſſus; de baixo* pour *ſubtus, deſſous,* ſont auſſi italiens, car on dit *in cima* et *a baſſo* à peu-près dans le même ſens; et l'on ſait bien que c'eſt du Romain vulgaire, que ſe ſont formés les autres idiomes méridionaux. Le Portugais, ainſi que l'Espagnol et le François, eſt ſorti de la langue latine par la même marche qu'a faite l'Italien. Tous trois ont réparé les terminaiſons perdues des noms par des articles, et celles des verbes par des auxiliaires. A meſure que les nations qui parloient le Latin ſous les empereurs romains, ſe trouvoient éloignées du ſiège de l'Empire et de la langue que les Romains avoient propagée, la prononciation devoit être plus défectueuſe, et le langage qui en ſortoit, toujours plus différent de l'idiome jadis dominant. Cependant le plus ou moins de ſoupleſſe ou de roideur dans les organes, effet de l'air ou du climat, fit que telle

nation qui, en général, a le plus défiguré les mots latins, en a conſervé beaucoup d'autres presque totalement tels qu'elle les a reçus de la langue mère.

153) Le Portugais a retenu quelques voyelles, et ſurtout l'*o* que l'Espagnol a changé en *ue*. Car il dit *corda, fogo, logo, porto,* et non *cuerda, fuego, luego, puerto.*

154) Il a conſervé l'*i* latin en beaucoup de mots où d'autres langues l'ont changé en *e*. De *cineres,* en Italien *ceneri,* en François *cendres,* le Portugais a fait *cinzas;* et d'*hermano* espagnol il a fait *irmano.* De plus, il a changé en *i* la diphthongue latine *ae;* car d'*aetas, aetatis,* il a fait *idade,* d'*eccleſia* il a fait *igreia;* mais ſouvent il retient l'*e,* où l'Italien, le François, l'Espagnol ont ſubſtitué l'*i*. D'*ego,* qui devint *eo, io* en italien, *yo* en espagnol, *je* en françois, le Portugais a fait *eu.*

155) Si d'un côté, par contraction, ou par retranchement, il a raccourci beaucoup de mots latins ou italiens, comme l'on voit dans *ciuzas* fait de *cineres, rins* de *renes; povo* de *populus; comer* de *comedere; limpo* de *limpidus; ver* de *videre, vir* de *venire,* il a auſſi comme l'Espagnol, donné à des noms et à des verbes plus d'étendue ou de longueur, qu'ils n'en ont dans le Latin, en y inſérant ou y ajoutant une ou pluſieurs ſyllabes. Il dit auſſi *cabeza* pour *caput; verdadeiramente* pour *vere; offerecer,* pour *offerre, offrir; pertenencer* pour *pertinere, permanecer* pour *permanere.*

156) Beaucoup de noms latins, dont l'Italien

le François et l'Espagnol ont pris le diminutif, ſont de la même manière et en plus grand nombre, reſtés au Portugais. Non ſeulement il dit *orejas*, pour *aures*, mais auſſi *ovejas* pour *oves*, *ouailles* fait *oviculas*. Il ſupprime les conſonnes plus que n'ont fait l'Espagnol et le François: de *populus* le Portugais, au lieu de *pueblo*, a fait *povo*; les conſonnes ſont ſupprimées où il ſe peut, de même que les finales, particulièrement l'*l* et l'*n*.

157) Nous avons vu que l'Espagnol et le François ont ſupprimé les voyelles brèves intermédiaires, ſouvent la brève finale. Le Portugais retranche ordinairement la ſyllabe entière, c'eſt-à-dire la voyelle et la conſonne qui l'appuyoit, tant au milieu qu'à la fin. Des mots *aere*, *aria*, par exemple, il fait *ar*; de *polvere*, *pó*, de *perdere*, *legere*, *vedere* non ſeulement il fait *creer*, *leer*, *veer*, mais *crer*, *ler*, *ver*; et de *ponere*, *por*, de *poſuit*, *poz*. Il n'a nulle part ſubſtitué le *b* et le *d* aux voyelles perdues, comme l'ont fait l'Espagnol et le François, ainſi qu'on l'a vu dans *hombre*, *hembra*, dans *nombre*, *tendre*, *tiendrai* et autres noms et verbes tant espagnols que françois.

158) Au lieu de *lo* et *la*, de *dello*, *delo*, *dela*, *allo*, *alo*, il dit par exemple *o povo*, le peuple; *do pavo*, *ao povo*, *dao povo*; au lieu de *la chieſa*, *della chieſa*, il dit *a igreia*, *da igreia*, etc. On voit dans ces deux mots *povo* et *igreia*, certainement ſortis de *populus* et d'*eccleſia*, de quelle façon le Portugais a tourné les mots latins. Aux mots latins triſſyllabes dans

les cas obliques outre la voyelle finale, il ſupprime l'intermédiaire. De *colore*, il fait *cor*, et au plurier *cores*, il dit *dor* et *dores*, pour *dolore*, *dolores*. De *praedicare* il fit *pregar*. De *fabellare* et *fabulare*, dont l'Espagnol a fait *hablar*, le Portugais a fait *fallar*. Par une forte contraction et par métathèſe, de *tenebras* il a fait *trevas*. Il ſuit la même marche en prenant les mots que l'Espagnol n'a pas pris du latin, de *ganado*, troupeau il fait *gado*.

159) Dans un ſeul mot il ſupprime ſouvent deux conſonnes; de *credatis* il fait *creais*; de *cardinales*, *cardeaes*. D'autant plus facilement de *panes*, a-t-il fait *pàes*, de *quales*, *quàes*; de *tales*, *taes*.

160) Au lieu de changer le *ct* en *ch*, comme fait l'Espagnol, il ſubſtitue à la première conſonne la voyelle *i*, et il dit: *feito*, *noite*, de *factum*, *nocte*, en quoi il ſe rapproche du François et du Piémontois, beaucoup plus que du Caſtillan. Il a retenu l'*F* que l'Espagnol a décompoſée en ſe réduiſant au ſeul *H*. Il ſupprime l'*ne* final dans tous les mots ſortis du Latin qui finiſſent en *one*, et en françois en *on*, et il forme de cet *ò* une eſpèce de diphthongue *accià*, *oratià*. Au lieu de *non*, il dit *nao*. Il fait cependant ſentir l'*n*, qu'il n'écrit pas, et que ſouvent il change en *m*, car il écrit *hum*, *huma*, au lieu d'*un* et *una*; *bom* pour *bon*. Au lieu que l'Espagnol ſupprime quelques fois l'*r* comme dans *pelear*, fait de *preliari*, combattre, dans *quemar* fait de *cremare* brûler, le Portugais au contraire le met très-ſouvent à la

la place de l'*l*, car il dit *nobre*, noble; *obrigatiào*, pour obligation. Ailleurs il ſubſtitue l'*l* a l'*r*, car il fait *roble*, de *robur*, *roboris*, en Italien *rovere*, chêne, *branco*, pour *blanc*, *brando* pour *blando*, *praia*, pour *plaga*, *plage*, et fait *froco*, de *flocus*, *flam*. *Eleia*, chez lui eſt *igreia*; *flauto*, Italien, dont le François a fait *flute*, eſt en Portugais *frauto*. Un pareil changement a lieu dans les mots que nos idiomes ont pris de l'Allemand. *Flaſche*, dont l'Italien a fait *fiasco*, et le François *flacon*, eſt *frasco* en Portugais. Il ſubſtitue dans les ſyllabes finales, *m* à *n*; ce qui altere prodigieuſement les noms, ſurtout s'il ajoute ou s'il change encore quelque autre élément. *Un*, François et Italien, eſt *humo*, en Portugais.

Il ſupprime également *n*, et *l*, *animales*, vieux françois pour *animalia*, *animaux* et *panes*, *pains*, ſont en Portugais *animàes* et *pàes*.

Il change en *s*, le *c* latin, lorsque ce *c*, eſt ſuivi d'une autre conſonne, c'eſt pour cela que *cycnus*, *cigne*, eſt changé en *cisne*.

161) Au reſte une foule de mots portugais, par leur formation, s'approchent beaucoup plus du François que de l'Espagnol et de l'Italien commun *Olho*, qui ſe prononce à-peu-près *oglio*, *velho* qui ſe prononce *veglio*, derivés d'*oculus* et de *vetulus*, ne différent pas plus d'*oeil* et de *vieil*, qu'*occhio*, *vecchio*, différent d'*ojo* et *vejo*. Mais cela ne vient que de ce que l'Espagnol, qui s'eſt poli et radouci par un plus long uſage, a par contraction changé *oglio* et *veglio* en *ojo* et *vejo*; comme il a fait *hijo* de *figlio*, et de

foglia, *oja*. Le Portugais conſerve l'*l* mouillé qu'il diſtingue par un *h*, laquelle lettre lui ſert auſſi à marquer l'*n* mouillé, à la place de l'*n* espagnol marqué par un accent long. Car *manhana*, *demain* ou *le matin*, ne ſe prononce pas d'une autre manière que *magnara*.

162) L'*a*, qui venant de l'Eſt à l'Oueſt, s'eſt changé en *ai*, et en *e*; en Portugais devient *ei*. Ainſi *lac*, *lactis*, *latte* italien, *laït* en Piémontois, *lait* en François, *lecho* en Espagnol, eſt *leit*, en Portugais, où *factum*, *faït*, *fait*, redevient *feit*, tel qu'il eſt a-peu-près dans la haute Italie. Car dans le département de la Sture on dit *feït*, et *feïta* au lieu de *faït* et *faïta*, pour *fatto*, *fatta*, du Toscan.

L'*e*, et l'*i* latin ou italien n'eſt pas changé en *i* auſſi ſouvent en Portugais qu'en Espagnol; et l'accent luſitanien n'a pas non plus changé en diphthongue *ue* l'*o* latin et italien. Il ne dit pas *fuego*, *luego*, *puerto*; mais *fogo*, *logo*, *porto*. Il change cependant dans bien des mots l'*o*, en *e*, et en *i*. Il dit *valeroſo*, *fermoſo*, pour *valoroſo*, et *formoſo*, où l'Espagnol conſerva l'*o*. Mais il change très ſouvent en *ou*, l'*al*, latin et italien, que le François et l'Espagnol changent en *au*, et en *o*. Ainſi *alter*, *autre*, *otro*, en Portugais eſt *outro*, comme de *coſa*, fait de *cauſe*, eſt *couſa*.

Les prétérits définis que l'Italien et l'Espagnol formèrent en *o*, le François en *a*, ſont en Portugais changés en *ou*. D'*amavit*, *ſanctificavit*, il fait *amou*, *ſantificou*, comme au lieu de *borda*, *tourna*, il dit *bordou*, *tornou*.

163) Mais la plus remarquable différence dans le changement des lettres élémentaires, que la langue espagnole et la portugaiſe nous préſentent, eſt celle des conſonnes tant ſimples que doubles. Le *b*, le *c*, le *d*, initiales précedant l'*a*, l'*o*, latin, ſont régulièrement reſtés telles dans l'une, et l'autre langue: mais le *b* remplace ſouvent l'*i*. Les deux idiomes ſuppriment auſſi le *d*, intermédiaire, de *credo*, de *fideles*, faiſant *creo*, et *fiel*, etc. Le *ct*, le *pl*, ſi fréquent dans les mots latins qui ont été transformés par la prononciation caſtillane en *l mouillée*, qui repréſente le *gli* Italien, par l'accent luſitanien ſont changés en *ch*, prononcés comme l'Italien prononce le *ce*, et le *ci*, dans *ciarle*, *ciance*, *cié*, etc. Ailleurs l'accent portugais change le *c*, ſuivi du *t*, en la voyelle *i*: de *octo* il fait *oito*, de *nocte*, *noite*, de *pectus*, *peito*, tandis que l'Espagnol fait *ocho*, *noche*, *leche*, *pecho*, comme nous venons de le voir. Le Portugais a conſervé l'*F* initiale latine que le Caſtillan change en *H*, et quelque fois en *y*; et il fait de cette demi conſonne *h*, un uſage différent de l'Espagnol. Il ſe ſert de l'*h*, pour mouiller la conſonne *l*, et met un *h*, à la place de *li*, ou *gli*, que l'Espagnol remplace par *j*. En bien d'autres mots le Portugais ſubſtitue *h* à *l*, et change en même tems le *p* en *c*, au lieu que l'Espagnol le change en *l*. De *llenus*, *plein*, qui en Espagnol eſt *lleno*, le Portugais fait *cheio*; de *plorare*, *pleurer*, en Espagnol *llorar*, il fait *chorar*. Il change *pipilare*, *piailler*, en *chiar*.

164) L'organe luſitain retint comme le ca-

ſtillan les ſyllabes ſur la fin du mot, comme à fait le François; mais beaucoup moins porté à former ou articuler de longs mots que l'Espagnol; et s'il eſt comme celui-ci formé, augmenté de quelques noms latins, d'un autre côté il a ſupprimé en mille autres des ſyllabes entiéres, tant finales qu'intermédiaires. *Praedicare*, devint *pregar* et *predicator*, *pregador*, *générale* n'eſt que *gerale*, *populo*, n'eſt que *povo*, *pulvis* Latin, ou *pulvere*, eſt *po*, *ſolo* eſt *ſò*, *ſolamente*, *ſomente*.

ARTICLE V.

Autres rapports des langues eſpagnole et portugaiſe, avec l'italienne et la françoiſe.

165) L'organe portugais n'a pas moins de facilité que l'espagnol, pour articuler de longs mots; puisque nous en trouvons de très longs ſubſtitués à des mots aſſez courts, italiens et françois, tels par exemple qu'*eſpreitador*, *espion*, *eſtalajadeiro*, *hotellier*. D'un autre côté les deux langues ont éprouvé la même difficulté à ſoutenir les ſyllabes brèves intermédiaires ou le même penchant à les ſupprimer; de *triticum*, froment elles font également *trigo*, *fiducia*, eſt *fucia*. Mais dans le Portugais cette ſuppreſſion eſt infiniment plus fréquente et plus forte; ſouvent accompagnée de quelqu'autre changement, comme dans *treva*, fait de *tenebra*. D'ailleurs le Portugais n'a point ſubſtitué le *b*, ni le *d*, à l'*e*, ou à l'*i*, qu'il ſupprimoit comme ont fait

l'Espagnol et le François. De *homo*, *hominis*, dont l'Espagnol fit *hombre*, le Portugais fait *homem*. Il n'a abandonné de *nomen*, que l'*n*, final en faisant *nome*, comme l'Italien, ou plutôt il supprima l'*in* intermédiaire, de l'ablatif *nomine*, et de là *nombrar*, pour *nominare nommer*, au lieu que l'Espagnol en a fait *nombre: numera*, Latin et Italien a été conservé en entier dans les deux idiomes et n'a pas été changé en *nombre*, comme dans le François; l'Espagnol ayant déjà fait *uombre*, de *nomen*, ne pouvoit changer *numerus* de la même façon. Quelques mots portugais où se trouve le *b*, remplaçant une voyelle brève du Latin ont été empruntés de l'Espagnol dans des tems postérieurs. Tel est le verbe *lembrar*, derivé de *memorari* latin, pris directement de l'Espagnol *membrar*. Au reste le changement d'*m* en *l*, fort rare dans toutes les langues l'est d'autant plus dans la portugaise, qui en mille mots a supprimé cette consonne *l*, et qui dans beaucoup d'autres le change en *r*, comme dans *branco*, *blanc; brando*, pris du Latin *blandus; prata*, argent, qui en Espagnol est *plata*, il le supprime quelque fois dans les mots latins, qu'il a retenus. Mais pour preuve du caprice, du hazard, tandis qu'on l'insere dans un autre qui ne l'avoit pas, de *praelium*, au plurier *praelia*, l'Espagnol et le Portugais ont fait *pelea*, et de *praeliari*, *pelear*, de *farculus*, *farchio* Italien, ils ont fait *facho*.

166) Le Portugais infiniment plus que l'Espagnol supprime dans une infinité de mots l'*n*, l'insere quelques fois où le Latin, l'Italien ni le

François ne l'ont pas; mais où l'Espagnol l'inſéra auſſi; c'eſt probablement pour prévenir l'équivoque. Ayant de *menſa*, fait *meſa*, table, de *meſſaggero* italien et françois *meſſager*, tiré du Latin *mittere*, *miſſum*, ils ont fait *menſageiro*. De *figere* latin, ou de *ficcare* italien, ils ont fait *fincar*, et *hincar*, ficher.

167) L'une et l'autre langue ont adopté une foule de noms arabes, les uns pour les ſubſtituer à des noms latins qu'elles avoient abandonnés, ou qu'elles retenoient avec peine, ou pour nommer des choſes dont on n'avoit point, ou l'on ne connoiſſoit point le nom latin; ou enfin pour avoir plus d'un mot pour nommer la même choſe.

Les noms espagnols et portugais qui commencent par *Al*, s'ils ne ſont pas évidemment tirés du Latin ou de l'Italien, comme *alagar*, *allargar*, *altercar*, *alternar*, ſont ſûrement pris de l'Arabe. La particule *al* étant un article qu'on ſéparoit rarement du nom, on la retenoit encore dans la formation des verbes dérivés du nom, puis dans d'autres noms tirés du verbe. La plus part de ces noms appartiennent à divers genres d'arts et de ſciences, que les Arabes cultivoient particulièrement; et plus qu'ils n'étoient cultivés par les Espagnols, lorsque les Arabes s'établirent en Espagne. Les uns ſe rapportent à l'hiſtoire naturelle, même à la botanique la plus vulgaire, puisqu'ils ſervent à nommer des plantes, des herbes très communes, et dont le nom latin n'étoit pas difficile à conſerver; tel par exemple que *lactuca*, *laitue*, que

le Portugais nomme *alface*, *algarrobe*, dont les Italiens, et les François ont *carruba*, et *caroube*.

168) Quelques uns de ces noms arabes ont été pris ſans l'article *al;* comme *membrillo*, *malus cydonius*, dont nous avons fait *coton; manzana* ſignifiant pomme, n'a point l'*al* et n'eſt pas moins Arabe. Pour l'ordinaire cependant cet article *al* eſt reſté comme dans *algaida*, monceau de ſable ou forêt, *almagro*, terre qui teint en rouge, dont on a fait *almagrar*, *peindre en rouge*, et bien cent autres. Le nom d'*alchimie*, et beaucoup d'autres concernant la chymie ſont reconnus comme étant d'origine arabe. Pluſieurs autres noms espagnols et portugais ſont des termes militaires, de marine et de commerce, tels qu'*alforez*, dont l'Italien a feit *Aſiere*, *Almirante*, d'où vient *Amirail*. L'Espagnol et le Portugais nomment *Alfonge*, le ſabre.

169) On eſt étonné en examinant une deſcription, en langue espagnole ou portugaiſe, d'objets communs à tout le monde, de trouver quantité de noms tout a fait différents de tous les autres idiomes ſortis du Latin; noms dont il n'eſt pas facile d'indiquer l'origine. D'*ovis*, *brebis*, que l'Italien n'a retenu que dans le dérivé *ovile*, l'Espagnol et le Portugais comme le François en prenant le diminutif *ovicula*, ont fait *ouaille; oveja*, et *ovelha*. Mais au nom *pecus*, à *grexe*, à l'Italien *greggia*, ils ont ſubſtitué *ganado*, dont on ne trouve point l'étymologie; non plus que celle de *perro*, qui chez eux ſignifie *chien*. Ils appellent le *mouton*, *carnero*, ſans doute parcequ'on en tire de la *chair*,

carne; mais l'*agneau*, eſt *cordero;* nom d'origine auſſi obſcure que celle de *perro.* Mais on ſait que dans la prononciation espagnole *anno, annus,* devient *agno,* alors ce nom d'*agno,* ni celui d'*agnello,* n'étoient plus ſoutenables.

La terre argilleuſe mouillée dont ſe ſervent les potiers, ne ſe nomme ni *terre,* ni *lutum,* ni *cray,* ni *argilla,* mais *barro,* ſans qu'on ſache d'où l'on a emprunté ce nom s'il ne vient pas de l'Arabe; et on nomme *loza,* et *tolavera,* la fayence.

170) Les deux idiomes ayant de la peine à ſe ſervir du nom latin *lignum,* parceque leur prononciation le confondoit avec *linum, lin,* ils lui ſubſtituèrent *madera,* mot dérivé de l'ancien Celtique ou Germanique *mat,* qui ſignifie *l'arbre du vaiſſeau.* Ce mot eſt paſſé du genre à l'espèce ſi anciennement, il ſignifioit *bois,* ou de l'espèce au genre ſi du nom *mat* dit pour arbre de navire il a été emploié pour ſignifier *bois* en général, d'autant plus que *mata,* et *mato,* ſe trouve auſſi dans l'Espagnol ſignifiant *bois* et *forêt,* ſynonyme de *foto, ſaltus.* L'Espagnol appelle *plata,* le Portugais *prata,* l'argent. Il eſt probable qu'on pris ce nom de quelque *plat d'argent,* et qu'on l'a transporté à déſigner la matière dont ce *plat* étoit formé. L'Espagnol comme les autres idiomes européens a ſubſtitué le nom *blanco,* (en Portugais *branco*) au Latin *albus;* Le brun eſt *moreno,* nom pris de *mauro, Moro,* peuple africain. Mais d'où ont ils pris *pardo,* pour dire *gris?* D'où *amorillo,* pour dire *jaune,* ou *flavus,* d'où *narancio,* couleur d'orange.

171) Quelques uns de ces mots pris de l'Arabe et paſſés du Portugal et de l'Espagne en France, et en Italie nous prouvent qu'en Portugal, le luxe au moins un certain genre précéda celui des autres pays d'Europe, et que les Arabes avec les ſciences, et les arts y propagèrent la galanterie, et le libertinage. Le nom qui répond au Latin *leno*, pourroit montrer que les rendez-vous que ces entremetteurs menageoient avoient lieu dans des *alcoves;* cet endroit bien différent d'un *pailler*, eſt *alcoviteiro*, tiré d'*alcova*.

Le Portugais comme l'Espagnol a conſervé beaucoup de mots latins que non ſeulement le François, mais l'Italien auſſi ont abandonnés, comme *ave, oiſeau, miedo* de *metus*, crainte: *pedir* de *petere*, demander, *mijar* de *miugere*, *comer* de *comedere, manger; cedo*, de *cito*, mais tant l'un que l'autre ont donné ſouvent aux noms latins et aux Germaniques, une ſignification différente de celle qu'ils avoient dans la langue mère, ou dans les autres ſoeurs, ſi l'on peut les apeller ainſi. Nous avons vu que l'Espagnol ſe ſert du verbe *tenere*, à la place de *habere*, comme verbe auxiliaire, cela eſt encore plus ordinaire dans le Portugais, *tendo convocado*, ayant aſſemblé. *Quaerere*, dont l'Italien a fait *cherere*, (qui n'eſt d'uſage qu'en poëſie) le François *querir, chercher*, en Portugais comme en Espagnol remplace le verbe *velle*, ou *deſiderare*.

172) Pluſieurs autres mots latins paſſés au Portugais s'éloignent moins de la racine commune

que les Espagnols, et infiniment moins que les François. *Olhos, yeux,* conſerve davantage les élémens d'*oculos,* que *ojos;* et même que *occhi* Italien. Malgré cela il eſt beaucoup plus facile de ſe méprendre, en liſant et croyant entendre le Portugais qu'en liſant l'Espagnol; parceque de la manière que celui-ci a changé les mots par la ſuppreſſion ſi générale et ſi conſtante d'une entière ſyllabe intermédiaire, il les aſſimile à d'autres mots très uſités dans les autres langues, où ils ſignifient toute autre choſe. *Cor* fait de *color; dor* fait de *dolor, mor* de *major, majeur,* et *fallar, parler,* nous déroute beaucoup plus que *hablar,* tiré également de *fabulari* latin, ou *favellare* italien; *pregar* pour *predicare, prêcher,* eſt matériellement le même mot qui en Italien ſignifie prier. *Quere,* nous rapelle bien moins promptement *vult* que *vuole,* veut et *venendo,* ne cauſe pas l'équivoque que peut cauſer *vindo* en Italie, où par ce mot qui eſt le même que *guindolo,* on entend le *dévidoir.* Il faut bien avoir étudié la formation de cet idiome pour rapporter *huma,* à *une,* car ce nom ſeroit plus naturellement pris pour *humida.*

ARTICLE VI.

Remarque ſur les adverbes espagnols, et portugais.

173) C'eſt encore en conſidérant les adverbes que l'on peut connoître la véritable origine des

langues. Nous avons vu, comment l'Italien et le François ont remplacé l'*enim* et le *nam*: *forſe* de *forſitan* et *fortaſſe*. Voici d'où l'Espagnol et le Portugais ont tiré celui qui remplace *forſitan* ou *fortaſſe*; de deux mots latins *quis ſcit*, ou *ſapit*; l'un *fait quiza*, l'autre d'*ad caſum*, a fait *acaſo*, tous deux moins forcés que le *peut-être*, *poteſt eſſe*. *Statim*, *illico*, *cito* ſont remplacés par *luego* et *logo*, venus du Latin *e loco*, qui a le même ſens à-peu-près. Le Portugais a même retenu *cito*, dont il a fait *cedo*. *Veſpere* eſt en Italien *ſera*, en François *ſoir*, venus de *ſerus* et *ſero*; l'Espagnol et le Portugais dit *tarde*, qui a un ſens analogue, mais un peu éloigné du latin. Ce mot eſt auſſi reſté dans l'Italien et le François, à-peu-près dans le même ſens, mais plus général; car *tardi* et *tard* ne ſe dit pas ſeulement de la fin du jour, mais dans le ſens latin de *ſero*. L'adverbe coujonctif *autem*, n'a guère pu être remplacé dans l'italien, que par *poi*, ou par *mais*, comme le traduiſent le François et l'Espagnol. Le Portugais le remplaça par *porem*, qui vient de *porro*, latin, ſynonyme en quelque ſens d'*autem*.

174) Les adverbes *quamquam*, *quamvis*, *etſi*, *etiamſi*, ont été remplacés par *quoique* et *bienque* en François, en Espagnol. Le Portugais remplace l'adverbe *tamen*, par *ainde*, le même mot qui en Espagnol veut dire en *avant*. *Tamen*, l'a été par des mots fort longs et l'Italien lui a ſubſtitué *cio non obſtante*, que le François rend avec les mêmes lettres *non obſtant cela*; et c'eſt par cette phraſe adver-